This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Slav 3077.84.3

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

# VOYAGE

## *EN POLOGNE, RUSSIE, SUÈDE, DANEMARCK, &c.*

PAR Mr. WILLm. COXE,

*Membre du Collége Royal à l'Université de Cambridge, de la Société Royale de Londres, de la Société Impériale Économique de St-Pétersbourg, & de l'Académie Royale des Sciences à Copenhague.*

TRADUIT DE L'ANGLAIS, ENRICHI DE NOTES ET DES ÉCLAIRCISSEMENS NÉCESSAIRES, ET AUGMENTÉ D'UN VOYAGE EN NORVÈGE.

PAR M. P. H. MALLET,

*Ci-devant Professeur Royal à Copenhague, Professeur de l'Académie de Genève, Membre de celles d'Upsal & de Lyon, Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, &c. &c.*

Ouvrage orné de Cartes géographiques, Portraits, Plans & Figures en taille-douce.

TOME SECOND.

*A GENÈVE,*

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.

M. DCC. LXXXVI.

Slav 3077.84.3

HARVARD COLLEGE LIBRARY

52204
40-48
32.2

# VOYAGE
## EN
# RUSSIE.

## SUITE DU LIVRE CINQUIÈME.

## CHAPITRE VII.

*Anecdotes ſur le profeſſeur Pallas, ſes voyages & ſes ouvrages — Circonſtances de la mort du docteur Samuel Gmelin — De Guldenſtædt & de ſes voyages en Georgie & dans l'Imiret — Accueil qu'il reçoit dans les cours des princes Héraclius & Salomon — Ouvrages de Guldenſtædt.*

M. Pallas ſi juſtement célèbre par ſes voyages & par ſes grandes connoiſſances dans l'hiſtoire naturelle, eſt fils de Simon Pallas, profeſſeur d'anatomie à Berlin, & premier chirurgien de l'hôpital de la charité de cette ville (1). Il eſt né en 1741 & a fait ſes premières études en partie

RUSSIE.

(1) Je dois une grande partie de ces détails au ſavant docteur Pulteney, connu avantageuſement du public par ſa notice générale des écrits de Linnæus.

RUSSIE.

à Berlin & en partie à Gœttingue. Il les a continuées enſuite en Hollande, & en 1760 il a été reçu docteur en médecine à Leyde. Le cas que faiſoit de ſes talens, le célèbre Gaubius lui valut un établiſſement à la Haye, où il s'appliqua principalement à des recherches ſur les zoophytes. Il s'étoit déjà fait un nom par un ouvrage ſur les vers qui attaquent le corps humain. Dans un autre traité intitulé *Elenchus zoophytorum*, il décrit avec beaucoup de ſoin plus de deux-cent ſoixante-dix eſpèces de ces animaux connus ſous les noms de polypes, coraux, madrepores, corallines, tænia, plumes de mer &c. Cet ouvrage qui mérita à M. Pallas une grande réputation, engagea ſans doute l'impératrice à l'appeller en Ruſſie en qualité de profeſſeur & d'inſpecteur du cabinet d'hiſtoire naturelle. Il ſe rendit à Pétersbourg en 1767.

Les ſouverains de Ruſſie ont ſouvent envoyé des hommes ſavans viſiter les provinces les plus éloignées de leur empire, ſoit pour contribuer aux progrès des ſciences, ſoit pour répandre chez les habitans de ces provinces des connoiſſances utiles. Dans ce même temps on avoit ordonné deux miſſions de cette eſpèce, l'une étoit dirigée par le docteur Gmelin. On confia la direction de la ſeconde à M. Pallas, & on lui donna pour aſſociés Meſſieurs Falck, Lepekin, & Guldenſtædt.

M. Pallas partit de Pétersbourg au mois de Juin 1768; il paſſa par Moſcow, Volodimir, Kaſimof, Murom, Arſamas, & Caſan, & ayant parcouru une grande partie de cette dernière province, il paſſa l'hiver à Simbirsk. Au mois de Mars de l'année ſuivante il ſe remit en marche, & prenant ſa route par Samara & par Orenbourg, il pénétra juſques à Gurief, petite fortereſſe Ruſſe, ſituée à l'embouchure du fleuve Yaick ou Ural. Là il examina les pays qui touchent à la Tartarie Calmouque & ceux qui confinent à la mer Caſpienne, & revenant par la province d'Orenbourg il paſſa un ſecond hiver à Ufa. Après avoir fait pluſieurs courſes dans les contrées voiſines, il partit d'Ufa le 16 Mai 1770, pourſuivit ſa route à travers les montagnes d'Ural juſques à Catherinenbourg, viſita les mines de ce diſtrict, paſſa delà à Tcheliabinsk, petite fortereſſe du gouvernement d'Orenbourg; & en Décembre il s'avança juſques à Tobolsk. Il employa l'année ſuivante à traverſer les monts Altai, à ſuivre le cours de l'Irtisk juſques à Omsk & Kolyvan dont il viſita les fameuſes mines d'argent, il ſe rendit à Tomsk &

termina ſes courſes de cette année par un voyage à Kraſnoyarsk, ville ſituée ſur le Yeniſei. Le froid étoit ſi rigoureux dans cette ville qui n'eſt pourtant qu'au 56^e^. degré de latitude ſeptentrionale, qu'il y vit geler le mercure; phénomène curieux dont il a fait une deſcription très-exacte. RUSSIE.

Il repartit de Kraſnoyarsk le 7 Mars 1772, & prit la route d'Irkutsk & traverſa le lac Baikal pour ſe rendre à Udinsk, Selingenskoi, & Kiatka où ſe fait principalement le commerce entre la Ruſſie & la Chine. Ayant pénétré dans la partie de la Daurie qui eſt au ſud-eſt de la Sibérie, il s'avança entre les rivières d'Ingoda & d'Argoun juſques dans le voiſinage du fleuve Amour, & ſuivant les limites qui ſéparent l'empire Ruſſe des pays habités par les hordes Mongoles qui dépendent de la Chine, il retourna à Selingenskoi, & paſſa un ſecond hiver à Krasnoyarsk.

Pendant l'été de 1773 il viſita Tara, Yaitsk, & Aſtracan, & finit ſes courſes de cette année à Tzaritzin, ville ſituée ſur le Volga. Delà il fit de nouveaux voyages au printemps ſuivant, & fut de retour à Pétersbourg le 30 Juillet 1774 après une abſence de ſix ans.

M. Pallas a donné une relation de ce grand & intéreſſant voyage en cinq volumes in-quarto, qui n'ont pu qu'ajouter beaucoup à la réputation qu'il s'étoit déja acquiſe par ſon ſavoir & ſon caractère.

Dans cet eſtimable ouvrage l'auteur donne une deſcription géographique & topographique des provinces des villes & des villages où il a été, avec d'amples détails ſur leurs antiquités, leur hiſtoire, production, commerce, & ſur les diverſes tribus qui errent dans ces pays juſques aux confins de la Sibérie. Il les a diſtinguées & caractériſées par leurs langues, leurs manières, leurs uſages, qu'il expoſe avec une grande préciſion. Ses voyages ne ſont pas moins précieux pour les naturaliſtes à cauſe de pluſieurs découvertes importantes qu'il a faites dans les trois règnes. Ils ſont écrits en allemand, mais l'auteur a ajouté à chaque partie de ſon ouvrage un ſupplément en latin, contenant la deſcription de 395 quadrupèdes, oiſeaux, poiſſons, inſectes ou plantes. Il l'a enrichi de neuf cartes & cent vingt-trois deſſins qui repréſentent des antiquités, des idoles & habillemens Tartares, des animaux & des plantes.

Des expéditions de ce genre dans des pays ſauvages, chez des nations

RUSSIE.

errantes, & plus ou moins barbares, ſont expoſées à mille dangers, & cela n'a que trop paru par les voyages de Muller, & de Gmelin l'aîné, entrepris ſous l'impératrice Anne, où Delisle & Steller périrent malheureuſement. Le Dr. S. Gmelin après avoir perdu une partie de ſes papiers & de ſes collections, ſuccomba auſſi au chagrin & à la maladie dans un petit village du mont Caucaſe en 1774. M. Falck mourut en route, & l'aſtronome Lowitz fut maſſacré de la manière la plus cruelle par le barbare Pugatschef.

M. Pallas termina heureuſement ſes voyages, mais ce ne fut pas ſans avoir eu beaucoup à ſouffrir, & ſans avoir été expoſé aux plus grands dangers. " Je reviens, diſoit-il en terminant ſa relation, avec un corps » affoibli & des cheveux gris, quoique je n'aie que trente-trois ans. » Cependant je ſuis bien plus fort que quand j'étois en Sibérie, & je » dois à la Providence de m'avoir préſervé de périls ſans nombre. »

Il s'eſt également diſtingué comme naturaliſte & comme critique judicieux, en développant l'hiſtoire très-compliquée des tribus qui errent dans ces vaſtes régions juſques aux limites de l'Inde du côté du Nord. Dans un ouvrage qu'il a publié depuis peu, intitulé: *Recueil pour ſervir à l'hiſtoire politique, phyſique, & civile des tribus Mongoles*, il répand une nouvelle lumière ſur les annales de ce peuple, dont les ancêtres ont conquis la Ruſſie, la Chine, la Perſe & l'Indoſtan, & ont fondé à diverſes repriſes l'empire le plus vaſte qui ait peut-être jamais appartenu à un ſeul peuple. Juſqu'ici la plupart des auteurs avoient donné à ces hordes aſiatiques le nom général de Tartares. M. Pallas prouve que c'eſt par erreur, & que les Mongols ſont indubitablement un peuple diſtinct des Tartares par leur figure, leur langage, leur manière de ſe gouverner, & qu'ils ne leur reſſemblent que par le goût d'une vie errante qui leur eſt commun.

La nation primitive de l'Aſie dont l'origine; l'hiſtoire, l'état préſent fait le ſujet de cet intéreſſant ouvrage, doit toute ſa célébrité à ſon fondateur Zinghis-kan. Quand ſon vaſte empire fut démembré ſous ſes ſucceſſeurs dans le ſeizième ſiècle, les hordes Tartares & Mongoles qui n'avoient formé qu'un ſeul & même état, ſe ſéparèrent de nouveau, & ſont reſtées toujours dès-lors diſtinctes & indépendantes les unes de autres. M. Pallas diviſe celles des Mongols en trois principales tribus,

celle des Mongols, celle des Oerats ou Calmucs, & celle des Burats, & il décrit chacune de ces tribus avec cette préciſion qui diſtingue tous ſes ouvrages. Un nouveau volume qui ſuivra, doit contenir une relation très-détaillée de la religion de ces peuples, qui eſt celle du Dalai Lama. C'eſt auſſi celle du Thibet, & des ſouverains Manshur qui occupent aujourd'hui le trône de la Chine. Ainſi cet ouvrage nous apprendra des choſes bien intéreſſantes & bien nouvelles qu'on ne pouvoit ſavoir que par M. Pallas. RUSSIE.

En Juin 1777, cet illuſtre ſavant lut dans une ſéance de l'académie de Pétersbourg, à laquelle aſſiſtoit le roi de Suède; une belle diſſertation ſur la formation des montagnes & les changemens que notre globe a ſoufferts particulièrement en Ruſſie. Cet ouvrage a été traduit en françois.

M. Pallas depuis ſon retour n'a ceſſé de publier des mémoires très-curieux ſur divers objets d'hiſtoire naturelle, ſur les peuples de la partie de l'Aſie qu'il a parcourue, & ſur d'autres ſujets également intéreſſans. Aujourd'hui nous apprenons qu'il eſt occupé à préparer l'édition d'un magnifique ouvrage que l'impératrice fera imprimer à ſes frais, & qui contiendra la deſcription complète de tous les végétaux qui croiſſent dans l'empire Ruſſe. Il y aura dans cet ouvrage pluſieurs centaines de gravures, repréſentant les plantes les plus rares & les plus utiles.

Enfin M. Pallas eſt chargé de mettre en ordre & de publier les manuſcrits laiſſés par Gmelin & Guldenſtædt. Il ne ſera pas inutile de dire à cette occaſion, un mot de ces deux ſavans qui ont contribué par leurs travaux à faire connoître diverſes parties de l'empire Ruſſe.

Le Dr. Samuel Gmelin, profeſſeur à Tubingue, & enſuite membre de l'académie des ſciences de Pétersbourg, partit de cette ville en Juin 1768, & ayant paſſé par Moſcow, Voronetz, Azof, Caſan, Aſtracan, il viſita pendant les années 1770 & 1771 les ports de la mer Caſpienne. Il examina avec une attention particulière les provinces de Perſe qui touchent à cette mer, & il en a donné une deſcription détaillée dans les trois volumes de ſes voyages qui ont déjà paru. Le déſir dont il étoit animé, & l'eſpérance de faire de nouvelles obſervations l'engagea à tenter une expédition ſemblable dans les parties occidentales de la Perſe qui ſont ſans ceſſe infectées par de nombreuſes troupes de bandits. Au

RUSSIE.

mois d'Avril 1772 il partit dans cette vue d'une petite ville de la province de Ghilan, nommée Einzilli, ſur la côte méridionale de la mer Caſpienne, & environné de difficultés & de dangers, il ne put arriver qu'en Décembre 1773 à Sallian, ville qui eſt à l'embouchure du Kur. Delà il pénétra juſques à Baku & Kuba dans le Shirvan, où il fut fort bien reçu par Ali Feth Kan, ſouverain de ce pays. Ayant été joint par vingt Coſaques d'Ural il continuoit ſa route, & n'étoit plus qu'à quatre journées de Kislar, fortereſſe qui appartient aux Ruſſes, lorſque lui & ſes compagnons furent arrêtés le 5 Février 1774 par ordre d'Uſmei Khan, petit prince Tartare dont il étoit obligé de traverſer le territoire. *Uſmei* prétendoit que pluſieurs familles de ſes ſujets avoient déſerté de chez lui il y avoit trente ans, & que les Ruſſes leur ayant donné un aſyle il étoit en droit de le retenir juſqu'à ce qu'on lui eût rendu ſes ſujets fugitifs. Ainſi le malheureux Gmelin fut tranſporté de priſon en priſon, juſques à ce qu'excédé de ces perſécutions qui n'avoient point de fin, il expira en Juillet à Achmetkent, village du mont Caucaſe. Le chagrin d'avoir perdu une partie de ſes papiers & de ſes collections, ſe joignant aux fatigues exceſſives d'un ſi pénible voyage hâtèrent ſa mort. Pendant ſa captivité on envoya quelques-uns de ſes manuſcrits à Kislar. On eut bien de la peine à ſauver le reſte des mains du barbare qui le tenoit aux arrêts. Le ſoin de les mettre en ordre pour en faire un quatrième volume fut d'abord confié à Guldenſtædt, mais celui-ci étant mort on en a chargé M. Pallas.

Jean Antoine Guldenſtædt ~~étoit~~ né à Riga en 1745, & en 1763 il avoit été reçu dans le collége de médecine à Berlin. Il prit les degrés de docteur en 1767 dans l'univerſité de Francfort, ſur l'Oder. Les diverſes langues qu'il poſſédoit, & ſes connoiſſances en hiſtoire naturelle le firent choiſir pour coopérer à l'exécution du plan des voyages de l'académie des ſciences. Il fut invité à ſe rendre à Pétersbourg où il arriva en 1768, & fut d'abord nommé adjoint, enſuite membre de cette académie & profeſſeur en hiſtoire naturelle. Il partit pour les voyages projettés en 1768, & fut abſent pendant ſept ans.

Il ſe rendit par Moſcow où il reſta juſques en 1769 & par Voronetz, Tzaritzin, Aſtracan, à Kislar, fortereſſe ſituée ſur la côte occidentale de la mer Caſpienne près des frontières de Perſe. En 1770 il viſita le pays

arroſé par le Terek, & l'Alkſai, à l'extrêmité orientale du Caucaſe; l'année ſuivante il pénétra dans le pays d'Oſſet qui forme la partie la plus élevée de cette fameuſe montagne, il y compoſa des vocabulaires des langues qu'on y parle, des recherches ſur l'hiſtoire des habitans, & découvrit parmi eux quelques traces de chriſtianiſme. Il parcourut la Cabardie, & ſuivant la chaîne ſeptentrionale du Caucaſe, il paſſa en Georgie où il fut admis à l'audience du prince Héraclius qui campoit alors à environ dix milles de Tefflis. RUSSIE.

Le prince Héraclius ou, comme on l'appelle dans le pays, le Tzar Iracli, qui ſe défendit ſi courageuſement contre les Turcs dans la dernière guerre entr'eux & les Ruſſes, & qui régne à préſent ſur toute la Georgie, le Kaket, &c. eſt un homme de ſoixante ans paſſés, de taille médiocre, brun, qui a de grands yeux, le viſage long, une petite barbe. Il a paſſé ſa jeuneſſe à la cour & dans les armées du fameux Nadir Shah, où il a pris un grand attachement pour les mœurs & les manières perſannes, qu'il a introduites dans ſes états. Il a ſept fils & ſix filles. Les Khans de Perſes ſes voiſins le reſpectent & le craignent, & le prennent ſouvent pour médiateur dans leurs querelles. Il eſt regardé comme un prince d'un grand courage & un habile général, & ſes Georgiens comme les meilleurs ſoldats qu'il y ait dans ces contrées. Quoiqu'il n'ait qu'un revenu d'environ 50,000 livres ſterling par an, il entretient une armée régulière de 6000 hommes; il aime l'éclat & la dépenſe. Guldenſtædt l'accompagna dans une expédition qu'il fit le long du fleuve Kur, à quatre-vingt milles dans l'intérieur de la Georgie, & retourna avec lui dans ſa capitale de Tefflis. Il y paſſa l'hiver, & le printemps ſuivant il examina le pays, ſuivit le prince dans la province de Kaket, & paſſa dans celles du ſud qu'habitent les Tartares Turcomans, ſujets d'Héraclius, à la ſuite d'un ſeigneur georgien qu'il avoit guéri d'une dangereuſe maladie.

En Juillet il parcourut le pays d'Imiret qui eſt entre la mer Caſpienne & la mer noire, & qui eſt borné à l'eſt par la Georgie, au nord par le pays d'Oſſet, à l'oueſt par la Mingrélie, au ſud par la Turquie.

Le ſouverain d'Imiret nommé le prince ou le tzar Salomon, ayant défendu lorſqu'il parvint à la régence le commerce ſcandaleux que les

Russie. nobles de ſes états faiſoient de leurs payſans, offenſa par là les Turcs intéreſſés à ce commerce. Ils le firent dépoſer par leurs intrigues, & l'obligèrent à s'enfuir dans les montagnes, où il vécut pendant ſeize ans comme un ſauvage, ſe cachant dans les bois & les cavernes, & ſouvent ſa valeur put ſeule le défendre contre les aſſaſſins qui le cherchoient. Enfin dans la dernière guerre il fut rétabli par les Ruſſes. Ce prince porte à l'ordinaire un méchant habit brun avec un mouſquet ſur l'épaule; dans les grandes occaſions il ſe montre avec une robe d'un riche brocart d'or, & une chaîne d'argent autour du col. Il monte un âne, & c'eſt le ſeul peut-être qu'il y ait dans ſes états; il ſe diſtingue par-là de ſes ſujets, & par une paire de bottes dont il fait uſage. Il ne tient point de troupes régulières, & n'a point d'artillerie, mais il peut raſſembler au beſoin une armée mal diſciplinée d'environ 6000 hommes qu'il aſſemble au ſon de la trompette. Il fait publier ſes édits dans les marchés qui ſe tiennent le vendredi, par un homme qui monte ſur un arbre, & delà les prononce à haute voix aux aſſiſtans qui en font part à leur retour à leurs voiſins dans leurs habitations reſpectives.

Ses ſujets ſuivent la religion grecque. Plein de reconnoiſſance pour la Ruſſie, il accueillit très-bien Guldenſtædt, & l'aſſiſta de tout ſon pouvoir: Guldenſtædt pénétra enſuite dans la chaîne du milieu du Caucaſe, & parcourut la Georgie intérieure, les confins de la Mingrelie, l'Imiret inférieur & oriental. Après avoir échappé heureuſement aux bandits qui rodent dans ces régions ſauvages, il revint paſſer l'hiver à Kislar, & s'y procura diverſes informations ſur les tribus voiſines des Tartares du Caucaſe & en particulier ſur les Leſgis. L'été ſuivant il voyagea dans la grande Cabardie juſques au mont Beshtan, qui eſt le ſommet le plus élevé de la première chaîne du Caucaſe; il viſita les mines de Madshar, & arriva à Tcherkask ſur le Don. Delà il fit des courſes à Azof & à Taganroc, & termina ſes voyages de cette année-là par Krementshuk dans le gouvernement de la nouvelle Ruſſie. Il ſe diſpoſoit à entrer l'année ſuivante dans la Crimée, mais ayant été rappelé, il reprit par l'Ukraine la route de Moſcow & de Pétersbourg, où il arriva en Mars 1775.

Il

Il s'occupoit à mettre ſes manuſcrits en ordre, mais avant que d'avoir pu y mettre la dernière main une violente fiévre l'emporta en Mars 1781. On a de lui divers traités & diſſertations ſur des ſujets relatifs à la médecine, à l'hiſtoire naturelle, à la géographie & au commerce de la Ruſſie. RUSSIE.

# CHAPITRE VIII.

*Origine de l'alphabet eſclavon — Comment il a été introduit en Ruſſie — Que le peu de progrès que les Ruſſes ont fait dans les arts & les ſciences ne vient ni du défaut de naturel ni du climat — Origine & progrès de la littérature des Ruſſes — De leurs hiſtoriens — Remarques ſur la vie de Pierre* I *par Voltaire — Des poëtes & du théâtre ruſſe — Traductions en langue ruſſe — De leurs progrès dans la connoiſſance des langues ſavantes & des auteurs claſſiques.*

RUSSIE. L'INVENTION des caractères eſclavons eſt attribuée ordinairement à Conſtantin, philoſophe grec, plus connu ſous le nom de Cyrille qu'il prit quand il ſe fit moine. Vers le milieu du neuvième ſiècle ce Cyrille & ſon frère Methodius furent envoyés de Conſtantinople par Michel III, pour prêcher l'évangile aux nations Eſclavonnes qui habitoient dans la Hongrie, la Bulgarie, la Bohême & la Moravie. Ces nations connoiſſoient à peine alors l'uſage des lettres. Il fallut que Cyrille compoſât pour leur uſage un alphabet, & traduisît pluſieurs livres de religion dans leur langue. La plupart de ces caractères étoient les lettres capitales de l'alphabet grec, auxquelles il en ajouta un petit nombre d'autres pour rendre certains ſons particuliers à la langue eſclavonne. La parfaite reſſemblance qu'on trouve entre les caractères de ces anciens livres qui ſervoient au culte public, & ceux d'un manuſcrit grec du neuvième ſiècle publié par Montfaucon, ne permet pas de douter que telle n'ait été en effet l'origine de l'alphabet eſclavon. Ce qui le prouve encore c'eſt que les nations Eſclavonnes à qui la religion chrétienne a été prêchée par des miſſionnaires grecs, ont conſervé juſqu'à ce jour l'uſage des lettres grecques, & que celles qui ont été converties pas les Allemands ou les Italiens emploient l'alphabet allemand ou latin. En effet, outre les Ruſſes, les

Eſclavons qui habitent dans la Dalmatie Vénitienne & les isles de la mer Adriatique, & ſuivent le rit grec, uſent encore de l'alphabet de Cyrille. Ceux de la Hongrie, l'Eſclavonie, la Croatie, la Dalmatie autrichienne ne l'ont quitté que depuis peu, à meſure qu'ils ſe ſont unis à l'égliſe catholique. Les Eſclavons ſujets des Turcs dans l'Albanie, la Servie, la Boſnie, la Bulgarie l'ont conſervé parce qu'ils ſont reſtés attachés à l'égliſe grecque. RUSSIE.

Cette tribu d'Eſclavons qu'on nomme les Ruſſes, le porta avec elle lorſqu'elle quitta les bords du Danube dans le neuvième ſiècle, pour aller fonder un nouvel empire plus au nord; ou ſi ces Eſclavons ne connoiſſoient pas encore alors cet alphabet ils l'adoptèrent dans la ſuite lorſqu'ils embraſsèrent le chriſtianiſme, & que la bible eſclavonne, traduite par Cyrille, fut introduite parmi eux.

Le plus ancien livre eſclavon eſt une traduction ruſſe du Pentateuque imprimée à Prague en 1519, dans les caractères de Cyrille. On en introduiſit de même l'uſage en Ruſſie lorſqu'on établit à Moſcow la première Imprimerie, & on continua à s'en ſervir pour toute ſorte de livres juſques en 1707, qu'on fit fondre à Amſterdam de nouveaux caractères ruſſes, grands & petits, pour les imprimeries de Moſcow qui ſont à préſent en uſage. La langue conſacrée dans le ſervice divin eſt encore la même que parloient au neuvième ſiècle les Eſclavons établis ſur les bords du Danube, d'où les Ruſſes ſont certainement ſortis. La traduction de la bible faite dans ce même ſiècle étant toujours reſtée en uſage, ſon origine & ſon ancien état n'ont rien d'équivoque, & c'eſt une choſe remarquable que les diverſes dialectes des langues eſclavonnes, comme le Polonois, le Ruſſe, le Bohémien ont plus d'affinité avec cette langue mère qu'elles n'en ont entr'elles.

L'alphabet de Cyrille qu'emploie l'égliſe ruſſe eſt compoſé de trente-neuf caractères, dont quelques-uns contiennent, ſelon notre manière de prononcer, trois ou même quatre conſonnes; mais l'alphabet reformé en 1707 pour l'uſage ordinaire a réduit ces caractères à trente.

La langue eſclavonne avec ſes diverſes dialectes eſt dominante dans une plus vaſte étendue de pays que peut-être aucune langue du monde. C'eſt la langue de la Bohême, de la Moravie, de la Croatie, de la Carinthie, de la Carniole, de l'Eſclavonie, de la Boſnie, de la Servie,

RUSSIE.

de l'Albanie, de la Dalmatie; d'une partie de la Hongrie & de la Bulgarie, de la Pologne, de la Ruſſie. Un voyageur qui la poſsède peut ſe faire entendre des frontières d'Allemagne juſqûes à la mer du Kamtchatka (*).

La langue ruſſe qu'on dit extrêmement riche & harmonieuſe n'a été un peu cultivée que depuis fort peu de temps, & n'étoit guères employée ci-devant, outre l'uſage commun, qu'aux affaires du gouvernement, à des livres eccléſiaſtiques, & à quelques chroniques ou journaux hiſtoriques.

Quelques écrivains conſidérant le peu de progrès que les Ruſſes ont fait dans les arts & dans les ſciences, comparés aux autres nations de l'Europe, ont cru que la faute en étoit au climat de leur pays, ou à un manque de génie naturel. Cette dernière ſuppoſition mérite à peine qu'on y réponde ſérieuſement, puiſqu'on ne peut taxer d'eſprits naturellement bornés que ceux qui ont été rebelles à une bonne culture, & qu'on peut citer d'ailleurs pluſieurs ruſſes qui ſe ſont diſtingués par leur génie & leur ſavoir, & entr'autres Philarètes & Nicon, Sophie Alexiefna, le prince Vaſſili Galitzin, Pierre-le-grand, le ſavant Théophanes, les poëtes Lomonozof & Sumorocof, le prince Sherebatof, hiſtorien encore vivant, &c.

A l'égard du climat, s'il produit un effet néceſſaire ſur l'eſprit humain, où faudra-t-il poſer les bornes de la capacité intellectuelle? Suppoſerons-nous un point où elle eſt à ſa plus grande perfection, après lequel elle s'affoiblit à meſure qu'on s'en éloigne? Cette influence du climat eſt-elle conſtante ou accidentelle? Si elle eſt conſtante, pourquoi la Grèce moderne n'eſt-elle plus la patrie du ſavoir & des beaux-arts? Pourquoi l'iſle d'Islande qui eſt ſi près du pôle a-t-elle été autrefois le ſeul pays lettré qu'il y eût dans le nord? Pourquoi les Suédois ſont-ils

(*) On peut même dire du centre de l'Allemagne & du voiſinage de Veniſe juſques au Kamſchatka, puiſqu'outre les provinces nommées par l'auteur, on par le des dialectes de la langue eſclavonne dans une partie de l'Iſtrie & du Frioul, de la Siléſie, de la Luſace, de la Poméranie, du Mecklenbourg, & juſques ſur les frontières du Holſtein. (*Note du Traduct.*)

plus éclairés que les Ruſſes ? Pourquoi les Ruſſes d'Aſtracan ne ſont-ils pas plus civiliſés que ceux de Pétersbourg & d'Archangel ? (*) RUSSIE.

Pluſieurs obſtacles qui viennent de la nature du gouvernement, de la

(*) On pourroit peut-être dire ſur cette queſtion tant de fois débattue que ſi le climat n'influe pas *immédiatement* ſur l'eſprit humain, ſi les hommes du nord naiſſent avec des cerveaux auſſi bien organiſés que ceux des hommes des climats plus doux, & peuvent s'élever auſſi bien qu'eux aux connoiſſances ſublimes, comme on ne ſauroit guères en douter, il n'en eſt pas moins vrai que les nations du nord par *l'influence médiate*, ſi je puis ainſi parler, d'un climat rigoureux, doivent être néceſſairement plus lentes à ſe civiliſer & à s'éclairer, & que toutes les cauſes morales étant d'ailleurs ſuppoſées également actives, elles réuſſiront moins bien dans les ſciences, & ſurtout dans celles qui dépendent principalement du goût & de l'imagination. En effet, chez les peuples du nord les individus vivent plus ſéparés, plus renfermés, ils ont moins d'occaſions de ſe voir & de converſer enſemble; ils ſont plus pauvres, ils ont plus de beſoins, ils jouiſſent de moins de loiſir, ils ne peuvent ſe procurer leur ſubſiſtance que par une vie pénible & de grands travaux; ils ont moins de gaieté, des paſſions différentes, & en général moins ſociales & moins vives. Il leur eſt bien plus difficile de vivre en grandes ſociétés & dans de très-grandes villes. Un ciel plus ſouvent ſombre & orageux, des hivers longs & rigoureux qui interrompent toutes les communications, des nuits dans ces hivers qui laiſſent à peine quelques heures de jour à la plupart des travaux, & peut-être même la plupart des productions de la terre moins ſucculentes, tous ces divers effets du climat, & d'autres encore qu'il ſeroit trop long de détailler ici, rallentiſſent néceſſairement chez ces peuples les progrès des arts & des ſciences qui ont été & ſeront toujours après tout les enfans du loiſir, de l'abondance, & de l'inquiétude & de l'ennui qui les ſuivent.

Il eſt conſtant auſſi que ces obſtacles à la culture de l'eſprit peuvent être ſurmontés par des cauſes morales très-puiſſantes; mais on n'en ſauroit conclure, ce me ſemble, que l'influence du climat ſoit une chimère, comme M. Hume l'a prétendu, & comme M. Coxe paroît le croire. La Grèce, quoique ſituée admirablement pour les arts, ne peut les cultiver ſans doute quand elle eſt à moitié déſerte, appauvrie, & ſous le double joug de la ſuperſtition & du deſpotiſme. L'Islande fut un moment une république très-libre, la liberté y fit briller pendant un moment une étincelle de goût pour l'hiſtoire & la poéſie. Juſques vers le milieu du ſiècle paſſé la Suède n'avoit que bien peu de ſavans, & pas un ſeul écrivain de génie à citer, & quoiqu'elle en produiſe depuis quelque temps de très-illuſtres, ſon exemple prouve combien ſous un climat rigoureux on eſt peu diſpoſé à ſe livrer à des recherches & à des études qui ne promettent pas une utilité immédiate. (*Remarque du Trad.*)

RUSSIE.

religion, & ſurtout de la ſervitude abſolue des payſans, ſe ſont oppoſés juſqu'ici à ce que les lumières ſe répandiſſent aiſément dans cet empire, & ces cauſes expliquent ſeules ce fait ſans qu'il ſoit beſoin de recourir à l'influence du climat, ni aux injuſtices de la nature envers les Ruſſes. Une courte eſquiſſe de l'hiſtoire de leur littérature, & de ſon état actuel ſuffit d'ailleurs pour réfuter toutes ces aſſertions fondées ſur une théorie démentie par les faits. Sans aller juſques à ſoutenir, comme quelques auteurs, que les Ruſſes ont été déjà très-éclairés ſous Oleg & Igor, c'eſt-à-dire, dès le neuvième & dixième ſiècles; il paroit qu'en embraſſant le chriſtianiſme vers la fin du dixième ſiècle, Uladimir-le-grand fonda déjà des écoles, & pourvut par des réglemens à l'inſtruction de la jeuneſſe. Son fils Yaroslaf qui monta ſur le trône en 1018 fit venir de Conſtantinople pluſieurs prêtres ſavans, fit traduire en ruſſe des hymnes & des pſeaumes pour chanter dans les égliſes, fonda un ſéminaire à Novogorod pour trois cent étudians, & donna à cette ville ſon premier code de loix. Il y eut donc dès-lors quelques lumières en Ruſſie, & elles auroient fait ſans doute des progrès; ſi pendant trois ſiècles elles n'euſſent été preſque éteintes par les Tartares, qui accablèrent la nation ſous un joug très-peſant, & tinrent enfermées dans un petit nombre de cloîtres le peu de connoiſſances qu'elle avoit commencé à acquérir.

Quand enfin ces maîtres barbares eurent été totalement chaſſés par Ivan I, dans le milieu du quinzième ſiècle, les Ruſſes ſortirent peu-à-peu de l'ignorance dans laquelle ils avoient été long-temps plongés. Ils ſe civiliſèrent & s'inſtruiſirent ſous ſes ſucceſſeurs, & ſurtout ſous Ivan II, Boris Godunof, les deux premiers tzars Romanof & la princeſſe Sophie, régente pendant la minorité de Pierre I. Cependant c'eſt une choſe remarquable que la nation ruſſe, bien long-temps avant le règne de ces princes, & lorſque la Pologne, la Suède & le Dannemarc étoient encore dans l'ignorance, avant même qu'il y eût des annaliſtes chez les Islandois, a produit un écrivain eſtimé qui s'eſt occupé à compiler l'hiſtoire de ſon pays. Cet hiſtorien eſt le moine Neſtor, né à Bielozero en 1056 (*). Il avoit appris le grec à Kiof, & s'étoit formé par la lecture

(*) Les plus anciennes annales des Islandois datent à-peu-près de la même époque, & le grand nombre d'écrivains que produiſit cette petite nation dans ce

des auteurs de l'hiſtoire byzantine, Cedrenus, Zonarus, Syncelle. Sa grande chronique eſt précédée d'une introduction dans laquelle il décrit la Ruſſie & les contrées voiſines, les émigrations des nations ſclavonnes, leurs mœurs, leurs établiſſemens &c. Après cela ſuivent les annales de la Ruſſie, depuis 858 juſques vers l'an 1113. Son ſtyle eſt ſimple & ſans ornement, ſon exactitude chronologique eſt tout à la fois rebutante & précieuſe, puiſqu'elle ſert à conſtater les événemens & leurs dates.

Il eſt ſingulier qu'un ouvrage auſſi important ſoit reſté dans l'obſcurité pendant plus de 600 ans, & qu'il ſoit à peine connu des Ruſſes d'aujourd'hui, des ancêtres deſquels il fait connoître l'origine & les actions avec tant de détail & d'exactitude. Le prince Radzivil en ayant donné une copie manuſcrite à la bibliothéque de Konisberg, elle y reſta ignorée juſqu'à ce que Pierre-le-grand ayant paſſé par cette ville, le fit tranſcrire & envoyer à Pétersbourg. Il a été enſuite traduit en allemand & publié par Muller, & tous les critiques modernes ont de plus en plus ſenti le mérite de cette chronique.

Elle a été continuée par trois autres annaliſtes juſques à l'année 1203, & le ſavant M. Muller obſerve que Neſtor & ſes trois continuateurs forment une ſuite telle que peu de nations pourroient ſe vanter d'en avoir de ſemblable pour une période ſi longue & ſi ancienne. Il ajoute qu'on y trouve beaucoup moins de miracles & de légendes de moines que dans les chroniques, compoſées dans les cloîtres pendant ces ſiècles d'ignorance. Depuis l'année 1203 cette ſucceſſion d'annaliſtes Ruſſes eſt interrompue. On n'a plus que quelques chroniques iſolées qui contiennent le récit des principaux événemens arrivés dans les différentes principautés entre leſquelles la Ruſſie étoit alors partagée. Cyprien métropolitain de Ruſſie fut le premier qui recommença dans le XIV^e^. ſiècle à écrire l'hiſtoire générale de la nation. Nous avons auſſi déjà parlé de la chronique de Nicon qui renferme toutes les annales de Ruſſie depuis l'époque où Neſtor finit les ſiennes juſqu'au règne d'Alexis Michælovitch.

---

même temps offre peut-être un phénomène moral encore plus remarquable. Les Danois ont eu auſſi fort peu de temps après leur hiſtorien Saxon, ſurnommé le grammairien qui écrivoit les annales de ſa nation en latin avec beaucoup de pureté & même d'élégance. ( *Note du Traducteur* ).

RUSSIE.

Le règne de ce prince fut très-fertile en mémoires hiſtoriques, & leur abondance a de quoi ſurprendre un étranger prévenu, mais nous paſſons ce détail pour dire un mot de Théophanes Procopovitch, archevêque de Novogorod, qui contribua beaucoup a introduire en Ruſſie le goût de la belle littérature, & encouragea les ſciences par ſon exemple & ſa protection. Il naquit à Kiof en 1681, il commença ſes études dans cette ville & les perfectionna à Rome où il paſſa 3 ans. A ſon retour il ſe fit connoître de Pierre, qui charmé de ſes talens, de ſon ſavoir, & de ſa politeſſe, le prit auprès de ſa perſonne pendant la guerre contre les Turcs, l'employa à la réformation de l'égliſe grecque, & le plaça à la tête du ſynode que ce prince établit après la ſuppreſſion de la dignité patriarchale. Sa faveur ſe ſoutint ſous Catherine I, & il mourut en 1736, archevêque de Novogorod & métropolitain de toute la Ruſſie. Son principal ouvrage eſt la vie de Pierre-le-grand, qu'il n'a malheureuſement pas pouſſée plus loin que la bataille de Pultava; elle eſt juſtement eſtimée malgré la partialité qu'on y remarque quelquefois pour ſon bienfaiteur.

M. le Clerc dans ſon hiſtoire de Ruſſie prétend que Théophanes avoit perſuadé à Pierre d'introduire la religion proteſtante dans ſes états, & que ce prince étoit diſpoſé a ſuivre cet avis lorſque la mort en prévint l'exécution; mais il ne cite point l'autorité ſur laquelle ſe fonde ce fait important.

Perſonne cependant n'avoit encore entrepris d'écrire une hiſtoire régulière & complète de Ruſſie; cette entrepriſe a été tentée pour la première fois par le prince Kilkof qui fut long-temps ambaſſadeur auprès de Charles XII.

Ce prince l'ayant fait arrêter & empriſonner, au mépris du droit des gens, Kilkof pour amuſer les ennuis d'une captivité de 18 ans, écrivit un abrégé de l'hiſtoire de Ruſſie qui a été publié par Muller, avec des remarques dans leſquelles il rectifie les erreurs que le triſte état de l'auteur n'avoit pu lui permettre d'éviter.

Vaſſili Tatiſſichef eſt un autre hiſtorien ruſſe qui de 1720 à 1750 s'occupa à raſſembler des matériaux pour l'hiſtoire de Ruſſie: ſa vaſte collection fut brûlée en partie par accident, l'autre a été publiée par Muller, en 3 vol. *in*-4°.

Mais enfin l'honneur de compoſer une hiſtoire complète de Ruſſie eſt probablement

probablement reſervé au prince Shérébatof, qui eſt avec Muller celui qui a le plus contribué à débrouiller les Annales Ruſſes. Cet illuſtre auteur a déjà publié 3. vol. *in*-4°. de ſon hiſtoire. Le 4^me^. vol. étoit ſous preſſe en 1778: j'en ai lu la traduction allemande avec beaucoup de plaiſir, il a eu un libre accès aux archives de l'empire; il cite toujours ſes autorités, & l'on a rendu toujours juſtice à ſon exactitude & à ſon amour pour la vérité.

Je ne puis m'empêcher de parler à cette occaſion de l'hiſtoire de Pierre-le-grand par Voltaire; cet ouvrage a été regardé preſque par tout comme méritant une confiance d'autant plus grande, que l'auteur dans ſa préface prétend ne l'avoir écrit que ſur des autorités inconteſtables, & ſur des documens que la cour de Pétersbourg elle-même lui avoit fait parvenir.

Mais les Ruſſes inſtruits prétendent que ce n'eſt qu'une production très-imparfaite & très-inexacte, & un panégyrique plutôt qu'une hiſtoire; qu'un grand nombre de faits importans y ſont omis ou mal repréſentés, & que l'auteur n'ayant écrit que pour faire ſa cour à l'impératrice Eliſabeth qui l'avoit engagé à ce travail par des préſens conſidérables, il a diſſimulé avec ſoin tout ce qui pouvoit être déſavantageux à Pierre & à Catherine. Son génie ne brille pas même beaucoup dans cette production; il n'y a pas plus de feu que de vérité dans le portrait de Pierre I; & de tous ſes ouvrages hiſtoriques, c'eſt le moins intéreſſant & le plus inexact. (1)

(1) Il ne ſe ſervit pas même de la plupart des mémoires qu'on lui envoya de Ruſſie. " Tout le monde eſt d'accord (dit le ſavant Muller dans un mémoire inſéré „ dans le recueil de Buſching) que l'hiſtoire de Pierre-le-grand de Voltaire n'a point „ rempli l'attente qu'on en avoit avant qu'elle parût au jour. On s'en apperçut même „ avant la publication par les échantillons que l'auteur envoyoit à St. Pétersbourg „ en manuſcrit. Je fus prié de faire là-deſſus des remarques. Je le fis: mais M. de „ Voltaire n'eut pas la patience d'en profiter, tant il ſe hâta de faire imprimer le „ premier tome. Après la publication, je continuai mes remarques. Tout cela fut „ envoyé à l'auteur. C'eſt à l'aide de ces remarques que M. Voltaire dans la préface „ du ſecond tome vient de corriger quelques légères fautes qu'il avoit commiſes „ dans le premier. Il en a excuſé d'autres. Il m'a payé de duretés. Il a pris garde „ ſurtout de ne point toucher à des faits qui le feroient rougir. Voilà ce que c'eſt „ qu'un auteur qui ne veut point avoir tort „. *Voyez Buſching, magaſin hiſtorique, Tome XVI, page* 352.

RUSSIE.

A l'égard de la poéſie des Ruſſes, ils n'avoient autrefois que des chanſons & un recueil de pſeaumes compoſés par un moine. Les Muſes, comme dit le poëte Cheraskof, attendoient le règne de Pierre-le-grand pour paroître en Ruſſie. Lomonoſof & Sumorokof furent les premiers qui ſe diſtinguèrent; le premier perfectionna beaucoup la langue ruſſe. Né pauvre en 1711, ce fut par un grand bonheur qu'il apprit à lire; ſon talent ſe développa à la lecture du cantique de Salomon, qui tout mal traduit qu'il étoit, lui inſpira une telle paſſion pour la poéſie qu'il s'enfuit de chez ſon père, & ſe refugia dans un couvent de Moscow où il trouva le moyen de faire quelques études & d'apprendre le grec & le latin. L'académie des ſciences informée de ſes ſuccès, l'envoya à ſes frais à l'univerſité de Marbourg, où il étudia 4 ans ſous le célèbre Wolf. Il s'appliqua enſuite avec plus de ſuccès encore à la chymie, & étant retourné en Ruſſie en 1741, il fut aggrégé à l'académie & fait profeſſeur de chymie. L'impératrice régnante lui donna en 1764 le titre de conſeiller d'état dont il jouit peu, étant mort la même année.

Lomonoſof s'eſt diſtingué dans divers genres de compoſition, mais ce ſont ſurtout ſes poéſies qui lui ont aſſuré le premier rang entre les auteurs Ruſſes. Les plus belles ſont ſes odes dans leſquelles il a pris Pindare pour modèle. On y trouve ſa force, ſa ſublimité, & quelquefois un peu d'enflure, mais ce défaut eſt racheté par de grandes beautés, & M. l'Eveſque qui eſt très-verſé dans la connoiſſance de la langue Ruſſe prétend qu'*il eſt peut-être le ſeul émule qu'ait eu Pindare.* Lomonoſof a enrichi ſa langue de pluſieurs genres de poéſie & de meſures de vers nouvelles qui lui ont mérité le *nom de père de la poéſie Ruſſe.* On trouve dans le recueil de ſes œuvres, en 3 vol. in-8°. des odes, des tragédies, des épîtres, un poëme ſur Pierre-le-grand, une poétique, une rhétorique, des panégyriques, des morceaux d'hiſtoire, des traités ſur la phyſique, la chymie, l'aſtronomie, &c. Ce qui prouve l'univerſalité de ſes talens & de ſes connoiſſances.

Alexandre Sumorokof, qu'on a appellé avec raiſon le fondateur du théâtre ruſſe, n'a pas moins contribué à perfectionner la poéſie ruſſe. Mais pour apprécier ſon mérite dramatique il ne ſera pas inutile de dire auparavant en quel état il trouva le théâtre de ſa nation lorſqu'il entra dans cette carrière.

Avant Pierre-le-grand des étudians jouoient quelquefois dans les monaſtères de Kiof & de Moscow des drames empruntés de l'écriture-ſainte. Démétrius Tooptalo, archevêque de Rostof s'étoit diſtingué dans ce genre de compoſition. On avoit de lui le *Pécheur*, *Eſther & Aſſuerus*, *la naiſſance de Chriſt*, *la réſurrection de Chriſt*. Ces drames étoient encore repréſentés au commencement de ce ſiècle, & juſques ſous le règne d'Eliſabeth ces farces pieuſes furent à la mode.

Les élèves de chirurgie de l'hôpital de Moſcow furent les premiers laïques qui montèrent un théâtre. Ils ſe ſervirent pour cela de la grande ſalle de l'hôpital, & des paravens tinrent lieu de décorations. M. *Stœhlin* qui a écrit en allemand une hiſtoire du théâtre ruſſe, raconte qu'il aſſiſta à une de ces repréſentations. On jouoit une pièce dont Tamerlan étoit le héros. Rien, ſelon lui, n'étoit plus ridicule que tout ce ſpectacle, & ſouvent les ſcènes les plus indécentes ſe trouvoient couſues à des événemens empruntés de l'écriture-ſainte. Il dit avoir vu les femmes de l'impératrice jouer la comédie dans un grenier à foin au-deſſus des écuries de la cour, ou dans des maiſons ſans meubles. D'autres troupes ambulantes jouoient dans les places publiques pour l'amuſement du peuple. Ordinairement ces pièces choquoient également le bon ſens & l'honnêteté. Tel étoit le théâtre ruſſe, lorſque Sumorokof fit paroître ſa tragédie de Koref. Un acteur excellent montoit en même-temps un théâtre à Yaroslaf. Il ſe nommoit Feodor Volkof, c'étoit le Garrick de la Ruſſie. Après avoir donné pendant quelque temps des drames pieux à ſes compatriotes, il fit jouer devant eux les pièces de Lomonoſof & de Sumorokof. On raconte que cet homme induſtrieux & paſſionné pour la comédie peignoit lui-même les décorations de ſon théâtre, travailloit à faire les habits, & qu'il donna pendant quelque temps la comédie *gratis*.

En 1752, l'impératrice Eliſabeth ayant entendu parler de lui, le fit venir à Pétersbourg avec ſa troupe, & il y joua ſur le théâtre de la cour les tragédies de Sumorokof. Afin de perfectionner cette troupe, Eliſabeth envoya quatre des principaux acteurs à l'école des cadets où ils reſtèrent quatre ans. Au bout de ce temps-là on établit à la cour un théâtre ruſſe complet & régulier, dont Sumorokof fut fait directeur, & on aſſigna 1000 liv. ſterl. aux acteurs. Outre cela, il leur fut permis

RUSSIE.

de jouer une fois pour le public & à leur profit. La cour faiſoit d'ailleurs tous les frais du ſpectacle.

On y jouoit les pièces de Sumorokof, & des traductions de Molière & d'autres comiques françois. Ce théâtre continue à jouir de la faveur du public & de l'impératrice qui a ſucceſſivement porté les gages des acteurs à 2200 livres ſterl. par an. Volkof & ſon frère ont été ennoblis, & on leur a donné des terres. Il joua pour la dernière fois à Moſcow dans la tragédie de Zemire, & mourut peu après âgé de 35 ans. Il jouoit également bien la tragédie & la comédie, & étoit un peu muſicien & aſſez bon poëte.

Sumorokof, fils d'un gentilhomme ruſſe, étoit né à Moſcow en 1727. Il avoit fait ſes études dans la maiſon des cadets à Pétersbourg, & y avoit donné de bonne heure des preuves de ſes talens & de ſon génie poétique. Il ſacrifioit tous ſes momens de loiſir à l'étude des bons auteurs latins & françois. Ses premières productions furent des chanſons galantes qui furent fort admirées. Le comte Ivanovitch Shuvalof le prit ſous ſa protection, & introduit par ce Mecène à la cour d'Eliſabeth, il y obtint celle de l'impératrice.

A l'âge de 29 ans il ſe donna tout entier à la tragédie, ce fut le fruit de l'enthouſiaſme que lui avoit inſpiré Racine, dont il aimoit les ouvrages avec paſſion. Il donna alors ſa tragédie de Koref qui eſt en quelque ſorte la première pièce ruſſe.

Ce phénomène littéraire excita l'attention d'Eliſabeth. Koref n'avoit d'abord été joué que par les amis de Sumorokof. Elle voulut qu'on le repréſentât en ſa préſence ſur un petit théâtre de la cour. Les applaudiſſemens qu'obtint l'auteur l'encouragèrent à ſe livrer à ſon génie. Il fit paroître ſucceſſivement Hamlet, Ariſtona, Sinaf & Truvor, Zemira, Dimiſa, Vitzelaf, le faux Démétrius, & Micislaf. Sa muſe comique ne fut pas moins féconde. On a de lui pluſieurs comédies, Triſſotinus, le Juge, les Epoux déſunis, le Tuteur, le Bien mal acquis, l'Envieux, Tartuffe, le Cocu imaginaire, la Mère rivale, le Compère, les trois Frères rivaux. Il a fait auſſi les opéra d'Alceſte, & de Céphale & Procris.

« Elégant comme Racine, dit M. l'Eveſque, il tâcha d'imiter la con-
» duite de ſes plans, mais il ne put pénétrer le ſecret de notre inimi-
» table poëte. Il voulut être ſage comme lui, il fut froid, & ſa ſcène

» manqua de mouvement ». M. Le Clerc en porte un jugement assez semblable, en rendant justice à l'harmonie & à l'élégance de ses vers. Ses tragédies sont en vers alexandrins rimés. Ses comédies sont en prose. On a de lui beaucoup d'autres poésies estimées. Ses odes ont plus de douceur, mais moins de force & de sublimité que celles de Lomonosof qui lui cède pour le théâtre. On lit avec plus de plaisir ses idylles & surtout ses fables, que des critiques russes & françois ne craignent pas de comparer à celles de La Fontaine.

Sumorokof n'eut pas à se plaindre de son siècle & de son pays. Elisabeth l'éleva au rang de brigadier, le fit directeur de son théâtre, & lui donna une pension de 400 liv. sterl. Catherine II le fit conseiller d'état, lui donna l'ordre de Ste. Anne, & le combla d'honneurs & de bienfaits jusques à sa mort qui arriva en 1777 à Moscow dans la 51e. année de son âge. Avec tant d'avantages il ne sut pas être heureux. Il eut le caractère d'un poëte comme il en avoit le talent. Sensible à l'excès, passionné, imprudent, il ne pouvoit rien supporter, & s'étoit fait une idée très-exagérée de lui-même & de son art.

L'exemple & les succès de ces deux poëtes ont répandu parmi les Russes le goût de la poésie & des lettres, & un nombreux essaim de poëtes a essayé de suivre leurs traces. Je ne parlerai que d'un seul qui s'est distingué par la composition du premier poëme épique qui ait paru en langue russe.

Michel Kheraskof d'une famille noble a excellé dans plusieurs genres, poëmes, odes, tragédies, comédies, fables, idylles, satyres. Mais son principal ouvrage est un poëme épique en douze chants en vers iambes & rimés, intitulé *la Rossiade*. Le sujet en est la *conquête de Casan* par Ivan II. L'exorde en fera mieux connoître le but & l'objet. " Je chante la Russie » délivrée du joug des barbares, le pouvoir des Tartares abattu, leur » orgueil humilié, les sanglans démêlés de nos anciens combattans, le » triomphe de la Russie & la soumission de Casan ».

Les Russes admirent beaucoup ce poëme, & il fait époque dans l'histoire de leur poésie. Le plan en est bien conçu, les événemens se suivent avec rapidité, mais avec ordre, l'attention du lecteur est soutenue par des scènes de terreur pour lesquelles l'auteur a un talent particulier. Le sujet est d'un grand intérêt pour les Russes, & le poëte

RUSSIE.

s'eſt ſervi habilement du reſpect religieux de la nation pour ſes ſaints & ſes martyrs, & en a fait le fondement du merveilleux de ſon poëme.

Les encouragemens & les récompenſes ont ſuivi les efforts heureux de M. Kheraskof. Il a été fait ſucceſſivement vice-préſident du collége des mines, conſeiller d'état, & curateur de l'univerſité de Moſcow.

Lomonoſof eſt peut-être le ſeul ruſſe de baſſe naiſſance qui ſe ſoit diſtingué dans la carrière des lettres ſans avoir été eccléſiaſtique Mais il eſt probable que ces exemples ne ſeront bientôt plus ſi rares. Les écoles fondées par Catherine II dans toutes les provinces de ſon vaſte empire faciliteront à toutes les claſſes du peuple les moyens de s'éclairer, & les encouragemens donnés à ceux qui ſe diſtinguent, répandront, comme cela eſt déjà arrivé, une émulation générale. En effet, cette grande princeſſe protège les talens & favoriſe les ſciences avec tant de zèle, qu'il ne paroit pas un ouvrage de quelque mérite que l'auteur ne reçoive d'elle auſſitôt une marque de diſtinction ou de libéralité.

Elle a encore créé dans le même but une commiſſion qui eſt chargée de faire faire des traductions en langue ruſſe des meilleurs livres, anciens & modernes, & elle a aſſigné une ſomme annuelle de 1000 liv. ſterl. pour en faire les frais. Depuis 1768, époque de la création de cette commiſſion, juſques 1774 il a paru par ſes ſoins 83 ouvrages dont les traductions ſont imprimées ou ſous preſſe. On travaille à la traduction de 78 autres, & il y en a 63 qu'on ſe propoſe de traduire une fois.

Voici les titres de quelques-uns des livres qui ont été traduits. Les caractères de Théophraſte, Ælien, Hérodien, Diodore de Sicile, Térence, Ciceron *de finibus*, Cæſar, métamorph. d'Ovide, Tacite ſur les Germains, Voyages de Pallas, de Gmelin, Monteſquieu de la grandeur des Romains, la Chalotais ſur l'éducation; une partie de la Géographie de Busching, Candide de Voltaire, Dialogue de St. Evremond; divers articles de l'Encyclopédie, le Taſſe, Gulliver, Joſeph Andrews, Jonathan Wild le grand, Amélie, traité des études de Rollin, Dictionnaire de l'académie françoiſe, &c. &c.

J'ai reçu depuis mon départ la liſte ſuivante des autres traductions nouvellement publiées.

La Henriade, le Diable boiteux, les œuvres de Gellert, l'hiſtoire du

Commerce par Anderſon, l'hiſtoire de Charles-Quint par Robertson, Pallas ſur les nations Mongoles, Grammaire Angloiſe, l'Iliade & l'Odyſſée, Dialogues de Lucien, Milton, hiſtoire de Sobiesky par l'abbé Coyer, l'Eſprit des loix, hiſtoire de Dannemarc par Mallet, hiſtoire des Voyages, Eglogues & Géorgiques de Virgile, Ciceron de la nature des dieux, Platon, Héſiode, découvertes des Ruſſes par Coxe, les Incas de Marmontel, Inſtitutions politiques de Bilefield, hiſtoire de la maiſon de Brandenbourg, Mémoires de Sully, Commentaires de Blackstone, Ecrivains de l'hiſtoire Auguſte, Pope eſſay ſur l'homme, Locke ſur l'éducation, Tive-Live, une partie d'Horace, Voyages de Young, traduits par ordre exprès de l'impératrice, dans la vue de répandre en Ruſſie la connoiſſance de l'agriculture pratique, &c. &c.

On n'enſeigne en Ruſſie la langue grecque que dans un petit nombre d'écoles. Les laïques l'ignorent preſque tous, & c'eſt une diſtinction pour les eccléſiaſtiques que de la ſavoir. Le latin eſt plus commun chez les premiers, & ſurtout dans le clergé. Un grand nombre d'auteurs claſſiques ſont traduits en ruſſe, & on a imprimé les plus eſtimés en original à Moscow & à Pétersbourg. Les éditeurs ſont la plupart des étrangers encouragés par des ſeigneurs Ruſſes qui cultivent la littérature ancienne. On doit diſtinguer dans ce nombre, entre les Ruſſes, Platon, archevêque de Moscow, qui eſt très-ſavant dans ce genre, & parmi les étrangers naturaliſés Eugene, archevêque de Slavensk & de Kherſon, qui a traduit dans le véritable eſprit original en hexametres grecs les Eglogues & les Géorgiques de Virgile. Cet ouvrage, imprimé *in-folio* aux dépens du prince Potemkin eſt un chef-d'œuvre de typographie. Le même auteur s'occupe à préſent à traduire l'Eneïde & ſon ouvrage eſt déjà fort avancé.

VOYAGE

# VOYAGE
## EN
# RUSSIE.

## LIVRE SIXIÈME.

### CHAP. I.

*Conjectures ſur la population & les revenus de l'empire de Ruſſie — Banque — Papier monnoie.*

SI l'on ſe rappelle les calculs qui ont été publiés dernièrement en Angleterre, ſur le nombre des habitans de ce royaume, & la différence étonnante qui ſe trouve entre les réſultats du docteur Price d'un côté, & ceux de MM. Wales & Howlet de l'autre, dans un pays où l'on peut croire que les regiſtres des morts & des naiſſances ſont tenus ſoigneuſement, & où rien ne s'oppoſe aux recherches qu'on peut déſirer de faire ſur cet objet, nous ne ſerons pas ſurpris de trouver une plus grande incertitude encore dans l'eſtimation du nombre des habitans d'un empire auſſi immenſe que la Ruſſie, compoſé de diverſes

RUSSIE.

RUSSIE.

nations, & où divers obſtacles s'oppoſent aux recherches qu'on voudroit faire pour ſe procurer des informations exactes. On ne doit donc pas trouver extraordinaire ſi quelques auteurs ont eſtimé la population de la Ruſſie de 28 millions d'ames, & d'autres ſeulement de 14 millions.

En conſéquence de cette réflexion on peut croire qu'il y a de la préſomption à un étranger qui n'a demeuré que quelques mois dans la capitale, de vouloir donner quelque choſe de précis ſur un ſujet ſi difficile; comptant cependant ſur l'indulgence du lecteur, je ſoumettrai à ſon examen une eſquiſſe d'après laquelle il pourra former quelques conjectures ſur la population de cet empire.

Par le dernier dénombrement fait en 1764, les hommes payant la capitation ſe montoient au nombre de 7,363,348, en doublant ce nombre pour les femmes nous aurons pour les habitans des provinces ſoumiſes à cet impôt. . . . . 14,726,696.

Dans les nouveaux gouvernemens de Mohilef & Polotsk dernièrement démembrés de la Pologne & qui contiennent 730,000 hommes payant la capitation, on a par le même calcul. . . . . 1,460,000.

Dans l'Ukraine qui contient neuf cent cinquante mille deux cent vingt-huit hommes, il y a . . . . . 1,910,456.

Le gouvernement de Rével. . . . . 176,000.

Celui de Riga ou la Livonie. . . . . 447,360.

Celui de Wibourg. . . . . 117,998.

18,838,510.

Dans ce calcul on ne comprend ni la nobleſſe, ni le clergé, ni l'armée, ni la marine impériale, ni les coſaques de Sibérie, ni les tribus errantes de Calmouks, ni les Lapons, ni les Samoyedes, ni les habitans des provinces cédées à la Ruſſie par les Turcs, ni d'autres qui ſont exemptes de la capitation. Toutes ces perſonnes enſemble forment bien certainement le nombre de 4 millions, enſorte que ſuivant ce calcul, la population totale de l'empire ſe monte à 22,838,510.

Je ne puis diſſimuler ici une objection qu'on a faite contre ce calcul.

On prétend que quoique par le dernier dénombrement fait en 1764, le nombre des têtes ſoumiſes à la capitation fût de 7,363,348, il a conſidérablement diminué depuis cette époque par les guerres contre les Turcs & les Polonois, par la rebellion de Pugatschef & par la peſte, qui a fait de grands ravages à Moscow & dans les provinces du midi de l'empire. L'auteur de l'eſſai ſur le commerce de Ruſſie croit pouvoir en conclure que la population de la Ruſſie ne paſſe pas les 14 millions. Il eſt difficile de répondre à une objection fondée ſur des faits énoncés d'une manière auſſi générale, & dans laquelle on tient bien compte des pertes que la Ruſſie a ſouffertes, & nullement de l'acquiſition qu'elle a faite de nouveaux ſujets.

On peut eſtimer en effet, par voie de conjecture, que la guerre & la peſte ont emporté environ 600,000 ſujets; mais on peut prouver en même-temps par des faits poſitifs, que leur accroiſſement depuis le dénombrement a beaucoup ſurpaſſé cette diminution. L'acquiſition des provinces polonoiſes a valu au moins quinze cent mille ſujets à l'empire, outre ceux des pays voiſins de la mer Noire qui ont été cédés par les Turcs. Pluſieurs milliers de familles grecques & arméniennes ont quitté la Crimée & formé des colonies ſur les bords du Dnieper. On doit remarquer de plus que la population s'eſt accrue conſidérablement dans pluſieurs provinces de l'empire, depuis que la paix y eſt ſolidement établie, que la ſûreté & le bon ordre y ſont les fruits d'une légiſlation plus ſtable, qu'on a établi des médecins & des chirurgiens dans les nouveaux gouvernemens, & que l'impératrice a accordé de nouveaux priviléges aux marchands, aux bourgeois, & aux payſans de la couronne.

Toutes ces conſidérations refutent pleinement les objections que l'on a pu faire contre le calcul général qui fait monter la population de l'empire de Ruſſie à 22 ou 23 millions.

Quand je parle des accroiſſemens de la population dans pluſieurs provinces, je puis en citer des preuves inconteſtables.

Suivant une liſte publiée en 1781, par autorité, dans le journal de Pétersbourg, le nombre des naiſſances dans le gouvernement de Tver étoit, en 1780, de 20961, celui des morts de 7928, ce nombre n'étoit en 1776 que de 14844 naiſſances, & de 6781 morts. Ainſi la différence

RUSSIE.

étoit de 6117 naiſſances dont la population s'étoit augmentée dans cet intervalle ; & ce qui n'eſt pas moins remarquable c'eſt la prodigieuſe ſupériorité du nombre des naiſſances ſur celui des morts. Dans l'année 1780 on voit qu'elle eſt de 13033 naiſſances. On pourroit alléguer des faits à-peu-près ſemblables ſur le gouvernement de Novogorod.

Buſching dans ſa géographie eſtime que la population de la Ruſſie eſt de 20 millions d'habitans, Susmilch de 24. M. Le Clerc ſe fonde ſur le même calcul que l'auteur de l'Eſſai ſur le commerce de Ruſſie, & tombe dans la même erreur en ne tenant compte que des cauſes qui ont diminué la population, & non de celles qui l'augmentent. M. l'Eveſque la porte à 19,050,000. mais il eſt évident qu'il ſe trompe quand il ſuppoſe que les habitans de l'Ukraine, de la Sibérie & les Coſaques ne font que 300,000 ames. Il ajoute à la vérité : « mais la » plupart des ſeigneurs aſſurent que la population eſt augmentée conſi- » dérablement dans leurs villages depuis la dernière reviſion. »

L'article important des finances ne préſente pas moins de difficultés que celui de la population, & tout ce que j'ai pu apprendre ſur ce ſujet ſe réduit aux particularités ſuivantes.

Les revenus de la Ruſſie, outre les impôts payés par l'Ukraine & les provinces conquiſes ſur la Suède, découlent de la capitation, des droits d'entrée & de ſortie, de la gabelle, du revenu des terres de la couronne & de l'égliſe, de la monnoie, du monopole des liqueurs ſpiritueuſes, &c.

La capitation fut établie en 1721 par Pierre I, & à l'avènement de l'impératrice régnante tout le monde y fut aſſujetti à la réſerve des nobles, des eccléſiaſtiques, des ſoldats, des matelots de la flotte, des coſaques, des habitans de l'Ukraine & des provinces conquiſes.

Les marchands, les bourgeois, les payſans étoient taxés différemment. Par le manifeſte publié en 1775, après la paix avec la Turquie, les marchands ont été exemptés de cet impôt, auquel il n'y a plus que les bourgeois & les payſans qui ſoient aſſujettis.

Tous les quinze ou vingt ans on fait un dénombrement général de tous les ſujets de l'empire, & on taxe tous les mâles, enfans ou adultes, compris dans les claſſes de bourgeois & de payſans. La manière d'aſſeoir cette taxe eſt fort compliquée, & j'avoue que malgré toutes

les informations que j'ai reçues ſur ce ſujet, je n'en ai pas une idée parfaitement nette. Dans l'intervalle d'un dénombrement, ou comme on dit en Ruſſie, d'une *reviſion* à une autre, la ſomme à laquelle chaque diſtrict a été taxé doit ſe payer, ſoit que la population augmente ou diminue, ſans augmentation ni diminution. Les poſſeſſeurs des terres doivent s'entendre pour ſuppléer au déficient s'il y en a, & ils répondent également pour leurs payſans.

Selon la dernière reviſion en 1764, la capitation devoit produire une ſomme nette de 1,363,935 livres ſterl. Au commencement de la guerre contre les Turcs elle fut portée à près de 2,000,000 : mais à la paix on la réduiſit de nouveau ſur l'ancien pied qui peut donc être regardé comme ſon produit ordinaire, quoique dans le fait il paſſe cette ſomme depuis que les marchands au lieu de cette taxe payent un pour cent du capital qu'ils emploient dans le commerce.

Les gouvernemens de Mohilef & de Polotsk, démembrés de la Pologne, ſont taxés à 74,460 livres ſterl.

Les droits d'entrée & de ſortie produiſent 760,000 liv. ſterl.

La gabelle dont le produit entre dans la bourſe particulière de ſa majeſté, forme un revenu de 400,000 liv. ſterl., quoique ſa majeſté ait baiſſé deux fois le prix du ſel de près de 30 pour 100.

Les mines, la monnoie & les droits ſur le fer forgé produiſent 679,184 ſans compter les profits ſur l'or & l'argent étrangers que l'on convertit en monnoie.

Les terres de l'égliſe qui ſont à préſent annexées à la couronne produiſent environ 400,000 livres ſterlings dont une partie ſert à payer les archevêques, évêques, le clergé régulier & les penſions des officiers & ſoldats réformés. Le reſte entre dans la bourſe particulière de ſa majeſté, & ſe monte à 30,000 liv. ſterl.

Le monopole des liqueurs ſpiritueuſes forme à préſent un tiers des revenus de la Ruſſie; il eſt établi dans toutes les provinces, excepté l'Ukraine & les pays conquis: on peut juger par les faits ſuivants du grand accroiſſement de cette branche de revenus. Ce droit a été affermé juſqu'à l'année 1752 pour 540,000 liv. ſterlings; juſqu'en 1770 pour 620,000 liv. ſterlings, juſqu'en 1774 pour 900,000 liv. ſterlings, juſqu'en 1778 pour 1,700,000 liv. ſterlings. Par le nouveau bail paſſé en

RUSSIE.

1779, il fut affermé pour les quatre années ſuivantes ſur le pied de 1,800,000 liv. ſterl., & il ſera probablement hauſſé à la première occaſion. Les villes de Pétersbourg & de Moſcow payent ſur cette ſomme 460,000 liv.

Le droit de timbre, le monopole de diverſes marchandiſes, les tributs payés en pelleteries & autres taxes omiſes, peuvent être eſtimés de 500,000 liv. ſterl.

## *RÉCAPITULATION.*

| | | |
|---|---|---|
| Capitation. . . . . | L. | 1,362,935 |
| Revenus de l'Ukraine. . . . . | | 49,381 |
| Provinces conquiſes. . . . . | | 119,010 |
| Provinces démembrées de la Pologne. . . . . | | 74,460 |
| Douanes. . . . . | | 760,000 |
| Sel. . . . . | | 400,000 |
| Or & argent des mines, cuivre, & profits de la monnoie, droits ſur le fer forgé. . . . . | | 679,182 |
| Fermes des liqueurs ſpiritueuſes. . . . . | | 1,800,000 |
| Terres de l'égliſe. . . . . | | 400,000 |
| Droits de timbre & autres taxes omiſes. . . . . | | 500,000 |
| | L. | 6,144,968 |

C'eſt une remarque curieuſe que l'accroiſſement graduel de la civiliſation en Ruſſie a été ſuivi d'un pareil accroiſſement dans ſes revenus. A l'avènement de Pierre-le-grand, ces revenus ne montoient qu'à un million ſterling, & à ſa mort à 1,600,000 livres. Sous Eliſabeth ils furent portés à 3,600,000 liv., quand l'impératrice régnante monta ſur le trône ils étoient de 4,400,000 livres ſterlings. A préſent ils paſſent les 6,000,000, & vont en croiſſant tous les jours. Ce revenu eſt ſuffiſant pour les temps de paix : l'armée & la flotte coûtent environ 3,072,485 liv. ſterlings; l'établiſſement civil 2,272,483, le reſte, c'eſt-à-dire, 800,000 livres, eſt affecté à la bourſe particulière de l'impératrice. Avec cela on comprend difficilement comment elle peut ſuffire à la magnificence de ſa cour, au grand nombre d'établiſſemens

qu'elle a formés, à celui des bâtimens conſtruits à ſes dépens, & pour leſquels elle a aſſigné en temps de paix une ſomme annuelle de 200,000 liv. ſterl. à ſes libéralités, aux encouragemens qu'elle accorde aux arts & aux ſciences, aux achats qu'elle fait ſans ceſſe dans divers pays de l'Europe, aux préſens immenſes que reçoivent d'elles les perſonnes qu'elle favoriſe, &c. RUSSIE.

Les revenus de la Ruſſie peuvent être conſidérablement augmentés en cas de beſoin, comme cela a bien paru dans la dernière guerre, par l'accroiſſement de la capitation & la création de nouveaux impôts. Il faut auſſi obſerver qu'en 1775 l'impératrice ſupprima cinquante-ſept taxes, & dix l'année ſuivante.

Ce qui contribua le plus à mettre le gouvernement en état de ſoutenir la dernière guerre, ce fut la nouvelle banque établie ſous le nom de banque *d'aſſignation*, dans un temps où l'on ne pouvoit battre aſſez de monnoie de cuivre pour ſuffire aux dépenſes. On fit des billets de banque de la valeur de 10, de 15 & de 20 liv. ſterlings. On en paye la valeur dans les banques de Pétersbourg & de Moſcow. J'ai vu la première de ces banques qui eſt un bâtiment de brique ſous lequel il y a pluſieurs chambres voûtées, dont chacune peut contenir 400,000 liv. ſterl. en monnoie de cuivre dans des ſacs empilés les uns ſur les autres. Il eſt difficile de déterminer la quantité préciſe de billets en circulation. Les directeurs de la banque me dirent que chaque billet avoit ſon équivalent en monnoie de cuivre, que la banque avoit auſſi des bâtimens à Moſcow, que ceux de Pétersbourg contenoient 2,000,000 liv. ſterl. en monnoie de cuivre, & 100,000 liv. ſterl. en monnoie d'argent; que dans les bâtimens de la banque à Moſcow on avoit déjà dépoſé pour 1,200,000 liv. ſterlings de cuivre, & qu'on en battoit pour 200,000 liv. ſterlings. Suivant ce calcul il y auroit eu en 1779 des billets de banque en circulation pour une ſomme de 4,200,000 liv. ſterlings. On peut croire cependant que cette eſtimation eſt au-deſſous de la réalité, & pluſieurs perſonnes aſſurent qu'il y en a au moins pour 10,000,000.

Quand ces billets commencèrent à paroître, ils ne furent pas reçus ſans difficulté, ſurtout dans les provinces éloignées, & ils perdoient environ trois $\frac{1}{2}$, & dans certains endroits ſix pour cent. Mais leurs

RUSSIE.

avantages comparativement à la monnoie de cuivre les rendirent bientôt d'un uſage général. On les a même enſuite trouvés ſi utiles dans le commerce qu'ils ne perdent qu'un pour cent ſur la monnoie d'argent, & gagnent un $\frac{1}{2}$ pour cent ſur celle de cuivre.

A la fin de la dernière guerre les dettes contractées par la Ruſſie avec les étrangers ne ſe montoient qu'à 2,000,000 liv. ſterl., & elles ont été preſque acquitées. Mais on a emprunté dernièrement une pareille ſomme en Hollande, & probablement les armemens actuels contre les Turcs augmenteront beaucoup la dépenſe publique.

CHAPITRE

# CHAPITRE II.

*De l'amirauté — Promenade à Cronſtadt — Deſcription de Cronslot & de la citadelle — De l'isle Retuſari & de la ville de Cronſtadt, ſes ports & baſſins ou formes pour les vaiſſeaux — De la flotte — Remarques ſur la Ruſſie conſidérée comme puiſſance maritime — Obſervations générales ſur l'armée de Ruſſie.*

RUSSIE.

Les bâtimens de l'amirauté ſont ſitués ſur la rive méridionale de la Neva, vis-à-vis de la fortereſſe de Pétersbourg (1). C'eſt un ouvrage de Pierre-le-Grand. Ils ſont en brique, environnés d'un foſſé & d'un rempart. C'eſt là que l'on envoie à Cronſtadt toutes les munitions navales, & tout ce qui eſt néceſſaire à l'équipement de la flotte. On conſtruit les vaiſſeaux dans une vaſte place qui eſt en face de ces bâtimens du coté de la Neva. Pendant que j'étois à Pétersbourg, il y avoit ſur les chantiers cinq vaiſſeaux de guerre & deux frégates (2).

J'ai dit ci-deſſus qu'en allant voir Peterhof & Oranienbaum nous étions allés à Cronſtadt. J'en ai réſervé la deſcription pour ce chapitre.

Le port de Cronſtadt qui contient la plus grande partie de la marine ruſſe eſt dans l'isle de Retuſari. Pierre I le choiſit comme le plus sûr qu'il y eût dans cette mer, & comme étant propre par ſa ſituation à

(1) J'ai appris qu'on doit tranſporter l'amirauté à Cronſtadt, & qu'on y bâtit déjà dans cette vue.

(2) Les vaiſſeaux de guerre qu'on bâtit dans ce chantier ſont élevés dans leur paſſage de-là à Cronſtadt ſur des machines nommées *chameaux*, inventées par le célèbre de Witt pour les gros vaiſſeaux qui doivent paſſer ſur le Pampus pour ſortir d'Amſterdam. Pierre en obtint un modèle lorſqu'il travailloit dans les chantiers de Sardam. Cette machine peut élever un vaiſſeau de 11 pieds, ou, en d'autres termes, elle fait qu'un vaiſſeau tire onze pieds de moins.

RUSSIE.

ſervir de boulevard à ſa nouvelle capitale. En effet le ſeul paſſage par où les vaiſſeaux d'une certaine grandeur puiſſent approcher de Pétersbourg eſt un canal étroit au ſud de l'isle, dont un coté eſt commandé par Cronſtadt, & l'autre par Cronslot & la citadelle.

Cronslot eſt ſur une petite isle ſablonneuſe. C'eſt un bâtiment de bois rond & environné de fortifications de bois qui s'avancent dans l'eau. On y tient une garniſon de cent hommes. La citadelle eſt auſſi un petit fort de bois bâti ſur un autre banc de ſable voiſin, où l'on peut tenir trente ſoldats. Tous les vaiſſeaux doivent paſſer entre Cronſtadt & ces deux fortereſſes où ils ſont expoſés au feu des batteries oppoſées. Dans les autres paſſages il n'y a pas plus de onze pieds d'eau. Quand on conſtruiſit ces ouvrages ils pouvoient paſſer pour de bonnes fortifications. Aujourd'hui il ne paroît pas qu'ils ſoient ſuffiſans pour arrêter une flotte puiſſante.

L'isle de Retuſari eſt une langue de terre ou plutôt de ſable, au milieu de laquelle il y a un rang de rochers de granite. Elle eſt à vingt milles de Pétersbourg par mer, à quatre des côtes de l'Ingrie, & à neuf de celles de Carelie. Elle a environ dix milles de tour, & on y voyoit çà & là des ſapins & des pins, quand Pierre I la conquit ſur les Suédois.

Aujourd'hui on y compte 30,000 habitans, en y comprenant environ 12,000 matelots & quinze cent hommes de garniſon. On trouve dans cette isle des pâturages, des végétaux & quelques fruits, comme des pommes, des groſeilles & des fraiſes, fruits qui réuſſiſſent bien dans les climats du nord.

La ville de Cronſtadt eſt bâtie à l'extrémité orientale de l'isle; elle eſt défendue du côté de la mer par une jetée de piliers, & du coté de terre par des remparts. C'eſt une ville fort irrégulière, & qui occupe, comme toutes les villes de Ruſſie, beaucoup plus de place que le nombre des habitans ne l'exige. Les maiſons ſont la plupart de bois, le petit nombre de celles qui ſont en face du port, ſont de briques enduites de plâtre. Parmi ces dernières on diſtingue l'hôpital de la marine, les caſernes, l'académie de marine. C'eſt une école où il y avoit en 1778 trois cent ſoixante-dix cadets, qui ſont inſtruits & entretenus aux dépens de la couronne. On les reçoit à l'âge de cinq ans, & ils peuvent y reſter juſqu'à dix-ſept. On leur enſeigne l'arithmétique, les mathé-

matiques, le deſſin, la fortification & la navigation; ils ont auſſi des maîtres pour les langues françoiſe, allemande, angloiſe & ſuédoiſe. On leur apprend tout ce qui regarde la marine, ils ſont toutes les années une croiſière dans la Baltique pour s'exercer. RUSSIE.

Cronſtadt a un port pour les vaiſſeaux de guerre & un autre pour les vaiſſeaux marchands. Les premiers contenoient vingt vaiſſeaux de ligne, & neuf frégates qui étoient démâtées, & dont les canons & les agrès étoient dans les magaſins. Nous-paſsâmes à bord de l'Ezéchiel qui eſt regardé comme le plus beau vaiſſeau de la marine ruſſe; il a été bâti ſous l'inſpection de l'amiral Knowles, & porte quatre-vingt canons & huit cent hommes d'équipage.

Près du port marchand, il y a un canal & pluſieurs formes qui peuvent ſe mettre à ſec pour réparer les vaiſſeaux de guerre; cet ouvrage fut commencé en 1719 par Pierre I, il fut négligé ſous ſes ſucceſſeurs, & il n'a été achevé que du temps d'Eliſabeth ſa fille. Il a été encore perfectionné & embelli par l'impératrice régnante, & il ſert à préſent à la conſtruction auſſi bien qu'au carénage des vaiſſeaux de ligne.

A l'extrémité de ces formes il y a un grand réſervoir qui contient aſſez d'eau & au-delà pour les remplir toutes. On pompe enſuite cette eau par le moyen d'une machine à feu, dont le cylindre a ſix pieds de diamètre. Depuis le commencement du canal juſqu'au bout de la dernière forme, on compte quatre mille deux cent vingt-un pieds; les côtés de ces formes ſont revêtus de pierres, le fond en eſt pavé de granits; elles ont quarante pieds de profondeur, & cent cinq de largeur; elles peuvent contenir neuf vaiſſeaux de guerre ſur le chantier.

Rien ne peut donner une plus haute idée de la grande habileté & du génie perſévérant de Pierre-le-grand, que l'état dans lequel il trouva la marine ruſſe, & celui où il la laiſſa; au commencement de ſon règne il n'avoit pas un ſeul vaiſſeau ſur la mer Baltique, & dans le cours de peu d'années il y fit paroître une flotte de cinquante vaiſſeaux de ligne, qui fut maîtreſſe de cette mer.

Sous ſes ſucceſſeurs la marine ruſſe fut fort négligée; elle étoit en ſi mauvais état à l'avènement de l'impératrice régnante, qu'on peut dire de cette princeſſe qu'elle a preſque auſſi créé une nouvelle flotte comme Pierre-le-grand. Elle a appellé en Ruſſie pluſieurs capitaines & conſ-

RUSSIE.

tructeurs anglois, & en particulier l'amiral Knowles qui eſt renommé par ſes connoiſſances dans l'architecture navale. Sous ſes auſpices, l'Europe a vu il n'y a pas long-temps avec étonnement le pavillon ruſſe déployé dans l'Archipel, & la flotte turque anéantie à Tcheſmé par une eſcadre venue du nord.

La Ruſſie produit tout ce qui eſt néceſſaire pour la conſtruction & l'équipement des vaiſſeaux. On les conſtruit principalement à Cronſtadt, à Pétersbourg & à Archangel; ceux qui ſont conſtruits à Cronſtadt & à Pétersbourg ſont de bois de chêne; ceux d'Archangel ſont faits de bois de méléſe, eſpèce de ſapin, & par cela même moins propres à ſoutenir un combat. Le chêne vient de la province de Caſan; l'Ukraine & la province de Moſcow fourniſſent le chanvre; on trouve des mâts dans les vaſtes forêts qui ſont entre Novogorod & le golfe de Finlande, ou dans les provinces démembrées de la Pologne. Wibourg fournit la poix & le goudron; il y a dans différentes provinces des manufactures de toiles à voiles & de cordages. Enfin les magaſins de Pétersbourg & d'Archangel ſont toujours abondamment pourvus de ces divers articles.

## *Liſte des vaiſſeaux de guerre Ruſſes en Octobre* 1778.

VAISSEAUX DE LIGNE.

| | Noms. | Canons. | Station. | Années de leur conſtruction. |
|---|---|---|---|---|
| 1 | Ezéchiel | 80 | Cronſtadt. | 1773 |
| 2 | Iſidore | 74 | Dit. | 1772 |
| 3 | St. André | 74 | Dit. | 1770 |
| 4 | Clément | 74 | Dit. | 1770 |
| 5 | Tcheſmé | 74 | Dit. | 1770 |
| 6 | Uladimir | 66 | Dit. | 1771 |
| 7 | Vekeslaf | 66 | Dit. | 1771 |
| 8 | De Neiſs | 66 | Dit. | 1772 |
| 9 | America | 66 | Dit. | 1772 |
| 10 | Periſlaf | 66 | Dit. | 1762 |
| 11 | Uſevolod | 66 | Dit. | 1779 |
| 12 | Demitri Donski | 66 | Dit. | 1771 |
| 13 | Pam & Euſtatia | 66 | Dit. | 1770 |
| 14 | Victor | 66 | Dit. | 1761 |
| 15 | Europa | 66 | Dit. | 1768 |
| 16 | Saratof | 66 | Dit. | 1765 |
| 17 | Pobeda | 66 | Dit. | 1770 |

| | Noms. | Canons. | Station. | Années de leur conſtruction. |
|---|---|---|---|---|
| 18 | Ratislof | 66 | Dit. | 1769 |
| 19 | Miranofitz | 66 | Dit. | 1771 |
| 20 | Pobidnazovitz | 66 | Dit. | |
| 21 | Count Orlof | 66 | Dit. | 1770 |
| 22 | Alexandre | 66 | Dit. | 1772 |
| 23 | Boris & Glebb | 66 | Dit. | 1773 |
| 24 | Ingermanland | 66 | Dit. | 1773 |
| 25 | Aſia | 66 | Dit. | 1773 |
| 29 | Sans nom | 66 | Dit. | 1777 |
| 27 | Dit. | 66 | Dit. | 1777 |
| 28 | Dit. | 66 | Dit. | 1777 |
| 29 | Dit. | 66 | Dit. | 1777 |
| 30 | Dit. | 66 | Dit. | 1777 |

*Vaiſſeaux de ligne prêts à être lancés.*

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| 31 | Prêt à être lancé. | 74 | Pétersbourg | |
| 32 | Dit. | 74 | Dit. | |
| 33 | En conſtruction | 74 | Dit. | |
| 34 | Prêt à être lancé. | 66 | Dit. | |
| 35 | En conſtruction | 66 | Dit. | |
| 36 | Dit. | 66 | Dit. | |
| 37 | Dit. | 66 | Dit. | |
| 38 | Dit. | 66 | Dit. | |

FRÉGATES.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| 1 | St. Michel | 32 | Cronſtadt. | 1774 |
| 2 | Kaslevoi | 32 | Dit. | 1774 |
| 3 | Leeskoi | 32 | Dit. | 1773 |
| 4 | Popeskoi | 32 | Dit. | 1774 |
| 5 | Bohême | 32 | Dit. | 1774 |
| 6 | Hongrie | 32 | Dit. | 1774 |
| 7 | Nordeskoi | 32 | Dit. | 1769 |
| 8 | Euſtaſia | 32 | Dit. | 1768 |
| 9 | Pomosknoi | 32 | Dit. | 1768 |

*Frégates prêtes à être lancées.*

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| 10 | Prête à être lancée | 28 | Pétersbourg | |
| 11 | St. Marc | 20 | Dit. | |
| 12 | Prête à être lancée | 20 | Dit. | |
| 13 | En conſtruction | 20 | Archangel | |
| 14 | Dit. | 20 | Dit. | |
| 15 | Dit. | 20 | Dit. | |

RUSSIE.

Ainſi la marine ruſſe dans les ports de la mer Baltique & à Archangel conſiſtoit à la fin de l'année 1778 en trente-huit vaiſſeaux de ligne, quinze frégates, quatre prames & cent neuf galères. N'ayant pu obtenir un état exact des vaiſſeaux ruſſes qui ſont dans les ports de la mer Noire, je me borne à obſerver qu'on bâtit pluſieurs vaiſſeaux de guerre & frégates à St. Demetri, Taurof, & Kherſon.

Sur ce nombre il y a environ vingt-huit vaiſſeaux de ligne & dix frégates, y compris les vaiſſeaux conſtruits en bois de méléſe, qui ſont en état de ſervice. Mais dans le cas d'un danger preſſant, la Ruſſie produiſant en abondance tout ce qui eſt néceſſaire pour la conſtruction & l'équipement des vaiſſeaux, ſa marine peut être conſidérablement augmentée. Cependant malgré tous les progrès que cet empire a fait à cet égard, quoiqu'il ſoit devenu en peu de temps plus puiſſant ſur mer que les autres états du nord, on peut dire que ſa marine eſt encore dans l'enfance & qu'il doit aux Anglois une partie de ce qu'elle eſt, ſoit à l'égard de la conſtruction, ſoit à l'égard des manœuvres & de la diſcipline de la flotte. Pluſieurs obſtacles s'oppoſent encore aux progrès ultérieurs de ſa force maritime, le défaut de ports dans l'Océan, le peu d'étendue des côtes que la Ruſſie poſsède & qui ſont d'ailleurs embarraſſées de glaces une partie de l'année, le petit nombre de mariniers expérimentés. La Ruſſie n'a en effet ſur l'Océan que le ſeul port d'Archangel qui ne peut ſervir qu'au commerce à cauſe de la grande diſtance où il eſt des autres mers de l'Europe, & de la néceſſité où l'on eſt pour communiquer de-là aux autres mers, de doubler le cap nord ſitué ſous le ſoixante-douzième degré, & qui n'eſt ouvert que dans le milieu de l'été.

On a remarqué avec raiſon qu'une puiſſance qui ne poſsède qu'une petite étendue de côtes ne ſauroit avoir que difficilement une grande puiſſance ſur mer. Or la Ruſſie n'a guères que celles qui ſont depuis Riga & Wibourg juſques au fond du golfe de Finlande, ce qui n'eſt qu'un point pour un ſi vaſte empire, & qui a d'autant moins de valeur que ce golfe ſerré entre les terres, privé des marées, inacceſſible au moins cinq mois de l'année (1), n'eſt pas fort au-deſſus d'un lac comparé à l'océan.

(1) Les ports de la mer Baltique étant pris par les glaces pendant plus de ſix

Je ne compte pas ici ce que la Ruſſie a acquis ſur la mer noire, ni les côtes preſques déſertes de la mer blanche & de la mer glaciale, ni les pays inabitables du Kamschatka.

Enfin la Ruſſie manque de mariniers expérimentés. Auſſi regarda-t-on dans la dernière guerre contre les Turcs la diſtance où eſt Pétersbourg de l'Archipel comme un avantage pour la flotte ruſſe, à cauſe de l'expérience que les officiers & les matelots acquirent dans ce trajet. Le gouvernement tient à la vérité à ſa ſolde 18,000 matelots, mais la plupart n'ont jamais ſervi. Un petit nombre en temps de paix fait quelques croiſières dans la mer Baltique, ou tout au plus juſques à la vue de l'Angleterre. Les autres ſont employés en été à conduire quelques vaiſſeaux de Cronſtadt à Pétersbourg. Mais ce n'eſt pas là un apprentiſſage ſuffiſant pour former un grand nombre de mariniers, & on ne peut y ſuppléer en temps de guerre par les équipages des vaiſſeaux marchands, car la Ruſſie n'en a preſque point, ce qui vient principalement de l'état de ſervitude des payſans, & des ſévères défenſes de ſortir du pays ſans une permiſſion expreſſe. Un négociant qui expédie un vaiſſeau marchand doit premièrement s'adreſſer à l'amirauté pour obtenir la permiſſion de prendre ſur ſon bord un certain nombre de ſujets ruſſes. Quand il l'a obtenue, il faut qu'il donne une caution à l'amirauté en recevant leur paſſe-port ſur le pied de 30 liv. ſterlings par matelot, pour aſſurer leur retour. Ainſi, à moins d'enfreindre les loix fondamentales de l'empire & le code antique de la ſervitude, on ne ſauroit avoir en Ruſſie le nombre de matelots néceſſaires pour armer une grande flotte dans un cas preſſant. Enfin un état qui n'a point de colonies éloignées, point de pêches conſidérables, point de côtes étendues qui puiſſent familiariſer les habitans avec les dangers de l'océan, ne ſauroit ſe procurer une marine capable de ſe faire craindre des grandes puiſſances maritimes de l'Europe.

Celle de Ruſſie cependant, avec tous ſes défauts eſt bien ſuffiſante pour la défenſe de ſes côtes, pour eſcorter ſes vaiſſeaux marchands, pour ſe faire reſpecter ſur la Baltique, & même pour envoyer en temps

---

mois, aucun vaiſſeau n'en peut ſortir avant le mois d'Avril, & il faut qu'ils reviennent en Octobre.

RUSSIE.

de guerre des vaiſſeaux dans l'Archipel. C'eſt un avantage pour cette puiſſance que d'entretenir une bonne intelligence avec les grandes puiſſances maritimes, à qui elle fournit les munitions navales, & qui ſont intéreſſées par cette raiſon à la ménager & à cultiver ſon amitié. Cet empire immenſe touche aux frontières de la Suède, de la Pologne, de la Turquie, de la Perſe, de la Chine, & ſa ſûreté dépend autant de ſon armée que de ſa flotte.

Je n'ai pu me procurer un état exact de l'armée ruſſe, & il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de copier des relations vagues & incertaines que je n'ai pu vérifier par mes propres obſervations. Ainſi je ne préſenterai au Lecteur ſur ce ſujet que des faits généraux, que je tiens de perſonnes parfaitement qualifiées pour me procurer les lumières les plus sûres.

L'armée ruſſe eſt compoſée de troupes régulières & d'irrégulières.

Les troupes régulières conſiſtant principalement en infanterie comprennent toutes celles qui portent l'uniforme, & ſont diſciplinées à la manière d'Europe. Suivant l'établiſſement de 1778, en temps de paix, elles montoient à 130,000 hommes effectifs. Les Ruſſes quand ils ſont diſciplinés & exercés, ſont d'excellens ſoldats, braves, conſtans, obéiſſans, endurcis à la fatigue & à toute ſorte de travaux, & à peine connoiſſent-ils la déſertion. Depuis mon départ de Pétersbourg on a dit qu'on en avoit beaucoup augmenté le nombre, mais je ne ſais pas à quoi ſe monte cette augmentation.

A l'égard des troupes irrégulières, parmi leſquelles il y a des corps qui ne ſont encore armés que d'arcs & de flèche, le nombre en eſt très-conſidérable, mais il eſt difficile de le déterminer. Elles ſont toutes compoſées de cavalerie, & ſont très-bonnes contre les Turcs, les Perſans, les Chinois; mais dans une guerre contre des armées européennes, elles ajouteroient peu de choſe à la force de celles des Ruſſes. Les coſaques ſont eſtimés les meilleurs de ces ſoldats irréguliers, & les plus reſſemblans aux troupes réglées. Voici la deſcription qu'en fait le colonel Floyd dans ſon journal.

« Les coſaques ſont en général de petite taille; ils portent de petites » mouſtaches, ſe raſent la tête, excepté au ſommet où ils laiſſent un » peu de cheveux. Leur habillement conſiſte dans un manteau fourré,

une

» une longue & ample robe à la manière des aſiatiques, de grands
» pentalons, des bottes ou des bottines, ſans éperons, & un fouet
» pendu au poignet de la main droite. Leurs armes ſont une lance d'en-
» viron douze pieds de longueur, une paire de piſtolets au côté gauche,
» une cartouche à la droite, un petit cimeterre ſans garde, ou même
» une ſimple barre de fer en forme de croix. Leurs chevaux ſont des
» bidets forts & vifs, mais qui ne font pas beaucoup de chemin. Ils ſe
» ſervent d'une eſpèce de ſelle à la houſarde, d'un petit filet au lieu de
» bride attaché à la ſelle, & qui ſert au beſoin de licol. Ils ne pouſſent
» jamais leurs chevaux en droite ligne, mais en galopant ils leur font
» prendre diverſes directions, & tournant ſans ceſſe à droite & à gauche
» ils décrivent une ligne qui ſerpente. Quand ils ſont en repos, ils
» tiennent leurs lances appuyées ſur le pied, dans le combat ils la
» préſentent à l'ennemi en la tenant preſque par le milieu, & en
» l'aſſurant par-deſſous leur bras. Un exercice continuel les met en
» état de s'en ſervir avec beaucoup d'adreſſe. Dans une retraite ils
» poſent leur lance ſur l'épaule pour qu'elle ſerve à parer les coups,
» & ils en tournent quelquefois la pointe contre l'ennemi qui les
» pourſuit.

RUSSIE.

» L'averſion des coſaques pour toute diſcipline ne permet pas de les
» former en eſcadrons, ils ne font qu'eſcarmoucher, & y excellent. On
» les lâche ſur l'ennemi quand il fuit, & font alors merveille. Ils font
» avec le même ſuccès des patrouilles, à cauſe de leur grande vigilance
» & parce qu'ils connoiſſent bien le pays. Leur ſagacité à cet égard, due
» à une longue habitude, a quelque choſe d'étonnant. En examinant les
» lieux traverſés depuis peu par une troupe ennemie dans le plus
» grand déſordre, ils peuvent découvrir aſſez exactement le nombre
» des chevaux qui y ont paſſé. Quelques-uns obſervent les mouve-
» mens d'un corps à une diſtance extraordinaire, d'autres en appliquant
» leur oreille ſur la terre diſtinguent de très-loin le bruit de la
» marche des hommes & des chevaux. Ils peuvent reſter ſous les armes
» tout le jour ſans relâche, & ſont infatigables pour haraſſer un ennemi.
» Ils ſavent auſſi ſe contenter de très-peu de nourriture, & n'ont pas
» beſoin de porter avec eux du fourrage pour leurs chevaux.

RUSSIE.

» Il y a huit régimens de coſaques dont chacun eſt de cinq eſca-
» drons, & chaque eſcadron de cent hommes outre les officiers. Il y
» a auſſi ſix régimens de cavalerie, appelés piquiers réguliers ; ils
» ſont armés & équipés comme les coſaques, & n'en ſont diſtingués que
» par une légère différence dans l'habillement. »

# CHAPITRE III.

## *Du commerce des Anglois en Ruſſie — Des marchandiſes qu'on y porte & qu'on en exporte.*

RUSSIE.

Le commerce de la Ruſſie avec le pays du nord a d'abord appartenu en entier aux villes anſéatiques qui avoient déjà établi des factoreries en 1276 à Novogorod & à Plescof. Elles en jouirent pendant long-temps. La découverte fortuite du port d'Archangel en 1553 le leur ôta en grande partie, & le fit paſſer aux Anglois. Cette année-là trois vaiſſeaux aux ordres du chevalier Hugues Willoughby furent envoyés pour reconnoître les mers du nord. Deux de ces vaiſſeaux s'élevèrent juſques au 72e. degré ſur la côte du Spitzberg, & leurs équipages périrent de froid dans la Laponie.

Chanceler qui commandoit le troiſième, découvrit le pays voiſin de la mer Blanche, & débarqua à l'embouchure de la Dwina près du port d'Archangel. Ivan II, informé de ſon arrivée le fit venir à Moscow, le reçut avec beaucoup d'empreſſement, & de marques d'affection, auſſi bien que la lettre qu'il lui préſenta de la part d'Edouard VI & permit aux Anglois d'ouvrir un commerce avec ſes ſujets. Chanceler étant de retour la reine Marie établit une compagnie pour faire ce commerce, & en 1555 il retourna à Moscow avec pluſieurs marchands qui devoient former cette ſociété. Entr'autres priviléges conſidérables que le Tzar leur accorda, " ils obtinrent une entière liberté de faire le commerce „ dans toute l'étendue de ſes états ſans payer aucun droit d'entrée ni „ de ſortie, & ſans être ſujet à aucune eſpèce de contrainte, péage & „ impoſition quelconque. „

Les liaiſons d'Ivan avec la reine Eliſabeth, le déſir qu'avoit le premier de ſe ménager au beſoin un aſyle & un appui dans les Etats de cette princeſſe, l'engagèrent à augmenter encore ces priviléges. Ainſi la compagnie des marchands anglois obtint un vrai droit de monopole, Ivan ayant

RUSSIE.

défendu expreſſément à toute autre nation qu'aux Anglois de faire aucun commerce ſur les côtes ſeptentrionales de la Ruſſie.

Ce commerce devint très-conſidérable ſous ce règne. La compagnie établit des comptoirs à Kolmogori, à Novogorod, à Vologda; ſon principal établiſſement étoit à Moscow. Elle exportoit des fourrures, des peaux, des mats, du lin, du chanvre, des cordages, du ſuif, de l'huile de baleine, du goudron, de la poix, des cuirs. Elle faiſoit venir d'Angleterre des draps, des étoffes, du coton, de l'étain. Bientôt elle eut une occaſion imprévue d'étendre encore ſon commerce, Ivan ayant ſoumis les Tartares de Caſan & d'Aſtracan pouſſa ſes conquêtes juſques à la mer Caſpienne, & établit ainſi une communication avec la Perſe & la Bucharie. La factorerie angloiſe ſe fit donner le privilége excluſif de ce commerce, & pluſieurs marchands anglois allèrent négocier dans ces contrées.

La mort d'Ivan les priva de leur plus zèlé protecteur; ſon ſucceſſeur Féodor refuſa même d'abord de leur confirmer leurs priviléges, cependant ils en recouvrèrent dans la ſuite une grande partie, mais Boris Godunof ne voulut pas leur rendre leur privilége excluſif. Il admit au commerce de ſes états les Hollandois, & les villes Anſéatiques rentrèrent dans leur ancien droit de commercer à Novogorod & Pleſcof. Les troubles qui déſolèrent la Ruſſie après la mort de Démétrius ſuſpendirent le commerce des Anglois. Il ſe releva ſous Michel ſon ſucceſſeur, & fut anéanti ſous ſon fils Alexis qui bannit les marchands anglois de ſes états. C'étoit, à ce qu'on a dit, un effet de l'indignation qu'avoit cauſée à ce prince le meurtre de Charles I, avec lequel il avoit des liaiſons d'amitié & des traités d'alliance. Mais la vérité eſt que cette expulſion des Anglois a précédé d'une année la mort de Charles, & que le vrai motif en étoit les offres faites par les Hollandois de payer un droit de 15 pour cent de leurs marchandiſes, ſi on vouloit les mettre à la place des Anglois. Car peu de temps après le Tzar reçut un agent de Cromwel à Archangel, & permit aux anglois de commercer dans ce port ſur l'ancien pied. Mais ni eux ni aucune nation ne purent obtenir d'Alexis de faire le commerce ailleurs que dans cette ville.

Charles II eſſaya d'obtenir pour ſes ſujets le rétabliſſement d'un commerce entiérement libre. Il envoya pour cet effet en Ruſſie le

comte de Carlisle en qualité d'ambaſſadeur, mais cette négociation échoua par la faute de ce miniſtre pointilleux & hautain. Tout ce qu'il obtint fut que les Anglois pourroient négocier dans toute la Ruſſie, en payant comme les autres nations les droits d'entrée & de ſortie. Depuis cette époque, leur commerce n'a ſouffert aucune interruption.

Archangel continua à être le ſeul port où ſe faiſoit ce commerce juſques à ce que Pierre le tranſporta à Pétersbourg & aux autres ports de la mer Baltique (1).

Les marchands anglois que ce prince favoriſoit extrêmement en toute occaſion, s'établirent dans la nouvelle capitale qui devint en peu de temps le principal entrepôt de tout le commerce de Ruſſie. Les priviléges de la factorerie angloiſe furent confirmés par un traité de commerce & de navigation conclu en 1734 entre George II & l'impératrice Anne, & renouvelé en 1766 entre George III & Catherine II.

Tout le commerce de Pétersbourg en marchandiſes exportées & importées pendant l'année 1777 avec les Anglois & les autres nations eſt comme ſuit.

| | | |
|---|---|---|
| Exportations . . . . . | L. ſterl. | 2,400,000 |
| Importations . . . . . | | 1,600,000 |
| Balance en faveur de la Ruſſie . . . . . | | 800,000 |

La part que les Anglois ont dans ce commerce eſt

| | | | |
|---|---|---|---|
| En exportations environ . . . . . | L. ſt. | 1,508,782 | 6 |
| Importations . . . . . | | 423,942 | 12 |
| Gain . . . . . | | 1,084,839 | 14 |

Conſéquemment le commerce avec les autres nations, les Ruſſes compris, eſt

(1) Pierre ôta même à Archangel ſes priviléges & ſes anciennes immunités, mais elles lui ont été rendues par Eliſabeth, & cette ville fait aujourd'hui un commerce aſſez conſidérable. Elle verſe dans les provinces d'Archangel, du bas Novogorod & de Caſan les marchandiſes de l'Europe, & en exporte du grain, du chanvre, du lin, de groſſes toiles, des mâts, du ſuif qui deſcendent par la Dwina, & elle eſt auſſi l'entrepôt des productions d'une partie de la Sibérie, comme les pelleteries & le fer.

RUSSIE.

| | | |
|---|---|---|
| En exportations de . . . . . | L. | 891,227 11 |
| Importations . . . . . | | 1,176,057 8 |
| Perte . . . . . | | 284,829 17 |

D'où il réſulte que la Ruſſie gagne annuellement par ſon commerce avec les Anglois environ . . . . . 1,084,829 17
& qu'elle perd par ſon commerce avec les autres nations. . 284,829 17

Reſte un gain annuel d'environ. . . . . 800,000 0

Mais ſi l'on y comprend le commerce de contrebande, dans lequel la valeur des importations excède de beaucoup celle des exportations, & auquel les Anglois n'ont que peu ou point de part, cela diminuera conſidérablement la balance qu'on vient de ſuppoſer.

Suivant cette eſtimation la moitié du commerce de Pétersbourg eſt entre les mains des Anglois, mais comme leur commerce en 1777 a été plus conſidérable cette année-là que les précédentes & les ſuivantes, on doit la regarder comme trop forte, & conclure d'un calcul plus modéré que la factorerie angloiſe ne fait que le tiers de ce commerce.

Le nombre des vaiſſeaux marchands qui arrivent annuellement à Cronſtadt d'Angleterre eſt comme ſuit.

| | |
|---|---|
| En 1767 . . . . . | 200 |
| 1768 . . . . . | 237 |
| 1769 . . . . . | 322 |
| 1770 . . . . . | 306 |
| 1773 . . . . . | 319 |
| 1774 . . . . . | 318 |
| 1776 . . . . . | 320 |
| 1777 . . . . . | 366 |
| 1778 . . . . . | 252 |

Le commerce total de Pétersbourg en 1778 étoit en exportations de liv. ſterl. . . . . 2,042,097
En importations. . . . . 1,318,428

3,360,526

La même année il entra dans le port de Cronſtadt

| | |
|---|---|
| Vaiſſeaux Anglois | 252 |
| François | 1 (1) |
| Eſpagnols | 6 |
| Ruſſes | 12 |
| Portugais | 2 |
| Suédois | 47 |
| Hollandois | 147 |
| Danois | 39 |
| Pruſſiens | 26 |
| de Lubeck | 38 |
| de Roſtock | 29 |
| de Dantzick | 2 |
| de Hambourg | 2 |
| de Stralſund | 1 |
| de Brême | 3 |
| Total | 607 |

Le commerce de Ruſſie ſe fait auſſi par les ports de Riga, Revel, Narva, Wibourg. On exporte par Riga une grande quantité de grains que les Anglois, les Suédois, les Hollandois y viennent charger & qui y eſt amené par la Duna des provinces de Pleskof, de Smolensko, & de Novogorod. Il en ſort auſſi des mâts en petite quantité. Les autres marchandiſes exportées de ces divers ports ſont les mêmes que celles de Pétersbourg, c'eſt-à-dire, du chanvre, du lin, des cuirs, de la cire, du ſuif, du goudron, des crins, des cordages, de la rhubarbe, de groſſes toiles, toutes ſortes de peaux & de pelleteries, du caviar, de la potaſſe, des grains, &c. &c.

(1) En temps de guerre les marchandiſes de France & celles qui ſont exportées de Ruſſie pour la France ſont chargées ſur des vaiſſeaux hollandois, ce qui fait que cette année on ne voit qu'un vaiſſeau arrivé à Cronſtadt, quoique la valeur de ces marchandiſes fût de liv. ſterl. 148,753.

# CHAPITRE IV.

*Du commerce des Anglois par la mer Caſpienne — De celui des Ruſſes ſur la même mer — Des divers ports de cette mer — Du commerce avec la Bucharie & la Chine.*

RUSSIE. Dès le quatorzième ſiècle les Vénitiens & les Génois faiſoient venir par la mer Caſpienne & par Aſtracan dans leurs comptoirs d'Azof & de Caffa les marchandiſes de l'Inde, de la Perſe & de l'Arabie, & de-là ils les verſoient dans le midi de l'Europe, tandis que les pays du nord les recevoient par la route d'Aſtracan, & la rivière de Volkof, d'où les marchands ruſſes de Ladoga les envoyoient à Wisby dans l'isle de Gothlande ſur les côtes de Suède. Cette ville qui en étoit le grand entrepôt appartenoit à la Ligue Anſéatique; mais les ravages exercés par Tamerlan & les Tartares vers la fin du quatorzième ſiècle changèrent la route de ce commerce. Il ne ſe fit plus que par Alep & par Smyrne. Ces villes étoient d'ailleurs plus à portée de recevoir les marchandiſes d'Arabie, auſſi cette branche de commerce leur reſta-t-elle pendant qu'une partie de celui de Perſe rentra dans ſes anciens canaux.

Ce commerce ne ſe fit d'une manière sûre que depuis la conquête de Caſan & d'Aſtracan par Ivan II en 1554. Alors il y eut une communication facile entre Moſcow & la mer Caſpienne. Il fit de cette dernière ville un entrepôt général, & le rendez-vous des marchands ruſſes & perſans. Les Anglois qui venoient de découvrir le port d'Archangel, & d'établir une factorerie à Moſcow obtinrent du tzar la permiſſion de paſſer par ſes états pour aller négocier en Perſe, & pour faire excluſivement le commerce de la mer Caſpienne.

Jenkinſon fut le premier Anglois qui navigea ſur cette mer. Il ſe rendit en partie par mer, en partie par terre juſques à Casbin où réſidoit le Sophi qui lui permit en 1561 de commercer dans ſes états. Ce commerce ſe continua juſques en 1597, que divers accidens cauſés par des naufrages

naufrages & des guerres en dégoûtèrent les Anglois. Pendant plus d'un siècle & demi on ne vit aucun de leurs vaiſſeaux ſur la mer Caſpienne. Enfin en 1741 les marchands anglois de Pétersbourg, à la perſuaſion du capitaine Elton, qui étoit au ſervice de la Ruſſie, recommencèrent à trafiquer avec la Perſe par la mer Caſpienne, & ils établirent une factorerie à Reshd dans la province de Ghilan. Mais Elton étant entré au ſervice de Kouli-Kan, & l'ayant aidé à bâtir des vaiſſeaux ſur la mer Caſpienne, la cour de Ruſſie en prit de l'ombrage, & en 1746 Eliſabeth défendit aux Anglois de traverſer ſes états pour faire ce commerce. Nadir Shah étant mort en 1747, & le capitaine Elton ayant perdu tout crédit par ſa mort, la factorerie fut livrée au pillage par un des concurrens au trône, & tout le commerce fut anéanti. RUSSIE.

Les Ruſſes continuèrent à marcher dans la route que les négocians Anglois leur avoient ouverte. Ils firent encore un commerce important ſur la mer Caſpienne, & ils l'auroient étendu plus loin ſi leurs caravanes n'avoient été ſouvent pillées par des coſaques vagabonds ſur le chemin d'Aſtracan.

Alexis Michælovitch ayant dompté les coſaques, les chemins devinrent plus sûrs, & le commerce de Perſe qui avoit été ſouvent interrompu ſe ranima, & Aſtracan en devint le centre. Des marchands de Bucharie, de Crimée, d'Arménie, de Perſe, & de l'Inde même, y venoient trafiquer; & comme les vaiſſeaux des Ruſſes étoient groſſièrement conſtruits & ſujets aux naufrages, il fit venir des conſtructeurs d'Amſterdam pour avoir des vaiſſeaux plus propres à réſiſter aux tempêtes de cette mer orageuſe.

Mais tous ces projets s'évanouirent par une ſuite de la rebellion des coſaques du Don; leurs dévaſtations anéantirent ce commerce, & quand cette révolte fut appaiſée, ce fut des marchands Arméniens établis à Aſtracan qui le renouvellèrent au moyen des factoreries qu'ils établirent en Ruſſie & en Perſe.

Le principal établiſſement étoit à Schamaki, capitale de la province de Schirvan; mais cette ville ayant été priſe en 1711 par les Lesgis, & la factorerie ayant été entiérement détruite, il fallut que Pierre I rétablît ce commerce à nouveaux frais, & voici à quelle occaſion.

Ce prince s'étant approché de la Perſe avec une armée conſidérable,

RUSSIE.

s'empara des provinces, du Dageſtan, Schirvan, Ghilan & Maſanderan, dans leſquelles ſont compriſes toutes les côtes à l'eſt & au ſud de la mer Caſpienne : elles furent cédées formellement à la Ruſſie en 1723, & l'empereur ayant alors une parfaite connoiſſance de la navigation de cette mer, établit une compagnie de marchands ruſſes pour en faire le commerce. Ses principaux facteurs étoient à Aſtracan & à Kislar, mais leurs fonds étoient peu conſidérables puiſqu'ils ne conſiſtoient qu'en 400 actions, chacune de la valeur de 30 liv. ſterl. On s'apperçut bientôt que la poſſeſſion de ces provinces étoit beaucoup plus onéreuſe qu'utile à la Ruſſie, & l'impératrice Anne conſentit en 1732 & 1735 à les rendre au roi de Perſe aux conditions ſuivantes :

Que les marchands ruſſes conſerveroient la liberté de négocier dans tous les ports de la mer Caſpienne ſans payer aucun droit. Qu'ils pourroient bâtir des maiſons & des magaſins par-tout où il leur conviendroit. Qu'ils ne ſeroient ſujets en aucune façon aux loix du pays, & que tous les effets des vaiſſeaux ruſſes naufragés, qu'on pourroit ſauver, leur ſeroient rendus. Les priviléges de la compagnie furent confirmés par Anne & par Eliſabeth, mais ce commerce continua à languir juſques au préſent règne. En 1762 l'impératrice ſupprima le privilége excluſif de la compagnie, & permit à tous ſes ſujets de commercer avec la Perſe. Deux conſuls ruſſes furent établis à Baku & à Einzelli. Elle ne put empêcher cependant la contrebande qui ſe fait à Shamaki, & dans les autres villes de l'intérieur de la Perſe par les marchands Arméniens qui connoiſſant le pays & ſachant la langue, ont un avantage conſidérable ſur les Ruſſes.

La ville d'Aſtracan qui eſt bâtie dans une isle que le Volga forme à ſon embouchure dans la mer Caſpienne peut être conſidérée comme le grand entrepôt du commerce qui s'y fait. Par le moyen du Volga on y amène aiſément les marchandiſes des ports de la Baltique. Quoique cette ville ne ſoit qu'au 47e. degré, le froid y eſt extrêmement rude en hiver, & pendant deux mois le Volga eſt gelé au point de pouvoir porter des traîneaux fort chargés. Il y a ſur les bords de ce fleuve de grandes forêts dans la province de Caſan qui fourniſſent abondamment des chênes pour la conſtruction des vaiſſeaux deſtinés à naviger ſur la mer Caſpienne.

Cette mer a environ 680 milles (d'Angleterre) de longueur, de Gurief à Medshetiſar, & elle n'a nulle part plus de 260 milles de largeur. Elle n'a point de marées, & les bas fonds qu'on y trouve en quantité ne permettent pas d'y naviger avec des vaiſſeaux qui tirent plus de 9 à 10 pieds d'eau. Elle a des courans très-forts, & eſt ſujette à de violentes tempêtes, comme toutes les mers environnées de terres. Les vaiſſeaux ruſſes mal conſtruits, comme ils ſont, les ſoutiennent difficilement. Ses eaux ſont ſaumâtres. RUSSIE.

Les pêches en ſont importantes & fourniſſent beaucoup de matelots. Les coſaques d'Ural jouiſſent du droit de pêche ſur les côtes à quarante-ſept milles de diſtance des deux côtés du fleuve Ural, & les habitans d'Aſtracan ſur tout le reſte des côtes qui appartiennent à la Ruſſie. Les œufs de l'eſturgeon & du beluga fourniſſent une quantité de caviar, & le poiſſon ſec & ſalé eſt un article très-important dans la nourriture des Ruſſes. La mer Caſpienne abonde en chiens marins, & l'on en prend une grande quantité.

Les côtes ſont partagées entre trois nations, les Ruſſes, les Perſans & les Tartares.

Les ports des Ruſſes ſont Gurief & Kislar. Gurief eſt à l'embouchure du Yaik ou de l'Ural. C'eſt une fortereſſe petite, mais bien défendue, qui ſert à couvrir les frontières de la Ruſſie du côté des Tartares Kirghis. On n'y compte qu'une centaine de maiſons, & outre la garniſon il n'y a que quelques marchands d'Aſtracan qui font un commerce aſſez conſidérable avec les Tartares voiſins.

Kislar eſt ſur la côte orientale & couvre les frontières du coté de la Perſe. Autrefois les vaiſſeaux pouvoient entrer dans le bras du Terek qui coule au ſud, mais il eſt aujourd'hui bouché par les ſables, & on décharge les marchandiſes à trente-quatre milles de la fortereſſe. Kislar reçoit d'Aſtracan les marchandiſes d'Europe, outre une quantité de grains pour l'uſage des colonies que les Ruſſes ont ſur les bords du Terek, & pour les habitans de la chaîne voiſine des monts Caucaſe. Les habitans commercent avec les ports des Perſans, & font de plus la contrebande avec Shamaki, Derbent, & même Tefflis en Georgie, mais ce commerce eſt fort ſujet aux inſultes & au pillage, de la part des nombreuſes troupes de bandits qui errent dans ces contrées,

RUSSIE.

Il eſt difficile de rien dire de poſitif du commerce des Perſans dans ces mêmes pays, vu l'état où eſt depuis long-temps cette malheureuſe nation. Les provinces de Shirvan, de Maſenderan, de Ghilan, d'Aſtrabad ſont gouvernées par des Khans qui relèvent du Sophi & s'en rendent ſouvent indépendans. Ces viciſſitudes font leur effet ſur le commerce qui fleurit ou languit au gré de ces petits ſouverains. Les principaux ports des Perſans ſur la mer Caſpienne ſont Derbent dans le Shirvan avec une forteresſe; Niezabad autrefois très-fréquenté par les Ruſſes, Baku, le port le plus commode de toute cette mer. On y charge de la naphte, du ſel, des ſoies crues & des étoffes de ſoie qui viennent de Shamaki, ville du Shirvan à ſoixante-ſix milles de Baku. On ſait que cette province eſt très-fertile en ſoies qu'on porte dans l'intérieur de la Perſe, en Turquie, Georgie & Ruſſie.

Einzelli eſt un mauvais bourg ſur la côte de ſud-oueſt, où ſe fait cependant un aſſez grand commerce avec la Perſe. Il n'eſt qu'à quelques milles de Reshd, capitale de la province de Ghilan. Les Ruſſes ont conſervé le droit d'y avoir un conſul avec trente ſoldats & une égliſe de leur nation. Ils y débitent avantageuſement les marchandiſes d'Europe. La ſoie & les étoffes du Ghilan ſont eſtimées les meilleures de Perſe.

Les ports des Tartares ſont la baie de Balkan & Mangushlak où les vaiſſeaux ſont en ſûreté. Les Ruſſes vont charger dans le premier de la naphte, du ris & du coton. Et à Mangushlak où il ſe fait un beaucoup plus grand commerce, ils achètent les productions des pays voiſins, & même de la Bucharie que les Tartares y apportent, comme du coton, de la laine filée, des fourrures, des peaux, de la rhubarbe.

Le commerce d'Aſtracan pour les autres ports de la mer Caſpienne conſiſte principalement en draps & étoffes de laine d'Angleterre, de Hollande, de France, de Siléſie, vitriol, ſel, alun, ſucre, cuirs de Ruſſie, aiguilles, toiles groſſières de Ruſſie, velours, verres & miroirs, papier, quelques peaux & pelleteries, un peu de thé, des grains, du beurre, des vins, des eaux de vie, des meubles de bois, des dents de cheval marin, du fer, du cuivre, de l'étain, du plomb, de la quincaillerie, des montres &c. En 1775 la valeur des draps exportés ſe montoit à 52,600 livres ſterlings, la cochenille à 4,600, l'indigo à 7000.

On débarque à Aſtracan des ſoies écrues & travaillées, mais ſurtout

des premières, venant des provinces de Shirvan & de Ghilan, (cet article ſe montoit en 1775 à une ſomme de 43,800 liv.) des peaux d'agneaux de Bucharie, du ris, des fruits ſecs, des épiceries, des drogues, du ſafran, du ſoufre, de la naphte. Les Indiens & les marchands de Khiva portent quelquefois à Aſtracan de l'or & de l'argent en barres, de la poudre d'or, des pierres précieuſes & des perles (1).

Le commerce de la mer Caſpienne étoit fort déchu ſous les règnes précédens. Mais la ſuppreſſion des monopoles, & divers autres réglemens utiles l'ont tellement augmenté, que dans l'eſpace de quinze ans la ſomme des importations & des exportations a preſque triplé, comme on peut le voir par le tableau que je joins ici.

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1760 | Exportations. Liv. ſterl. 36,100<br>Importations. . . . 42,100 | . . . . . | Total. 78,200 |
| | Balance contre la Ruſſie . . 6,000 | | |
| 1768 | Exportations. Liv. ſterl. 87,700<br>Importations. . . . 63,700 | . . . . . | 151,400 |
| | Balance en faveur de la Ruſſie. 24,000 | | |
| 1775 | Exportations. Liv. ſterl. 125,400<br>Importations. . . . 64,120 | . . . . . | 189,520 |
| | Balance en faveur de la Ruſſie. 61,280 | | |
| | Commerce avec les Georgiens & les habitans du Caucaſe. . . . . | | 10,000 |
| | Total en 1775. . . . . | | 199,520 |

(1) Tel étoit l'état général de ce commerce quand j'étois en Ruſſie, mais il doit devenir plus sûr & plus avantageux ſi, comme on l'a dit, l'impératrice a conclu un traité avec le Sophi actuel, Aly Murad Khan qu'elle a ſoutenu contre ſes compétiteurs. Suivant ces relations les troubles de la Perſe ſont, en grande partie, appaiſés, le Sophi a envoyé un ambaſſadeur à Pétersbourg pour ratifier le traité de commerce avec la Ruſſie; il a augmenté les priviléges des marchands ruſſes, & ceux-ci ſe ſont déjà procuré un commerce plus étendu dans l'intérieur de la Perſe, dans l'Arménie, & dans les provinces voiſines de l'Aſie. Voyez le Journal polit. de Hambourg pour l'année 1782. (*Note de l'Auteur*).

J'obſerverai ici une fois pour toutes que les détails qu'on vient de lire ſur le commerce de la mer Caſpienne ſont tirés principalement des relations de Hanway, de Pallas, de Gmelin & de Guldenſtædt, dont on a parlé plus haut. (*Remarq. du Trad.*)

RUSSIE.

Le commerce de contrebande n'eſt pas compris dans ce calcul.

*Commerce avec les Tartares de Bucharie & les Chinois.*

Je comprends ſous ce titre de commerce avec la Bucharie celui que les Ruſſes font avec les Calmouques & les autres Tartares au-delà des frontières de Sibérie, à cauſe que ce dernier eſt trop peu important pour mériter un article à part.

Les Buchariens qui habitent la partie ſud-oueſt de la Tartarie indépendante ſont un peuple fort adonné au commerce, leurs caravanes traverſent tout le continent de l'Aſie, & négocient avec le Thibet, la Chine, l'Inde, la Perſe & la Ruſſie. Il y a dans ce dernier empire pluſieurs colonies de Buchariens qui ſont établies dans les grandes villes des provinces méridionales, & qui entretiennent une communication avec les marchands de leur pays. Les principaux marchés qu'ils fréquentent ſont Tomsk, Kiatka & Orembourg; ce dernier eſt le plus conſidérable, & le commerce s'y fait ſurtout avec Kaskar, Taslhkent & Khiva. Dans les chemins qui mènent à ces villes leurs caravanes ſont expoſées à être inſultées par les Tartares Kirghis dont elles ſont obligées de traverſer le pays; elles portent en Ruſſie de l'or & de l'argent, particulièrement des monnoies de Perſe & des roupies des Indes, de la poudre d'or (1), des pierres précieuſes, & ſurtout des rubis, du lapis Lazuli, du coton filé & non filé, une grande quantité d'étoffes de coton des Indes & de Bucharie, des étoffes mi-ſoie, du nitre, du ſel ammoniac, des peaux d'agneaux, un peu de ſoie écrue, de la rhubarbe, de grands troupeaux de brebis & des chevaux (2); elles exportent de la Ruſſie, du drap, des cuirs de rouſſi, des grains de collier, des bijoux, de la quincaillerie, de l'indigo, de la cochenille, &c.

(1) Cette poudre d'or ſe trouve dans le ſable des rivières de Bucharie; ce fut le déſir de s'en procurer qui engagea principalement des marchands anglois à entreprendre de naviger ſur la mer Caſpienne pour aller en Bucharie. Pierre-le-grand y envoya des marchands ruſſes dans le même but.

(2) M. Pallas (tome I) nous apprend dans ſes voyages que les brebis & les chevaux y ſont conduits par les tartares kirghis, & qu'il ſe vend annuellement à Orembourg plus de 60,000 brebis & de 10,000 chevaux.

RUSSIE.

Le commerce avec la Chine eſt ſans doute la branche la plus importante de celui que la Ruſſie fait avec l'Aſie ; l'entrepôt en eſt aujourd'hui à Kiatka qui eſt ſitué ſur les frontières des deux empires ; j'ai rendu compte dans un autre ouvrage de cette branche de commerce (1), ainſi je me contenterai d'obſerver ici qu'en 1777, la ſomme totale des importations & exportations enregiſtrées dans les douanes, ſe montoit à 573,666 liv. ſterl. Mais ſi l'on y comprend la contrebande qui eſt très-conſidérable, on peut évaluer la valeur totale du commerce de la Chine en exportations & importations à une ſomme de près de 800,000 liv. ſterlings.

(1) Voyez la relation des tranſactions & du commerce entre la Ruſſie & la Chine dans l'hiſtoire des découvertes des Ruſſes, page 197 & ſuivantes.

# CHAPITRE V.

*Du commerce de la mer Noire — De ſes ports — Exportations & importations — Ports & territoire cédés par les Turcs à la Ruſſie — Coſaques Zaporogiens — Abolition de leur gouvernement — Productions des provinces méridionales de la Ruſſie — Navigation du Don & du Dniéper — Tentatives des Ruſſes pour commercer par les Dardanelles avec la Méditerranée — Fréquentes interruptions & état précaire de ce commerce.*

RUSSIE. PIERRE-le-grand eſt le premier ſouverain de la Ruſſie qui a tenté de s'ouvrir la navigation de la mer d'Azof & du pont Euxin, & d'exporter les productions de ſes états par ce canal. Ce projet favori ſembloit ſur le point de ſe réaliſer au moyen des victoires qu'il avoit remportées ſur les Turcs, de la conquête d'Azof, & de la conſtruction de la fortereſſe de Taganrog; lorſque tous ces grands deſſeins furent anéantis par la malheureuſe campagne de 1711, qui ſe termina par la paix du Pruth, paix achetée par la ceſſion d'Azof & de Taganrog, & par l'abandon du commerce de la mer Noire. Dès-lors les Turcs ont refuſé aux Ruſſes avec une grande jalouſie de partager avec eux la navigation de leurs mers, & cette interdiction a ſubſiſté juſques au règne de Catherine II, qui a terminé une guerre heureuſe contre les Turcs, par la paix glorieuſe de 1774. Cette paix a valu aux Ruſſes la libre navigation dans toutes les mers de la Turquie, le droit de paſſer par les Dardanelles, toutes les franchiſes relatives au commerce que les Turcs accordent aux nations qu'ils favoriſent le plus, la poſſeſſion d'Azof, de Taganrog, des trois fortereſſes de Kinburn, Kertsh, & Yenicalé, & un terrain très-étendu entre le Bog & le Dniéper.

On a fait beaucoup de ſpéculations ſur l'étendue & la valeur du commerce

commerce que la Ruſſie pourra faire dans la mer Noire, & ſur la révolution qui ſera la conſéquence de ce déplacement d'une partie du commerce de la Baltique en faveur des ports de la Méditerranée. On regarde comme une choſe sûre que les provinces méridionales de Ruſſie vont avoir par ce moyen un débouché pour exporter le ſuperflu de leurs productions, que les vaiſſeaux Ruſſes s'ouvriront un commerce avantageux avec la Crimée, avec les provinces autrichiennes par le moyen de Kilia-Nova, avec les Turcs à Conſtantinople, avec les Grecs dans le Levant; que les fers de Sibérie, les grains, le chanvre, le lin de l'Ukraine & des provinces voiſines arriveront dans les ports de la mer Noire, & de-là par les Dardanelles dans ceux de la Méditerranée, & qu'ainſi la France & l'Eſpagne ſe fourniront de munitions navales bien plus aiſément & à meilleur marché que par la route de la mer Baltique & de l'océan du Nord.

Mais comme l'accompliſſement d'un projet ſi vaſte ne peut être que l'ouvrage du temps, & qu'il dépend d'un grand nombre d'accidens qu'il eſt difficile de calculer, nous ne prétendons point décider de la probabilité de ſon ſuccès, mais ſeulement répandre une plus grande lumière ſur un ſujet auſſi compliqué, en propoſant des obſervations empruntées principalement de l'eſſai de Guldenſtædt ſur les ports des mers Noire & Blanche & de la mer d'Azof.

I°. Du commerce de la mer de Turquie avant la paix, avec un état des ports & des marchandiſes qu'on en exporte.

Ce commerce étoit principalement entre les mains des Grecs, des Arméniens & des Turcs, & comme les Ruſſes n'avoient point de port, ni ſur la mer d'Azof, ni ſur la mer Noire, Tcherkask, capitale des Coſaques du Don, étoit le lieu où les productions de la Ruſſie & de la Turquie étoient échangées. Les marchands Grecs & Arméniens alloient par mer à Taganrog, où ils faiſoient la quarantaine. De-là ils ſe rendoient avec leurs marchandiſes à Tcherkask. Cette ville étoit auſſi le marché où ſe rendoient les marchands du Kuban, de la Crimée & de la Ruſſie. On y portoit ſurtout des vins grecs, des raiſins, des figues, des amandes, de l'huile, du ris, du ſafran, des toiles peintes, des étoffes de coton. On y achetoit des peaux, des cuirs, des toiles groſſières, de la quincaillerie, du caviar. En retournant à Conſtantinople les Grecs

RUSSIE.

& les Arméniens fourniſſoient les ports d'Azof & de la mer Noire des marchandiſes de la Ruſſie & de l'Europe.

Les ports de la mer Noire les plus fréquentés par les marchands Grecs & Arméniens étoient ceux de la Crimée, Yenikalé une des fortereſſes cédées à la Ruſſie, Balaklava, Koslof, & Caffa. Cette dernière ville avec toute la péninſule avoit été déclarée indépendante des Turcs par un article de la dernière paix, & ſoumiſe à ſon Khan qui devoit être élu par les Tartares & confirmé par l'impératrice & le Sultan. Caffa eſt la capitale de la Crimée. Elle a un port capable de contenir pluſieurs centaines de vaiſſeaux marchands; les habitans ſont riches & font un commerce étendu dans la mer Noire. On y charge des vins, des grains, de la laine, de belles peaux d'agneaux noires & griſes, & du ſel. On y porte toutes ſortes de marchandiſes de la Ruſſie & de l'Europe.

Le port de Taman eſt ſitué vis-à-vis de celui de Yenikalé à l'extrêmité du détroit de Caffa, ſur une petite isle qui eſt à l'embouchure du Cuban. Il appartient au Khan de la Crimée (*). Il ſe fait dans ce port un commerce étendu avec les Circaſſiens du mont Caucaſe, les Coſaques habitans des bords des rivières qui ſe jettent dans le Cuban, & les Tartares du déſert entre le Cuban & le Don. On y porte les mêmes choſes qu'à Caffa, & on y achète du miel, de la cire, du ſel, de la laine, des peaux de renard, de martres, de brebis.

Les ports des côtes orientales & méridionales de la mer Noire ſont dans les provinces turques de Mingrelie, de Georgie, d'Anatolie. Les principaux ſont Poti, où ſe rendent les marchands de Georgie, Trebizonde, Cherſon (**) qui n'eſt qu'à ſoixante milles de Tokat, & où les caravanes de Perſe s'aſſemblent & ſe ſéparent pour ſe rendre par différentes routes à Smyrne & à Conſtantinople. Sinope port le plus voiſin d'Angora, ſeul endroit connu où l'on trouve ces beaux poils de chèvre dont on fait ces excellens camelots qui égalent s'ils ne ſur-

(*) Il n'eſt pas beſoin d'avertir le lecteur combien tout ceci eſt changé, depuis la ſoumiſſion des Tartares de la Crimée & d'une partie du Cuban à l'impératrice de Ruſſie. (*Note du Traduct.*)

(**) Il ne faut pas confondre cette ville avec celle de Cherſon, dont il ſera parlé dans la ſuite, & qui eſt ſituée ſur le Daiéper. (*Note du Traduct.*)

passent pas ceux de Bruxelles. Ce poil filé s'achète principalement à Tokat, d'où les caravanes l'apportent à Smyrne. Tios ou Tilios, où les Turcs ont un chantier pour le radoub de leurs vaisseaux, ce qui fait qu'on y vend avantageusement des voiles, des cordages, des ancres & d'autres munitions navales. RUSSIE.

Sur la côte occidentale de la mer Noire il y a outre Kinburn, Varna dans la Bulgarie, à environ cent milles d'Andrinople, Kilia-Nova dans la Valachie à l'embouchure du Danube, & Akkermen à l'embouchure du Dniester dans la Bessarabie à soixante milles environ de Bender. Ces ports sont fournis de laine, de fruits secs, de vins de Hongrie & de Moldavie, de peaux de buffles. Le commerce de Varna & d'Akkermen peut être augmenté considérablement par une communication plus régulière avec Andrinople & Bender, & celui de Kilia-Nova pourroit devenir d'une grande importance, par la vente des productions de la Hongrie & de l'Autriche, si la jalousie des Turcs ne gênoit pas la navigation du Danube.

Constantinople & Gallipoli sont les principaux ports de la mer de Marmora. Les Russes y portent des pelleteries & des cuirs, des toiles à voile, des cordages, des ancres, du goudron, de la poix, de l'acier, du fer, du poisson salé, du caviar, du beurre, des dents de chevaux marins, de la cire, du thé, du musc, de l'huile de castor, des couleurs, du papier, de la grosse toile, du linge, des grains. Ils y achètent de la soie crue & travaillée, des étoffes de coton, des mousselines, des étoffes de Turquie & des tapis, du poil de chèvre d'Angora, des vins grecs, de l'huile, toute sorte de fruits, des limons, des oranges, du tabac, des pipes, des épices, du safran, de l'opium, & d'autres drogues, des perles, des pierres précieuses, de l'or & de l'argent.

II. Des ports & des territoires cédés à la Russie, & des villes bâties depuis cette époque par ordre de l'impératrice.

Les Turcs ont cédé à la Russie. 1°. Le pays autour de la mer d'Azof. 2°. Kertsch & Yenikalé dans la Crimée. 3°. La forteresse de Kinburn. 4°. Le pays entre le Dniéper & le Bog.

1°. Le district situé le long de la mer d'Azof comprend outre une grande étendue de pays à l'est & à l'ouest d'Azof, les fortereſſes d'Azof,

RUSSIE.

de Taganrog, & de Petrofsk. La première n'eſt plus de la même conſéquence dont elle étoit ſous Pierre I. La branche du Don ſur laquelle elle eſt bâtie eſt à préſent tellement embarraſſée de ſables, que les plus petits vaiſſeaux ont de la peine à y entrer. On débarque ordinairement à Taganrog & à Petrofsk les marchandiſes qui étoient autrefois portées à Azof, & on conſtruit les bâtimens à St. Démétri ou à Roſtof, d'où ils deſcendent le Don par une autre branche de ce fleuve. Le port de Taganrog n'a que ſept pieds d'eau. Il faut que les vaiſſeaux deſtinés pour ce port n'en tirent que cinq ou ſix. La ville a été rendue plus commode par la conſtruction de pluſieurs magaſins & autres bâtimens, pendant la dernière guerre, & on fait cas de la ſalubrité de ſon air.

Petrofsk a été bâti pendant la dernière guerre à l'embouchure de la rivière Broda, & ce fort commande les frontières de Turquie. La ſituation de ſon port eſt très-avantageuſe, parce qu'il a une communication directe avec les ports de la Crimée, & qu'il eſt plus profond que celui de Taganrog. Ces fortereſſes aſſurent parfaitement la navigation de la mer d'Azof. Les frontières du pays cédé par les Turcs, ſont gardées par une chaîne de petits forts qui s'étend de Petrofsk au Dniéper.

2°. Les fortereſſes de Kertsch & de Yenikalé ſur la côte orientale de la Crimée & près de l'entrée ſeptentrionale du canal de Caffa, ſont de la plus grande importance, parce qu'elles commandent le paſſage de la mer Noire à la mer d'Azof.

3°. Kinburn eſt le ſeul port que les Ruſſes poſsèdent ſur les côtes de la mer Noire. Il touche aux frontières actuelles du territoire ruſſe, & eſt ſitué à l'embouchure du Dniéper, vis-à-vis la fortereſſe turque d'Otchakof.

Cette place étant extrêmement forte pourra gêner la navigation du Dniéper en cas de rupture avec les Turcs, auſſi long-temps qu'elle ſera entre leurs mains. Kinburn étoit deſtiné à être le principal dépôt des marchandiſes envoyées des provinces que parcourt le Dniéper, mais le port n'offrant aucun mouillage aſſuré à cauſe des ſables mouvans, la nouvelle ville de Kherſon eſt actuellement le grand entrepôt de ce commerce.

4°. La poſſeſſion du territoire entre le Bog & le Dniéper ouvre une communication aſſurée entre la mer Noire & les grandes & riches pro-

vinces au travers desquelles coule le Dniéper; ce territoire important & si essentiel à l'existence de ce nouveau commerce étoit habité principalement par des hordes de Tartares errans, & par les cosaques Zaporogiens qui habitoient près du Dniéper & en rendoit la navigation très-dangereuse par leurs pirateries. RUSSIE.

III°. Les provinces russes les plus intéressées à ce commerce sont celles qui touchent au Dniéper & au Don : sous cette dénomination on comprend les provinces de Smolensko, de Mohilof, d'Ukraine, de la nouvelle Russie, de Bielgorod, de Voronetz, d'Ukraine-Slobodskaia, & d'Azof. Ce vaste pays fournit en grande abondance toute sorte de grains, du chanvre, du lin, des cuirs, des mâts, des planches, du miel, de la cire, du tabac. L'impératrice a déjà fait bâtir plusieurs villes dans les pays qui lui ont été cédés par les Turcs; les principales sont Kherson, Catharinenslaf, & Marianopoli.

Kherson est située sur le Dniéper, à environ 10 milles au-dessous de l'embouchure de l'Ingulec & elle est bâtie principalement de pierres-de-taille. On la destine à être le principal marché de ces provinces; mais si ce commerce devient étendu, ce marché seroit mieux placé dans quelqu'endroit au-dessous de la barre du Dniéper, c'est-à-dire, à 12 milles environ au sud de Kherson. Il y a dans cette ville un chantier pour la construction des grands vaisseaux & l'on y a déjà lancé plusieurs vaisseaux de guerre & frégates, aussi bien que des vaisseaux marchands.

Catharinenslaf, ou la gloire de Catherine, est bâtie près du lieu où la petite rivière de Kiltzin tombe dans la Samara, & elle doit être la capitale du gouvernement d'Azof. Il y a une colonie de Grecs & d'Arméniens qui sont venus de la Crimée; il y en a aussi des autres nations qui ont servi dans la dernière guerre contre les Turcs.

Marianopoli a été bâtie sur les bords de la mer d'Azof entre les rivières Mius & Calmius; ces trois villes aussi bien que les nombreux villages qu'on a vu s'élever rapidement dans un pays qui n'étoit habité que par des bandits & des hordes vagabondes, sont aujourd'hui remplies de Russes, de Tartares qui ont abandonné leur vie errante & de nombreux colons la plupart Grecs & Arméniens qui ont quitté pour s'y établir, la Crimée & les provinces turques limitrophes. Il faut dire:

RUSSIE.

quelque choſe ici du Don & du Dniéper qui forment la communication entre ces provinces & les mers de Turquie.

Le Don prend ſa ſource dans le petit lac de St. Jean, près de Tula dans le gouvernement de Moscow; & après avoir traverſé une partie des provinces de Voronetz, de l'Ukraine Slobodskaia, & toute la province d'Azof, il ſe partage en trois bras près de Tcherskask qui ſe perdent dans la mer d'Azof. Cette rivière fait tant de détours, & eſt tellement remplie de bas-fonds qu'on n'y peut guères naviger qu'au printemps à la fonte des neiges. Son embouchure eſt auſſi tellement embarraſſée de ſables, qu'excepté dans cette ſaiſon, il n'y a que des bateaux plats qui puiſſent paſſer dans la mer d'Azof. Les pays que le Don traverſe ſont couverts de vaſtes forêts, dont les bois ſont flottés juſques à St. Démétri & à Roſtof, où l'on conſtruit des frégates pour la mer d'Azof.

La navigation du Don deviendra très-avantageuſe, ſi l'on peut par ſon moyen tranſporter dans la mer Noire les fers de Sibérie & les marchandiſes de la Chine & de la Perſe. C'étoit par ce même canal qu'elles y arrivoient autrefois, auſſi bien que les productions de l'Inde. (1)

Depuis que les Ruſſes ont acquis une partie de la Lithuanie, & le pays entre le Don & le Dniéper & que les coſaques Saporogiens ont été totalement diſperſés, le Dniéper coule depuis ſa ſource juſqu'à ſon embouchure dans les provinces de l'empire Ruſſe.

Quoique ſon cours ſoit de plus de 800 milles, ſa navigation n'eſt interrompue qu'une ſeule fois par une ſuite de cataractes qui commencent au-deſſous de l'endroit où ce fleuve reçoit le Samara, & s'étendent dans une longueur de 40 milles. Elles ne ſont cependant pas ſi dangereuſes qu'on les a repréſentées, & l'on peut les paſſer au printemps ſans beaucoup de danger, même avec des barques chargées. Dans les autres ſaiſons de l'année on décharge les marchandiſes à Kemensk vis-à-vis de l'embouchure du Samara; on les tranſporte par terre juſques à Kitchask qui eſt à environ 40 milles de-là, & on les embarque de nouveau dans cet

(1) On envoie quelquefois le fer de Sibérie & les marchandiſes de la Chine par le moyen de divers canaux juſques au Volga; celles de Perſe ſont tranſportées auſſi juſques à ce fleuve, au travers de la mer Caſpienne : du Volga juſques au Don il n'y a plus qu'un trajet de 40 milles.

endroit, d'où elles deſcendent ſans interruption juſqu'à Cherſon. Si ce commerce prenoit de grands accroiſſemens, on pourroit avec des frais conſidérables rendre ce fleuve navigable malgré les cataractes, dans toutes les ſaiſons de l'année. RUSSIE.

IV°. A l'égard des progrès que les Ruſſes ont fait juſqu'ici dans l'établiſſement d'un commerce entre les ports de la mer Noire & de la Méditérranée, j'obſerverai que l'impératrice pour l'encourager a diminué les droits d'entrée & de ſortie, & contribué à former une compagnie pour le commerce de la mer Noire.

D'abord après la paix de 1774, 4 vaiſſeaux marchands firent voile pour Pétersbourg avec une cargaiſon conſiſtant en fer, en lin, en chanvre, en toiles à voiles, en peaux, &c. Cet armement ſe fit aux frais de l'impératrice qui en abandonna tous les profits à la nouvelle compagnie. Mais la jalouſie des Turcs fit échouer cette entrepriſe; ils empêchèrent ſous divers prétextes ces vaiſſeaux de paſſer les Dardanelles; les cargaiſons furent vendues dans le Levant & dans la Méditerranée, & les vaiſſeaux s'en retournèrent ſans avoir rempli leur principal objet. Des nouveaux troubles qui s'élevèrent au ſujet de la Crimée, empêcherent juſqu'en 1779 qu'on ne formât de nouvelles entrepriſes de ce genre; mais depuis la paix conclue cette année-là entre les Ruſſes & les Turcs, pluſieurs vaiſſeaux grecs portant pavillon ruſſe & venant d'Azof & de la mer Noire ont paſſé librement les Dardanelles.

Un vaiſſeau ruſſe dont l'équipage étoit au ſervice du gouvernement, chargé de bœuf ſalé, eſt parti en 1780 de Kherſon pour le port de Toulon, & on l'a laiſſé paſſer aux Dardanelles. Bientôt après, 5 autres vaiſſeaux, chargés de fer ont fait des voyages heureux juſques à des ports de l'Archipel. Enfin, au mois de Novembre 1781 un pareil nombre de vaiſſeaux devoit partir de Kherſon pour la France avec des chargemens de chanvre & de tabac. Tel étoit encore en 1781 ce commerce naiſſant, que quelques auteurs ont repréſenté comme capable de cauſer une prompte révolution dans le commerce général de l'Europe (1); & il reſtera encore

(1) " Catherine II va donc ouvrir une ancienne route du commerce *le plus vaſte & le plus riche qui ſe ſoit fait ſur la terre.* Ses ports dans la mer d'Azof & ſur la mer Noire peuvent devenir le centre de tous les échanges du nord & du midi, & les

RUSSIE.

dans cet état d'enfance auſſi long-temps que les Turcs conſerveront la domination ſur leurs mers. Ce peuple jaloux s'oppoſera ouvertement ou ſecrètement aux progrès des Ruſſes, & ne leur accordera jamais volontiers le libre paſſage des Dardanelles, quoiqu'ils y aient conſenti par le traité humiliant de 1774. Ce ſera probablement une ſource de diſſentions perpétuelles qui ne pourront finir que par des guerres ſanglantes

---

» provinces méridionales de ſon empire jouiront d'un débouché avantageux & facile, » dont elles ont manqué juſqu'ici pour l'écoulement de leurs productions ». *Voyez l'Eſſai ſur le commerce de Ruſſie*, page 109.

« Concluons que de quelque manière que la Ruſſie exploite ſon commerce de la » mer Noire, ſoit par elle-même, ſoit par le ſecours des étrangers, ſon avantage » le plus ſolide & le plus réel doit conſiſter dans un écoulement facile & rapide » de ſes productions méridionales. Ces productions ſont les ſuifs, les cires, les » chanvres, le lin, les cordages, les tabacs, le fer & le cuivre. La plus grande » partie ne fera plus le tour de l'Europe pour parvenir en Eſpagne, en Italie, & » dans les ports de la Méditerranée; & le petit nombre des autres formera de » nouveaux objets de débit pour ces pays qui n'ont pas eu juſqu'ici l'uſage de s'en » fournir, comme le fer & le cuivre » *p.* 127.

Ces vaſtes projets ſont anéantis par la réflexion ſuivante.

« Au reſte, les beſoins & les facultés d'une nation étant naturellement bornés, » le gouvernement ruſſe devra mettre des limites à ſes communications par la mer » Noire, afin qu'elles ne préjudicient point à celles de la Baltique. Ces deux com- » merces doivent ſe balancer ſans ſe nuire, enſorte que la prééminence reſte toujours » attachée au plus ancien. » *p.* 127 & 128.

Pluſieurs perſonnes penſent que ce n'eſt pas un grand mal pour la Ruſſie qu'il y ait des obſtacles au progrès de ſon commerce dans la mer Noire. Ses denrées ſont de néceſſité & non des objets de luxe. On les conſommera toujours lors même qu'on n'augmentera pas la facilité de les exporter, & l'accroiſſement du commerce de la mer Noire ſera la diminution de celui de la Baltique. Les charriages ſont à ſi bon marché en Ruſſie, & la navigation intérieure y a été tellement facilitée, qu'on peut tranſporter les productions de ſes provinces les plus éloignées dans les ports de la mer Baltique ſans en hauſſer beaucoup le prix. Il n'y a donc pas de mal qu'elles paſſent ainſi par beaucoup de mains, puiſque la Ruſſie les vend encore à meilleur marché qu'on ne pourroit ſe les procurer par-tout ailleurs. Rendre cette exportation plus facile & moins coûteuſe encore, ce ſeroit évidemment faire gagner le marchand étranger à ſes propres dépens.

&

& opiniâtres, & pendant tout ce temps-là un commerce ſoumis à ſi grand nombre d'accidens, ne ſauroit être jamais bien étendu. RUSSIE.

Ce ſont ces événemens qui pourront ſeuls nous apprendre ſi la pacification ſignée le 9^e^. Janvier 1784 ſera plus durable que les traités précédens, ou ſi les mêmes cauſes ne continueront pas à produire les mêmes effets. En un mot le commerce des Ruſſes dans ces contrées, ne peut avoir de baſe ſolide que quand l'impératrice aura une flotte ſur la mer Noire ſupérieure à celle de ſes rivaux. L'accompliſſement d'un projet ſi grand & ſi utile à la nation ſera peut-être le fruit de l'acquiſition qu'elle vient de faire de la Crimée & du Cuban, qui lui a valu celle d'une grande étendue de côtes & du port avantageux de Caffa.

# CHAPITRE VI.

*Des mines de Ruſſie qui appartiennent à la couronne, & à des particuliers — De celles d'argent & d'or, de cuivre & de fer — Eſtimation du revenu que le gouvernement tire des mines, des fonderies & des droits ſur le cuivre & ſur le fer.*

RUSSIE. LA couronne poſsède toutes les mines d'or & d'argent qui ſont en Ruſſie, & un petit nombre de mines de cuivre & de fer.

1°. La plus ancienne mine d'or qu'il y ait en Ruſſie eſt celle de Voetsk près d'Olonetz, entre le lac Onega & la mer Blanche. Son produit ne dédommageant pas des frais de l'exploitation, elle a été négligée pendant pluſieurs années, mais en 1772 on a recommencé à y travailler, & depuis cette époque elle a fourni annuellement environ 250 pouds (1) de cuivre, & deux ou trois livres de poudre d'or.

2°. Les mines d'or découvertes après celle-là, ſont celles de Catharinenbourg dont le produit annuel n'a jamais ſurpaſſé 200 liv. & eſt ordinairement beaucoup moindre.

3°. Les plus riches mines d'argent ſont celles de Colivan entre l'Oby & l'Irtish, près des montagnes qui forment les frontières de la Sibérie, du côté du pays des Calmoucks chinois. Ces mines furent découvertes en 1728 par Nikitich Demidof, & il les fit valoir pendant quelque temps à ſon profit comme des mines de cuivre. On ſoupçonne qu'il en extrayoit l'argent en ſecret juſques en 1774, que craignant ſans doute d'être trahi, il communiqua cette découverte à l'impératrice Eliſabeth qui en mit la couronne en poſſeſſion. Ces mines ſont connues ſous le nom général de Colivan du nom d'un village où l'on fondoit autrefois la mine. Elles peuvent être appelées avec juſtice le Potoſi de la Ruſſie. Elles ont produit en effet de 1749 à 1762, de 8000 juſques à 16000

(1) Un pond pèſe 40 liv. de Ruſſie, ou 30 liv. d'Angleterre.

livres d'argent. De 1763 à 1769 20,000 à 30,000, & depuis cette année jusques à 1778 40,000 jusques à 48,000. Cet argent est mêlé de 3 pour 100 de parties d'or, dont l'on fait la séparation dans les fourneaux de la forteresse de Pétersbourg. Le produit total de ces mines depuis leur découverte jusques en 1771 se montoit à 400,000 liv. d'argent & à 12,720 livres d'or, & depuis 1771 on peut compter que leur produit annuel va au-delà de 44,000 livres d'argent, & d'environ 1200 livres d'or. RUSSIE.

Les mines & les fonderies de Colivan occupent environ 40,000 ouvriers, outre les paysans des districts de Tomsk & de Kusnetz qui au lieu de payer la capitation en argent, coupent du bois, font du charbon, & portent la mine dans les fonderies.

Les dépenses de l'exploitation qui se payoient autrefois par la couronne, & qui diminuoient beaucoup les profits ont été supprimées en 1765, & tout le produit des mines est pur profit. La même année on a établi une monnoie à Suzunsk où l'on frappe des espèces avec le cuivre que fournissent les mines de Colivan, cuivre dont la plus grande partie avoit été inutile jusques alors. Les pièces qu'on y bat sont d'un, deux, cinq & dix copecks, & se montent annuellement à une somme de 50,000 liv. sterl. qui est suffisante pour payer tous les frais. On fond aussi l'argent sur les lieux, d'où on l'envoie sur de grands traîneaux à Pétersbourg, au commencement & au milieu de l'hiver.

4°. Les mines d'argent de Nershinsk ouvertes en 1704, sont situées dans la Daurie ou la province située au sud-est de la Sibérie, entre les rivières Shilka & Argoun. Elles sont en grand nombre. Leur revenu annuel peut être estimé de 16,000 liv. Sur 400,000 liv. d'argent on tire près 500 livres d'or, dont le départ se fait à Pétersbourg. La mine étant fort riche en plomb, & contenant très-peu d'argent, ce dernier métal en est aisément séparé.

Plusieurs millions de pouds de plomb restent sur les lieux sans qu'on en fasse usage, à la réserve d'environ 14 ou 18000 dont on a besoin chaque année pour extraire l'argent du cuivre dans les fonderies de Colivan. Il en coûteroit trop pour voiturer ce plomb dans l'intérieur de l'empire, & il est défendu de le porter à la Chine.

Ces mines & les fonderies occupent environ 1900 ouvriers étrangers

RUSSIE.

libres, entre 1000 & 1800 criminels, & 11000 payſans ruſſes du diſtrict de Nershinsk. La dépenſe annuelle eſt eſtimée de 14,800 liv. ſterlings.

5°. On a découvert quelques mines qui donnent de l'argent dans le diſtrict de Kraſnoyark près de la Lena, entre les rivières de Yins & de Yeniſei.

L'or de Catharinenbourg coûte 40 guinées par livre d'exploitation, & quand il eſt monnoyé, il produit 68 liv. ſterl. 5 ſchel. enſorte que le produit n'eſt pas conſidérable. Celui qu'on fait ſur l'argent des mines de Nershinsk l'eſt beaucoup plus, & l'or & l'argent de celles de Colivan eſt pur profit, comme je l'ai obſervé. La couronne ne poſsède à préſent que peu de mines de cuivre & de fer.

Les forges du diſtrict ſeptentrional d'Olonetz fourniſſent annuellement entre 8 à 10,000 pouds de fer pour l'artillerie, & 15,000 de fer en barres. Celles des monts Ural occupent annuellement au-delà de 1700 ouvriers & de 26,800 payſans. Elles rendirent en 1772, 423,987 pouds de fer deſtiné principalement au ſervice de terre & de mer. Celles de Kamensk donnèrent la même année 93,000 pouds de fer pour l'artillerie, & 8172 de fer en barres.

Quatre fonderies de cuivre à l'oueſt des monts Ural, & trois dans la Permie ne produiſirent en 1772 que 13,868 pouds de cuivre. La couronne a une monnoie à Catharinenbourg où l'on bat des pièces courantes en Ruſſie avec le cuivre provenant des mines de la couronne & des particuliers. Cette monnoie eſt tranſportée par eau à Moſcow, Pétersbourg & ailleurs.

A l'égard des mines qui appartiennent à des particuliers, elles ſont la plupart dans les monts Ural, & produiſent une immenſe quantité de cuivre & de fer.

Ces montagnes contiennent 105 fonderies dont 56 pour le fer, 37 pour le cuivre, & le reſte pour l'un & l'autre de ces métaux. Une partie des payſans appartient aux propriétaires, une partie à la couronne. Le nombre employé aux mines eſt de 95,000. En 1772 elles rendoient 130,169 pouds de cuivre, & 4,558,718 de fer. On prend toujours cette année pour faire cette eſtimation, parce qu'elle a précédé immédiatement

la révolte de Pugatschef qui détruiſit une partie des forges & des fonderies, & il a fallu du temps pour les rétablir.

Les propriétaires des mines payent 4 copecks à la couronne pour chaque poud de fer fondu, outre cinq copecks pour les droits de ſortie. A l'égard du cuivre, ils ſont obligés d'en vendre la moitié à la couronne au bas prix d'une liv. ſterl. 2 ſ. par poud. Ils vendent le reſte à la couronne, ou ſur les lieux, ſur le pied d'une livre ſterling 14 ſols par poud, ou à Moſcow pour 2 liv. 2 ſ. ou à Pétersbourg pour 2 liv. 4 ſ.

On bat annuellement à Catharinenbourg de la monnoie de cuivre pour la valeur de 400,000 liv. ſterl. Un poud de ce métal coûte à la couronne une liv. ſterl. 6 den. & il lui vaut en monnoie 3 liv. 4 ſols.

Il réſulte de ces calculs que le revenu que la couronne tire annuellement des mines & des droits ſur le fer eſt comme il ſuit :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Profits ſur la monnoie de Catharinenbourg . . | Liv. ſterl. | 257,627 | 0 |
| 44,000 livres d'argent, & 1200 livres d'or qui ſont le produit annuel des mines de Colivan en monnoie rendent . . . . . | | 282,164 | 4 |
| 16,320 livres d'argent & 160 d'or des mines de Nershinsk. | | 71,194 | 8 |
| Forges de la couronne . . . . . | | 32,529 | 16 |
| Droits ſur 4,558,718 pouds de fer fondu . . . . . | | 36,469 | 5 |
| | | 679,182, | 13 |

On tranſporte le fer & le cuivre par les rivières Kosva, Tchuſſovaya, Bielaya & Kama dans le Volga. Quelques barques deſcendent ce fleuve pour en porter aux provinces ſituées ſur ſes bords, mais le plus grand nombre le remontent juſques au bas Novogorod, & à Tver, & par le canal de Vishnei-Voloshok juſques à Pétersbourg. Ces barques partent d'abord au printemps quand les glaces ſont fondues, & arrivent ordinairement avant la fin de l'automne leur deſtination.

# CHAPITRE VII.

*Deſcription du canal de Vishnei-Voloshok qui joint la mer Caſpienne avec la mer Baltique — Du canal de Ladoga — Projet pour joindre le Don & le Volga.*

RUSSIE.

Il n'y a point ſans doute d'état ſur la terre où la navigation intérieure ait une étendue égale à celle qu'elle a en Ruſſie. En effet, on peut tranſporter des marchandiſes par eau à une diſtance de 4472 milles, depuis les frontières de la Chine juſques à Pétersbourg, ſans autre interruption que celle d'un eſpace d'environ 60 milles. On peut auſſi tranſporter les marchandiſes ſans les débarquer une ſeule fois depuis Aſtracan juſqu'à Pétersbourg dans une étendue de 1434 milles (1).

La communication par eau entre Aſtracan & Pétersbourg, ou, ce qui eſt la même choſe, entre la mer Caſpienne & la mer Baltique eſt formée par le moyen du fameux canal de Vishnei-Voloshok que j'ai examiné ſur les lieux, & dont je vais donner une courte deſcription.

Ce grand ouvrage commencé & fini ſous le règne de Pierre I a été tellement perfectionné par les ordres de l'impératrice régnante que les vaiſſeaux employent la moitié moins de temps que ci-devant à faire le trajet d'Aſtracan à Pétersbourg.

Pour opérer cette jonction des deux mers, il a été queſtion d'établir

(1) J'ai donné dans un ouvrage précédent (les découvertes des Ruſſes, p. 245) une courte deſcription de la navigation intérieure de Tobolsk aux frontières de la Chine. Pour ne pas me répéter, je me contenterai donc de dire ici qu'à Tobolsk les barques remontent le Tobol, le Tura & le Tigil qui a ſa ſource dans les montagnes qui ſéparent la Sibérie de l'Europe. Du Tigil on tranſporte les marchandiſes au travers d'un terrain élevé qui a environ 52 milles de largeur juſques à la rivière de Tchuſſovaia; là, on rembarque les marchandiſes: on deſcend cette rivière juſques là où elle ſe jette dans le Kama qui ſe joint avec le Volga un peu au-deſſus de Caſan.

une communication entre la Tvertſa qui ſe jette dans le Volga, & par conſéquent dans la mer Caſpienne, & la Slina, qui ſous le nom de Maſta, de Volcof & de Néva, coule dans la mer Baltique; c'eſt ce qu'on a obtenu par le moyen du canal de Vishnei-Voloshok. RUSSIE.

Je n'entrerai point dans le détail des écluſes, des réſervoirs, & des terrains qu'il a fallu couper pour conſommer ce grand ouvrage. Quelques lacs qui ſe ſont trouvés ſur la route en ont facilité l'exécution; comme le lac Ilmen, par exemple, près de Novogorod, &c.

On a projeté dernièrement de couper un canal du lac Ladoga juſques à la Duna, & de joindre ainſi la mer Blanche avec la mer Baltique pour faciliter le commerce intérieur entre Archangel & Pétersbourg, & l'on a même déjà mis la main à l'œuvre.

Le grand projet de joindre la mer Caſpienne & la mer Baltique avec la mer Noire par le moyen du Don & du Volga étoit un des plans de Pierre-le-grand. Ces deux fleuves s'approchent tellement l'un de l'autre dans la province d'Aſtracan, qu'ils ne ſont plus qu'à 40 milles de diſtance, & deux ruiſſeaux dont l'un ſe jette dans le Don & l'autre dans le Volga, ne ſont ſéparés que par un intervalle de 5 milles. Si l'on pouvoit les rendre navigables & les joindre par un canal, il exiſteroit dès-lors une communication entre les trois mers. Pierre I envoya dans cette vue Perry, ingénieur anglois, ſur les lieux, & on commença à travailler ſous ſon inſpection: mais après avoir coupé les terres dans l'étendue d'un mille & demi, on abandonna ce projet dans la ſuppoſition qu'il étoit impraticable. L'impératrice régnante l'ayant repris, & ayant chargé le profeſſeur Lewitz de ſon exécution, on alloit commencer à y travailler, lorſque cet infortuné fut maſſacré inhumainement par le rebelle Pugatschef. La diſtance des deux ruiſſeaux n'étant que de 5 milles, la plus grande difficulté ſeroit de creuſer leur lit, & d'y conduire aſſez d'eau pour les rendre navigables; mais le Don étant peu éloigné du Volga, & les charriages par terre étant à très-bon marché & faciles dans ce pays, on peut croire que les avantages qu'on retiroit de ce canal dédommageroient difficilement de la dépenſe.

# CHAPITRE VIII.

*Service divin en langue ſclavonne & grecque célébré par l'archevêque de Moſcow — Bénédiction des eaux — Fête publique donnée à la populace, & ſes fâcheuſes ſuites — Deſcription des bains de vapeurs — Départ de Pétersbourg — Voyage dans la Finlande Ruſſe — Traîneaux — Manière de voyager — Vibourgh — Frédérikshamn.*

RUSSIE. JE vais rendre compte à préſent de quelques cérémonies & de quelques uſages particuliers à la nation ruſſe qui me paroiſſent trop remarquables pour être paſſés ſous ſilence.

Pendant que nous étions à Pétersbourg nous nous rendîmes un dimanche matin avec notre envoyé le chevalier Harris & le prince Potemkin chez l'archevêque de Moscow, pour aſſiſter à un ſervice en langue ſclavonne & grecque, pendant lequel il devoit officier. Ce ſavant prélat, nommé Platon, nous reçut avec beaucoup de politeſſe, & nous conduiſit à l'égliſe. Lorſqu'il entra, les choriſtes entonnèrent une hymne qu'ils finirent au moment où il s'avança vers le ſanctuaire. Il y récita une courte prière, & alla ſe placer ſur un ſiège élevé dans le milieu de l'égliſe. C'eſt un privilége réſervé aux évêques ſeuls que de s'y vêtir. Il y quitta ſon mandyas, ou vêtement ordinaire, & à meſure que les prêtres qui l'environnoient lui remettoient les différentes pièces qui compoſoient ſes riches habits pontificaux, ils lui baiſoient la main, & le prélat portoit ces vêtemens à ſa bouche pour baiſer la croix, qui y étoit brodée partout. Il poſa auſſi ſur ſa tête une couronne enrichie de perles & de pierres précieuſes. On nous apprit que cet habillement eſt le même que la robe impériale dont les empereurs grecs faiſoient autrefois uſage, & dont ils permettoient aux grands dignitaires de l'égliſe de ſe vêtir quand ils officioient. Cette même robe ſert encore aujourd'hui à diſtinguer les prélats ruſſes des prêtres d'un ordre inférieur. Ainſi vêtu, l'archevêque paſſa

paſſa dans le ſanctuaire, & alors commença l'office, dont une partie fut récité par différens prêtres en langue ſclavonne, & l'autre partie par l'archevêque en langue grecque, qu'il prononçoit avec l'accent des grecs modernes. Conformément aux ordonnances de l'égliſe il n'y avoit ni orgues, ni aucun autre inſtrument de muſique, mais on chantoit des hymnes, & cette mélodie étoit extrêmement agréable. Les cierges & l'encens ne ſont pas dans l'égliſe ruſſe moins en uſage que chez les catholiques. Quand les prières furent ſur le point de finir, l'archevêque & le clergé paſsèrent dans le ſanctuaire pour y recevoir la communion. Les grandes portes qui ſont au-devant ſe fermèrent auſſitôt, & aucun laïque ne participa à cette cérémonie. (Les laïques ne communient ordinairement qu'une ou deux fois par an.) En qualité d'étrangers nous eûmes la permiſſion de voir cette cérémonie par une porte qu'on avoit laiſſée ouverte dans cette intention. Les communians ſe tenoient debout, & on leur préſentoit du vin mêlé avec de l'eau chaude. Le pain coupé par petits morceaux étoit trempé dans le vin, on leur ſervoit les deux élémens à la fois avec une cuiller.

Le ſervice entier dura une heure. L'archevêque ayant donné la bénédiction finale, s'aſſit de nouveau au milieu de l'égliſe, quitta ſes habits pontificaux, & reprit ſa robe ordinaire. Nous le ſuivîmes chez lui où nous trouvâmes un déjeûner conſiſtant dans un pâté d'anguilles, un ſterlet, des harengs & diverſes ſortes de liqueurs & de vins. Après avoir joui quelque temps de la converſation ſpirituelle & agréable du prélat qui parloit couramment le françois, nous fîmes nos remercîmens & nous nous retirâmes.

Avant que de quitter Pétersbourg nous eûmes occaſion d'aſſiſter à une autre cérémonie religieuſe, mais plus publique, c'eſt-à-dire, à la fête de la bénédiction des eaux. Elle eut lieu le 6$^{me}$. Janvier, vieux ſtyle, mais non pas avec toute la pompe & la magnificence qui étoient d'uſage anciennement. La Neva eſt le lieu de la cérémonie. Le ſouverain ſe rend en perſonne ſur ce fleuve alors gelé, & tous les régimens des gardes y paroiſſent en grande pompe. Cependant on en a beaucoup rabattu depuis quelques années.

On avoit élevé un bâtiment octogone en bois ſur la glace d'un petit canal qui eſt entre l'amirauté & le palais. On l'avoit décoré de branches

RUSSIE.

de ſapin ; il étoit ouvert par les côtés, & couronné d'un dôme ſupporté par huit piliers ; ſur le faîte étoit une figure de St. Jean tenant une croix, quatre tableaux autour de lui repréſentoient des miracles de notre Sauveur. Dans l'intérieur étoit ſuſpendue une colombe ſculptée en bois, emblème du St. Eſprit, comme c'eſt l'uſage dans les ſanctuaires des égliſes grecques. On avoit étendu des tapis ſur tout le parquet, à la réſerve d'une place quarrée au milieu de laquelle on avoit fait un trou & rompu la glace pour y placer une échelle au moyen de laquelle on pouvoit deſcendre dans l'eau. Ce bâtiment étoit environné d'une paliſſade ornée de branches de ſapin, & l'eſpace entre la paliſſade & le pavillon, étoit également couvert de tapis. Un échaffaud étoit dreſſé devant le palais à la hauteur d'une des fenêtres, & couvert de drap rouge ; il s'étendoit juſques à un des bouts du canal. A l'heure fixée l'impératrice parut à cette fenêtre du palais. L'archevêque qui devoit faire la cérémonie de la bénédiction, paſſa ſuivi d'une nombreuſe proceſſion le long de l'échaffaud juſques à l'octogone. Après avoir prononcé quelques prières il deſcendit par l'échelle juſques au bord de l'eau dans laquelle il plongea une croix avec laquelle il fit une aſperſion ſur les drapeaux de chacun des régimens qui étoient en garniſon à Pétersbourg. Après cette cérémonie l'archevêque ſe retira, & le peuple ſe jeta ſur le pavillon octogone, but de l'eau avec avidité, en aſpergea ſes habits, & en emporta pour purifier les maiſons.

Le 6e. de Décembre nous fûmes auſſi témoins d'un divertiſſement ſingulier que donnoit au public un ruſſe qui avoit acquis une grande fortune en prenant à ferme pour quatre ans ſeulement, le droit de vendre des liqueurs ſpiritueuſes. A l'échéance de ſon bail il voulut témoigner ſa reconnoiſſance à la claſſe du peuple qui avoit le plus contribué à l'enrichir. Pour cela il lui donna une fête près du jardin du palais d'été, & il la fit annoncer par des billets diſtribués dans la ville. Déſirant de connoître les mœurs & les uſages de la nation, comme nous le faiſions, nous ne négligeâmes pas une occaſion ſi favorable. Étant arrivés ſur la place à 2 heures après midi, nous en fîmes le tour, & nous examinâmes les préparatifs de la fête. Une grande table en fer à cheval étoit couverte de toute ſorte de proviſions, entaſſées avec une extrême profuſion. C'étoit de grandes tranches de pain & de caviar, des eſturgeons

secs, des carpes & d'autres poissons en grandes piles, qui figuroient des maisons, des pyramides, des hangards; ces bâtimens étoient couverts d'écrevisses, d'oignons, de confitures au sel & au vinaigre. En divers endroits du jardin il y avoit des rangs de barils d'eau-de-vie & de liqueurs, & de tonneaux de vin, de bière & de quass. Une immense baleine de pâte, couverte d'une étoffe d'or & d'argent, attira mon attention. Elle étoit remplie de pain, de poisson sec & de tout ce qui se mange en carême. RUSSIE.

On avoit aussi pourvu à l'amusement du peuple au moyen de toute sorte de jeux & de divertissemens, tels que ceux qu'on a décrits ci-dessus à l'occasion des plaisirs que le peuple se procure en hiver sur la Neva. Le spectacle de cette fête étoit animé & fort gai. Plus de 40,000 personnes des deux sexes y prenoient part.

Notre curiosité étant satisfaite, nous passâmes, & ce ne fut pas sans difficulté, dans un pavillon du jardin où étoient assemblés celui qui donnoit la fête & plusieurs personnes de la noblesse qui prenoient des rafraîchissemens.

On étoit convenu d'un signal auquel le repas devoit commencer, mais l'impatience du peuple ne lui permit pas de l'attendre. Il se mit en mouvement, & la baleine fut le premier objet sur lequel il se jetta. Elle fut dépécée en quelques minutes avec tout ce qu'elle contenoit. D'abord on mit en lambeaux la riche étoffe qui la couvroit & on s'en empara. Ensuite les vivres qu'elle contenoit furent au pillage. Le reste du peuple renversoit les hangards, les maisons, les pyramides, en mangeoit les débris, & les mettoit en poche en même-temps. D'autres s'attacholent aux barils & aux tonneaux, & armés de grandes cuillers de bois, ils avaloient à grands traits le vin, la bière & l'eau-de-vie.

La confusion & le tumulte qui suivirent peuvent être mieux imaginés que décrits. Nous jugeâmes qu'il étoit de la prudence de nous retirer. Le soir les jardins furent magnifiquement illuminés & on tira un superbe feu d'artifice.

Mais le froid ayant tout-à-coup augmenté au point que le thermomètre de Farenheit qui à midi n'étoit qu'à quatre degrés au-dessous de la glace descendit vers le soir jusques à 15; plusieurs personnes ivres furent gelées, & moururent; d'autres, en assez grand nombre, prirent querelle

RUSSIE.

& ſe portèrent des coups mortels ; d'autres furent volés & aſſaſſinés dans des quartiers de la ville peu habités, en ſe retirant dans la nuit. Et en combinant les diverſes relations, nous crûmes pouvoir conclure que 400 perſonnes au moins perdirent la vie à l'occaſion de cette fête déſaſtreuſe.

Les bains de vapeurs ont été décrits par tous les voyageurs qui ont publié des relations de la Ruſſie. Au lieu de les copier je vais rapporter ce que j'ai vu & obſervé moi-même.

Nous trouvant un jour dans un village, nous entrâmes dans une maiſon de bains, & nous l'examinâmes avec autant d'attention que l'extrême chaleur qu'on y éprouvoit put nous le permettre. C'étoit un bâtiment de bois d'une ſeule chambre avec de petites fenêtres, comme celles d'une chaumière ordinaire. Une vieille femme préparoit le bain ; & comme une chaleur & une fumée inſupportables ne nous permirent pas de reſter dans la chambre une minute, nous nous tînmes à la porte, d'où nous obſervâmes tout le procédé. Elle fit d'abord du feu ſous une arcade de grandes pierres de granit qui pouvoit avoir 4 pieds de hauteur, & quand ces pierres furent aſſez échauffées, elle jetta pluſieurs fois de l'eau deſſus, ce qui formoit au même inſtant une abondante vapeur. Alors elle retira avec deux bâtons pluſieurs petits cailloux rougis au feu, & les jetta dans des auges pleines d'eau qui s'échauffèrent ainſi à différens degrés. Une demi-heure après, trois hommes entrèrent dans le bain où ils reſtèrent pendant que la vieille femme continuoit à jeter de l'eau ſur l'arche de pierres, ce qui réchauffa la chambre à un degré prodigieux. Alors les hommes ſe couchèrent ſur une eſpèce de table, & la femme les ayant ſavonnés, les frotta légèrement avec un faiſceau de branches garnies de leurs feuilles. La chaleur exceſſive nous avoit fait ſortir de la chambre, & bientôt après nous vîmes les trois hommes le corps couvert d'une écume d'un cramoiſi très-vif qui étoit l'effet de la vapeur, ſe jeter hors de la chambre pour aller ſe plonger ſur-le-champ dans la rivière.

Nous entrâmes auſſi une fois dans une maiſon de bains à Novogorod ; celle-là étoit plus large & plus commode, & nous pûmes y reſter quelque temps ; la chambre étoit garnie d'un rang de bancs larges & placés comme des degrés l'un ſur l'autre preſque juſques au plancher. Il y

avoit dans cette chambre environ vingt perſonnes nues : les uns étoient couchés ſur les bancs, d'autres étoient aſſis, d'autres debout; il y en avoit qui ſe frottoient le corps avec du ſavon ou avec de petites branches de chêne dont les feuilles étoient liées enſemble comme une verge. Quelques-uns ſe verſoient de l'eau chaude ſur la tête, d'autres de l'eau froide, un petit nombre épuiſé par la chaleur ſe tenoit en plein air ou ſe plongeoit à diverſes repriſes dans le Volcof. (1)

C'eſt avec raiſon qu'on a attribué généralement la force &, ſi je puis ainſi parler, la dureté du tempéramment des Ruſſes à cet uſage où ils ſont de paſſer ſubitement d'une chaleur extrême à un froid extrême lorſqu'ils ſe baignent; cependant d'autres cauſes concourent à produire le même effet. Les payſans changent d'habits ſans faire la moindre attention au changement de la température; on les voit le même jour vêtus d'une ſimple chemiſe & de caleçons, ou enveloppés dans les habillemens les plus chauds. Les lits ſont pour eux un luxe abſolument inconnu; ils dorment quelquefois ſur le haut de leur poële, quelquefois ſur le plancher, habillés ou preſque nuds; leurs chaumières ſont d'une chaleur exceſſive à cauſe du grand nombre de perſonnes qui y ſont raſſemblées dans un petit eſpace, & parce qu'ils chauffent leurs poëles continuellement,

(1) Il arrive ſouvent aux voyageurs de ne pas diſtinguer avec aſſez de ſoin les uſages du commun peuple d'avec ceux des perſonnes d'un ordre ſupérieur. L'abbé Chappe eſt tombé ſouvent dans ce défaut en écrivant la relation de ſes voyages : le lecteur pourroit conclure de ſon récit que les perſonnes de la nobleſſe ſe baignent pêle-mêle en public comme les gens du bas peuple, qu'elles ſont également adonnées aux liqueurs, que leur conduite & leurs manières ſont également groſſières & rebutantes, mais tout cela eſt exactement contraire à la vérité, comme l'auteur de *l'antidote* contre la relation de ce voyageur n'a pas manqué de le faire obſerver; mais l'abbé ne s'eſt jamais plus trompé que dans la deſcription qu'il a faite des bains. Après avoir tourné cet uſage en ridicule, il ajoute : " Ces bains ſont en uſage „ dans toute la Ruſſie, chaque habitant de ce vaſte empire, depuis le ſouverain „ juſqu'au dernier ſujet ſe baigne deux fois la ſemaine & de la même manière; „ chaque individu, même le plus pauvre, a un bain particulier dans ſa maiſon, dans „ lequel le père, la mère & quelquefois les enfans ſe baignent enſemble : les bains „ des riches ne diffèrent de ceux des pauvres que parce qu'il y a plus de propreté. „ Ces fauſſetés révoltantes ne mériteroient pas qu'on en fît mention, s'il n'étoit néceſſaire d'empêcher qu'elles ne s'accréditent.

RUSSIE.

même au milieu de l'été, de manière que quand ils ſortent, c'eſt preſque comme quand ils paſſent d'un bain chaud en plein air; les enfans ſont élevés à la dure, & dès le plus bas âge accoutumés aux extrêmes oppoſés. Il nous arrivoit rarement de paſſer dans un village ſans y voir des enfans courir dans les rues; ou s'ils ne pouvoient encore marcher, ſe tenir à la porte de leur maiſon, ſans autre habillement que leur chemiſe, même lorſqu'il pleuvoit ou geloit; c'eſt ainſi que les Ruſſes s'endurciſſent à ſupporter toutes les viciſſitudes du chaud & du froid.

Le troiſième Février 1779 nous partîmes de Pétersbourg vers le ſoir, & ayant marché toute la nuit nous arrivâmes le jour ſuivant à Wibourg. Voici les précautions que j'avois priſes contre le froid. J'avois un habit complet de droguet de Bath doublé de flanelle, deux paires de bas de laine d'Angleterre, des pantoufles que je mettois dans des bottes doublées de flanelle lorſque j'étois en route & que j'ôtois en arrivant. Si le froid avoit été extrêmement rigoureux, je me ſerois ſervi d'une eſpèce d'étui de peau de mouton tournée en dedans, dont je m'étois pourvu pour chacune de mes jambes, & qui étoit aſſez large pour les loger avec mes bottes, & aſſez long pour atteindre juſques à ma veſte. Je m'enveloppois de plus d'un grand manteau doublé de peau de mouton, ſur lequel je plaçois encore au beſoin une large peliſſe. J'avois un manchon de peau d'ours, & ma tête étoit couverte d'un bonnet de velours piqué de ſoie & de coton, qui deſcendoit ſur mes joues, s'attachoit ſous le menton, & pouvoit, s'il en étoit beſoin, me couvrir tout le viſage. Avec cet accoutrement j'aurois pu défier tous les frimats de la Laponie, vers laquelle nous dirigions notre courſe.

Notre équipage étoit compoſé de huit traîneaux, en y comprenant ceux qui étoient deſtinés au bagage. Les chemins étant fort étroits, chacun de nous avoit ſon traîneau particulier. Nos traîneaux étoient en partie ouverts, en partie fermés, ils avoient la forme d'un berceau. La banne qui les couvroit & projettoit de deux pieds ſur le devant, étoit ouverte au bout, & pourvue de rideaux qu'on pouvoit former dans le mauvais temps. Elle étoit couverte en dehors de nattes & de peaux huilées. Au dedans c'étoit une groſſe toile. Dans l'intérieur étoient un matelas, un lit de plumes, une couverture Je m'y couchois quelquefois entièrement, quelquefois je m'y tenois aſſis, les jambes croiſées

comme un turc. D'autrefois je pouvois m'élever ſur un ſiége formé par deux couſſins. Chaque traîneau étoit tiré par deux chevaux, que le peu de largeur des chemins obligeoit à atteler l'un devant l'autre. On fait ordinairement dans ces voitures ſix à huit milles par heure; à peine s'apperçoit-on d'aucun mouvement ſur la neige battue qui forme les chemins, & jamais je n'ai voyagé avec autant de commodité. RUSSIE.

Quoique nous allaſſions la nuit & qu'il n'y eût point de clair de lune, une aurore boréale & la blancheur de la neige nous procuroient une eſpèce de crépuſcule fort agréable. Le ſentier que nous ſuivions n'avoit guères plus d'une verge de largeur. (*) Le ſol en étoit deux ou trois pieds plus bas que la neige des deux côtés, & il étoit durci par les chevaux & les traîneaux qui nous avoient précédé. Quand deux traîneaux ſe rencontrent, les chevaux qui ſortent du chemin s'enfoncent juſques aux ſangles.

Le 4 Février, nous arrivâmes à Wibourg à midi: à la recommandation du gouverneur nous fûmes logés chez un marchand qui nous reçut parfaitement bien.

La Finlande ruſſienne qui appartenoit ci-devant aux Suédois fut cédée à la Ruſſie, en partie par la paix de Nyſtadt en 1721, en partie par le traité d'Abo en 1743. Cette province jouit encore de la plupart de ſes anciens priviléges. Elle produit de bons pâturages, du ſeigle, de l'avoine, de l'orge, mais en trop petite quantité pour les beſoins de ſes habitans. Wibourg a conſervé ſes cours de juſtice civile & criminelle. Lorſqu'elle prononce cependant des ſentences de mort, la loi de Ruſſie doit être ſuivie par préférence à celle du code ſuédois, & dans ces cas on ſubſtitue à la peine capitale le knout ou la tranſportation en Sibérie.

Les affaires ſe traitent dans la cour du gouverneur en langue ſuédoiſe, allemande & ruſſe. Les payſans ne parlent que le finnois ou finlandois (**).

(*) La verge eſt une meſure égale à trois pieds de roi. (*Note du Traduct.*)

(**) Cette langue n'a aucune affinité, ni avec le ruſſe, ni avec le ſuédois, quoique la Finlande ſoit entre la Ruſſie & la Suède. Mais il paroît certain qu'elle a la même origine que la langue laponne. Les Lapons ſe nomment en leur langue *Same* & les Finlandois *Suomi*. Il eſt vraiſemblable que c'eſt encore le même mot que celui de *Samoyèdes*, peuple qui parle une langue aſſez ſemblable à celle des Lapons, & a d'autres rapports avec eux. (*Note du Traduct.*)

RUSSIE.

Mais dans les villes on parle auſſi ſuédois & allemand. La religion du pays eſt la luthérienne; cependant les Ruſſes y ont introduit leur culte. Le clergé luthérien y eſt bien payé, vu le peu de luxe qui régne dans le pays & le bas prix des denrées, puiſqu'il y a des bénéfices qui valent 200 liv. ſterlings par an, & que les plus petits en rendent 120.

Wibourg qui eſt la capitale de la Finlande ruſſe eſt une place forte, & l'on y compte environ 9000 habitans. Il y a quelques maiſons de briques, mais la plupart ſont de bois. C'eſt là qu'eſt le principal commerce de la province. Le marchand chez qui nous logions m'apprit que ce ſont les Anglois qui en font la plus grande partie, qu'ils y viennent charger des planches, du ſuif, de la poix, du goudron, qu'on y porte du vin, des épiceries, du ſel; qu'en 1778 il y arriva quatre-vingt-dix-neuf vaiſſeaux dont ſoixante-cinq étoient anglois.

Le 5 Février nous dinâmes chez le gouverneur où nous fûmes très-bien traités, & nous fîmes nos remercîmens à notre hôte qui s'obſtina à ne vouloir aucune autre retribution de notre part. Après quoi nous nous remîmes en route & continuâmes à avancer toute la nuit.

Le gouverneur ayant eu l'attention obligeante qui étoit dans ſon caractère, d'envoyer des ordres aux maiſons de poſte, nous n'eûmes aucun délai à eſſuyer. Le pays que nous traverſions offroit une ſucceſſion de collines & de vallées couvertes de forêts de ſapins & de hêtres, interrompues fréquemment par des lacs, & parſemées d'une grande quantités de rochers de granits briſés & qui avoient l'air de débris & de ruines de montagnes. Il n'y avoit cette nuit ni clair de lune ni aurore boréale; cependant la neige ſuffiſoit pour répandre une grande clarté. Nos traîneaux faiſoient l'effet le plus pittoreſque lorſqu'ils tournoient autour d'une colline de neige, ou qu'ils pénétroient au travers d'une épaiſſe forêt, ou ſe ſuivoient en droite ligne ſur la ſurface des lacs gelés. Le ſilence de la nuit étoit interrompu de temps en temps par les cantiques que nos poſtillons chantoient ſur des airs fort ſimples mais agréables. Je charmois l'ennui d'une longue route en écoutant ces chants répétés au loin par les échos des forêts, en admirant ce ſpectacle nocturne & ſingulier, ou en ſommeillant dans mon traîneau auſſi bien que j'euſſe pu le faire dans un lit. L'air étoit fort doux pour la ſaiſon. Le mercure étoit à peine à minuit à trois degrés au-deſſous du point de la congélation.

Le

Le 6 Février, nous arrivâmes à neuf heures du matin à Fredericshamn, où nous trouvâmes une très-bonne auberge. RUSSIE.

Quand cette ville appartenoit aux Suédois ce n'étoit qu'un petit village. Les Ruſſes l'ont fortifiée pour aſſurer les frontières de la partie de la Finlande qui leur a été cédée par la paix d'Abo. La ville eſt petite & régulière. Dans le centre eſt une place à laquelle les rues aboutiſſent. Toutes les maiſons, à la réſerve d'une ſeule qui eſt de briques, ſont bâties de bois, mais très-proprement. Les fortifications ſont conſidérables. La garniſon & les troupes qui ſont en quartier dans les villages voiſins montent à près de ſix mille hommes. Les habitans font un petit commerce avec les Anglois & les Hollandois, ils leurs vendent des planches & du ſuif, & en reçoivent du ſel & du tabac.

Le gouverneur de Wibourg nous ayant déjà recommandés au commandant de cette place, celui-ci vint auſſitôt nous rendre viſite avec les officiers de ſa troupe, & nous invita à dîner. Ces attentions ſont toujours fort agréables aux voyageurs, mais l'affreuſe ſaiſon dans laquelle nous étions rehauſſoit encore le prix des ſoins qu'on avoit de nous. Notre hôte étoit un vieux officier allemand qui avoit beaucoup de ſervice, homme plein de cette franchiſe qui caractériſe les anciens militaires, & qui en nous régalant à merveille, égayoit le repas par la vivacité de ſa converſation. Le plancher de l'appartement au lieu d'être couvert de tapis, l'étoit ſuivant l'uſage du pays, de petites branches de ſapins, qui quand on les broie répandent une agréable odeur, & donnent à une chambre un air de propreté.

Le 7 Février. De Fredericshamn nous continuâmes notre voyage à travers un pays de collines rempli de forêts & de lacs, & après avoir fait trente-quatre milles nous nous trouvâmes aux frontières de l'empire de Ruſſie.

Les payſans de Finlande diffèrent extrêmement des Ruſſes par leur air & par leur habillement. Ils ſont blonds pour la plupart, & pluſieurs ont les cheveux roux. Ils ſe raſent, portent leurs cheveux qui ſe partagent au ſommet de la tête & deſcendent de-là fort bas ſur leurs épaules; au lieu que les Ruſſes, comme on l'a vu, ont en général le teint brun, les cheveux noirs qu'ils coupent fort courts, & portent la barbe. Ils ſont auſſi plus civiliſés en général que les Ruſſes. Dans

RUSSIE.

les plus petits villages de Finlande nous pouvions plus aiſément nous procurer des commodités que nous ne l'avions pu dans les plus grandes villes de Ruſſie. Les Finlandois jouiſſent de priviléges conſidérables, & ils ont une autre religion. Il reſte à examiner à quel point ces deux choſes ont pu contribuer à les rendre plus éclairés. Mais ce n'eſt pas à nous qui n'avons vu ce pays qu'en paſſant à réſoudre cette queſtion.

*Fin du Voyage de Ruſſie.*

# VOYAGE

*EN*

# SUÈDE.

# VOYAGE

*EN*

# SUÈDE.

## LIVRE SEPTIÈME.

### CHAP. I.

*Entrée dans la Finlande Suédoiſe — Louiſa ville & port de mer — Helſingfors, Abo — Voyage en traîneau ſur la glace dans le golfe de Bothnie — L'isle d'Aland — Trajet de cette isle à la côte de Suède — Voyage à Stockholm.*



LES limites établies par le traité d'Abo entre la Ruſſie & la Suède ſont la rivière de Kymen, au midi de laquelle il y a une maiſon de bois, un rempart de terre, & une petite batterie. Une barrière que gardoit un ſoldat ruſſe s'étant ouverte nous paſsâmes ſur un pont dans une petite isle, d'où un autre pont nous conduiſit à une ſeconde barrière à laquelle étoit une ſentinelle ſuédoiſe. En ſortant de Ruſſie nos bagages furent viſités légèrement ; la même cérémonie eut lieu en entrant en Suède.

SUEDE.

Assez près de la frontière nous prîmes des chevaux à Lilla Abbors, & une heure après nous nous trouvâmes à Louisa.

D'abord après notre départ de Wibourg le froid étoit devenu des plus vifs; le mercure étoit descendu à vingt-deux degrés au-dessous de la glace, & nous n'en étions pas fâchés. Nous étions vêtus de manière à défier le froid le plus rigoureux, & je n'avois pas été dans le cas de faire usage de toutes les couvertures dont je m'étois pourvu. Le visage seul étoit difficile à défendre, surtout de nuit, & quand je voulois dormir. Alors je m'enveloppois de mon bonnet ne laissant libre que la bouche & le nez pour respirer. Je les couvrois même de temps en temps de mon manchon ou d'un mouchoir, mais la respiration s'y gèlant bientôt, il falloit sans cesse les changer de place, pour n'avoir pas ces parties collées sur des glaçons.

Louisa est une ville ouverte sur une baie du golfe de Finlande. Elle est défendue du coté de la mer par un petit fort. Les maisons sont toutes de bois & à deux étages, peintes en rouge, & beaucoup plus jolies que celles des petites villes & des villages de Russie. Nous nous rendîmes d'abord en arrivant chez le gouverneur, & nous lui demandâmes un ordre pour avoir des chevaux & des informations sur notre route. En été les voyageurs qui vont de Pétersbourg à Stockholm vont d'abord par terre à Abo, ils s'y embarquent, passent au travers de quantité de petites isles jusques à celle d'Aland, traversent cette isle & se rembarquent pour aller jusqu'à Stockholm par une mer plus ouverte En hiver on ne peut pas toujours traverser le golfe de Bothnie. Les canaux entre ces isles sont la plupart pris par les glaces, & ils ne sont pas assez gelés pour supporter des voitures. S'ils l'étoient même il resteroit toujours le trajet de l'isle d'Aland aux côtes de Suède, que des glaces flottantes rendroient très-dangereux. Ainsi dans cette saison on fait ordinairement par terre le tour du golfe de Bothnie par Torneo & la Laponie suédoise. C'étoit aussi notre projet, & nous nous réjouissions d'avance de passer quelques jours dans cette ville, où le célèbre Maupertuis a mesuré un degré de la terre, de passer le cercle Arctique, de faire une excursion chez les Lapons, d'observer les mœurs de ce peuple & de nous faire traîner par des rennes. Mais hélas, notre curiosité ne put être satisfaite! Le gouverneur de Louisa que nous consultâmes,

nous apprit que la saiſon étoit trop avancée pour aller en Laponie; que s'il ſurvenoit un dégel général, ce qui ſembloit aſſez probable, nous ne pourrions pas continuer notre voyage en traîneau, & que ne trouvant point de voitures dans le pays, nous ſerions obligés d'aller par mer à Stockholm, navigation incertaine & dangereuſe au printemps. Il ajouta que le paſſage au travers du golfe de Bothnie étoit heureuſement praticable dans ce moment, les canaux entre les petites isles étant aſſez gelés pour porter des traîneaux, & l'autre partie du golfe n'étant pas embarraſſée de glaces flottantes. Le gouverneur voyant que ces raiſons ne pouvoient nous détourner de notre expédition en Laponie inſiſta avec une nouvelle force, & nous obligea en quelque ſorte à lui promettre que nous dirigerions notre route par Abo. L'officier à qui nous eûmes l'obligation de ce bon avis étoit un vieillard ſenſé & inſtruit, de famille écoſſaiſe, qui avoit ſervi pluſieurs années en France. Dans la ſuite de la converſation que nous eûmes avec lui: " Vous avez ſans „ doute, dit-il, pris une mauvaiſe idée de la Finlande ſur ce que vous „ en avez déjà vu; mais je vous aſſure que ce ſont les cantons les plus „ ſtériles de la province; à quelques milles de la côte, c'eſt un pays „ fort agréable, & qui abonde en pâturages, en ſeigle, en avoine, & „ en orge; il s'y trouve tant de rivières & de lacs, qu'on pourroit y „ établir à peu de frais une navigation intérieure qui faciliteroit la „ communication entre les différens diſtricts „.

Février le 9. En conſéquence de cet avis nous renonçâmes au voyage de Laponie, & nous prîmes le chemin d'Abo; nous partîmes à huit heures du ſoir & nous fûmes éclairés toute la nuit par une belle aurore boréale. Le thermomètre étoit à peine au-deſſous du point de la congélation; nous ſuivions les côtes du golfe de Finlande, au travers d'un pays rempli de collines, de rochers & de bois. J'obſervai que la terre étoit comme jonchée d'une quantité de maſſes de granits, qui ſembloient avoir été rompues par quelque violente ſecouſſe. Nous voyions ſouvent des vols de coqs de bruyère, & d'autres oiſeaux de ce genre; l'eſpèce nommée coq des bois n'y eſt pas rare, & eſt ici de la groſſeur d'un petit coq-d'inde. Tous les oiſeaux de ce genre y abondent tellement qu'on nous en régaloit preſque tous les jours à dîner, même dans les plus chétives auberges.

SUEDE.

Après avoir paſſé pluſieurs grands lacs dont ce pays eſt rempli, & traverſé ſur la glace une baie du golfe de Finlande, nous arrivâmes au matin à Helſingfors, ville dont la ſituation eſt vraiment *romantique*, ſur un rivage élevé, environné de rochers & de maſſes énormes de granit. A une petite diſtance de la ville, & près du bord de la mer, on conſtruit une fortereſſe qui ſera la meilleure de ces pays quand elle ſera achevée. Le port eſt le plus commode qu'il y ait en Finlande.

Nous nous adreſsâmes au gouverneur d'Helſingfors, pour avoir de plus grands éclairciſſemens ſur notre paſſage au travers du golfe; il nous invita à un bal auquel nous nous rendîmes dans la ſoirée; les hommes & les femmes y portoient tous le nouvel habit ſuédois; on danſa des menuets & des contredanſes angloiſes; la compagnie étoit fort polie & nous témoigna beaucoup d'attention. Pluſieurs perſonnes nous adreſsèrent la parole en françois.

Février le 11. Nous partîmes d'Helſingfors le matin, & nous arrivâmes à Abo le lendemain au ſoir; il y a cent cinquante milles d'une de ces villes à l'autre, le pays paroît plus peuplé & préſente une agréable diverſité de collines & de vallées.

Abo, capitale de la Finlande ſuédoiſe, eſt ſituée dans l'endroit où les golfes de Finlande & de Bothnie s'uniſſent. La ville n'eſt pas mal bâtie, il y a quelques maiſons de briques, mais la plus grande partie n'eſt que de bois peint en rouge. Les habitans font un commerce de toiles, de grains & de planches.

Nous étions à peine arrivés quand le bourguemeſtre de la ville vint obligeamment nous rendre viſite. Le lendemain matin il nous conduiſit à l'univerſité fondée en 1640 par la reine Chriſtine. On y comptoit alors environ trois cent étudians. Il y a auſſi à Abo une école fondée par Guſtave-Adolphe pour trois cent écoliers.

Février le 13. A quarante milles d'Abo nous arrivâmes ſur les bords du golfe dans l'endroit où nous devions le paſſer. La mer étoit gelée, & le chemin marqué par deux rangs de perches plantées dans la glace. Nous ſuivîmes cette route laiſſant de côté pluſieurs petites isles & rochers ſéparés par des bras de mer, de largeur très-inégale. A minuit nous nous arrêtâmes dans l'isle Variſala juſques au jour. Nous avions à craindre de grands trous qui ſe trouvent quelquefois dans la glace, & qui rendent le chemin

chemin très-périlleux pendant la nuit, & d'ailleurs nous aurions été dans le plus grand danger ſi nous nous étions écartés du ſentier tracé, comme cela manqua d'arriver au colonel Floyd notre compagnon de voyage. A Variſala nous trouvâmes un aſſez bon village dont les habitans ne parloient que la langue finlandoiſe. Le 14 Février, nous repartîmes de bon matin. Le temps étoit couvert & un vent frais ſouffloit avec force. La poſte étoit de dix-huit milles. Nous paſsâmes pluſieurs petites isles & écueils, quelques-uns couverts de broſſailles, entre leſquelles on diſtinguoit nombre de villages, d'autres déſerts & ſans arbres, & jonchés de granits. Dans quelques endroits la glace ſe briſoit en petits feuillets; mais dans le plus grand nombre elle étoit raboteuſe & formoit des maſſes comme des vagues gelées. La grande mer de glaces étoit ſouvent coupée par des lignes de glaçons rompus & eſcarpés, & la route qui n'étoit marquée que par des branches d'arbres, & bordée que de rochers qui ſembloient s'élancer des deux cotés, préſentoit un des ſpectacles les plus affreux qu'on puiſſe imaginer. SUEDE.

Nous changeâmes de chevaux à Brando, isle dans laquelle il y a ſix ou ſept villages, une égliſe, des terres labourables & de petits bois. Vers les trois heures nous arrivâmes à l'isle de Cumlin à trente-ſix milles de Variſala; & comme la première poſte étoit à trente milles de-là, nous reſtâmes prudemment dans la chaumière d'un payſan, plutôt que de nous expoſer au danger de voyager de nuit. Les payſans étoient bien habillés, ils portoient de longs manteaux de toile doublés de peaux de moutons, les femmes une étoffe de laine rayée de différentes couleurs, ordinairement verte, blanche & rouge; ils paroiſſoient tous fort honnêtes, & nos domeſtiques n'avoient pas beſoin de garder le bagage avec la même vigilance qui étoit néceſſaire en Ruſſie. Leurs maiſons ſont bâties comme celles des payſans ruſſes, c'eſt-à-dire, d'arbres entiers entaſſés l'un ſur l'autre, & liés dans les bouts par des mortaiſes & des tenons; dans quelques maiſons, ces arbres étoient ſciés en dehors en forme de planches; on y trouve ordinairement deux ou trois chambres petites, mais fort propres; elles ont toutes des cheminées de briques, avec un foyer en demi-cercle élevé & étroit, on y place le bois de bout & on l'allume dans un inſtant avec des écorces de bouleau; on trouve chez ces villageois beaucoup de commodités que nous n'avions pas vues chez les

SUEDE.

payſans ruſſes, & en particulier des lits & une grande variété d'uſtenſiles.

Pendant qu'on préparoit notre dîner, nous allâmes en nous promenant juſques à un moulin à vent, ſitué ſur une hauteur, d'où la vue s'étend ſur toute l'isle qui nous parut n'être qu'un énorme monceau de rochers de granit rouge & gris. Près du village nous vîmes trois ou quatre champs ſemés de ſeigle, & un peu plus loin un petit bois de ſapins & de bouleaux; dans le reſte de l'isle nous ne pûmes découvrir que des genièvres & de la mouſſe. Outre la chaumière dans laquelle nous logions, il y en avoit un petit nombre d'autres & une égliſe; les habitans parlent ſuédois. Au froid aigu du jour précédent ſuccéda un dégel ſubit accompagné de pluie mêlée de neige, & le ſoir il y eut une violente tempête. Nous entendions de tous les côtés les craquemens de la glace, qui reſſembloient à des coups de tonnerre & qui nous faiſoient craindre que nous ne fuſſions arrêtés dans ce triſte ſéjour. En effet, ſi la glace s'étoit rompue, nous n'aurions plus pu paſſer en traîneau, & il eût fallu au moins quinze jours de dégel avant que de pouvoir en ſortir.

Le vent croiſſant à chaque inſtant juſqu'à minuit, & les craquemens de la glace augmentant, nous nous perſuadâmes qu'un long ſéjour dans cette isle étoit inévitable, & nous commençâmes à nous informer ſi les habitans avoient des proviſions ſuffiſantes pour nous & pour eux. Nous nous trouvâmes heureux quand ils nous dirent qu'ils avoient quatre vaches, quelques cochons, de la volaille, & une grande proviſion de ce pain dur qu'ils font deux fois l'année. Mais nous fûmes plus heureux encore de n'avoir pas beſoin de toutes ces reſſources: vers le matin le vent s'appaiſa, les crevaſſes de la glace ne parurent pas dangereuſes & nous pûmes nous remettre en chemin au lever du ſoleil. La journée fut des plus belles. Au matin le thermomètre marquoit deux degrés au-deſſus de la congélation. A midi il étoit à cinq. Le ſoleil étoit ſi brillant, le temps ſi clair & ſi doux que nous aurions cru être en été ſi nous n'avions pas eu une mer gelée ſous nos yeux. La neige ayant fondu, toute la ſurface étoit devenue une ſeule glace unie. Nous avions trente-cinq milles à faire pour gagner le premier relais. Cette route étoit bien moins diverſifiée que celle que nous avions faite pour arriver à Cumlin. Nous traversâmes une fois ſur une glace parfaitement unie, un eſpace de dix

milles de longueur ſans rocher & ſans isle ; mais comme le dernier orage avoit fait diverſes crevaſſes, & que le dégel augmentoit, nous n'avancions qu'avec précaution. Un habitant de Cumlin nous précédoit muni d'une hache & d'une ſonde ; avec ces inſtrumens il coupoit la glace quand il le falloit & en meſuroit l'épaiſſeur. Quelquefois il nous faiſoit faire un grand détour pour éviter des trous, ou il crioit aux poſtillons de ſe tenir à quelque diſtance les uns des autres, & les avertiſſoit de ſuivre la trace de ſes pas. De cette manière il nous conduiſit pendant huit heures, & nous fit arriver ſans le plus léger accident à l'isle d'Aland. SUEDE.

Cette isle donne auſſi ſon nom à toutes les petites isles qui l'avoiſinent. Elle peut avoir quarante milles de longueur & douze à ſeize de largeur. On y compte quinze villages & environ neuf mille habitans. On y parle la langue ſuédoiſe quoiqu'elle relève du gouvernement de Finlande. Le terrain paroît avoir pour fondement des rocs de granit de la même eſpèce que ceux des côtes de Finlande & des isles que nous avions traverſées. Il ſemble qu'il y ait eu autrefois une chaîne de rochers qui joignoit ces isles & le continent ſans interruption, & qui a été minée & rompue par les efforts de la mer.

Nous changeâmes de chevaux à Varyat, Scarpatz, Harolsby, Enkerby & Trebenku. Entre Scarpats & Harolsby nous deſcendîmes dans une plaine plus large & mieux cultivée qu'aucune que nous euſſions vue, depuis que nous avions quitté la Finlande. Il y avoit de champs, des prairies, un lac, une rivière. Au milieu de cette plaine on voit ſur un rocher de granit rouge iſolé les ruines d'un ancien château appellé Caſtelholm, dont il eſt queſtion dans l'hiſtoire. Nous nous arrêtâmes par cette raiſon pour le conſidérer. La vue quoique bornée en eſt agréable ; elle offre deux petits lacs, dont les bords s'élèvent doucement & ſont couronnés d'un bois. Le château eſt bâti en partie d'un beau granit rouge, en partie de briques. C'eſt ſur ce rocher ſolitaire qu'Eric XIV fils & ſucceſſeur de Guſtave-Vaſa, fut enfermé en 1571 par ſon frère Jean III. On y voit encore dans le dongeon un appartement qu'on nomme la chambre d'Eric ; pour y entrer nous fûmes obligés de nous traîner ſur les mains & ſur les genoux, ſous une arcade à moitié enterrée dans un monceau de ruines. Nous pénétrâmes ainſi dans une grande ſale voûtée d'où nous paſsâmes dans une petite chambre, & étant montés

SUEDE.

au moyen d'une échelle en fort mauvais état, & qui avoit déjà ſervi probablement au roi priſonnier, nous arrivâmes enfin par une trappe dans la chambre de ce prince. Elle a environ vingt pieds de longueur ſur onze de largeur, elle eſt baſſe & voûtée. Une ſeule ouverture qui n'a que deux pouces de largeur tout au plus, permet au jour d'y pénétrer. Je parlerai une autre fois des ſouffrances & du triſte ſort de ce malheureux ſouverain.

Après avoir vu Caſtelholm nous continuâmes notre route pendant la nuit. La neige étant toute fondue, elle fut fort ennuyeuſe & déſagréable. Nos traîneaux ne pouvoient avancer que lentement ſur un chemin plein de ſable & de rocs; ainſi nous n'arrivâmes qu'à cinq heures du matin à la côte de l'oueſt où nous devions nous embarquer. Le vent étant directement contraire, nous allâmes loger à la poſte où nous nous reposâmes à regret. Mais à dix heures du matin on nous réveilla avec l'agréable nouvelle que le vent avoit changé, & que nous pourrions traverſer le golfe. Le ſeul vaiſſeau couvert qu'il y eût dans ce lieu étoit pris par les glaces. Il ne nous reſta d'autre reſſource que deux bateaux ouverts, montés d'un pilote, de cinq ou ſix pêcheurs, & d'environ dix payſans; mais le temps étant beau nous n'héſitâmes pas à nous embarquer à midi. Nous avions quarante-neuf milles à faire pour gagner la côte oppoſée. D'abord nous vîmes pluſieurs écueils dont un parut habité. Mais depuis la dernière de ces isles qui eſt à trente-cinq milles environ de la côte de Suède, la mer eſt entièrement libre & ouverte. Le vent ayant varié, nous ne pûmes arriver de jour qu'à ſix milles de la côte; là nous fûmes ſurpris par la nuit & par un gros temps. La mer étoit très-agitée, la côte couverte d'écueils, notre barque n'étoit qu'un miſérable bateau de pêcheurs découvert; la plus grande partie de notre équipage n'avoit aucune expérience. Nous commençâmes donc à craindre très-ſérieuſement de ne pouvoir réſiſter à la tempête, & notre inquiétude ne fit que s'accroître juſqu'à minuit, avec la tempête, quand enfin à force de ramer & de faire des bordées nous nous trouvâmes ſous le vent d'une côte très-élevée. Nous pliâmes ſur le champ nos voiles & nous ramâmes long-temps ſans pouvoir trouver un endroit propre à débarquer, à cauſe des briſans dont cette côte étoit hériſſée. Après pluſieurs tentatives inutiles nous pouſsâmes enfin le bateau contre

la côte, & débarquant avec beaucoup de peine ſur une éminence de glace voûtée, nous nous traînâmes ſur les mains avec une extrême difficulté juſqu'à la terre. Là nous échappâmes à un autre danger que nous ne connoiſſions pas; car on nous apprit dans la ſuite que ces ſortes de monticules de glace ſont d'ordinaire remplis de trous, dans leſquels on ne peut tomber ſans y trouver une mort inévitable. Après avoir échappé à tous ces périls, un guide nous conduiſit à Grislehaven, à trois milles de-là, par un chemin très-rude, au travers des bois, dans la neige à moitié fondue, quelquefois dans l'eau juſques à la cheville, chancellant & tombant à pluſieurs repriſes. Mais enfin nous nous trouvions extrêmement heureux d'être ſur terre, car le vent ſouffloit avec une extrême violence, & la mer mugiſſoit avec furie entre les rochers de la côte. A trois heures du matin nous fûmes à l'auberge, & à cinq heures l'autre bateau avec nos domeſtiques & notre bagage arriva après avoir couru de plus grands dangers encore que nous. Nos matelots n'avoient preſque ceſſé de pouſſer des cris, tant leur frayeur avoit été grande, & notre courier de faire des ſignes de croix & de s'écrier: " *Domine, non ſum* » *dignus mori* „.

Février le 18. La neige ayant totalement diſparu, il fallut avec nos traîneaux voyager ſur la terre, ce qui rendit notre marche ſi pénible & ſi lente, que depuis dix heures du matin juſqu'à la nuit nous ne pûmes qu'à peine faire les vingt milles qu'il y a entre Grislehaven & Staby, quoique nous paſſaſſions ſouvent ſur des lacs & des marais qui étoient encore aſſez gelés pour nous porter.

L'expérience que nous fîmes ce jour-là nous fit ſentir à quoi nous aurions été expoſés ſi nous avions voulu faire le tour par la Laponie, & combien nous avions d'obligation au gouverneur de Louiſa, pour ſes ſalutaires avis.

Nous paſsâmes la nuit à Staby, ne pouvant pas aller plus loin en traîneau. Nous prîmes des chariots découverts faute d'autres voitures pour continuer notre route; & c'eſt ainſi que nous arrivâmes le lendemain au ſoir à Stockholm.

De Grislehaven où nous débarquâmes, juſques à Stockholm il y a plus de quatre-vingt milles. Cependant le pays eſt ſi mal peuplé que nous ne vîmes pas une ſeule ville. Les villages ſont petits & en petit

SUEDE.

nombre; ils ont quelque choſe de pittoreſque à cauſe de leur ſituation ſur des rochers eſcarpés, le plus ſouvent ſuſpendus ſur le bord d'un lac. L'œil s'y promène ſur des cabanes & des maiſons éparſes çà & là & ſur un pays plein de collines, de rochers & de forêts, entremêlées de champs & de prairies. Après avoir été ſi long-temps fixé ſur des glaces & des neiges, la verdure ne pouvoit que le ſurprendre agréablement, quoiqué l'herbe & le bled euſſent pris une teinte jaunâtre ſous la neige où ils avoient été ſi long-temps enſevelis, comme s'ils euſſent été expoſés à un ſoleil brûlant.

En approchant de la capitale le pays devenoit plus ſauvage, plus rempli de rochers, & moins peuplé. Je ne crois pas avoir vu une région plus ſauvage & plus pittoreſque en même-temps que les environs de Stockholm. Nous y arrivâmes le 20 Février vers le ſoir, & nous allâmes loger au centre de la ville, dans une excellente auberge, où nous trouvâmes tout ce que nous pouvions déſirer pour nous remettre des fatigues de notre voyage.

# CHAPITRE II.

*Deſcription de Stockholm — Préſentation au roi — Cour — Nouvel habit ſuédois — Soupers en public — Famille royale — Tombeaux & caractères de quelques rois de Suède — Académie des ſciences — Ses mémoires — Ecoles — Converſation avec un Lapon ſur l'état de ſon pays — Affinité de la langue laponne avec le hongrois.*

SUEDE.

Les meilleurs hiſtoriens de Suède attribuent la fondation de Stockholm au comte Birger, régent du royaume, dans le milieu du treizième ſiècle. Mais ce n'a été que dans le ſiècle paſſé que la réſidence des rois y a été tranſportée d'Upſal, où elle avoit été juſqu'alors.

Je n'ai vu dans tout le cours de mes voyages aucune ville dont la ſituation ſingulière & *romantique* m'ait autant frappé que celle de Stockholm. Cette capitale longue & de forme irrégulière occupe deux preſqu'isles, pluſieurs isles qui ne ſont que des rochers épars dans le lac Meler, dans le courant par lequel ce lac ſe décharge, & dans une baie de la mer Baltique. On y découvre par-tout des points-de-vue variés & charmans, formés par une multitude de rochers de granit qui s'élèvent du ſein de l'eau, les uns nuds & eſcarpés, les autres couverts de maiſons, d'autres ornés de forêts. Le port communique avec la mer Baltique; l'eau en eſt claire comme du cryſtal, & ſi profonde que les plus gros vaiſſeaux peuvent aborder juſques au quai qui eſt ſpacieux & bordé de grandes maiſons & de vaſtes magaſins. A l'extrémité du port, pluſieurs rues s'élèvent l'une ſur l'autre en amphithéâtre, & le ſommet de la colline eſt couronné par le palais royal qui eſt un bâtiment magnifique. Du côté de la mer, à deux ou trois milles de la ville le port ſe retrécit, & n'eſt plus qu'un détroit qui ſe courbant entre des rochers échappe à la vue bornée au loin par des collines & des forêts. Il eſt bien au-deſſus

SUEDE.

du pouvoir des paroles ou même du pinceau de décrire ce beau & ſingulier ſpectacle. L'isle du milieu (proprement Stockholm) & celle de Ritterholm ſont les plus belles parties de la ville (*).

La plus grande partie des maiſons ſont de pierres ou de briques, excepté dans les fauxbourgs où il y en a pluſieurs de bois, peintes en rouge. Le palais qui eſt au centre de Stockholm & dans le lieu le plus élevé, fut commencé par Chales XI. C'eſt un grand bâtiment de pierre de forme quarrée dont l'architecture eſt tout à la fois élégante & magnifique.

Février le 23. A ſept heures du ſoir nous accompagnâmes le chevalier Wroughton, miniſtre d'Angleterre à la cour, & nous eûmes l'honneur d'être préſentés à Guſtave III. Tous ceux qui étoient préſens dans la ſalle d'audience, excepté les miniſtres étrangers & nous, portoient l'habit qui a été depuis peu mis en uſage par le roi. Celui des hommes reſſemble à l'ancien habit eſpagnol; c'eſt un juſte-au-corps, une veſte, un manteau, un chapeau à la Henri IV, une ceinture autour de la veſte, une épée, de grandes & amples culottes, des nœuds de ruban aux ſouliers. Le manteau eſt de drap noir bordé de ſatin rouge. Le juſte-au-corps & le haut de chauſſes noirs, ornés de rayes rouges & de boutons de même couleur. La veſte, la ceinture, les boutonnieres aux genoux, & les nœuds des ſouliers de ſatin rouge. L'habillement des femmes eſt une robe de ſoie noire avec des manches ouvertes & bouffantes de gaze blanche, une ceinture & des rubans de couleur; tel eſt l'habit de cour ordinaire. Dans les grandes fêtes les hommes portent l'habit de ſatin ou de drap blanc doublé de ſatin rouge; les femmes une robe d'étoffe de ſoie ou de ſatin blanc, avec des rubans & une ceinture de couleur. Les hommes qui n'ont pas été préſentés ſont vêtus de noir, ſans doublure rouge & ſans parure, & les femmes qui ſont dans ce cas ne peuvent

(*) Le mot de *holm*, ſi commun dans les langues ſuédoiſe, norvégienne & danoiſe, ſignifie proprement un écueil ou petite isle. La ville de Stockholm en contient ſept, dont celui nommé Stockholm, c'eſt-à-dire, *Holm des bâtons ou des pieux* eſt le plus anciennement habité. On peut voir dans l'hiſtoire de Suède par Dalin les diverſes conjectures qui ont été faites ſur l'origine de cette dénomination. Tom. II. (*Note du Traduct.*)

pas

pas paroître avec les manches de gaze blanche. A d'autres égards elles ſont vêtues comme je viens de le dire. SUEDE.

A ſept heures & demie le roi & la reine entrèrent dans la ſalle, vêtus l'un & l'autre de l'habit national. Le roi paſſa ſucceſſivement d'un bout de l'appartement à l'autre, parlant avec beaucoup de vivacité aux différentes perſonnes qui s'y trouvoient, & ſaluant, ſuivant l'étiquette de la cour, les femmes des ſénateurs. Ayant été préſentés au roi & à la reine, le roi nous fit l'honneur de converſer avec chacun de nous pendant long-temps avec beaucoup de bonté & d'affabilité. Cette cérémonie étant finie, leurs majeſtés ſe retirèrent dans un appartement voiſin, où la plus grande partie de la compagnie les ſuivit. Le roi joua au trente & quarante avec environ vingt perſonnes, & la reine fit une partie d'hombre. A neuf heures leurs majeſtés quittèrent le jeu, & paſsèrent dans un autre appartement où elles ſoupèrent en public. La princeſſe Sophie Albertine fut la ſeule perſonne qui ſoupa avec eux; cet honneur étant réſervé dans ces occaſions à la famille royale. Vis-à-vis de leurs majeſtés, & près du bas de la table, il y avoit un rang de tabourets & de placets pour les femmes des ſénateurs & des ambaſſadeurs, aucune autre femme n'ayant la permiſſion de s'aſſeoir dans ces occaſions, ce qui fait qu'il n'y a que celles de ce rang qui y paroiſſent.

L'étiquette eſt obſervée très-ſcrupuleuſement dans cette cour. Pendant que pluſieurs ſouverains de l'Europe ont retranché du cérémonial & de la pompe de la royauté, Guſtave III au contraire a introduit dans ſa cour l'étiquette de celle de Verſailles, & une pompe juſques alors inconnue aux Suédois. Ce prince a sûrement trop d'eſprit pour n'avoir eu en vue que d'imiter une cour étrangère; il eſt donc plus probable qu'il faut chercher ſes motifs dans des conſidérations politiques, & que l'accroiſſement des prérogatives royales lui a paru devoir être ſuivi d'un nouveau degré de ſplendeur qui relevât la majeſté du trône. Pendant le ſouper le roi parla preſque ſans interruption aux ſeigneurs Suédois, & aux miniſtres étrangers, & autres perſonnes qui ſe trouvoient près de ſa perſonne.

Le mardi ſuivant, jour de cour & de ſouper en public, le roi me fit l'honneur de converſer avec moi pendant plus d'une demi-heure ſur divers points de l'hiſtoire de Suède. Ses remarques ingénieuſes & ſes judi-

SUEDE.

cieuſes réflexions ſur les caractères de quelques rois de Suède me firent un grand plaiſir. Il peignit avec le plus grand feu les éminentes qualités de Guſtave-Vaſa & de Guſtave-Adolphe qui paroiſſent être ſes héros. Il me parla auſſi des propoſitions de mariage qu'Eric XIV adreſſa à notre reine Eliſabeth, & de la brillante ambaſſade du prince Jean ſon frère, à la cour de cette reine; cette négociation, ajouta-t-il, a été inconnue à pluſieurs hiſtoriens anglois, & Hume lui-même qui s'étend d'ordinaire aſſez au long ſur les affaires étrangères, n'en a parlé qu'en paſſant: mais Celſius, dans ſon excellente hiſtoire d'Eric XIV, en a rendu un compte détaillé, auſſi bien que de la correſpondance entre Eric & Eliſabeth.

Notre ſéjour à Stockholm fut trop court pour que je puſſe retrouver l'occaſion de jouir encore de ces converſations auſſi agréables qu'inſtructives que la rare affabilité de S. M. eût pu faire naître.

La reine douairière, à laquelle nous eûmes l'honneur d'être préſentés, & qui eſt morte depuis, ſe nommoit Louiſe Ulrique, & étoit ſœur du roi de Pruſſe auquel elle reſſembloit par les traits, & par le génie & les talens qui diſtinguent la maiſon de Brandenbourg. Une malheureuſe méſintelligence a ſubſiſté pendant quelque temps entre la mère & le fils. On l'attribuoit principalement aux vues ambitieuſes de la reine douairière, trop accoutumée à régner avec empire ſur ſon époux pour avoir pu renoncer à en exercer un pareil ſur ſon fils. Mais ce prince qui venoit de rompre les fers de l'ariſtocratie, avoit trop d'élévation & de courage pour ſe laiſſer donner la loi par une femme. Les reproches, les plaintes amères de cette princeſſe laſsèrent ſa patience, & d'autres circonſtances d'une nature trop délicate pour être rendues publiques s'y étant jointes, il en réſulta enfin une rupture ouverte. Louiſe Ulrique mourut à Stockholm en Juillet 1782.

Je ſuivis en Suède mon uſage ordinaire de viſiter les tombeaux des ſouverains. Ils ſont ici dans l'égliſe de Ritterholm. Le premier des monarques qui y ſont enterrés eſt Magnus Ladulas qui commença à régner en 1274. Sa tombe eſt de pierre vis-à-vis de l'autel. A ſes côtés eſt celle de Charles Canutſon qui fut élu roi lorſque les Suédois rompirent l'union de Calmar qui devoit mettre les trois couronnes du nord ſur une même tête. Charles ne put jouir un moment en paix de celle

qu'il avoit acquiſe. Les rois de Dannemarc la revendiquoient ſans ceſſe à main armée & avec le ſecours du parti qu'ils avoient en Suède. Charles étoit roi pendant un moment, & le moment d'après un proſcript. C'eſt une queſtion s'il fut jamais plus qu'un roi titulaire. Ce ne fut du moins qu'au moment de ſa mort en 1470. SUEDE.

La plupart de ſes ſucceſſeurs ont été enterrés à Upſal juſques à Guſtave-Adolphe dont les reſtes furent apportés dans cette égliſe. C'eſt ce monarque dont les grandes qualités civiles & militaires élevèrent la Suède au plus haut degré de gloire, & qui par une vertu rare chez les plus grands héros, ne fit jamais que des guerres juſtes. Il fut le plus grand général d'un ſiècle fertile en grands généraux, le défenſeur de la liberté & de la tolérance contre la tyrannie des deſpotes & la tyrannie bien plus redoutable des bigots intolérans. C'eſt lui qui jetta les premiers fondemens de cet équilibre de pouvoirs que la paix de Weſtphalie régla & affermit après ſa mort. Il termina ſa glorieuſe carrière à la bataille de Lutdzen, en 1632, âgé ſeulement de 38 ans.

Il y a quelques années que le prince Henri de Pruſſe étant à Stockholm deſcendit dans la voûte où eſt le cercueil de Guſtave, & qu'il le fit ouvrir. Un gentilhomme Suédois qui l'accompagnoit m'a aſſuré que ſon corps étoit très-bien conſervé, qu'il reſſembloit encore parfaitement aux peintures & aux médailles qu'on a de lui, & qu'on reconnoiſſoit très-bien les mouſtaches & la petite barbe pointue que ce prince portoit, ſuivant la mode du temps. Si un obſervateur ordinaire eſt frappé d'un ſentiment d'admiration & de reſpect à la ſeule vue du portrait d'un héros renommé, quel ne dût pas être celui qu'éprouva le prince Henri en conſidérant les reſtes de Guſtave-Adolphe lui-même dont il eſt l'admirateur & l'émule.

Avec ce monarque finit la ligne maſculine de la maiſon de Vaſa. Tous ceux de la ligne féminine, ſont enterrés dans cette même égliſe, à la réſerve de Chriſtine qui ternit l'éclat des talens & du ſavoir dont elle étoit douée à un degré extraordinaire par une vaine affectation de ſingularité, qui abandonna ſa religion pour en adopter une qu'elle tournoit ſans ceſſe en ridicule, qui déſiroit ſur le trône le ſort d'un particulier, & qui après avoir ſans néceſſité abdiqué la couronne n'eut plus que le regret d'en être privée & le déſir de recouvrer, même aux conditions

SUEDE.

les plus humiliantes, ce qu'elle n'avoit cédé que par caprice (& peut-être par vanité.)

Charles Guſtave, en faveur duquel elle avoit abdiqué étoit fils d'une ſœur de Guſtave-Adolphe mariée à un prince Palatin. Sa conduite avec Chriſtine fut un chef-d'œuvre de politique. Il lui propoſa de l'épouſer dans l'eſpérance d'être refuſé. Il lui fit des remontrances publiques contre ſon projet d'abdication, & ſut l'y affermir en ſecret, paroiſſant toujours moins rechercher la couronne lorſqu'il la déſiroit le plus. Élevé dans les camps en Allemagne il hérita plutôt du génie guerrier de ſon oncle Guſtave que de ſes vertus civiles. Il fut un de ces grands hommes ennemis du repos qui croyent que la guerre doit être la ſeule occupation des rois, & qui ne ſongeant qu'à acquérir des lauriers, détournent leurs regards de la misère & des ſouffrances de leur peuple. Sous ſon adminiſtration la Suède parvint au plus haut degré de gloire, & il ne fallut pas moins que la préſence des flottes Angloiſes & Hollandoiſes dans la mer Baltique pour arrêter les progrès de ſes armes, pour ſauver le Dannemarc qu'il avoit preſqu'entièrement conquis, & pour rétablir un équlibre convenable entre les puiſſances du nord. Frappé au milieu de ſa carrière par une mort prématurée, il expira à Gothenbourg, le 23 Février 1660, après un règne de 6 ans ſeulement. " Il n'avoit (dit l'hiſto-„ rien de Dannemarc) que 36 ans, & ſes dernières années avoient été „ auſſi occupées, ou plutôt auſſi agitées, que les précédentes avoient „ été tranquilles & oiſives. Quand on conſidère tout ce que ce prince „ avoit fait pendant ce court période de ſa vie; ſa paſſion, ſes talens „ pour la guerre, ſon activité, ſon ambition ſans bornes, le reſpect & la „ terreur qu'il avoit inſpirés au-dedans & au-dehors de ſes états, on „ ne peut s'empêcher de regarder ſa mort prématurée, comme un de „ ces événemens auxquels étoit attaché le ſort d'une grande partie de „ l'Europe. Et pour ne parler que de la Suède, à quel degré de gloire „ & de misère ne l'eût-il pas ſans doute portée, s'il eût fourni la carrière „ que la nature accorde à la plupart des hommes, mais que le ciel dans „ ſa pitié refuſe d'ordinaire aux conquérans! Quelques revers & la vue „ d'une fin prochaine, avoient donc éclairé Charles Guſtave ſur la vanité „ de tous ſes ambitieux deſſeins: en recommandant à ſes ſucceſſeurs „ de faire promptement la paix, il donnoit une grande leçon à ſes pareils;

» & c'eſt là ſans doute le trait de ſon hiſtoire le plus précieux aux yeux » de la raiſon & de l'humanité. (1) »

SUEDE.

Auprès du tombeau de ce prince eſt celui de Charles XI ſon fils & ſon ſucceſſeur. Pluſieurs hiſtoriens étrangers ſe ſont plû à le repréſenter comme un tyran, mais ſi on examine cette accuſation ſans préjugés, on trouvera que bien loin de la mériter, nous lui devons à pluſieurs titres de l'eſtime & du reſpect. On a attribué à des principes deſpotiques la réunion qu'il fit au domaine de la couronne de pluſieurs terres qui en avoient précédemment fait partie, réunion qui réduiſit pluſieurs familles à l'indigence. On lui reproche encore ſa manière d'acquitter la dette de l'état en hauſſant le titre des monnoies. Quelques-unes de ſes meſures furent ſans doute violentes & oppreſſives. Mais ſi l'on conſidère l'épuiſement extrême dans lequel les prodigalités de Chriſtine avoient plongé l'état, l'avidité des principaux ſeigneurs qui s'étoient prévalu de la foibleſſe du gouvernement pendant la minorité de Charles pour achever d'uſurper les domaines de la couronne dont Chriſtine n'avoit pas diſpoſé, les guerres ruineuſes de Charles Guſtave, & les déſordres d'une longue minorité, nous ne pourrons que ſouſcrire à l'opinion des Suédois les plus judicieux qui penſent que quoique les réformes de Charles XI fuſſent nuiſibles à l'intérêt de quelques particuliers, elles étoient en général ſalutaires à la Suède, & que ces meſures violentes étoient devenues néceſſaires pour la tirer de l'état déplorable auquel elle étoit réduite.

Sous un autre aſpect, Charles XI mérita & obtint l'amour & l'eſtime de ſon peuple. Malgré l'ardeur qui le portoit à déſirer la gloire des armes, il perſiſta invariablement dans ſon ſyſtême pacifique (*) & pendant

(1) Mallet, Hiſtoire de Dannemarc, T. III, p. 432.

(*) On pourroit conclure de ce que dit ici l'auteur que Charles XI ne fit jamais la guerre. Cependant dès l'année 1672, c'eſt-à-dire, peu de temps après être parvenu à ſa majorité, il attaqua l'électeur de Brandenbourg, & ſe trouva engagé dans une guerre fâcheuſe contre ce prince, le roi de Dannemarc, les Hollandois & pluſieurs princes d'Allemagne, juſques en 1679. Cette guerre fut très-ruineuſe pour la Suède, & ſi Louis XIV n'eût ſauvé ſon allié, elle lui eût été bien plus funeſte encore. On dira peut-être qu'il ne put l'éviter. C'eſt une autre queſtion que je n'entreprendrai pas de décider, mon deſſein n'étant que d'éclaircir un fait, & non d'affoiblir les louanges que l'auteur donne à Charles XI.

SUEDE.

qu'il préſervoit ſon pays des horreurs de la guerre, il étoit le médiateur de la paix de l'Europe. On pouvoit dire de lui avec plus de juſtice ce que Boileau diſoit de Louis XIV.

— Qui ſeul ſans miniſtre, à l'exemple des dieux,
Soutient tout par lui-même, & voit tout par ſes yeux.

Il étoit ſon meilleur miniſtre, réglé dans ſes mœurs, tempérant, économe, vigilant, actif, il protégea les lettres, il fut ſévère ſans être implacable; prompt à s'irriter il s'appaiſoit aiſément.

Dans ſon adminiſtration intérieure Charles XI ſe montra un des rois les plus ſages qu'ait eu la Suède. Le royaume lui doit d'excellens établiſſemens qui ſubſiſtent encore. Il fut pour ſon fils ce que Philippe fut pour Alexandre, il jetta les fondemens de ſa grandeur, & ſans les armées nombreuſes & bien diſciplinées & les tréſors qu'il lui laiſſa, ce prince n'eût jamais pu réſiſter aux efforts combinés de toutes les puiſſances du Nord, & jouer le rôle brillant qui jetta toute l'Europe dans l'étonnement. Charles XI mourut en 1697 âgé ſeulement de 42 ans, regrettant dans ſes derniers momens de n'avoir pu ſe rendre aſſez maître de ſon humeur violente, & ne ſe faiſant que ce ſeul reproche.

Charles XII a dans cette égliſe une tombe de marbre noir avec ſon nom ſeul pour toute épitaphe. Au-deſſus eſt un ornement en bronze figurant une maſſue & une peau de lion, ſymboles plus expreſſifs que tout ce qu'on pourroit dire *de ſes indomptables volontés, & de ce courage qui n'a jamais ſu céder ni ſe ſoumettre*, pour me ſervir des expreſſions de Milton. Il ſeroit inutile de s'étendre ſur un caractère auſſi connu dont l'ambition fut pouſſée juſqu'à l'égarement & la valeur juſques à la férocité. Je me bornerai donc à rapporter ici une anecdote que je tiens de la plus

---

L'évêque Robinſon dans ſa relation de Suède dit " que la conduite pacifique de » ce prince peut être plutôt attribuée à l'état de ſes affaires qu'à ſon propre naturel » qui le portoit au métier des armes. » Mais un prince eſt très-pacifique, & l'eſt par un motif infiniment honorable & bien peu commun chez ſes pareils quand il conſulte plutôt l'état de ſon royaume que ſes inclinations guerrières & le déſir de s'illuſtrer par des conquêtes. Ni le père ni le fils de Charles XI ne donnèrent un ſi bel exemple, malgré le triſte état où furent ſouvent leurs affaires. (*Note du Traduct.*)

reſpectable autorité, celle du roi de Pologne lui-même qui l'avoit appriſe de ſon père le comte Poniatowski.

Entr'autres converſations dans leſquelles Charles XII s'ouvroit avec confiance à ce comte, il s'en rappelloit une dans laquelle Charles après diverſes réflexions ſur ſes brillans ſuccès qu'il attribuoit modeſtement à ſa bonne fortune plutôt qu'à ſa bonne conduite, lui témoigna qu'il avoit deſſein de ſe marier & de finir ſa vie tranquillement dans ſes états, où il donneroit toute ſon attention à l'adminiſtration de ſes affaires intérieures & s'occuperoit des vrais intérêts de ſes peuples. Cette anecdote inconnue à tous ceux qui ont écrit la vie de ce prince, prouve que cet eſprit altier & ſauvage qui ſembloit ne reſpirer que la guerre, n'étoit pas toujours inacceſſible à des ſentimens plus doux, & que la perſpective d'un bonheur domeſtique avoit des charmes pour lui. On ne ſauroit dire ſi ce n'étoit-là qu'une idée fugitive ou un projet qu'il eût ſérieuſement intention de réaliſer, mais il eſt certain du moins qu'il en renvoyoit l'exécution à un temps encore bien éloigné, puiſqu'au moment où il mourut il attendoit avec impatience la concluſion d'un traité avec Pierre-le-grand, non pour rendre la paix à ſes malheureux ſujets, mais pour travailler de concert avec la Ruſſie & l'Eſpagne à détrôner le roi de Pologne, à mettre le prétendant ſur le trône d'Angleterre, & à allumer plus que jamais le feu de la guerre dans l'Europe. Charles XII fut tué au ſiége de Fredericshall en Norwege, le 30me. Novem. 1718, dans la 36me. année de ſon âge, & il reſte douteux juſqu'à ce jour s'il fut tué d'une balle des batteries ennemies, ou d'un coup porté par quelque main perfide. (*)

Outre les ſouverains de Suède l'égliſe de Ritterholm contient les cendres de Banner ou Bannier, général qui n'a pas moins mérité cet honneur que les plus illuſtres monarques, ſi l'on meſure ſon mérite ſur les ſervices qu'il a rendus à ſon pays.

Jean Bannier d'une illuſtre famille de Suède naquit en 1601. Il profita ſi bien de l'excellente éducation qu'il reçut & fit tant de progrès dans les ſciences que Guſtave-Adolphe avoit accoutumé de l'appeller ſon ſavant général. Il n'étoit encore qu'un enfant lorſque ſon courage attira l'atten-

(*) On verra dans le chapitre ſuivant qu'il n'eſt guères vraiſemblable que cette main perfide ait exiſté. (*Note du Traducteur.*)

SUEDE.

tion de ce prince qui prédit ſes grands ſuccès, & qui l'employa avant qu'il eût atteint ſa vingtième année dans pluſieurs entrepriſes difficiles qui n'exigeoient pas moins d'habileté que de valeur. Après la mort de Guſtave il ſoutint comme généraliſſime des armées Suédoiſes toute la gloire qu'elles s'étoient acquiſes & l'augmenta même par une ſuite de victoires qui le firent regarder comme le plus grand capitaine de ſon ſiècle. Sa réputation ſe ſoutint dans tout ſon éclat juſqu'à ſa mort, (*) en 1641, dans la 40e. année de ſon âge. Il n'étoit pas inſenſible à la gloire que lui avoient méritée ſes grandes actions, mais il en parloit avec beaucoup de modeſtie. Il diſoit qu'il n'avoit jamais haſardé une action qu'il n'eût eu une eſpérance bien fondée de ſuccès. Craint & chéri du ſoldat il avoit ſu lui inſpirer une confiance ſans bornes. A la tête d'une armée il agiſſoit ſelon ſes idées & avec une entière indépendance, & auroit plutôt réſigné le commandement que d'être contraint à ſuivre les ordres du cabinet. „ Pourquoi, diſoit-il à ſes amis, Gallas & „ Piccolomini n'ont-ils aucun avantage ſur moi ? c'eſt parce qu'ils „ n'oſent agir ſans être autoriſés par les miniſtres de l'empereur. „ Il diſpoſoit des commiſſions d'officiers dans ſon armée, & conféroit les grades ſuivant une règle qu'il s'étoit preſcrite. Humain avec les vaincus, très-attentif à ne point expoſer ſes troupes ſans néceſſité, il condamnoit ces généraux qui prodiguent le ſang des ſoldats pour ſe faire un nom. Il n'étoit libéral que du ſien propre ; car perſonne ne s'expoſoit plus que lui, & c'étoit ſouvent même avec une témérité qui peut être blâmée dans un général, mais dont il avoit reçu l'exemple à l'école du grand Guſtave.

Dans les viſites que nous eûmes occaſion de faire à des perſonnes de la nobleſſe, nous trouvâmes en Suède autant de politeſſe & d'hoſpitalité que chez les ſeigneurs Polonois & Ruſſes, quoiqu'il y eût dans leurs maiſons beaucoup moins de magnificence, & de luxe dans leur train & leurs aſſemblées. Cette différence tient à une cauſe qui ne peut qu'être

(*) Cela n'eſt pas tout-à-fait exact. La dernière année de la vie de Bannier ne ſoutint pas le grand éclat des précédentes, & il ſuccomba à une foibleſſe trop ordinaire aux héros, qui lui fit négliger le ſoin de ſon armée au point que privée des choſes les plus néceſſaires une partie périt ou ſe débanda. (*Note du Trad.*)

agréable

agréable aux amis de l'humanité. Le droit de poſſéder des terres n'appartenant pas excluſivement en Suède à aucun ordre de la ſociété, comme en Pologne & en Ruſſie; elles ſont plus également partagées, & on n'y voit pas de ſi vaſtes domaines & de ſi grandes richeſſes s'accumuler & ſe concentrer entre un petit nombre de perſonnes. SUEDE.

Pendant notre ſéjour à Stockholm, à la réſerve d'un ſeul jour de neige, nous eûmes un auſſi beau temps que j'en aie jamais vu en Angleterre pendant le printemps. C'eſt un phénomène bien rare dans le temps & ſous le climat où nous étions, c'eſt-à-dire, à la fin de Février, & au 59e. degré 20 minutes de latitude. Souvent les neiges n'y fondent qu'au mois d'Avril. Nous étions d'autant plus ſatisfaits de ce beau temps qu'il nous donna la facilité de faire quelques excurſions dans le pays qui, tout ſauvage & ſtérile qu'il eſt dans la plupart des environs de Stockholm, a toujours quelque choſe de ſingulier, & (pour parler avec les Anglois) de *romantique*. Au milieu d'un magnifique entaſſement de rochers on y rencontre ſouvent des lacs, des forêts, d'agréables prairies, des champs, des fermes, de nombreux villages.

L'académie royale des ſciences de Stockholm doit ſon établiſſement à ſix hommes d'un ſavoir diſtingué, au nombre deſquels étoit le célèbre Linnæus. Ils s'aſſemblèrent d'abord en Juin 1739, & formèrent une ſociété particulière, où on liſoit des diſſertations qu'ils publièrent à la fin de la même année. Cette ſociété s'étant accrue, le roi en fit un corps en 1741 ſous le nom d'académie royale. Elle ne tient du roi que ſa protection, ſans aucune penſion, & comme notre ſociété royale de Londres, elle eſt dirigée par ſes propres membres. A préſent elle a un fond conſidérable qui provient de legs & d'autres donations qui lui ont été faites. Le profeſſeur de phyſique expérimentale & les deux ſecrétaires ſont les ſeuls membres qui ſoient penſionnés. Chaque membre demeurant à Stockholm eſt préſident à ſon tour pendant trois mois. Il y a auſſi des aſſociés étrangers. On ne paye rien lorſqu'on eſt reçu. Les mémoires lus dans chaque ſéance ſont publiés quatre fois par an, *in*-8°., en langue ſuédoiſe, & forment un volume par an. Le roi aſſiſte quelquefois aux aſſemblées ordinaires, & particulièrement à l'aſſemblée annuelle qui ſe tient en Avril pour l'élection des membres. Toute perſonne qui envoie un traité qu'on juge digne de l'impreſſion reçoit en préſent les

SUEDE.

mémoires de l'académie pour ce trimeſtre, & une médaille d'agent. Tous les mémoires relatifs à l'agriculture ſe vendent ſéparément ſous le titre d'*Actes économiques*. On en a déjà publié trois volumes pour les années 1775 à 1779. L'académie diſtribue auſſi des prix toutes les années conſiſtant en ſommes d'argent, ou en médailles d'or pour l'encouragement de l'agriculture & du commerce intérieur. Les fonds en ont été faits par la libéralité de quelques particuliers.

Il y a trois univerſités en Suède, celle d'Upſal, celle de Lunden en Scanie & celle d'Abo en Finlande. Il y a de plus douze colléges, nommés Gymnaſes, pour l'inſtruction de la jeuneſſe, dont la moitié a été fondée par la reine Chriſtine. Dans toutes les villes d'une certaine grandeur il y a auſſi une école établie par la couronne, où l'on élève les enfans juſques à l'age de onze ans; alors ils paſſent dans les gymnaſes, & de ceux-ci à l'age de ſeize ans dans les univerſités. On enſeigne dans les gymnaſes & dans les plus grandes écoles le grec, le latin, l'hébreu. Les évêques ont l'inſpection ſur les colléges & les écoles de leurs diocèſes.

Avant que de quitter Stockholm on me fit connoître M. *Œhrling*, né en Laponie dans le village d'Arieploy, à l'oueſt du golfe de Finlande. Il a été élevé à l'univerſité d'Upſal, & c'eſt un homme très-inſtruit. Il s'occupoit alors à compoſer un dictionnaire lapon, ſuédois, & latin qui a été imprimé en 1780 à Stockholm, avec une ſavante préface du célèbre profeſſeur Ihre, & une grammaire laponne de M. Lindahl. C'eſt un ouvrage fort utile & extrêmement curieux pour tous ceux qui s'appliquent à l'étude des langues. M. *Œhrling* parle latin & françois très-coulamment. J'ai eu le plaiſir de m'entretenir avec lui, & c'eſt de lui que je tiens les détails ſuivans ſur les Lapons & le pays qu'ils habitent.

Les Lapons ſe nomment eux-mêmes *Salme Same* (*) & *Samen-Almatieh*. Ils appellent leur pays *Same-Landa* ou *Same-Ædnam*. Les Suédois l'appellent *Lap-land*, ou *Lap-Marken*, & les habitans *Lappar*, Lapons. Ceux qui ſont ſous la domination des Suédois & des Danois ſont luthériens;

(*) Je ſoupçonne ici une faute d'impreſſion dans l'original anglois, tous les auteurs s'accordant à dire que le nom que les Lapons ſe donnent à eux-mêmes eſt Same. Ce que M. Coxe ajoute, qu'ils nomment leur pays Same-Landa, n'eſt peut-être pas non plus exact, car le mot de *Landa* eſt ſans doute ſuédois & ſignifie pays. (*Note du Trad.*)

un grand nombre de Lapons qui relèvent de la Ruſſie ſont encore payens. La Laponie ſuédoiſe contient environ huit égliſes qui ſont pour la plupart ſi éloignées les unes des autres qu'il faut quelquefois qu'un Lapon ſoit trois jours en route pour aller entendre le ſervice divin. La Laponie en général eſt un vaſte pays, mais peu peuplé. Autour du golfe de Finlande ce ne ſont preſque que des rochers de granit ou des fragmens détachés de ces rochers. L'intérieur du pays eſt couvert d'immenſes forêts de pins, de ſapins, & de petits bouleaux, coupées par un grand nombre de lacs très-poiſſonneux. On y trouve d'aſſez bons pâturages, & on y cultive un peu de ſeigle & de bled ſarrazin, & on y en recueilliroit davantage ſi on pouvoit engager les habitans à renoncer à leur vie errante & à cultiver la terre. L'hiver y dure près de neuf mois, la neige commence ſouvent vers la fin du mois d'Août, & couvre la terre juſqu'au milieu de Mai. Une partie des Lapons a des domiciles fixes, une autre eſt ſauvage & errante. Ceux-ci vivent dans des tentes faites de groſſe toile; les premiers habitent dans de petits villages au bord des lacs, & vivent principalement de leur pêche. Leurs huttes ont la forme d'un cône; elles ſont formées par un cercle de grands arbres ou de pieux enfoncés dans la terre très-près les uns des autres, & inclinés de manière à laiſſer au ſommet une iſſue pour la fumée. Ils étendent ſur la terre des branches d'arbre. En été ils ſont vêtus d'une toile groſſière, en hiver de peaux de rennes. (1) Au printemps ils ſe nourriſſent principalement d'œufs d'oiſeaux

SUEDE.

(1) On peut être étonné, dit Linnæus, de ce que le Lapon peut ſoutenir le froid affreux de l'hiver pendant que la plupart des oiſeaux & même des bêtes ſauvages ſont obligés de le quitter dans cette ſaiſon. Cependant le Lapon eſt obligé d'errer jour & nuit dans ce temps-là, de forêts en forêts pour conduire ſes troupeaux de rennes, car les rennes ne peuvent ſouffrir aucune étable; elles ne font uſage d'aucun fourage, & ne vivent que d'une eſpèce de mouſſe. Il faut donc que le Lapon les ſuive & les garde pour les empêcher d'être dévorées par les bêtes ſauvages.... Pour ſe préſerver du froid il porte des culottes de peaux de rennes, dont le poil eſt tourné en-dehors qui tombent juſques ſur ſes talons, & des ſouliers de la même peau. Il remplit ces ſouliers d'une eſpèce d'herbe coupée & ſéchée en été (*Carex veſicaria.*) Il en couvre ſes pieds & ſes jambes, & avec cette précaution il brave le froid. Il n'eſt pas même ſujet, comme nous, aux engelures. Il remplit ſes gands de la même herbe. Elle le tient chaud en hiver, en été elle tient ſes pieds au frais, & le garantit de l'impreſſion des pierres qui ſeroit dangereuſe avec des ſouliers d'une ſimple peau crue.

SUEDE.

aquatiques qui ſont très-abondans dans leur pays. En été & en automne ils prennent ces oiſeaux mêmes, & pluſieurs autres du genre des perdrix. En hiver le lait & la chair de leurs rennes, & le poiſſon ſec ſont leur nourriture. Le pain depuis quelque temps leur eſt connu & en fait auſſi partie. En hiver ils voyagent dans de petits traîneaux, en forme de bâteau, traînés par leurs rennes. Ces animaux marchent preſque tout le jour ſans manger, ils humectent ſeulement de temps en temps leur bouche avec de la neige. Mais ce qu'on a dit de leur vîteſſe eſt exagéré; ils ne font à l'ordinaire que quatre milles par heure (1). En été les rennes ſe nourriſſent d'herbes & de plantes du genre de celles qui croiſſent dans les Alpes. En hiver d'une ſorte de *Lichen* qui eſt propre au pays & qui abonde tellement que quelquefois on trouve une étendue de terrain de pluſieurs milles qui en eſt abſolument couverte. Cet animal ſait le découvrir ſous la neige au moyen de ſon odorat qui eſt très-fin.

Mon auteur ajoutoit que les Lapons avant que d'avoir été obligés d'embraſſer le chriſtianiſme, qu'ils ne connoiſſent que depuis peu de temps, n'avoient ni livres ni manuſcrits, quoiqu'il ſe fût conſervé parmi eux des traditions & des chanſons de leurs anciens héros & des princes qui les avoient gouvernés, mais ces traditions étoient mêlées de beaucoup de relations fabuleuſes. Aujourd'hui ils ont le nouveau Teſtament dans leur langue, & pluſieurs ſavent lire & écrire. Il croyoit très-vraiſemblable que la langue finnoiſe ou finlandoiſe & la langue laponne avoient la même origine; mais ce qui eſt bien plus digne d'attention c'eſt que, ſelon lui, la langue laponne avoit une affinité inconteſtable avec le hongrois; & le père Sainowitz, Hongrois de naiſſance qui accompagna le père Hell lorſque celui-ci alla en Laponie obſerver le paſſage de Vénus,

(1) La plupart des rennes deſtinées à traîner ſont châtrées quand elles ſont fort jeunes, alors elles ſont plus grandes & plus graſſes qu'un chevreuil. En hiver, les Lapons s'en ſervent pour aller en traîneaux au moyen d'une bride attachée à leurs cornes. Une renne ne peut traîner plus d'une perſonne: ſi on la preſſe beaucoup, elle fera 70 à 80 milles par jour, mais une pareille fatigue la fera bientôt périr. Il arrive ſouvent cependant qu'elle marche 50 milles ſans s'arrêter & ſans manger. Elle a les reins foibles, & le poids d'une ſelle ſuffit pour la laſſer, &c. *V. Holberg. Amanit. Acad. T. I.*

prouva que ces deux langues ſont les mêmes (*), & écrivit ſur ce ſujet une diſſertation qui a été imprimée. J'eus beaucoup de regret de ce que le temps ne permit pas au ſavant Lapon de me faire connoître les raiſons qui lui ont fait embraſſer cette hypothèſe. Mais le témoignage de ces deux ſavans, tous les deux très-profonds dans la connoiſſance de la langue de leur pays, & qui ſans s'être communiqué leurs idées tombent d'accord de la même choſe, ne peut qu'être d'un très-grand poids. Je poſſéde les ouvrages de l'un & de l'autre, & comme ils ſont extrêmement rares, j'en extrairai en peu de mots les raiſons ſur leſquelles ils fondent la reſſemblance des deux langues.

Je n'ai pas beſoin d'obſerver que les deux nations ayant été ſans doute ſéparées dans un temps où elles n'avoient point l'uſage des lettres, elles n'ont pu conſerver chacune de leur côté tous les caractères primitifs de leur langue originale, qu'elles ont emprunté des mots de leurs voiſins; qu'enfin leurs idiômes reſpectifs ont dû ſouffrir quelques altérations par le cours du temps. Ainſi il ne faut pas prétendre qu'un Lapon & un Hongrois puiſſent s'entendre d'abord & ſans étude, pas plus qu'on ne peut prétendre qu'un Anglois, un Hollandois, un Allemand, un Danois, un Suédois ne s'entendent entr'eux, quoiqu'il ſoit inconteſtable que la langue que parle chacune de ces nations eſt dérivée de la même ſource.

Il ſuffit donc pour établir cette affinité que la prononciation en général ſoit fort reſſemblante dans les deux langues, qu'il y ait beaucoup de mots communs à l'une & à l'autre, & une même conſtruction grammaticale, & c'eſt ce qui paroît être le cas du Lapon & du Hongrois

1°. La prononciation du lapon eſt ſi extrêmement ſingulière & ſi difficile, que jamais un étranger qui n'aura pas été élevé en Laponie n'y parviendra. Sainowitz au contraire l'imita ſans la moindre difficulté, quoiqu'avant ſon arrivée dans le pays, il n'eût jamais ouï parler de cette langue. Il aſſure que quand il entendit parler des Lapons pour la première fois il crut être dans ſon pays.

2°. Un grand nombre de mots ſont évidemment dérivés d'une ſource

(*) Cette affinité avoit été obſervée bien long-temps auparavant par des miſſionnaires Danois, comme on peut le voir dans les mémoires de la ſociété royale des ſciences de Copenhague. (*Note du Traduct.*)

SUEDE.

commune. Sainowitz en a donné un vocabulaire qui contient cent-cinquante mots, dont la reſſemblance n'eſt pas douteuſe. Il en fit la remarque pendant un très-court ſéjour en Laponie, & il eſt bien probable que s'il y eût reſté plus long-temps il en auroit obſervé pluſieurs autres.

Une troiſième preuve bien forte eſt fondée ſur l'étonnante conformité qu'on obſerve dans la déclinaiſon des noms, les comparatifs des adjectifs, une manière particulière de compter, dans les pronoms, les affixes, les ſuffixes, les prépoſitions, la manière de conjuguer, les verbes auxiliaires. A tous ces égards les deux nations diffèrent autant de leurs voiſins, qu'elles ont de rapports entr'elles. « Enſorte que nous pouvons affirmer, » dit M. Œhrling, que l'allemand n'approche pas plus du ſuédois, ou le » chaldéen de l'hébreu, que le lapon du hongrois. Il faut donc, conti- » nue-t-il, que les Lapons deſcendent des Huns, quoique l'époque de la » ſéparation de ce peuple d'avec les autres branches de cette nombreuſe » nation, ne puiſſe pas être déterminée avec certitude. » Il haſarde cependant de conjecturer que quelques Huns ſe ſéparèrent & pénétrèrent dans la Laponie, long-temps avant qu'Attila & ſes ſucceſſeurs euſſent conduit & établi d'autres peuplades dans la Pannonie ou la Hongrie d'aujourd'hui; que ces Huns qui vinrent en Suède en occupèrent les parties méridionales, qu'Odin avec les Goths les en chaſſa & les repouſſa dans les contrées du Nord, où un climat rigoureux & des lieux preſque inacceſſibles leur offroient un aſyle, qu'ils adoptèrent dans la ſuite quelques termes de leurs voiſins, mais que leur langue, quoique diviſée en pluſieurs dialectes, conſerve toujours des rapports indubitables avec celle des Huns dont ils ne ſont qu'une tribu (1).

(1) Avant que de pénétrer en Hongrie, les Huns habitoient dans l'intérieur de la Sibérie, d'où ils paſsèrent probablement dans la Ruſſie Européenne, la Livonie, l'Eſthonie, la Finlande & la Suède. On parle encore en Livonie & en Eſthonie une langue aſſez ſemblable au Finlandois, & il y a pluſieurs peuplades en Sibérie qui en ont conſervé une fort analogue au Hongrois.

# CHAPITRE III.

*Arſenal de Stockholm — Habits & chapeau que portoit Charles XII lorſqu'il fut tué au ſiége de Frédericshall — Recherches ſur cet événement.*

SUEDE.

L'ARSENAL de Stockholm contient un nombre immenſe de drapeaux & de trophées de tout genre, fruits des victoires des Suédois ſur les Impériaux, les Polonois, les Ruſſes, les Danois, & dûs pour la plupart à Guſtave-Adolphe, à Bannier, Torſtenſon, Wrangel, Charles Guſtave, mais ſurtout à Charles XII qui illuſtra & ruina ſi bien ſon pays. Je ne pouvois m'empêcher de remarquer lorſqu'on me montroit les trophées de Narva, qu'aujourd'hui les Ruſſes poſsèdent Narva même, avec toute la Livonie & bien d'autres pays qui appartenoient à la Suède.

Entr'autres choſes curieuſes, j'obſervai la peau du cheval que montoit Guſtave-Adolphe à la bataille de Lutzen, au moment où il reçut le coup mortel; un bateau conſtruit à Sardam par Pierre-le-grand, & pris par un vaiſſeau ſuédois comme on le conduiſoit par mer à Pétersbourg, & les habits & le chapeau que portoit Charles XII lorſqu'il fut tué à la tranchée devant Fredericshall. On a voulu tirer de l'état où ſont cet habit & ce chapeau, des concluſions ſur le genre de mort de ce prince qui m'engagèrent à les examiner avec une attention particulière.

L'habit eſt un uniforme bleu, ſemblable à celui d'un ſimple ſoldat, les bottes ſont épaiſſes & grandes, les gands d'une peau de buffle très-forte, & montant preſque juſques au coude. Celui de la main droite eſt fort taché de ſang, le gauche n'en a que quelques goutes. Le ceinturon qu'il portoit autour de ſa veſte eſt auſſi enſanglanté. Ces circonſtances peuvent faire croire ce qu'on a dit, qu'en recevant le coup fatal le roi porta dans l'inſtant la main droite à la tempe où il étoit bleſſé, & enſuite à ſon épée.

Le chapeau paroît avoir été légèrement effleuré par la balle, dans l'endroit qui couvroit la tempe. Quelqu'un qui a eu ſouvent occaſion de

SUEDE.

l'examiner m'a dit que cette marque étoit d'abord peu ſenſible, mais qu'à force de la toucher les curieux l'avoient conſidérablement aggrandie. Mais comme le chapeau n'eſt que légèrement effleuré & nullement percé, on n'en peut rien conclure ſur la groſſeur de la balle qui a ſervi de fondement à beaucoup de raiſonnemens. Il ſuit de cette deſcription dont j'ai pris ſur les lieux les détails, que ni les habits ni le chapeau ne fourniſſent abſolument aucune lumière ſur la queſtion, ſi Charles a été tué par un aſſaſſin ou par les batteries des Danois.

Voici quelques anecdotes relatives à ce ſujet curieux qui pourront peut-être y répandre plus de jour.

Le 30 Novembre 1718, Charles viſitoit la tranchée au ſiége de Fredericshall en Norvège. Il s'approcha d'un ouvrage ſur lequel il monta, & s'accoudant ſur le parapet, il parut occupé à examiner les progrès des travaux qu'il avoit ordonnés. Les batteries des Danois faiſoient un feu continuel de groſſe & de petite artillerie auquel le roi s'expoſoit, ſuivant ſa coutume, ſans la moindre précaution. Etant dans cette attitude il reçut une balle dans la tempe, tomba ſur le parapet, & expira dans l'inſtant. Il avoit avec lui deux officiers françois, Maigret ingénieur qui dirigeoit le ſiége, & Siquier ſon aide de camp. Derrière lui, à quelque diſtance, étoient avec d'autres officiers, le comte Schwerin qui commandoit la tranchée, le comte Poſſe capitaine des gardes, & Culbert aide de camp. Suivant le récit de Voltaire qui peut-être tenoit le fait de Siquier lui-même, les deux officiers françois voyant le roi tomber en pouſſant un profond ſoupir, s'approchèrent de lui & le trouvèrent mort. La Motraye raconte que Maigret avoit inutilement tenté de détourner le roi de reſter dans un endroit ſi dangereux; & qu'ayant délibéré là-deſſus avec Schwerin & Culbert, il retourna pour eſſayer par un ſtratagême de faire retirer le roi. L'ayant trouvé appuyé ſur le parapet il crut qu'il étoit endormi, mais enfin voyant qu'il reſtoit toujours ſans mouvement il donna l'allarme aux officiers, qui s'approchant avec une lumière s'apperçurent qu'il étoit mort. Le récit du chapelain Nordberg s'accorde en général avec celui de la Motraye. « La réſolution de cacher ce fatal » accident ayant été priſe par ces officiers, Siquier qui étoit attaché » au prince de Heſſe ôta le chapeau du roi, lui couvrit la tête de ſa » perruque & de ſon propre chapeau, & enveloppant le corps d'un

» manteau

» manteau gris le fit tranſporter dans ſon quartier comme celui d'un » officier qui venoit d'être tué. Siquier vola enſuite au quartier du prince » de Heſſe qui étoit à plus d'une lieue de-là. Philgren, page de ce » prince, qui étoit de ſervice ce jour-là, raconte que le prince ſoupoit » avec quelques généraux & officiers; que Siquier ſans ſe faire annoncer » s'approcha du prince & lui parla à l'oreille; que celui-ci en fit autant » à ſon voiſin, & que la nouvelle ayant ainſi paſſé à tous ceux qui étoient » à table, le prince ſe leva de table & demanda des chevaux. SUEDE.

» Je ſuivis, ajoute le page, les officiers juſques à l'endroit où le roi avoit » été tué. Le prince ordonna aux généraux & officiers qui étoient préſens » de mettre le corps dans une litière, & de le faire porter au quartier » général, avec une eſcorte de 21 ſoldats tenant des cierges à la main. » Nous obſervâmes que le roi au moment de ſa mort avoit tiré à moitié » ſon épée hors du fourreau, & qu'il l'empoignoit avec tant de force » qu'on eut de la peine à la dégager. Auſſitôt que le corps eut été tranſ- » porté, le prince tint conſeil avec les officiers, on réſolut de lever le » ſiége, & d'envoyer le feld-maréchal Ducker à Sandsborg pour empê- » cher que perſonne ne paſsât chez l'ennemi & n'y portât la nouvelle » de ſa mort. Mais cette précaution étoit tardive, & cette nuit même » un lieutenant ſuédois ſuivi d'un tambour paſſa la Glomma, & informa » l'ennemi de la mort du roi (*). »

Ces circonſtances éloignent toute idée que le roi ait été aſſaſſiné. Il ne reſte donc plus, qu'à examiner les raiſons qui ont pu faire croire à beaucoup de perſonnes qu'il avoit été tué par trahiſon, & que le prince de Heſſe-Caſſel qui avoit épouſé la ſœur cadette de Charles, & qui peu

(*) J'ai eu occaſion d'apprendre en Norvège d'un officier général qui ſervoit dans Fredericshall comme lieutenant pendant le ſiége, divers détails qui confirment ce récit. Il ſe nommoit M. Huuſman & étoit généralement eſtimé comme un homme d'honneur & digne de la plus grande confiance. Il étoit perſuadé que Charles XII avoit été tué d'un coup tiré de la forteresſe, & il ajoutoit que vu le feu terrible de cette nuit & la ſituation du roi, il étoit bien difficile qu'il pût éviter d'être frappé. Selon cet officier, Fredericshall ne pouvoit tenir encore long-temps; auſſi dès que les aſſiégeans s'apperçurent que les Suédois ceſſoient leur feu, & qu'il y avoit des mouvemens extraordinaires parmi eux, ils ne doutèrent pas que le roi n'eût été bleſſé ou tué. (*Note du Traducteur.*)

SUEDE.

de temps après monta ſur le trône de Suède, n'étoit pas à l'abri de tout ſoupçon d'avoir eu part à ſa mort.

Le duc de Holſtein, fils de la ſœur aînée de Charles XII, étoit inconteſtablement l'héritier du trône, & s'il en faut croire ſon miniſtre Baſſevitz, il auroit ſuccédé à Charles s'il s'étoit montré ſur-le-champ à ſon armée. " Le duc étoit au camp, Charles l'avoit amené avec lui pour faire » cette rude campagne, & en faire un guerrier; à la première nou- » velle de la mort du roi, le jeune prince ſe retira dans ſa tente » accablé d'affliction; les généraux qui lui étoient attachés, demandèrent » en vain d'être admis. Ducker conjura ſon favori Rœpſtorf de lui » perſuader de ſe montrer aux troupes, & lui fit offrir de le proclamer » roi ſur-le-champ. Rœpſtof eut accès auprès de ſon maître, mais il » revint bientôt avec la réponſe, que le prince étoit trop affligé pour » parler à perſonne. *S'il ne veut pas agir*, dit alors Ducker, *les affaires* » *iront comme elles pourront.* Ce délai procura aux Suédois leur liberté; » car comment la nation auroit-elle oſé propoſer d'abolir l'autorité » abſolue, en oppoſition à un roi qui auroit été proclamé par l'armée, » & déjà en poſſeſſion de toutes les prérogatives dont ſon prédéceſſeur » avoit joui? »

Une autre relation nous apprend que " pluſieurs généraux Suédois » offrirent la couronne au duc, à condition qu'il renonceroit au pouvoir » abſolu, mais qu'il refuſa de ſe ſoumettre à aucune reſtriction. » (1)

La conduite du prince de Heſſe fut beaucoup plus politique; après avoir diſpoſé du corps du roi, il donna des ordres pour faire arrêter tout de ſuite le baron Gœrtz, principal miniſtre de Suède, & attaché au duc de Holſtein, & il envoya Siquier à ſa femme la princeſſe Ulrique-Eléonore à Stockolm. Cette princeſſe ne fut pas plutôt informée de la mort de ſon frère, qu'elle convoqua le ſénat, & ayant conſenti à renoncer à tout droit de ſucceſſion héréditaire à la couronne, & à ſe ſoumettre à des limitations de la prérogative royale, elle fut bientôt après élue reine, & en 1721, elle céda la couronne à ſon mari.

La relation de la mort de Charles publiée par ordre de la cour d'abord après cet événement, n'entre dans aucun détail, elle l'attribue ſeulement

(1) Voyez Correſpondance de Schlœtzer, Tome I, pag. 151.

à une balle partie d'un fauconneau. La Motraye assure que cette relation est probablement vraie, parce que la blessure étoit large de quatre doigts; Voltaire, d'après Siquier, prétend que la blessure devoit avoir été faite par une balle du poids de demi-livre, & qu'on pouvoit y enfoncer trois doigts. Tous les deux sont d'accord que l'œil gauche avoit été emporté par la violence du coup, & que le droit avoit été déplacé. Cependant deux personnes qui ont vu le corps, affirment positivement que la blessure étoit trop petite pour avoir été causée par une balle de fauconneau ou de demi-fauconneau : l'une de ces personnes est le comte Lieven qui avoit été page du roi, & de service la nuit de sa mort (1); l'autre est un capitaine Carlsberg qui aida à emporter le corps du roi hors de la tranchée, & qui affirma constamment comme le comte Lieven, que le roi avoit été tué d'un coup de mousquet ou de pistolet. SUEDE.

Mais on peut demander si ces deux personnes ont eu occasion d'examiner la blessure avec l'attention nécessaire, & si le plus ou moins de grandeur d'une pareille blessure ne dépend pas beaucoup de la vîtesse de la balle & de la place qu'elle frappe. Il paroît par le récit de la Motraye qui avoit visité la forteresse de Fredericshall, que le roi n'étoit qu'à 180 verges du rempart, & à environ 800 de la batterie, d'où il conjecture qu'est parti le coup qui l'a tué. Or une balle de mousquet pouvant atteindre à 800 & même 1000 verges, le roi peut avoir été tué de cette manière, ou, ce qui est bien plus probable encore, par une balle d'un canon tiré à cartouche. Les soupçons élevés sur Siquier ne paroissent pas mieux fondés, la conduite qu'il tint étoit celle que la politique lui auroit dictée quelle qu'eût été la cause de la mort du roi. Ceux qui en ont accusé Maigret, & le général Renshold n'ont donné aucune preuve solide de leur sentiment; il paroît seulement par un passage des mémoires de Bruce, que l'opinion générale a été pendant quelque temps que le roi avoit été assassiné, & que c'étoit par la main d'un Suédois; mais on ne nous apprend point le nom du colonel suédois sur lequel on jette des soupçons; toutes les circonstances ajoutées depuis pour confirmer le soupçon de l'assassinat portent le même caractère d'incertitude, & ne

(1) C'est M. Wraxal qui raconte ce fait dans ses Voyages. Il prétend le tenir du comte Lieven lui-même.

SUEDE.

prouvent que l'inclination naturelle à tous les hommes d'attribuer à des cauſes extraordinaires la mort des perſonnages extraordinaires. Il faut penſer auſſi que ceux qui ont formé une ſuppoſition veulent toujours faire ſervir tous les événemens à l'appuyer, & qu'à moins d'avoir des preuves abſolument ſans replique, on ne doit point admettre des imputations injurieuſes à la mémoire de perſonnes qui ont vécu d'ailleurs d'une manière irréprochable. Concluons donc que Charles XII a été probablement la victime, non de la trahiſon, mais de la témérité avec laquelle il s'expoſoit aux coups de l'ennemi; c'étoit auſſi l'opinion d'une perſonne d'une très-grande autorité, du comte Poniatowski l'ami & le confident de Charles XII, comme j'ai eu l'honneur de l'entendre dire à S. M. le roi de Pologne.

## *Addition du Traducteur.*

J'AI cru devoir abréger cette diſcuſſion qui eſt extrêmement étendue dans l'original anglois, & je crois que le lecteur ne pourra y avoir beaucoup de regret, puiſqu'après avoir lu tout ce qui a été dit ſur ce ſujet; c'eſt-à-dire, beaucoup de conjectures, de bruits vagues & incertains, & de raiſonnemens peu démonſtratifs, il ſeroit forcé de conclure que la cauſe de la mort de Charles XII ne pourra jamais être connue avec une parfaite certitude, mais qu'il n'y a en même temps aucune raiſon ſolide de l'attribuer à un aſſaſſinat.

Les bruits qui favoriſent cette opinion, & qui ont été pendant quelque temps fort accrédités, ne doivent point ſurprendre, & c'eſt une remarque dans laquelle je ſuis ſurpris que l'auteur ne m'ait pas prévenu. A la mort de Charles XII il ſe forma deux partis en Suède, l'un qui auroit voulu le duc de Holſtein pour Roi & ſurtout la continuation du pouvoir dont la couronne avoit joui; l'autre Ulrique Eléonore & ſon époux le prince Fréderic de Heſſe-Caſſel, en partageant avec ce prince l'autorité royale. L'animoſité de ces deux partis devint bientôt extrême; & quoique ce dernier triomphât pleinement, le parti oppoſé ſubſiſta toujours, gémit, ſe vengea, comme c'eſt l'ordinaire, en chargeant des imputations les plus odieuſes ſes principaux adverſaires. Il faut avoir vécu dans des états déchirés par des factions pour comprendre avec quel art & quelle activité

la haine & la vengeance ſavent inventer, accréditer, & rendre vraiſemblables les faits les plus étranges & les plus calomnieux. C'eſt ainſi qu'en Suède tous ceux à qui la mort de Charles XII fut utile en furent accuſés, ſans qu'on épargnât les perſonnes les plus reſpectables, & ſon ſucceſſeur lui-même, prince rempli d'honneur, de probité & de vertu, qui avoit tant de fois expoſé ſa vie au ſervice de Charles XII, qui ne pouvoit avoir preſque aucune eſpérance de lui ſuccéder, & dont toute la vie atteſte la modération & la droiture.

Ce que l'auteur rapporte des diſcours tenus dans la diète de 1772, & d'autres faits qui ſemblent fonder l'opinion de l'aſſaſſinat, me paroît toujours porter l'empreinte de ce même eſprit de parti, & dès-lors il me devient extrêmement ſuſpect. Ceux qui répandoient ces bruits étoient toujours des ennemis violens de l'ariſtocratie ſuédoiſe & de ſes chefs. Ils vouloient les rendre odieux, & pouvoient-ils mieux y réuſſir qu'en perſuadant à tout le monde, & ſurtout au peuple ſuédois encore enthouſiaſte de la gloire de Charles, qu'il avoit été la victime d'une trame formée par les grands pour élever leur autorité ſur les débris du trône de ce prince ?

J'allois terminer cette note déjà trop longue peut-être, lorſque j'ai reçu de M. Coxe lui-même de nouveaux éclairciſſemens ſur ce ſujet qui m'obligent d'ajouter encore quelques mots. « Ayant eu, dit-il, occaſion » dans un ſecond voyage à Stockholm de faire de nouvelles recherches » ſur la mort de Charles XII, il s'eſt toujours plus convaincu que les » ſoupçons élevés ſur Frederic I ſont totalement dénués de preuves; que » les anecdotes répandues pour les appuyer n'ont aucun fondement, » & que par pluſieurs autres circonſtances qu'il a appriſes, & dont il » fera part au public, il s'eſt plus affermi que jamais dans l'opinion que » Charles XII n'a point été aſſaſſiné, mais qu'il a été tué par une balle » des batteries ennemies. »

# CHAPITRE IV.

*Révolutions du gouvernement de Suède — Recherches ſur la nature de celui qui a été établi par la révolution de 1772 — L'autorité du roi eſt limitée & non abſolue — Diète compoſée du roi & des états — De l'ordre de la nobleſſe — Du clergé — Des bourgeois — Des payſans — Forme de la législation.*

SUEDE.

LA forme du gouvernement Suédois à fréquemment varié. Avant l'avènement de Guſtave I, fondateur de la maiſon de Vaſa, c'étoit une monarchie purement élective, & affligée par cela même de tous les maux inſéparables de cette eſpèce de gouvernement la plus vicieuſe de toutes. Le Traité d'union conclu à Calmar en 1397 ordonnoit que le Dannemarc, la Suède & la Norwège n'euſſent qu'un même roi qui ſeroit élu par les députés des états des trois royaumes aſſemblés à Calmar. Pendant que ce traité fut obſervé, la Suède ne fut qu'un état tributaire des rois de Dannemarc, ou ſi elle réuſſiſſoit pendant quelque temps à ſecouer ce joug, elle ſe plongeoit dans toutes les horreurs qui ſuivent les guerres civiles & étrangères.

Guſtave Vaſa la délivra de cet état alternatif d'oppreſſion & d'anarchie, & la reconnoiſſance des Suédois lui valut la royauté. Ils la pouſsèrent juſques à renoncer en ſa faveur au droit d'élire leurs rois, & déclarèrent la couronne héréditaire en faveur de ſes deſcendans mâles. La forme du gouvernement établie à cette occaſion paroiſſoit laiſſer l'autorité ſuprème à l'aſſemblée des états, mais elle accordoit en même-temps au roi les prérogatives les plus étendues.

Ce pouvoir de la couronne lui reſta à-peu-près en entier juſques à Guſtave-Adolphe qui l'accrut encore, & qui fit aſſurer en même-temps la ſucceſſion à ſa fille Chriſtine. Mais pendant la minorité de cette princeſſe, le ſénat ayant réuſſi à étendre ſon autorité, la balance commença à pencher du côté de l'ariſtocratie ou du pouvoir de la nobleſſe, & par

des uſurpations ſucceſſives ce pouvoir devint ſi exorbitant que les trois autres ordres du clergé, des bourgeois & des payſans en furent alarmés & indignés. Enfin Charles XI ſe ſervant habilement de leurs diſpoſitions, obtint des états que la ſouveraineté abſolue lui fût expreſſément déférée, & il la tranſmit ſans aucun trouble à ſon fils Charles XII. A la mort de ce prince, Charles-Fréderic duc de Holſteiin, fils de ſa ſœur aînée, auroit dû monter ſur le trône en vertu de l'ordre de ſucceſſion établi par Charles XI. Mais les Suédois, au mépris de cette loi, donnèrent l'excluſion à ce duc, & couronnèrent Ulrique-Eleonore, ſœur cadette de Charles XII, qui n'ayant aucun titre que la volonté de la nation, paya cette faveur de l'abandon de l'autorité abſolue, & en confirmant toutes les limitations qu'il plut aux états d'apporter à la prérogative royale. Son époux Fréderic I, en faveur duquel elle réſigna la couronne, s'aſſura l'approbation des états par un ſemblable ſacrifice. SUEDE.

La nouvelle forme de gouvernement établie à cette occaſion étoit compoſée de 51 articles qui tendoient tous à reſtreindre le pouvoir du roi, & à en faire le ſouverain le plus limité de l'Europe.

L'autorité ſuprême législative appartenoit excluſivement à la diète ſeule qui devoit s'aſſembler, ſoit que le roi la convoquât ou non, tous les trois ans, & ne pouvoit être diſſoute que quand elle y conſentoit. Pendant qu'elle étoit aſſemblée, l'autorité du roi & celle du ſénat reſtoient ſuſpendues. Dans l'intervalle d'une diète à l'autre, le pouvoir exécutif appartenoit au roi & au ſénat, mais le roi étoit obligé de ſouſcrire à la pluralité des voix des ſénateurs. Il n'avoit que deux voix dans le ſénat, & il en dépendoit tellement qu'il ne pouvoit en être conſidéré que comme le préſident. En même-temps le ſénat lui-même dépendoit abſolument des états, car quoique les ſénateurs fuſſent élus pour leur vie, ils étoient tenus de rendre compte à cette aſſemblée qui pouvoit à ſon gré les continuer dans leurs offices ou les deſtituer. Ainſi l'autorité ſuprême réſidoit dans une aſſemblée tumultueuſe compoſée de quatre ordres, dans leſquels on admettoit des nobles qui ne poſſédoient rien, des marchands & des payſans du plus bas état. Par cela même auſſi pluſieurs de ces gens-là étoient ſujets à la corruption, ou aux préventions que la pauvreté & l'ignorance rendent inévitables. Le roi ne pouvoit s'oppoſer à rien. Quoiqu'il ſignât toutes les expéditions, pour qu'il ne pût uſer de ce droit

SUEDE.

contre la volonté du ſénat, la diète de 1756 avoit ordonné que ſa ſignature y ſeroit miſe au moyen d'une eſtampille, quand il la refuſeroit. En un mot le roi n'en avoit preſque que le nom, il n'étoit qu'un inſtrument oſtenſible entre les mains des chefs de l'un ou de l'autre parti qui ſe partageoit alors l'autorité, & qui gouvernoit le royaume, ſuivant que l'un ou l'autre avoit la ſupériorité dans la diète.

On ne peut s'empêcher de remarquer à cette occaſion que les Suédois qui ſous le règne de Charles XI & de Charles XII s'étoient ſoumis au deſpotiſme de leurs ſouverains *avec tant de répugnance*, ne ſavoient plus uſer de la liberté depuis qu'ils l'avoient recouvrée. (*) Ils ſe jettèrent aveuglement dans l'extrême oppoſé, & voulant ôter au roi tout moyen de ſe remettre en poſſeſſion du pouvoir arbitraire, ils le dépouillèrent de ces prérogatives qui dans les conſtitutions monarchiques ſont abſolument néceſſaires pour oppoſer une barrière aux uſurpations de l'ariſtocratie & aux factions turbulentes du peuple; comme s'ils euſſent ignoré qu'il y a un milieu à prendre entre le deſpotiſme & l'anarchie, entre la licence & la ſervitude.

Les vices de cette nouvelle forme de gouvernement firent naître des débats, des conteſtations perpétuelles entre les rois de Suède & leurs ſujets, les uns voulant accroître leur pouvoir, les autres le reſtreindre encore, juſques à la révolution opérée en 1772 par le roi régnant.

Il ſeroit inutile d'entrer dans aucun détail ſur cet événement extraordinaire, M. Shéridan qui étoit alors ſécretaire du miniſtre d'Angleterre à Stockholm en ayant donné au public une relation très-détaillée & très-exacte. Des perſonnes de tous les partis ſe réuniſſent pour louer cette hiſtoire & pour la préférer à toutes les autres, & le roi lui-même a ſouvent rendu juſtice à la fidélité avec laquelle elle eſt écrite. Cet ingénieux

(*) Cela ne ſeroit pas étonnant ſi en effet les Suédois s'étoient ſoumis *avec tant de répugnance* à l'autorité abſolue, puiſque cette répugnance extrême ſuppoſeroit chez eux une paſſion ſi grande pour la liberté qu'il leur eût été difficile d'en uſer modérément. Mais l'hiſtoire de Suède ne prouve point, ce me ſemble, cet extrême éloignement de *toute* la nation pour l'autorité d'un ſeul. Elle fournit au contraire plus d'un exemple de la facilité avec laquelle elle a adopté cette forme de gouvernement toutes les fois qu'elle lui a été préſentée par un prince habile & aimé. (*Note du Trad.*)

auteur

auteur a développé avec autant de préciſion que de vérité les terribles abus qu'entraînoit le ſyſtème de gouvernement établi en 1720, & il a peint de main de maître la conduite judicieuſe & courageuſe que tint le roi dans ce moment critique. SUEDE.

Mais dans ce tableau du nouveau gouvernement, tout admirable qu'il eſt, il s'eſt malheureuſement gliſſé une erreur capitale qui mérite une diſcuſſion particulière, parce qu'une autorité auſſi reſpectable n'a pu manquer de l'accréditer dans les pays étrangers; je veux parler de cette aſſertion de l'auteur, que le roi de Suéde n'eſt pas moins abſolu à Stockholm que le roi de France à Verſailles, & le grand ſeigneur à Conſtantinople, quoique dans la vérité le roi de Suède, avec toutes les grandes prérogatives qu'il poſsède, ne jouiſſe dans pluſieurs points importans que d'une autorité limitée, comme cela paroîtra certain ſi l'on examine la conſtitution actuelle de l'état. Tout le pouvoir exécutif appartient effectivement au roi, car quoiqu'on diſe qu'il ne lui eſt confié que conjointement avec le ſénat, comme le roi nomme & deſtitue à ſon gré tous les ſénateurs, & que dans l'adminiſtration des affaires il leur demande leur avis ſans être obligé de le ſuivre, on peut dire qu'il eſt le maître abſolu du ſénat. (1) Le roi a le commandement de l'armée & de la flotte, il en nomme tous les officiers, il pourvoit auſſi à tous les emplois civils; il a ſeul le pouvoir de convoquer & de diſſoudre les diètes, & il n'eſt pas obligé de les aſſembler à aucun temps fixé; il a rendu les impôts ordinaires perpétuels, il jouit d'un revenu fixe & il diſpoſe entièrement du tréſor public. Telles ſont les prérogatives attachées à la couronne; mais quelque énormes qu'elles puiſſent paroître, ſur-tout quand on les compare avec celles dont elle jouiſſoit avant la révolution, je ne crois pas

(1) Par l'article IV de la nouvelle forme de gouvernement, lorſqu'il eſt queſtion de négociations pour la paix, des trèves ou des alliances, le roi eſt obligé de ſe conformer à l'avis des ſénateurs, s'ils ſont unanimes, mais comme il n'eſt guères poſſible que 17 ſénateurs choiſis par le roi, & qui dépendent de lui s'oppoſent unanimément à ſes volontés, il faut convenir que le roi a le commandement du ſénat.

On peut en dire autant des cours de juſtices ſupérieures, quoique le roi n'y ait que deux ſuffrages, & le droit de départager quand il y a égalité de voix. En effet, il choiſit & deſtitue les juges à ſon gré, enſorte qu'on peut bien croire qu'il diſpoſe entiérement des ſuffrages.

SUEDE.

cependant qu'on puiſſe en aucune manière regarder le gouvernement comme deſpotique.

Ce qui caractériſe principalement cette eſpèce de gouvernement, c'eſt ſans doute un droit illimité de faire & d'abroger les loix, & celui d'établir des impôts ſans le conſentement des ſujets. Or ni l'un ni l'autre de ces pouvoirs n'appartient au roi de Suède. L'autorité légiſlative eſt partagée entre ce prince & les états, (1) & par le quarantième article, il eſt expreſſément ſtatué que le roi n'a aucun pouvoir de faire de nouvelles loix ni d'abroger les anciennes ſans la connoiſſance & le conſentement des états.

A l'égard des impôts il eſt de même ordonné que le roi ne pourra en établir aucun ſans le conſentement des mêmes états, excepté dans le cas *où le royaume ſeroit actuellement attaqué par un ennemi*, & alors à la fin de la guerre le roi eſt obligé de convoquer les états & les nouveaux impôts ſont abolis. A ces deux reſtrictions importantes il faut ajouter celle de ne pouvoir déclarer la guerre, ni altérer les monnoies ſans le concours des états, & d'être obligé de leur rendre compte de l'emploi des revenus publics, ſi les états aſſemblés ſont d'avis de l'exiger.

Cependant comme le revenu ordinaire du roi lui appartient à perpétuité, & que la convocation des états dépend de ſon bon plaiſir on peut objecter que ſon gouvernement n'eſt point reſtreint auſſi long-temps qu'il ne demande point de nouveaux ſubſides. Mais il ne ſuit point de-là qu'il jouiſſe d'une autorité abſolue, puiſqu'il ne peut ni faire des loix, ni déclarer la guerre, ni lever de nouveaux impôts ſans le conſentement de la diète, & qu'il peut arriver des événemens qui l'obligent à l'aſſembler, & à lui laiſſer ainſi le moyen de redreſſer les griefs & de remédier aux abus qui peuvent s'être gliſſés dans la conſtitution de l'état.

Auſſi le roi, quoiqu'il n'y fût obligé ni par une guerre étrangère ni par aucune néceſſité bien preſſante, jugea-t-il devoir convoquer les états

(1) M. Sheridan ſe trompe quand il avance dans ſon hiſtoire de la révolution, que les états ne peuvent délibérer que ſur les matières que le roi ſoumet à leur connoiſſance. En effet, ils ont le droit de propoſer des loix auſſi bien que celui de rejeter celles que le roi leur propoſe (Voyez l'article 42). Il ſe trompe auſſi ſur l'article des impôts, quand il ſuppoſe que le roi peut les établir arbitrairement.

ſix ans après avoir obtenu le droit de ne les convoquer que quand il le jugeroit à propos. Et il éprouva dans cette aſſemblée l'oppoſition qu'on doit toujours attendre de la part des repréſentans d'un peuple libre. Dans l'ordre de la nobleſſe, par exemple, il lui fut préſenté un mémoire où l'on ſe plaignoit de ce qu'il n'y avoit point de loix fixes & préciſes, & de ce qu'après avoir ſuivi quelque temps la forme de gouvernement établie en 1772, pluſieurs des perſonnes attachées au roi en appelloient à celle de l'année 1616, comme devant ſervir de règle & de modèle. On demandoit laquelle de ces deux loix devoit être conſidérée comme étant en force. On diſcutoit dans ce mémoire d'autres matières très-propres à offenſer les oreilles d'un roi, & on ſe propoſoit d'en faire une lecture publique dans la prochaine aſſemblée de l'ordre, lorſque le roi pour prévenir ce deſſein appela les états dans ſon palais & les congédia. Dans le diſcours qu'il leur prononça à cette occaſion, il déclara qu'il avoit été affligé des plaintes injuſtes qu'on faiſoit de ſa conduite, que la loi de 1772 ſeroit toujours regardée par lui comme la loi qui avoit fixé la conſtitution de l'état, qu'il n'avoit jamais déſiré de s'en écarter le moins du monde; mais que puiſqu'il y avoit des perſonnes qui s'efforçoient de faire naître de la méſintelligence entre lui & les états, il avoit par ce motif pris le parti de les diſſoudre. Tel fut le langage de ce prince qui n'eſt point ſans doute celui d'un monarque abſolu.

Il n'eſt pas queſtion d'examiner ici ſi la forme actuelle de ce gouvernement ſera d'une longue durée, ſi elle ne peut pas être renverſée auſſi ſubitement qu'elle a été établie, ſi avec le temps elle ne ſe réſoudra pas en monarchie arbitraire, ou ſi elle ne retombera pas dans l'anarchie à laquelle elle a ſuccédé. Il s'agit uniquement de ce qu'elle eſt aujourd'hui, & cet examen, quand il ſera approfondi, nous fournira des raiſons de prononcer ſans crainte que le roi de Suède ne jouît que d'une autorité limitée & nullement d'un pouvoir deſpotique.

La diète à laquelle appartient l'autorité ſuprême législative eſt compoſée du roi dont on a fait connoître ci-deſſus les prérogatives, & des états que le roi ſeul peut convoquer, & qui ſe forment par la réunion des quatre ordres de la nobleſſe, du clergé, des bourgeois & des payſans.

SUEDE.

## I. *De l'Ordre des Nobles.*

Il y a dans cet ordre des comtes, des barons & des gentilshommes non titrés. Une famille qui a été une fois admiſe dans l'ordre de la nobleſſe reſte noble à perpétuité, non-ſeulement dans la ligne directe, mais encore dans toutes les branches collatérales dont les individus poſsèdent tous également les mêmes priviléges généraux, comme de pouvoir être ſénateurs, chambellans, &c. & d'être exempts de la capitation. Le roi ſeul peut créer de nouveaux nobles, mais le nombre en eſt limité. Sous le père du roi régnant la diète fit une loi qui ne permettoit pas au roi de conférer la nobleſſe juſques à ce que le nombre des familles nobles fût réduit à 1200; & en 1772 le roi obtint le privilége de porter ce nombre à 150 de plus.

Le chef de chaque famille noble en ligne directe eſt par ſa naiſſance membre de l'ordre, & repréſente tous les cadets de ſa branche & toutes les branches collatérales. S'il ne peut être chargé de cette repréſentation ou s'y refuſe, le premier après lui dans l'ordre de la ſucceſſion prend ſa place dans les ſéances de l'ordre.

Puiſqu'il y a environ 1200 familles nobles, ſi chaque chef y aſſiſtoit, les membres de l'ordre ſeroient au nombre de 1200, mais rien ne les obligeant à y être tous préſens, le nombre des repréſentans varie. Sous le dernier règne, le droit de voter étant de plus grande conſéquence qu'aujourd'hui, l'on comptoit ordinairement 5 à 600 membres préſens. Et il y en eut juſques à mille dans une circonſtance remarquable, c'eſt-à-dire, lorſque le roi Adolphe-Frédéric déclara ſon deſſein d'abdiquer la couronne. Dans la dernière diète de 1778 on n'en compta que 700.

## II. *De l'Ordre du Clergé.*

Les repréſentans de cet ordre ſont les quatorze évêques, & un certain nombre d'eccléſiaſtiques élus de la manière ſuivante. Les lettres du roi pour la convocation étant parvenues au conſiſtoire ou à la cour eccléſiaſtique de chaque diocèſe, elle adreſſe une lettre circulaire à l'archidiacre des diſtricts qui ont droit d'élection. Il les fait paſſer aux eccléſiaſtiques de ſes diverſes paroiſſes. Toute perſonne qui poſsède un bénéfice,

tout maître ou ſous-maître d'une école royale a droit d'élire, & peut-être élu pour repréſenter ce diſtrict. Les électeurs s'aſſemblent dans quelque endroit voiſin du centre de l'archidiaconat, & le repréſentant ou député à la diète y eſt élu à la pluralité des voix. Les évêques ſont chargés de leur propre dépenſe ; les autres ſont défrayés par leurs commettans. Leur nombre n'eſt pas fixe, parce que chaque archidiaconat peut envoyer un ſeul député ou lui en aſſocier un ſecond. Rarement ils ſont moins de 50 & jamais il n'ont paſſé celui de 80.

### III. *De l'Ordre des Bourgeois.*

La Suède a 104 villes qui ont le droit de députer aux diètes. Tout bourgeois de ces villes qui eſt marchand ou commerçant, homme libre, payant les charges de la ville, & âgé de 21 ans a droit de ſuffrage dans l'élection des députés. Dans quelques villes, ceux qui contribuent aux charges publiques pour de plus grandes ſommes ont même pluſieurs ſuffrages. A Gothembourg, par exemple, il y a environ 1000 électeurs, & quelques riches marchands y ont à eux ſeuls quelques centaines de ſuffrages. Tout bourgeois, fût-il le plus petit marchand poſſible, s'il a été libre depuis ſept ans, ou alderman durant trois ans, & qu'il ait l'âge de vingt-quatre ans peut être élu député. Les gouverneurs des provinces font paſſer l'ordre d'élire aux maires & aux aldermans de chaque ville de leur province qui a droit de députer à la diète. Le maire aſſemble les électeurs dans la maiſon-de-ville où l'élection ſe fait à la pluralité. Les députés reçoivent pour leur dépenſe une petite contribution qui varie ſuivant la faculté des conſtituans.

Le nombre des députés de cet ordre a toujours varié. Chaque ville de commerce a droit d'envoyer deux députés. Les plus grandes, comme Gothembourg, Nordkæping, Geffle, &c. en envoient trois, & Stockholm dix ; mais quelquefois deux petites villes nomment le même député pour éviter la dépenſe. En général cet ordre n'a pas moins de 100 députés ni plus de 200.

Le quatrième ordre eſt celui des payſans ou cultivateurs. Ce qui caractériſe les perſonnes de cet ordre, c'eſt d'être employées à l'agriculture, de poſſéder une certaine étendue de terre, de n'avoir jamais fait

SUEDE.

aucun commerce, ni exercé aucun emploi civil. On n'y comprend que ceux dont les ancêtres ont vécu dans le même état, & ne prennent aucun titre de nobles, ni de bourgeois; on n'y admet pas même des hommes aisés, vivant noblement dans des terres qu'ils auroient achetées d'un payſan.

Les payſans qui ont droit d'élire & d'être élus peuvent être partagés en trois claſſes. 1°. Ceux qui ont en ferme des terres de la couronne pour leur vie & à qui on ne peut les ôter ſans les avoir juridiquement convaincus d'en négliger la culture. A leur mort elles ſont preſque toujours laiſſées au fils aîné. 2° & 3°. Les payſans qui ont acheté, ſoit de la couronne, ſoit de la nobleſſe, la perpétuité de leurs fermes ſous la redevance d'une cenſe.

Le gouverneur de la province ayant reçu l'ordre d'élire, l'adreſſe aux juges des divers diſtricts qui les notifient aux payſans de leur juriſdiction, & les aſſemblent à un jour fixé. L'élection ſe fait à la pluralité des voix, & les électeurs ſe cottiſent pour défrayer ceux qu'ils ont élus députés. Rarement y a-t-il dans chaque diſtrict plus de 100 électeurs & moins de 30. Quant au nombre des députés il varie beaucoup parce que quelquefois deux diſtricts ſe réuniſſent pour élire le même, mais le nombre ordinaire peut ſe monter à environ 100.

Les poſſeſſeurs des terres vivant noblement, mais qui ne ſont ni nobles ni payſans ne ſont point repréſentés aux diètes, & cela eſt ſingulier dans une conſtitution auſſi libre que celle de Suède; mais quand elle fut formée cet ordre de perſonnes n'exiſtoit pas en Suède, & comme dans la plupart des autres états de l'Europe, on n'y connoiſſoit que des nobles, des bourgeois & des payſans. Il n'en doit pas moins paroître extraordinaire aujourd'hui que cette partie la plus ſaine peut-être & la plus reſpectable du corps politique n'ait pas la moindre part à la légiſlation pendant que des artiſans & des fermiers ignorans & corruptibles jouiſſent de cette important privilége. En 1720, lorſqu'on établit une nouvelle forme de gouvernement, les perſonnes de cette claſſe s'adreſsèrent à la diète pour demander d'y avoir entrée, mais la légiſlation nouvelle venoit d'être conſommée, & on ſe contenta d'en gratifier un certain nombre des priviléges de la nobleſſe.

Les états du royaume, compoſés comme on vient de le voir, s'aſſem-

blent à Stockholm dans différens lieux. Les nobles dans leur hôtel, le clergé dans la cathédrale, les bourgeois à l'hôtel-de-ville, les payſans dans une ſale paticulière de ce même hôtel.

Quand ils ont ouvert leurs ſéances & choiſi leurs orateurs reſpectifs, les quatre ordres ſe rendent à la ſale du palais où le roi dans ſes habits royaux, aſſis ſur ſon trône, leur communique par une courte harangue les motifs de leur convocation, en les invitant à l'aider de leurs conſeils & à s'occuper du bien du royaume. En réponſe à ce diſcours les quatre orateurs complimentent ſa majeſté au nom de leurs ordres reſpectifs, après quoi tous les députés ſe retirent.

Voici de quelle manière ſe font les loix. Pendant les ſéances de la diète chaque député a le droit de faire à l'ordre dont il eſt membre une propoſition dont il délibère. Cette propoſition eſt acceptée ou rejetée à la pluralité. Si elle eſt agréée, l'ordre envoie une députation aux trois autres pour la leur préſenter, & ſi trois ordres l'approuvent les quatre orateurs vont la préſenter au roi. S. M. après cela appelle les quatre ordres au palais & leur communique ſa réſolution ſur cette propoſition. Si elle eſt négative, la propoſition tombe; ſi le roi l'approuve, elle devient une loi de l'état.

Si la propoſition vient du roi, S. M. commence par l'adreſſer aux ſénateurs qui donnent leur avis par écrit. Du ſénat elle eſt portée à la délibération des états. S'ils l'approuvent, les quatre ordres ſe rendent au palais pour l'annoncer au roi. S'ils la rejettent, ils chargent leurs orateurs de lui remettre un mémoire dans lequel ils expoſent les motifs de leur diſſentiment.

Lorſque le roi juge à propos de mettre fin à la diète, il appelle les états au palais & les congédie par un diſcours qu'il leur adreſſe.

# CHAPITRE V.

*Remarques générales ſur la population, les revenus, les établiſſemens militaires & les loix pénales de la Suède.*

SUEDE. La population de ce royaume eſt connue avec plus de certitude peut-être que celle d'aucun autre état de l'Europe. C'eſt une ſuite du ſoin particulier qu'a pris le gouvernement de ſe procurer des regiſtres exacts des mariages, naiſſances & morts. Pour cet effet on a établi à Stockholm en 1749 une commiſſion nommée *commiſſion des tabelles*, chargée du ſoin de ces regiſtres, & qui eſt en correſpondance avec toutes les villes & les paroiſſes du royaume. Elle diſtribue à tous les magiſtrats & curés des modèles de regiſtres dans leſquels ils doivent inſcrire les mariages, les naiſſances & les morts de leurs diſtricts, & marquer le nombre des habitans qui s'y trouvent, & on prend des précautions extraordinaires pour qu'il ne s'y gliſſe point d'erreurs.

Ce regiſtre eſt diviſé en pluſieurs tables. La première eſt une table générale des naiſſances, morts & mariages. La ſeconde eſt une table des morts, la troiſième une table du nombre des habitans. Les deux premières ſont remplies par les curés, & envoyées annuellement à la commiſſion. La dernière par les curés dans la campagne & par les magiſtrats dans les villes, & on ne les envoie que tous les trois ans. (1)

On joint à ces deux premières tables le nombre des enfans légitimes & illégitimes, le mois où ils ſont nés, les doubles ou triples accouchemens, l'âge des femmes qui accouchent, l'âge de ceux qui ſe marient,

(1) Ce qui facilite beaucoup le calçul du nombre des habitans, c'eſt la capitation, & le ſoin auquel les curés ſont obligés de tenir des regiſtres exacts. Il y a environ trente ans qu'on fit en Suède une loi qui ordonnoit que tous les enfans appriſſent à lire. Ce réglement eſt regardé comme faiſant partie de la diſcipline eccléſiaſtique, & les curés, en examinant les enfans de leurs paroiſſes, font une grande attention à ce qu'il ſoit obſervé.

le

le nombre des divorces, le ſexe & l'âge de ceux qui meurent, les cauſes de leur mort accidentelles & naturelles, le mois où ils ſont morts, les maladies qui ont le plus régné dans chaque ſaiſon, le nombre total des morts, &c. Rien de mieux imaginé que ces tables qui ſeroient infiniment utiles dans tous les états.

Le célèbre aſtronome Wargentin qui étoit membre de cette utile commiſſion, a publié dans les mémoires de l'académie des Sciences une relation claire & exacte de la manière dont la commiſſion remplit ſon objet & ſe procure toutes les informations néceſſaires, & il a formé en dépouillant ces regiſtres une eſtimation du nombre annuel des morts.

Sur neuf années conſécutives il a calculé qu'à la campagne la proportion des naiſſances aux morts eſt comme de 1 à 35, ou ſi l'année eſt extrêmement ſaine à 36 & même à 37; & qu'à Stockholm cette proportion eſt de 1 à 20. Il ajoute que pendant le même période il y a eu 2036 hommes, & 3540 femmes au-deſſus de l'âge de 90, deſquels 212 hommes & 328 femmes étoient âgés de 100 à 105, 31 hommes & 76 femmes entre 106 & 110 ans, 22 hommes & 19 femmes entre 111 & 120 ans, un homme âgé de 122 ans & une femme de 127. A la ſuite eſt une table des mariages, naiſſances & morts depuis 1755 juſques en 1763.

Dans l'état de la Suède par Cantzler (ouvrage excellent par l'exactitude & le ſavoir qui y régnent) on trouve qu'en 1760 la population de la Suède ſe montoit à 2,383,113 habitans; que ſur ce nombre il y en avoit 160,888 demeurant dans des villes, outre la nobleſſe & le clergé, & 2,220,225 demeurant dans les campagnes, la nobleſſe & le clergé compris, & qu'on pouvoit eſtimer, ſans beaucoup ſe tromper, que le nombre total des habitans pouvoit être diviſé comme il ſuit: 10,645 perſonnes nobles; 18,197 eccléſiaſtiques avec leurs familles, les étudians compris, 162,888 habitans des villes & leurs familles, 2,191,383 habitans de la campagne, y compris ceux qui travaillent aux mines, &c.

J'ajouterai à cette liſte celle des morts & des naiſſances & du nombre des habitans. Le lecteur ne doutera pas de ſon exactitude quand il ſaura que je la tiens de M. Wargentin lui-même.

SUÈDE.

*Liſte des naiſſances & des morts dans tout le Royaume.*

| Années. | NAISSANCES. Mâles. | Femelles. | Total. | MORTS. Mâles. | Femelles. | Total. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 1749 | 38,647 | 37,639 | 76,286 | 29,869 | 31,302 | 61,171 |
| 1750 | 41,698 | 40,242 | 81,940 | 28,887 | 29,958 | 58,845 |
| 1751 | 44,771 | 43,370 | 88,141 | 28,231 | 29,146 | 57,377 |
| 1752 | 42,915 | 41,453 | 84,368 | 30,592 | 30,275 | 68,867 |
| 1774 | 47,082 | 45,380 | 92,462 | 37,966 | 29,249 | 57,215 |
| 1775 | 47,492 | 46,030 | 93,522 | 32,254 | 33,158 | 65,412 |
| 1776 | 46,280 | 44,583 | 90,863 | 31,982 | 32,437 | 64,419 |
| 1777 | 47,122 | 45,334 | 92,456 | 35,227 | 35,830 | 71,957 |

*Nombre des habitans en Suède.*

| | Mâles. | Femelles. | Total. |
|---|---|---|---|
| 1752 | 1,045,622 | 1,170,017 | 2,215,639 |
| En 1776 | 1,284,987 | 1,386,962 | 2,671,949 |
| 1781 | Environ | ——— | 2,767,000 |

En comparant la population de la Suède à ces trois différentes époques, le lecteur verra que ce royaume a réparé graduellement les pertes immenſes qu'il avoit faites pendant les guerres ruineuſes & continuelles du règne de Charles XII. Dans un période de trente ans le nombre des habitans s'eſt accru de 551,361; c'eſt-à-dire, d'un cinquième de ſa population actuelle.

## II. *DES REVENUS DE LA SUÈDE.*

Ils dérivent principalement des domaines de la couronne, & après cela des dixmes, de la capitation, des droits d'entrée & de ſortie ſur les marchandiſes, ſur les mines & les forges, ſur les liqueurs diſtillées, des impôts ſur les penſions, appointemens & emplois, de la taxe ſur les cheminées, & le monopole du ſalpêtre.

Le revenu net en 1772, avant la révolution, ſe montoit à 908,434 liv. ſterl., & par le moyen de quelques réglemens faits enſuite avec le conſentement de la diète à l'époque de la révolution, ce revenu eſt monté à environ un million ſterl. Mais il faut bien obſerver que les dépenſes publiques ne ſont pas toutes priſes ſur cette ſomme, parce que la plus

grande partie de l'armée, & une petite partie de la flotte, objets des plus onéreux dans les autres états, ſont entretenues en Suède ſans qu'il en coûte rien à la couronne. A la diète de 1778 les états accordèrent au roi un don gratuit de 175,000 liv. ſterl. à l'occaſion de la naiſſance du Prince-Royal.

Aucun pays peut-être n'a éprouvé à un plus grand degré tous les maux attachés au manque d'eſpèces d'or & d'argent, à la rareté des eſpèces même de cuivre, & à une fluctuation perpétuelle dans la valeur des billets de banque qui, pendant un certain temps, étoit le ſeul effet qui eût cours. Ces maux dont on trouve la peinture dans les ouvrages de pluſieurs voyageurs, & qui menaçoient l'état d'une banqueroute totale, n'exiſtent plus aujourd'hui. Le Roi y a entièrement remédié, conformément au vœu des états qui lui avoient confié en 1772 cette tâche difficile. S. M. ayant emprunté en Hollande 750,000 liv. ſterl. ſupprima un grand nombre de billets de banque, & fit circuler une telle quantité de monnoies d'argent d'une grande pureté & très-commodes; qu'en voyageant en Suède nous n'eûmes aucune peine à changer notre or & nos billets de banque contre de la monnoie d'argent, même dans les provinces éloignées & dans les plus petites villes.

Le Roi a auſſi aboli en grande partie les diverſes méthodes compliquées & embarraſſantes de compter l'argent qui varioient dans les divers lieux & dans les différentes circonſtances, & il a preſcrit une manière fort ſimple de compter qui doit être générale dans tout le royaume, & être obſervée dans toutes les occaſions.

## III. *ÉTABLISSEMENT MILITAIRE.*

L'armée ſuédoiſe eſt diviſée en milice nationale & troupes réglées ou *régimens de garniſon.* Ces derniers qui ſont ſur le pied allemand, ſont compoſés de Suédois & d'étrangers enrôlés, ſuivant l'uſage; ils ſont dans diverſes garniſons, & payés en argent. A l'égard de la milice nationale, ſon établiſſement fixe eſt dû à Charles XI. Ce prince s'étant remis en poſſeſſion des domaines de la couronne prodigués par ſes prédéceſſeurs, il en reſtitua quelques-uns à condition que ceux qui poſſéderoient une certaine étendue de terres fourniroient un ſoldat. Il aſſigna d'autres terres

SUEDE.

à l'entretien des officiers. Il fut réglé par une loi que les terres aſſignées ainſi à l'entretien de la milice reſteroient à perpétuité affectées à cet uſage, & ce réglemens furent encore confirmés & étendus en 1723, avec la clauſe qu'ils ſeroient cenſés faire une partie fondamentale de la conſtitution, & qu'ils ne pourroient jamais être révoqués.

Pour comprendre la nature de cet établiſſement, il eſt néceſſaire d'obſerver que le royaume eſt diviſé en diſtricts qui ſont tenus à fournir & à entretenir un nombre déterminé de ſoldats. Tout homme qui tient une certaine étendue de terres de la couronne, appellée *Hemman*, entretient un ſoldat au moyen d'une portion de terre qu'il lui aſſigne avec une petite maiſon & une grange ou étable, outre une paye annuelle de 100 dollars de cuivre, ou 1 liv. ſt. 7 ſ. 8 ¾ d. un habit complet d'étoffe groſſière & deux paires de ſouliers. Quand le ſoldat eſt abſent, ou parce qu'il eſt à l'armée en temps de guerre, ou à l'occaſion des revues annuelles, le tenancier doit cultiver ſa terre à ſes frais pour l'entretien de ſa femme & de ſa famille. Quand il eſt préſent, il peut l'occuper pour ſon compte en lui payant ſa journée comme à un autre laboureur ou journalier. A la mort du ſoldat, ſa femme & ſes enfans ſont obligés de céder la terre & la maiſon à ſon ſucceſſeur que le tenancier doit ſous peine d'amende y établir dans l'eſpace de trois mois.

On réunit un certain nombre de *hemman* pour l'entretien d'un cavalier & de ſon cheval.

Outre les 4 ſchellings 2 d. que paient les propriétaires de chaque *hemman* pour les uniformes des ſoldats, il y a des domaines de la couronne aſſignés au même objet; mais ils ſont en ſi petit nombre qu'ils ſuffiſent à peine à habiller deux régimens. Par cette raiſon les troupes nationales n'étant pas ſous les armes en temps de paix, plus de trois ſemaines par an, on leur donne rarement des uniformes neufs plus d'une fois dans l'eſpace de huit ou neuf ans.

De même les officiers de ces troupes, au lieu de ſolde en argent, ſont entretenus au moyen de certaines terres, nommées *boſtælle*, qu'on leur aſſigne dans les provinces auxquelles le régiment appartient. On leur accorde de plus une certaine quantité de grains provenant des dixmes royales. Chaque province contient le nombre de *hemman* ſuffiſant pour l'entretien d'un régiment; les petites provinces tiennent un régiment

d'infanterie, les grandes un régiment de cavalerie. La terre assignée à un colonel est située au centre de la province & des terres de son régiment; celle d'un capitaine au milieu des terres qui appartiennent à sa compagnie, & ainsi de suite jusques au caporal. SUEDE.

Tous les ans, avant ou après la moisson, lorsque les payſans sont le moins occupés, les compagnies de chaque régiment sont assemblées séparément pendant quinze jours ou trois semaines. Le tenancier est obligé de faire aller à ses frais le soldat & son bagage au lieu du rendez-vous, & de l'y entretenir pendant le temps de la revue. Il y a outre cela une revue générale de tout le régiment tous les trois ans. On exerce aussi les soldats par petits pelotons tous les dimanches après le service divin, & en plus grandes troupes avant les revues & surtout au printemps. En temps de guerre, si ces troupes marchent hors du pays, la couronne se charge de recevoir les contributions ordinaires des tenanciers, & pourvoit le soldat d'habits & de tout ce qui lui est nécessaire.

Au printemps de 1779 l'armée suédoise étoit composée comme il suit.

*Troupes régulières.*

| | |
|---|---|
| Neuf régimens d'infanterie. . . . . | 9,000 |
| Deux de cavalerie. . . . . | 800 |
| Artillerie. . . . . | 2,900 |
| Total . . | 12,700 |

*Milice nationale.*

| | |
|---|---|
| Vingt-un régimens d'infanterie, environ. . . . . | 24,000 |
| Sept de cavalerie. . . . . | 7,400 |
| Dragons. . . . . | 3,400 |
| Total de la milice nationale . . . . | 34,800 |
| Total des troupes régulières & nationales. | 47,500 |

## IV. *Remarques sur les Loix Pénales de Suède.*

Il y a en Suède quatre cours de justice supérieures; (en suédois Hofrœtt) une à Stockholm pour la Suède propre; une à Jonkœping

SUEDE.

pour le royaume de Gothie ; une à Abo pour la Finlande méridionale ; une à Vaſa pour la Finlande ſeptentrionale. Aucune ſentence de mort prononcée par les cours inférieures n'eſt exécutée que quand elle a été confirmée par l'un de ces quatre tribunaux.

Les tribunaux inférieurs s'aſſemblent quand le beſoin l'exige dans les principales villes, & on tient des aſſiſes tous les trois ans ſous la préſidence des juges provinciaux. Dans ces dernières on appelle une ſorte de jurés, qui ſont douze payſans choiſis par le diſtrict & confirmés par le gouverneur de la province ; ils ſont à vie, & la réunion de ſept jurés forme la cour de juſtice. Dans tous les cas criminels le juge leur demande leur avis qui prévaut ſur le ſien lorſqu'ils ſont unanimes. Mais cette inſtitution dans le fait n'eſt qu'une pure formalité. Ces jurés ſont ſi ignorans & ſi pauvres que la plupart ſuivent aveuglement l'avis du juge ; d'ailleurs leur opinion n'eſt comptée que quand ils ſont unanimes, & ils ne ſont pas obligés de l'être comme en Angleterre. Leur négligence, leur nullité ſont ſi notoires que c'eſt une comparaiſon uſitée en Suède que de dire : *endormi comme un juré.*

On décapite & l'on pend les criminels en Suède. Tout homme condamné à mort peut préſenter requête au roi pour demander que ſon procès ſoit revu, ou pour ſolliciter ſa grâce. Les loix ſont ſi peu ſévères que pluſieurs crimes conſidérés ailleurs comme capitaux, ne ſont punis ici que par la peine du fouet, de la priſon au pain & à l'eau, de la ſimple priſon ou des travaux publics. On ne donne jamais plus de 120 coups de verge, & on ne condamne à vivre de pain & d'eau que pour vingt-huit jours au plus. (*)

Le roi a réformé pluſieurs abus très-graves qui s'étoient gliſſés dans les tribunaux. Dans tous les cas de haute-trahiſon il eſt ordonné d'inſtruire

(*) L'air eſt ſi vif dans les pays du Nord & particulièrement en Suède, & la nourriture y eſt ſi peu ſubſtantielle, que condamner les criminels à ne vivre que de pain & d'eau pendant un plus long terme, ce ſeroit les condamner à la mort. Et en général les hommes y ſont obligés de conſommer une beaucoup plus grande quantité d'alimens que dans les pays plus méridionaux. Je tiens cette première obſervation de Suédois très-inſtruits, & j'ai eu occaſion de m'aſſurer de la ſeconde plus d'une fois par mes propres yeux. (*Note du Traduct.*)

le gouvernement avant que de commencer aucune enquête, ordonnance qui a prévenu plusieurs accusations frivoles & plusieurs vexations auxquelles les sujets étoient exposés. Avant l'avénement du roi régnant il étoit très-ordinaire que des personnes accusées, & non convaincues, restassent plusieurs années en prison en attendant leur jugement. On a aboli sous ce règne plusieurs formalités superflues, & les criminels sont jugés dans un terme beaucoup moins long au grand soulagement des malheureux. Le roi a augmenté les salaires des juges, & la part qu'ils avoient dans les amendes leur a été ôtée, mais elle est apliquée à d'autres usages. Par cette judicieuse réforme le roi a considérablement diminué la corruption & prévenu les injustices trop communes auparavant dans les tribunaux. Le roi a encore vengé & assuré les droits de l'humanité en supprimant en 1773 l'usage absurde & barbare de la question, par laquelle on prétendoit arracher des aveux de leur crime à des personnes simplement suspectes. Un autre excellent réglement suivi dans les cours de justice en Suède, mériteroit d'être adopté par-tout, c'est que le procès d'un accusé se poursuit sans qu'il lui en coûte rien; c'est à l'officier de justice chargé de poursuivre d'office le criminel qui lui est dénoncé à faire aux frais du public toutes les dépenses nécessaires.

SUEDE.

# CHAPITRE IV.

*Départ de Stockholm — Deſcription d'Upſal — Ancien palais de cette ville — De la famille de Sture & de ſa chûte — Folie d'Eric XIV — Cathédrale — Tombeau & caractère de Guſtave-Vaſa — De ſes deſcendans — Tombeau de Jean III — Catherine Jaghellon — Univerſité d'Upſal — Bibliothéque — Codex argenteus — Du profeſſeur Bergman — Société royale — Moraſteen, lieu où l'on proclamoit anciennement les rois de Suède.*

SUEDE. QUOIQUE le temps de mon ſéjour en Suède fût limité, je ne voulois pas quitter ce pays ſans voir Gothembourg, la ville du royaume la plus commerçante après Stockholm, & le canal de Trolhetta qu'on m'avoit repréſenté comme un ouvrage étonnant. Mes compagnons préférant de voir les mines de Fahlun & de Danamora je les quittai à Stockholm & les rejoignis à Carlſerona. M'étant pourvu d'un chariot ouvert qui eſt la voiture ordinaire du pays & l'ayant rendu plus commode par le moyen de deux fauteuils ſuſpendus ſur des reſſorts, je partis le quatrième Mars de bon matin, accompagné d'un domeſtique ſuédois qui parloit françois, & j'arrivai le même jour à Upſal qui eſt à 45 milles environ de Stockholm.

Cette ville ſituée à l'entrée d'une plaine ouverte, fertile en grains & en pâturages, eſt petite, mais fort jolie & contient environ 3000 habitans outre les étudians. Le plan en eſt fort régulier. Elle eſt partagée en deux parties preſque égales par un ruiſſeau, & les rues ſe coupent à angles droits. Au milieu eſt une grande place. Le plus petit nombre des maiſons eſt de brique. Les autres ſont formées de grandes pièces de bois taillées en forme de planches & peintes en rouge. Les toits ſont couverts de gazons. (*) Chaque maiſon à une cour ou un jardin.

(*) On poſe ces gazons ſur des écorces de bouleau. ( *Note du Trad.* )

Le

Le vieux Upſal qui eſt d'une grande antiquité, & dont il eſt fait mention dans les plus anciennes annales du Nord, doit avoir été à peu de diſtance de la ville qui porte à préſent ce nom. C'étoit là que dans le temps du paganiſme on voyoit un temple célèbre par les ſacrifices qui s'y faiſoient & par la réſidence du grand prêtre d'Odin. Le nouvel Upſal a été fondé bien long-temps avant Stockholm. On ne ſait, à la vérité, par aucune autorité certaine l'époque préciſe de ſon origine; mais la plupart des antiquaires ſuédois ont conjecturé avec beaucoup de vraiſemblance que cette ville avoit d'abord été un fauxbourg de l'ancien Upſal, & qu'elle s'étoit élevée ſur ſes ruines lorſque celle-ci tomba en décadence ou fut abandonnée.

*Upſal* étoit autrefois la capitale de la Suède & la réſidence de ſes rois. Le palais fut commencé en 1549 par Guſtave Vaſa & achevé par ſon fils Eric XIV. C'étoit un bâtiment vaſte & magnifique, mais il a été brûlé en grande partie en 1702. Ce qui en reſte eſt élevé ſur une colline d'où la vue eſt fort belle & fort étendue. C'eſt une aîle, une partie d'une autre, & la principale façade a été réparée & peinte en rouge. Une ancienne entrée, beaucoup de ruines, des arcades, des voûtes ſont des preuves & des reſtes de ſon antique magnificence. La ſalle où la diète s'aſſembloit a été convertie en grenier, & ſa vaſte étendue eſt la ſeule choſe qui réponde encore à la dignité de ſon ancienne deſtination, car elle a 140 pieds de longueur ſur 90 de largeur. Le peu d'appartemens qui reſtent dans l'aîle de ce bâtiment à demi ruinée ſert de priſon ordinaire. Au-deſſous ſont trois voûtes qui ſervoient autrefois de priſons d'état. C'eſt-là que fut enfermé, entr'autres perſonnes illuſtres, le comte Svante-Sture iſſu d'une ancienne maiſon qui avoit donné pluſieurs régens à la Suède, & qui étoit le plus près du trône avant que Guſtave-Vaſa fût appellé à y monter. On voit encore ſur la porte quelques caractères confus que, ſuivant la tradition, le comte Sture traça au moment où la mort de ſon fils le plongeoit dans le déſeſpoir. La vue de ces caractères & le nom de Sture me rappella la fin tragique de cette malheureuſe famille, & la ſombre démence d'Eric XIV qui cauſa cette terrible cataſtrophe. La défiance & les ſoupçons que ce prince avoit conçus contre la nobleſſe de Suède croiſſant avec les malheurs de ſon règne le jettèrent enfin dans la démence. Il voyoit des complots dans les choſes

SUEDE.

les plus ſimples, & adoptoit tous les bruits de révolte les plus abſurdes que ſes favoris avoient ſoin de répandre quand ils vouloient l'effrayer ou l'irriter.

La famille de Sture étant la principale du royaume, fut auſſi le principal objet de ſa jalouſie : le comte Svante-Sture & ſes fils Eric & Nicolas furent accuſés ſur les ſoupçons les plus mal fondés & ſur la parole de quelques témoins ſubornés, d'avoir conſpiré contre la vie du roi. On les fit arrêter & enfermer dans le palais d'Upſal ; pendant qu'on faiſoit leur procès, le roi ſe rendit dans la priſon où étoit Nicolas, & l'ayant appelé traître, lui donna un coup d'épée dans le bras, pendant que le jeune comte proſterné à ſes pieds s'efforçoit d'appaiſer ſa furie. Tirant enſuite le poignard de ſa bleſſure, il le baiſa & le préſenta au roi qui peu touché de cette marque de fidélité & de ſoumiſſion, recommença à le frapper, & ordonna à ſon domeſtique d'achever de le faire mourir. Saiſi enſuite d'un remords ſubit, il s'enfuit dans la priſon où étoit enfermé le comte père de celui qu'il avoit aſſaſſiné, & ſe jettant à ſes pieds, il s'écria dans ſon déſeſpoir : *Je vous conjure au nom de Dieu de pardonner ce que j'ai fait contre vous. Volontiers*, repliqua le comte en fondant en larmes, *mais ſi la vie de mon fils eſt en danger, vous en répondrez devant Dieu. J'étois bien sûr, repliqua le roi furieux, que jamais je n'obtiendrois votre pardon.* Enſuite ayant fait reſſerrer le comte plus étroitement, il ſortit du palais habillé en payſan, & accompagné d'un petit nombre de gardes, il erra long-temps dans le pays comme un homme aliéné. Denys Bury ſon précepteur l'ayant rencontré dans cet état, ſe jetta à ſes pieds, & le conjura d'épargner la vie de ſes illuſtres priſonniers ; mais cette demande lui fut fatale à lui-même, auſſi bien qu'à ceux pour qui il intercédoit. Eric fit tuer Denys ſur le champ par un de ſes gardes, & il envoya auſſitôt des ordres pour qu'on exécutât promptement les priſonniers, ordres qui, quoiqu'ils fuſſent ceux d'un prince en démence, ne furent que trop fidellement ſuivis, & qui détruiſirent juſqu'aux derniers rejettons de l'ancienne famille des Sture.

Pendant qu'Eric erroit dans les bois, livré au déſeſpoir & aux remords, il fut enfin découvert par ſa femme Catherine, plus ſemblable, dit Dalin, à une bête féroce qu'à un homme. La préſence de cette femme chérie opéra ſur lui comme par enchantement, elle calma ſes tranſports, l'engagea

à prendre de la nourriture & du repos, & l'accompagna jusqu'à Stockholm où il reprit peu-à-peu l'usage de sa raison. Mais bientôt après retombant dans son état ordinaire de défiance & de soupçons, il se rendit si méprisable & si odieux, qu'il fut dépossé par ses deux frères, dont l'aîné Jean monta sur le trône dont il s'étoit rendu si indigne. SUEDE.

Upsal est le siége d'un archevêque & l'un des plus anciens établissemens chrétiens qu'il y ait eu en Suède. Evérinus en fut le premier évêque; il étoit anglois de naissance, & passa en 1026 dans ce pays, pour travailler à la conversion des habitans du vieux Upsal. On rapporte dans son histoire que la conformité de l'anglois & du suédois fut un des motifs qui détermina Evérinus & ensuite plusieurs de ses compatriotes à aller prêcher l'évangile en Suède; il étoit encore plus qualifié pour cette tâche, par la douceur de son caractère; il ne forçoit point les naturels du pays, comme cela n'étoit alors que trop ordinaire, à embrasser la doctrine chrétienne par la violence & les persécutions, mais il tâchoit de la leur faire aimer par la persuasion & par l'exemple.

C'est dans le centre de la ville qu'est la cathédrale, grand bâtiment de briques d'une architecture gothique; il en faut excepter deux tours plus modernes, ornées de petits piliers de marbre doriques qui défigurent la symétrie générale de cette église. Elle a été commencée dans le milieu du treizième siècle sous la direction d'Etienne Bonneville, architecte françois, qui prit pour modèle l'église de Notre-Dame de Paris; elle a souvent été endommagée par le feu, mais on l'a toujours réparée avec soin.

En entrant dans cette cathédrale, je contemplai avec le plus grand respect, & même avec une admiration qui tenoit de l'enthousiasme, le sépulcre où sont dépossés les restes vénérables de Gustave-Vasa. Il est dans une chapelle particulière construite en marbre, avec quatre pyramides de bois à chaque angle; mais il en manque une aujourd'hui. La statue en marbre est sur sa tombe entre celles de ses deux premières femmes qui sont enterrées avec lui.

Né simple particulier, & élevé à l'école de l'adversité, Gustave obtint la couronne au premier de tous les titres, celui de la reconnoissance de ses concitoyens, pour de longs & de fidelles services. La Suède lui dut d'être délivrée d'un joug étranger, & de l'oppression d'un tyran, l'abolition

SUEDE.

de la monarchie élective, l'établiſſement de la ſucceſſion héréditaire, & l'introduction de la religion proteſtante.

L'inſcription qui eſt ſur ſa tombe nous apprend qu'il naquit en 1490, qu'il fut nommé adminiſtrateur de Suède en 1520, élu roi en 1523, couronné en 1528 & qu'il mourut en 1560, après un règne glorieux de 40 ans Egalement grand, ſoit qu'on le conſidère comme législateur, guerrier, ou politique, il ſe diſtingua dans toutes les ſtations de la vie par ſa froide intrépidité, par ſon activité, par ſon intégrité, par ſa prévoyance, par ſon habileté dans la législation, par la protection qu'il accorda aux lettres & aux ſciences, par ſon affabilité pour les perſonnes de tout rang, par ſa piété ſolide & éclairée. Ces grandes qualités étoient relevées par un air majeſtueux & plein de grâces, & ſurtout par une éloquence irréſiſtible qui lui attiroit l'admiration & la confiance de tout le monde. On peut dire de lui avec juſtice, que le monarque le plus arbitraire n'exerça jamais une plus grande autorité ſur ſes eſclaves, que celle que Guſtave devoit à l'affection volontaire de ſes concitoyens. En un mot il fut eſtimé par les étrangers, autant que par ſon peuple; par ſes contemporains auſſi bien que par la poſtérité, & regardé comme le plus ſage & le meilleur des princes qui ont jamais orné le trône.

Outre pluſieurs inſcriptions & épitaphes en vers & en proſe dont la tombe de ce prince eſt chargée, on y trouve deux tables généalogiques qui le font deſcendre des anciens rois de Suède, comme ſi la gloire de Guſtave n'illuſtroit pas plutôt ces anciens rois, qu'elle ne peut emprunter de l'éclat de cette deſcendance équivoque. Sa poſtérité a occupé le trône de Suède de mâle en mâle juſques à Guſtave-Adolphe. Après Chriſtine fille de ce dernier, la branche de Deux-Ponts, formée par le mariage d'une princeſſe de la maiſon de Vaſa avec un prince Palatin de Deux-Ponts a régné juſqu'à la mort de Charles XII ou plutôt juſques à l'abdication de ſa ſœur Ulrique-Eléonore en faveur de ſon époux le Landgrave Fréderic de Heſſe-Caſſel. A la mort de ce prince les états déférèrent la couronne à Adolphe-Fréderic, d'une branche cadette de la maiſon de Holſtein-Gottorp, (qui eſt elle-même une branche de celle de Dannemarc ou d'Oldenbourg.) Adolphe-Fréderic père du roi régnant appartenoit auſſi à la maiſon de Vaſa, par une fille du roi Charles IX qui étoit ſa biſaïeule.

Dans la chapelle voiſine eſt le tombeau de Jean III qui monta ſur le trône de Suède en 1568. Il ne dut ſon élévation qu'à l'état de démence où étoit ſon frère Eric XIV, & qui lui fournit les moyens de le dépoſer. Ce fut encore un fils du grand Guſtave peu digne d'un tel père. Dévoué ſervilement à ſa femme, il perdit bientôt l'affection de ſes ſujets par ſa foibleſſe & ſon imprudence, & ſurtout par les efforts qu'il fit pour rétablir la religion Catholique en Suède. Quoiqu'il n'eût pas été aſſez ſcrupuleux pour craindre d'empoiſonner ſon frère Eric, il ſe fit une religion de jeûner un jour de la ſemaine parce que le pape l'avoit condamné à expier par cette pénitence le meurtre de ſon frère. Bigot dans toutes les ſectes, il n'avoit aucun principe fixe de religion, & il ſe montra tour-à-tour proteſtant ou catholique, ſuivant la croyance des perſonnes qui le gouvernoient. SUEDE.

Pendant le règne de ſon père, il fut zèlé luthérien, il fut catholique auſſi long-temps qu'il vécut avec ſa première femme; il redevint luthérien en épouſant une dame ſuédoiſe qui étoit luthérienne, du moins il témoigna à ſa mort, beaucoup d'indifférence pour la nouvelle lithurgie qu'il avoit voulu introduire en Suède, au riſque d'y exciter une guerre civile. Une courte épitaphe où l'on exagère ſes qualités militaires nous apprend que ce prince poſſédoit à un degré éminent la connoiſſance de pluſieurs langues; on auroit pu ajouter que ſon érudition étoit très-étendue, & peut-être plus grande qu'il ne convient à un ſouverain, que ſa figure étoit des plus agréables, & ſes manières très-engageantes & très-affables. Il mourut en 1592, ſans être ni eſtimé ni regretté, laiſſant à ſon fils Sigiſmond roi de Pologne auſſi peu aimé & auſſi ſuperſtitieux que lui, le trône de Suède ſans autorité, poſſeſſion précaire qui lui fut bientôt enlevée par Charles IX troiſième fils de Guſtave-Vaſa, prince de mérite, mais principalement connu dans l'hiſtoire pour avoir été le père du grand Guſtave-Adolphe.

Un monument ſuperbe eſt élevé près de-là à Catherine Jaghellon, princeſſe polonoiſe auſſi belle qu'aimable, & qui ſut prendre un aſcendant abſolu ſur le roi Jean III ſon époux, aſcendant qui fut la ſource des guerres civiles & religieuſes qui déshonorèrent le règne de ce prince & firent le malheur de ſes peuples & le ſien. Gouvernée elle-même par des moines ambitieux & fanatiques, Catherine voulut par leurs conſeils

SUEDE.

forcer les Suédois à embraſſer la religion catholique, & ce ne fut qu'après ſa mort, en 1583, que ce projet étant abandonné par ſon époux le calme fut rétabli en Suède.

La ſacriſtie de cette cathédrale contient diverſes reliques & monumens de l'antiquité. Dans ce dernier genre on remarque un vieux tronc d'arbre groſſièrement ſculpté en forme de tête à-peu-près humaine. On lui donne le nom d'image du Dieu Thor, autrefois adoré dans ces contrées, & auquel on offroit des ſacrifices humains au vieux Upſal. La groſſièreté de cet ouvrage ne permet pas de douter de ſa haute antiquité, & ç'a été probablement une des idoles auxquelles les peuples ſuperſtitieux de ces temps rendoient un culte public, puiſqu'en général dans ces âges reculés, & chez les peuples barbares, les idoles ſont ordinairement des ſtatues auſſi informes & auſſi mal travaillées. (*)

Une pierre à aiguiſer qui a pluſieurs pieds de longueur attira enſuite mon attention. La tradition porte qu'Albert de Mecklenbourg roi de Suède en 1434, envoya cette pierre par dériſion à Marguerite de Valdemar (**), en lui recommandant de s'en ſervir pour aiguiſer ſon

---

(*) Je remarquerai ſur ce que dit ici M. Coxe qu'il eſt très-incertain ſi cette ancienne ſtatue eſt celle du Dieu Thor. *Peringskiold* très-ſavant antiquaire Suédois qui l'avoit examinée & qui l'a fait graver avec ſoin, paroît en douter; elle a pu repréſenter quelque autre divinité, mais elle eſt ſans doute fort ancienne.

A l'égard de ce que dit M. Coxe que Thor étoit une divinité autrefois adorée en Suède, il eſt certain que ſon culte étoit bien plus étendu, puiſqu'on ne peut douter que toutes les nations de la Scandinavie & de la Germanie n'adoraſſent ſous ce nom le dieu de l'air, des météores & ſurtout de la foudre. Les Celtes ou Gaulois lui rendoient auſſi probablement un culte ſous le nom de *Taranis*, c'étoit le Jupiter de toutes ces nations; auſſi le même jour qui, dans le calendrier romain, étoit conſacré à Jupiter, au dieu tonnant (le Jeudi) le fut à Thor, & porte encore dans le Nord le nom de Thorſdag en danois, Donnerſtag en allemand, Thursday en anglois, &c. (*Note du Traduct.*)

(**) Marguerite, reine de Dannemarc & de Norvège, ſurnommée la Sémiramis du Nord, princeſſe célèbre dans l'hiſtoire par ſes grandes actions & ſon génie ſupérieur. Tous les hiſtoriens modernes & étrangers lui donnent, comme M. Coxe, le nom de Marguerite *de Valdemar* qui n'eſt point ſon nom, & qui eſt auſſi impropre que ſi on appeloit la reine d'Angleterre Eliſabeth, *Eliſabeth de Henri*, parce qu'elle étoit fille de Henri VIII. Ce qui a donné lieu à cette mépriſe tant de fois répétée,

épée & toutes celles de ſon armée; mauvaiſe plaiſanterie à laquelle il eut ſans doute regret lorſqu'il fut battu & fait priſonnier par cette même femme qu'il avoit voulu tourner en ridicule.

La troiſième curioſité eſt un lambeau déchiré d'une chemiſe de femme attaché à un bâton en guiſe de drapeau, qu'on nomme la chemiſe de Marguerite. Ce ſingulier étendart fut, dit-on, déployé dans un jour de bataille pour ranimer le courage de l'armée (danoiſe apparemment.) On ne nous dit d'ailleurs aucune circonſtance de cet événement qui paroît aſſez incertain & mérite peu d'être approfondi.

Les rois de Suède étoient anciennement couronnés dans la cathédrale d'Upſal. Ulrique Eléonore eſt la dernière qui y ait reçu la couronne; cette cérémonie s'eſt faite à Stockholm depuis ce temps-là.

L'univerſité d'Upſal eſt ce qui fait le plus grand luſtre de cette ville. C'eſt la plus ancienne de Suède. En 1246 le comte Birger, régent du royaume, fonda une école à Upſal. En 1478 Stenon-Sture autre régent jetta les fondemens de l'univerſité. Eric de Poméranie roi de Suède, avoit eu le même deſſein, mais il n'avoit pu l'exécuter. On adopta les réglemens de l'univerſité de Paris, & les états du royaume leur donnèrent force de loi la même année. Guſtave-Vaſa la protégea avec zèle; il y avoit été élevé, & comme cette univerſité étoit fort déchue il lui accorda de nouveaux priviléges, & la dota ſi richement qu'il peut en être regardé comme le ſecond fondateur. Elle ſouffrit encore beaucoup durant les guerres de Charles IX & de ſon concurrent au trône Sigiſmond roi de Pologne, mais elle fut de nouveau rétablie par Guſtave-Adolphe, prince très-éclairé & ami des lettres qui ſeroit plus célèbre à ce titre ſi ſon mérite comme ami des muſes ne ſe perdoit en quelque ſorte dans l'éclat de ſes grands exploits guerriers. Il bâtit à ſes frais un grand édifice à l'uſage de l'univerſité, il lui fit préſent des biens patrimoniaux de la maiſon de Vaſa, & par-là il augmenta les ſalaires des profeſſeurs

---

c'eſt que dans une des éditions des *Révolutions de Suède, par l'abbé de Vertot*, on lit *Marguerite de Valdemar* pour *Marguerite, fille de Valdemar*, & cette faute d'impreſſion eſt corrigée à l'errata. M. de Voltaire, à qui on en avoit fait la remarque, & qui avoit vu cet errata de ſes yeux, n'a pas laiſſé d'accréditer cette dénomination inexacte, en la répétant conſtamment dans ſon hiſtoire univerſelle. (*Rem. du Trad.*)

SUEDE.

& pourvut à l'entretien de 150 étudians. Ses ſucceſſeurs & pluſieurs particuliers ſuivirent cet exemple. Les fonds de l'univerſité s'accrurent, & le nombre des étudians qu'elle entretenoit augmenta conſidérablement.

A la tête de l'univerſité eſt un chancelier élu par les profeſſeurs & confirmé par le roi. C'eſt toujours un homme du premier rang & des plus conſidérables du royaume. Il explique les ſtatuts & réglemens, termine les différends de quelque importance, fait parvenir au roi les demandes & requêtes de l'univerſité. En ſon abſence c'eſt l'archevêque d'Upſal qui fait les fonctions.

La préſidence eſt exercée tour-à-tour par un des profeſſeurs à qui on donne le titre de *recteur magnifique*. C'eſt une eſpèce de juge de paix. Il punit les petits délits des étudians en les envoyant en priſon, & juge les différends de peu d'importance. L'univerſité a ſa propre cour de juſtice, nommé le *petit conſiſtoire* pour juger ceux qui relèvent d'elle; elle eſt compoſée d'un certain nombre de profeſſeurs. Il y a appel de ſes jugemens devant le *grand conſiſtoire* compoſé de tous les profeſſeurs, & de celui-ci en dernier reſſort devant le chancelier.

Il y a vingt-quatre profeſſeurs à Upſal. Les principaux ſont ceux de théologie, d'éloquence, de botanique, d'anatomie, de chymie, d'hiſtoire naturelle, d'aſtronomie, d'agriculture. Leurs apointemens annuels ſont de 70 à 100 liv. ſterl. Quand une chaire vient à vaquer, le corps préſente trois candidats au roi qui en choiſit un. Les profeſſeurs donnent *gratis* quatre leçons par ſemaine, pendant le terme que durent les leçons, & le même nombre de leçons particulières pour le prix de cinq ſchellings par chaque écolier. Un profeſſeur qui a ſervi trente ans peut ſe retirer avec le titre d'émérite & jouit de ſa penſion le reſte de ſa vie.

On reçoit les jeunes gens à Upſal à l'âge d'environ 16 ans; ils ne demeurent pas comme dans nos univerſités d'Angleterre dans des colléges, mais dans des maiſons de particuliers, & vont prendre leurs leçons chez des profeſſeurs ou dans des ſalles deſtinées à cet uſage. Les pauvres étudians ſont défrayés par ce qu'on appelle *ſtipendia*, petites penſions dont le fond a été fait ou par la couronne ou par des particuliers, & ordinairement affectées aux habitans de certaines provinces. Les degrés que cette univerſité confère ſont celui de *candidat de philoſophie* qui répond à notre *bachelier des arts*, & celui de *maître de philoſophie ou de maître-ès-arts*.

*maître-ès-arts.* Il faut ſubir pluſieurs examens & ſoutenir des thèſes pour acquérir ces degrés, de même que pour être reçu docteur en droit, & en médecine. Il faut auſſi paſſer par ces épreuves pour être reçu docteur en théologie, à moins que, comme il arrive ordinairement, ils ne ſoient reçus par l'univerſité ſur un ordre du roi. Le nombre des étudians varie chaque année, comme dans tous les corps de cette eſpèce, mais on peut l'eſtimer année commune d'environ cinq cent.

Cette univerſité a été appelée avec juſtice par Stillingfleet, *la grande, la première des écoles pour l'hiſtoire naturelle.* C'eſt en effet la meilleure des académies du Nord, & dès le temps de ſon inſtitution elle a produit des hommes diſtingués dans toutes les ſciences. Les ſavans ouvrages que divers de ſes membres ont publiés depuis peu prouvent aſſez avec quel ſuccès on y cultive en particulier les ſciences naturelles, & les thèſes ſeules que les étudians d'Upſal ont ſoutenues en diverſes occaſions formeroient une collection très-intéreſſante. J'ai eu auſſi occaſion de lire pluſieurs morceaux ſur des ſujets de littérature, ſur les antiquités, les langues, &c. où j'ai trouvé un goût & une érudition qui font honneur à leurs auteurs. Le recueil intitulé *Aménités Académiques* eſt un de ceux qui ont le plus étendu la réputation de cette ſavante ſociété. C'eſt un choix de thèſes ſur des ſujets d'hiſtoire naturelle ſoutenues ſous la préſidence du célèbre Linnæus. Voici ce que dit de cet ouvrage le docteur Pulteney, dans l'examen qu'il a fait des écrits de Linnæus. " Ce recueil „ commença à paroître en 1749 ſous le titre d'*aménités académiques*, ou „ diſſertations ſur des ſujets de phyſique, de médecine & de botanique. „ On peut les regarder comme des ouvrages approuvés par ce ſavant „ profeſſeur & ayant la même autorité que les ſiens; ils ſont même ſou- „ vent deſtinés à les éclaircir & à en confirmer diverſes propoſitions. „ On y trouve diverſes obſervations curieuſes qui ſont expoſées avec „ beaucoup d'exactitude & de ſavoir. „

La bibliothéque de l'univerſité contient pluſieurs manuſcrits & livres de prix. Olaüs Celſius qui a écrit ſur cette collection nous apprend qu'elle doit ſon origine à la libéralité de Guſtave-Adolphe qui donna à l'univerſité ſa propre bibliothéque, très-conſidérable pour le temps, & pluſieurs autres bibliothéques qui faiſoient partie des dépouilles des pays où il avoit porté ſes armes victorieuſes. Il s'étoit réſervé toujours

SUEDE.

pour ſa part du butin dans les villes priſes d'aſſaut les livres qui pouvoient s'y trouver. C'eſt ainſi qu'il fit paſſer à Upſal la bibliothéque des jéſuites de Riga, & celle de pluſieurs autres villes de Pologne & d'Allemagne. Ses ſucceſſeurs ſuivirent cet exemple, ainſi les armées ſuédoiſes enrichiſſoient par leurs conquêtes les bibliothéques de leurs pays. *Celſius* nous repréſente auſſi Chriſtine comme une des grandes bienfaitrices de la bibliothéque d'Upſal. Il joint à ces noms celui de quelques particuliers, & entr'autres ceux du comte Magnus de la Gardie, & du ſavant Sparwenfeld qui ramaſſa dans ſes voyages pluſieurs livres curieux, & entr'autres de rares manuſcrits Arabes, Syriaques & Cophtes.

Un des plus précieux ſans doute de ceux qu'on voit ici eſt le manuſcrit des quatre évangiles nommé *Codex argenteus*, à cauſe des lettres d'argent dans leſquelles il eſt en partie écrit. On ſuppoſe que c'eſt une copie de la traduction que fit des évangiles en langue gothique l'évêque Ulphilas, l'apôtre des Goths, au 4^me^ ſiècle. J'ai examiné ce curieux manuſcrit avec beaucoup d'attention. Il eſt de format *in-quarto* Je ne ſais ſi je dois dire qu'il eſt écrit ſur du vélin, du parchemin, ou du papyrus. On diffère ſur ce point. Les feuilles ſont d'une couleur violette, & c'eſt ſur ce fond que les lettres qui ſont toutes capitales ont été enſuite *peintes* en couleur d'argent, excepté les initiales & quelques paſſages qui ſont de couleur d'or. Je me ſuis convaincu par un examen attentif que chaque lettre eſt *peinte*, & non *imprimée*, comme quelques auteurs l'ont aſſuré, au moyen d'un fer chaud appliqué ſur des feuilles d'or ou d'argent. Pluſieurs des lettres d'argent ſont devenues vertes avec le temps, mais les lettres d'or ſont bien conſervées. Ce manuſcrit eſt gâté en pluſieurs endroits, mais ce qui ne l'eſt pas eſt preſque toujours parfaitement liſible.

## *Obſervation du Traducteur.*

Je demande à mes lecteurs la permiſſion de placer ici quelques remarques ſur un ſujet plus intéreſſant qu'il ne ſemble d'abord devoir l'être, & à M. Coxe celle d'être d'un avis différent du ſien après avoir examiné comme lui ce fameux manuſcrit avec une grande attention.

C'eſt M. *Ihre*, célèbre profeſſeur d'Upſal qui a avancé le premier que le *codex argenteus*, quoique d'une très-grande ancienneté n'a point été

écrit ni avec une plume ni avec un pinceau, mais que les caractères en ont été réellement imprimés, & qu'à cet égard c'eſt un manuſcrit unique dans le monde, quoique l'on ſache d'ailleurs qu'il y avoit une manière d'écrire connue des anciens ſous le nom *d'encauſtum*, à cauſe d'un fer chaud dont on ſe ſervoit pour imprimer les caractères, méthode oubliée depuis long-temps, & que par cette raiſon Pancirolle a miſe dans le nombre des arts qui ſe ſont perdus.

Quelque ſingulière que puiſſe d'abord paroître une aſſertion ſi contraire au préjugé général qui veut que les anciens ayent entièrement ignoré l'art de l'imprimerie, les raiſons ſur leſquelles elle eſt fondée ne peuvent, je penſe, que paroître du plus grand poids; & du moins on ne les détruit pas en affirmant ſimplement qu'à l'inſpection du manuſcrit on s'eſt convaincu que chaque caractère a été tracé avec un pinceau.

Je vais expoſer ces raiſons le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible, & le lecteur en jugera.

1°. Les caractères de ce manuſcrit ſont manifeſtement creuſés au folio recto, & relevés au folio verſo. Si cela ne paroît pas à l'œil on peut s'en convaincre par le toucher. Les doigts peuvent ſuivre diſtinctément tous les traits des lettres, & quoique la couleur ſoit perdue dans pluſieurs, on peut les reconnoître par le *ſillon* tracé d'un côté, & les bords ſaillans du côté oppoſé, ce qui ne peut certainement être l'ouvrage d'un pinceau ni d'une plume avec quelque force que le copiſte l'eût appuyée.

2°. Ce qui prouve que c'eſt avec un fer chaud que le caractère a été imprimé, c'eſt qu'on trouve très-ſouvent que ce caractère a percé le papier de part en part, au lieu qu'il eſt très-bien conſervé à la marge & dans l'intervalle des lignes des mêmes feuillets.

Cette partie détruite conſerve exactement la forme des lettres, & on ne peut pas dire que ce ſoit là l'ouvrage de la couleur, puiſque cette couleur n'étant que de l'argent ou de l'or ne paroît pas avoir eu rien de corroſif. Il eſt donc bien plus probable que ç'a été le trop grand degré de chaleur du fer, ou un effort trop violent de l'imprimeur qui a produit cet effet. On pourroit même croire que la difficulté d'éviter cet accident qui devoit ſouvent arriver, & la lenteur du procédé ont pu contribuer à dégoûter de cette méthode, & cela ſeroit moins ſurprenant qu'il ne l'eſt peut-être que les anciens, ayant autant approché de notre

SUEDE.

manière d'imprimer, ne nous ayent pas prévenus dans la découverte entière de cet art admirable.

3°. Tous les traits des lettres ſe reſſemblent tellement qu'il n'y a dans aucune le plus petit trait irrégulier & ſuperflu qui ne ſe trouve dans toutes les autres. Comment cela ſeroit-il arrivé ſi un copiſte eût formé librement ces lettres, & comment ne pas reconnoître à cette extrême uniformité l'impreſſion des mêmes caractères?

4°. On reconnoît en quelques endroits les traces d'un enduit de cire ou d'une eſpèce de colle qu'on y avoit miſe ſans doute pour fixer les feuilles d'or & d'argent. Or cette cire ou cette colle n'eut pu qu'être inutile ou même tout-à-fait contraire au travail de la plume ou du pinceau.

5°. Les erreurs ou fautes qui ſe trouvent quelquefois dans le manuſcrit ſont de nature à confirmer encore cette opinion. Il y en a qu'un copiſte n'eût guères pu commettre, mais que la tranſpoſition d'un caractère explique fort naturellement. Ainſi quand on voit le mot *aibr* très-difficile à prononcer, à la place du mot *bair*, on ſent là l'erreur d'un imprimeur qui tranſpoſe des caractères, plutôt que d'un copiſte qui écrit ce qu'il n'a pas bien lu.

Il réſulte de-là que les anciens ſe ſervoient quelquefois pour des ouvrages précieux de la même méthode dont nos relieurs impriment les titres des livres. On ſait d'ailleurs que dans ces ſortes de manuſcrits on teignoit les feuillets de couleur de pourpre, enſorte que ſouvent les livres imprimés à *l'encauſtique* étoient déſignés par cette circonſtance. M. Ihrè obſerve que les empereurs ſe réſervèrent à eux ſeuls cette manière recherchée & diſpendieuſe d'écrire, & défendirent à toute autre perſonne de s'en ſervir. On vient de voir dans ce que rapporte M. Coxe que les feuilles du *codex argenteus* ſont encore de couleur violette. Ce ſont ſans doute les reſtes de cette couleur de pourpre. Mais il eſt temps de le laiſſer continuer ſon récit.

Ce manuſcrit fut découvert en 1597 dans la bibliothéque de l'abbaye des Bénédictins de Verden en Weſtphalie, par Antoine Marillon qui le fit connoître le premier au monde ſavant. De l'abbaye de Verden, il fut tranſporté à Prague pendant le peu de temps que cette ville appartint à l'électeur Palatin. Prague ayant été priſe d'aſſaut par les Suédois en 1648,

il fit partie du butin du général Kœnigſmarck qui en fit préſent à la reine Chriſtine. On dit qu'elle le donna à Iſac Voſſius, mais il eſt bien plus probable que le ruſé Hollandois le prit ſans permiſſion avec beaucoup d'autres livres & manuſcrits rares de la bibliothéque de la reine, dont il s'empara à la faveur de la confuſion qui précéda l'abdication de cette princeſſe. Selon l'auteur des mémoires de Chriſtine, on conſerve encore dans la bibliothéque de l'univerſité de Leyde une collection précieuſe de livres qu'on croit avoir appartenu à Chriſtine, & à laquelle on a donné le titre ſingulier de *Furta Voſſiana* ou de *larcins de Voſſius.* SUEDE.

A la mort de ce ſavant, l'exécuteur de ſes dernières volontés, le comte Magnus de la Gardie, acheta ce manuſcrit qu'il paya 250 liv. ſterl. & il en fit préſent à l'univerſité d'Upſal où il eſt encore aujourd'hui.

Il a été imprimé pluſieurs fois, d'abord à Dordrecht, enſuite à Stockholm, & la troiſième fois à Oxford. Cette dernière édition plus correcte que les précédentes eſt dûe aux ſoins de Benzelius, archevêque d'Upſal, & de M. Lye, ſavant d'Oxford, qui s'eſt diſtingué par une profonde connoiſſance des langues du Nord. Il y a ajouté des remarques très-inſtructives & très-curieuſes & une grammaire gothique. Cet ouvrage eſtimable a été réimprimé à Oxford pour la troiſième fois en 1750 (*).

Le *codex argenteus* a fait naître une diſpute entre les ſavans. En l'examinant, différentes perſonnes ont cru trouver une reſſemblance entre les caractères dans leſquels il eſt écrit, & les lettres grecques, ou latines, ou finlandoiſes, ou runiques, ou danoiſes, ou allemandes, ou gothiques, chacun adoptant l'opinion qui s'accordoit le mieux avec ſon ſyſtême favori; & cela n'eſt pas ſurprenant, car les nations barbares qui furent converties par les Grecs & les Romains reçurent d'eux ou un nouvel alphabeth, ou du moins pluſieurs nouveaux caractères; enſorte

(*) Il eſt ſurprenant que M. Coxe ne faſſe aucune mention du travail de M. Ihre. Cet ouvrage excellent, & qui répand un jour nouveau ſur ce manuſcrit & ſur toutes les queſtions auxquelles il a donné lieu, étoit imprimé long-temps avant qu'il voyageât en Suède; la première partie ayant déjà paru en 1752, & les autres en 1754 & 1755. Perſonne n'a peut-être pouſſé plus loin que ce ſavant la connoiſſance des anciennes langues du Nord. Et ſon grand Dictionnaire de la langue gothique a été admiré de tous ceux qui ſont verſés dans ces matières. (*Note du Traduct.*)

SUEDE.

que pluſieurs des anciens caractères employés par ces divers peuples n'ont pu qu'avoir une grande affinité les uns avec les autres, & fournir un vaſte champ à l'imagination de ceux qui voyant de la reſſemblance dans certaines parties ſe plaiſent à en trouver dans le tout. Mais ſans entrer dans des recherches qui nous mèneroient trop loin, la queſtion ſur la langue originale du *codex argenteus* a donné lieu à deux ſyſtèmes principaux, le premier c'eſt qu'il eſt écrit dans la même langue & avec les mêmes lettres qui étoient en uſage au quatrième ſiècle chez les Goths de Mæſie, les ancêtres des Suédois d'aujourd'hui (*), & que c'eſt une véritable copie de la verſion faite par Ulphilas. Dans la ſeconde hypothèſe ce manuſcrit ne ſeroit qu'une traduction des évangiles dans l'ancien idiôme des Francs.

Junius, Stiernhelm, David Wilkins, Benzelius & Lye ont ſoutenu la première opinion; la ſeconde a été défendue avec autant de chaleur par Hickes, La Croze, Wetſtein & Michælis.

Les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas de rapporter tous les argumens avancés de part & d'autre, & on ne pourroit les abréger ſans les affoiblir. Il paroît d'ailleurs qu'ils ne ſont fondés que ſur des conjectures plus ou moins ſpécieuſes, dont on ne peut conclure rien de certain. Après avoir peſé les raiſons des deux côtés, je croirois plus volontiers que le *codex argenteus* eſt en effet une copie de la verſion originale faite par Ulphilas en langue gothique. J'ai préféré cette opinion après avoir lu ce qu'ont écrit Benzelius & Lye, & ſurtout une diſſertation ingénieuſe de M. Ihrè, dans laquelle il rapporte différens fragmens découverts dernièrement en Italie, & qui ſont en langue oſtrogothique, fragmens qui reſſemblent parfaitement pour les caractères & pour la langue au *codex argenteus* (**).

(*) Il eſt fort douteux que ces Goths ayent été les ancêtres des Suédois d'aujourd'hui. Il eſt poſſible qu'ils ſoient au contraire ſortis de Suède, mais l'hiſtoire ne nous fournit aucune preuve ſolide de ce fait, & la conformité du nom entre ces peuples & une partie de la Suède, comme auſſi celle des langues des deux nations ne ſuppoſe peut-être qu'une origine commune. (*Note du Traduct.*)

(**) Le titre de cette diſſertation de M. Ihrè eſt *Monumentum veteris linguæ Oſtro-Goticæ Neapoli haud pridem repertum*, & elle eſt inſérée dans les mémoires de l'acad. d'Upſal, T. III. Il me paroît qu'elle décide abſolument la queſtion. (*N. du Trad.*)

Mais quelque ſyſtème qu'on embraſſe, les deux idiômes Gothique & Franc étant des dialectes de la langue teutonique ou germanique, ce manuſcrit ne doit pas moins en être conſidéré comme le plus ancien monument qui ſubſiſte de cette langue, auſſi cette ancienneté eſt unanimément reconnue par tous les ſavans. Ce qui en relève encore le prix c'eſt que cette traduction d'Ulphilas a été faite inconteſtablement ſur un original grec, & non ſur aucune verſion latine. J'ajouterai qu'on en a trouvé encore à Wolfenbuttel un fragment qui contient quelques chapitres de l'épître de St. Paul aux Hébreux. Il eſt conſervé dans la bibliothéque de cette ville, & a été publié à Brunſwick par Knitell.

La bibliothéque d'Upſal contient deux autres manuſcrits qui attirèrent mon attention. Ils ſont écrits en latin de la main de l'infortuné Eric XIV qui les compoſa dans les années 1566 & 1567, immédiatement avant ſa dépoſition. Ils contiennent ſes obſervations & prédictions aſtrologiques, écrites de ſa propre main, d'après l'examen journalier qu'il faiſoit de l'état des corps céleſtes. On y trouve fréquemment les noms de ſes frères accompagnés de grandes marques de ſoupçon & de défiance contr'eux. Il y prédit auſſi la mort de pluſieurs perſonnes; tout cela eſt mêlé de faits hiſtoriques qui prouvent également l'aliénation d'eſprit de ce prince, & ſon grand ſavoir. En examinant quelques-unes de ces notes, je fus frappé de la reſſemblance de ce prince avec l'empereur Rodolphe II. Quand ces deux ſouverains montèrent ſur le trône, tout ſembloit leur promettre la plus heureuſe deſtinée. Tous les deux étoient non-ſeulement de zélés protecteurs des ſavans, mais des ſavans eux-mêmes. Ils étoient tous les deux verſés dans les belles lettres & dans les ſciences les plus profondes. Tous les deux étoient fortement attachés à l'aſtrologie judiciaire, & ils tiroient des diverſes combinaiſons des corps céleſtes des préſages ſur leur bonne ou mauvaiſe fortune, même dans les affaires les plus communes de la vie. Tous les deux devinrent jaloux de leurs parens & de leurs ſujets, & tourmentés par ce ſentiment, ils obligèrent leurs frères à être ſur leurs gardes & à conſpirer contr'eux, & ils furent enfin tous les deux dépoſés par eux, avec cette ſeule différence que Rodolphe forcé de céder le trône de l'empire à ſon frère Matthias, conſerva celui de Bohême juſqu'à ſa mort & ne fut pas comme Eric empriſonné & mis à mort. A la vérité Rodolphe quoiqu'auſſi jaloux & auſſi ſoupçonneux ne ſe rendit

SUEDE.

pas coupable des excès & des cruautés qui déshonorèrent le règne d'Eric, mais tous les deux étoient également incapables de gouverner, quoiqu'ils euſſent beaucoup d'eſprit & de ſavoir en partage.

On ne trouve que peu de manuſcrits d'auteurs claſſiques de quelque importance dans la bibliothéque d'Upſal, mais il y a beaucoup de bons livres imprimés.

Ayant prié le bibliothécaire de me montrer le premier livre imprimé en Suède, il me fit voir le *dialogus créaturarum moralizatus*, publié à Stockholm en 1483 par Jean Snell imprimeur allemand, que l'adminiſtrateur Stenon Sture avoit fait venir en Suède.

Avant que de terminer ma relation de cette bibliothéque, je dois faire mention d'un beau cabinet d'ébène & de cyprès orné de pierres précieuſes, dont la ville d'Augsbourg fit préſent en 1632 à Guſtave-Adolphe. Entr'autres curioſités qu'il contient, on remarque une agathe qui a deux empans de longueur & un & demi de largeur. Sur l'un des côtés on a peint le jugement dernier, & ſur l'autre le paſſage de la mer rouge. Les figures ſont d'un très-beau coloris, ſemblable à celui des peintres allemands qui ont ſuccédé immédiatement à Albert Durer. L'artiſte s'eſt ſervi avec beaucoup d'art des teintes & des ombres de la pierre pour exprimer l'eau & les nuages, & il a rendu avec autant de naturel que de hardieſſe les eaux s'élevant comme un mur pour ouvrir un paſſage aux Iſraélites, & ſe jetant avec furie derrière eux pour engloutir l'armée de Pharaon. Cet artiſte qui ſe nommoit Jean King s'eſt peint lui-même aux pieds du pape au milieu des ſaints dans le ciel.

Je ne puis qu'exprimer ici tout ce que je dois à la politeſſe & aux attentions de Mr. E. M. Faht, ſous-bibliothécaire, qui me fit tout voir, & me procura tous les éclairciſſemens poſſibles. Il pouſſa la politeſſe juſques à me faire préſent de pluſieurs traités ſur les langues d'Islande, de Laponie, & d'autres pays du Nord, la deſcription de la bibliothéque d'Upſal par Celſius, & d'autres ouvrages rares dont j'ai tiré beaucoup de connoiſſances & de lumières.

J'allai préſenter une lettre de recommandation à M. Bergman, profeſſeur de chymie de cette univerſité qui jouit d'une grande réputation chez toutes les nations ſavantes & qui la mérite par ſes utiles & profondes recherches en chymie & dans toutes les parties de l'hiſtoire naturelle.

Ce

Ce ſavant profeſſeur me reçut avec une grande politeſſe, & me montra ſon cabinet qui eſt particulièrement riche en minéraux de Suède. Il m'apprit beaucoup de choſes intéreſſantes dans une longue converſation que j'eus avec lui, & qui me fit regretter que mon ſéjour à Upſal fût ſi court. SUEDE.

Comme je lui fis des queſtions ſur l'état des mines en Suède, il m'apprit qu'il y avoit dans ce royaume des mines d'or, d'argent, de cuivre & de fer; que le produit des premières étoit de très-petite conſéquence; qu'elles étoient remarquables cependant parce qu'on y trouvoit l'or dans une matrice calcaire; que le produit des mines d'argent étoit un objet un peu plus conſidérable, mais qu'il avoit fort diminué pendant ces dernières années; que les mines de cuivre de Fahlun ſont extrêmement riches; qu'à l'égard des mines de fer, la plus importante production de la Suède, celles de Danamora étoient les plus eſtimées pour la qualité du métal; qu'il y en avoit cependant de plus riches en Laponie, où l'on en trouve qui rendent quelquefois 90 livres de fer pur par quintal; que les plus pauvres mines de Danamora donnoient 30 livres & les plus riches 60 ou 70 livres par quintal; que le fer de cette célèbre mine eſt fort eſtimé & qu'on l'exporte principalement pour les fabriques d'acier d'Angleterre. Que ce fer ſe trouve dans une matière calcaire, ce qui eſt fort remarquable & une des cauſes peut-être de ſa qualité ſupérieure. Il ajouta qu'en général les mines de fer de Suède ne ſont pas diſtribuées par veines, à la réſerve d'un petit nombre de mines en Laponie qui ne s'étendent pas en longueur, mais ſont compoſées de maſſes immenſes & iſolées de minérai.

Je queſtionnai enſuite le ſavant profeſſeur au ſujet de cette énorme quantité de granit que j'avois obſervé en divers endroits de la Suède, ſoit en maſſes détachées, ſoit en chaînes de montagnes. Il me répondit que le granit forme la baſe du pays, ſurtout dans ſes parties ſeptentrionales; que les collines de gravier & de ſable, & les pierres calcaires qui contiennent des pétrifications n'y ſont pas rares, à la vérité, mais qu'elles repoſent en général ſur le granit; qu'il y en a du rouge & du gris; que le rouge eſt plus ſujet à ſe décompoſer par le laps de temps & à ſe réduire en poudre, & que preſque tous les monumens runiques anciens qu'on trouve en Suède ſont de granit gris qui eſt beaucoup plus durable.

SUEDE.

La ſociété royale d'Upſal eſt la plus ancienne académie de cette eſpèce qu'il y ait dans le Nord. Elle fut formée en 1720 à l'occaſion ſuivante. Benzelius d'abord bibliothécaire de l'univerſité & enſuite profeſſeur de théologie, évêque de Gothembourg, de Lindkœping & enfin archevêque d'Upſal, entreprit avec quelques autres ſavans un examen de tous les livres publiés en Suède, de ceux que les Suédois avoient fait imprimer dans les pays étrangers, & de tous ceux qui y avoient été publiés & qui avoient quelque relation avec la Suède. Cet examen contenoit, outre une notice de ces livres, quelques actes originaux, ce qui lui fit donner le titre d'*acta litteraria Sueciæ*, & on ſuivit l'exécution de ce plan pendant dix ans. Alors, c'eſt-à-dire en 1730, les auteurs ne ſe bornèrent plus à rendre compte des ouvrages d'autrui, leur travail n'eut plus pour objet que des actes originaux & des diſſertations. La ſociété obtint la protection du roi, & prit dans une dédicace à S. M. le titre de *ſociété royale*, & ſes mémoires parurent annuellement ſous celui de *Acta litteraria & ſcientiarum Sueciæ*. On ſubſtitua enſuite en 1740 au mot de *Sueciæ* celui d'*Upſalienſis* pour la diſtinguer de celle de Stockholm.

Elle ceſſa en 1750 de publier ſes tranſactions ſur le même plan, mais en 1773 elle les publia de nouveau ſous le titre de *nova acta regiæ ſocietatis ſcientiarum Upſalienſis*. Ils ne paroiſſent pas régulièrement, mais ſeulement quand il y a des mémoires en ſuffiſante quantité, & que la ſociété veut en faire la dépenſe, car elle n'a point de fonds. Ces mémoires ſont tous en latin & imprimés *in-quarto*. Pluſieurs ſont fort eſtimés & méritent de l'être. On y traite une grande variété de ſujets d'hiſtoire, d'antiquités, de littérature du Nord, & d'hiſtoire naturelle. Il y en a pluſieurs de Linnæus & de Bergman.

Avant que de quitter Upſal j'allai viſiter le lieu où ſe faiſoit anciennement l'élection des rois de Suède. Il eſt à ſept milles de cette ville dans le milieu d'une plaine appelée *Mora*, & il eſt encore remarquable par pluſieurs des pierres briſées dont l'une eſt connue dans l'hiſtoire de Suède ſous le nom de *Moraſteen*, ou pierre de Mora. C'étoit ſur cette pierre comme ſur un trône que les ſouverains qui venoient d'être élus recevoient les hommages de leurs ſujets & les marques de la royauté. On gravoit ſur une autre pierre leur nom & l'année où cette cérémonie s'étoit faite. C'étoit-là un titre & un monument de leur élection. J'y

remarquai dix pierres dont la plus grande n'avoit que ſix empans de longueur, deux de largeur & deux d'épaiſſeur, & que la tradition prétend être le moraſteen. Les autres ſont extrêmement petites. J'obſervai ſur pluſieurs de ces pierres une croix & un globe gravés groſſièrement, & ſur une en particulier qui étoit fort ancienne, les trois couronnes qui ſont les armoiries de la Suède. J'y découvris auſſi quelques traces d'inſcriptions qui paroiſſoient être en lettres gothiques, mais elles étoient trop imparfaites pour que j'eſſayaſſe de les déchiffrer. Ces antiquités ſuédoiſes n'étoient couvertes il y a quelques années que d'une hutte de bois, mais à préſent elles ſont renfermées dans un bâtiment de briques que le roi régnant a fait conſtruire à ſes frais à l'honneur des rois ſes prédéceſſeurs. Une inſcription en langue ſuédoiſe gravée ſur les murs intérieurs fait mention des rois qui ont été élevés ſur le trône dans ce lieu. SUEDE.

Olaüs Magnus ancien hiſtorien de la Suède aſſure que le *moraſteen* ou la pierre ſur laquelle on élevoit le roi nouvellement élu étoit au milieu de douze autres pierres rangées en cercle. *Camden* décrit un ſemblable monument qui ſe trouve près du village de St. Buriens dans le pays de Cornouailles. " Près de-là, dit-il, eſt un lieu nommé Biſcaw-„ Wonne où l'on voit dix-neuf pierres rangées en cercle, à environ „ douze pieds de diſtance l'une de l'autre. Dans le centre il y en a „ une beaucoup plus grande que les autres. On peut conjecturer que „ c'eſt quelque trophée des Romains ſous les derniers empereurs, ou „ d'Athelſtan le Saxon lorſqu'il eut conquis la Cornouaille. „ Mais Olaüs Wormius conjecture avec beaucoup plus de raiſon, fondé ſur la reſſemblance de ce monument avec celui de Moraſteen & avec d'autres que l'on trouve en Suède & en Dannemarc, que c'étoit l'endroit où ſe faiſoit l'élection des rois Anglo-Saxons. (*)

(*) Toutes les nations Germaniques & Celtiques ont eu dans les temps anciens la coutume d'élire & de proclamer leurs rois ou leurs chefs dans les aſſemblées des hommes libres de la nation qui ſe tenoient en plein air, comme encore aujourd'hui en Pologne. On ſait quelle répugnance ces peuples avoient pour les lieux fermés qu'ils regardoient comme dangereux pour leur liberté, & de véritables priſons. D'ailleurs il leur eût été difficile d'aſſembler tant de monde dans une enceinte

SUEDE.

couverte, & même dans une ville, puiſqu'ils n'avoient point de villes proprement dites. Il ſeroit aiſé de trouver des traces de cet uſage dans l'hiſtoire ancienne de toutes ces nations. Je me bornerai à obſerver qu'on montre auſſi en Dannemarc les lieux où ſe faiſoient les élections des rois, & que ces monumens préſervés des ravages du temps par leur maſſe & leur groſſiéreté ſont de grands rochers ordinairement au nombre de douze rangés en cercle & dreſſés ſur une des extrémités, au milieu deſquels s'élève un autre rocher qui ſervoit de ſiége au roi. Wormius rapporte qu'on en trouve près de *Lunden* en Scanie, à *Leyre* en Selande, & à *Vibourg* en Jutlande, parce que ces trois provinces ont ſouvent eu leurs rois particuliers. (*Note du Traduct.*)

# CHAPITRE VII.

## *Jardin de Botanique à Upſal — Mémoire ſur la vie de Linnæus.*

SUEDE.

Le jardin de botanique d'Upſal, que j'ai eu le plaiſir de viſiter, accompagné du fils de Linnæus, eſt petit, mais diſtribué avec intelligence, & les plantes, particulièrement les exotiques y ſont en grand nombre. Je ne pouvois m'empêcher de conſidérer avec une ſorte d'enthouſiaſme ce petit morceau de terrain rendu ſi célèbre par Linnæus, dont on peut dire ſans exagération qu'il a fait de toutes les parties de l'hiſtoire naturelle le ſujet de ſes profondes recherches.

Charles *Linné*, ou *Linnæus*, étoit le fils aîné de Nils Linnæus, miniſtre ou curé ſuédois. Il naquit le 24 Mai 1707 à Rœshult dans la province de Smolande. Son inclination pour les ſciences, dans leſquelles il a acquis un ſi grand nom, ſe manifeſta de bonne heure, & ce fut à l'occaſion ſuivante. Son père s'amuſoit à cultiver des plantes & des fleurs dans le jardin de ſa cure. Linnæus encore enfant prit part à cet amuſement, & il pouvoit à peine marcher qu'il témoignoit une grande joie lorſqu'on le laiſſoit entrer dans le jardin. A meſure qu'il prenoit des forces, il prenoit plus de goût à remuer la terre : il obtint enſuite une petite portion de terrain pour lui ſeul qui fut appelée dans la maiſon le jardin de Charles.

Il apprit bientôt à diſtinguer les différentes fleurs, & avant l'âge de dix ans il faiſoit déjà des courſes dans le voiſinage de ſon village, & rapportoit des plantes dans ſon petit jardin.

Ayant été envoyé en 1717 à l'école à Vexiœ, il employoit tout ſon temps à continuer ſes courſes, à raſſembler des plantes, & à en étudier les noms & les qualités. Il ne parloit que de plantes, & totalement abſorbé dans cette étude, il négligeoit toutes les autres ; enſorte qu'ayant paſſé de l'école au collége de cette ville, ſon nouveau maître ne ceſſoit de ſe plaindre de ſa pareſſe. Sur ſes remontrances réitérées, ſon père ſe perſuada qu'il n'avoit aucun goût pour l'étude, & réſolut de le mettre

SUÈDE.

en apprentiſſage chez un cordonnier, & il l'eût fait ſi un médecin du voiſinage nommé Rothman, frappé des preuves de génie que le jeune homme avoit données, n'avoit prédit ſes grands ſuccès. Cet obſervateur pénétrant ayant perſuadé au père de Linnæus de le laiſſer étudier, prit le jeune homme dans ſa maiſon, lui procura des livres de botanique, & lui enſeigna les élémens de la médecine dans laquelle il fit de grands progrès.

En 1727 il alla étudier à Lunden en Scanie ſous le célèbre Stobæus les principes de l'hiſtoire naturelle. Il logea chez ce profeſſeur où il trouva toute ſorte d'occaſions de s'inſtruire, & entr'autres une collection curieuſe de foſſiles, de coquillages, d'oiſeaux & de plantes. Ce fut alors auſſi qu'il commença à former un herbier; il recueilloit des plantes de tous les côtés, les obſervoit aſſidument, & les comparoit avec les deſcriptions de Tournefort, dont le médecin Rothman lui avoit fait préſent.

Il paſſoit ſouvent les nuits à cette étude, pour lire avec plus de liberté des livres de ſon maître qu'il ſe procuroit ſecrètement.

Une fois le docteur ayant conçu de la défiance ſur le motif de ces fréquentes veilles, le ſurprit bien avant dans la nuit, & fut bien étonné de ne trouver avec le jeune Linnæus que les ouvrages de Bauhin, de Cæſalpinus & de Tournefort. Ce zèle infatigable pour acquérir des connoiſſances cauſa beaucoup de plaiſir à Stobæus, il lui donna un libre accès à ſa bibliothéque, & prit un ſoin particulier de le diriger & de l'inſtruire.

Linnæus ne s'occupa pas uniquement de la botanique, il s'appliqua à l'hiſtoire des animaux & en particulier à celle des reptiles & des inſectes. Ce qui l'y engagea eût été propre à en détourner un homme moins paſſionné que lui pour les ſciences. En travaillant à une collection d'inſectes, il fut piqué par celui que les naturaliſtes ont nommé *Furia infernalis* (1). Cette piqûre lui cauſa d'horribles douleurs, & mit ſa vie

(1) Cet inſecte ſe trouve aſſez ſouvent pendant la ſaiſon de l'automne dans les contrées marécageuſes des provinces du nord de la Suède. Il pénètre dans les chairs & y cauſe des douleurs qui vont quelquefois juſques à la mort. Il n'a qu'un ſixième de pouce de longueur, & s'élève en l'air. Le docteur Solander en a donné la deſcription la plus complète dans un mémoire de l'académie d'Upſal. (*Nov. Act. T. V.*)

en danger. Dès qu'il fut guéri, il voulut connoître l'inſecte venimeux qui l'avoit bleſſé, & cette recherche le conduiſit à celle des nombreuſes claſſes de vers & d'inſectes qui n'avoient été décrites juſques-là que très-imparfaitement. Il réſulta de ce travail de nouvelles lumières qu'il répandit ſur tout le règne animal, & une connoiſſance beaucoup plus complète & plus méthodique de l'hiſtoire des inſectes en particulier. SUEDE.

En 1728 Linnæus alla continuer ſes études à l'univerſité d'Upſal, où les bornes étroites de ſa fortune génèrent ſouvent l'exercice de ſes talens ſans pouvoir les étouffer. Sa pauvreté étoit telle qu'il manquoit ſouvent des choſes les plus néceſſaires à la vie, & qu'il étoit réduit à ſe ſervir des ſouliers que les autres étudians avoient rejetés comme hors d'uſage, en les raccommodant lui-même avec des morceaux de carton.

Linnæus étoit dans cet état d'indigence, & ſans aucun eſpoir d'être ſoutenu ni par ſes parens ni par des amis, lorſque le ſavant Olaüs Celſius, le reſtaurateur de l'étude de l'hiſtoire naturelle en Suède, qui s'étoit apperçu de ſes connoiſſances en botanique, & de la paſſion qu'il avoit pour cette ſcience, le reçut dans ſa maiſon & à ſa table, lui ouvrit ſa bibliothéque, & s'en fit aider à mettre la dernière main à un grand ouvrage auquel il travailloit ſur les plantes dont il eſt fait mention dans l'Ecriture-Sainte. Cette protection inattendue fit la fortune de Linnæus; auſſi ne parloit-il jamais de Celſius qu'avec les expreſſions de la plus vive & de la plus reſpectueuſe reconnoiſſance.

Bientôt après il acquit auſſi celle de Rudbeck, profeſſeur en médecine & en botanique. Un étudiant ayant lu dans les écoles publiques une diſſertation ſous le titre des *mariages des arbres*, Linnæus écrivit des remarques ſur cette matière, dans leſquelles il traitoit de la génération des plantes, ſujet dont il s'étoit beaucoup occupé.

Rudbeck fut ſi frappé de la juſteſſe & de la ſagacité qui avoient dicté ces obſervations, qu'il voulut ſur-le-champ en connoître l'auteur; il lui confia l'éducation de ſes enfans, & quoique Linnæus n'eût encore que 23 ans, il le jugea très-capable de donner des leçons dans le jardin des plantes, ce qui lui procura quelque profit. Linnæus paſſoit ſes jours à cette occupation & à herboriſer, & une partie des nuits à jeter les fondemens de ſon nouveau ſyſtême. Il commençoit à mettre en ordre les matériaux de ſa *Bibliotheca Botanica*, de ſes claſſes & de ſes genres,

SUEDE.

c'eſt-à-dire, de cette nouvelle méthode de caractériſer les diverſes eſpèces de plantes, méthode qu'il a dans la ſuite portée à un ſi grand degré de perfection.

Ses connoiſſances s'étendirent encore par un voyage qu'il fit en Laponie en 1731. La ſociété royale d'Upſal l'avoit chargé de la commiſſion de rechercher tout ce qui appartient à l'hiſtoire naturelle de ces contrées inconnues. Mais comme elle ne lui donnoit qu'environ 8 liv. ſterl. pour le défrayer, il fut obligé de faire preſque tout ce voyage à pied, ce qui ne l'empêcha pas de le faire avec gaieté & avec courage.

Il partit d'Upſal en Mai 1772. Il parcourut pluſieurs parties de la Laponie, eſſuya beaucoup de fatigues, fut expoſé aux plus grands dangers, & ne revint à Upſal qu'au mois d'Octobre de l'année ſuivante après avoir fait près de 4000 milles de chemin.

Pendant ce voyage il adreſſa à la ſociété royale des ſciences un ouvrage qu'il intitula *Florula Laponica* qui fut inſéré dans le recueil des mémoires de cette académie. Il diſtribuoit dans ce livre, le premier qu'il ait publié, les plantes de Laponie ſuivant le ſyſtême qui fut enſuite appelé, *Sexuel.*

Après ſon retour, il continua ſes leçons de botanique; il en donna auſſi ſur la minéralogie & l'art d'eſſayer les métaux. Ce ſont les premières de cette eſpèce qu'on ait données à Upſal, & elles lui attirèrent beaucoup d'applaudiſſemens. Mais n'étant pas qualifié pour faire des cours dans l'univerſité, on lui interdit cette reſſource dont la privation le mit au déſeſpoir.

Heureuſement le baron de Reuterholm le chargea dans cette conjoncture d'accompagner ſes fils dans un voyage qu'ils vouloient faire en Dalécarlie & en Norvège. Il acquit dans cette tournée de nouvelles connoiſſances en minéralogie, & ſurtout à Fahlun où il donna des leçons publiques de docimaſtique, qui furent ſuivies avec empreſſement. Il y fiança la fille du docteur More, médecin de cette ville, qui le mit en état par un préſent de cent ducats d'aller prendre des degrés de docteur en médecine à *Harderwick*; mais chemin faiſant ayant ſéjourné trop long-temps à Hambourg, Linnæus qui calculoit mal, ayant dépenſé preſque toute cette ſomme, ſe trouva de nouveau dans le plus grand embarras en arrivant en Hollande. Il prit alors le parti d'expoſer au célèbre

célèbre Boerhave ſa paſſion pour la botanique, ſes détreſſes & ſon déſir d'acquérir le titre de docteur. SUÉDE.

Boerhave s'étant aſſuré de ſes grandes connoiſſances, ſe déclara ſon patron & le recommanda à M. Clifford qui lui confia la direction du magnifique jardin de botanique qu'il venoit d'établir à *Hartcamp* à trois milles de Harlem.

Rien ne pouvoit mieux lui convenir que cette commiſſion. M. Clifford lui donnoit un ducat par jour, & il avoit à ſa diſpoſition un jardin abondamment pourvu de plantes choiſies. Il n'étoit pas obligé de regarder à la dépenſe quand il s'agiſſoit de ſe procurer des plantes étrangères, ou les traités les plus eſtimés & les plus précieux de botanique. M. Clifford lui fit même faire à ſes frais le voyage de France & d'Angleterre. Il paſſa deux ans dans cette maiſon pendant leſquels il publia pluſieurs ouvrages ſur l'hiſtoire naturelle qui lui méritèrent une grande réputation par le talent étonnant qu'il y faiſoit briller pour claſſer & diſtribuer les diverſes productions des trois règnes de la nature. Il ne craignoit pas tout jeune & inconnu qu'il étoit d'y expoſer ſon nouveau ſyſtème qui n'avoit pour défenſeur que ſon mérite intrinsèque, & qui après quelques oppoſitions devint enfin dominant, & fut adopté par les hommes les plus diſtingués dans cette ſcience.

Une maladie fâcheuſe l'empêcha de reſter plus long-temps en Hollande dont le ſéjour lui avoit été ſi utile. Il déſira vivement de revoir ſa patrie & d'y remplir les engagemens qu'il y avoit contractés, & ſourd à toutes les propoſitions avantageuſes qu'on lui faiſoit pour le retenir, il retourna à Stockholm en 1738, s'y établit comme médecin, & épouſa la demoiſelle qui lui avoit fourni ſi généreuſement des ſecours.

L'accueil qu'il reçut dans ſon pays ne répondit pas d'abord à ſes eſpérances. Malgré la recommandation de ſes patrons, il eut peu de pratiques, & il éprouva les effets ordinaires de l'envie. Cependant le plus puiſſant & le plus zélé de ſes protecteurs, le comte de Teſſin lui fit avoir la place de médecin de la flotte & une penſion, à la charge de donner un cours de minéralogie ſur une collection de foſſiles qui appartient à la commiſſion des mines. Il lui obtint même peu après la protection de leurs majeſtés qui l'employèrent à former & à mettre en ordre leur cabinet d'hiſtoire naturelle, dont il a donné une deſcription.

SUEDE.

Pendant ſon ſéjour à Stockholm, il contribua, comme je l'ai obſervé, à former la ſociété littéraire qui eſt devenue enſuite l'académie royale des ſciences, & dont il a été le premier préſident.

En 1741 il obtint enfin ce qui faiſoit l'objet de toute ſon ambition, la chaire de botanique de l'univerſité d'Upſal, & la charge d'intendant du jardin des plantes. Il ouvrit des cours de botanique, d'hiſtoire naturelle, de médecine, de matière médicale, & paſſa dès-lors le reſte de ſa vie à Upſal.

Un des premiers objets dont il s'occupa fut le jardin des plantes. A peine contenoit-il 40 plantes étrangères lorſqu'il en prit la direction, & déjà en 1748 on y en comptoit 1100, ſans compter les plantes indigènes, & malgré toutes les difficultés que lui oppoſoit un climat rigoureux. Les leçons qu'il donnoit ne contribuèrent pas moins à accroître le luſtre & la réputation de l'univerſité d'Upſal, & à y attirer beaucoup d'étrangers. Il avoit toujours de nombreuſes audiences, & en inſtruiſant ſes diſciples, il s'en faiſoit aimer & eſtimer. On trouvoit dans ſes leçons la préciſion & l'exactitude qui rendent ſes ouvrages ſi recommandables. Il y répandoit un nouvel intérêt par celui qu'il y prenoit lui-même, par la facilité, le feu avec lequel il parloit de ſa ſcience, effet naturel de la profonde connoiſſance qu'il en avoit & de l'ardeur avec laquelle il l'avoit toujours cultivée.

Pendant les premières années de ſon ſéjour à Upſal il donnoit des leçons publiques ſur les plantes, & alloit herboriſer au printemps & en automne dans le voiſinage de cette ville. Dans ces promenades ſavantes, il étoit ſuivi de deux à trois cent étudians diviſés en différentes compagnies, & de trompettes & de cors de chaſſe. Lorſque Linnæus avoit quelque plante curieuſe, ou quelque oiſeau ou inſecte à faire voir, ou quelque remarque importante à communiquer, il faiſoit appeler ſes gens épars par le moyen de cette muſique bruyante, & ils couroient ſe ranger en foule autour de lui pour l'écouter avec un reſpectueux ſilence. C'eſt ainſi qu'il répandit de plus en plus l'eſprit de recherches & le goût de l'hiſtoire naturelle dans ſa patrie; & ſa réputation paſſant dans les pays étrangers, il en reçut les invitations les plus flatteuſes, particulièrement de Gœttingen, de Pétersbourg & de Madrid, où le roi

d'Eſpagne lui offroit un établiſſement très-avantageux, le libre exercice de ſa religion, & des lettres de nobleſſe. SUÈDE.

Mais ſon zèle pour ſa patrie le rendit inſenſible à ces offres. Il lui devoit de la reconnoiſſance ainſi qu'à ſon ſouverain qui lui accordoient toute ſorte de marques d'eſtime. On lui fit bâtir une maiſon près du jardin des plantes; il fut envoyé plus d'une fois aux frais de la couronne pour étudier l'hiſtoire naturelle de diverſes provinces, & il publia la relation de pluſieurs de ces voyages qui ſont remplis d'obſervations curieuſes, de réflexions philoſophiques, & de vues économiques. Pluſieurs de ſes diſciples furent auſſi envoyés à ſa recommandation dans diverſes parties du globe, dans le nord de l'Amérique, en Egypte, en Paleſtine, à Surinam, à Batavia, au Japon. Les relations de leurs voyages ſont connues & eſtimées. Les correſpondances qu'ils avoient avec Linnæus lui fournirent beaucoup de faits nouveaux qu'il ſavoit mettre en œuvre, pour perfectionner & développer ſon ſyſtême de la nature.

Ce fut dans le cours de ces belles & utiles occupations que Linnæus fut frappé d'une attaque de paralyſie, dont les ſuites après une longue maladie l'emportèrent le 10^me^. Janvier 1778, dans la ſoixante-onzième année de ſon âge. Son corps fut dépoſé dans la cathédrale d'Upſal avec tous les honneurs que peuvent décerner la reconnoiſſance & le reſpect dûs à la mémoire d'un grand homme. Le roi de Suède lui fit élever un monument & frapper une médaille à ſon honneur. Il aſſiſta lui-même à l'aſſemblée de l'académie des ſciences où on lut ſon éloge, & dans le diſcours que ſa majeſté prononça ſur ſon trône dans la diète de 1778; elle parla de la perte irréparable que la Suède avoit faite par ſa mort.

C'eſt une choſe qui fait honneur à ſon ſiècle & à ſa patrie, qu'on n'attendit pas ſa mort pour rendre une juſtice éclatante à ſon mérite. En 1753 il fut fait chevalier de l'ordre de l'étoile polaire, & ennobli en 1756. Il fut auſſi récompenſé de ſes travaux par une augmentation conſidérable de fortune. Il ſe vit bientôt dans une ſituation indépendante & très-aiſée. Il acquit deux terres dans le voiſinage d'Upſal, & laiſſa une fortune conſidérable à ſa femme & à ſes enfans. Il eut quatre filles & un fils, Charles Linnæus, qui obtint ſa chaire après lui & qui eſt mort en 1783.

SUEDE.

Son nom doit être inſcrit dans la liſte des grands philoſophes qui ont été des amis de la religion, avec ceux de Newton, de Boyle, de Locke, de Haller, d'Euler. Il témoigna toujours le plus grand reſpect pour l'être ſuprême, & il avoit fait mettre ſur la porte de ſon cabinet ce vers connu.

*Innocui vivite, numen adeſt.*

Le grand mérite de Linnæus comme naturaliſte, eſt d'avoir tiré l'hiſtoire naturelle de l'état d'imperfection où elle étoit avant lui, & d'y avoir répandu la lumière, l'ordre, la préciſion. Le ſeul catalogue de ſes ouvrages feroit un petit volume, & il en faudroit beaucoup pour tracer ſeulement une eſquiſſe de ſon ſyſtême, connu aujourd'hui partout, ſous le nom de *Syſtême de Linnæus*, qui embraſſe dans un nouvel ordre toutes les branches de l'hiſtoire naturelle. En liſant ſes ouvrages on ne ſait ce qu'on doit le plus admirer, ou de ſes profondes connoiſſances, ou de ſon génie fécond & inventif, ou de ſon application infatigable, ou de ſon exactitude étonnante dans les deſcriptions & les claſſifications des objets qui paroiſſent ſe reſſembler le plus (1).

(1) Le lecteur qui déſireroit de plus grands détails ſur cet homme célèbre, ſon ſyſtême & ſes ouvrages, les trouvera dans l'ouvrage anglois du docteur Pulteney, intitulé *Notice générale des écrits de Linnæus*; c'eſt une analyſe excellente des ouvrages de Linnæus & de ſon ſyſtême. Les autres détails qu'on vient de lire ſont tirés de l'éloge de ce ſavant que le docteur Bæck prononça dans l'académie de Stockholm en préſence du roi, & d'une relation de ſa vie, publiée en allemand par J. Chr. Fabricius, & inſérée dans le *Muſée allemand* des mois de Mai — Juillet, 1780. Fabricius étoit diſciple de Linnæus, il eſt aujourd'hui profeſſeur à Kiel, & eſt extrêmement verſé dans l'étude des inſectes.

# CHAPITRE VIII.

## *De Wallerius, de Cronſtedt & de Bergman, célèbres chymiſtes Suédois.*

SUEDE.

Ce ſera encore du docteur Pulteney que j'emprunterai ce que je vais dire de ces illuſtres ſavans, me bornant au ſeul mérite de communiquer ſes obſervations au public.

Les revenus publics & la proſpérité de la Suède étant principalement fondés ſur le produit de ſes mines & ſurtout de celles de fer, la minéralogie a été ſingulièrement cultivée & encouragée dans ce royaume. C'eſt à cette cauſe que nous devons principalement attribuer la ſupériorité des chymiſtes ſuédois ſur ceux des autres nations; car quoique les Allemands ſe ſoient auſſi diſtingués dans cette ſcience, c'eſt aux Suédois qu'eſt dû le premier ſyſtème raiſonné de minéralogie. Linnæus eſt un des premiers qui nous a appris la méthode de claſſer ces corps inorganiſés. Il a jetté les fondemens de cette diſtribution qu'il a cherchés dans leur analyſe chymique. Ce ſyſtème a été en grande partie adopté par Wallerius, mais c'eſt ſurtout à Cronſtedt que l'on doit un arrangement plus complet & plus précis de ces objets, conformément à leurs principes conſtitutifs, & il faut avouer que les découvertes des minéralogiſtes & chymiſtes ſuédois, on fait faire en peu d'années de grands progrès à cette branche des connoiſſances humaines.

Wallerius fit imprimer à Stockholm en 1747 la première eſquiſſe de ſon ſyſtème. Les nombreux ouvrages qu'il a publiés dès-lors l'ont étendu, développé & confirmé. Sa minéralogie traduite dans la plupart des langues de l'Europe, eſt un des meilleurs ouvrages qu'on ait ſur cette ſcience. Ce ſavant homme après avoir rempli une chaire de chymie pendant trente ans, fût décoré en la quittant de l'ordre de Vaſa. Il a à préſent plus de quatre-vingt ans, & vit honoré dans une paiſible retraite près d'Upſal.

SUEDE.

Axel Fréderic *Cronſtedt*, qu'on nomme avec juſtice *l'excellent Cronſtedt*, eſt iſſu d'une famille noble d'Allemagne. Il naquit en Sudermanie l'année 1722. Il fit ſes études ſous Wallerius, Swab, & Tilas, & ſe fit connoître de bonne heure par la découverte d'un nouveau demi-métal, nommé *nickel*. Il en fit le ſujet de ſes expériences & de quelques diſſertations. Il découvrit auſſi, & nomma le premier la *zéolite*, ſur laquelle il écrivit un mémoire inſéré dans le recueil de l'académie royale de Stockholm en 1756. Son *Eſſai ſur un ſyſtême de minéralogie* eſt entre les mains de tous ceux qui cultivent cette ſcience. Il y claſſe les minéraux ſuivant leurs principes conſtitutifs, & s'eſt diſtingué dans ce travail.

Ce fut une grande perte pour la ſcience, que la mort prématurée de cet habile homme. Il mourut en 1765 à l'âge de quarante-trois ans.

Le profeſſeur *Bergman* ſe diſtingua dès ſa jeuneſſe par ſon grand amour pour les ſciences, & il fut pourvu de très-bonne heure d'une chaire de profeſſeur en mathématiques & en hiſtoire naturelle à Upſal. Différens mémoires qu'il publia ſur divers ſujets intéreſſans de phyſique & d'hiſtoire naturelle, étendirent ſa réputation. Il ſuccéda en 1767 à Wallerius dans la chaire de chymie & de métallurgie, & quelque temps après le roi l'honora de l'ordre de Vaſa.

Le principal ouvrage de ce ſavant eſt ſa *Sciagraphia mineralis*, ou Eſquiſſe du règne minéral. Ce ſont les principaux argumens d'un cours de minéralogie qu'il avoit fait, pour l'uſage de M. Ferber, qui obtint de lui la permiſſion de le publier. Ce traité abrégé mais excellent a été ſouvent réimprimé & traduit en pluſieurs langues.

## *Obſervation du Traducteur.*

M. Coxe donne ici d'après le docteur Pulteney une très-longue analyſe de cet ouvrage, ou plutôt un petit traité de chymie qu'on n'attend point dans une relation de voyage, & que je crois devoir ſupprimer. Les lecteurs que la chymie intéreſſe ſe dédommageront facilement par la lecture de l'ouvrage même qui eſt déjà un abrégé, & qui eſt traduit dans la plupart des langues de l'Europe.

# CHAPITRE IX.

*Deſcription générale du pays — Weſteraas — Tombeau d'Eric XIV — De ce prince & de ſa famille — Singulières aventures de ſon fils aîné — Kongsœr — Arboga — Orebro — Marieſtadt — Lindkœping — Trolhœtta — De la rivière Gotha — Tentatives pour joindre le golfe de Bothnie avec l'Océan par des canaux — Efforts inutiles pour rendre navigables les cataractes de Trolhœtta — Deſcription de ces travaux.*

SUEDE.

Les provinces d'Uplande, de Weſtmanie, & de Nericie, que je traverſai en allant à Gothembourg, ſont regardées comme la partie la plus riche & la plus belle de la Suède (*), & en effet, je ne ſaurois me repréſenter un payſage plus varié ni plus agréable que celui que préſente toute cette contrée. C'eſt un mêlange continuel & toujours charmant de collines, de vallées, de plaines, de lacs, de forêts, de champs & de prairies, interrompu fréquemment par un grand nombre de villes, de villages, & de fermes éparſes. Les voyageurs qui ſur quelques diſtricts qu'ils en ont vu en courant, prononcent que la Suède n'eſt qu'une terre ingrate & ſtérile, ne rendent certainement pas juſtice à ſes beautés champêtres, & aux ſites pittoreſques qu'elle offre en grande quantité.

Le 6 Mars je partis d'Upſal, & je traverſai un pays plus ouvert & plus fertile que tout ce que j'avois vu juſqu'alors en Suède, & j'arrivai à *Endkioping* (**), petite ville ſituée ſur le lac *Mæler*, & preſque toute

(*) Il faudroit ajouter la Scanie, celle des provinces de Suède où le climat eſt le plus doux, & le terrain le plus fertile. (*Note du Traduct.*)

(**) Il faut lire *Enkiæping*, & prononcer *Enkieuping*, l'*æ* des Suédois & des Danois eſt l'équivalent de la diphtongue *eu* du françois. Le mot de *kæping* qui entre dans la compoſition du nom de tant de villes chez les deux nations ſignifie *marché*. (*Note du Trad.*)

SUEDE.

compoſée de maiſons de bois, peintes en couleur rouge. Elle eſt bâtie ſur un terrain de gravier & de ſable, qui formoit autrefois la rive du lac, & au-deſſous on voit une plaine couverte anciennement par les eaux du lac, dans laquelle j'obſervai pluſieurs morceaux de granit. Deux poſtes plus loin je me trouvai à Veſteraas ou Veſterôs, ville très-ancienne ſelon la tradition des habitans. Cette ville fait un commerce conſidérable avec Stockholm par le moyen du lac Mæler, particulièrement en cuivre & en fer des mines voiſines dont la province de Weſtmanie abonde.

C'eſt une ville grande & irrégulière, compoſée de maiſons de bois. On y voit les ruines d'un ancien palais, habité autrefois par les rois de Suède. C'eſt auſſi le ſiége d'un évêque, & la cathédrale qui eſt en briques eſt renommée pour avoir la plus haute tour qu'il y ait en Suède. La partie inférieure de cette tour eſt quarrée, le haut eſt un clocher octogone qui ſe termine en pyramide & qui eſt revêtu de cuivre.

Dans cette cathédrale eſt la tombe du roi Eric XIV, dont j'ai déjà eu occaſion de parler, & dont je rapporterai ici la triſte fin. L'égarement de ſa raiſon ne ſauroit le mettre à l'abri de tout reproche, & ce fut ſans doute un prince indigne du trône. Sa perte fut préparée par la libération de ſon frère Jean qu'il avoit tenu priſonnier pendant quatre ans, & par l'imprudence qu'il eut d'épouſer publiquement une femme de la plus baſſe extraction, qui avoit été ſa maîtreſſe. Il en avoit eu un fils, & il avoit forcé ſes frères à le reconnoître comme héritier de la couronne. Ceux-ci ſe voyant ainſi déchus de l'eſpérance de lui ſuccéder, ſe prévalurent du mécontentement général que la conduite déréglée & les excès du roi avoient excité dans tous les ordres de la nation. Ils ſe mirent à la tête d'un parti qui groſſiſſant tous les jours, fut en état d'aſſiéger le roi dans ſa capitale, & de le forcer à capituler & à abdiquer la couronne en faveur de Jean (en 1568). Le monarque détrôné fut auſſitôt enfermé dans le château de Stockholm où on le traita indignement. Le détail des cruautés exercées contre lui & la deſcription qu'il nous a laiſſée de ſes ſouffrances, ne peuvent que cauſer autant d'horreur que de pitié.

Privé des choſes les plus néceſſaires à la vie, confiné dans un cachot ſale & obſcur, après avoir joui long-temps des plaiſirs, du faſte d'une cour & de l'autorité ſuprême, il lui reſta encore aſſez de force pour travailler à ſon apologie. Ce qu'il écrivit dans cette vue, ſoit contre

ſon

ſon frère, ſoit pour ſe juſtifier d'avoir fait mourir les Sture, a été conſervé juſqu'à ce jour. On y voit que ce malheureux prince avoit conſervé aſſez de liberté d'eſprit, & ſe ſouvenoit fort bien en particulier des règles de l'argumentation qu'il avoit appriſes dans ſa jeuneſſe. Tout eſt diſpoſé dans cet écrit, ſelon la forme ſyllogiſtique, & les règles de la logique de ſon ſiècle, comme s'il eût été queſtion dans cette affaire de ſoutenir une thèſe ſur les bancs de l'école. SUEDE.

Au commencement de 1569 Eric fut cité devant l'aſſemblée des états du royaume, & comme ſes ſujets lui intentèrent un procès ſelon les formes ordinaires, comme les Anglois à Charles I, dans le ſiècle ſuivant, ſes deux frères étant préſens, on lui lut les chefs de l'accuſation portée contre lui, & Eric qui avoit naturellement de l'eſprit & des talens, animé par une circonſtance ſi critique, les réfuta avec une éloquence ſi véhémente & une telle ſubtilité, que ſes accuſateurs en furent étonnés. Jean lui ayant reproché ſa folie : *Je n'ai été*, dit-il, *inſenſé qu'une fois, c'eſt lorſque je vous ai fait ſortir de priſon.*

On ne laiſſa pas que de rendre une ſentence qui portoit qu'il s'étoit rendu indigne du trône, par ſa mauvaiſe conduite & ſa tyrannie, & qu'il devoit être renfermé à perpétuité dans ſa priſon. Là on le traita plus rigoureuſement qu'on n'avoit fait encore. Non-ſeulement on l'y laiſſa ſouvent manquer du néceſſaire ; mais ce qui lui fut plus ſenſible, on le priva de ſes livres qui avoient fait tout ſon amuſement, & on ne lui permit plus de voir ſa femme ni ſes enfans. Ce fut en vain qu'il ſe plaignit à ſon frère, & implora ſa pitié. On ne fit pas la moindre attention à ſes lettres & à ſes ſollicitations. Quelque tyrannique qu'eût été ſa conduite pendant ſon règne, un traitement ſi cruel infligé par vengeance & ſans la moindre néceſſité, ne peut que déshonorer la mémoire de Jean, & faire preſque oublier les torts d'Eric pour ne rappeller que ſes malheurs. Le peuple en fut affecté, & y compatit enfin ; il blâma hautement tant de barbarie, & un parti puiſſant étoit même ſur le point de ſe déclarer en ſa faveur ; mais Jean ſut le prévenir & étouffer la révolte, & dès ce moment il fit conduire ſon frère à Abo en Finlande, où il fut empriſonné avec une nouvelle rigueur. En 1570 on le tranſporta à Caſtelholm dans l'isle d'Aland, dans le château dont j'ai donné ci-deſſus la deſcription, & enſuite dans d'autres priſons juſqu'à ce qu'enfin la mort

SUEDE.

vînt mettre un terme à ſa malheureuſe exiſtence, à Oreby-hus dans la province d'Uplande. Ces fréquens changemens étoient un effet des craintes bien fondées du roi Jean. Il ſavoit que la nation étoit touchée du ſort d'Eric, & qu'on formoit de toutes parts des projets pour le délivrer. Ses inquiétudes allèrent ſi loin, qu'il conçut le deſſein d'abréger les jours d'Eric, & il en fit ſecrètement la propoſition au ſénat en 1569; mais quoique le ſénat eût la lâcheté de conſentir à cette propoſition, Jean crut devoir différer encore de s'en prévaloir. Enfin Eric ayant une fois preſque échappé de ſa priſon, & ſes partiſans devenant de jour en jour plus nombreux, le roi réſolut de mettre en exécution la ſentence de mort qu'il avoit prononcée avec l'approbation du ſénat. En conſéquence il envoya ſon ſecrétaire à Oreby avec un breuvage empoiſonné, & un ordre précis de faire ouvrir les veines d'Eric, ou de l'étouffer ſous des matelats s'il refuſoit de le prendre. Mais on n'eut pas beſoin d'uſer de cette violence. L'infortuné monarque apprit le ſort qu'on lui deſtinoit avec une parfaite tranquillité. Il ſe prépara à la mort avec la plus grande réſignation, & ayant communié avec une fervente dévotion, il avala le poiſon dans une ſoupe, & expira bientôt après dans la quarante-cinquième année de ſon âge, après une captivité de neuf ans. Son corps fut tranſporté dans la cathédrale de Veſterôs, où on lui fit ériger un tombeau de pierre ſans aucun ornement (1).

Durant les premières années de ſa captivité, Eric tint un journal de tout ce qui lui arrivoit dans ſa priſon. Il en réſulte que ſa femme occupoit continuellement ſon eſprit, & que pendant ſon abſence il lui écrivoit preſque tous les jours. Ses lettres ſont remplies des expreſſions du plus tendre & du plus vif attachement. La muſique, l'étude rempliſſoient le reſte de ſon temps. Il étoit très-habile muſicien, & il ne liſoit preſque aucun livre ſans en remplir les marges de remarques. Il traduiſit en ſuédois l'hiſtoire des rois de Suède, de Jean Magnus, à laquelle il ajouta des vers latins ſur le caractère de chaque roi. Il a compoſé auſſi deux pſeaumes pénitenciaux, qui ſont inſérés dans le pſautier ſuédois. Ses mémoires ſur la cauſe de la guerre entre lui & le roi de Dannemarc,

(1) Ces détails ſur la dépoſition & la détention d'Eric ſont tirés de l'excellente hiſtoire de ce prince par Celſius, & de l'hiſtoire de Suède par Dalin.

Fréderic ſecond ; ſes obſervations aſtronomiques ou plutôt aſtrologiques ; ſon traité ſur l'art de la guerre, ouvrages écrits en latin, prouvent ſon érudition, & lui aſſurent une place dans le catalogue des rois auteurs.

Cette Catherine qu'il avoit tant aimée étoit la fille d'un payſan. Elle n'étoit encore qu'un enfant lorſque le roi l'ayant vue par haſard, fut ſi frappé de ſa beauté, qu'il la fit élever avec beaucoup de ſoin, & la plaça à la cour de ſa ſœur Eliſabeth. Il en fit enſuite ſa maîtreſſe, & elle prit bientôt un aſcendant extraordinaire ſur cet eſprit capricieux. Elle le devoit uniquement à ſes graces & à ſon eſprit ; mais ſuivant le préjugé du temps, on l'attribua à des filtres & des enchantemens. Eric n'ayant pu obtenir en mariage diverſes princeſſes étrangères qu'il avoit recherchées, ſentant ſa paſſion s'accroître par la poſſeſſion qui en eſt ordinairement le remède, ſe détermina à l'épouſer après en avoir eu un fils naturel. Pendant ſa captivité Catherine le paya conſtamment de retour, lui témoigna la plus grande tendreſſe, & contribua beaucoup par ſes ſoins à adoucir ſon malheureux ſort. Elle lui ſurvécut pluſieurs années, & ſa conduite prudente lui concilia la faveur même de Jean & de Sigiſmond, dont elle obtint une penſion conſidérable, avec la permiſſion de paſſer le reſte de ſa vie en Finlande dans une parfaite tranquillité. De tous les enfans qu'elle eut d'Eric, deux ſeulement lui ſurvécurent ; Sigrida qui épouſa le comte Tott & qui a perpétué cette illuſtre famille ; & Guſtave né en 1568, que ſon père avoit fait reconnoître pour ſon ſucceſſeur au trône, mais qui fut arrêté & mis en priſon, lors de ſa dépoſition.

Lorſqu'on transféra Eric à Abo pour l'y tenir plus étroitement enfermé, on enferma Guſtave encore enfant dans un ſac, & on donna ordre de le faire mourir & de l'enterrer à l'extrémité de la ville. L'officier chargé de cette barbare exécution ſortit dans ce deſſein au point du jour, & le malheureux enfant alloit périr, lorſqu'un gentilhomme ſuédois l'ayant rencontré, ſe fit ouvrir le ſac & ſe ſaiſit de l'enfant. Les amis d'Eric le firent enſuite ſortir de Suède & on l'envoya étudier dans diverſes écoles étrangères où il fit de grands progrès. Il ſe diſtingua même tellement par ſon ſavoir en chymie, qu'on le nomma un *ſecond Paracelſe*. Il s'appliqua auſſi à l'étude des langues, & ſon ardeur pour acquérir des connoiſſances ne put être rallentie par l'indigence à laquelle il étoit expoſé, & qui étoit telle qu'il fut ſouvent obligé de faire les métiers les plus bas pour avoir

SUEDE.

de quoi vivre. Cependant il reçut dans la ſuite quelques ſecours de ſon couſin Sigiſmond, roi de Pologne ; & après avoir été abandonné de ce prince, il fut bien reçu à la cour de Ruſſie, qui le protégea d'abord d'une manière diſtinguée, & qui enſuite lui accorda une eſpèce de retraite, qui ne fut ſuivant d'autres qu'un exil & une priſon, dans laquelle il termina en 1607 ſa malheureuſe exiſtence.

Le 7^e. Mars. Ayant changé de chevaux entre Veſterôs & Arboga, dans le petit village de Kungſœr, je fus engagé à m'y arrêter par la beauté de la ſituation, & je me promenai dans les environs & ſur le bord du lac Mæler. Ce lac eſt extrêmement beau, il renferme pluſieurs isles couvertes de bois & de prairies très-abondantes ; ſes bords ſont élevés, bien plantés, & diverſifiés par un mêlange de châteaux & de maiſons de payſans. Toute la partie du lac que je voyois étoit encore couverte de glaces, mais elles ne pouvoient plus porter de voitures. Ce n'eſt ordinairement que pendant quelques ſemaines que la glace eſt aſſez forte pour cela, & qu'on peut aller en traîneaux juſques à Stockholm.

Kungſœr eſt à l'embouchure d'une petite rivière qui vient d'Arboga, & ſert à former la communication entre les lacs Mæler & Hielmer au moyen du canal d'Arboga. Il y a tout auprès une eſpèce de palais, autrefois habité par les rois de Suède, avec un harras. De-là juſques à Arboga on ſuit une plaine étroite & longue d'environ neuf milles qui appartient au roi, & qui eſt auſſi agréable que fertile en excellens pâturages. Elle eſt arroſée par la rivière d'Ulviſon, & couronnée de côteaux couverts de bois. De-là je traverſai le canal d'Arboga, commencé par Charles XI & fini par ſon fils Charles XII.

Ne trouvant rien de remarquable à Arboga, je me hâtai d'arriver à *Œrebro*, capitale de la Néricie, où je paſſai la nuit. Cette ville la plus grande que j'euſſe vue depuis que j'avois quitté Stockholm, eſt ſituée à l'extrémité occidentale du lac Hielmer. Les maiſons ſont preſque toutes de bois. Dans une isle formée par les deux branches de la Swart qui traverſe cette ville, eſt un château de briques & de pierres qui étoit autrefois une réſidence royale, & qui eſt aujourd'hui celle du gouverneur de la province. Les habitans fourniſſent Stockholm de fer, de vitriol, & de couleur rouge. Leur commerce favoriſé par les deux lacs que joint le

canal d'Arboga eſt fort conſidérable. Il y a auſſi une fabrique d'armes à feu, de draps & de tapis. SUEDE.

Après avoir quitté cette ville je traverſai la partie de la Néricie qui eſt entre les lacs Hielmer & Venner ; c'eſt un pays riche en pâturages, en champs & en bois. Vers le ſoir j'entrai dans la province de Veſtro-Gothie, & je paſſai la nuit dans la maiſon d'un payſan à Hofva.

Le 9^e^. Mars. J'arrivai à midi à Marieſtadt, ville bâtie ſur le lac Venner par Charles IX, qui lui donna le nom de ſon épouſe. La priſon qui eſt neuve & blanchie eſt le bâtiment de la ville qui a le plus d'apparence, les autres maiſons ſont de bois peintes en couleur rouge. De Marieſtadt je ſuivis pendant quelque temps les bords du lac Venner, le plus grand de la Suède. Il a près de quatre-vingt dix milles (Angl.) de longueur, ſur quarante de largeur. Ses bords dans le pays où j'étois ſont bas & unis, enſorte que la ſurface de ce lac paroît ſans bornes, comme celle de la mer.

Je traverſai enſuite Lindkiæping, dont les habitans ſont un commerce conſidérable par le moyen du lac Venner & de la rivière Gotha, qu'ils deſcendent juſqu'à Gothembourg. Je paſſai la nuit dans le petit village de Malby, & le lendemain matin j'arrivai à Trolhætta. Le pays que je traverſai eſt extrêmement ſauvage ; ce ne ſont que des bruyères ſtériles, coupées par des chaînes de rochers où l'on n'apperçoit preſqu'aucune trace de végétation.

Ce village ne contient qu'une douzaine de maiſons près des cataractes du fleuve Gotha ; mais il eſt bien connu par les prodigieux travaux qu'on y a faits, pour ouvrir un paſſage aux vaiſſeaux, par le moyen du canal qui porte ſon nom.

Ce canal fait partie d'un vaſte plan formé depuis long-temps, pour établir entre la mer Baltique & l'Océan une navigation au travers des terres qui, en augmentant le commerce intérieur d'un grand nombre de provinces, auroit diſpenſé de faire paſſer par le Sund une partie des marchandiſes de la Suède. Il eut encore, en temps de guerre avec le Danemarc, mis une partie du commerce de la Suède à l'abri des corſaires danois, qui défendus par les batteries de Cronenbourg, ſont maîtres du détroit du Sund, à moins que la Suède n'y entretienne une flotte ſupérieure.

SUEDE.

Guſtave-Vaſa fut le premier roi de Suède qui comprit l'utilité de cette navigation intérieure, lorſqu'il fit de *Lodèſe*, aujourd'hui Gothembourg, un port & une ville de commerce, afin que les vaiſſeaux marchands ne fuſſent pas toujours obligés de paſſer le détroit du Sund. Il ſe flatta qu'un jour les marchandiſes que la Suède importe ou exporte, pourroient paſſer par les lacs Venner, Hielmer, & Mæler juſques à Stockholm, ſi l'on réuſſiſſoit à rendre navigables les rivières & les lacs qui les uniſſent.

Eric XIV voulant exécuter le plan tracé par ſon père, donna ordre qu'on s'en occupât ſérieuſement, mais les troubles dont ſon règne fut agité ne permirent pas d'aller plus loin.

Pluſieurs de ſes ſucceſſeurs reprirent ce grand projet; Charles IX fit dans cette vue creuſer le canal de Calsgrav, & Charles XI celui d'Arboga. On s'apperçut cependant bientôt des grandes difficultés qu'on trouveroit dans ſon exécution. Guſtave-Adolphe ne put trouver en Suède perſonne qui osât s'en charger, & Charles XI y envoya des ingénieurs hollandois qui le jugèrent impraticable. La Motraye qui raconte ces faits, ajoute que Charles XII loin de ſe rebuter par ces difficultés, envoya ſur les lieux Polheim ingénieur célèbre, qui lui remit un plan pour rendre navigables les cataractes de Trolhætta, & pour ouvrir entre Gothembourg & Stockholm, & même entre les lacs Venner & Vetter & la ville de Nordkæping, une navigation pour de grands vaiſſeaux. Charles XII approuva ces plans & ordonna qu'on travaillât à leur exécution; mais ſa mort fit interrompre ces travaux, qui ne furent repris que ſous Adolphe-Fréderic, père du roi régnant.

Ce plan renfermoit trois grands objets. 1°. La jonction des lacs Mæler & Hielmer. 2°. Celle du lac Hielmer avec le lac Venner. 3°. Celle du lac Venner avec l'Océan.

Le premier objet a été rempli au moyen du canal d'Arboga dont j'ai déjà parlé. Il appartient à une compagnie de marchands d'Œrebro qui ſont chargés de ſon entretien; il eſt large & a huit pieds de profondeur. On y compte huit écluſes, & il eſt navigable pour les mêmes vaiſſeaux qui navigent ſur les lacs. Ce ſont des vaiſſeaux du port de quarante-trois tonneaux, couverts, à un ſeul mât, qui ont ſoixante-ſeize pieds de longueur, & qui tirent ſix à ſept pieds d'eau.

Le ſecond objet, c'eſt-à-dire, la jonction des lacs Hielmer & Venner,

a rencontré jusqu'ici des difficultés insurmontables qui laissent peu d'espérance de succès. SUEDE.

Le troisième objet seroit, comme on l'a dit, de joindre le lac Venner avec l'Océan germanique par le moyen du fleuve Gotha qui sort de ce lac, & se jette dans l'Océan près de Gothembourg. Mais le cours de ce fleuve étant embarrassé par des bas-fonds & des cataractes; on a tenté de faciliter la communication par le moyen du canal de Carlsgraf, du canal de Trolhætta, des écluses d'Ackerstroem & de Edit.

Les travaux entrepris dans cette vue ont souffert plusieurs accidens. Sous Charles XII une écluse construite par Polheim avec trop peu de soin fut entraînée par les eaux au moment où elle venoit d'être achevée. En 1754 le roi Adolphe-Fréderic en fit faire une nouvelle à grands frais, qui ne répondit pas mieux au but qu'on s'étoit proposé. Pour y remédier on en a construit une troisième par ordre du roi régnant, & qui porte le nom de Gustave. C'est un canal magnifique de quatre cent pieds de longueur, dont la moitié est taillée dans le roc, & où des barques de quatre-vingt tonneaux & plus peuvent passer aisément.

De l'extrémité de ce canal au village de Trolhætta, le cours de la rivière est libre dans un espace d'environ cinq milles, & la navigation en est aussi sûre qu'agréable.

Près de Trolhætta de nouveaux obstacles l'interrompent. La rivière resserrée entre deux montagnes se précipite tout à coup dans un endroit nommé *le goufre d'enfer*; ce qui rend toute navigation ultérieure impraticable. Le lit de la rivière est de roc, les bords en sont coupés à pic; des isles de granit la partagent en plusieurs bras où l'eau se jette avec une extrême impétuosité, & forme de grandes cataractes.

De ces cataractes au lieu où le fleuve redevient navigable, il y a environ deux milles. On compte quatre principales cataractes séparées par des tournans, où l'eau violemment agitée présente un affreux & sublime aspect. La hauteur totale de ces quatre cataractes est d'environ cent pieds.

On conçoit sur cet exposé toute la difficulté de rendre le fleuve navigable dans cet endroit. On a tenté de creuser dans le milieu de son lit un canal avec des écluses. Je n'entrerai point dans le détail de ces immenses ouvrages. Quelques-uns semblent avoir été mal conçus, & l'événement

SUEDE.

l'a prouvé. Un des principaux a été entraîné par l'impétuosité de la rivière, & le travail de tant d'années a péri dans un instant.

Ce mauvais succès a causé de grands mécontentemens à la nation, & le peuple n'a pas manqué de dire que les Danois avoient gagné par argent les entrepreneurs, pour engager la Suède dans des dépenses dont ils savoient bien qu'elle ne pourroit retirer aucun fruit. Mais cet accident s'explique bien plus naturellement par des mesures mal combinées, & par le peu d'attention ou d'habileté de ceux qui conduisoient ces travaux.

On les a dès-lors abandonnés comme inutiles, & on a formé le dessein de creuser un nouveau canal dans le roc qui forme les bords du fleuve. Il doit avoir quatre mille sept cent pieds de longueur, trente-six de largeur, & en quelques endroits plus de cinquante pieds de profondeur. Il aura neuf écluses, & si l'on réfléchit qu'il faudra percer pour cela un rocher de granit rouge qui s'étend dans tout cet espace, on conviendra que ce nouveau plan ne doit pas rencontrer moins de difficultés que l'autre. Cependant il ne faut pas prononcer qu'il est impraticable. D'autres ouvrages comme le canal du duc de Bridgewater en Angleterre, celui de Languedoc, le chemin creusé dans le mont Gemmi en Suisse, prouvent que tout est possible à l'industrie humaine.

L'essentiel seroit de savoir si une dépense aussi énorme sera compensée par les avantages qui en résulteront. On croiroit pouvoir en douter si on n'y gagnoit que d'ouvrir une communication entre le lac Venner & Gothembourg; mais si on peut un jour faire communiquer le lac Venner avec le golfe de Bothnie, comme dans ce cas-là les cataractes de Trolhætta seroient la seule interruption qu'il y eût à la jonction des deux mers, l'accomplissement d'un plan si beau & si utile ne sauroit être payé trop cher.

Le roi régnant visita les travaux de Trolhætta d'abord après son avènement au trône, & ordonna sagement qu'ils fussent suspendus, mais qu'on continuât d'autres écluses commencées ailleurs.

Et pour faciliter le transport des marchandises du lac Venner à Gothembourg, il fit faire un chemin sur les bords du fleuve, d'un bout des cataractes à l'autre.

Un mille environ au-dessous des cataractes, le cours du fleuve est encore interrompu par une autre saut, nommé *Akerstræm*. On a commencé dans

dans cet endroit à creuſer dans le roc un autre canal qui aura cent quatre-vingt deux pieds de longueur avec une écluſe. Cet ouvrage a été commencé en 1774 & on comptoit qu'il ſeroit terminé en 1781.

D'Akerſtrœm le fleuve a un cours réglé juſqu'à Gothembourg, excepté à Edit où il y a une barre formée par un lit de rochers qui s'élèvent au milieu du fleuve. On a creuſé ſur le côté de ce roc un canal de ſix cent pieds de longueur qui a été mal exécuté, & qui étoit en mauvais état lorſque j'y paſſai. Mais il y a lieu de croire qu'on le réparera.

Le fer & les autres marchandiſes ſont à préſent tranſportés par le lac Venner juſqu'à Vennersbourg, de-là par le canal de Carlsgraf, & le fleuve Gotha juſqu'à Trolhætta. Arrivés près des cataractes on les décharge, & on les tranſporte par le chemin dont j'ai parlé juſqu'au-deſſous de ces cataractes. Là, on les embarque de nouveau, elles paſſent par les écluſes d'Akerſtrœm & d'Edit; (ſuppoſé qu'elles ſoient achevées actuellement) & elles deſcendent enſuite le fleuve ſans obſtacle juſqu'à Gothembourg. On envoye de cette ville de la même manière du ſel, des épiceries, des grains, du thé & d'autres marchandiſes juſqu'au lac Venner, d'où elles ſe verſent dans les provinces qui le bordent.

# CHAPITRE X.

*Gothembourg — Son commerce — Compagnie des Indes — Pêche des harengs — Remarques générales ſur le commerce de Suède — Voyage de Gothembourg à Carlſcrona — Habitations, nourriture, manières des payſans.*

SUEDE. L'ASPECT du pays depuis Trolhætta juſqu'à Gothembourg eſt ſauvage & *romantique* au-delà de ce qu'on peut dire. D'innombrables chaînes de roes ſtériles s'étendent dans tous les ſens, & dans l'intervalle ce ſont des plaines très-fertiles d'un mille au plus de largeur qu'arroſe le fleuve Gotha. Les montagnes ſont de granit & dépourvues d'arbres, & preſque de toute eſpèce de végétation. Mais je n'obſervai dans cette partie de la Suède aucun de ces blocs de granit rompus & iſolés, qui ſont comme ſemés dans les provinces intérieures & ſur les côtes du golfe de Bothnie.

Le fleuve forme en quelques endroits un beau courant & un canal aſſez étroit ; dans d'autres il n'eſt navigable que pour de petites barques de vingt tonneaux. A dix milles de Gothembourg il ſe partage en trois bras, dont deux ſe réuniſſent après avoir formé une petite iſle de roc vif, ſur lequel eſt bâti le fort de Bohus. Ce fort dont l'aſpect eſt très-pittoreſque eſt ſouvent nommé dans l'ancienne hiſtoire du Nord, & dans ce temps-là on le regardoit comme imprenable. Ces deux bras réunis forment ce qu'on appelle la *rivière du Nord* qui ſe perd dans la mer à dix milles de-là. Le troiſième bras que je ſuivis juſques à Gothembourg conſerve ſon nom de Gotha. Le terrain enfermé par ces deux bras du même fleuve ſe nomme l'iſle de Hiſingen.

Gothembourg que la commodité de ſon port a rendu une ville conſidérable, occupe la place où étoit une ville ancienne, nommée *Lodèſe*, bâtie par Guſtave-Vaſa qui lui accorda de grands priviléges. Charles IX n'étant encore que duc de Gothie, fonda à peu de diſtance de Lodèſe une nouvelle ville dans l'iſle de Hiſingen, & lui donna le nom de

Gothembourg de celui de ſon duché. Lorſqu'il monta ſur le trône il établit dans ſa nouvelle ville une compagnie de commerce, il y attira pluſieurs étrangers & ſurtout des Hollandois, auxquels il accorda pendant vingt ans une exemption de tous droits d'entrée & de ſortie. Il y mit en garniſon un corps de troupes angloiſes & écoſſoiſes, ſous les ordres de Guillaume Stuart; enfin il accorda aux Calviniſtes le libre exercice de leur religion. C'étoit le premier acte de tolérance de cette eſpèce qui ſe fût fait juſques-là en Suède. Par ce moyen Gothembourg devint bientôt une ville floriſſante, & elle fut après Stockholm la ville la plus commerçante de la Suède. SUEDE.

La ville ayant été brûlée en 1611 par les Danois, Guſtave-Adolphe la fit rebâtir telle qu'elle eſt aujourd'hui, il lui confirma ſes anciens priviléges & y en ajouta de nouveaux.

Sa ſituation eſt très-ſingulière. A peu de diſtance de la mer eſt une plaine marécageuſe qui peut avoir au plus un mille de largeur, & qui eſt bordée par les rivières de Gotha & de Mœldal, & preſque partout entourée de rochers élevés & ſi nuds, qu'à peine y apperçoit-on un brin d'herbe. Gothembourg eſt bâti en partie ſur ces rochers, en partie dans la plaine, ce qui l'a fait diviſer en ville baſſe & ville haute. La première eſt toute unie, coupée par des canaux comme les villes de Hollande, & bâtie ſur pilotis. La ville haute eſt bâtie ſur la pente des rochers, & les maiſons s'élèvent les unes ſur les autres en amphithéâtre. L'une & l'autre ſont fortifiées régulièrement. La ville peut avoir trois milles de tour ſans compter le fauxbourg de Haga qui eſt près du port.

Les rues ſont droites & régulières. Un petit nombre de maiſons eſt en briques, la plupart ſont de bois peint en rouge. Le port eſt formé par deux chaînes de rochers, & il peut avoir un quart de mille de largeur. L'entrée en eſt défendue par le fort du nouvel Elfsbourg qui eſt bâti ſur une petite isle de roc, & où l'on tient une garniſon de deux cent cinquante hommes.

On a depuis peu fondé à Gothembourg une ſociété royale des ſciences & de littérature ſur le plan de celle d'Upſal. Ses mémoires ſont en ſuédois & traitent de divers ſujets d'hiſtoire naturelle, d'antiquités, d'hiſtoire, de littérature.

J'obſerverai à cette occaſion qu'on a formé une ſociété ſemblable à

SUEDE.

Lunden en Scanie, en 1776, approuvée par le roi en 1778. Mais les ſujets que traite cette ſociété ſont tous relatifs à l'hiſtoire naturelle, à la chymie, & à l'agriculture.

Un marchand qui a demeuré vingt-deux ans à Gothembourg, m'a appris que pendant ce temps-là la population de cette ville s'eſt conſidérablement accrue, & qu'elle contient aujourd'hui environ dix-huit mille habitans. Ces progrès ſont dus ſans doute à ceux de ſon commerce, à la compagnie des Indes qui y eſt établie, & à la pêche du hareng qui s'y fait avec beaucoup de ſuccès.

En 1731 on y forma une compagnie de marchands à laquelle on accorda un privilége excluſif pour faire le commerce de l'Inde pendant quinze ans. Cet octroi ſouffrit diverſes altérations, mais enfin il fut renouvellé dernièrement pour vingt ans, à condition que la compagnie prêteroit au gouvernement une ſomme de 124,980 livres ſterlings, dont un tiers ſans intérêts, & qu'elle payeroit 3,125 liv. ſterl. pour chaque vaiſſeau qu'elle enverroit aux Indes. Cette compagnie n'eſt qu'une ſociété de marchands qui envoyent toutes les années deux ou trois vaiſſeaux à la Chine.

Le port de Stockholm étant fermé trop long-temps par les glaces pour qu'on puiſſe en faire partir à temps les vaiſſeaux deſtinés au voyage de l'Inde, cette compagnie s'eſt fixée à Gothembourg, dont le port ſitué ſur l'Océan germanique eſt preſque toujours ouvert.

Voici en quoi conſiſte ce commerce. La Suède n'a preſque point d'eſpèces ni d'ouvrages de ſes manufactures à exporter; ainſi le capitaine du vaiſſeau deſtiné pour la Chine relâche d'abord à Cadix où il emprunte, au nom de la compagnie 100,000 piaſtres à trente pour cent d'intérêt, de-là il fait voile pour Canton où il achète du thé, de la porcelaine, & d'autres marchandiſes de la Chine qu'il revend à ſon retour avec beaucoup de profit. Le gain ordinaire, tous frais faits, eſt de ſoixante-dix pour cent, & l'intérêt déduit, de quarante pour cent.

En 1740, les harengs qui juſques-là n'avoient jamais approché des côtes occidentales de la Suède ayant paru en quantité dans le voiſinage de Gothembourg, les habitans s'adonnèrent à cette pêche qui leur a été très-avantageuſe. On peut juger de ſes progrès par la table ſuivante.

En 1752 elle ne produiſit que mille barils. Le baril contient mille harengs. SUEDE.

| | | |
|---|---|---|
| En 1753 | . . . . . | 20,766 |
| 1754 | . . . . . | 52,828 |
| 1755 | . . . . . | 74,791 |
| 1761 | . . . . . | 117,212 ¼ |
| 1762 | . . . . . | 142,091 |
| 1763 | . . . . . | 186,614 ½ |
| 1764 | . . . . . | 99,616 ¼ |
| 1768 | . . . . . | 151,483 |

Il y a à Gothembourg un conſul anglois & pluſieurs marchands de notre nation, & une chapelle angloiſe.

Je n'ai pas fait un aſſez long ſéjour en Suède pour me procurer des informations exactes & détaillées ſur le commerce de ce royaume, ainſi je me bornerai à ajouter quelques obſervations à ce que je viens de dire du commerce de Gothembourg.

Par l'acte de navigation paſſé dans la diète de 1772, les vaiſſeaux étrangers ne peuvent porter en Suède que les productions de leur pays, ni les tranſporter d'un port à un autre.

Les principales exportations de la Suède ſont du cuivre, du fer, de l'artillerie, des mâts, des planches, de la poix, du goudron, de l'huile de baleine, de l'alun, de la potaſſe, du ſalpêtre, de la poudre à canon, du ſel, du poiſſon ſalé, du ſavon, du vitriol. On y importe de l'étain, du plomb, du tabac, des vins, de la quincaillerie, des étoffes de ſoie & de la ſoie, du papier, du thé & du café, du ſucre, des épiceries, des drogues, du fil, du chanvre, de la laine, &c. (*)

Cantzler dont on ne ſauroit trop louer l'ouvrage intitulé *Mémoires ſur les affaires politiques & économiques de Suède*, obſerve que la ville de Stockholm fait les $\frac{7}{13}$ du commerce d'exportation de la Suède, Gothembourg les $\frac{2}{13}$ & les autres villes les $\frac{4}{13}$, & que dans le commerce d'importation, Stockholm eſt pour la moitié, Gothembourg pour un quart, & les autres villes pour l'autre quart.

(*) Il faudroit ajouter des grains pour des ſommes conſidérables. (*Note du Trad.*)

SUEDE.

Le pays que j'ai traverſé en venant de Stockholm à Trolhœtta eſt eſtimé la partie de la Suède la plus belle & la plus peuplée. Celui que je devois voir en allant de Gothembourg à Carlſcrona, c'eſt-à-dire, la province de Smolande, eſt au contraire le plus ſauvage, le moins habité & le plus inculte du royaume. La diſtance de Gothembourg à Carlſcrona eſt de 38 milles de Suède qui font 247 milles d'Angleterre; & dans toute cette étendue, il n'y a qu'un ſeul lieu qui ſoit honoré du nom de ville. Les villages ne contiennent pour la plupart que ſix ou ſept maiſons, & ſouvent je ne trouvois qu'une humble chaumière ſolitaire, là où je changeois de chevaux; cependant dans tout ce pays ſi déſert, & en apparence ſi abandonné, il y avoit partout de bons chemins, d'aſſez bons logemens, des payſans contens & de bonne humeur.

Mars le 15. Je partis de Gothembourg & je paſſai au travers de rochers qui ſe ſuccédoient preſque ſans interruption & ſans mêlange d'arbres & de plantes; ils étoient aſſez ſemblables à ceux qui s'étendent le long des côtes de l'Océan près de Gothembourg. A meſure que j'avançois, le pays paroiſſoit devenir un peu plus fertile. Les monts de granit étoient plus rares, mais on en voyoit des fragmens énormes épars dans les campagnes. Le pays que je parcourus ce jour-là & le ſuivant, quoique ſauvage & peu ſuſceptible de culture, étoit infiniment diverſifié. C'étoit des collines couvertes çà & là de forêts de pins, de bouleaux & de chênes entremêlés de prairies, & d'un peu de champs, orné de pluſieurs lacs dont la vue étoit très-pittoreſque, arroſé d'un nombre infini de ruiſſeaux limpides comme du cryſtal, qui murmuroient en s'enfuyant dans un lit de cailloux.

Il y eut ce jour-là une poſte dans laquelle mon poſtillon étoit la fille d'un payſan; le chemin étant très-difficile & eſcarpé, il falloit beaucoup de force & d'adreſſe pour conduire les chevaux & éviter d'être verſé. Je lui propoſai de laiſſer les rênes à mon domeſtique qui étoit bon cocher, mais cette fille choquée de ce que je doutois de ſon habileté rejeta bien loin cette offre, & montant ſur le ſiége me mena très-bon train, & gouverna ſes chevaux avec tant d'adreſſe que mes craintes ceſsèrent bientôt, & que nous arrivâmes à la poſte ſans avoir couru le moindre danger. Depuis ce temps-là, je me ſuis toujours laiſſé conduire ſans défiance par les payſannes ſuédoiſes.

Je paſſai la nuit à Hunnaryd dans la chaumière d'un payſan, & je repartis le lendemain de bon matin; mais je fus bientôt obligé de m'arrêter à Gislavy pour y faire raccommoder une roue de ma voiture. Il ne s'y trouvoit qu'un ſeul maréchal qui étoit devenu aveugle depuis peu de temps, & aucune roue ne pouvant aller à l'eſſieu de ma voiture, il fallut acheter un nouvel eſſieu & quatre roues, que je payai une liv. ſterl. 16 ſchel. Ayant ainſi remonté mon équipage, je continuai ma route. A peu de diſtance de-là, je paſſai un ruiſſeau près duquel étoit une fonderie de fer. La mine ſe trouve dans le fond d'un lac voiſin, & on en tire un excellent fer.

Bientôt après, je quittai la partie montagneuſe de la province, & deſcendant inſenſiblement je me trouvai dans une plaine ſablonneuſe, entremêlée de bois, de lacs & de champs. A 7 milles environ de Varnemo, où je paſſai la nuit, je retrouvai de petites montagnes, & j'arrivai à *Vexiæ*, ville ſituée ſur le bord d'un beau lac, d'où s'élève un groupe d'isles couvertes de bois. Quoique cette ville ſoit le ſiége d'un évêché elle eſt extrêmement petite. La plupart des maiſons ſont de bois, les habitans vivent du commerce de leurs beſtiaux qui s'engraiſſent dans les beaux pâturages qu'on trouve de temps en temps entre des rochers ſtériles & de vaſtes forêts.

Dans le cours de ce voyage je prenois conſtamment mes repas pendant le jour, & je paſſois toutes les nuits dans des maiſons de payſans, enſorte que j'eus de fréquentes occaſions d'obſerver leurs coutumes, leurs mœurs, & leur manière de ſe nourrir. Lorſque j'entrois chez eux, je trouvois ordinairement toute la famille occupée à carder du lin, à filer, à faire de la groſſe toile au métier ou quelquefois du drap. Les payſans ſont fort inventifs, & ſavent faire ſervir les plus groſſiers matériaux à quelque choſe d'utile. Ils ſavent faire des cordes avec des ſoies de cochon, des crins de cheval, de l'écorce d'arbre, ils font des brides avec des peaux d'anguilles. Ils ſe nourriſſent principalement de viande ſalée, de poiſſons, d'œufs, de lait, de pain dur. Ils tuent leurs bœufs à la St. Michel & les ſalent pour l'uſage de l'hiver & du printemps ſuivant. Ils font du pain deux fois l'année, auquel ils donnent la forme de grands gâteaux ronds, & les enfilant à des bâtons, ils les tiennent ainſi ſuſpendus au plancher de leurs maiſons. Ce pain eſt ſi dur qu'il faut

SUEDE.

quelquefois le couper avec une hache, mais il n'eſt pas déſagréable. La bierre eſt leur boiſſon ordinaire, mais ils aiment beaucoup l'eau-de-vie. Sur les côtes de l'oueſt, & à quelque diſtance, on trouve aſſez ſouvent chez les payſans du thé & du café qu'ils font venir de Gothembourg où ces marchandiſes ſont très-communes & à bon marché.

Les payſans ſont bien habillés d'un gros drap qu'ils font eux-mêmes. Leurs maiſons, quoique de bois & à un ſeul étage, ſont bonnes & commodes. La chambre où couche la famille renferme un rang de lits élevés les uns ſur les autres. Au-deſſus du ciel des lits où couchent les femmes, il y en a d'autres à l'uſage des hommes ſur leſquelles ils montent avec des échelles.

Les voyageurs qui viennent d'Allemagne (*), & qui ont été accoutumés à de paſſables auberges, peuvent trouver ces habitations des payſans Suédois de miſérables chaumières; pour moi qui depuis longtemps m'étois trouvé logé beaucoup plus mal, je croyois être dans des palais. En effet, je pouvois m'y procurer bien des commodités, & en particulier celle d'une chambre ſéparée, choſe qu'on chercheroit en vain dans les villages de Pologne & de Ruſſie. Dans ces pays-là un lit étoit une rareté, excepté dans les grandes villes, & même dans ces villes les lits n'étoient le plus ſouvent garnis qu'à demi; mais dans les plus chétives cabanes de Suède on ne manquoit jamais de lits, preuve évidente que le payſan Suédois eſt bien plus civiliſé que le payſan Polonois ou Ruſſe.

Après avoir été témoin de l'état de ſervitude & d'abjection où ſont ces payſans, c'étoit pour moi un grand plaiſir de me trouver parmi des hommes libres, dans un pays où les propriétés ſont moins inégalement partagées, où il n'y a point d'eſclavage, où les perſonnes de l'ordre inférieur jouiſſent comme les autres d'une pleine ſûreté pour leurs perſonnes & pour leurs propriétés, & où tous les avantages qui réſultent

(*) Il me ſemble qu'il eût fallu choiſir un autre terme de comparaiſon, car en voyageant en Suède, j'ai cru remarquer qu'on trouvoit chez le payſan autant ou plus de propreté & d'aiſance, & ſurtout plus de prévenance & d'attention que dans une grande partie de Allemagne. (*Note du Trad.*)

de

de cet état des choſes ſont ſi viſibles que l'obſervateur le moins attentif en eſt frappé. SUEDE.

Mars le 18. Je paſſai vers midi de la province de Smolande dans celle de Blekinge. En approchant des côtes de la mer Baltique vers Carlſcrona, les longues chaînes de collines graniteuſes reparurent, quelquefois toutes nues, quelquefois recouvertes de bruyères ou de bois. A demi-mille environ de Carlſcrona on découvre cette ville ſituée dans une isle, ce qui forme un très-beau point de vue.

Pendant les quinze jours que je fus en route de Stockholm à Carlſcrona, c'eſt-à-dire, dans un voyage d'environ 500 milles d'Angleterre le temps fut toujours ſec, clair & très-agréable, enſorte que je pus être toujours ſans inconvénient dans un chariot découvert. Il geloit un peu la nuit & le matin, mais le reſte du jour le ſoleil brilloit dans tout ſon éclat. Le printemps de cette année étoit très-avancé & d'une douceur extraordinaire. Le port de Carlſcrona qui eſt ordinairement fermé par les glaces juſques au mois d'Avril étoit déjà ouvert au mois de Mars. Rarement les payſans d'Uplande & de Weſtmanie labourent leurs terres avant le mois d'Avril; mais j'obſervai en traverſant ces provinces au commencement de Mars que l'on avoit déjà commencé à labourer & à ſemer l'orge & l'avoine. On pouvoit juger de la promptitude de la végétation dans ces pays ſeptentrionaux par les progrès rapides qu'avoient déjà fait l'herbe & le bled, quoiqu'il n'y eût pas plus de trois ſemaines que la neige étoit fondue.

Je fus très-ſurpris en apprenant & en voyant que la Suède pourroit fournir aſſez de grain pour le beſoin de ſes habitans, ſi l'on n'en employoit pas une ſi grande quantité à diſtiller des eaux-de-vie. La partie ſeptentrionale de la Suède & de la Finlande produit d'excellent ſeigle, & les provinces du midi du froment, de l'avoine & de l'orge. Le froment & le ſeigle ſe ſèment au milieu du mois d'Août, & on les recueille au mois d'Août de l'année ſuivante. L'orge & l'avoine ſont ſemés au printemps, d'abord après la fonte des neiges. On recueille l'orge vers la fin d'Août, & l'avoine au milieu de Septembre.

# CHAPITRE XI.

*Carlſcrona — Nouveaux baſſins — Flotte ſuédoiſe — Matelots — Chriſtianſtadt — Helſingbourg — Remarques générales ſur la manière de voyager en Suède — Chevaux de poſte — Grands chemins — Reſſemblance entre pluſieurs termes des langues angloiſe & ſuédoiſe.*

SUEDE. CARLSCRONA (couronne de Charles) doit ſon nom & ſon origine à Charles XI qui poſa les fondemens de cette ville en 1680, & y tranſporta la flotte royale, à cauſe de ſa ſituation avantageuſe dans le centre des mers de la Suède, & de la sûreté de ſon port. La plus grande partie de cette ville eſt bâtie ſur une petite isle qui n'eſt qu'un rocher peu eſcarpé, ſortant du milieu d'une baie de la mer Baltique. Les fauxbourgs s'étendent ſur un autre petit rocher, & le long du môle qui forme le baſſin où eſt la flotte. On va du continent à la ville par le moyen d'une digue qui le joint à une isle, & de cette isle par deux longs ponts de bois joints par un autre rocher. La ville eſt grande & contient environ dix-huit mille habitans. Elle eſt ornée d'une ou deux jolies égliſes & de quelques maiſons de briques paſſables; mais le plus grand nombre des bâtimens eſt de bois. Les fauxbourgs ſont défendus du côté de terre par un mur de pierres.

L'entrée du port qui eſt naturellement très-difficile à cauſe d'un grand nombre de bas-fonds & de rochers, eſt encore défendue par deux forts bâtis ſur deux isles, & très-bien fortifiés, ſous les batteries deſquels tous les vaiſſeaux doivent paſſer.

Pendant notre ſéjour à Carlscrona nous reçûmes beaucoup de politeſſes, & pluſieurs perſonnes de la première diſtinction nous firent le meilleur accueil poſſible. Nous ne trouvâmes aucune difficulté à nous faire montrer les *doques* ou baſſins, & toute la flotte.

Autrefois quand on carenoit ou radouboit les vaiſſeaux, on les couchoit

ſur le côté dans le port. Depuis on a creuſé dans le roc vif un baſſin ſur les plans de l'ingénieur Polheim. Il a été commencé en 1714 & fini en 1724; mais étant trop petit pour recevoir des vaiſſeaux de guerre, on l'a aggrandi depuis, & à préſent il peut contenir des vaiſſeaux du premier rang. Il a cent quatre-vingt-dix pieds de Suède de longueur, trente-trois de profondeur & quarante-ſix de largeur. Le pied ſuédois diffère très-peu de celui d'Angleterre (1). Ce baſſin contient trois cent mille pieds cubes d'eau, & on peut le vuider en dix heures de temps, quand on employe quatre-vingt dix hommes à la fois à pomper, & qu'on les relève toutes les demi-heures par un pareil nombre. SUEDE.

Ce baſſin étant le ſeul qu'il y ait eu juſqu'ici pour réparer les vaiſſeaux, on a commencé à en faire d'autres ſur un plan immenſe, digne des anciens Romains. Suivant ce plan on conſtruiroit trente baſſins pour la conſtruction des plus grands vaiſſeaux à une des extrémités du port.

Un vaſte baſſin capable de contenir deux vaiſſeaux de guerre communiqueroit par des écluſes avec deux baſſins plus petits, de chacun deſquels partiroient comme les rayons d'un cercle cinq rangs de baſſins couverts; chaque rang ſeroit ſéparé par des murs de pierre; chaque baſſin auroit ſon écluſe & pourroit être remplacé ou vuidé avec des pompes. Auprès des baſſins ſeroient des magaſins pour les munitions navales, & le tout ſeroit environné d'un mur de pierre.

On a commencé à travailler à l'exécution de ce grand projet en 1757, mais il a été fort négligé juſqu'à l'avénement du roi qui s'en eſt déclaré le protecteur. Dans les commencemens on y a employé annuellement une ſomme de 25,000 liv. ſterl., mais on l'a réduite depuis à 6000 par an, & le nombre des baſſins à vingt ſeulement. On a compté qu'on feroit un baſſin chaque année, & que dans vingt ans cette grande entrepriſe ſeroit entièrement exécutée.

Le premier objet qu'on ſe propoſoit par ce vaſte plan étoit d'avoir des baſſins, dans leſquels toute la flotte pût être tenue à ſec & à couvert, pour une plus parfaite conſervation. Mais on a depuis diſputé beaucoup en Suède ſur la queſtion, ſi de grands vaiſſeaux ne ſe conſervoient pas mieux dans l'eau que quand ils ſont à ſec, queſtion qui ne peut être

(1) Le pied anglois eſt à celui de Suède comme 1000 à 1027.

SUEDE.

décidée que par des perſonnes d'une grande expérience en ces matières ; mais quoiqu'on en penſe, ces baſſins ſeroient toujours très-utiles pour la conſtruction & la réparation des vaiſſeaux.

Ce ſont principalement des ouvriers anglois qu'on emploie à Carlscrona à la conſtruction des vaiſſeaux. Quoique les provinces de Blekinge & de Scanie produiſent abondamment des chênes, il n'y en a pas de quoi fournir à des beſoins continuels, & on en fait venir d'Allemagne. Les deux derniers traités pour en acheter ont été faits avec le roi de Pruſſe, l'un pour quatre cent mille pieds cubes, l'autre pour deux cent mille. Les bois de ce dernier achat ont été livrés en 1778 à raiſon de 5 ſols 10 den. le pied cube. Les Suédois trouvent chez eux des mâts, des planches, de la poix, du goudron, & la plus grande partie du lin qu'ils employent pour la marine. Ils travaillent eux-mêmes leurs cordages & les toiles à voile avec du chanvre apporté en grande partie de Riga. Ils fondent leurs canons, & font de la poudre avec du ſalpêtre du pays.

Le port de Carlscrona où eſt la flotte ſuédoiſe eſt grand, commode, & aſſez profond pour des vaiſſeaux du premier rang.

Les forces navales de Suède en 1779 ſe montoient dans les états qu'on en donnoit, à trente vaiſſeaux de ligne, y compris ceux de quarante canons, & à quinze frégates, outre les galères, les prâmes & les chebecs. Mais pluſieurs de ces vaiſſeaux étant très-vieux, & hors d'état d'être réparés, on ne doit pas compter qu'il y eût alors plus de vingt vaiſſeaux de ligne en état de ſervice, & environ dix frégates.

Quoique je n'aye pu me procurer un état exact de toute la flotte, je penſe pouvoir y ſuppléer en quelque ſorte par la liſte ſuivante de tous les vaiſſeaux qui étoient en commiſſion, & équipés pour croiſer dans la Baltique, l'année 1779, c'eſt-à-dire, à l'époque de la neutralité armée.

*VAISSEAUX ÉQUIPÉS EN MARS 1779.*

| NOMS. | CANONS. |
|---|---|
| Sophie-Magdelaine, vaiſſeau neuf | 74 |
| Guſtave III, vaiſſeau neuf | 74 |
| Le prince Guſtave | 74 |
| Le lion de Gothie | 74 |

| NOMS. | CANONS. |
|---|---|
| Le roi Adolphe-Fréderic | 70 |
| Fréderic-Adolphe, vaiſſeau neuf | 64 |
| Sophie-Albertine | 64 |
| L'Union | 64 |
| Le Finlande | 60 |
| Le Vaſa, vaiſſeau neuf | 60 |
| L'Uplande, au port de Gothembourg | 40 |
| Jaramas | 40 |
| L'Aigle Noir | 40 |
| Illerim, deſtiné pour Maroc | 36 |
| Le prince Guſtave, vaiſſeau neuf | 32 |
| Le Trolle, en Finlande | 32 |
| L'Erenſværd, en Finlande | 32 |

Les matelots de la flotte royale ſont enregiſtrés & ſe montent à dix-huit mille. Une partie eſt payée en argent, les autres ſont ſur le même pied que la milice nationale, c'eſt-à-dire, qu'on leur a aſſigné de petites portions de terres dans les isles & ſur les côtes pour leur ſubſiſtance. Suivant les calculs les plus favorables de ces dix-huit mille matelots, il peut y en avoir environ ſix mille qui ont du ſervice & de l'expérience. Le reſte n'eſt que de ſimples payſans. Dans un cas preſſant le roi a le pouvoir de preſſer les équipages des vaiſſeaux marchands, mais ſeulement en les remplaçant par des matelots enregiſtrés.

Je retrouvai à Carlscrona mes compagnons de voyage que j'avois quittés à Stockholm. Je paſſai ainſi de mon chariot découvert dans une voiture plus commode, avec laquelle j'allai juſqu'à Helſingbourg, qui fut le terme de mon voyage en Suède. Nous traversâmes en nous y rendant les provinces de Blekinge & de Scanie. D'abord le pays étoit plein de collines & de rochers, & couvert de bois. Enſuite il devint une plaine unie & fertile. Nous ſuivions les bords de la mer, d'où nous avions de beaux points de vue ornés par les rochers & les isles éparſes ſur les côtes. A douze milles environ du village de Felkinge où nous paſsâmes la nuit, nous entrâmes dans la Scanie que les habitans appellent *Skône*, la plus unie, la plus ſablonneuſe, & cependant la plus

SUEDE.

fertile des provinces de Suède (*). Nous traversâmes la ville de Chriſtianſtadt qui eſt bien fortifiée. Elle a été bâtie en 1614 par Chrétien IV, roi de Dannemarc lorſque la province appartenoit aux Danois, & elle fut cédée à la Suède par la paix de Roſchild en 1658. Cette ville eſt petite, mais bien bâtie, & on la regarde comme la meilleure forteresſe de la Suède. Les maiſons ſont toutes de briques & blanchies. Elle eſt ſituée dans une plaine marécageuſe près de la rivière Helge-a, qui ſe décharge dans la mer Baltique près d'Ahus à vingt milles de-là, & eſt navigable pour de petites barques de ſept tonneaux. Des vaiſſeaux anglois vont toutes les années charger dans ce port de l'alun, de la poix & du goudron. Les habitans ont des manufactures de drap & d'étoffes de ſoie, & font quelque commerce.

En approchant des bords du Sund nous trouvâmes le pays moins uni, des collines s'élevoient plantées d'arbres la plupart; le ſol étoit mêlé de ſable & de bonne terre végétale. Nous arrivâmes le 21^e. Mars au ſoir à Helſingbourg, où l'on s'embarque pour traverſer le Sund & paſſer en Dannemarc.

Avant que de terminer ma relation de la Suède, je placerai ici un petit nombre de remarques que je n'ai pas eu occaſion de faire juſqu'ici ſur la manière de voyager dans ce pays, & ſur quelqu'autres ſujets.

Les voyages en Suède ſe font très-commodément lorſqu'on eſt inſtruit de la manière de ſe procurer des chevaux. Il n'y en a pas toujours de prêts dans les villes & les villages qui ſe trouvent ſur les grandes routes; mais ſi on envoie d'avance un payſan pour en ordonner, en fixant le lieu & le temps, ces ordres ſont ponctuellement exécutés. Les voyageurs

(*) C'eſt ce que j'ai déjà remarqué ci-deſſus. J'obſerverai encore que le climat de cette province eſt beaucoup plus doux que celui du reſte de la Suède, & cela dans une proportion bien plus grande que la petite différence de latitude ne pourroit le faire préſumer. Ce qui peut y contribuer c'eſt que cette province eſt environnée de la mer de trois côtés, qu'il s'y trouve beaucoup moins de forêts, qu'elle eſt plus généralement cultivée & que le ſol en eſt beaucoup moins élevé que celui des provinces voiſines. Une preuve inconteſtable de cette différence de climat c'eſt que toutes les eſpèces d'animaux ſont plus grandes en Scanie que dans le reſte de la Suède. (*Remarq. du Trad.*)

qui ne ſont pas prévenus ſont expoſés à de fréquens délais, & c'eſt ce qui nous arriva quand nous entrâmes en Suède, car il nous falloit attendre à chaque poſte qu'on eût pu amener des chevaux des villages voiſins. L'établiſſement des relais eſt ici ſur un pied très-avantageux pour les voyageurs, mais extrêmement à charge aux gens du pays. Cantzler fait à ce ſujet des réflexions très-judicieuſes. En détaillant les obſtacles qui s'oppoſent en Suède à une meilleure culture des terres, " il cite les » chariages publics & le tranſport des voyageurs, dont on charge tour » à tour les payſans aſſignés aux relais de poſte les plus voiſins. Ces » chariages ſont très-onéreux aux cultivateurs, obligés chacun au moins » trois fois par mois d'envoyer un valet avec un ou deux chevaux, au » lieu du relais qui leur eſt aſſigné, pour s'y tenir une journée entière » prêts au tranſport des poſtes, ſans que les payſans en reçoivent aucune » rétribution, s'il n'arrive point de voyageur. Cette corvée leur coûte » chaque fois une journée & demie. M. Modeer ſecrétaire de la ſociété » patriotique compte qu'il y a dans le royaume ſept cent lieux marqués » pour les relais, & ſept chevaux aſſignés journellement pour chacun. En » ne comptant même que trois cent lieux de relais, & quatre chevaux » pour chacun; cela fait mille deux cent chevaux par jour, ou quatre » cent trente-deux mille chevaux par an; enſorte que cette corvée cauſe » à l'agriculture une perte annuelle de deux cent ſeize mille journées » d'un valet & de deux chevaux. »

SUEDE.

Toutes perſonnes poſſédant une certaine étendue de terres, ſont obligées d'envoyer un ou pluſieurs chevaux deux ou trois fois par mois à la poſte voiſine. S'ils ne ſont pas employés, ils s'en retournent après avoir attendu vingt-quatre heures, ſans aucun dédommagement pour le temps qu'ils ont perdu, & s'ils ſont employés ce dédommagement eſt très-inſuffiſant; car quoique la dernière diète ait augmenté le prix de la poſte, le prix le plus haut n'eſt pas tout à fait de 1 $\frac{1}{2}$ denier par cheval pour un mille d'Angleterre. Pendant un voyage de cinq cent de ces milles que je fis de Stockholm à Carlscrona, toute ma dépenſe, y compris l'achat de mon chariot, les chevaux de poſte, ce que je donnai aux poſtillons, & les frais dans les auberges ne ſe monta pas à 20 liv. ſterl.; & cependant mon domeſtique ſuédois me reprochoit ſouvent mon peu d'économie. Les poſtillons étant les payſans qui attendent à la poſte avec

SUEDE.

leurs propres chevaux, ſe contentent d'un petit préſent de 2 ou 3 deniers par chaque poſte. Les chevaux ſont petits, mais vifs & vigoureux, & deux ſuffiſoient ordinairement pour ma voiture. Ils font le plus ſouvent ſix ou ſept milles par heures ; le poſtillon ne monte jamais à cheval, mais il eſt aſſis ſur un petit banc ſur le devant du chariot.

Les grands chemins de Suède ne ſont pas en ligne droite, ils ſerpentent agréablement dans le pays. Les pierres & le gravier en ſont la baſe, ils ſont auſſi bons que nos chauſſées d'Angleterre, & cependant il n'y a pas une ſeule barrière où l'on exige le moindre droit du paſſant. Chaque tenancier eſt obligé d'entretenir une certaine étendue du chemin à proportion de celle de ſa propriété, & cette étendue eſt marquée par un piquet ou une pierre placée à diverſes diſtances ſur le bord du chemin.

Depuis que j'ai quitté l'Angleterre je n'ai vu en aucun pays un auſſi grand nombre d'habitations éparſes dans la campagne que j'en ai trouvé en Suède. C'eſt là que des gentilshommes ou autres propriétaires dont la fortune eſt bornée font leur ſéjour ordinaire, comme cela a lieu en Angleterre. Ils y jouiſſent de l'aiſance qu'on ſe procure aiſément quand on paſſe ſa vie dans ſon domaine. Ces habitations ſont un aſſemblage de bâtimens de bois peints en couleur rouge, & fort propres. Comme ils occupent beaucoup de terrain, ils reſſemblent de loin à de petits villages, & ils ſont un grand ornement pour le pays. On les trouve le plus ſouvent près des lacs, & il y en a pluſieurs qui ſont ſitués au milieu d'une forêt, ſur des rocs eſcarpés qui ſemblent ſuſpendus au-deſſus de la ſurface d'un lac.

En voyageant en Suède je ne pus qu'être frappé de la grande reſſemblance qu'il y a entre la langue du pays & l'anglois. Ce ne ſont pas ſeulement des mots qui ſont les mêmes ; ce ſont des phraſes entières, enſorte qu'un anglois qui a de la pénétration, peut aiſément comprendre bien des choſes dans la converſation ordinaire. Entre pluſieurs exemples je puis citer ces phraſes que j'entendois ſouvent prononcer aux poſtillons, *Come*, *let us go*, *let us ſee*, *ſtand ſtill*, *hold your tongue*, *go on* (*).

(*) *Viens*, *allons*, *voyons*, *arrêtez*, *taiſez-vous*, *avancez*, &c. Le dictionnaire anglois & ſuédois de Serenius offre preſque à chaque page des exemples de l'affinité

J'en

J'en demandai la ſignification à mon interprète, & j'appris que ces mots avoient le même ſens qu'en anglois. L'accent dans lequel ils le prononcent tient plutôt de l'écoſſois que de l'anglois, & en général les Suédois me ſembloient toujours parler l'écoſſois, ce qui n'eſt pas étonnant, puiſque ce dialecte & cet accent paroiſſent avoir été anciennement d'un uſage général en Angleterre, & que les Ecoſſois l'ont gardé pendant que nous avons adouci peu-à-peu notre manière de prononcer. Les langues ſuédoiſe & angloiſe ſont l'une & l'autre des dialectes de l'ancienne langue teutonique ou germanique; & ſi elles ont plus d'affinité entr'elles qu'avec la langue dont elles dérivent, cela eſt dû à ce que nous ſommes certainement deſcendus des Suédois & des Danois, dont les langues ne ſont que des dialectes différens. L'ancien ſaxon dont l'anglois s'eſt formé, a été probablement porté dans notre isle par des colonies ou des conquérans venus de ces royaumes du Nord.

SUEDE.

---

des deux langues. On peut en dire autant du norvégien & ſurtout du danois. Il y a des cantons en Dannemarc & en particulier dans la Jutlande où le payſan parle un langage qui a la plus grande reſſemblance avec celui des payſans du nord de l'Angleterre. J'obſerverai encore que le *th* des Anglois qu'on croit particulier à leur langue, & qui fait le ſupplice des étrangers qui veulent l'apprendre, ſe retrouve encore avec la même manière de le prononcer dans pluſieurs dialectes du nord & particulièrement dans l'Islandois. (*Note du Traducteur.*)

# SUPPLÉMENT.

*Articles principaux de la nouvelle forme de gouvernement établi en Suède par la révolution de 1772.*

NOUS, GUSTAVE, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE SUÈDE, DES GOTHS ET DES VANDALES, &c. &c. &c. HÉRITIER DE NORVÈGE, DUC DE SLESWICK, HOLSTEIN, &c. Savoir faisons :

SUEDE. COMME depuis notre avénement au trône nous avons constamment voulu employer notre puissance royale & notre autorité au maintien, à l'affermissement & au bien-être de ce royaume, ainsi qu'à la protection, à la sûreté, & au bonheur de nos fidelles sujets ; & comme nous avons trouvé que pour atteindre à ce but l'état présent de la patrie exigeoit nécessairement une correction des loix fondamentales ; & qu'en conséquence, après les plus mûres délibérations & l'examen le plus scrupuleux, nous avons dressé une forme pour l'administration & le gouvernement du royaume, laquelle a été approuvée unanimément par la diète assemblée, & confirmée par serment. Nous voulons gracieusement confirmer, ratifier & revêtir cette forme de gouvernement approuvée ainsi par les états de toute la force de loi, telle qu'elle est insérée ci-après littéralement & mot pour mot.

Nous, soussignés, conseillers & états du royaume de Suède, comtes, barons, évêques, ordre équestre & noblesse, clergé, commandans militaires, bourgeoisie & communes, ici présentement assemblés pour nous & au nom de nos compatriotes absens, savoir faisons :

« *Comme par une malheureuse expérience nous avons appris que plusieurs de nos concitoyens, abusant du nom de la précieuse liberté, se sont emparés d'un pouvoir aristocratique qui nous est devenu d'autant plus insupportable qu'il a été établi par une usurpation arbitraire, affermi par l'intérêt personnel & par des traitemens durs, & soutenu enfin par des forces étrangères, au détriment commun de tout le corps de l'état. Pouvoir qui par une explication*

*forcée & illégale des loix nous avoit jetés dans la plus grande inſtabilité, & qui en un mot auroit pu enfin attirer ſur ce royaume les déſolations les plus terribles que nous rapportent les annales des précédens ſiecles, & les mémoires de nos ancêtres, ſi la conduite mâle & l'amour de la patrie qu'ont fait paroître des citoyens courageux, & qui ont été ſoutenus par les efforts du très puiſſant prince & ſeigneur* Guſtave III, *roi de* Suède, *des* Goths *& des* Vandales, *notre très-gracieux roi & ſeigneur ne nous en avoit délivrés. Nous avons penſé aux moyens d'affermir notre liberté, de manière qu'elle ne puiſſe recevoir aucune atteinte, ni de la part de régens téméraires & mal-intentionnés pour l'état, ni de celle de concitoyens ambitieux, intéreſſés & perfides, ni d'ennemis vindicatifs & ſuperbes, de façon que l'ancien royaume des Suédois & des Goths puiſſe reſter toujours un état libre & indépendant.* „

*A ces cauſes*, nous avons agréé & confirmé la préſente forme de gouvernement, ainſi que nous l'agréons & confirmons par les préſentes, comme une loi fondamentale, inébranlable & ſacrée, que nous acceptons de notre certaine ſcience pour nous & notre poſtérité née & à naître, à l'effet de vivre conformément à icelle, telle qu'elle ſuit littéralement ci-après.

## ARTICLE PREMIER.

L'unité du culte, & d'une vraie religion, eſt le plus ferme appui d'un gouvernement louable, unanime & durable. Ainſi en premier lieu, & avant tout, les rois & tous les pourvus d'emplois & ſujets de ce royaume reſteront à l'avenir comme ci-devant attachés à la parole de Dieu pure, claire, telle qu'elle eſt contenue dans les écrits des prophètes & des apôtres, & expliquée dans les ſymboles chrétiens, dans le catéchiſme de Luther, & dans la confeſſion inaltérée d'Augsbourg, & telle qu'elle a été ratifiée par le Synode d'Upſal, ainſi que par les réſolutions & déclarations de l'état, émanées à ce ſujet; de ſorte que le droit eccléſiaſtique ſera confirmé, ſans préjudice cependant de tous les droits du royaume, de la couronne, ou des communes de Suède.

## II.

Il appartient au roi de gouverner le royaume de la manière que le dicte

SUEDE.

la loi de Suède. Lui, & nul autre, maintient, chérit, & conſerve le droit de la vérité; il défend, abolit & réprime ce qui eſt pervers & injuſte. Il n'attente à la vie, à l'honneur, au corps ni à la fortune de qui que ce ſoit, ſinon de ceux qui ont été légalement convaincus & condamnés; il n'ôte ni ne fait ôter des biens, ſoit meubles ou immeubles, ſans un jugement légal, ni un examen juridique. Ainſi il gouverne ſelon la loi royale, ſelon les conſtitutions du royaume & la préſente forme de gouvernement.

## III.

A l'égard de l'ordre de ſucceſſion au trône, il n'eſt fait aucun changement à la convention faite à ce ſujet & approuvée à Stockholm en 1743, & conformément à ce qui a été ſtipulé par l'accord de ſucceſſion fait à Weſterôs en 1544, & par la convention de Norkœping de 1604.

## IV.

Après la majeſté royale, la dignité la plus éminente a été de tout temps, & reſtera à l'avenir attachée aux fonctions des ſénateurs, leſquels ſeront choiſis & nommés uniquement par le roi, dans l'ordre des nobles natifs du royaume. Et quoique leur nombre ne puiſſe être invariablement fixé, puiſqu'on en déſigne volontiers autant que l'exigent les beſoins & l'honneur du royaume, il n'y aura cependant que dix-ſept ſénateurs ordinaires, y compris les grands officiers du royaume, & le gouverneur général de Poméranie. Leur devoir & leur ſoin général & particulier ſera de conſeiller le roi dans des occurences & des affaires importantes, toutes les fois que ſa majeſté les en requerra; de contribuer à maintenir les droits du royaume; de donner au roi les avis qu'ils jugeront ſelon leurs lumieres être le plus avantageux pour S. M. & pour le royaume; d'exciter les états & tout le peuple à la fidélité & à l'obéiſſance; de veiller aux droits, à la dignité, à l'indépendance, à l'utilité & au bien-être du roi & du royaume; & en conformité de la réſolution de la diète de 1602, de conſeiller ainſi que le demande leur office, & non de gouverner. Au reſte, les ſénateurs ne ſont ſubordonnés qu'au roi, & ne ſont reſponſables de leurs conſeils qu'uniquement à S. M. D'ailleurs, le roi ne peut leur

reprocher ni leur imputer la mauvaiſe réuſſite des affaires arrivées contre leur avis, leur attente, leur penſée ou leur opinion fondée ſur des raiſons probables. SUEDE.

V.

Il appartient au roi de gouverner, de maintenir, de défendre, & de protéger les habitans & le pays, ſes droits & ceux de la couronne, comme le portent la loi & la préſente forme de gouvernement.

V I.

Comme les négociations de paix, de trêves, ou d'alliances, ſoit offenſives ou défenſives, peuvent rarement ſouffrir le moindre retard, & demandent en outre le plus grand ſecret, le roi prend dans ces cas importans l'avis des ſénateurs; & après avoir pris & peſé leurs opinions, S. M. prend les meſures & le parti qu'elle juge elle-même être les plus utiles & avantageux pour l'état; mais ſi dans de pareils cas les ſénateurs ſont unanimément du même avis, & que cet avis ſoit contraire à celui du roi, S. M. acquieſce au ſentiment du ſénat; ſi, au contraire, les avis ſont partagés, le roi les examine, & adopte celui qu'il juge le meilleur & le plus avantageux.

V I I.

Si le roi eſt étranger, il ne pourra ſortir de ſes états ſans le ſçu & le conſentement de la diète; mais s'il eſt Suédois de naiſſance, il communiquera ſeulement ſon deſſein aux ſénateurs, & prendra leur avis comme il eſt preſcrit par le paragraphe précédent.

V I I I.

Et afin que toutes les différentes affaires de l'état s'expédient avec d'autant plus de promptitude & d'ordre, elles ſeront partagées entre les ſénateurs, de la manière que le roi le jugera le plus utile, & le plus convenable, vu que ſa majeſté, comme le chef de tout le royaume, eſt ſeule reſponſable à Dieu & à la patrie de ſon adminiſtration, & dans tous les cas, après que le roi aura entendu les opinions des ſénateurs qui ont

SUEDE.

connoiſſance de ces affaires, & que ſa majeſté aura conſultés à ce ſujet, c'eſt à elle qu'appartient la voix déciſive. Cependant on excepte de cette règle toutes les affaires de juſtice ſoumiſes à la déciſion des cours de juſtice, ou militaires, & de tous les tribunaux du royaume, ces affaires ſeront ſoumiſes en dernier reſſort à la reviſion de juſtice, laquelle ſera toujours compoſée de ſept ſénateurs qui auront été revêtus d'offices de judicature, & qui ſeront reconnus pour des hommes conſommés dans la juriſprudence & experts ès loix. Le roi y préſidera en perſonne comme ci-devant, mais ſa majeſté n'y aura que deux voix & le ſuffrage déciſif lorſqu'il y aura parité d'avis.

## IX.

Il n'appartient qu'au roi de faire grâce & d'accorder le pardon à ceux qui auront forfait l'honneur, la vie, & les biens, dans tous les crimes qui ne ſont pas directement contraires à la parole claire de Dieu.

## X.

Tous les officiers depuis le lieutenant-colonel juſqu'au feld-maréchal, ces deux grades inclus, & tous les autres hauts emplois de même dignité dans l'état eccléſiaſtique ou ſéculier, ſeront conférés par le roi dans l'aſſemblée du ſénat, de la manière ſuivante. Lorſqu'il y aura quelque place vacante, c'eſt au ſénat de s'informer de la capacité & du mérite de toutes les perſonnes qui aſpireront à de parèils emplois, & qui peuvent entrer en conſidération, après quoi il en fera rapport au roi; & lorſque ſa majeſté aura déclaré dans l'aſſemblée du ſénat, celui qu'elle aura gracieuſement jugé à propos d'avancer à ce poſte, les ſénateurs feront inſérer au protocolle les conſidérations qu'ils jugeront néceſſaires, mais il ne leur ſera point permis de voter ultérieurement à ce ſujet. Pour tous les autres emplois, les colléges, ou autres y autoriſés, propoſeront à ſa majeſté trois perſonnes des plus capables, des plus dignes, & des plus propres pour la charge vacante, auquel nombre l'on pourra joindre un ou deux hommes de mérite pris dans le collége, pour être propoſés avec toutes les perſonnes qui aſpireront à ces places, & qui auront les qualités requiſes. Pour ce qui regarde les régimens, on s'en tient à ce qui a été réglé

concernant les propoſitions pour les places vacantes, à l'ordonnance du roi Chales XII, en date du 6 Novembre 1716. S'il ſe trouve que l'on ait fait tort à quelqu'un, ou qu'on ait paſſé quelqu'un ſans raiſon, ceux qui auront fait cette injuſtice en ſeront reſponſables. Dans le nombre des aſpirans, ſa majeſté choiſira celui qu'elle juge le plus propre. Tous les emplois de moindre importance que les colléges, les conſiſtoires où les chefs des régimens avoient coutume de conférer avant 1680, reſteront à l'avenir à leur diſpoſition. Des étrangers ou des perſonnes qui ne ſont point nées en Suède, ſoit ſouverains, princes ou autres, ne ſeront déſormais employés ni avancés à des charges du royaume, ſoit civiles ou militaires, à l'exception cependant de celles de la cour, ou à moins que ces perſonnes par des qualités brillantes & extraordinaires ne puiſſent faire beaucoup d'honneur à l'état, ou lui être d'une grande utilité. La capacité & l'expérience conduiront ſeules à toutes ces charges, ſans aucun égard à la faveur ou à la naiſſance, lorſque ces deux avantages ne ſe trouveront point enſemble avec la capacité. Quand à la nomination de l'archevêque, des évêques & des ſur-intendans, l'on obſervera l'ancien uſage, & ſa majeſté ne nommera qu'une des trois perſonnes compétentes qui lui auront été préſentées par ceux qui en ont le droit. Concernant la nomination au gouvernement des égliſes, l'on s'en tiendra en tous points à ce qui a été réglé & ordonné par la forme de gouvernement de 1720, ainſi qu'aux ordonnances émanées depuis à ce ſujet. SUEDE.

## XI.

Il n'appartient qu'au roi d'élever au rang de la nobleſſe ceux qui par leur fidélité, leurs vertus, leur courage, leur ſavoir, ou leur expérience auront bien mérité du royaume. Mais comme il y a en Suède un très-grand nombre de nobles, il plaira à ſa majeſté de limiter le nombre de ceux qu'elle ennoblira à cent cinquante, & l'ordre équeſtre & la nobleſſe ne pourront refuſer à ces cent cinquante nouvelles familles nobles, l'introduction dans leur chambre. L'ordre équeſtre & la nobleſſe ne pourront pareillement refuſer l'introduction aux nobles que le roi voudra honorer du titre de comte ou de baron, & qui auront mérité cette diſtinction par des ſervices importans.

SUEDE.

XII.

Toutes les affaires qui n'ont point été exceptées ci-deſſus, ſa majeſté ſe les fera propoſer dans ſon cabinet ou dans une des diviſions du ſénat, lorſqu'elle le juge le plus convenable, ou en pleine aſſemblée lorſque ſa majeſté voudra avoir les avis d'un plus grand nombre de ſénateurs. Cependant le tout ſera même alors regardé comme s'il eût été propoſé dans le cabinet.

XIII.

Comme le royaume eſt d'une grande étendue, que les affaires ſont multipliées & trop onéreuſes pour que le roi puiſſe les expédier toutes, ſa majeſté employe des baillifs & capitaines provinciaux qui l'aſſiſtent.

XIV.

Pour l'adminiſtration fidelle, l'exercice & les fonctions des grandes charges, on a établi certains colléges qui comme les bras du corps, s'étendent à tout ce qui doit être fait & exécuté dans le royaume. C'eſt à eux qu'appartient le droit & le pouvoir d'ordonner & de commander chacun dans ſon département au nom du roi, & en vertu de leurs charges, à tous ceux qui leur ſont ſubordonnés.

XV.

Dans chaque parlement ou cour de juſtice ſupérieure dont la nomination des membres dépend du roi, ſiégera un préſident qui ſe ſera rendu capable des fonctions de judicature par ſon ſavoir & ſon expérience dans les loix. Il aura pour collégues, un vice-préſident & les conſeillers de cour & aſſeſſeurs ordinaires. Aucun chevalier ni noble ne pourra dans aucun cas qui concerne la vie ou l'honneur, être condamné par quelqu'autre tribunal que par celui de la cour, le tout comme leurs priviléges & les régiſtres du tribunal de l'an 1615 le portent & l'ordonnent; de façon cependant que l'enquête juridique ſe faſſe ſur les lieux, & que l'on ne comprenne ſous ce privilége aucunes autres affaires criminelles que celles qui intéreſſent la vie & l'honneur. Il eſt auſſi du devoir des

pays

tribunaux de cour d'avoir ſévérement l'œil ſur les juges inférieurs au plat pays & dans les villes, ainſi que ſur les employés chargés d'exécuter leurs ſentences, & de leur faire promptement rendre compte des fautes qu'ils auront faites par inadvertance, par négligence ou par des motifs d'intérêt. Il y aura à l'avenir, comme ci-devant, trois tribunaux de cour, le premier à Stockholm, duquel reſſortit le royaume de Suède, dans le ſens que les anciennes loix attachent à ce mot: le ſecond eſt à Jonkœping duquel reſſortit le royaume de Gothie; le troiſième ſiégera à Abo, & il aura pour ſon reſſort le grand duché de Finlande.

## XVI.

Toutes les commiſſions ou députations revêtues du pouvoir de juger, & tous les tribunaux extraordinaires, ſoit qu'ils ſoient établis par le roi ou par ſes états, demeureront à l'avenir ſupprimés & abolis, comme étant des moyens d'établir le pouvoir abſolu & la tyrannie. Chaque citoyen ſuédois jouira au contraire du droit d'être ſoumis au jugement du tribunal dont il reſſortit, en vertu des loix ſuédoiſes. Mais au cas qu'il arrivât qu'une perſonne d'illuſtre naiſſance, ou un ſénateur, ou tout un collége s'oubliât au point de commettre quelque délit qui offensât le roi, le royaume, ou la majeſté de la couronne, & que ce délit ne pût être jugé ni par un des tribunaux de cour, ni par le conſeil, on établira alors un tribunal du royaume dans lequel préſidera le roi, ou, à ſon défaut, le prince héréditaire, ou le premier des princes de la maiſon royale, ou enfin le plus ancien des ſénateurs; & il aura pour aſſeſſeurs tous les membres du ſénat, le feld-maréchal, les préſidens du royaume & des colléges royaux; quatre des plus anciens conſeillers des trois tribunaux de cour, un général, deux des plus anciens généraux-majors, le plus ancien amiral, deux des plus anciens contre-amiraux, le chancelier de cour, & les trois ſecrétaires d'état. Le chancelier de juſtice fera toujours les fonctions de partie publique, & le plus ancien des ſecrétaires de reviſion tiendra le protocolle. Ce tribunal après avoir achevé l'examen juridique prononcera ſon jugement à huis ouverts, & après qu'il aura jugé, perſonne ne pourra altérer ſa ſentence, beaucoup moins l'aggraver, ſans préjudice cependant du droit de faire grâce, dont jouit ſa majeſté.

SUEDE.

conſeillers de chancellerie, & les ſecrétaires d'expédition, choiſiſſant ceux que ſa majeſté honore de ſa confiance. La même choſe aura lieu à l'égard des miniſtres aux cours étrangères.

## XXIII.

Le cinquième collége du royaume eſt la chambre des finances, compoſé d'un préſident & des conſeillers ordinaires de la chambre. C'eſt ici que tous ceux qui ſont chargés de la recette ou du paiement des deniers du roi & de la couronne doivent recevoir leurs ordres, & faire leur rapport, le tout conformément aux inſtructions, lettres-patentes & ordonnances déjà émanées, ou qui émaneront à l'avenir. Le département de ce collége eſt d'avoir ſoin que les revenus ſoient perçus & augmentés convenablement & à temps, que les terres ſoient cultivées & améliorées par une économie bien entendue, que les droits royaux du fiſc ne ſoient point négligés, diſſipés, ou anéantis, mais qu'au contraire les revenus du royaume ſoient augmentés de toutes les manières poſſibles, employés à leur deſtination, adminiſtrés avec ſageſſe & fournis à temps, & que le crédit ne ſe perde point.

## XXIV.

Le comptoir de l'état reſtera compoſé d'un préſident & des commiſſaires d'état ordinaires. A ce comptoir appartient le maniement & la diſpenſation des revenus publics, & c'eſt à lui que tous ceux qui ſont chargés de l'adminiſtration de ces revenus, doivent s'adreſſer à temps avec leurs propoſitions ou projets, ainſi qu'il eſt porté & ordonné expreſſément par leurs inſtructions. L'état des revenus & des dépenſes publiques doit auſſi y être dreſſé annuellement & en ſon temps.

## XXV.

Le roi nomme dans l'aſſemblée du ſénat, mais ſans aller aux voix, le préſident de ce comptoir & les commiſſaires d'état, parmi ceux qui ſe ſont rendus dignes de ſa confiance par leur fidélité & leurs lumières dans cette partie importante.

## XXVI.

Le collége des mines a pareillement un préſident & les conſeillers des mines, & aſſeſſeurs ordinaires, tous hommes capables par leur ſavoir & leur expérience de remplir l'office de juges, & qui ont acquis toutes les connoiſſances néceſſaires & parfaites de toutes les parties qui concernent le département des mines. Ce collége a l'inſpection & le ſoin des mines afin qu'elles ſoient entretenues & conſervées, & de tout ce qui eſt requis pour leur bonne exploitation, leur adminiſtration & leur amélioration.

## XXVII.

Dans le collége de commerce ſe trouvent pareillement un préſident & les conſeillers de commerce, aſſeſſeurs & commiſſaires ordinaires, leſquels doivent avoir une connoiſſance profonde de tout ce qui a trait au commerce.

## XXVIII.

La reviſion de la chambre eſt auſſi pourvue d'un préſident qui prend ſoin avec les aſſeſſeurs ordinaires, non-ſeulement que les procès qui y ſont pendans ſoient décidés par des ſentences ou des réſolutions légales, & que ces réſolutions ou ſentences ſoient miſes à exécution par des fiſcaux, mais auſſi que les comptes annuels de la couronne ſoient examinés ſans retard, auſſitôt qu'ils auront été remis au collége de la chambre, & que la reviſion de la chambre en aura été informée ; qu'ils ſoient juſtifiés, ajuſtés, & finalement arrêtés, le tout conformément aux inſtructions, &c.

## XXIX.

Le maréchal du royaume, ou grand maréchal eſt l'un des ſénateurs, qui eſt chargé de l'intendance de la cour de ſa majeſté, du château, & de ſa maiſon, & qui régle & ordonne tout ce qui concerne ſa table, ſes officiers domeſtiques, &c.

## XXX.

La cour du roi eſt ſoumiſe à la diſpoſition particulière de ſa majeſté.

SUEDE.

Il n'appartient qu'à elle d'y changer ou d'y corriger ce qu'elle juge à propos.

## XXXI.

Le grand gouverneur de Stockholm, le capitaine-lieutenant, les lieutenans & le quartier-maître des trabans, le colonel & le lieutenant-colonel des gardes du corps, le colonel du régiment du corps, le colonel des dragons du corps, le colonel & le lieutenant-colonel de l'artillerie, les aides de camp généraux, & les commandans des fortereſſes ſur les frontières, ſont des poſtes de confiance que ſa majeſté donne & ôte dans l'aſſemblée du ſénat, mais ſans aller aux voix.

## XXXII.

Tous les colléges doivent ſe prêter la main dans tout ce qui concerne l'utilité & l'avantage du roi & du royaume, lorſque ce concert eſt requis & néceſſaire, mais ils ne doivent point empiéter ſur les droits l'un de l'autre, ni ſe porter aucun empêchement ou préjudice.

## XXXIII.

A l'avenir il ne pourra point y avoir de gouverneur-général dans le royaume, excepté dans des circonſtances particulières & pour un temps limité, & l'on ne pourra donner aucun appanage, terre, ou fief; mais ils doivent être diſtribués dans l'ordre qu'ils le ſont à préſent, & comme il a été réglé par la forme de gouvernement de 1720.

## XXXIV.

Les princes héréditaires du royaume de Suède, & les princes du ſang de Suède, ne peuvent point avoir d'appanage ni de gouvernement général; mais ils doivent ſe contenter de l'état en argent qui leur eſt aſſigné ſur les revenus du royaume, & qui ne peut excéder pour les princes héréditaires la ſomme de 100,000 thalers monnoie d'argent, à compter du jour qu'ils ſont déclarés majeurs, c'eſt-à-dire, lorſqu'ils ſont entrés dans la vingt-unième année de leur âge. Les princes du ſang de Suède qui ſont dans un degré plus éloigné de la couronne, jouiront

annuellement d'une certaine ſomme d'argent pour leur entretien, proportionnée & convenable à leur naiſſance. Ils peuvent de plus être décorés du titre de quelque duché ou principauté, ainſi qu'il a été anciennement d'uſage, mais ſans avoir aucun droit ſur les provinces dont ils portent le nom, leſquelles doivent toujours reſter réunies ſous un même chef & gouvernement, ſans démembrement ni diminution. SUEDE.

## XXXV.

A l'égard de l'entretien du prince royal, lequel eſt toujours le fils aîné du roi régnant, ou ſon petit-fils en ligne directe, il ſe réglera entièrement ſur le même pied que celui du fils du feu roi Adolphe-Frédéric de glorieuſe mémoire, notre très-gracieux roi actuellement régnant Guſtave III. Le prince royal entrera au ſénat lorſqu'il aura accompli ſa dix-huitième année.

## XXXVI.

Aucun prince du ſang de Suède, ſoit prince royal, héréditaire, ou autre, ne pourra contracter mariage ſans l'avis & le conſentement du roi. Au cas qu'il contrevînt à cette loi, les loix de Suède auront lieu à ſon égard, & ſes enfans ſeront déchus de leur héritage.

## XXXVII.

En cas de maladie du roi, ou que S. M. ait entrepris un voyage de long cours, le gouvernement ſera entre les mains des ſénateurs que le roi aura nommés à cet effet; mais au cas que S. M. tombât malade ſi ſubitement qu'elle ne pût rien régler de ce qui concerne les affaires du royaume, alors les expéditions ſeront ſignées par quatre des plus anciens ſénateurs, & par le préſident de la chancellerie, leſquelles cinq perſonnes exerceront enſemble la puiſſance royale dans toutes les affaires qui ne peuvent ſouffrir de retard; mais l'on ne pourra conférer aucune charge, ni faire des traités d'alliance, avant que S. M. ait recouvré la ſanté au point qu'elle puiſſe s'occuper elle-même des affaires d'état, & alors ces perſonnes devront lui rendre compte de la manière dont elles auront adminiſtré le gouvernement. Si le roi vient à mourir pendant que le prince royal eſt en bas âge & mineur, la régence ſera réglée de

SUEDE.

la manière qu'il a été dit ci-deſſus, & les emplois ſeront conférés par *interim*, à moins que le roi défunt n'ait fait quelque diſpoſition teſtamentaire, auquel cas ce teſtament doit ſortir ſon effet.

## XXXVIII.

Les états ne doivent point manquer de s'aſſembler lorſqu'ils ſont convoqués par le roi, aux lieux & temps qui leur ſont marqués, afin d'y délibérer avec S. M. ſur les affaires du royaume. Perſonne n'aura, pour quelque raiſon que ce ſoit, le droit ou le pouvoir de convoquer une diète générale, hors le roi ſeul, à l'exception cependant du cas de minorité de S. M. auquel cas les tuteurs exerceront ce droit en ſon nom. Mais au cas que le trône vint à vaquer par l'extinction totale de la famille royale du côté des mâles (malheur dont le Dieu très-bon veuille nous préſerver!) les états devront, de leur propre mouvement, & ſans être convoqués par qui que ce ſoit, ſe trouver à Stockholm le treizième jour après la mort du roi, comme le porte notre acte d'accord, du 23 Juin 1743, en déclarant en même-temps la peine qu'encourront ceux qui dans ces circonſtances oſeront par des émeutes, des trames ſecrètes, ou par des attroupemens dans les rues, tenter de faire quelque violence à la liberté du choix des états. Dans ce fâcheux cas, c'eſt aux chefs de l'ordre de la nobleſſe, au chapitre de la cathédrale d'Upſal, & au magiſtrat de Stockholm de faire publier cet avis au plutôt dans toutes les provinces du royaume, afin que chacun ait à ſe régler en conſéquence: & comme les gouverneurs des provinces ſont alors obligés chacun dans ſon diſtrict de notifier le décès du roi à tous les habitans de leurs provinces, il doit s'aſſembler dans le temps limité un aſſez grand nombre de ces habitans, pour qu'ils puiſſent protéger & défendre la liberté du royaume & contribuer à élire une nouvelle maiſon royale.

## XXXIX.

Les états doivent conſerver avec une fidelle tendreſſe & laiſſer ſubſiſter tous les droits de la majeſté royale, tels qu'ils ſont réglés par la loi de Suède, dans toute leur force & plénitude, ſans y rien retrancher; ils doivent au contraire maintenir, défendre & affermir avec zèle, ſollicitude & vigilance, tout ce qui appartient à l'autorité royale. Ils ne devront en

en conſéquence corriger aucune des préſentes loix fondamentales, ni les changer, augmenter ou diminuer, ſans l'avis & le conſentement du roi, afin qu'aucune injuſtice ni déſordre illégal ne viole la véritable loi, & que la liberté des ſujets ni les droits du roi ne ſoient négligés ou uſurpés. SUEDE.

## XL.

Les rois ne peuvent faire aucune nouvelle loi, ſans le ſçu & le conſentement des états, ni abroger les anciennes.

## XLI.

Les états ne peuvent abroger aucune ancienne loi, ni en faire une nouvelle ſans l'aveu & le conſentement du roi.

## XLII.

Pour l'établiſſement d'une nouvelle loi, l'on devra obſerver ce qui ſuit. Lorſque ce ſont les états qui déſirent faire cette loi, ils doivent en délibérer entr'eux, & lorſqu'ils ſeront convenus à ce ſujet, le projet en ſera porté au roi par les quatre orateurs pour demander l'avis de S. M. Le roi prendra alors conſeil du ſénat, & examinera les opinions des ſénateurs. Après quoi, S. M. prendra elle-même ſa réſolution, & convoquera les états à la grande ſalle d'aſſemblée, & leur notifiera par un diſcours ſuccinct ſon aveu & ſon conſentement, ou leur expoſera les raiſons pour leſquelles elle ne peut y accéder. Mais ſi c'eſt le roi qui veut propoſer une nouvelle loi, S. M. communiquera premièrement ſon deſſein au ſénat, & après que les ſénateurs auront donné leur avis au protocolle, le tout ſera remis à la diète, laquelle, après en avoir délibéré & avoir pris une réſolution, fera demander un jour pour remettre au roi ſon conſentement dans la grande ſalle des états. Mais au cas que l'avis ſoit négatif, ils lui feront remettre par écrit par les quatre orateurs enſemble les motifs qui les y auront déterminés.

## XLIII.

Au cas qu'il s'élevât une nouvelle queſtion concernant quelque loi, comme l'on en a eu pluſieurs exemples dans les derniers temps, elle ſera décidée de la même manière qu'il a été réglé à l'article XLII.

SUEDE.

XLIV.

Le droit de battre monnoie reſte toujours une régale du roi comme ci-devant ; cependant les états ſe réſervent au cas qu'on voulût faire quelque changement au titre & à l'alloi, qu'un tel changement ne pourra avoir lieu ſans leur ſçu & aveu.

XLV.

C'eſt au roi à procurer au royaume la paix & la sûreté, principalement contre les forces des étrangers & des ennemis. S. M. ne peut néanmoins, en contravention des loix de ſon ſerment du ſacre & de ſa capitulation, impoſer aux ſujets aucuns aides ou nouveaux ſubſides de guerre, contributions ou autres impôts ſans le ſçu, le libre aveu & le conſentement des états, à l'exception ſeulement du cas malheureux où le royaume ſeroit attaqué à main armée. C'eſt alors au roi de prendre les meſures les plus convenables à la sûreté de l'état & à l'avantage de ſes ſujets. Mais d'abord que la guerre ceſſera les états devront s'aſſembler, & l'on devra au plutôt ceſſer la perception des nouvelles impoſitions qui auront été levées pour les frais de la guerre.

XLVI.

Les aſſemblées des états ne dureront au plus que trois mois, & afin que le pays ne ſoit pas grévé par des diètes de longue durée, comme il eſt arrivé juſqu'à préſent, le roi pourra vers ce temps diſſoudre la diète, & renvoyer les députés chacun dans ſon diſtrict ; & ſi dans cette occaſion on n'a point conſenti de nouveau à la levée des impôts, le tout reſtera ſur l'ancien pied.

XLVII.

Les états auront le droit de nommer ceux qui auront ſéance dans le commité ſecret, avec lequel ſa majeſté délibérera ſur les affaires qu'elle jugera devoir être ſecrètes. Et ces perſonnes jouiront de tous les droits dont les états eux-mêmes ſont revêtus ; mais dans tous les cas qui n'exigeront point de ſecret, on propoſera les affaires dans les *Plena* & on les ſoumettra à leur délibération.

## XLVIII.

Les rois ne pourront déclarer la guerre, ni faire commettre d'hoſtilités, ſans l'aveu & l'acquieſcement des états.

## XLIX.

Aucuns autres protocolles que ceux qui concernent les affaires dont le roi aura délibéré avec les états ne pourront leur être communiqués, ni demandés par eux.

## L.

L'on remettra devant le commité ſecret l'état des dépenſes publiques, afin qu'il puiſſe ſe convaincre que les deniers publics ſont employés à l'utilité & pour le bien du royaume.

## LI.

Si un membre de la diète eſt attaqué de fait ou de paroles, ſans qu'il y ait de ſa faute, pendant la tenue des états, en s'y rendant, ou en s'en retournant, quoiqu'il ait donné à connoître la qualité dont il eſt revêtu, un tel délit ſera puni ſelon les loix du royaume, & le coupable ſera traité comme perturbateur du repos public.

## LII.

Le roi maintiendra tous les ordres de l'état dans la jouiſſance de leurs juſtes priviléges, prérogatives, droits & liberté. Il ne ſera point donné de nouveaux priviléges qui ne concernent qu'un ſeul ordre, ſans le ſçu, l'avis, & le conſentement de tous les ordres de l'état.

## LIII.

Le roi ſeul aura ſoin de tout ce qui concerne les provinces d'Allemagne, & qu'elles ſoient gouvernées ſelon les loix de l'empire germanique, & en conformité de leurs priviléges bien acquis & de la paix de Weſtphalie.

SUEDE.

## LIV.

Toutes les villes du royaume reſteront dans la jouiſſance de leurs priviléges légitimes, & des droits qui leur ont été accordés par les précédens rois, de façon cependant qu'ils ſe plient aux circonſtances du temps, ainſi qu'au bien & à l'avantage général.

## LV.

La banque des états demeurera à l'avenir, comme ci-devant, ſous leur propre garde & garantie, & elle ſera régie ſelon les réglemens & ſtatuts qui ont déjà été faits par la diète, ou qui dans la ſuite ſeront faits par elle.

## LVI.

La caiſſe des appointemens de l'armée reſtera ſur le pied des réglemens qui ont été faits, ou que ſa majeſté fera avec ſes fidelles commandans dans des troupes, ainſi qu'avec les députés de l'armée.

## LVII.

Au cas qu'il y eût quelque obſcurité dans la préſente loi, l'on s'en tiendra au contenu littéral, juſqu'à ce que le roi & les états ſoient convenus à ce ſujet, comme il a été preſcrit dans les articles XXXIX & XLII.

*Tout ce que deſſus, Nous les Etats actuellement aſſemblés, l'avons trouvé néceſſaire pour le gouvernement régulier de l'état, afin d'affermir notre liberté & ſûreté, tant pour nous-mêmes, que pour nos concitoyens qui ſe trouvent chez eux, & pour nos deſcendans nés & à naître. Nous déclarons de nouveau par la préſente, que nous avons la plus grande averſion pour l'autorité royale abſolue, ou ce que l'on nomme* ſouveraineté. *Nous regardons comme notre plus grand bonheur, honneur, & privilége, d'être des états libres, indépendans, & législateurs, quoiqu'obéiſſans nous-mêmes aux loix ſous le gouvernement d'un roi revêtu de l'autorité, mais lié lui-même par les loix, & de vivre comme tels. Unis ainſi & protégés enſemble par une loi qui nous délivre, nous & notre chère patrie, des dangers que l'anarchie, le pouvoir arbitraire, le deſpotiſme, l'ariſtocratie, & la polygarchie traînent après ſoi, pour le malheur de la ſociété, au dam & à la douleur de tous*

*les citoyens, nous ſommes aſſurés de jouir d'une conſtitution bien réglée, ſoumiſe aux loix, & heureuſe, d'autant plus que ſa majeſté a déclaré qu'elle regarde comme ſon plus grand honneur d'être le premier citoyen d'un peuple libre, & nous eſpérons que ces ſentimens ſeront tranſmis dans la maiſon royale, à tous ſes deſcendans, juſques dans les ſiècles les plus reculés. Nous déclarons en conſéquence par les préſentes, que nous regardons comme nos ennemis ou ceux du royaume, le citoyen, ou les citoyens téméraires & dépravés qui tâcheroient ſecrètement ou en public, par des artifices, des inſinuations, ou par la force ouverte, de nous faire abandonner cette loi, de nous contraindre à accepter le gouvernement monarchique abſolu, ou à ce que l'on nomme* ſouveraineté, *ainſi que ceux qui ſous l'apparence de liberté voudroient renverſer les loix, leſquelles en établiſſant une liberté bien entendue & avantageuſe, éloignent le pouvoir arbitraire & la confuſion. Nous rechercherons ſévérement de pareils délits; les jugerons & les punirons conformément aux loix écrites de la Suède. Nous promettons auſſi en vertu du devoir qui nous eſt impoſé par notre ſerment de fidélité, & de la préſente forme de gouvernement d'avoir toute l'obéiſſance due & légitime pour ſa majeſté; d'exécuter ſes ordres en tout ce dont nous pourrons répondre devant Dieu & les hommes, devant le roi comme l'ayant ordonné, nous comme l'ayant exécuté, & de conſerver tous les droits qui appartiement à ſa majeſté, & à nous comme ſes fidelles ſujets.*

Pour plus de sûreté nous avons confirmé les préſentes par nos ſeings & par l'appoſition de nos armes.

*Fait à Stockholm, le* 21 *Août* 1772.

(Signé.) *De la part de la nobleſſe & de l'ordre équeſtre.*

(L. S.) A. G. LEYONHUFVUD, actuellement maréchal de la diète.

*De la part du clergé.*

(L. S.) A. H. FORSSENIUS, orateur.

*De la part de la bourgeoiſie.*

(L. S.) J. H. HODHSCHILD, tenant la place de l'orateur.

*De la part de l'ordre des payſans.*

(L. S.) JOS. HANSON, orateur.

SUEDE.

" Ce qui eſt écrit ci-deſſus, nous voulons l'accepter non-ſeulement „ comme une loi fondamentale & inébranlable; mais nous ordonnons, & „ nous enjoignons de plus très-gracieuſement, que tous ceux qui nous „ ont prêté le ſerment d'hommage & de fidélité, ainſi qu'à nos ſucceſſeurs „ & au royaume, reconnoiſſent cette forme de gouvernement, l'obſer- „ vent, ſe conforment & obéiſſent à icelle.

„ Pour plus de ſûreté nous avons confirmé les préſentes par notre „ ſeing; & en foi de ce que deſſus, nous y avons fait attacher notre „ ſceau royal. „

( Signé ) GUSTAVE.

*Fait à Stockholm*, 21 *Août* 1772.

*Fin du voyage en Suède.*

# VOYAGE

*EN*

# DANNEMARC.

VOYAGE

# VOYAGE
## EN
# DANNEMARC.

## LIVRE HUITIÈME.

### CHAP. I.

*Paſſage du Sund — Entrée en Dannemarc — Elſeneur — Douane du Sund — Château & palais de Cronembourg — Anecdote ſur la reine Mathilde — Jardin de Hamlet — Copenhague — Préſentation à la cour — Isle d'Amac.*

LE 22e. Mars. Nous nous embarquâmes à Helſingbourg pour paſſer en Dannemarc, & nous traversâmes le détroit du Sund qui ſépare la Suède de ce royaume. Le vent étoit frais & directement contraire, mais en louvoyant nous gagnâmes Elſeneur dans une heure & demie. La diſtance en ligne droite entre les deux points les plus avancés des deux côtes eſt d'environ trois milles. A moitié chemin nous jouîmes de la belle vue qu'offrent les deux côtes, & celle des villes de Helſingbourg & d'Elſeneur. La première qui eſt en Suède eſt ornée d'une ancienne tour; la

DANNEMARC

DANNEMARC

ſeconde préſente le palais de Cronembourg, objet moins pittoreſque mais beaucoup plus beau. Les côtes de la Suède au nord de Helſingbourg ſont bordées de rochers eſcarpés qui s'abaiſſent vers le ſud; celles de l'isle de Sélande ou de Dannemarc ſont des collines ſablonneuſes.

Elſeneur eſt une ville bien bâtie, & qui a une bien plus belle apparence que celles auxquelles nous étions accoutumés depuis quelque temps. Les maiſons ſont bâties de briques & reſſemblent à celles de Hollande.

Ce n'étoit qu'un petit village de pêcheurs juſqu'en 1445, que le roi Eric de Poméranie lui donna les priviléges de ville, accorda des immunités à ceux qui voudroient s'y établir, & bâtit un château pour ſa défenſe (*). Dès-lors elle s'eſt toujours accrue & enrichie; & c'eſt aujourd'hui après Copenhague la ville la plus commerçante de Dannemarc (**). On y compte environ cinq mille habitans, parmi leſquels il y a pluſieurs marchands étrangers, & les conſuls des principales nations qui navigent dans la mer Baltique. Le paſſage du Sund eſt défendu par la forteresſe de Cronembourg qui eſt bâtie à l'extrémité de la langue de terre la plus avancée dans la mer. C'eſt un château très-bien fortifié du côté de terre par des foſſés, des baſtions & d'autres ouvrages réguliers, & défendu du côté de la mer par pluſieurs batteries où l'on compte ſoixante pièces de canon, dont les plus groſſes ſont de quarante-huit livres de balle. Tout vaiſſeau qui paſſe le détroit eſt obligé de baiſſer ſes voiles de hune & d'acquiter les droits de la douane d'Elſeneur. C'eſt l'opinon

(*) M. Coxe cite pour garant de ces faits *Meſſenius* qui eſt un hiſtorien ſuédois, mais les hiſtoriens danois mieux inſtruits de ce qui regarde leur pays ne permettent pas de douter que Meſſenius ne ſe trompe. Elſeneur eſt une des plus anciennes villes de Dannemarc. Avant le règne d'Eric le commerce qu'elle faiſoit avoit déjà excité la jalouſie des villes anſéatiques qui s'arrogeoient le commerce excluſif de la mer Baltique, & elles envoyèrent en 1311 & 1322 des flottes pour piller & brûler cette ville. Eric protégea ſeulement & encouragea ſon commerce par de nouveaux priviléges. (*Note du Traducteur.*)

(**) Il faut dire de l'isle de Sélande; il y a dans les états du roi de Dannemarc des villes de commerce bien plus conſidérables, comme Altona, Flensbourg, &c. Au reſte Elſeneur y compris la garniſon & les perſonnes qui habitent le château de Cronembourg contient environ 7000 habitans. (*Note du Traduct.*)

générale que cette fortereſſe commande le paſſage du Sund, & que les vaiſſeaux ne peuvent ſe diſpenſer de paſſer ſous ſes batteries, à cauſe des bas-fonds & des courans qui ſe trouvent ſur la côte oppoſée; mais cette opinion n'eſt pas fondée. Il eſt vrai qu'il eſt plus sûr pour les vaiſſeaux de paſſer près de la fortereſſe, à cauſe des courans nombreux & contraires qui ſont dans ce détroit; mais il a aſſez de profondeur partout pour que les vaiſſeaux puiſſent paſſer loin des batteries, & que même les plus grands puiſſent ranger de près la côte de Suède. Ainſi l'aſſujettiſſement au péage du Sund eſt bien moins dû à la crainte qu'on a de cette fortereſſe, qu'à une reconnoiſſance de ce droit établi par une loi générale. On a diſputé ſouvent ſur les fondemens de ce droit de la couronne de Dannemarc. Les rois de Suède en particulier reclamant un pareil titre (depuis qu'ils ont acquis la rive oppoſée en acquérant la Scanie) en ont été exempts pendant quelque temps; mais en 1720 Fréderic I conſentit à ce que tous les vaiſſeaux ſuédois fuſſent aſſujettis à l'avenir à ce péage, comme ceux des autres nations. DANNEMARC

Tous les vaiſſeaux ſont donc obligés de payer, outre un léger impôt, le $1\frac{1}{4}$ pour cent de leur cargaiſon, excepté les Anglois, les François, les Hollandois & les Suédois qui ne payent qu'un pour cent. De ſon côté le gouvernement danois ſe charge de la conſtruction & de l'entretien des fanaux & des ſignaux néceſſaires pour marquer les rochers & les bas-fonds, depuis l'extrémité du Categade (*) à l'entrée de la mer Baltique. La douane du Sund & celle des deux Belt, forme un revenu annuel de plus de 100,000 livres ſterlings.

Le château de Cronembourg qui eſt dans la fortereſſe eſt un grand édifice quarré, dans le goût gothique, bâti de belles pierres de taille. Une inſcription placée ſur le portail apprend qu'il a été commencé par

(*) Le *Categade*, ainſi nommé par les Danois, & par les Allemands *Schagerrack*, en latin *Sinus Codanus*, eſt un grand golfe de l'Océan germanique formé au couchant par la Jutlande, au ſud par les isles Danoiſes, au levant par les côtes de Suède. Il communique au ſud avec la mer Baltique par trois bras ou détroits dont le plus fréquenté eſt celui du Sund, les deux autres ſont le grand & le petit Belt où les vaiſſeaux payent auſſi des droits ſur le même pied que dans le Sund. (*Note du Traducteur.*)

DANNEMARC

le roi Fréderic II (*), & réparé & augmenté par ſes ſucceſſeurs. Il ne contient rien qui mérite une attention particulière, excepté deux bons portraits de Fréderic II & de ſon fils Chrétien IV, & pluſieurs tableaux qui repréſentent les guerres de Chrétien V.

L'infortunée reine Caroline Mathilde paſſa quelque temps dans ce château, où elle occupoit l'appartement du gouverneur. Elle avoit la permiſſion de ſe promener ſur le rempart & ſur la terraſſe de la tour, qui eſt couverte de plomb. Ignorant le ſort qui l'attendoit & en proie à toute ſorte de craintes, elle ne put recevoir qu'avec autant de joie que de ſurpriſe, l'ordre de ſa libération que lui avoit obtenu & que lui apportoit le miniſtre d'Angleterre. Elle fondit en larmes, l'embraſſa dans un tranſport de joie, & le nomma ſon libérateur. Après une courte converſation, ce miniſtre propoſa à la reine de paſſer ſur le champ à bord d'un vaiſſeau qui l'attendoit. Mais l'idée d'abandonner la princeſſe ſa fille, enfant de cinq mois, qu'elle nourriſſoit elle-même & qui faiſoit toute ſa conſolation, vint mêler à ſa ſatisfaction le ſentiment de la plus cruelle peine. Cet enfant alors malade avoit plus beſoin que jamais des ſoins d'une mère ſi tendre. On ne pouvoit obtenir d'elle qu'elle lui dît un éternel adieu. Enfin, après mille careſſes interrompues par les expreſſions du plus violent déſeſpoir, elle fut obligée de s'en ſéparer. Elle reſta ſur le pont auſſi long-temps que ſa vue put démêler encore le lieu qui le retenoit, & privée de cette triſte conſolation elle ſe livra dès ce moment à une mélancolie profonde qu'elle eſſayoit en vain de diſſimuler, & qui la conſuma juſqu'au moment où une fièvre ſcarlatine la conduiſit au tombeau, dans le château de Zell où elle avoit fixé ſa réſidence.

Près d'une maiſon royale qui n'eſt qu'à un demi mille de Cronembourg, eſt un jardin que nous eûmes la curioſité d'aller voir, parce qu'on le

(*) Il faut ajouter en 1577, & achevé au bout de 8 ans. Ce grand prince le bâtit tout de ſon tréſor particulier quoiqu'il lui coutât de grandes ſommes, & il avoit accoutumé de dire qu'*il ne voudroit pas qu'on y vît une ſeule pierre qui eût couté de l'argent à ſes ſujets.* Ce château étoit certainement très-magnifique pour le temps où il fut bâti. La ſalle dite des *Chevaliers* peut être encore aujourd'hui admirée. Les ornemens, les tableaux de l'égliſe, les vaſtes ſouterrains de la fortereſſe ne ſont pas non plus indignes de l'attention des voyageurs (*Note du Traducteur.*)

nomme le jardin de *Hamlet*, & que, ſuivant la tradition, c'eſt dans ce même lieu que le père de ce prince fut aſſaſſiné. La maiſon eſt très-moderne, & ſituée au pied d'une colline ſablonneuſe au bord de la mer. Le jardin occupe un des côtés de la colline, & eſt compoſé de pluſieurs terraſſes qui s'élèvent l'une au-deſſus de l'autre (*). Dans la tragédie de Hamlet de Shakeſpear le lieu de la ſcène eſt à Elſeneur; & ce divin auteur a emprunté les principaux incidens de ſa pièce de l'hiſtoire, mais d'une hiſtoire ſi ancienne qu'il n'eſt pas aiſé d'y démêler le vrai d'avec le fabuleux. Saxon le grammairien qui vivoit dans le douzième ſiècle eſt le plus ancien hiſtorien de Dannemarc qui faſſe mention de Hamlet & de ſes aventures. Belleforeſt, auteur françois, a pris de lui ce trait d'hiſtoire & l'a embelli à ſa manière. Un anglois l'a traduit de Belleforeſt & l'a publié ſous le titre de *Hiſtoire de Hamblet.* Enfin Shakeſpear s'eſt ſervi de cette traduction pour faire de cette aventure le ſujet de ſa tragédie, mais en l'altérant encore, & en y ajoutant beaucoup d'incidens de ſon invention (**).

(*) L'auteur veut parler ſans doute de *Marienluſt*, maiſon royale près de Cronembourg. Elle appartenoit à la reine douairière qui l'a donnée au Prince-Royal. C'eſt un très-beau lieu, & remarquable ſurtout par la vue ſuperbe dont on y jouit, & qui s'étend ſur le Categade, ſur le détroit du Sund & les côtes de Sélande & de Suède. (*Note du Traduct.*)

(**) M. Coxe insère ici la traduction d'un long fragment de Saxon, dans lequel cet auteur raconte l'hiſtoire du prince Hamlet. L'admiration que les Anglois ont vouée à Shakeſpear, & en particulier à la tragédie de Hamlet peut leur faire trouver de l'intérêt dans cette hiſtoire, ou plutôt dans cette romance bizarre & pleine de circonſtances abſurdes, que Saxon a inſérée avec tant d'autres dans ſes annales, & racontée dans ſon ſtyle fleuri & ampoulé. Mais ce très-long & très-merveilleux récit ne pouvant avoir le même mérite pour les Lecteurs des autres nations, je crois être d'autant plus fondé à le ſupprimer que ceux qui pourroient y avoir regret, le retrouveront ſans en rien perdre dans le premier volume de l'hiſtoire de Dannemarc par Desroches qui eſt une fidelle traduction de tous les contes de Saxon. Je rapporterai cependant ici la réflexion par laquelle Saxon termine le récit de cette étrange aventure: elle eſt courte & peut ſervir à donner une idée du ſtyle de cet hiſtorien. "Telle fut la „ fin de Hamlet qui, ſi la fortune l'avoit traité avec autant d'indulgence que la nature, „ auroit brillé comme les Dieux, & auroit ſurpaſſé par ſes vertus tous les exploits „ d'Hercule„. (*Note du Trad.*)

DANNEMARC

La distance d'Elseneur à Copenhague est d'environ vingt milles; on suit quelquefois le bord de la mer, quelquefois on traverse de petits bois de hêtres & de chênes; souvent on parcourt un pays ouvert parsemé de collines. Le sol est mêlé de sable & de bonne terre végétale, bien cultivé & fertile en grains. Les maisons des payſans sont en grand nombre, propres, bâties de briques, & plusieurs sont blanchies. Le chemin étoit excellent, mais il falloit payer cet avantage à plusieurs barrières. Nous avions été exempts de cette taxe en Pologne, en Russie & en Suède. Vers le soir, nous arrivâmes dans la capitale.

Copenhague est située sur un petit promontoire de la côte orientale de l'isle de Sélande. Le sol en est tout uni, bas & un peu marécageux. Elle appartenoit anciennement à l'évêque de Roschild, & ce ne fut qu'en 1443 sous Christophle de Bavière qu'elle devint la résidence des rois. Depuis cette époque cette ville s'est toujours accrue & embellie, & elle est devenue la capitale du Dannemarc.

Le nombre moyen des naissances à Copenhague, pris sur plusieurs années, peut être estimé de 2830 annuellement. Celui des morts de 2955, d'où l'on peut conclure que la totalité des habitans est d'environ 80,000 (1).

Copenhague est la ville la mieux bâtie de tout le Nord; car si on voit à Pétersbourg de plus superbes édifices, d'un autre côté on ne trouve point ici de chétives maisons de bois, l'œil n'y est point choqué par le contraste de la misère & de la magnificence, & il y régne plus d'égalité & d'uniformité. La ville est environnée du côté de terre d'ouvrages réguliers; ce sont des bastions, un large fossé plein d'eau, & quelques ouvrages extérieurs. Elle a quatre à cinq milles de tour. Les rues sont bien pavées, avec un trottoir de chaque côté; mais le plus souvent trop étroit pour être d'un usage commode. La plus grande partie des maisons est bâtie de briques, un petit nombre l'est de pierres de taille

(1) L'évêque Pontoppidan dans son atlas de Dannemarc, Tom. II, pag. 75, prétend que ce calcul du nombre des naissances à Copenhague rapporté par le géographe Busching n'est pas complet, & il prouve qu'il faut y en ajouter 2 à 300, ensorte que suivant cet auteur, il y auroit à Copenhague plus de 90,000 habitans, & moins de différence entre le nombre des naissances & celui des morts.

qu'on apporte d'Allemagne. Les hôtels où demeure la nobleſſe ſont, en général ſplendides, & bâtis dans le goût de ceux d'Italie. Le palais conſtruit ſous le règne de Chrétien VI eſt un grand & vaſte bâtiment, la façade eſt de pierres & les aîles de briques enduites de plâtre. Les appartemens ſont dignes du maître, & l'extérieur eſt plus grand qu'élégant.

Le mouvement qu'on obſerve à Copenhague annonce une ville commerçante. Le port eſt toujours rempli de vaiſſeaux marchands. Les rues ſont coupées par pluſieurs larges canaux, au moyen deſquels on peut décharger les marchandiſes devant les magaſins qui bordent les quais. Cette ville doit principalement ſa beauté au terrible incendie qui y conſuma en 1728 cinq égliſes & ſoixante-ſept rues qui ont été rebâties dans le goût moderne.

La partie de la ville qui a été bâtie par les ordres du dernier roi, Fréderic V, eſt extrêmement belle, & le cède à peine à la ville de Bath. On y voit une place octogone, formée par quatre beaux bâtimens uniformes de pierres de taille, à laquelle aboutiſſent quatre grandes rues. Au milieu de cette place eſt la ſtatue équeſtre de Fréderic V en bronze, de grandeur naturelle. Elle a été érigée à ce prince par la compagnie des Indes. C'eſt un ouvrage de Saly, célèbre ſculpteur françois; elle a coûté 80,000 livres ſterlings.

Le 25 Mars nous allâmes à la cour avec notre miniſtre M. Delaval, & nous eûmes l'honneur d'avoir une audience particulière de S. M. Chrétien VII, de la reine Douairière Juliane-Marie, de ſon fils le prince Fréderic & de la princeſſe ſon épouſe Sophie-Fréderique. Nous ne pûmes pas avoir l'honneur de faire notre cour au prince royal qui étoit indiſpoſé. Pendant notre ſéjour à Copenhague, il n'y eut que deux aſſemblées à la cour. On s'y rendoit à ſix heures du ſoir. Un jour il y eut un concert où l'on exécuta le *ſtabat mater* de Pergoleſe, traduit en danois. Le roi joua enſuite au *loo* avec la reine Douairière, le prince Fréderic, la princeſſe Sophie, le comte de Bernsdorff, principal miniſtre d'état, & l'envoyé de Pruſſe.

Notre ſéjour à Copenhague ayant été fort court, & en partie pendant la ſemaine de Pâques, dont les Danois obſervent ſcrupuleuſement les dévotions, nous n'eûmes pas beaucoup d'occaſions de faire l'expérience de l'hoſpitalité des ſeigneurs danois; mais nous en vîmes aſſez pour avoir

DANNEMARC

ſujet de nous louer de leur diſpoſition à témoigner aux étrangers toute ſorte d'attentions & de politeſſes. Entr'autres preuves que nous en reçûmes, nous fûmes invités à une aſſemblée & à un ſouper chez le comte de Moltke, qui étoit le favori du roi Fréderic V, & grand maréchal de ſa cour. Son hôtel qui eſt ſur la place octogone dont j'ai parlé, eſt un bâtiment magnifique, ſuperbement meublé. Il poſsède de beaux tableaux, parmi leſquels j'en admirai ſurtout un de Nicolas Pouſſin, deux excellens Wanderwerfs, & un Teniers. Sa collection de foſſiles, de coquillages, de pétrifications mérite l'attention des naturaliſtes. Elle eſt riche ſurtout en productions des états du roi de Dannemarc; on y voit de beaux morceaux de mines d'or, d'argent, de cuivre de Norvège, & de laves du mont Hécla en Islande.

Entre pluſieurs belles collections de raretés qu'on voit à Copenhague, le *Muſée royal* ou cabinet de raretés mérite la première place. Il a été commencé par Fréderic III & occupe huit appartemens dans l'ordre ſuivant: Les animaux, les coquillages, les minéraux, les peintures, les antiquités, les médailles, les habillemens, les ameublemens des Lapons. Le peu de temps que j'eus pour parcourir toutes ces curioſités ne me permit pas d'en prendre des notes détaillées & exactes. Le lecteur en trouvera une deſcription dans l'ouvrage intitulé *Muſæum Regium Jacobæi.*

La partie de Copenhague nommée *Chriſtians-hæven*, du nom de Chrétien IV, qui la fit bâtir en 1618, eſt dans l'isle d'*Amac* ſéparée de celle de Sélande par un très-petit bras de mer qu'on paſſe ſur deux ponts. *Amac* offre quelques ſingularités qui attirent l'attention des étrangers.

Cette isle a quatre milles de longueur ſur deux de largeur, & elle eſt principalement peuplée par une colonie de payſans de la Friſe, que le roi Chrétien II établit dans cette isle (en 1515) à la prière de la reine Eliſabeth ſon épouſe, ſœur de Charles-Quint. Cette princeſſe ayant été élevée dans les Pays-Bas, déſiroit de retrouver en Dannemarc les alimens auxquels elle étoit accoutumée, & particulièrement les plantes potagères, le beurre & le fromage qui n'étoient pas apparemment alors d'une ſi bonne qualité en Dannemarc que dans ſon pays. Quoique ces colons ſe ſoient mêlés avec les Danois, ils s'en diſtinguent encore par un habillement particulier, & ils jouiſſent de divers priviléges précieux. L'isle contient en tout environ ſix villages, & trois à quatre mille habitans. Il y a deux

égliſes

églises dont les ministres prèchent quelquefois en hollandois & quelquefois en danois. Les habitans ont leurs propres cours inférieures de justice, mais les cas importans sont portés devant le tribunal du roi à Copenhague. Ils font encore usage de leur ancien habit national qu'ils apportèrent des Pays-Bas dans cette isle. Il ne ressemble pas mal à l'habit des anciens quakers, tel qu'il est représenté dans les tableaux des peintres hollandois & flamands. Les hommes portent des chapeaux à larges bords, une jaquette noire, des hauts de chausses fort amples de même couleur qui ne sont point attachés au genou, mais en haut autour de la veste. Les femmes portent des jaquettes noires & un cottillon, & une pièce de drap de couleur bleue autour de la tète. Les jardins & les prairies occupent toute l'isle, & suivant la première destination de la colonie elle fournit la capitale de lait, de beurre & de végétaux (*).

(*) Je crois devoir ajouter quelques remarques à ce que dit l'auteur sur l'isle d'Amac. On y compte neuf villages & 800 familles : un de ces villages nommé *Dragœr* peut même être regardé comme une petite ville. Il fournit des pilotes & d'excellens matelots. Les habitans ne parlent plus la langue flamande pure, mais un mélange de flamand, de bas allemand & de danois. Un de leurs ministres prêche dans la langue de la Basse-Allemagne, vulgairement nommé le plat-allemand, l'autre en danois. Leurs priviléges ont été soigneusement respectés, & tout ce petit peuple n'a que des sujets de se louer de la protection & de la prospérité constante dont il a joui. Ce que dit *Molesworth* dans ses *Mémoires sur le Dannemarc*, des atteintes portées à leurs priviléges est absolument contraire à la vérité, & ne prouve que l'extrême prévention de cet auteur contre la nation danoise & le gouvernement établi en 1660. (*Note du Traducteur.*)

# CHAPITRE II.

*Ancienne forme du gouvernement établi en Dannemarc — Révolution de 1660 — La monarchie d'élective & limitée qu'elle étoit devient héréditaire & abſolue.*

## ADDITION DU TRADUCTEUR.

DANNEMARC

« M. Coxe rend dans ce chapitre un compte très-étendu & très-détaillé » de la révolution qui a rendu les rois de Dannemarc héréditaires & » abſolus. L'importance de cet événement, preſqu'unique en ſon genre, » ne peut qu'en faire lire une relation circonſtanciée avec beaucoup » d'intérêt, & juſtifie ſans doute l'auteur d'avoir penſé qu'elle méritoit » d'avoir place dans un voyage en Dannemarc. J'ai cru devoir par le » même motif conſerver auſſi ce chapitre, mais en rendant juſtice au » travail, à l'exactitude & aux réflexions de l'auteur; je me ſuis apperçu » en traduiſant ſa relation qu'elle exigeoit des éclairciſſemens, des ſupplé- » mens & quelques légères modifications, & que ces notes devenant » nombreuſes en rendroient la lecture pénible & déſagréable. Je me ſuis » donc déterminé à refaire entièrement ce chapitre, & à préſenter au » lecteur un précis de cette mémorable révolution, extrait de la relation » plus étendue qu'on en trouve dans le troiſième tome de mon hiſtoire » de Dannemarc. M. Coxe en me faiſant ſouvent l'honneur de la ſuivre » & de la citer, ſemble avoir excuſé par-là d'avance la liberté que je » prends en ſubſtituant en partie mon ouvrage au ſien, & j'attends la » même indulgence du lecteur qui, ſans perdre les réflexions de M. Coxe, » lira plus volontiers ſans doute cette relation dégagée de toutes les » notes & de toutes les diſcuſſions qui fatigueroient ſon attention. »

Il ſeroit difficile de bien comprendre les cauſes qui préparèrent la révolution de 1660, & les effets qu'elle produiſit, ſans avoir quelque notion de l'état politique du Dannemarc, dans ce ſiècle & les précédens. Ce royaume étoit gouverné dans les commencemens par les mêmes loix, ou pour parler plus exactement, par les mêmes uſages & les mêmes maximes

qui étoient anciennement adoptés dans toutes les monarchies de l'Europe. Le pouvoir du prince étoit limité par les droits du clergé & de la noblesse. Son droit au trône ne dérivoit point uniquement de sa naissance, ni uniquement du choix du peuple. Le peuple regardoit comme un devoir de prendre toujours son roi dans le sein de la famille régnante, & dans cette famille il préféroit le plus proche héritier mâle du dernier roi. Mais le prince ne prenoit possession du trône que de l'aveu de son peuple, & avec toutes les marques d'un consentement libre de sa part. DANNEMARC

Ces idées, qui bien approfondies se trouveroient peut-être renfermer des contrariétés, se concilioient dans les têtes comme tant d'autres qui sont autant ou plus opposées. On discutoit peu, on n'écrivoit point, on se régloit par l'usage; les pouvoirs du prince & de la nation restoient ainsi indéfinis, quelquefois dans une sorte d'équilibre, plus souvent inégalement partagés. L'histoire des autres états de l'Europe nous présente à peu près le même spectacle pendant les mêmes siècles. Cet équilibre souvent rompu par les événemens, devoit enfin être entièrement détruit dans le cours des siècles; & suivant la nature de ces événemens, suivant la position ou le génie des peuples, il devoit se former ou des monarchies héréditaires qui ne tardent guères à devenir absolues, ou des monarchies électives qui vont bientôt se résoudre en républiques, ou tomber dans l'anarchie. C'est en substance l'histoire de tous les gouvernemens modernes de l'Europe. Des états de nature originairement assez semblable, sont en quelque sorte partis du même point pour aller se briser contre des écueils si différens.

En Dannemarc divers événemens affoiblirent d'assez bonne heure l'autorité du monarque. La famille régnante s'éteignit plus d'une fois, ou du moins elle ne fut continuée que par des femmes, & des collatéraux éloignés & étrangers. On connoît tout l'avantage que ces accidens peuvent donner à une nation qui sait en user. La nation en Dannemarc n'étoit alors qu'une noblesse guerrière, inquiète, encouragée par l'exemple de ses voisins à secouer le joug de ses rois; car le clergé n'étoit que cette même noblesse sous un autre habit, & le peuple n'étoit presque rien dans l'état. Ainsi nul contre-poids qui balançât efficacément le crédit de cet ordre tout-puissant. Sous Christophle II nous voyons déjà les états resserrer l'autorité royale dans les bornes les plus étroites, par une

DANNEMARC

capitulation expreſſe, la première, à ce que l'on croit, qui ait été écrite en Dannemarc. Et bientôt cet exemple eut force de loi; l'union de *Calmar* donna lieu à faire un pas de plus. On y prononça le mot *de droit électif*, qui n'avoit peut-être jamais été encore employé quoique la choſe fût bien connue. La manière dont on devoit faire l'élection du chef de la triple monarchie fut réglée par l'acte de cette fameuſe union; & quoiqu'il fût ſtatué que le fils ou les fils du dernier roi ne ſeroient pas *omis*, mais que *l'un d'eux ſeroit élu*, on voit combien ce droit électif acquéroit de force par cette diſpoſition, ne fût-ce qu'en exprimant nettement ce qui n'avoit été juſques alors que vague, & que tacite. Il s'affermit encore davantage par les ſuites que dut avoir néceſſairement le défaut d'héritiers mâles qui affligea les rois & le royaume, depuis Valdemar III juſqu'à Chrétien I. Durant ce long période, tous les princes qui occupèrent le trône ne pouvant alléguer que le foible titre d'une parenté très-éloignée, furent par cela même dans le cas de recevoir la loi, en recevant le bienfait. Chrétien I fut véritablement *élu* par les états, & obligé de ſigner à ſon élection, que le *royaume de Dannemarc continueroit à être libre & électif*. Les autres prérogatives de la royauté ne ſouffrirent pas moins à cette époque; & ſon petit fils Chrétien II fut même ſoumis à une loi expreſſe qui le deſtituoit s'il manquoit à ſes engagemens. Il fut en effet dépoſé, comme il ſemble qu'on l'avoit prévu, & ſon ſucceſſeur Fréderic averti par ce grand exemple n'eut garde de déplaire à cette nobleſſe qui ôtoit & donnoit la couronne. Cet ordre déjà ſi puiſſant continua donc à s'élever; &, ce qui en étoit une ſuite néceſſaire, les ordres inférieurs furent de plus en plus opprimés & avilis. Il eſt vrai que Fréderic II régna avec aſſez d'autorité, parce qu'un prince heureux au dehors de ſes états eſt toujours reſpecté au dedans; mais ſon fils Chrétien IV éprouva les viciſſitudes contraires; & ſur la fin de ſon règne, la nobleſſe qui avoit paru d'abord recevoir la loi, la donna à ſon tour à ce prince devenu malheureux, & plus encore à ſon ſucceſſeur Fréderic III dont il va être queſtion.

Ce prince ne monta point ſans difficulté ſur le trône. Quelques-uns des grands du royaume s'efforcèrent de l'en exclure, & ſi ce projet échoua, ce fut ſans doute parce qu'on craignit qu'il n'occaſionnât le démembrement de la monarchie; mais il en réſulta du moins que les

prérogatives de ce prince furent encore reſſerrées dans des bornes plus étroites que celles de ſes prédéceſſeurs; *Corfitz Ublfeld*, *Annibal Sehefſtedt*, le comte *Valdemar*, *Ulric Chrétien Guldenleu*, *Ebbe Ublfeld*, & quelques autres n'épargnèrent rien pour affermir leur empire & pour tenir le monarque dans leur dépendance. La jalouſie des autres grands vint à ſon ſecours, & Fréderic ſe vit enfin débarraſſé de preſque tous ſes dangereux ennemis. La guerre affermit encore plus ſon autorité, comme il arrive preſque toujours; & ſa malheureuſe iſſue donna lieu à d'autres événemens qui y contribuèrent encore d'avantage (*). DANNEMARC

Ç'avoit été un grand bonheur ſans doute pour la nation, que d'avoir échappé à ſa ruine d'une manière auſſi ineſpérée. Mais ſi détournant les yeux du paſſé, elle ne les jetoit que ſur le préſent & l'avenir, rien ne pouvoit paroître plus déplorable que la ſituation où cette guerre la laiſſoit. Les campagnes étoient ravagées, le tréſor épuiſé, la flotte anéantie; il n'y avoit plus de fonds pour entretenir l'armée ni pour la congédier en la payant. Les plaintes trop fondées de cette armée produiſoient déjà des mutineries, des violences, & des déſordres qui aggravoient la misère des bourgeois & des payſans. Mais ce qui met d'ordinaire le comble à l'infortune des nations malheureuſes, c'eſt que les haines particulières, les reſſentimens, les factions étouffoient les ſentimens de patriotiſme & de concorde, au moment où ils devenoient plus néceſſaires que jamais.

Ces circonſtances exigeoient la prompte convocation des Etats-Généraux; c'étoit d'eux ſeulement que le roi pouvoit attendre les ſecours néceſſaires pour payer l'armée, & pourvoir à la ſûreté du royaume, ſoit au-dedans, ſoit au-dehors. Il avoit en effet éprouvé quelques mois auparavant combien le ſénat étoit peu diſpoſé à entrer dans ſes vues. Ceux de ſes membres qui ſe trouvoient à Copenhague étant conſultés ſur les moyens de rétablir l'armée, n'avoient répondu qu'en lui conſeillant de la remettre ſur cet ancien pied de milices nationales, dont on venoit d'éprouver ſi ſenſiblement l'inſuffiſance.

(*) Il s'agit ici de la guerre que le roi de Suède Charles Guſtave venoit de faire au Dannemarc pendant laquelle ce royaume fut réduit aux dernières extrémités, & preſque tout conquis à la réſerve de la capitale. Ce qui contribua le plus à le ſauver ce fut la belle défenſe de cette ville par le roi & la bourgeoiſie, mais il fallut acheter enfin la paix par la ceſſion de trois provinces.

DANNEMARC

La diète fut donc convoquée, & commença à s'assembler à Copenhague le 8 Septembre, & l'ouverture s'en fit avec solemnité deux jours après, dans une salle du château royal; c'est la dernière qui ait été tenue en Dannemarc, & cette circonstance, aussi bien que les événemens mémorables auxquels elle donna lieu, obligent d'entrer dans quelques détails sur la disposition des esprits au moment où elle s'assembla, & sur le caractère des personnages qui y jouèrent les rôles les plus importans.

La noblesse, qui jusques alors avoit éclipsé les autres ordres par son éclat & son influence, portoit dans cette assemblée une jalousie d'autant plus grande de ses priviléges, qu'elle sentoit bien que ces priviléges étoient odieux & menacés. Peut-être qu'en les sacrifiant en partie dans le moment, elle se feroit assuré pour toujours la jouissance du reste, mais elle avoit souffert durant la guerre des pertes considérables, qui fermant ses yeux sur celles des autres & sur les besoins de l'état, la disposoient mal à cette conduite désintéressée, la seule qui pût faire pardonner le peu de zèle qu'elle avoit montré pour la défense de la patrie. Les grands priviléges que les bourgeois de Copenhague avoient obtenus aigrissoient encore cette jalousie de la noblesse, en même temps qu'ils donnoient à ceux-là un nouveau degré de confiance. C'étoit principalement à cette bourgeoisie que le salut de Copenhague, & par conséquent celui du royaume étoit dû. Elle vouloit avec raison retirer quelque fruit d'un si glorieux service, & avoir du moins dans les conseils une part proportionnée à celle qu'elle avoit eue dans les dangers. Le clergé qui depuis la réformation n'étoit pas moins dans la dépendance des grands, n'étoit pas mieux disposé en leur faveur. Les diètes dans lesquelles il avoit joué autrefois un rôle si brillant ne lui offroient pas même une vaine image de son ancien pouvoir. Les évèques y assistoient tous, à la vérité, avec un certain nombre de députés du clergé & de l'université de Copenhague; mais c'étoit plutôt pour y apprendre les décisions de la noblesse que pour y concourir.

A l'égard des payfans, ou des propriétaires cultivateurs, cet ordre anciennement considérable n'en faisoit presque plus un dans l'état. La plupart avoient été assujettis par la noblesse, à différentes époques, & réduits à une condition qu'on ne peut se dispenser de nommer *esclavage*, qu'en disant qu'il peut y avoir un esclavage plus dur encore. Le peu de

payſans libres encore exiſtans n'aſſiſtoient aux aſſemblées des états que pour y être des ſpectateurs oiſifs de ce qui s'y paſſoit. DANNEMARC

La nobleſſe d'une part, & de l'autre la bourgeoiſie & le clergé, formoient donc dans cette diète deux principaux partis qui pour la première fois pouvoient avec quelque égalité ſoutenir leurs prétentions oppoſées. Diverſes circonſtances favoriſoient les chefs de ces deux derniers ordres. La diète étoit aſſemblée dans la capitale, au moment où il s'y trouvoit encore des troupes régulières ſous les armes; ces troupes étoient toutes dévouées à un prince qui s'étoit montré ſi digne de les commander. Le corps des bourgeois & des étudians étoit devenu durant la guerre une autre armée auſſi brave, auſſi bien exercée que celle-là, & plus remplie encore de zèle pour maintenir & pour étendre l'autorité d'un prince qu'ils regardoient comme leur ſeul protecteur contre l'oppreſſion étrangère & domeſtique. Le roi s'étoit attiré l'eſtime en même temps que l'affection de tous les ordres; la valeur, la juſtice, la probité, vertus que tous ſes contemporains ſujets & étrangers ont reconnues dans ce prince, lui aſſuroient le reſpect & l'amour qu'une figure avantageuſe, des manières affables & careſſantes inſpiroient d'abord en ſa faveur. La reine joignoit à toutes les qualités aimables de ſon ſexe, celles qui lui appartiennent le moins, un courage, une fermeté, une réſolution qui, au rapport du chevalier de Terlon, lui avoient fait ſupporter ſans peine toutes les incommodités du long ſiége de Copenhague. Car on l'avoit vue, dit-il, paſſer les nuits comme les jours à cheval ſur les remparts, pour encourager les ſoldats & les bourgeois à bien faire. Son caractère plus actif, plus décidé, & plus entreprenant que celui du roi, ſuppléoit à ce qui pouvoit manquer à cet égard à ce prince qui, plein de confiance & d'affection pour elle, écoutoit volontiers ſes conſeils.

Ce n'étoit pas non plus un petit avantage pour le roi que la préſence d'Annibal Seheſted à Copenhague, dans cette circonſtance; ſa jalouſie, ou plutôt ſa haine implacable contre ſon beau-frère *Uhlfeld*, lui inſpiroit un zèle d'autant plus vif pour ſon maître que celui-ci en avoit moins; ſon expérience conſommée, ſa connoiſſance profonde des hommes & des affaires, ſa ſoupleſſe naturelle lui donnoient un avantage infini pour réuſſir dans tout ce qu'il entreprenoit; il eut pu mieux que perſonne ſoutenir la nobleſſe, s'il en eût été le chef, mais réſolu à s'en venger, ou

DANNEMARC

penſant peut-être que le bien du royaume exigeoit ſon abaiſſement, il en devenoit dès-lors le plus dangereux ennemi.

Le gouverneur de Copenhague, Jean Schack, ne pouvoit manquer auſſi d'avoir une part conſidérable à la ſcène qui alloit s'ouvrir. Iſſu d'une ancienne nobleſſe de la Baſſe-Saxe, & le premier de l'armée, par ſon grade de feld-maréchal, il s'étoit diſtingué par de grands ſervices. Quoiqu'étranger, il s'étoit fait reſpecter & chérir des ſoldats & des bourgeois de Copenhague durant ce long ſiége, au ſuccès duquel il avoit tant contribué. Il devoit toute ſa fortune au roi, & ſon dévouement pour lui égaloit les bienfaits qu'il en avoit reçus : mais quoique courtiſan, il ſervoit ſans baſſeſſe, & quoique ſoldat, il ne vouloit pas que la précipitation ni la violence opéraſſent les changemens qu'il déſiroit.

Un autre étranger qui ne cédoit à perſonne en zèle pour le roi, ni en capacité pour le ſervir, c'étoit Chriſtophle de Gabel, gentilhomme du pays de Brême, qui s'étoit attaché dès ſa jeuneſſe à ſon ſervice, & dont l'activité, l'eſprit préſent & fécond en reſſources pouvoient être d'une grande utilité dans des conjonctures difficiles.

Entre les députés des divers ordres qui compoſoient la diète, il y en avoit auſſi qui par leur génie & leurs vues méritoient d'y jouer un rôle diſtingué, & qu'il faut faire connoître ici. Tel étoit Jean Svane, évêque de Sélande ou de Copenhague, & à ce titre, préſident de l'ordre du clergé. Iſſu d'une famille bourgeoiſe comme l'étoient tous ſes pareils, depuis que la réformation ayant abaiſſé & appauvri le clergé, la nobleſſe dédaignoit ces dignités qu'elle avoit autrefois recherchées avec tant d'ardeur, Svane capable d'une grande application, étoit auſſi propre aux affaires qu'aux ſciences ; officieux, affable, inſinuant, il s'étoit fait aimer de tout le monde, & particulièrement de ſes collègues & des gens du peuple, ſur l'eſprit deſquels il avoit un crédit ſans bornes.

L'ordre de la bourgeoiſie avoit pour préſident un homme également capable de former & d'exécuter une grande entrepriſe. Il ſe nommoit Jean Nanſen, & étoit né à Flensbourg, où il avoit appris le commerce. Il avoit fait dans ſa jeuneſſe divers voyages en Ruſſie & en Islande, & s'étant établi à Copenhague ſous le règne de Chrétien IV, il y avoit été fait directeur de la compagnie d'Islande, & enfin bourgmeſtre, & en cette qualité il étoit le premier magiſtrat du corps municipal de cette capitale.

capitale. La vie laborieuſe qu'il avoit menée dans ſa jeuneſſe lui avoit acquis ce courage, cette force & cette expérience que ne donne jamais ſi bien l'éducation des livres & des maîtres, quelque parfaite qu'on la ſuppoſe. Doué d'un jugement ſain, mais ſurtout accoutumé à la fatigue & au danger, & à ne compter que ſur lui-même, il étoit devenu un homme de tête & de cœur, & s'étoit fait eſtimer univerſellement pendant le ſiége de la capitale, au ſalut de laquelle ſes ſervices n'avoient pas peu contribué. Les bourgeois de cette ville & tous les autres députés de cet ordre avoient donc en lui la plus grande confiance, & ſes avis prévaloient d'autant plus aiſément qu'on le connoiſſoit auſſi capable de les former avec maturité, que de les exécuter avec prudence & avec vigueur. DANNEMARC

S'il faut en croire quelques hiſtoriens, ce furent principalement ces deux hommes, Svane & Nanſen qui conçurent le premier deſſein de relever l'autorité royale, & d'abaiſſer l'ordre de la nobleſſe. Ils le communiquèrent à Gabel qui s'y prêta avec zèle, & qui en conſéquence engagea le roi à convoquer la diète à Copenhague, plutôt qu'à Odenſée, comme cela ſe pratiquoit aſſez ſouvent.

Gersdorff, grand-maître du royaume, fit le 10^e^. Septembre l'ouverture de la diète, par un diſcours où il propoſoit aux états les principaux objets qui devoient les occuper. C'étoit en général le rétabliſſement du royaume, en particulier les moyens de réparer les fortereſſes, d'en entretenir les garniſons & la milice, de pourvoir aux beſoins de la maiſon royale, de payer l'armée, d'acquitter les dettes, de rétablir la flotte, de la pourvoir de matelots & de les payer; il finit par demander à chaque ordre ſon opinion par écrit ſur ces objets importans.

Dès le lendemain trois ſénateurs G. Roſencrantz, Othon Krag, & Pierre Reetz, remirent aux états un mémoire qui renfermoit le ſentiment de leur corps ſur les moyens de pourvoir aux beſoins de l'état. Ils propoſoient d'établir un droit ſur toutes les conſommations auquel tous les ordres devoient être ſoumis; ce mémoire fit le ſujet de longues & de fréquentes conférences entre les députés ſans qu'on pût tomber d'accord. Le clergé & la bourgeoiſie ſe plaignoient de ce qu'en propoſant d'établir un droit ſur les conſommations, & en affectant de dire qu'ils s'y ſoumettroient, les nobles vouloient cependant en être exempts pour

DANNEMARC

leurs perſonnes, pendant qu'ils étoient dans leurs terres, & ne conſentoient à le payer que pour leurs payſans, & lorſqu'ils ſéjournoient dans les villes. Ces reſtrictions leur ôtoient tout le mérite du ſacrifice qu'ils prétendoient faire, quoiqu'ils le fiſſent beaucoup valoir. Auſſi, loin de leur en ſavoir gré à de pareilles conditions, les deux autres ordres dans leur réponſe ſignée par Svane, Nanſen & trente-quatre députés, déclarèrent qu'ils ne conſentiroient au droit propoſé, qu'à condition ſeulement que toute la nation y ſeroit aſſujettie avec une parfaite égalité. Mais la nobleſſe perſiſta dans ſon refus de ſe dépouiller de ſes prérogatives; elle réſolut de ne ſe ſoumettre à la taxe propoſée, qu'avec les reſtrictions qu'elle y avoit d'abord miſes; elle ajoutoit même que cette taxe *portant une atteinte profonde à ſes priviléges*, plutôt *par le nom de taxe que par la taxe même*, elle n'y conſentoit que pour trois ans, & à condition que cela ne tireroit point à conſéquence pour la ſuite.

Perſuadée ſans doute que ce ſacrifice ſatisferoit le roi & les autres ordres, elle s'occupa enſuite avec une entière ſécurité à dreſſer un long mémoire rempli de plaintes & de remontrances qu'elle remit au ſénat.

Elle y demandoit qu'on recherchât pluſieurs officiers & ſoldats qui s'étoient mal conduits durant la guerre, ou qui avoient commis des déſordres depuis la paix; que le roi fût exhorté à réduire les dépenſes de ſa maiſon, celles pour l'armée, & les autres dépenſes publiques; que l'on fixât une ſomme pour ces divers objets, & qu'on eût égard en cela aux pertes qu'avoit faites le royaume, & à celles des payſans & des nobles qui avoient le plus ſouffert de la guerre; que l'on donnât une attention particulière au rétabliſſement de la flotte; que le ſénat examinât la dépenſe néceſſaire pour cet objet, afin que les états accordaſſent des ſubſides proportionnés; qu'on réparât les fortereſſes; qu'on achevât celles qui étoient commencées, & qu'on en confiât principalement la garde aux naturels du pays dont la réputation ſouffriroit par les préférences ſi ſouvent accordées aux étrangers; qu'on ne tînt pas plus de troupes qu'il n'étoit néceſſaire pour la garde du royaume; que les milices fuſſent remiſes ſur l'ancien pied; que le commandement en fût donné à des Danois; qu'on engageât le roi à congédier une partie de ſes officiers de l'état civil & militaire, & cette cavalerie étrangère qui étoit ſi fort à charge à ſes peuples; qu'on tâchât auſſi de lui perſuader de pourvoir aux

places vacantes de maréchal & de chancelier du royaume, de completter le ſénat, de ne donner aucune penſion au maréchal, ni à l'amiral, ni aux autres grands officiers, mais de leur aſſigner ſeulement, comme autrefois, des terres & des fiefs de la couronne, pour leur entretien; enfin de completter les régimens & les compagnies, mais de diminuer en temps de paix le nombre des officiers dont l'entretien emportoit la meilleure partie des fonds aſſignés pour l'armée.

On voit par cet expoſé quelle étoit la façon de penſer de la nobleſſe ſur l'état du royaume. C'eſt la même qu'elle avoit manifeſtée déjà plus d'une fois dans les diètes. Elle ne voyoit guères les maux de l'état que rélativement à elle. C'eſt le caractère des hommes de tous les lieux & de tous les temps. A l'égard des remèdes, elle n'indiquoit auſſi que ceux dont elle ne faiſoit pas les fraix. L'idée du ſacrifice de ſon intérêt particulier à celui de l'état ne ſe préſentoit point à elle; comme ſi par ſon inſtitution la nobleſſe n'étoit pas ſpécialement chargée de la défenſe de l'état dans le ſein duquel elle jouit de tant de prérogatives; comme ſi ce n'étoit pas à cette condition qu'elle a obtenu ſes prérogatives & ſes richeſſes mêmes; enfin comme ſi en ceſſant de porter les armes gratuitement, elle ne s'étoit pas miſe autant que les autres ordres dans l'obligation d'entretenir ceux qui défendent l'état. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt qu'en reclamant ſes anciens droits, la nobleſſe oublioit combien les circonſtances étoient changées; qu'elle dédaignoit aſſez les autres ordres pour braver à ce point leur mécontentement; & qu'elle reſtoit dans une profonde ſécurité, au moment où tout devoit décéler une dangereuſe fermentation.

Cette ſécurité étoit telle que dans le mémoire dont on vient de parler, il y avoit même des traits directs contre l'ordre de la bourgeoiſie, & contre celle de *Copenhague* en particulier. Ce qui y donnoit lieu ſur-tout, c'étoit ces priviléges qui, comme on l'a dit, avoient été accordés aux bourgeois de *Copenhague*, pour animer & récompenſer leur zèle durant la guerre. Ce mémoire étoit ſigné de trente-trois gentilshommes, pour eux & au nom d'un plus grand nombre d'abſens. On voit par ce détail que la nobleſſe ne refuſoit point abſolument de contribuer aux beſoins de l'état, comme l'ont avancé ſans fondement pluſieurs écrivains étrangers. Les autres ordres ne ſe plaignoient que de ce qu'elle n'offroit

DANNEMARC

qu'une contribution insuffisante, & disproportionnée à ses facultés & aux besoins de l'état; de ce qu'elle l'offroit en affectant de dire qu'elle n'y étoit point obligée; de ce qu'elle ne l'accordoit que pour trois ans, terme qui ne pouvoit pas être celui des besoins publics; enfin de ce qu'au moyen des restrictions qu'elle y avoit mises, chaque gentilhomme pouvoit ne donner que ce qu'il lui plairoit, puisqu'exempt pour sa personne, c'étoit lui qui régloit ce que ses payſans devoient payer, qui le recevoit, & qui donnoit du nombre de ses serfs l'estimation qui lui plaisoit. Ces considérations déterminèrent les deux ordres des communes à rejetter l'impôt proposé, comme étant insuffisant & principalement onéreux à eux-mêmes. Ce refus opiniâtre embarrassa la noblesse & l'intimida; elle revint sur ses pas, & dans les conférences qui se tinrent entre ses députés & ceux des autres ordres, elle offrit, pour se concilier avec eux, de faire quelques nouveaux sacrifices. Le sénat approuva ces propositions de la noblesse, avec la réserve que ces concessions ne tireroient point à conséquence pour l'avenir. Les deux autres ordres acceptèrent aussi ces offres; ils consentirent même à payer annuellement par chaque tête de leurs domestiques un impôt d'un écu & demi, qui tiendroit lieu du droit de consommation, dont ils seroient exempts pour leurs personnes; ainsi ils ne se montroient pas moins jaloux de l'égalité, dans la manière de contribuer aux charges publiques, que dans la quotité de la contribution même. Humiliés depuis des siècles par les distinctions de tous genres que la noblesse s'étoit attribuées, ils saisissoient avidement une occasion si favorable de la faire descendre à leur niveau, & de se rapprocher de cette égalité, qui paroît toujours si juste, si naturelle, si admirable à ceux qui s'élèvent en la rétablissant.

Cependant le clergé & la bourgeoisie trouvèrent bientôt après que ces contributions étoient insuffisantes pour le rétablissement du royaume, & qu'il falloit avoir recours à de nouveaux expédiens; soit qu'en effet avec ces divers impôts on ne put pourvoir à tous les besoins réels, soit qu'ils parussent accordés pour trop peu de temps; soit que guidés par des motifs qu'ils ne dévoiloient pas, les deux ordres vouluſſent tirer un avantage plus durable d'une conjoncture qui pouvoit bien ne pas se retrouver sitôt.

Ils proposèrent donc, comme le meilleur expédient pour soulager & acquitter l'état, de donner à ferme au plus offrant les fiefs, domaines

& revenus de la couronne, dont la nobleſſe avoit joui juſques alors excluſivement, ſous de modiques redevances. Ils alléguèrent que ce n'étoit pas dans la vue d'enrichir un certain nombre de familles que ces biens avoient été laiſſés à la diſpoſition de la couronne, mais pour aſſurer au roi & au royaume un revenu, au moyen duquel les ſujets ne fuſſent pas chargés ſans néceſſité. En affermant ces biens au plus offrant, ils pouvoient aiſément produire quelques centaines de mille écus, qui appliqués aux beſoins de l'état lui procureroient un ſoulagement conſidérable. Ils prioient le roi d'exempter les payſans des domaines de la couronne des corvées qui les épuiſoient, & de les leur faire payer en argent, ce qui ſeroit également avantageux à eux & à l'état. Ils lui demandoient auſſi quelques ſoulagemens pour les villes, une modération ſur le prix du ſel, une diminution d'un dixième ſur l'acciſe, & la ſuppreſſion de quelques offices dans les douanes. Enfin ils déclaroient que ſi après cela S. M. avoit beſoin de plus grands ſecours, elle trouveroit toujours en eux de fidelles ſujets prêts à faire les derniers efforts pour leur roi & leur patrie.

Ces propoſitions furent ſignées par les députés des deux ordres, & préſentées immédiatement au roi. La nobleſſe qui y étoit attaquée par l'endroit le plus ſenſible en fut vivement irritée; la guerre avoit peut-être déjà commencé ſourdement, mais cette adreſſe en fut en quelque ſorte la première déclaration. Auſſi répondit-elle avec feu à cette propoſition des communes : *Que ſes priviléges étoient ouvertement violés; ſa propriété même attaquée; & que le quarante-ſixième article de la capitulation royale lui aſſuroit excluſivement la jouiſſance des fiefs de la couronne, & défendoit de les affermer. La jouiſſance de ces fiefs ſous certaines redevances devoit donc être regardée comme ſon bien. Et c'étoit dans le temps que ſes terres étoient dévaſtées qu'on vouloit l'en dépouiller; au moment où par une condeſcendance à laquelle rien ne l'obligeoit que ſon zèle pour le roi & pour l'état, elle venoit de faire le ſacrifice de la partie la plus importante de ſes prérogatives.*

La nobleſſe perſiſta donc à ce que l'on s'en tînt à la taxe ſur les conſommations telle qu'elle l'avoit propoſée; mais loin que ſon indignation en impoſât aux deux ordres, ceux-ci prenant de jour en jour plus de confiance, déclarèrent en réponſe qu'ils ne pouvoient donner leur conſentement à une impoſition dont il étoit évident que la plus grande

DANNEMARC

charge retomboit ſur eux; que ſi la nobleſſe avoit eſſuyé des pertes, la bourgeoiſie en avoit ſouffert de plus grandes encore; & qu'enfin on trouveroit peut-être la vraie cauſe du mauvais ſuccès de la guerre dont les grands ſe plaignoient, en faiſant faire une recherche exacte du nombre des régimens & des compagnies, qui n'avoient exiſté que ſur l'état des dépenſes de l'armée, durant le cours de la guerre. Ce reproche ſanglant acheva d'enflammer des hommes auſſi peu accoutumés à s'entendre tenir un pareil langage par des inférieurs long-temps dédaignés: *Othon-Krag*, l'un des ſénateurs, ſe levant de ſon ſiége, & regardant fièrement *Nanſen*, reprocha à ſon tour aux communes d'oublier tout à la fois, & les droits de la nobleſſe qui n'avoit jamais été ſujette à aucune ſorte de tributs, & la condition de leur ordre *qui n'étoit pas celle de perſonnes libres*: Telle eſt du moins l'expreſſion que la tradition & la plupart des hiſtoriens attribuent à ce ſénateur, quoique d'autres lui faſſent tenir un langage plus meſuré. Mais qu'il ait dit aux communes *qu'elles étoient eſclaves*, comme l'ont avancé quelques hiſtoriens étrangers, c'eſt ſans doute une exagération que l'eſprit de parti ſe ſera permiſe, comme il n'eſt que trop ordinaire. *Krag* ne pouvoit dire, ni penſer que les bourgeois & les eccléſiaſtiques fuſſent des eſclaves, dans une diète où ces deux ordres avoient voix & ſéance depuis tant d'années, & ſur-tout dans un temps où les citoyens de la capitale venoient d'acquérir des priviléges égaux à ceux des nobles. Le terme de *non libres* qu'il employa n'eſt point équivalent à celui d'*eſclaves*; il ſignifioit ſeulement *non exempts* des taxes, des impôts, *non privilégiés*; au lieu que celui d'*eſclaves* renferme l'idée d'une dépendance abſolue ſous toutes ſortes de relations. Mais dans les diſpoſitions actuelles, les paſſions dont on étoit agité ne pouvoient faire ces diſtinctions, & ce que l'imprudence & la hauteur des nobles laiſſoient échapper de plus pardonnable, paroiſſoit une inſulte qu'on ne pouvoit plus diſſimuler.

*Svane* & *Nanſen* voyant l'effet que ce diſcours produiſoit ſur l'eſprit des communes, ne doutèrent plus que ce ne fut le moment d'humilier la nobleſſe & de ſe venger de ſes hauteurs. Pluſieurs plans ſe feroient peut-être préſentés à des politiques tranquilles & exercés qui auroient pu ou voulu peſer toutes choſes, travailler à loiſir, & attendre le ſuccès de leur travail. Ceux-ci pouſſés entre divers écueils par le torrent des

paſſions & des événemens, ne virent qu'un moyen d'arriver au port. Ils n'héſitèrent point à décider entr'eux que pour anéantir l'ariſtocratie des nobles, & n'avoir rien à en redouter à l'avenir, il falloit rendre la couronne héréditaire dans la famille royale, & remettre entre les mains du roi ſeul cette puiſſance qui partagée entre tant de mains, & redoutable aux ſujets du royaume, n'avoit pu le défendre contre ſes ennemis. Ils pensèrent qu'un ſeul maître légitime, quelqu'abſolu qu'il fût, exerceroit une autorité moins oppreſſive, & moins humiliante que trente maîtres différens; que l'intérêt de l'état devenant celui du prince lorſqu'il pourroit le regarder comme ſon patrimoine, il ſeroit dès-lors un vrai père de famille, & tous ſes ſujets ſes enfans; qu'à l'ombre de cette autorité paternelle, chacun jouiroit de toute l'égalité dont la ſociété civile eſt ſuſceptible; l'intérêt du chef ne permettant plus que quelques-uns de ſes enfans fuſſent eſclaves, & quelques-uns indépendans; que les uns obtinſſent toutes les diſtinctions par le ſeul mérite imaginaire de la naiſſance, & qu'aux autres le mérite le plus réel fût inutile pour obtenir même un regard. Ils pensèrent que cette autorité plus paternelle encore qu'abſolue d'un prince intéreſſé au bonheur de tous par le deſir de ſon propre bonheur, vaudroit bien mieux que cette liberté prétendue qui n'étoit que le deſpotiſme du petit nombre & la ſervitude du grand, qui entretenoit une guerre éternelle entre tous les ordres de l'état, & faiſoit ſacrifier ſans ceſſe la patrie aux vues & aux jalouſies des particuliers. Enfin diſpoſés comme le ſont tous les hommes à juger de l'avenir par le préſent, les deux ordres dépoſoient ſans inquiétude le pouvoir illimité entre les mains d'un prince, dont la juſtice, la bonté, & la généroſité venoient de ſortir avec tant d'éclat des épreuves de l'adverſité.

Ils comptoient ſans doute beaucoup auſſi ſur la reconnoiſſance que mériteroit à leur ordre le ſervice qu'ils rendroient au roi dans cette grande occaſion. Ils ne pouvoient pas douter de ſa ſatisfaction, & de la joie avec laquelle il ſeconderoit leurs efforts. Tout ſon pouvoir devenoit le leur; l'armée étoit à ſes ordres, elle lui étoit abſolument dévouée. La bourgeoiſie de Copenhague étoit encore armée, elle ſentoit ſes forces, & c'étoit une circonſtance unique que celle d'une diète aſſemblée dans une ville fermée, & gardée par cette bourgeoiſie même, & par des militaires la plupart étrangers & dépendans du roi.

DANNEMARC

Ce projet ayant été ainſi accepté par quelques-uns des principaux membres du clergé & de la bourgeoiſie, il ſe tint chez l'évêque *Svane* une aſſemblée plus nombreuſe, où il fut communiqué aux députés du clergé des évêchés de *Sélande*, de *Vibourg*, & d'*Aarhuus*, aux magiſtrats & aux députés de la capitale, & à quelques autres perſonnes de confiance. Là on donna à ce deſſein une nouvelle approbation, & on examina comment on en feroit la propoſition à tous les ordres aſſemblés. Enfin on dreſſa le projet de l'acte qui ſeroit remis au roi pour le mettre en poſſeſſion du pouvoir héréditaire. La cour, ou du moins quelques-uns des ſerviteurs du roi avoient ſans doute été déjà preſſentis ſur ce qu'on méditoit, puiſque le même jour le chambellan de *Gabel* ſe rendit à cinq heures du ſoir chez l'évêque, & eut une longue conférence avec lui, dans une chambre ſéparée, & enſuite avec *Nanſen*, *Badsker* évêque de *Vibourg*, & *Eric Olafsen* député du clergé de Sélande, le même, à ce qu'on croit, à qui nous devons une relation manuſcrite des principales circonſtances de cette révolution, à laquelle il eut beaucoup de part.

Il nous apprend que dans cette conférence, *Gabel* lui demanda s'il pouvoit l'aſſurer poſitivement, que dans tout ce qu'il lui promettoit au nom du clergé dont il étoit député, il ne ſeroit point déſavoué par ſes commettans, comme ayant agi ſans pouvoir ſuffiſant? A quoi l'auteur des mémoires répondit: « Je ſuis parfaitement aſſuré que comme l'ou» vrage dont nous nous occupons a été mûrement conſidéré par tous » ceux qui ſont ici préſens, comme il réſulte de toute cette conférence » qu'il tournera à la gloire & à la proſpérité de la maiſon royale, & » au bien réel du royaume, en ce que les riches & les puiſſans n'y » jouiront pas de plus de droits que les plus petits; de-même auſſi je puis » aſſurer le roi, que tous mes frères du diocèſe de Sélande s'y prêteront » ſans aucune difficulté, & approuveront ma conduite; ſur-tout quand » ils verront que les députés des autres ordres, le clergé des autres » diocèſes, & les repréſentans des villes, y accèdent unanimément. Et » quand même il arriveroit que quelques députés voudroient s'y oppoſer, » par des vues d'intérêt particulier, il y en aura un bien plus grand » nombre qui aimera toujours mieux être gouverné par un ſeul maître » que d'en avoir pluſieurs. Ceux-ci ſeront toujours les plus forts. Je » ſouhaite cependant, ajouta-t-il, que l'on conſulte les députés des

autres

» autres diocèſes qui ne ſont pas ici, & qu'on tâche de perſuader ceux
» qui peuvent être encore chancelans. Il faut s'aſſurer des diſpoſitions
» favorables des principaux députés des villes, de ceux qui ont le plus
» de crédit, & qui ont acquis ce crédit, non par les faveurs de la nobleſſe,
» mais par leur bien propre, & par leur mérite perſonel. »

DANNEMARC

Ce diſcours ſatisfit extrêmement *Gabel*; il en fit ſes remercimens aux députés, les louant de leur zèle, de leur fidélité, & de la fermeté qu'ils lui faiſoient eſpérer, & les aſſurant en retour de la reconnoiſſance & de la faveur du roi. Après qu'il fut ſorti, ils rentrèrent dans la ſalle où ſe tenoit l'aſſemblée, & ils réſolurent de former un comité qui s'aſſembleroit le lendemain, & ſeroit compoſé de *Nanſen*, des deux députés d'*Odenſée*, de ceux de *Kiæge*, du député de *Rypen*, & de celui de *Naskov*.

Cette promeſſe des principaux députés des communes commença ſans doute à attirer toute l'attention de la cour. Ceux qui n'avoient pu croire juſques alors que le peuple fût capable d'une réſolution ſi hardie, changèrent peut-être d'idée en le voyant s'engager ſi avant. On apperçut en effet dès la nuit ſuivante un mouvement qui annonçoit ce changement, & ceux qui devoient ſuivre. Toute cette nuit, & le jour ſuivant, il y eut des aſſemblées, des conférences & des meſſages des députés des communes à la cour, & de la cour aux députés. La reine s'étoit d'abord livrée aux premières eſpérances d'une révolution qui devoit la rendre toute puiſſante, & elle ſuivoit ce projet avec cette ardeur qui caractériſe les volontés de ſon ſexe. Le roi ne témoignoit au contraire qu'une ſorte d'indifférence ſur le ſuccès, ſoit qu'il craignît de s'attirer des affaires fâcheuſes dont ſon caractère l'éloignoit beaucoup, ſoit qu'il ſe crût retenu par les engagemens qu'il avoit pris à l'époque de ſon couronnement; ſoit qu'il penſât qu'en agiſſant il s'expoſoit plus qu'il ne pouvoit contribuer au ſuccès. Il ne joua long-temps qu'un rôle paſſif dans une affaire dont le ſuccès devoit lui valoir la jouiſſance du pouvoir ſuprême, de ce bien ſi recherché, ſi déſiré, dont la ſeule apparence ſuffit pour emflammer toutes les ames; il déclara même qu'il remettoit le tout à la direction de la providence, à la bonne volonté & à l'unanimité des états, à laquelle ſeule il vouloit devoir le beau préſent qu'on lui offroit. Il eſtimoit que c'étoit la ſeule voie sûre, légitime & glorieuſe d'acquérir une couronne héréditaire & une autorité illimitée.

DANNEMARC

Un désintéressement si extraordinaire dans ces circonstances étonnoit la reine, & l'affligeoit; elle lui fit plusieurs fois les instances les plus vives pour l'engager à user de sa bonne fortune, à ne point se refuser à ce qui devoit faire sa grandeur, celle de ses enfans & de sa postérité. Mais ses sollicitations ne purent l'ébranler, & l'ascendant de cette princesse éprouvé dans tant d'occasions fut insuffisant dans celle-ci.

Il n'est pas sans vraisemblance que la connoissance que tout le monde avoit de ce caractère modéré & circonspect de Fréderic, qui l'éloignoit de toutes les entreprises hasardées & ambitieuses, ait été un des moyens qui fit réussir celle-ci. Si la noblesse avoit eu à redouter un prince avide du pouvoir, ardent dans ses passions, artificieux, ou violent, elle auroit pris l'allarme sur les plus légères apparences, & opposant de bonne heure la défiance à l'ambition, elle auroit pu aisément détourner les coups qu'on vouloit lui porter. Mais elle ne put sans doute se persuader que par un événement sans exemple l'autorité suprême fût déférée à un roi qui ne la recherchoit point. Elle ne prit aucune mesure, ou les prit trop tard, & *Fréderic* politique sans songer à l'être, dut ainsi sa grandeur à ce qui sembloit le plus propre à l'en éloigner. Tant les vues des hommes sont courtes, & leurs raisonnemens incertains, soit qu'il s'agisse de se proposer un but, ou de choisir les moyens d'y parvenir.

Mais la sécurité de la noblesse ne fut pas due uniquement à la bonne opinion qu'elle avoit du roi, elle vint aussi du peu de cas qu'elle faisoit du peuple. Elle l'avoit vu toujours soumis, obéissant, rampant même devant elle. Comment ne se seroit-elle pas persuadé qu'il étoit fait pour obéir, comme elle pour commander? Aucun homme, aucune classe d'homme ne s'est jamais défendue long-temps contre cette illusion, cette ivresse de la longue prospérité. La noblesse ne se dissimula pas sans doute qu'il n'y eut de la fermentation dans le peuple, mais elle pensa que comme dans d'autres rencontres elle ne produiroit que de vaines clameurs, ou qu'au pis aller de légères complaisances lui ramèneroient bientôt les esprits. Ses irrésolutions, peut-être quelques mésintelligences, concoururent avec cette fausse manière de raisonner à la faire agir avec une lenteur qui lui fut fatale. Les chefs des communes profitant de ces fautes eurent le temps de lier leur partie. Accorder du temps à ses ennemis en pareille conjoncture, c'est mettre la victoire entre leurs mains.

DANNEMARC

Cependant, aux yeux du public, on ne paroiſſoit s'occuper encore que de l'affaire des impôts. L'ordre de la nobleſſe & le ſénat avoient fait renouveller les droits ſur le papier timbré, par une ordonnance qu'ils avoient envoyée toute dreſſée, ſelon leurs idées & leurs convenances, aux magiſtrats de *Copenhague*, pour qu'ils la fiſſent lire & accepter par leur ordre, le jour ſuivant. *Nanſen* & ſes collégues occupés d'un ouvrage tout autrement important, refusèrent d'en faire la propoſition, & dans l'aſſemblée des deux ordres il fut arrêté au contraire de préſenter au roi une requête pour le ſupplier de modérer les droits ſur le papier timbré, & de ne point les exiger ſelon que la nobleſſe le propoſoit. Ils terminoient cette requête par ſupplier de même le roi de leur faire donner des aſſurances que les droits ſur les conſommations ſeroient établis comme ils l'avoient propoſé & demandé.

Cette requête fut préſentée au roi par l'évêque *Svane*, & le préſident *Nanſen*. A leur retour du château ils rencontrèrent ce même ſénateur *Othon Krag* qui s'étoit déjà permis avec eux des expreſſions offenſantes dans l'aſſemblée des états: *D'où venez-vous*, leur dit-il avec colère, & *que venez-vous de faire là*? Et ſans attendre leur réponſe, leur montrant du doigt la tour où eſt la priſon d'état, il leur demanda *s'ils ne connoiſſoient pas ce lieu, & l'uſage qu'on en faiſoit? Nanſen* bleſſé au vif de cette menace, lui montrant à ſon tour le clocher de l'égliſe de Notre Dame, lui demanda, *s'il ne ſavoit pas ce qui étoit ſuſpendu dans ce lieu*, voulant parler de la cloche de cette égliſe avec laquelle on ſonnoit l'allarme, & qui pouvoit en un moment appeler toute la bourgeoiſie à ſon ſecours. L'indignation de ce ſénateur à la vue des deux hommes que ſon ordre avoit le plus à redouter, put faire ſuppoſer que leur deſſein ne lui étoit pas inconnu. En effet les communes avoient déjà pris, le jour précédent, la réſolution de déférer au roi la Souveraineté abſolue & héréditaire. Les deux ordres du clergé & de la bourgeoiſie s'étoient aſſemblés dès le matin dans la ſalle des braſſeurs, & là l'évêque *Svane* leur ayant fait lecture de la déclaration qu'on vouloit faire au roi, telle que l'avoient conçue & ſignée les députés du clergé, il avoit prié le préſident & les députés des villes de l'agréer, & de la ſigner auſſi. En la recevant *Nanſen* avoit exhorté ſes collégues par un diſcours pathétique à ſuivre l'exemple du clergé, & à adopter, comme de bons & zélés

DANNEMARC

citoyens & ſujets, cet unique moyen de ſauver leur patrie, & de rendre au roi, à ſa maiſon, & au royaume, l'éclat & la proſpérité dont ils étoient déchus. Après ce diſcours il avoit ſigné, & après lui les autres députés, chacun dans leur ordre, & ſans éprouver, ni de longues, ni de bien ſérieuſes contradictions. (1)

Il n'étoit plus queſtion que de faire ſouſcrire l'ordre des nobles à une réſolution qui devoit lui être ſi déſagréable. Dans toute autre circonſtance cette difficulté eut parut inſurmontable. Mais tout étoit déjà bien changé, & annonçoit de plus grands changemens encore.

Les députés des deux ordres ayant tout préparé pour mettre la dernière main à leur ouvrage, ſortirent du lieu de leur aſſemblée pour ſe rendre à l'hôtel-de-ville, où la nobleſſe délibéroit dans ce moment ſur leurs derniers procédés. Ils ſe mirent en marche deux à deux, avec beaucoup de décence & de gravité, ayant à leur tête l'évêque *Svane* & le préſident *Nanſen*, accompagnés d'une foule immenſe qui témoignoit ſa joie par ſes vœux & ſes acclamations redoublées. Quand ils furent admis dans la ſalle des nobles, le préſident *Nanſen*, après un diſcours ſuccinct, leur remit la déclaration des communes conçue en ces termes:

« Très-illuſtres ſeigneurs, &c. Nous ſouſſignés les députés des ordres » du clergé & des villes, ne pouvons nous rappeler qu'avec la plus » grande ſatisfaction, le diſcours également ſage & mémorable que tint » ici en préſence de ſa majeſté, du ſénat, & de tous les ordres de l'état, » ſon excellence M. le grand-maître du royaume. Il y prouva qu'après » la protection divine, c'étoit à la préſence de ſa majeſté, à ſa ſageſſe, » à ſa vigilance, à ſa grande valeur, que la délivrance du royaume étoit » due. C'eſt ce que chacun de nous n'eſt pas moins obligé de reconnoître. » Et qui pourroit nier en effet que lorſque nous apprîmes que l'ennemi » avoit pénétré dans l'intérieur de notre pays, & qu'il marchoit à *Copen-* » *hague*, nos cœurs ne fuſſent abattus, & remplis de terreur? Ils ne » reprirent la vie & la force, que quand appelés en préſence de ſa majeſté, » elle nous ramena par ſes exhortations à notre devoir, aux ſentimens

(1) L'acte fut remis à la nobleſſe avec la ſignature de 15 députés du clergé, & de 39 députés des villes.

» de fidélité que nous lui devions, & à ceux d'une courageuſe réſiſtance
» à l'ennemi. Ce fut l'effet de la promeſſe que le roi nous fit, de vivre
» & de mourir avec nous. Alors nous nous ſentîmes tous remplis d'ar-
» deur & de zèle pour la défenſe de la patrie, nous n'eûmes plus qu'un
» cœur, & pour ainſi dire qu'une main, pour relever nos remparts &
» les défendre. La faim, la ſoif, les glaces, les coups de l'ennemi ne
» nous effrayèrent plus. On vit régner dans la ville une union, une
» réſignation, une patience incroyables. Cependant tous nos efforts
» auroient été inſuffiſans, ſi nous n'avions reçu par mer & par terre
» des ſecours des puiſſances étrangères; & c'eſt là encore une preuve
» bien éclatante de la ſageſſe & de la prudence de ſa majeſté. Lorſque
» tout paroiſſoit dans la plus grande confuſion, lorſque l'ennemi ſembloit
» nous avoir coupé toute communication au-dehors, le roi trouva moyen
» de faire connoître aux étrangers notre ſituation; & pleins d'eſtime
» pour ſa perſonne & ſa famille royale, ils prirent le plus vif intérêt à
» la délivrance de cette capitale. Le roi de ſon côté expoſa ſa perſonne
» aux plus grands dangers pendant le cours de ce ſiége, ſoit dans la
» deſcente que le roi de Suède fit à *Amack*, ſoit ſur les remparts où
» il étoit jour & nuit, & où ſa préſence continuelle ſoutenoit le cou-
» rage, la fidélité, le zèle de ſes ſujets. Chaque ſortie ſe faiſoit ſous
» ſes yeux, & c'eſt ce qui les rendoit communément ſi heureuſes. Il ſe
» trouva partout où il y avoit le plus de danger, comme lorſque l'en-
» nemi donnant l'aſſaut à nos derniers remparts, ſon exemple nous
» apprit ce que nous avions à faire; il enflamma le cœur des citoyens
» du déſir de l'imiter, & de haſarder leurs vies pour la défenſe de ſa
» perſonne & de leur patrie. Et quoique notre devoir nous fît ſans doute
» une loi de ce zèle & de cette obéiſſance, ſa majeſté n'en a pas été
» moins libérale dans ſes récompenſes, ſoit envers chaque ordre à qui
» elle a accordé les plus beaux priviléges, ſoit envers les particuliers
» par des récompenſes proportionnées à leurs ſervices. Puiſqu'il eſt donc
» certain que ſa majeſté nous a fait éprouver juſques ici un gouverne-
» ment ſi doux & ſi clément; puiſque c'eſt par ſes vertus qu'elle a ſauvé
» la patrie des mains de nos ennemis; puiſqu'elle a récompenſé avec
» tant de généroſité des ſervices que le ſerment de ſes ſujets les obligeoit
» à lui rendre; puiſque ſes ancêtres ont auſſi gouverné ce royaume avec

DANNEMARC

» gloire, depuis tant d'années, nous eſtimons que notre devoir & nos » obligations, comme auſſi l'intérêt & le bonheur du royaume exigent » que nous donnions de même à ſa majeſté & à ſa royale maiſon des » marques de la reconnoiſſance que nous lui devons. Et il nous ſemble » que le meilleur moyen pour cela, eſt, qu'à l'exemple de pluſieurs » nations célèbres, nous rendions ce royaume héréditaire, en faveur » de ſa majeſté & de ſa famille. C'eſt ce que les états de Suède ont déjà » fait, & ils s'en ſont bien trouvés juſqu'ici; ſans parler des royaumes » d'Eſpagne, de France & d'Angleterre, qui, ſous un ſceptre héréditaire, » ſont montés au plus haut point de la proſpérité qu'on puiſſe atteindre » ſur cette terre. Nous ne doutons pas, illuſtres & ſages ſénateurs de » ce royaume, comme auſſi vous, illuſtres membres de la nobleſſe, que » vous ne ſoyez du même avis; mais nous vous prions très-humblement » & très-inſtamment, de vouloir bien le déclarer en préſence de ſa » majeſté, en la ſuppliant en même temps très-humblement de con- » firmer à chaque ordre ſes priviléges, afin que ce changement tourne, » non ſeulement à la gloire de Dieu, mais qu'il produiſe encore l'avan- » tage du royaume, & la ſatisfaction des ſujets. » *Donné à Copenhague, le* 8me *Octobre* 1660.

Quoiqu'il ſoit bien probable que le ſénat & la nobleſſe s'attendoient à quelque propoſition de ce genre de la part des communes, il paroît cependant par la conſternation dans laquelle cette déclaration les jeta, qu'ils n'avoient pas prévu une réſolution ſi prompte, & une manière ſi décidée & ſi preſſante de la leur communiquer. « Il falloit voir, dit un » écrivain dont le témoignage nous ſeroit ſuſpect s'il n'étoit ici confirmé » par d'autres, il falloit voir ceux qui peu de jours auparavant s'étoient » montrés ſi fiers, devenir en un moment ſouples & complaiſans, & » découvrir leurs craintes par leurs paroles & par leurs contenances; » ils ne virent le mal que lorſqu'il étoit inévitable. On ne leur donnoit » pas le loiſir de conſulter.... C'étoit un chagrin inſupportable de » renoncer au pouvoir qui les charmoit tant, & de ſe mettre ſur leur » col un joug ſi peſant, mais ils voyoient bien qu'ils ne ſeroient pas » long-temps les maîtres.... & que ce qu'ils n'avoient regardé d'abord « que comme une ſaillie d'un peuple inconſtant & inconſidéré, étoit » conduit par des têtes plus ſages qu'ils ne l'avoient penſé. Il ſoupçon-

» nèrent que la cour les ſoutenoit par l'eſpoir des récompenſes; ils ſe
» ſoupçonnoient même les uns les autres, perſonne ne ſe tenant aſſez sûr
» que ſon voiſin n'étoit point entré dans cette conſpiration contre la
» liberté publique. »

C'étoit dans un moment ſi critique, au milieu de tant de défiances & de craintes, qu'on exigeoit d'eux une prompte réponſe. Il faut d'autres diſpoſitions pour prendre ces partis tranchans & courageux dans leſquels on trouve quelquefois le remède des maux déſeſpérés. Après quelques délibérations, les nobles n'oſant heurter de front les communes feignirent d'entrer dans leurs vues, & répondirent que cette propoſition ne leur étoit pas déſagréable, & qu'ils ne la blâmoient pas en elle-même;
« mais qu'elle étoit d'une telle importance qu'on ne ſauroit y réfléchir
» trop mûrement, qu'ils ne pouvoient d'ailleurs s'empêcher de trouver
» mauvais qu'on eut pris une réſolution pareille, ſans en donner la
» moindre connoiſſance au premier ordre du royaume; qu'ils vouloient
» avoir part comme les autres à la gloire d'avoir fait un ſi beau préſent
» au roi & à ſa poſtérité, mais qu'ils déſiroient qu'on travaillât à ce
» grand ouvrage avec la prudence & la gravité qu'il demandoit, afin
» d'éviter tout ce qui pourroit lui donner l'air d'une révolution opérée
» par le tumulte & par la force. Qu'ils eſpéroient auſſi que les com-
» munes différeroient un peu l'exécution de leur deſſein, afin que tous
» les ordres en puſſent délibérer de concert, & examiner les moyens
» de le diriger à la ſatisfaction de chaque ordre en particulier, & à
» l'avantage général. »

Les chefs des communes avoient ſans doute prévu que la nobleſſe ne chercheroit qu'à gagner du temps, mais ils n'en connoiſſoient pas moins le prix que leurs adverſaires; auſſi *Nanſen* repliqua-t-il ſans héſiter, & avec la fermeté ſi néceſſaire dans cette conjoncture : « que les commu-
» nes avoient pris leur réſolution, & que ſi la nobleſſe ne vouloit pas
» y accéder, ils alloient ſur le champ au palais ſans elle. Qu'ils y
» étoient attendus par ſa majeſté, à laquelle ils avoient fait demander
» audience; qu'il n'y avoit donc pas un moment à perdre, & que les
» nobles n'avoient qu'à déclarer leurs intentions en deux mots. » Mais eux-ci perſiſtèrent dans leur première réponſe; & les communes non moins fixes dans leur ſentiment déclarèrent de nouveau qu'elles ne

DANNEMARC

vouloient point de délai, qu'elles voyoient aſſez qu'on n'avoit en vue que de faire échouer leur deſſein, & qu'après tout elles n'étoient pas venues pour en délibérer avec la nobleſſe, mais pour le lui communiquer, & le mettre ſur le champ en exécution.

Pendant ces débats, le ſénat & les nobles avoient député ſecrètement au roi quelques membres de leur corps pour ſonder ſes diſpoſitions. Ils étoient chargés de lui dire qu'ils ne rejetoient point le projet des communes, & qu'ils étoient auſſi diſpoſés qu'elles à donner à ſa majeſté & à ſes héritiers mâles le droit de ſuccéder à la couronne, qu'ils eſpéroient que ſa majeſté s'en contenteroit; mais qu'ils demandoient que tout cela ſe fît mûrement, avec l'ordre & les formalités uſitées dans toutes les affaires de cette nature.

Le roi leur répondit avec une grande modération, « qu'il les remer-
» cioit de leurs bonnes diſpoſitions pour lui & pour ſa famille, & qu'il
» eſpéroit que la nation n'auroit jamais que des ſujets de s'en louer; mais
» qu'il ne pouvoit leur cacher que ce qu'ils vouloient faire ne lui ſeroit
» agréable, qu'autant qu'ils étendroient aux femmes le droit de ſucceſſion,
» comme cela s'étoit vu déjà dans le royaume, & dans pluſieurs autres
» états héréditaires. Que cependant il les laiſſoit les maîtres de faire ce
» qu'ils jugeroient le plus à propos; qu'il ne vouloit rien devoir qu'à
» leur bonne volonté, & à un libre conſentement, & qu'il ſe contentoit
» de leur déclarer qu'il n'accepteroit pas le droit de ſucceſſion, avec la
» reſtriction qu'ils vouloient y mettre. »

C'eſt une choſe bien remarquable que dans tout ce qui s'étoit fait juſques à ce moment, dans la propoſition des communes au ſénat & à la nobleſſe, dans le diſcours des députés de la nobleſſe au roi; dans la réponſe que leur fit ce prince, il ne fut jamais queſtion que de changer la forme élective du gouvernement contre le droit héréditaire, ſans qu'on fît aucune mention des autres droits qu'on pouvoit accorder ou refuſer au monarque, ni des priviléges des divers ordres de ſes ſujets. Penſoit-on que le droit héréditaire renfermât néceſſairement tous les autres droits? Ou, croyoit-on qu'il fût inutile de rien refuſer à celui à qui on ne pouvoit plus refuſer la couronne? Mais on avoit ſous les yeux des monarchies héréditaires & limitées. L'exemple de l'Angleterre, de la Suède, exemple cité plus d'une fois, prouvoit bien qu'il étoit poſſible de concilier

ces

ces deux choſes. Il eſt vrai que peu analogues de leur nature, ce n'eſt qu'à force d'art & de précautions, ce n'eſt ſouvent qu'aux dépens de la tranquillité publique, qu'on les force à s'unir enſemble. Etoit-ce la crainte de ce danger qui retenoit les auteurs de la révolution? Leur admiration, leur reconnoiſſance pour le roi attachant uniquement leurs regards ſur le moment préſent, leur avoit-elle perſuadé qu'eux & la poſtérité ne pouvoient s'acquitter que par un préſent & une confiance ſans bornes? Pensèrent-ils que le roi ne voudroit accepter aucune autre marque de reconnoiſſance? Crurent-ils enfin que laiſſer des limites au pouvoir du roi, c'étoit laiſſer un pouvoir dangereux à leurs adverſaires, entretenir leurs eſpérances, s'expoſer aux effets de leur ambition & de leur vengeance, & remettre au pouvoir de la fortune les avantages ineſpérés qu'elle leur offroit? Voilà des queſtions qui ſe préſentent naturellement. Mais peut-on aujourd'hui y répondre d'une manière ſatisfaiſante? Quand il s'agit de démêler les motifs ſecrets qui déterminent les hommes, ceux mêmes qui vivent avec eux & les voyent & les entendent tous les jours, avoueront, s'ils ſont de bonne foi, qu'ils ſont continuellement réduits au doute, ou expoſés à l'erreur.

DANNEMARC

Quoiqu'il en ſoit, le ſénat & la nobleſſe laiſsèrent ainſi échapper le moment favorable de mettre à couvert la plus grande partie de leurs priviléges; car la confirmation leur en eut été accordée ſans doute, s'ils euſſent ſu de leur côté céder de bonne grâce, & à propos, ce droit héréditaire illimité qu'on leur demandoit pour la maiſon royale. Mais leur conſternation & leur effroi ne produiſirent chez eux qu'une irréſolution, qui dans ces circonſtances eſt l'avant-coureur certain de la ruine d'un parti, puiſqu'elle l'expoſe à tout, & ne remédie à rien. Les communes impatientes de la lenteur avec laquelle on ſe diſpoſoit à leur faire une réponſe préciſe, craignant que quelque trame ſecrète ne fût cachée ſous cette indéciſion affectée, prirent le parti de ſe rendre ſeules au palais, & de conſommer ſans le concours de la nobleſſe l'ouvrage qu'elles avoient ſi heureuſement commencé. Tous les députés ſe rendirent donc auſſitôt au palais, précédés par l'évêque *Svane* & le préſident *Nanſen*; & ayant demandé audience au roi, ils furent auſſitôt admis, en préſence de quelques ſeigneurs, du nombre deſquels étoit *Annibal Sehefted*, qui dans cette occaſion acheva, dit-on, de lever le maſque, après avoir

DANNEMARC

ſervi déjà en ſecret la cour & les communes contre l'ordre de la nobleſſe. L'évêque adreſſa un long diſcours au roi dans lequel il expoſa les motifs de la réſolution que les communes avoient priſe en ſa faveur. C'étoit ſa conduite héroïque, à laquelle le royaume devoit ſa conſervation, qui les engageoit à lui offrir la couronne héréditaire, & le pouvoir illimité, au nom de tout le clergé & des villes, comme étant les deux ordres les plus nombreux & les plus puiſſans de l'état. Ils l'aſſuroient qu'ils étoient prêts à ſacrifier leurs biens & leurs vies, pour le défendre contre tous ceux qui voudroient traverſer une entrepriſe auſſi louable & auſſi utile à la patrie. Il finit par des vœux & des bénédictions, auxquels toute l'aſſemblée ſe joignit, en diſant *amen*, avec toutes les marques de la plus vive ſenſibilité. Le roi répondit en peu de mots, qu'il les remercioit de leurs généreuſes diſpoſitions, qu'il ne refuſeroit pas ce qu'ils lui offroient quand cette offre ſeroit le vœu unanime des états; que le conſentement de la nobleſſe en étoit une condition néceſſaire, qu'il les aſſuroit d'ailleurs de ſa protection royale, qu'il n'oublieroit jamais l'affection qu'ils lui témoignoient, qu'il les ſoulageroit, & leur accorderoit des grâces & des priviléges, comme un ſalaire dû au zèle, à la fidélité & à la valeur qu'ils avoient fait briller dans la défenſe du royaume. Enfin il les exhorta à continuer leurs aſſemblées, juſqu'à ce que leur deſſein eût été conduit à une heureuſe concluſion par l'union des trois ordres; & qu'il put ainſi recevoir le beau préſent qu'ils lui deſtinoient, avec les formalités & la ſolemnité convenables. Après cette réponſe il les congédia.

Cette démarche des communes ne fit qu'accroître l'inquiétude & les craintes des ſénateurs & de la nobleſſe. Mais leur irréſolution n'en fut que plus grande; & après de vains débats ils levèrent la ſéance, ſe promettant ſeulement de ſe raſſembler après midi, pour chercher de nouveau une iſſue au labyrinthe dans lequel ils ſe voyoient engagés.

Un événement particulier devoit les raſſembler peu d'heures après. Ils étoient invités aux obsèques du ſénateur *Scheel*, pour leſquelles on avoit préparé un grand feſtin; ſuivant l'uſage du temps. Au milieu de ce repas, pendant lequel les circonſtances critiques où l'on ſe trouvoit faiſoient le ſujet de l'entretien des convives, le major de la ville étant entré, leur apprit que le gouverneur venoit de lui ordonner de fermer les portes

de Copenhague, & de ne laiſſer ſortir perſonne. Toute l'aſſemblée fut frappée d'étonnement & de terreur à cette nouvelle. On ſe la fit confirmer pluſieurs fois par le major qui tâchoit en vain de raſſurer les eſprits, en repréſentant qu'on n'avoit rien à craindre de la part d'un roi généreux & clément comme étoit ſa majeſté, & que cet ordre ne devoit en aucune façon les empêcher de finir les cérémonies, & de continuer les délibérations dont ils avoient été juſqu'alors occupés. DANNEMARC

La nouvelle étoit en effet plus fondée que la crainte exceſſive qu'elle cauſoit. Pendant que la nobleſſe avoit perdu des momens précieux dans des débats inutiles, ou des cérémonies plus vaines encore, les miniſtres du roi, les chefs de l'armée, & ceux des communes avoient achevé de prendre toutes les meſures néceſſaires pour aſſurer l'entier ſuccès de leur entrepriſe. Et comme ils s'étoient apperçus que quelques perſonnes de l'ordre des ſénateurs & de la nobleſſe avoient quitté ſecrètement la ville les jours précédens, & que d'autres ſe diſpoſoient à imiter leur exemple dans la vue de rompre la diète & de faire échouer leurs deſſeins, ils avoient engagé le roi à s'aſſurer de la préſence des autres, en fermant les portes de la ville, & en redoublant de précautions pour que perſonne ne pût ſortir.

Un danger connu n'inſpire ſouvent qu'une crainte utile & ingénieuſe. Un danger dont la nature eſt ignorée peut paroître ſans bornes & ſans remède à l'imagination qui en eſt frappée. Ces démarches des communes, leur concert avec le roi, les mouvemens qui en étoient la ſuite, avoient allarmé les ſénateurs & la nobleſſe ſur leurs priviléges. Mais dans la première ſurpriſe où les jeta l'idée de leur détention, dans une ville forte, où leurs adverſaires étoient les maîtres, la plupart imaginèrent que leur réſiſtance pouvoit leur attirer les plus grands malheurs, & qu'il ne leur reſtoit d'autre parti pour les éviter que de ſouſcrire ſans murmure à tout ce qu'on leur avoit propoſé. Auſſi ce moment peut-il être marqué comme le terme de ce pouvoir ariſtocratique, qui bien plus que celui du monarque gouvernoit le royaume depuis tant d'années, & tenoit les ordres inférieurs ſous un joug plus humiliant peut-être encore que peſant. En effet, après une courte conſultation, ils dépêchèrent tant à la cour qu'aux communes des perſonnes de leur corps, pour leur faire ſavoir qu'ils étoient diſpoſés à faire ce qu'on leur avoit

DANNEMARC

propoſé, & à ſouſcrire en toutes choſes aux volontés de ſa majeſté. Ce fut *Trolle* vice-roi de Norvège qui fut chargé de faire cette déclaration au roi, au défaut du grand-maître qui ſe trouvoit indiſpoſé.

Les jours ſuivans furent employés à donner à cette révolution tous les caractères qui pouvoient la rendre ſolemnelle & durable. Il falloit d'abord remettre au roi ſon *acte d'aſſurance*, ou *capitulation*, qui contenoit tous ſes engagemens, & toutes les limitations apportées à ſon autorité. Mais, à la grande ſurpriſe du public, on ne put retrouver l'original de cet acte ſi important pour tous les ordres du royaume, & qui formoit la baſe de ſa conſtitution; quelque membre de la nobleſſe l'ayant fait diſparoître, à ce qu'on crut dans le public, de peur qu'on ne le reſtituât au roi. Au défaut de l'original on ſe ſervit d'une copie de cet acte trouvée en Sélande, & on y joignit une déclaration par laquelle les ſénateurs, la nobleſſe, & les députés des communes révoquoient & annulloient cette capitulation royale, & diſpenſoient le roi de la manière la plus étendue & la plus expreſſe de tous les ſermens qu'il y avoit prêtés, & de tous les engagemens qu'il y avoit pris.

Il falloit après cela que tous les ordres prêtaſſent au roi un nouveau ſerment, comme à leur monarque héréditaire & abſolu. Cette cérémonie qui exigeoit quelques préparatifs n'eut lieu que deux jours après. On avoit dreſſé pour cet effet dans la grande place du château pluſieurs échaffauts; un pont les joignoit avec le balcon du château par où le roi devoit ſortir; on avoit placé ſur une eſtrade plus élevée deux fauteuils pour le roi & la reine. A leur côté étoient des ſiéges pour les princes & les princeſſes. Sur les deux bords de ce théâtre étoient des bancs pour les ſénateurs & pour les dames de la cour. Dès le jour précédent le public avoit été invité à aſſiſter à cette ſolemnité. La bourgeoiſie & la garniſon avoient eu ordre d'y paroître ſous les armes. La première formant en tout douze compagnies prit poſte le long du pont dont j'ai parlé. La garniſon étoit à peu de diſtance autour du théâtre, & dans les avenues. Le régiment des gardes étoit derrière, & peu éloigné.

Tout étant ainſi diſpoſé, le roi, la reine & la famille royale ſortirent à midi du château, précédés des trompettes & des timbales, & de toute la nobleſſe qui étoit conduite par ſes deux maréchaux George Kruſe & Henri Lindenow. Après eux paroiſſoient les deux maréchaux de la cour

Korbitz & Sehested, ayant leurs bâtons à la main, & accompagnés de toute la maison du roi. Ils étoient suivis des deux hérauts, & des premières personnes de l'état, qui portoient les joyaux de la couronne; Krabbe portoit l'étendard, Rantzow le globe, Trolle l'épée, Parsberg le sceptre, Urne la couronne. Les sénateurs, la noblesse, le clergé, les professeurs de l'université, les députés des villes, & les paysans libres de l'isle d'Amack, ayant ensuite pris leurs places suivant le rang que l'usage assignoit à chacun, Pierre Reetz qui faisoit les fonctions de chancelier, s'adressant à l'assemblée: " Puisqu'il a plû, dit-il, au Tout-„ Puissant que par une résolution unanime & volontaire des états, ce „ royaume devînt héréditaire en faveur de sa majesté, notre seigneur „ & roi, & de sa postérité, tant masculine que féminine; sa majesté, „ en remerciant les états de cette marque de leur bonne volonté, & de „ leur zèle, ne promet pas seulement à tous ses bons & fidelles sujets „ de les gouverner lui-même, comme un prince chrétien & clément, „ mais encore d'établir une forme d'administration, telle qu'ils puissent „ se promettre les mêmes avantages sous ses successeurs & sa postérité. „ Et comme cette résolution unanime des états exige un nouveau ser-„ ment de fidélité, sa majesté dispense les états de ceux qu'ils lui ont „ précédemment prêtés, en les assurant chacun en particulier de sa „ protection & faveur royale.

Là-dessus les sénateurs s'étant mis à genoux, & levant les mains, prêtèrent le serment suivant, dont Reetz leur lut le formulaire, & que chacun répéta mot à mot à haute voix: " Très-puissant seigneur & roi, „ je jure & promets que je serai obéissant & fidelle à votre majesté „ comme à mon très-gracieux roi & seigneur, aussi bien qu'à votre „ royale famille, que je ferai tous mes efforts pour contribuer au bien „ & à l'avantage de votre majesté & de sa maison, pour détourner ce „ qui pourroit lui être préjudiciable, que je servirai fidellement V. M. „ comme mon seigneur héréditaire selon l'honneur & le devoir de gen-„ tilhomme & de sujet. Qu'ainsi Dieu me soit en aide, &c. „

Ils se relevèrent après avoir prêté ce serment, & allèrent saluer le roi & la reine, sans qu'aucun d'eux, au rapport (peut-être hasardé) de *Molesworth*, osât, ou voulût prononcer un seul mot; à la réserve du grand-maître Gersdorff qui en abordant sa majesté ne craignit pas de lui

DANNEMARC

dire, qu'il eſpéroit & croyoit fermement qu'elle n'auroit en vue dans ſon nouveau gouvernement que le bonheur de ſes ſujets; que ſans doute ſes ſucceſſeurs ſuivroient auſſi toujours l'exemple qu'il alloit leur donner, & ſe feroient un honneur de n'employer le pouvoir illimité dont ils jouiroient qu'à augmenter la force de l'état & la proſpérité des ſujets. Selon le même *Molesworth*, il dit même au roi, qu'il ſe flattoit *qu'il ne les gouverneroit pas à la manière des Turcs*; & cette expreſſion qui a paru trop peu reſpectueuſe à quelques hiſtoriens, leur a donné lieu de douter de la réalité de ce diſcours. Mais un prince tel que Fréderic ne pouvoit s'offenſer de ce ton de ſimplicité & de franchiſe de la part d'un homme qui étoit le premier de ſes ſerviteurs par ſon zèle, & le premier de ſes ſujets par ſa dignité. Quant au fond de ce diſcours, il étoit d'ailleurs ſi fort de ſaiſon, qu'il nous ſemble qu'il eût plutôt manqué au roi & à ſon devoir en reſtant dans le ſilence qu'en parlant comme il le fit. Il ne faut pas oublier auſſi que cette politeſſe intéreſſée & puſillanime qui ménage avec tant d'art la délicateſſe orgueilleuſe des grands n'étoit pas encore perfectionnée alors comme elle l'a été depuis.

Après les ſénateurs, les autres perſonnes de l'ordre de la nobleſſe, les officiers de la cour, & ſucceſſivement les évêques, les profeſſeurs, les divers membres de l'ordre du clergé & de celui des bourgeois; les députés & les magiſtrats de Copenhague, & enfin les payſans d'Amack, prêtèrent le ſerment, & furent admis à baiſer la main du roi & de la reine. La ſeule différence qui fut obſervée entre ces diverſes perſonnes, fut qu'au rapport de Molesworth, on exigea de chaque gentilhomme qu'il ſignât de ſa main une déclaration qui contenoit ſon ſerment.

Cette grande & ſingulière ſolemnité ſe termina ainſi après avoir duré près de quatre heures, avec tout l'ordre, la bienſéance & la tranquillité imaginables; quoique, outre le grand nombre des acteurs qui avoient repréſenté ſur ce théâtre, il y eût autour d'eux une foule immenſe de ſpectateurs, la place en étant couverte ainſi que les maiſons voiſines, les toits mêmes des maiſons, & les vaiſſeaux d'où l'on pouvoit ſatisfaire une curioſité ſi naturelle.

La nobleſſe & les principaux membres des états furent invités le même ſoir à un feſtin ſomptueux qui fut le dernier acte de cette mémorable journée; & le lendemain les portes de la ville furent ouvertes

comme à l'ordinaire. La milice bourgeoiſe qui depuis deux ans étoit ſous les armes, & avoit ſervi avec tant de zèle, de fidélité & de ſuccès, ayant été aſſemblée ſur la place devant le château fut congédiée par le roi, avec les remerciemens les plus flatteurs & les mieux mérités. Il répandit les grâces ſur les principaux auteurs de la révolution; Annibal Sehefted fut fait grand-tréſorier, de Gabel, gouverneur de Copenhague, Svane eut le titre d'archevêque, mais ſans autorité nouvelle, & fut fait préſident du conſiſtoire: Nanſen devint préſident de la magiſtrature de Copenhague. Tous obtinrent des gratifications conſidérables en argent. Le feld-maréchal de Schack fut créé maréchal général des deux royaumes, chevalier de l'éléphant, & préſident du conſeil de guerre.

Au commencement de l'année ſuivante on confirma par un nouvel acte tous ceux dont on vient de parler. Les trois ordres remirent au roi, chacun ſéparément, une déclaration par laquelle ils reconnoiſſoient de nouveau que la couronne ſeroit déſormais héréditaire dans la famille royale, & dans ſes lignes maſculines & féminines; ils y conféroient au roi un pouvoir illimité, & lui donnoient le droit de régler la ſucceſſion & la régence. L'acte remis par la nobleſſe eſt ſigné & ſcellé par tous les ſénateurs du royaume, & par les chefs de toutes les familles nobles, dont cet ordre ſe trouvoit alors compoſé. Celui du clergé eſt ſigné & ſcellé par tous les députés de cet ordre aux états, & par les paſteurs des paroiſſes; & l'acte du tiers-état eſt non-ſeulement ſigné & ſcellé par les députés de la bourgeoiſie des villes, mais encore par les magiſtrats & les notables de chaque ville. On ne ſauroit donner à des titres de cette eſpèce des caractères plus authentiques, & le ſceau d'un conſentement plus univerſel.

Dans tous les divers actes par leſquels on avoit rendu le monarque héréditaire & tout-puiſſant, on n'avoit rien réſervé, rien ſtipulé à cet égard. Mais le roi voulut répondre à cette confiance ſi grande par une égale généroſité. Il commença par en faire ſentir les effets à ceux qui lui avoient témoigné le plus de zèle, aux citoyens de la capitale. Il fit inviter au château les principaux magiſtrats, & leur remit un diplôme qui confirmoit & étendoit les priviléges accordés aux bourgeois de Copenhague dans le temps où les circonſtances l'avoient engagé à ne rien épargner pour ſe les attacher.

DANNEMARC

Peu de jours après, la nobleſſe fut auſſi invitée à ſe rendre au château ; & là le grand chancelier, en préſence du roi, lui remit la charte de ſes priviléges, compoſée de 24 articles, ſur leſquels il ſuffit de jeter les yeux pour ſe convaincre que ſa condition reſtoit égale à celle des nobles des monarchies de l'Europe où ils ſont le plus favoriſés.

Le clergé ne fut pas oublié dans cette diſtribution de grâces & de priviléges. Les titres lui en furent remis avec la même ſolemnité qui avoit eu lieu pour les autres ordres. Et la même faveur fut accordée aux officiers de la maiſon du roi, ſelon leur rang & leurs fonctions.

Il ne reſtoit donc plus au nouveau ſouverain héréditaire, pour mettre la dernière main à l'édifice d'une monarchie floriſſante & durable, que de régler par une loi ſolemnelle, à jamais inviolable, ce qui en fait le fondement le plus ſolide, je veux dire, l'ordre de ſucceſſion qu'on doit y obſerver. Il falloit en même-temps pourvoir à la ſûreté de la religion reçue, & ſurtout y conſacrer la nouvelle forme de gouvernement ; c'eſt-à-dire, les nouveaux pouvoirs accordés à un roi qui devoit être déſormais la ſource unique de tous les pouvoirs, de toute l'autorité & de toutes les loix. Il falloit déterminer en conſéquence l'âge où le monarque pourroit commencer à régner, & la manière dont en cas de minorité on formeroit un conſeil de régence & de tutelle. Ce ſont là les grands objets auxquels on pourvut, après un travail long & aſſidu, & avec toute la maturité déſirable, par cette loi célèbre, qui ſous le nom de *Loi Royale* contient toute l'eſſence du droit public actuel de la monarchie danoiſe.

L'autorité la plus illimitée eſt aſſurée par cette loi de la manière la plus expreſſe & la plus étendue au roi & à ſes ſucceſſeurs à perpétuité ; l'ordre de la ſucceſſion y eſt réglé avec une clarté & une préciſion qui peuvent ſervir de modèle, en faveur des princes & princeſſes de la famille royale. La religion luthérienne eſt déclarée la ſeule religion de l'état ; la majorité des rois y eſt fixée à treize ans accomplis. On peut voir les articles moins importans dans la loi même, dont il y a une traduction françoiſe très-exacte dans les lettres ſur le Dannemarc de M. Roger, & à la fin du troiſième volume de l'hiſtoire de Dannemarc.

Il eſt temps de conclure la relation de cette mémorable révolution par des réflexions de M. Coxe, dont je ne dois pas priver le Lecteur.

En

En examinant les principales circonſtances qui opérèrent cette révolution, on voit que la nobleſſe fut la victime de ſon imprudence & de ſon obſtination. Si elle avoit ſu céder à propos, elle eut ſauvé une partie de ſes priviléges, mais ayant refuſé de ſe prêter à ce qu'on demandoit juſques à ce que ſon concours fût devenu preſque inutile, elle ne put obtenir aucune compenſation pour ce qu'elle perdoit, & elle ne ſe rendit qu'avec la répugnance la plus marquée. Les députés du clergé & des villes pouſſés par leur reſſentiment contr'elle, & par la crainte d'être encore un jour ſoumis à ſa tyrannie, pleins d'ailleurs d'admiration pour leur roi, crurent qu'il n'y avoit point de ſacrifice trop grand pour lui témoigner leur confiance & leur reconnoiſſance. Etrange prévention qui les empêchoit de voir que ſans établir un gouvernement abſolu, il y avoit des moyens d'abaiſſer leurs oppreſſeurs, & d'aſſurer leurs propres priviléges!

Ne pouvoient-ils donc pas relâcher les liens de l'autorité royale ſans les briſer entièrement? La liberté de la nation eût été ſuffiſamment aſſurée ſi elle avoit réſervé ſeulement le pouvoir légiſlatif & celui d'établir les impôts aux trois ordres réunis, & on eût poſé par ce moyen des bornes aſſez ſolides contre les uſurpations de la couronne, & l'inſolence d'une nobleſſe orgueilleuſe.

Quelques perſonnes, & même un Anglois qui a réfuté le livre de Molesworth, ont prétendu que c'étoit à tort que cet auteur avançoit que la monarchie danoiſe *étoit auſſi abſolue qu'aucune qu'il y eut dans le monde.* Mais quand le pouvoir le plus illimité eſt accordé à un roi d'une manière auſſi expreſſe que celle dont la loi royale l'attribue au roi de Dannemarc, comment peut-on ne pas l'appeler le ſouverain le plus abſolu? Je ſais que les rois de Dannemarc ont bien rarement abuſé de leur autorité, que la nobleſſe avoit porté à un point exceſſif ſa hauteur & ſa tyrannie; mais avec tout cela, il eût été plus heureux pour le royaume que le pouvoir de la couronne fût reſté ſoumis à quelques reſtrictions, que celui de la nobleſſe eût été déterminé & non anéanti, que le peuple fût reſté ſoumis à une monarchie limitée, & non aſſujetti à une volonté arbitraire (*).

(*) Le titre du roi de Dannemarc à la ſouveraineté qu'on appelle *abſolue* eſt cette

DANNEMARC même loi royale qui la limite dans plusieurs points essentiels, & il ne peut l'enfreindre sans détruire les fondemens mêmes de son pouvoir. Ainsi de quelque terme que cette loi fasse usage pour exprimer que son autorité n'est plus assujettie à celle de personne, il n'en est pas moins vrai qu'un monarque danois ne peut seulement avoir la pensée de changer l'ordre de la succession, ni la religion de l'état, ni l'époque de la majorité des rois, &c. &c. limitations qui constituent une vraie monarchie, & la distinguent essentiellement, non-seulement des états despotiques où le monarque peut tout changer par un acte momentané de sa volonté, mais aussi de plusieurs états de l'Europe communément appelés monarchiques, où l'on chercheroit en vain une seule loi écrite & expresse sur les points les plus fondamentaux de la constitution.

J'observerai encore qu'il n'est pas très-certain qu'il eût été plus heureux pour le Dannemarc d'avoir adopté la forme de gouvernement que l'auteur propose. Si l'Angleterre s'en trouve bien, elle l'a payée assez cher, & si elle n'étoit pas une isle elle lui eût peut-être coûté plus cher encore, si pourtant elle eût pu la conserver. La Suède, après de longues agitations, n'en a plus gardé que l'ombre, & s'est lassée de la réalité. Depuis la révolution de 1660, la nation danoise en général a été réellement plus libre qu'elle ne l'étoit depuis bien des siècles. Elle a sensiblement gagné à plusieurs autres égards. Les plus habiles politiques ne peuvent souvent pas mieux nous apprendre ce qui auroit été que ce qui sera. (*Note du Trad.*)

# CHAPITRE III.

## *Remarques ſur la population — Finances — Armée — Marine — Egliſe & clergé de Dannemarc.*



LA table ſuivante peut donner une idée de la population des états du roi de Dannemarc.

### EN DANNEMARC.

| | | |
|---|---|---|
| Diocèſe de Sélande | 283,466 | Nombre des habitans. |
| . . . de Fionie | 143,988 | |
| . . . d'Arhuus. | 117,942 | |
| . . . de Rypen | 99,923 | 785,590 |
| . . . d'Aalbourg | 80,872 | |
| . . . de Vibourg | 59,399 | |
| Les isles de Feroë | | 4,754 |

### EN NORVÈGE.

| | | |
|---|---|---|
| Diocèſe d'Aggerhus ou de Chriſtiania | 215,043 | |
| . . . de Chriſtianſand | 113,024 | |
| . . . de Bergen | 130,352 | 623,141 |
| . . . de Drontheim | 164,722 | |

### ISLANDE.

| | | |
|---|---|---|
| Diocèſe de Scalholt | 34,605 | |
| . . . de Holum | 11,985 | 46,590 |
| Duché de Sleswick | | 243,605 |
| Duché de Holſtein | | 219,737 |
| Total | | 1923,417 |

### *Obſervations du Traducteur.*

On ne nous apprend point quand cette table a été dreſſée. Cela eſt cependant important à ſavoir puiſque la population du Dannemarc s'accroît ſenſiblement.

DANNEMARC

Les auteurs danois qui ont fait des recherches ſur ce ſujet eſtiment que la population de tous les états du roi en Europe ſe montent à deux millions & demi d'habitans, dont celle du Dannemarc proprement dit ne fait pas la moitié, mais ſeulement 1100,000. Les fondemens de cette eſtimation ſont expoſés avec beaucoup d'étendue dans l'ouvrage danois intitulé : *Balance économique*; par *Eutropius Philadelphus.*

Suivant une liſte que j'ai ſous les yeux, & qui comprend le nombre annuel des morts & des naiſſances en Dannemarc & en Norvège, depuis 1746 juſqu'en 1765; il y a eu en Dannemarc, (le duché de Holſtein non compris) pendant ces vingt années 504,229 naiſſances & 486,131 morts. Ainſi l'excédent du nombre des naiſſances ſur celui des morts a été de 18,098. En Norvège pendant les mêmes vingt années il y a eu 439,335 naiſſances, & 346,543 morts, & le nombre des naiſſances a ſurpaſſé celui des morts de 96,792. On peut juger par-là des progrès que la population doit faire annuellement dans les deux royaumes, & conſéquemment de ceux du commerce & de l'agriculture, de la douceur du gouvernement, de la ſalubrité de l'air & de la bonne conſtitution des habitans, particulièrement en Norvège.

L'évêque Pontoppidan prouve par de bonnes raiſons que ces progrès de la population ont commencé depuis plus d'un ſiècle, c'eſt-à-dire, qu'ils ſe ſont rendus ſenſibles peu de temps après l'époque de l'établiſſement de la monarchie héréditaire & abſolue. C'eſt ce que j'ai voulu dire en obſervant à la fin du chapitre précédent que le Dannemarc avoit gagné à plus d'un égard par cette révolution que quelques écrivains ont peinte de couleurs ſi odieuſes. Il ſeroit difficile de ſe perſuader qu'une nation ait lieu de gémir d'un changement à la ſuite duquel elle eſt devenue plus floriſſante & plus nombreuſe. Il eſt très-vrai en général & très-aiſé à dire, que le deſpotiſme eſt le fléau du genre humain, & que la liberté en fait la gloire & le bonheur, mais il faut bien définir ces mots quand on en fait une application particulière, & ſavoir de quelle ſorte de liberté & de quel degré de deſpotiſme on veut parler.

Les revenus du Dannemarc découlent principalement des douanes, des droits ſur les marchandiſes exportées & importées, de l'acciſe ſur les denrées & les liqueurs, de la capitation dont les Norvégiens, & les habitans d'Altona & de Bornholm ſont exempts, de la taxe ſur les rangs, les places, les penſions, les profits caſuels, de la taxe des terres, des revenus des domaines royaux, des permiſſions de tenir des cabarets, de diſtiller des liqueurs, de chaſſer dans les parcs du roi, du loyer de pluſieurs fermes & ſcies, des revenus des mines, du droit ſur le papier timbré, le tabac à fumer, les cartes, &c.

*Buſching* qui a donné au public un état très-exact des finances de Dannemarc en 1769, (à ce que j'ai ſu par des perſonnes très-verſées dans ces matières) nous apprend que la groſſe recette produiſit cette année-là 1,252,454 liv. ſterlings. Il nous a auſſi donné un état également exact des dépenſes de la même année, qu'il fait monter à 936,130 liv. ſterl. L'armée coûta 350,000 liv. ſterl., & la flotte 180,000. En 1771 les dettes ne ſe montoient qu'à 3,418,609 livres ſterlings, dont l'intérêt annuel étoit de 131,392 livres qu'il faut ajouter aux dépenſes de l'année.

L'armée eſt compoſée 1°. des troupes de Dannemarc & de Holſtein: 2°. de celles de Norvège.

Celles de Dannemarc ſont des troupes réglées & des milices ou régimens nationaux. Elles ne forment pas des régimens diſtincts, comme en Angleterre, à la réſerve des gardes à pied & à cheval qui ſont toujours troupes réglées. Voici ſur quel pied ſont ces troupes.

Avant la dernière augmentation chaque régiment d'infanterie quand il étoit complet, étoit compoſé de vingt-ſix officiers, & mille ſix cent trente-deux ſoldats diviſés en dix compagnies de fuſiliers & deux de grenadiers. De ces mille ſix cent trente-deux ſoldats, quatre cent quatre vingt étoient ſur le pied de troupes réglées, & la plupart des étrangers enrôlés en Allemagne. Les mille cent cinquante-deux autres ſont des miliciens qui reſtent dans les terres de leurs ſeigneurs, car chaque terre eſt tenue de fournir un certain nombre d'hommes à proportion de ſon étendue.

Ces troupes nationales ſont exercées en petits corps, les dimanches & jours de fête, & on tient aſſemblées chaque année toutes celles d'un diſtrict pendant dix-ſept jours.

DANNENAEC

Il n'y a pas long-temps que chaque compagnie a été augmentée de dix hommes, en ſorte qu'un régiment d'infanterie eſt fort aujourd'hui de mille ſept cent ſoixante dix-huit hommes, les officiers compris. Cette augmentation a porté la dépenſe pour chaque régiment de 6000 à 8000 livres ſterlings.

La cavalerie eſt ſur le même pied. Chaque régiment eſt compoſé de dix-ſept officiers & de cinq cent ſoixante-ſept cavaliers, formant cinq eſcadrons; ſur ce nombre il y en a deux cent ſoixante de réguliers, & le reſte eſt de nationaux.

Les régimens des gardes à pied & à cheval ſont ſur le pied régulier. Le premier eſt compoſé de vingt-un officiers & de quatre cent ſoixante-cinq hommes, faiſant cinq compagnies. Le ſecond de ſept officiers & cent cinquante-quatre cavaliers en deux eſcadrons.

L'armée de Norvège eſt toute compoſée de milice excepté les deux régimens de Sundenfield & de Nordenfield. Et comme les payſans de ce royaume ſont tous libres on les enrôle d'une manière différente. La Norvège eſt diviſée en un certain nombre de diſtricts dont chacun fournit un ſoldat. Tout payſan en naiſſant eſt enrôlé pour la milice, & le premier qui eſt ſur la liſte remplit la place vacante pour le diſtrict auquel il appartient. Après avoir ſervi de dix à quatorze ans il eſt admis parmi les invalides, & quand il eſt le plus âgé de ſon corps il a ſon congé. Ces troupes ne ſont pas toujours ſous les armes; on les exerce ſeulement de temps en temps, comme en Dannemarc. Les officiers ont une paie fixe, preſqu'égale à celle des officiers des troupes régulières. Mais les ſoldats ne reçoivent rien, excepté quand ils ſervent, ou qu'ils font leurs manœuvres annuelles.

L'académie des cadets de terre fondée par le roi Fréderic IV fournit des officiers à l'armée. On y enſeigne aux fraix du roi tout ce qui peut être utile à un militaire.

## ÉTAT DE L'ARMÉE DE DANNEMARC.

*Infanterie de Dannemarc & de Holſtein, régulière & nationale.*

Régiment des gardes à pied, régulier . . . . . 486
. . . . royal Danois, mixte . . . . . 1778

| | |
|---|---|
| . . . . royal Norvégien, mixte . . . . . | 1778 |
| . . . . du roi, mixte . . . . . | 1778 |
| . . . . de la reine, mixte . . . . . | 1778 |
| . . . . du prince royal, mixte . . . . . | 1778 |
| . . . . du prince Fréderic, mixte . . . . . | 1778 |
| . . . . de Jutlande, mixte . . . . . | 1778 |
| . . . . d'Oldenbourg, mixte . . . . . | 1778 |
| . . . . de Bornholm, mixte . . . . . | 1778 |
| Régiment de Sleswick, mixte . . . . . | 1778 |
| . . . . de Holſtein, mixte . . . . . | 1778 |
| . . . . de Falſter, mixte . . . . . | 1778 |
| . . . . de Mœne, mixte . . . . . | 1778 |
| . . . . de Delmenhorſt . . . . . | 1778 |
| Total de l'infanterie de Dannemarc & de Holſtein. | 25,378 |

*Infanterie de Norvège.*

| | |
|---|---|
| Régiment de Sundenfield, régulier . . . . . | 1376 |
| . . . . de Nordenfield, régulier . . . . . | 1376 |
| . . . . 1er. d'Aggerhuus, national . . . . . | 1956 |
| . . . . ſecond d'Aggerhuus, nat. . . . . | 1956 |
| . . . . 1er. de Smalchen, nat. . . . . | 1800 |
| . . . . ſecond de Smalchen, nat. . . . . | 2082 |
| . . . . 1er. de Drontheim, nat. . . . . | 2082 |
| . . . . ſecond de Drontheim, nat. . . . . | 1916 |
| . . . . troiſième de Drontheim, nat. . . . | 2089 |
| . . . . premier d'Oplande, nat. . . . . | 2075 |
| . . . . ſecond d'Oplande, nat. . . . . | 1916 |
| . . . . premier de Bergen, nat. . . . . | 1916 |
| . . . . ſecond de Bergen, nat. . . . . | 1916 |
| . . . . premier de Veſterbeck, nat. . . . | 1916 |
| . . . . ſecond dit, nat. . . . . | 1916 |
| Corps de troupes légères, nat. . . . . | 960 |
| Régiment d'artillerie, mixte. . . . . | 2771 |
| Ingénieurs, réguliers . . . . . | 34 |
| Total de l'infanterie de Norvège . . . . | 31053 |

DANNEMARC

*Cavalerie danoiſe & de Holſtein.*

| | |
|---|---|
| Régiment des gardes à cheval, régulier . . . . | 161 |
| . . . . royal Danois, mixte . . . . . | 582 |
| . . . . . Norvégien, mixte . . . . . | 582 |
| . . . . premier de Sélande, mixte . . . . . | 582 |
| . . . . ſecond de Sélande, mixte. . . . . | 582 |
| . . . . de Jutlande, mixte. . . . . | 582 |
| . . . . de Fionie, mixte . . . . . | 582 |
| . . . . de Sleswick, mixte . . . . . | 582 |
| . . . . de Holſtein, mixte. . . . . | 582 |

*Cavalerie de Norvège.*

| | |
|---|---|
| Premier régiment de dragons, national . . . . | 1168 |
| Premier de Sundenfield, nat. . . . . | 1168 |
| Second de Sundenfield, nat. . . . . | 1168 |
| Troiſième dit, nat. . . . . | 1079 |
| Régiment de Nordenfield, nat. . . . . | 1079 |
| Total de la cavalerie de Dannemarc & de Norvège. | 10478 |
| Total de l'infanterie . . . . . | 56431 |
| Total de l'armée danoiſe. . . . . | 66909 |

Le Dannemarc étant tout compoſé d'isles & de preſqu'isles, les Danois ont toujours été d'excellens marins. Dans les anciens temps, lorſque la piraterie étoit une profeſſion honorée ils l'exerçoient avec un grand ſuccès, & la conquête de la Normandie & de l'Angleterre en ſont la preuve. Et quoique dans la ſuite d'autres nations aient déployé une plus grande puiſſance ſur mer, les Danois poſſédant une grande étendue de côtes ſont très-exercés dans la navigation, & ſont certainement la nation du Nord qui a le plus grand nombre de marins & les marins les plus experts. Pendant mon ſéjour à Copenhague, je viſitai la doque ou baſſin des vaiſſeaux, & j'examinai avec beaucoup d'attention la flotte qui eſt à l'ancre dans le port. Je vais faire part au lecteur du réſultat de mes obſervations.

Il

Il en coûte ici 200 liv. ſterl. par canon pour conſtruire le corps d'un vaiſſeau, & juſques à 1000 pour l'équiper complètement & l'approviſionner pour quatre mois. La plus grande partie des bois de chêne vient des états du roi de Pruſſe. Il y en a auſſi en Holſtein, mais non pas en quantité ſuffiſante, & on le garde pour les cas de néceſſité. DANNEMARC

On fait en Norvège tous les ouvrages de fer, les canons, les boulets, &c. Le lin, le chanvre, les mâts viennent de Ruſſie, la poix & le goudron de Norvège & de Suède. Il y a en Dannemarc des manufactures de toiles à voile & de cordes, mais elles ne ſuffiſent pas aux beſoins de la flotte. Le ſurplus vient de Ruſſie & de Hollande.

La plus grande partie de la flotte eſt dans le port de Copenhague qui eſt enfermé dans l'enceinte fortifiée de cette ville. Comme il n'a que vingt pieds de profondeur, on ne laiſſe ſur les vaiſſeaux qu'un rang de canons, & ils prennent le reſte quand ils ſortent. Outre de vaſtes magaſins, chaque vaiſſeau a ſon arſenal particulier vis-à-vis de la place qu'il occupe dans le port, enſorte qu'il peut être équipé dans un moment.

On compte 14600 matelots enclaſſés. Il y en a de deux ſortes. Les premiers ſont des habitans des côtes qui peuvent s'engager ſur des vaiſſeaux marchands, quelque voyage qu'ils faſſent. On leur paie annuellement 8 shilling d'Angleterre par tête, mais ils ſont obligés de revenir en cas de guerre. Les autres ſont conſtamment au ſervice du roi. On en compte environ 4000 diſtribués en quatre diviſions ou 40 compagnies. Ils ſe tiennent à Copenhague pour le ſervice ordinaire de la flotte, & ils travaillent dans les chantiers. On leur paie 8 ſ. par mois quand ils ne ſont pas en mer, outre une quantité ſuffiſante de farine & d'autres proviſions; ils ſont habillés complètement tous les deux ans, & on leur donne toutes les années des culottes, des bas, des ſouliers & un chapeau. Quelques-uns ſont logés dans les caſernes. Quand ils ſont en mer, leur paie eſt portée à 20 ſ. par mois. L'artillerie de la marine eſt compoſée de 800 hommes en quatre diviſions.

DANNEMARC

## *État de la flotte Danoiſe en 1779.*

### *VAISSEAUX DE LIGNE.*

| | Noms. | Canons. | Station. | Année de leur conſtruction. |
|---|---|---|---|---|
| 1 | Chrétien VII | 90 | Copenhague. | 1767 |
| 2 | Le Superbe | 80 | | 1768 |
| 3 | Sophie-Fréderique. | 74 | | 1775 |
| 4 | La Juſtice. | 74 | | 1777 |
| 5 | Le Vandale | 70 vaiſſ. de parade. | | 1777 |
| 6 | La reine Louiſe | 70 | | 1744 |
| 7 | Copenhague | 70 condamné. | | 1744 |
| 8 | La reine Juliane. | 70 condamné. | | 1752 |
| 9 | Le prince Royal. | 70 | | 1756 |
| 10 | Le Dannemarc | 70 | | 1757 |
| 11 | La Jutlande | 70 | Dans la mer du Nord | 1760 |
| 12 | Le prince Fréderic | 70 | Copenhague. | 1761 |
| 13 | Le Sund | 70 | | 1766 |
| 14 | Le lion du Nord. | 70 | | 1765 |
| 15 | L'Eléphant. | 70 | | 1769 |
| 16 | L'Oldenbourg | 60 condamné | | 1740 |
| 17 | L'étoile du Nord. | 60 v. de parade | | 1746 |
| 18 | La Sélande. | 60 v. de p. | | 1750 |
| 19 | Le Néptune | 60 v. de p. | | 1750 |
| 20 | La Stormarſe | 60 idem. | | 1751 |
| 21 | L'Islande. | 60 vaiſſ. de parade. | | 1751 |
| 22 | La Victoire | 60 | | 1754 |
| 23 | La pr. Sophie-Mad. | 60 | | 1763 |
| 24 | La pr Wilhelmine. | 60 | | 1764 |
| 25 | Le Dannebrog. | 60 | | 1772 |
| 26 | Le Holſtein | 60 | | 1772 |
| 27 | La Wagrie | 60 | | 1773 |
| 28 | L'Indigénat | 60 | | 1776 |
| 29 | Le Dithmarſe | 50 condamné | | 1742 |
| 30 | Le Delmenhorſt | 50 condamné | | 1743 |
| 31 | Ebenezer | 50 | Mer du Nord. | 1758 |
| 32 | L'Ortie. | 50 condamné | Copenhague. | 1746 |
| 33 | La Fionie. | 50 | | 1746 |
| 34 | La Grœnlande | 50 | Mer du Nord. | 1756 |
| 35 | Sainte-Croix. | 50 | Mer du Nord. | 1758 |
| 36 | Le Mars | 50 | Copenhague | 1760 |
| 37 | Le Sleswick | 50 | | 1766 |
| 38 | Le Diſco | 44 | | 1778 |

## FRÉGATES.

| | Noms. | Canons. | Station. | Année de leur conſtruction. |
|---|---|---|---|---|
| 1 | La Perle | 34 | Copenhague | 1772 |
| 2 | Le Kiel | 36 | | 1775 |
| 3 | Le Bornholm | 36 | | 1774 |
| 4 | Le Mœne | 36 | | 1777 |
| 5 | Le Cronembourg | 34 | | 1776 |
| 6 | Le Chriſtiania | 34 | | |
| 7 | Docken. | 34 | | |
| 8 | Le Mœne | 28 | | 1752 |
| 9 | L'Aigle bleu | 30 | | 1753 |
| 10 | Le Sauvage | 18 | | 1754 |
| 11 | Le Chriſtiansbourg | 34 | Dans la mer du Nord | 1758 |
| 12 | Le Cheval marin. | 18 | Copenhague | 1758 |
| 13 | Le Langeland | 18 | Copenhague | 1758 |
| 14 | Le Falſter | 30 | | 1760 |
| 15 | La Syrène | | | |
| 16 | Le Tranquebar | 34 | | 1761 |
| 17 | L'Alſen | | | |
| 18 | Le Chriſtiania | 30 | | 1766 |
| 19 | Le Feroë | 34 | | 1766 |
| 20 | Le Samſoë. | 22 | | 1770 |

## PIERRIER.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| | L'Aigle Iacht royal | 26 | | 1756 |

## *GALIOTES A BOMBES.*

La bravoure. La Sérieuſe. La Comète. Le Courage. Le Dragon.

## *RÉCAPITULATION.*

Trente-huit vaiſſeaux de ligne, y compris neuf de 50 canons & un de 44 & vingt frégates. Mais ſi nous exceptons ceux qui ſont condamnés, & ceux qui ne peuvent plus ſervir que pour la parade, nous dirons qu'en 1779 la flotte danoiſe n'étoit forte que de 25 vaiſſeaux de ligne & de 15 frégates en état de ſervice, nombre très-ſuffiſant pour la ſituation du Dannemarc, & ſi l'on joint à cela que les matelots & officiers en ſont excellens, on pourra regarder ces forces maritimes comme auſſi conſidérables que celles d'aucune nation du Nord.

DANNEMARC

Un vaiſſeau de quatre-vingt dix canons entièrement équipé eſt monté de huit cent cinquante hommes. Un de ſoixante-dix de ſept cent. Un de ſoixante-quatre de ſix cent. Un de cinquante de quatre cent cinquante. Une frégate de trente-ſix canons de deux cent cinquante. La plus grande partie de cette flotte eſt ſtationnée à Copenhague. Il y a quatre ou cinq vaiſſeaux dans les ports de Norvège; une frégate à Elſeneur, une autre ſur les côtes de Fionie, un petit vaiſſeau dans l'Elbe, & une ou deux frégates annuellement en croiſière.

L'année 1779 qui eſt celle de l'établiſſement de la neutralité armée, les puiſſances du Nord armèrent une partie de leurs vaiſſeaux. L'armement du Dannemarc conſiſtoit en dix vaiſſeaux de ligne, quatre frégates, & deux chaloupes de vingt canons. On pourvut à la dépenſe par un droit additionnel d'un pour cent ſur toutes les importations, & de demi pour cent ſur les exportations. Les équipages conſiſtoient en mille matelots employés, trois mille cinq cent enclaſſés des provinces, & mille ordinaires.

L'académie des cadets de marine fondée par Fréderic IV en 1701 eſt la pépinière des officiers de cette flotte. On y entretient ſoixante cadets aux dépens du roi, & on leur enſeigne la théorie de la navigation. Chaque année ils vont en croiſière à bord d'une frégate. Outre ces ſoixante cadets on y admet d'autres jeunes gens qui y ſont inſtruits ſous le nom de volontaires à leurs propres dépens.

La religion établie en Dannemarc eſt la luthérienne. La hiérarchie de cette égliſe eſt compoſée de douze évêques ou ſurintendans, dont ſix en Dannemarc, quatre en Norvège & deux en Islande. (Il faut ajouter les ſurintendans des duchés de Sleswick & de Holſtein). Il n'y a point d'archevêque dans le royaume; mais l'évêque de Sélande qui eſt le premier en rang, & celui d'Aggerhus ou de Chriſtiania en Norvège font les fonctions de métropolitains.

Les revenus de ces évêchés ſont comme il ſuit. En Dannemarc celui de Sélande a 1000 liv. ſterl. Celui de Fionie 760; celui d'Arhuus 600, celui d'Albourg 400; celui de Rypen 400. En Norvège celui de Chriſtiania 400; celui de Chriſtianſand 600; celui de Bergen 400; celui de Drontheim 400. L'évêque de Scalholt en Islande en a 150; celui de

Holum 150. On fait ſi peu de dépenſe en Islande que ces deux derniers évêques ſont peut-être dans le fait auſſi riches que les autres. DANNEMARC

Les autres eccléſiaſtiques ſont des prévôts ou archidiacres, des curés & des chapelains. Chaque diocèſe comprend un certain nombre de diſtricts ſoumis à l'inſpection des prévôts. Chaque diſtrict eſt diviſé en paroiſſes. Une grande paroiſſe a outre l'égliſe principale une ou pluſieurs chapelles qui en dépendent. Les curés ſont payés principalement en dixmes, terres, & argent. Quelques-uns ne le ſont que des contributions volontaires de leurs paroiſſiens. Le prix des denrées & d'autres circonſtances font que leurs revenus ne ſont pas égaux partout. En Dannemarc il y a peu de cures qui rendent plus de 150 liv. ſterl. & moins de 60, excepté en Jutlande où il y en a un petit nombre qui valent à peine 20 liv. ſterl. En Norvège les meilleures ſont de 200 liv. ſterl., les plus petites de 60. En Islande quelques cures ne valent que 3 à 4 liv. ſterl. par an. La veuve d'un curé jouit ordinairement du revenu de la cure pendant l'année qui ſuit la mort de ſon mari, & on retient à ſon ſucceſſeur la huitième partie de ſon revenu pour lui aſſurer de quoi vivre.

# CHAPITRE IV.

*Univerſité de Copenhague — Académie royale des Sciences — Société royale pour les langues & l'hiſtoire du Nord — Écoles latines en Dannemarc — De la littérature Islandoiſe* — Flora Danica — *Œder & Muller — Ouvrage de Regenfuſs ſur les coquilles, &c. &c.*

DANNEMARC

ENTRE pluſieurs établiſſemens en faveur des ſciences, on remarque à Copenhague une univerſité, & une académie des ſciences.

L'univerſité a été fondée en 1479 par Chrétien I (*). Elle a depuis été augmentée & richement dotée par ſes ſucceſſeurs. Chrétien III en particulier fut ſon plus grand bienfaiteur. Ce prince la forma ſur un nouveau plan, & lui donna de nouveaux réglemens bien propres à ranimer le goût des ſciences, & à faciliter les moyens d'en répandre la lumière. Aujourd'hui cette école a un fond conſidérable. Les profeſſeurs ont de

(*) On peut être d'abord ſurpris de ce qu'une nation qui a toujours aimé les ſciences a eu ſi tard dans ſon ſein une univerſité. Mais l'étonnement ceſſe quand on apprend que les papes n'avoient pas voulu permettre qu'on en établît une en Dannemarc, & dès-lors on s'étonne ſeulement de ce qu'il y a eu des rois & des peuples aſſez patiens pour ſouffrir qu'un étranger pût leur donner ou leur refuſer à ſon gré le droit de s'éclairer & de cultiver les ſciences. C'eſt là ſans doute un grand exemple de l'empire que l'opinion, ou plutôt la ſuperſtition peut prendre ſur les eſprits.

Eric VII avoit déjà ſollicité une pareille grâce. Mais le pape ne lui permit de faire enſeigner en Dannemarc que les ſciences *mondaines*, & il mit d'autres reſtrictions à cet acte de bonté qui le rendirent inutile. Chrétien I dans ſon voyage à Rome y témoigna tant de docilité & de reſpect au pape & aux cardinaux qu'ils ne purent ſe réſoudre à lui refuſer la permiſſion de faire enſeigner toutes les ſciences & la théologie en particulier dans ſes états. (*Note du Trad.*)

bons appointemens, & un nombre conſidérable d'étudians ſont entretenus gratuitement. (*)

L'académie royale des ſciences doit ſon inſtitution au zèle de ſix perſonnes ſavantes que Chrétien VI chargea en 1742 de mettre en ordre ſon cabinet de médailles. En s'aſſemblant pour cet objet leurs vues s'étendirent ; elles s'aſſocièrent d'autres ſavans diſtingués dans diverſes branches des ſciences, & formèrent une eſpèce de ſociété littéraire qui s'occupa principalement de l'hiſtoire & des antiquités du Nord. Le comte de Holſtein, miniſtre d'état, devint le protecteur de cette ſociété, & la recommanda ſi fortement au roi Chrétien VI qu'il la prit ſous ſa protection, lui donna le titre d'académie royale des ſciences, lui aſſigna un fond, & ordonna à ſes membres de continuer leurs recherches ſur des matières d'hiſtoire naturelle, de phyſique & de mathématique. Encouragés par toutes ces faveurs, les membres de cette académie recommencèrent leurs travaux avec une nouvelle ardeur, & ils publièrent quinze volumes de mémoires en langue danoiſe, dont une partie a été traduite en latin.

Dans le même temps quelques perſonnes formoient une autre ſociété deſtinée à cultiver les langues & l'hiſtoire du Nord. Langebeck étoit à leur tête, & il s'eſt beaucoup diſtingué depuis par les ouvrages qu'il a plubliés ſur l'hiſtoire. Les membres de cette ſociété travaillèrent à former une collection de manuſcrits, de livres, de médailles & d'autres curioſités littéraires, & ils formèrent de leur bourſe un fond deſtiné à ſoutenir cet établiſſement. D'autres perſonnes s'étant jointes à ces premières, Chrétien VI érigea cette ſociété particulière en ſociété royale, & lui donna un appartement dans le château de Charlottenbourg à Copenhague. Ses travaux ont répondu à la protection qui lui a été accordée ; elle a donné

(*) L'Auteur nomme ici Chrétien VI comme le bienfaiteur de l'univerſité. C'eſt ſans doute une faute d'impreſſion. Chrétien III en établiſſant dans ſes états la religion proteſtante fut conduit naturellement à réformer l'univerſité & à l'enrichir. Son fils Fréderic II lui fit auſſi beaucoup de bien, & divers riches particuliers lui ont légué de grandes ſommes pour ſubvenir aux beſoins des pauvres étudians. Le lecteur qui déſirera de plus grands détails ſur ce ſujet les trouvera dans les lettres de M. Roger ſur le Dannemarc. *T. II*, *Lett.* XVII. (*Note du Traduct.*)

DANNEMARC

au public divers ouvrages qui répandent beaucoup de jour ſur l'hiſtoire de Dannemarc. Le corps diplomatique de cette hiſtoire, publié en pluſieurs volumes *in-folio* par Langebeck, eſt ſans doute le plus précieux de ces ouvrages (*). Le même auteur a travaillé auſſi à un grand dictionnaire de la langue danoiſe.

Outre l'univerſité de Copenhague & celle de Kiel en Holſtein, il y a une académie à Sora en Sélande, deux colléges, l'un à Odenſée, & l'autre à Altona, & un ſéminaire pour les Lapons à Bergen en Norvège. Pluſieurs écoles latines y ſont entretenues aux fraix de l'état; on en compte dix-neuf dans le Dannemarc proprement dit, onze dans le duché de Sleswick, ſeize en Holſtein, quatre en Norvège, deux en Islande. Les appointemens des régens ſont de 60 à 200 livres ſterlings.

Dans chaque paroiſſe il y a auſſi deux ou trois écoles où l'on enſeigne à lire & à écrire en langue danoiſe & à chiffrer. Je ne dois pas non plus omettre deux écoles fondées à Copenhague en faveur de la pauvre nobleſſe. L'une eſt deſtinée aux garçons & on leur y enſeigne l'hiſtoire, la géographie & l'arithmétique, les langues allemande, françoiſe & angloiſe. L'autre eſt deſtinée aux filles de la même condition.

Les ſavans danois s'occupent avec prédilection de recherches ſur l'hiſtoire & les antiquités du Nord; & ils ont déjà publié pluſieurs ouvrages curieux ſur ce ſujet. Ils en préparent d'autres qui ne le ſeront pas moins. Les noms des Bartholin, de Wormius, de Gramm, de Torfæus, de Holberg, ſont célèbres depuis long-temps. Ce ſiècle doit des ouvrages intéreſſans aux travaux de Pontoppidan, de Langebeck, de Schœning, de Carſtens, de Suhm, &c. qui ont répandu une nouvelle lumière ſur pluſieurs points de l'hiſtoire & des antiquités du Nord.

Pluſieurs fragmens originaux de l'ancienne poéſie & mythologie du

(*) Ce ſavant, né en Jutlande en 1710, avoit voyagé aux dépens du roi pour rechercher tout ce qui pouvoit contribuer à éclaircir l'hiſtoire de Dannemarc, & ſon voyage n'a pas été infructueux. Il a été imprimé auſſi aux dépens de S. M. ſous le titre de *Scriptores rerum danicarum medii ævi*, en pluſieurs volumes *in-folio*. L'auteur eſt mort en 1776, & M. *Suhm* célèbre par ſes ouvrages ſur les antiquités & l'hiſtoire du Nord le continue avec le même ſoin & le même ſuccès. (*Note du Traducteur.*)

Nord

Nord ont été dernièrement tirés de l'oubli, & traduits & publiés en Dannemarc, par les ſavans qu'on vient de nommer, ou par d'autres perſonnes verſées dans la connoiſſance de la langue & la littérature islandoiſe. Ils confirment ce que l'on a déjà lu dans des livres connus ſur la religion des anciens peuples du Nord, leur culte, leurs mœurs, leur poéſie & leurs origines, & ſont une nouvelle preuve du goût qui portoit les Islandois à cultiver ces branches de la littérature, dans un ſiècle où preſque toutes les nations de l'Europe étoient plongées dans l'ignorance & la barbarie. On ſait quel ſoin ils prirent de recueillir toutes les traditions & les poéſies hiſtoriques de leur isle & des royaumes voiſins; que dès le onzième ſiècle ils eurent des écrivains éclairés qui les rédigèrent & s'en ſervirent pour compiler des chroniques, & que ces chroniques ont les ſources les plus anciennes & les plus sûres de l'hiſtoire des trois royaumes du Nord. Leurs auteurs ont précédé de pluſieurs années les plus anciens hiſtoriens danois, norvégiens & ſuédois. La chronique de *Snorro Sturleſon* eſt ſurtout un ouvrage très-eſtimable. Cet auteur nâquit en Islande en 1178, & fut le premier magiſtrat de cette isle qui ſe gouvernoit alors en forme de république; il y périt en 1241 à la ſuite d'une émeute. Sa chronique des rois de Norvège vient d'être de nouveau publiée (en 1778) avec l'hiſtoire de ſa vie, & beaucoup de remarques inſtructives par M. Schœning, ſavant norvégien très-verſé dans les antiquités du Nord. DANNEMARC

" Il n'eſt pas trop aiſé de comprendre comment une nation auſſi
» iſolée, auſſi pauvre, auſſi peu nombreuſe que les Islandois, vivant
» ſous un climat auſſi ingrat, & dans un ſiècle auſſi ignorant a pu faire
» briller au travers de tant d'obſtacles & de barbarie ce rayon de goût
» pour les lettres. Peut-être faut-il chercher la cauſe de ce phénomène
» moral dans la pauvreté même des Islandois, qui en engageoit pluſieurs
» à chercher des reſſources dans les cours des princes du Nord, ou dans
» la nature du gouvernement républicain qu'ils avoient établi dans leur
» isle, & dans lequel le don de la parole eſt un mérite utile que chaque
» citoyen s'efforce d'acquérir " (1).

On peut ajouter à ces cauſes la tranquillité politique de l'Islande, qui

(1) Voy. Introduct. à l'hiſtoire de Dannemarc, *p.* 243.

DANNEMARC

reſtant inébranlable au milieu des commotions civiles dont les nations voiſines étoient agitées, laiſſoit aux habitans tout le loiſir néceſſaire pour cultiver les ſciences; & l'on peut croire auſſi que leur climat y a contribué en les obligeant à chercher des occupations qui fiſſent diverſion à la triſteſſe des ténébreuſes nuits de leurs longs hivers (*).

Les ouvrages compoſés par les Islandois ſont en grand nombre. Ils ſont écrits dans leur langue qui étoit celle de la Norvège, dont ils ſortirent dans le neuvième ſiècle pour s'établir dans leur isle. Ils ont conſervé cette langue avec moins d'altérations que les autres nations du Nord, parce qu'ils ont eu peu de communication avec les étrangers. Quelques-uns de leurs livres ont été imprimés en Islande même, d'autres en Suède, la plus grande partie l'a été en Dannemarc avec des traductions. Il en reſte encore un aſſez grand nombre qui n'a pas été publié (**).

(*) Cette dernière conjecture peut paroître aſſez fondée, quoiqu'il ſoit toujours ſingulier que dans les autres pays du nord où les nuits ne ſont pas moins longues on ſongeât ſi peu à ſe faire de pareilles reſſources. A l'égard de la *tranquillité politique* de l'Islande, elle ne peut, je penſe, pas être conſidérée comme une cauſe du goût des Islandois pour l'étude, puiſque loin d'être *tranquilles* ils furent agités par des diſſentions continuelles auſſi long-temps que leur gouvernement fut républicain. *Snorron* le meilleur de leurs auteurs en fit la triſte expérience, comme on vient de le remarquer. On pourroit peut-être dire avec plus de fondement que ce fut cette *agitation* continuelle où la démocratie tenoit tous les eſprits qui leur donna de l'énergie & leur inſpira le déſir de ſe diſtinguer par le ſavoir & l'éloquence. Ce qui rendroit cette conjecture plus vraiſemblable, c'eſt que dès que la nation fut ſoumiſe aux rois de Norvège elle perdit une grande partie de ſa réputation littéraire. (*Note du Trad.*)

(**) Il y a un catalogue fort exact des livres islandois dans les lettres ſur l'Islande de M. de *Troïl*, eccléſiaſtique ſuédois qui a voyagé dans cette isle avec le célèbre M. *Banks*. M. Coxe nous apprend dans une note qu'il y a près de 180 manuſcrits islandois dans le muſée de Londres. Il y en a beaucoup auſſi dans des bibliothéques de Suède & ſurtout de Dannemarc. Mais la plupart ſont des copies des mêmes livres, & parmi ces livres les meilleurs ſont déjà imprimés & connus. Le très-grand nombre de ceux qui ne le ſont pas mérite peu d'attention. Ce ne ſont que des traductions de chroniques ou de romans du moyen âge, ou des contes empruntés des anciennes poéſies du nord remplis de merveilleux & de beaux faits d'armes. Le comte de *Plelo* ambaſſadeur de France en Dannemarc qui en fit traduire quelques-uns n'ayant pas fait un choix heureux ſe laſſa bientôt de ces recherches. (*Note du Trad.*)

Les ſavans Danois ne ſe ſont pas bornés cependant à l'étude de l'hiſtoire du Nord; celle de la nature a été pour pluſieurs d'entr'eux le ſujet de beaucoup de recherches utiles & importantes.

Tout le monde connoît ceux qui dans les deux derniers ſiècles ſe ſont acquis la réputation la plus brillante & la mieux méritée; *Tycho Brahé* qui contribua tant à la révolution qui fit changer de face à l'aſtronomie; *Longomontan* ſon diſciple, digne d'un ſi grand maître; *Rœmer* autre aſtronome célèbre par des découvertes importantes; *Gaſpard Bartholin* & ſes fils, anatomiſtes du premier rang (*); *Wormius* anatomiſte & littérateur profond; *Borrichius*, chymiſte; *Winslow* dont l'éloge eſt dans les mémoires de l'académie des ſciences de Paris. Les règnes de Chrétien III, de Fréderic II & de Chrétien IV, ne ſont pas ſeulement diſtingués par le nombre des ſavans de profeſſion qu'ils firent éclorre, mais par l'eſtime où les ſciences étoient dans les cours de ces princes, le zèle avec lequel les perſonnes les plus diſtinguées de la nobleſſe les cultivoient & les protégeoient à leur exemple.

Dans ce ſiècle le règne de Fréderic V ne leur a pas été moins favorable (**). Ce prince n'épargnoit rien pour les encourager par d'utiles établiſſemens. Il établit en 1753 un jardin botanique à Copenhague, & voulut qu'on travaillât à une deſcription de toutes les plantes de Dannemarc avec des gravures. M. Œder, profeſſeur de botanique & directeur du jardin des plantes, fut chargé de cette entrepriſe. Il parcourut d'abord pour cet effet tout le Dannemarc & la Norvège aux fraix

(*) Il y a peu d'exemples dans l'hiſtoire littéraire d'une famille telle que celle des *Bartholin*. Elle a produit ſeize auteurs eſtimés en trois générations, dont ſix étoient frères. On en diſtingue trois ou quatre qui étoient comptés à juſte titre parmi les hommes les plus ſavans de leur ſiècle. (*Note du Trad.*)

(**) Ce prince fut ſecondé dans un grand nombre de belles entrepriſes & d'établiſſemens utiles par de ſages miniſtres & en particulier par le comte de Bemſtorff, trop connu dans toute l'Europe par ſon habileté, ſon génie & ſes rares vertus, pour que je m'étende ici ſur un éloge qui ne pourroit rien ajouter à ſa gloire. Le comte de Moltke employa auſſi dans plus d'une occaſion le crédit dont il jouiſſoit, en faveur de l'induſtrie, des talens & ſurtout des beaux arts. C'eſt à lui qu'eſt dûe principalement l'école de deſſin & l'académie de peinture, de ſculpture & d'architecture fondées à Copenhague en 1754. (*Note du Trad.*)

DANNEMARC

du roi, & commença en 1762 à publier quelques parties de ſon ouvrage.

Il doit contenir ſous le titre de *Flora Danica* des deſſins de toutes les plantes qui croiſſent dans les états du roi de Dannemarc, depuis l'Elbe juſqu'en Islande & au cap du Nord, étendue de pays qui renferme plus de ſeize degrés. L'auteur doit auſſi y joindre une deſcription de ces plantes. En 1782 le public étoit déjà en poſſeſſion de quinze cahiers de cet ouvrage faiſant cinq volumes, & contenant neuf cent planches. L'ouvrage entier doit renfermer dix-huit mille eſpèces, & l'exactitude n'en eſt pas moins grande que la magnificence. M. Œder eſt un élève du célèbre Haller, ſous lequel il a fait ſes études à Gœttingen. Il a publié des élémens de botanique très-eſtimés, dans leſquels il propoſe un nouveau ſyſtème pour la claſſification des plantes. Cette ſcience & les autres branches de l'hiſtoire naturelle n'ont pu que perdre beaucoup au parti qu'a pris ce ſavant, de ſortir de cette carrière pour paſſer à des emplois plus élevés.

La continuation de cet ouvrage a été confiée au Dr. Othon Fréderic *Muller*, très-juſtement célèbre par pluſieurs traités ſur diverſes parties de l'hiſtoire naturelle, & en particulier par ſon *Hiſtoire des vers* & un grand nombre d'obſervations nouvelles ſur les inſectes. Il travaille à préſent ſous la protection la plus puiſſante à une zoologie danoiſe, qui contiendra des deſſins & des deſcriptions de tous les animaux rares de Dannemarc. Il en a déjà paru quelques parties.

Je ne dois pas quitter ce ſujet ſans faire connoître un autre ouvrage d'hiſtoire naturelle entrepris en Dannemarc, & le plus magnifique de ce genre qui ait paru chez aucune nation. C'eſt un recueil ou choix des coquillages les plus rares, en deux volumes *in-folio*, gravés & enluminés aux dépens du roi par M. Regenfuſs. Le premier volume, le ſeul que j'aie vu, contient une courte deſcription des cabinets d'hiſtoire naturelle, & particulièrement de coquillages qui ſont en Dannemarc, un diſcours préliminaire ſur la conchiliologie, & douze planches repréſentant ſoixante dix-huit figures colorées de la plus grande beauté avec des deſcriptions en latin, en françois & en allemand.

Les rois de Dannemarc ont ſouvent envoyé à grands fraix des hommes

ſavans voyager dans leurs états & dans différentes parties du monde, dans la vue d'étendre les bornes des connoiſſances utiles.

Langebeck parcourut tous les pays qui bordent la mer Baltique pour y chercher des monumens de l'hiſtoire du Nord. *Schœning* fit un ſemblable voyage aux dépens du prince Fréderic. Actuellement le docteur Moldenhauer, ſavant doué d'une profonde érudition parcourt l'Angleterre, la France & l'Eſpagne, pour y chercher dans les bibliothéques des manuſcrits dans les langues ſavantes.

Mais l'expédition littéraire qui fait le plus d'honneur au gouvernement de Dannemarc eſt celle qui fut entrepriſe à la perſuaſion du comte de Bernſtorff, en 1761, ſous le règne de Fréderic V. Une compagnie de ſavans fut envoyée aux fraix de ce prince dans l'Arabie & les contrées voiſines, pour y faire des obſervations ſur la littérature, la critique ſacrée, l'hiſtoire naturelle & civile, les antiquités, la médecine, les mœurs, les uſages; M. *Niebuhr* le ſeul de ces ſavans qui ſoit revenu de ce long & périlleux voyage en a publié une relation intéreſſante & curieuſe, connue de tous les lecteurs.

## *Additions du Traducteur.*

M. Coxe n'ayant ſéjourné que très-peu de temps en Dannemarc, il n'a pu ſe procurer ſur ce royaume des informations auſſi étendues que celles dont il a fait part au public dans les articles où il traite de la Pologne, de la Suède & ſurtout de la Ruſſie.

Mon deſſein n'eſt point de ſuppléer à ſon ſilence ſur tous les objets qu'il auroit ſans doute traités ſi les circonſtances le lui euſſent permis. Mais je penſe que quelques détails ſur les plus importans pourront n'être pas déſagréables à mes lecteurs. Je crois devoir d'abord rendre plus complet l'article qu'on vient de lire, dans lequel l'auteur s'eſt propoſé de faire connoître l'état des ſciences & des arts en Dannemarc.

I°. Aujourd'hui preſque toutes les parties de la phyſique & de l'hiſtoire naturelle y ſont cultivées par des hommes habiles, & continuent à y être encouragées. M. Bugge y a reſſuſcité, ſi je puis ainſi parler, le goût de l'aſtronomie par ſon exemple & ſes ſuccès. M. Fabricius profeſſeur à Kiel, s'eſt diſtingué par des ouvrages fort eſtimés ſur l'hiſtoire

DANNEMARC

naturelle. Perſonne n'a plus étudié l'hiſtoire des inſectes, ſur laquelle il a publié pluſieurs excellens ouvrages, & entr'autres un ſyſtème d'entomologie & des genres & eſpèces des inſectes. Sa deſcription des animaux de la Grœnlande eſt un autre traité fort curieux.

Chrétien VI fonda en 1740 à Copenhague une ſociété de médecine, deſtinée à régler l'exercice de la médecine & de la chirurgie dans les deux royaumes. Elle fut chargée de plus de continuer le recueil d'obſervations médicales que Bartholin avoit commencé, & on a déjà vu quelques volumes de cette continuation.

Outre les ſociétés ſavantes dont M. Coxe a fait mention, il y en a d'autres en Dannemarc qui méritent d'être connues. Telle eſt la *ſociété économique* formée en 1768, & compoſée d'un nombre indéfini de membres. Le fond qui lui a été aſſigné par le roi & les contributions de ſes membres la mettent en état de s'occuper de diverſes recherches utiles, de diſtribuer annuellement des prix & de publier les mémoires des auteurs qui les ont obtenus. Le prince royal eſt le protecteur de cet utile établiſſement.

La ſociété de belles-lettres approuvée & encouragée par le roi en 1759. Elle diſtribue des prix à ceux qui ſe ſont diſtingués par quelque ouvrage de poéſie, d'éloquence & de morale, & fait imprimer ces ouvrages.

La ſociété poétique qui diſtribue auſſi des prix aux auteurs des meilleures poéſies danoiſes.

La ſociété typographique formée en 1772. Son objet eſt de faciliter l'impreſſion des bons ouvrages des auteurs du pays qui reſtoient ſouvent inconnus, parce que le débit des livres danois étant néceſſairement borné, il ſe trouvoit rarement des libraires qui voulуſſent s'en charger.

La ſociété de juriſprudence formée en 1766. Les membres s'occupent d'exercices propres à les former à la pratique & à l'éloquence du barreau.

Une nouvelle ſociété de médecins a commencé à s'aſſembler en 1772; & publié des mémoires en latin. Une ſociété ſemblable compoſée de chirurgiens diſtribue des prix de chirurgie & publie des mémoires en allemand.

Enfin on a même formé une ſociété théologique pour l'encouragement des jeunes prédicateurs. On y cultive l'éloquence de la chaire, & elle

fait part au public de temps en temps des ſermons qu'elle croit les plus propres à ſervir de modèles.

L'académie de peinture, ſculpture & architecture fondée par le roi Fréderic V, eſt un établiſſement conſidérable pour lequel on n'a rien épargné, & dont les ſuccès ont déja répondu aux vues, aux ſoins & à la dépenſe de ſon fondateur. Mais il ſeroit inutile de répéter ici ce qu'on trouve ſur ce ſujet dans pluſieurs livres connus, & en particulier dans les lettres ſur le Dannemarc. L'ouvrage intitulé de l'état des arts en Dannemarc; la deſcription de Copenhague par Hauber, & d'autres relations imprimées me diſpenſent également d'entrer dans de plus grands détails ſur cet objet, & ſur les bibliothéques publiques & particulières, les cabinets de tableaux, d'hiſtoire naturelle, d'antiques, de médailles qui ſont en grand nombre à Copenhague, & qui prouvent combien la nation eſt éclairée & recherche avec empreſſement toutes les connoiſſances utiles & agréables.

II°. M. Coxe s'eſt plu avec beaucoup de raiſon à étudier & à faire connoître à ſes lecteurs la condition des payſans, dans tous les pays qu'il a parcourus. Ce ſoin trop négligé de la plupart des voyageurs ne peut que lui faire honneur aux yeux des lecteurs philoſophes, de ceux qui s'occupent de recherches ſur les cauſes de la proſpérité des nations, & en général de tous les amis de l'humanité. Je crois devoir encore à cet égard ſuppléer à ſon ſilence & rendre ſon ouvrage plus complet, en traçant ici une eſquiſſe de la condition du payſan danois, ſur laquelle il n'eſt pas ordinaire de trouver des notions bien exactes dans les livres.

Les traits les plus importans en ſeront empruntés d'un mémoire manuſcrit, dont l'auteur étoit membre d'une commiſſion chargée de s'occuper des moyens d'abolir en Dannemarc la ſervitude de la glèbe. Ce mémoire devoit être ſuivi de deux autres. Dans le premier on auroit montré comment ce changement pouvoit s'opérer ſans inconvénient & même avec avantage pour les poſſeſſeurs des terres. Le ſecond étoit deſtiné à répondre aux objections les plus ſpécieuſes. Le départ de l'auteur l'obligea à laiſſer imparfait un travail ſi intéreſſant, dont le commencement ne peut que donner l'idée la plus favorable. C'eſt avec beaucoup

DANNEMARC

de regret que je me vois forcé par le plan & les bornes de cet ouvrage à n'en donner ici qu'un ſimple extrait.

Quelque nom qu'on veuille donner à la condition du payſan danois, il eſt certain qu'il eſt ſoumis à des corvées, qu'il ne poſsède aucun fonds, & qu'il ne lui eſt pas permis de quitter le lieu de ſa naiſſance.

Les conjectures ſur l'origine de cet aſſujettiſſement ſont en grand nombre. La plus ſimple peut-être & la plus vraiſemblable, eſt que la ſervitude n'a jamais été parfaitement abolie en Dannemarc, comme elle l'a été dans d'autres pays de l'Europe. Les Germains dont les Danois faiſoient partie connoiſſoient du temps de Tacite l'eſclavage de la glèbe. Cet hiſtorien nous apprend qu'au lieu de tenir des eſclaves dans leurs maiſons, ils leur donnoient des terres à cultiver, & qu'ils en recevoient en retour une certaine quantité de bétail & de vêtemens. Une ſuite de fatalités ſingulières a été la cauſe de ce que cet établiſſement détruit dans tout le midi de l'Europe, dans la plus grande partie de l'Allemagne, en Suède & en Norvège n'a été attaqué en Dannemarc que pour y recevoir à chaque fois une nouvelle conſiſtance.

Chrétien II, plus connu des étrangers ſous le nom de *Chriſtierne*, toujours porté à des actes violens d'autorité, voulut mettre en un jour tous les payſans de Dannemarc en liberté. Cette loi & pluſieurs autres qui demandent grâce pour ſa mémoire faiſoient partie de ſon code, qui fut brûlé par la même aſſemblée de nobles qui le dépoſa. Fréderic I à qui ils déférèrent le trône devenu vacant, n'eut garde de renouveller un projet qui les avoit ſi ſenſiblement offenſés. Chrétien IV le reprit en conſidération, mais la nobleſſe qu'il avoit fait ſonder lui annonça une réſiſtance qu'il n'oſa pas eſſayer de vaincre. En 1660 le roi devenu tout puiſſant ſembloit ne devoir pas être arrêté par le même obſtacle, mais le caractère de Fréderic III l'éloigna ſans doute d'un projet qui eut ajouté au mécontentement d'une nobleſſe affligée de la révolution, & appauvrie par une guerre longue & malheureuſe. Cette guerre ruineuſe obligea le gouvernement de charger les terres d'impôts, la nobleſſe s'endetta, & les fonds perdirent beaucoup de leur valeur. Pour leur en rendre une partie on fut obligé de permettre aux roturiers d'en acquérir, ſans que la nobleſſe pût comme auparavant les retirer de leurs mains, & ce fut un nouveau malheur pour le payſan, puiſqu'un ancien gentilhomme qui voit

voit la proſpérité & la perpétuité de ſa famille attachée à la conſervation de ſa terre, a un grand motif de plus qu'un autre pour la laiſſer en bon état & ménager ſes vaſſaux. DANNEMARC

Le code de Chrétien V compilé d'ailleurs avec beaucoup d'intelligence & de ſoin ne fit rien pour le payſan. Dans la ſuite ce prince parut vouloir adoucir le ſort de ceux qui étoient dans la plus grande dépendance. Il ordonna par exemple (en 1692) que ceux qui viendroient s'établir & prendre à ferme des cenſes dans les domaines qu'il avoit aſſignés à l'entretien de ſa cavalerie, tranſmiſſent à leurs enfans le degré de franchiſe qu'ils y auroient apporté. Il étendit enſuite ce droit aux habitans des isles de Mœne & de Bagoë qui s'appliqueroient à la navigation. Le ſuccès de ces foibles eſſais encouragea ſon fils Fréderic IV à détruire par la racine le droit de ſervitude. L'édit qu'il publia en 1702 étoit dicté par la ſaine politique, & ſans rien précipiter il rendoit à l'humanité ſes droits. Il ordonna qu'à une époque fixée (le 25 Août 1699) jour de ſon avénement, il ne naîtroit plus d'eſclaves. Le préambule de cet édit en expoſe les motifs, & ils ſont dignes d'une ſi noble penſée. Il veut que ſes ſujets ſoyent excités au travail, & à verſer au beſoin leur ſang pour la défenſe de leur patrie, en voyant que le ſol que leurs travaux ont amélioré eſt aſſuré à eux & à leurs enfans. En un mot, il leur donne une patrie. Il étoit ſage de ne pas rendre d'abord une liberté illimitée à des hommes depuis ſi long-temps accoutumés au joug. On ſe bornoit pour le moment à adoucir leur ſort, à leur faciliter les moyens d'acquérir leur liberté.

On peut demander aujourd'hui ce qui a pu être objecté contre un édit ſi ſage & ſi humain. On allégua, dit-on, que les payſans profiteroient de leur liberté pour ſortir du pays. Mais ſi on leur eût laiſſé le temps de prendre confiance à la durée de la loi, la plupart ſeroient bientôt revenus. Qu'iroit chercher un laboureur loin de ſa patrie? Un langage & des mœurs étrangères, l'état de ſoldat ou de matelot.

Mais la liberté accordée en 1702 ne dura pas plus que l'année qui l'avoit vue naître. On ne révoqua pourtant pas la loi, on l'éluda. On fit plus; ſous prétexte de perfectionner le réglement des milices, il fut ordonné que le propriétaire d'une terre feroit enrôler tous ſes payſans depuis 14 ans juſques à 35; & comme c'étoit lui qui diſpoſoit du rôle,

DANNEMARC

il pouvoit toujours retenir un homme à la fleur de l'âge, né dans ſes terres, & le réclamer en quelque lieu qu'il fût.

Cet établiſſement de la milice fut ſupprimé en 1730, & le laboureur ſe livroit à la joie de ſe voir délivré de toutes les vexations auxquelles il avoit donné lieu, lorſque trois ans après on le rétablit ſous une autre forme qui étendit & affermit plus que jamais l'autorité des ſeigneurs.

On leur rendit d'abord le droit de tenir le rôle de leurs gens & de les réclamer. Les exemptions de l'enrôlement furent reſtreintes & plus difficiles à obtenir. Et cette obligation de ſervir dans la milice s'étendit de toutes les manières les plus onéreuſes & les plus affligeantes pour le payſan. Nous ne pouvons entrer dans tous les détails qui juſtifieroient cette aſſertion. Il faut ſe borner à citer quelques exemples.

Qu'un jeune homme ait eu le bonheur de faire quelques épargnes, ſon ſeigneur ou ſon intendant lui propoſe de ſe charger de la ferme la plus dégradée de la terre, parce qu'il aura de quoi en réparer les bâtimens & la garnir de bétail. S'il refuſe on le fait ſoldat, non cependant ſans avoir eſſayé de le perſuader par de mauvais traitemens.

Un autre voit une ferme en bon état, mais celui qui la tient eſt vieux & infirme. Il la demande au ſeigneur, & le vieillard en eſt chaſſé ſous quelque prétexte.

La corvée eſt ſujette à de plus grands abus encore. Elle a été établie pour que le ſeigneur pût faire cultiver ſa terre ſans dépenſe. Mais on l'a étendue à tout. Celui qui bâtit, qui embellit ſa terre, qui envoie au loin ſes denrées, qui va & vient avec ſa famille a toujours recours au travail de ſes payſans.

Le payſan accablé ne peut payer régulièrement ſes redevances. Le propriétaire lui fait des avances, ordinairement à 12 ½ pour cent d'intérêt, ou ſi c'eſt ſans intérêt, il eſt bien entendu qu'il ne pourra plus ſe refuſer à rien de ce qu'on exigera de lui.

Pour les plus légers ſujets, l'intendant aſſemble toute la paroiſſe. La journée eſt perdue pour faire peu d'ouvrage, mauvaiſe économie qui coûte beaucoup au payſan, & profite peu au ſeigneur; auſſi pluſieurs propriétaires éclairés & humains ont-ils changé ce droit de corvée en une redevance en argent. Le ſuccès le plus complet a juſtifié cet échange, dont le temps multipliera ſans doute les exemples.

Ce changement ne pourra qu'être très-ſalutaire au Dannemarc, lui donner une nouvelle force phyſique qui lui ſera propre, & ranimer en quelque ſorte cet ordre de la nation abattu & languiſſant. C'eſt ainſi que chez les autres nations l'affranchiſſement des ſerfs devint pour elles l'époque d'une nouvelle vie, que les rois acquirent un peuple fidelle, affectionné, induſtrieux qui les enrichit, les défendit, les éleva au-deſſus de ces grands vaſſaux dont la puiſſance rivale de la leur n'entretenoit dans l'état que le trouble, le déſordre & la foibleſſe. L'exemple de l'Italie, de la France eſt trop connu pour qu'il ſoit beſoin de le rappeler. En Angleterre, la ſervitude a été ſupprimée par des traités conclus de gré à gré entre les ſeigneurs & les vaſſaux, & dictés par l'intérêt même des ſeigneurs. Cet affranchiſſement ſucceſſif a été conſommé vers le temps de Henri VII, & qui n'a pas obſervé le degré étonnant de puiſſance que déployèrent immédiatement après Henri VIII & la reine Eliſabeth ? DANNEMARC

III°. Suivant un auteur danois qui a écrit dans ſa langue un petit ouvrage ſur le commerce du Dannemarc & de la Norvège (*), il paroîtroit par les regiſtres de la douane qu'en 1767, le Dannemarc, proprement dit (les duchés de Sleswick & de Holſtein non-compris) a exporté pour 731,674 rixdalers de marchandiſes, & qu'il en a importé pour une ſomme de 1,449,069, enſorte que cette année-là, il auroit perdu 658,272 rixdalers.

D'après les calculs du même auteur, le Dannemarc auroit perdu avec la Ruſſie, la France, l'Angleterre, la Pruſſe & Lubeck. Il auroit gagné quelque choſe avec la Suède, la Hollande, l'Allemagne, les côtes de la méditerranée. La France lui auroit vendu pour une ſomme de 172000 rixdalers de vins & d'eau-de-vie, & n'en auroit rien tiré. La province de Jutlande auroit gagné 47,723 rixdalers par le commerce du bétail.

Cette même année, la Norvège auroit importé des marchandiſes étrangères pour une ſomme de 1,279,678 rixdalers, & elle auroit exporté pour 1,598,669 rixdalers, ſans compter l'article du cuivre dont ce royaume vend, année commune, pour 271,018 rixdalers. Son gain ſeroit donc de 710,083 rixd. La Norvège auroit gagné cette année-là avec

(1) V. *Om Danmarks og Norges tilſtand i henſeende til handelen. Soroe* 1772.

DANNEMARC

l'Angleterre 286,000 rixd. 237,000 avec la Hollande, 68000 dans la méditerranée, 51000 avec l'Eſpagne. Ses achats en grains lui auroient fait perdre avec Dantzig 11800, avec la Pruſſe 63000, avec la Ruſſie pour du chanvre 88000, &c. &c.

L'auteur cité conclut de ſes recherches que le Dannemarc perd annuellement par la balance du commerce environ 190,000 rixdalers, que le gain de la Norvège eſt beaucoup plus conſidérable : il ajoute que la douane du Sund rend 250,000 rixdalers (1), & les mines d'argent de Kongsberg en Norvège une ſomme à-peu-près égale. Les choſes peuvent avoir changé depuis cette année-là, & le commerce des Danois s'eſt probablement étendu & amélioré.

(1) Cette branche de revenu a augmenté dès-lors conſidérablement en raiſon du nombre des vaiſſeaux qui paſſent aujourd'hui par le Sund & qui ſe montent à près de 8000 annuellement.

# CHAPITRE V.

*Départ de Copenhague — Voyage dans l'isle de Sélande — Roſchild & ſa cathédrale — Tombeaux des rois de Dannemarc — Saxon le grammairien — Tombeaux des rois à Ringſted — Paſſage du grand Belt — Isle de Fionie — Odenſée — Tombeaux des rois Jean & Chrétien II — Paſſage du petit Belt — Voyage dans les duchés de Sleswick & de Holſtein — Canal de Kiel — Remarques ſur d'anciens monumens qu'on trouve ſouvent en Suède & en Dannemarc.*

DANNEMARC.

Le 5 Avril. En partant de Copenhague nous trouvâmes un excellent chemin au travers d'un pays bien cultivé qui nous conduiſit juſques à Roſchild, ancienne réſidence des rois & capitale de Dannemarc. Cette ville n'eſt qu'à une petite diſtance de la baie nommée Iſe-Fiord, & étoit autrefois floriſſante & d'une grande étendue. On y comptoit vingt-ſept égliſes & autant de couvens. A préſent elle a à peine un demi-mille de circonférence, & ne contient qu'environ 1600 habitans. Les maiſons ſont jolies & de briques. Il ne lui reſte de ſon ancienne magnificence que les ruines d'un palais, & la cathédrale, bâtiment de briques avec deux clochers, dans lequel ſont les tombeaux des rois de Dannemarc. Ce fut Harald II, ſurnommé *à la dent bleue*, le premier roi de Dannemarc, à ce qu'on croit, qui ait profeſſé la religion chrétienne (*) qui fit bâtir cette égliſe vers l'année 980, lorſqu'il fixa ſa réſidence à Roſchild, & abandonna *Lethra* ou *Leyre* qui l'avoit été juſqu'alors, mais qui, livrée au oulte des faux dieux, & ſouillée par les ſacrifices humains qui s'y faiſoient tous les ans, ne pouvoit plus être le ſéjour d'un roi

(*) J'ai fait ici divers changemens & retranchemens à l'original dans des articles qui manquent d'exactitude. (*Note du Traducteur.*)

DANNEMARC

dévoué à une religion ſi jalouſe de ſa pureté. C'eſt ce même Harald dont la poſtérité régna long-temps en Dannemarc & quelque temps en Angleterre & en Norvège. Il fut le père de *Suenon*, premier roi danois d'Angleterre, & ayeul du grand Canut qui porta la puiſſance des rois de Dannemarc à un ſi haut degré. Ces derniers faits ſont certains, mais rien de plus douteux que la fondation de la cathédrale de Roſchild par ce prince, & même ſa converſion au chriſtianiſme.

Un des plus anciens tombeaux de cette cathédrale eſt celui de Suenon II, fils d'une ſœur de Canut le grand, & l'auteur de la race dite *moyenne* des rois de Dannemarc qui occupa le trône juſqu'en 1387, époque de la mort de Valdemar III. Ce dernier prince n'ayant point laiſſé de fils, la célèbre *Marguerite*, nommée la Sémiramis du Nord, lui ſuccéda, & après elle les princes qui deſcendoient de ſa ſœur juſqu'à l'avénement de Chrétien I de la maiſon d'Oldenbourg.

Marguerite eſt auſſi enterrée dans cette égliſe. Son tombeau occupe une place qui le fait remarquer au milieu de l'égliſe. Il eſt de pierre peinte en noir, & la ſtatue de la reine faite d'albâtre eſt placée au-deſſus, & de grandeur naturelle. L'inſcription qui eſt ſur ſa tombe au lieu d'être ſuivant l'uſage un long & pompeux éloge de ſes vertus, ſe borne à dire *que ce monument a été élevé par Eric ſon ſucceſſeur, à l'honneur d'une reine que la poſtérité n'honorera jamais autant qu'elle l'a mérité.* On ne pouvoit pas moins louer une princeſſe qui a autant de droits à notre vénération, & dont le règne a peu de pareils dans l'hiſtoire. Elle avoit épouſé étant très-jeune Haquin roi de Norvège, qu'elle perdit après en avoir eu un fils nommé Olaüs. — Elle eut l'habileté d'aſſurer à cet enfant la couronne de Dannemarc & celle de Norvège. Ayant enſuite été déclarée régente pendant ſa minorité, elle gouverna ces deux royaumes avec tant de prudence, de popularité & de vigueur, que ſon fils étant mort ſans laiſſer d'enfans en 1385, les états de Dannemarc la proclamèrent reine, quoiqu'il fût juſqu'alors ſans exemple qu'une femme fut montée ſur le trône. Elle obtint avec la même habileté la couronne de Norvège, & enfin elle acquit par les armes celle de Suède. Par le fameux traité d'union de Calmar, conclu en 1397, elle réunit les trois royaumes du Nord qui reſtèrent ſous ſon obéiſſance pendant tout ſon règne, malgré l'éloignement des Suédois pour le gouvernement danois. Elle

fit plus encore, car par ſa politique & ſa fermeté, elle étouffa l'eſprit de révolte & de déſobéiſſance qui avoit continuellement agité le Nord pendant les règnes précédens, & qui ſe ranima après ſa mort. Cette tranquillité plus glorieuſe ſans doute que tous ſes exploits militaires ne pouvoit être dûe qu'à l'aſcendant d'un génie ſupérieur dans un ſiècle ennemi de la paix, & où une puiſſante nobleſſe n'aſpiroit qu'à l'indépendance. Tous les ſouverains de la maiſon d'Oldenbourg qui occupent encore le trône de Dannemarc, ſont enterrés dans la cathédrale de Roſchild, excepté Jean, Chrétien II & Fréderic I.

Chrétien I fondateur de cette maiſon eſt enterré dans une petite chapelle, ſans aucun monument ni inſcription: il étoit comte d'Oldenbourg, & il dut ſon élévation au trône de Dannemarc, à ce qu'il deſcendoit par les femmes, de Eric V roi de Dannemarc. En effet à la mort de Chiſtophle III, les états de ce royaume lui déférèrent la couronne en 1448, & l'année ſuivante les états de Norvège ſe déterminèrent par une conſidération ſemblable à le reconnoître pour leur roi. Il obtint enſuite la couronne de Suède, mais il en jouit peu; il fut même en quelque ſorte obligé de l'abandonner. C'étoit un prince humain & modéré dont l'eſprit moins brillant que ſolide, étoit plus propre au gouvernement intérieur qu'à ſe ſignaler par des exploits brillans. La plupart de ſes ſucceſſeurs ſemblent avoir hérité de ſes diſpoſitions pacifiques; ils ont été des protecteurs des arts & des ſciences, & moins occupés d'entrepriſes guerrières que du ſoin de mériter l'amour & la reconnoiſſance de leurs peuples.

On voit dans la même chapelle les tombeaux de Chrétien III & de Fréderic II. Ces monumens ſuperbes ont été faits en Italie, par les ordres de Chrétien IV, & on les regarde comme des chefs-d'œuvre de ſculpture. Les ſtatues de ces deux princes ſont de grandeur naturelle, ſous un dais de marbre ſupporté par des piliers de l'ordre Corinthien: les bas-reliefs qui ſont autour du mauſolée de Fréderic II, & qui repréſentent les batailles de ce prince, ſont juſtement admirés. On n'a point érigé de tombeau à l'honneur de Chrétien IV, que M. Wraxall appelle avec raiſon le héros de l'hiſtoire danoiſe; ſon corps eſt dépoſé dans un cercueil orné de trophées exécutés en argent.

Il ſeroit trop long de parler en détail des autres ſépulchres de la

DANNEMARC

famille royale, dont la plupart ſont chargés d'inſcriptions très-prolixes; on les trouve d'ailleurs décrits très-exactement dans l'ouvrage intitulé *Marmora Danica*, de l'évêque Pontoppidan.

*Saxon* le grammairien eſt auſſi enterré, à ce que l'on croit, dans l'égliſe de Roſchild; du moins on y voit le tombeau d'un ſaxon, prévôt de cette égliſe, que l'opinion commune, peut-être mal fondée, fait regarder comme le ſaxon qui a écrit l'ancienne hiſtoire de Dannemarc, vers la fin du douzième ſiècle. Cette hiſtoire commence aux temps fabuleux & ſe termine à l'année 1186, & ne mérite une entière confiance que pour les derniers règnes voiſins du ſiècle de l'auteur. Il a écrit en latin d'un ſtyle élégant & trop poétique, mais qui peut paſſer pour une eſpèce de prodige dans l'âge barbare où l'auteur écrivoit.

Après avoir ſatisfait la curioſité qui nous avoit fait déſirer de voir les tombeaux de Roſchild, nous continuâmes notre voyage & nous paſsâmes la nuit à Ringſtedt, petite, mais jolie ville qui eſt preſque au milieu de l'isle; l'égliſe qui paſſe pour être la plus ancienne de Dannemarc, eſt un bâtiment de briques, avec deux tours quarrées peu élevées. Pluſieurs rois de Dannemarc y ſont enterrés, & leurs tombeaux ne ſont la plupart couverts que de pierres unies, & au niveau du pavé, ſur leſquelles ſont gravées quelques figures ou quelques inſcriptions latines, la plupart effacées par le temps.

Le 6 Avril. Nous pourſuivîmes notre route juſqu'à Corſoër, où l'on s'embarque pour paſſer le grand Belt, qui ſépare l'isle de Sélande de celle de Fionie. Corſoër eſt ſituée ſur une petite péninſule de la côte occidentale de la Sélande; cette ville a un bon port pour les petits vaiſſeaux, & eſt défendue par un fort qui n'a que des remparts de terre & quelque peu de canons, plutôt pour la forme que pour le ſervice. La garniſon eſt compoſée d'un petit nombre d'invalides, & on n'y remarque qu'un grenier, & la maiſon du commandant qui étoit autrefois un palais royal.

La Sélande que nous avions traverſée de Copenhague à Corſoër eſt la plus grande des isles danoiſes; elle a environ ſept cent milles de circonférence. La partie que nous avons vue eſt un pays ouvert entremêlé de jolies collines, de petits bois de hêtres & de chênes, & de pluſieurs beaux lacs. Cette isle eſt extrêmement fertile; elle produit abondamment

abondamment toute ſorte de grains ; on y trouve d'excellens pâturages, & elle eſt ſurtout fameuſe par ſa belle race de chevaux. Les champs qui paroiſſoient bien cultivés ſont en pluſieurs endroits clos de murailles de terre ; la plupart des maiſons de payſans ſont bâties de cette même eſpèce de muraille, mais blanchies, & très-peu le ſont en briques.

Le 8 Avril. Le vent étant violent & directement contraire, nous fûmes retenus deux jours à Corſoër ; quand il voulut changer nous nous embarquâmes pour l'isle de Fionie. La diſtance entre les deux caps les plus voiſins des deux côtes eſt d'environ 18 milles. Vers midi nous paſsâmes la petite isle de Spro, près de laquelle eſt un vaiſſeau de garde deſtiné à exiger le péage de tous les vaiſſeaux qui paſſent dans ce bras de mer. Spro ne contient que deux bâtimens, une jolie ferme & une petite auberge à l'uſage de l'équipage du vaiſſeau de garde. Sur le ſommet d'une hauteur d'où l'on découvre la mer de tous côtés, nous obſervâmes les ruines d'un ancien fort qui, à ce que nous dirent nos mariniers, avoit appartenu anciennement à des pirates qui trouvoient dans cette isle une retraite très-favorable à leurs vues.

Après un paſſage fort heureux d'environ quatre heures, nous débarquâmes à Nybourg, petite ville bien bâtie ſur le bord d'une baye commode dans l'isle de Fionie. Elle eſt environnée d'un rempart & d'un foſſé, & une compagnie d'invalides forme ſa garniſon. Près des remparts de la ville on voit les reſtes d'un vieux palais dans lequel naquit Chrétien II. Un hiſtorien de ce prince nous apprend que ce fut là qu'étant encore enfant, il fut porté ſur le toît de ce château par un ſinge qui le rapporta peu de temps après, ſans qu'il lui arrivât aucun accident (*).

Dans l'après midi nous arrivâmes à Odenſée capitale de la Fionie ; c'eſt une ville ſi ancienne que des auteurs danois croyent qu'elle a été fondée par Odin, la Divinité & le héros des nations gothiques. Mais je laiſſe aux antiquaires du pays le ſoin de prouver cette opinion, & je me contente d'obſerver que le nom de cette ville ſe trouve dans les plus anciennes annales de la nation, & que c'étoit déjà une ville conſidérable avant que Copenhague exiſtât. Une partie ſeulement de la ville eſt

(1) Svaning, Vit. Chriſt. II., Tome II.

DANNEMARC

nouvellement bâtie. On y compte environ cinq mille deux cent habitans qui font quelque commerce en grains & en cuirs. Ces cuirs ſont fort eſtimés, & l'on croit que leur bonne qualité eſt dûe à celle de l'eau de la rivière qui ſert à les préparer. La plus grande partie des cuirs employés pour l'uſage de la cavalerie danoiſe ſe fabrique dans cette ville.

Odenſée eſt le ſiége d'un évêque, &, c'eſt le plus riche du Dannemarc après celui de Copenhague. Il y a auſſi dans cette ville une école fondée par la célèbre reine Marguerite, où l'on inſtruit gratuitement un certain nombre d'écoliers. On leur donne outre cela une ſomme d'argent annuellement. D'autres fondations de ce genre ont été faites par des particuliers. Il y a en tout ſoixante-quinze écoliers ainſi défrayés, depuis l'âge de ſix ans à celui de ſeize. A cet âge ils ſont reçus dans un collége ſupérieur fondé par Chrétien IV, & qui a été perfectionné & augmenté par la libéralité du baron Holberg, ſavant danois qui protégeoit les lettres avec autant de zèle qu'il les cultivoit. Ce collége a depuis perdu beaucoup de ſon luſtre, & quand je paſſai on n'y comptoit que huit étudians.

La cathédrale eſt un grand & vieux bâtiment de briques qui n'a rien de remarquable que quelques tombeaux. On y voit entr'autres ceux du roi Jean & de ſon fils Chrétien II ou Chriſtierne.

Jean monta ſur le trône en 1481 à la mort de ſon père Chrétien I. Et lorſque l'union de Calmar fut renouvellée en 1497 il obtint la couronne de Suède, mais les Suédois ne l'en laiſsèrent pas jouir longtemps. Il mourut en 1513, exhortant dans ſes derniers momens avec beaucoup de force ſon fils Chrétien II à ſe montrer plus digne du trône qu'il lui laiſſoit; mais ces exhortations tardives furent très-inefficaces, & il eut été bien plus à ſouhaiter qu'il eût pourvu de bonne heure à ſon éducation; ſa négligence à cet égard eut les plus fâcheuſes ſuites, & elle eſt ſans doute une tache à la mémoire de ce prince d'ailleurs eſtimable, à qui on ne reprocha que quelques actes de violence, effets de la mélancolie à laquelle il étoit ſujet.

Son fils le cruel & infortuné Chrétien II eſt enterré près de ſon père ſous une pierre unie peu élevée qui ne porte aucune inſcription. Il étoit né à Nybourg en 1481, & il donna de bonne heure des preuves d'un eſprit vif & intelligent. Avec une bonne culture ce prince & ſes

ſujets en auroient recueilli d'heureux fruits. Il fut négligé & tout le contraire arriva. On le confia à un petit bourgeois de Copenhague, & enſuite à un maître d'école chez leſquels il fut en penſion, & apprit avec d'autres enfans à chanter très-bien au chœur; il ſe diſtingua même des autres écoliers dans ce pieux exercice. Après cela on lui donna un précepteur allemand, ſavant & pédant, ſous lequel il apprit le latin, mais en même temps il prit un goût décidé pour la mauvaiſe compagnie; il partageoit ſes amuſemens, & ſes inclinations, & aſſocié avec des perſonnes de cet ordre il ſe livroit à toute ſorte d'excès. DANNEMARC

Quand il eut atteint l'âge de dix-huit ans il ſecoua enfin toute eſpèce de joug, & dégoûté des études pédantes qu'on l'avoit forcé de faire, il chercha dans la guerre une occupation plus conforme à ſon génie. Une révolte qui s'étoit déclarée en Norvège lui fournit une occaſion de ſe ſignaler, & il ne manqua rien à ſes ſuccès que d'uſer de la victoire avec modération.

Pendant ſon ſéjour dans ce royaume il avoit eu occaſion de faire un tour à Bergue, où le commerce attire des hommes de toutes les nations. Ce fut là qu'il prit une violente paſſion pour une jeune hollandoiſe nommé Dyveke qui tenoit une auberge dans cette ville avec ſa mère Sigebritte. Ces deux femmes étoient nées à Amſterdam dans la plus baſſe condition. Mais la nature avoit donné à Dyveke la beauté qui ſoumet d'abord tout à ſon empire, & le talent de gouverner les eſprits qui rend durable l'empire de la beauté.

Ces deux femmes & un homme de leur trempe, Dideric Slagheck eurent pendant long-temps la principale part à ſa confiance. Celui-ci avoit été barbier en Weſtphalie ſa patrie. Sigebritte ſa parente le donna au roi qui en fit ſon favori & ſon miniſtre, le nomma évêque en Suède, enſuite archevêque & primat en Dannemarc, & le fit enfin brûler vif pour lui avoir donné de mauvais conſeils.

Pendant les premières années de ſon règne qui commença en 1513, ſon gouvernement mérita beaucoup d'éloges. Il publia même à diverſes repriſes des loix pleines de ſageſſe & d'humanité. Elles avoient pour but d'adoucir la condition des payſans que les nobles traitoient en eſclaves; il leur défendoit de les vendre, comme c'étoit leur uſage; il permettoit même à ces malheureux de changer de demeure & d'aller s'établir

DANNEMARC

ailleurs quand ils étoient injuſtement traités. Il défendoit aux eccléſiaſtiques d'acquérir de nouveaux fonds de terre, de recevoir d'autres legs que ceux qui leur ſeroient faits en argent, il obligeoit à la réſidence ceux qui avoient cure d'ame, il réprimoit leur luxe. Il décernoit des peines ſévères contre tous ceux qui pilloient les effets naufragés, & ordonnoit que les malheureux à qui ils appartenoient fuſſent ſecourus & protégés efficacément. Heureux ce prince & ſes peuples ſi des ſoins pareils avoient occupé toute ſon activité & ſon ambition !

Ses entrepriſes furent d'abord couronnées des plus brillans ſuccès. Il étendit les bornes de ſon pouvoir en Dannemarc & en Norvège. Il conquit la Suède, & en fut même déclaré ſouverain héréditaire. Mais il ne ſut point uſer avec ſageſſe de ſa bonne fortune. Enivré de ſes faveurs il ſe permit les actes de la plus grande tyrannie. L'horrible maſſacre de Stockholm dans lequel il fit paſſer au fil de l'épée ſix cent perſonnes de la première nobleſſe, ſous prétexte qu'elles avoient mérité la mort par leur rébellion & au milieu des fêtes de ſon couronnement, excita un ſoulèvement ſi général, que dès que Guſtave-Vaſa eut donné le ſignal de la révolte elle s'étendit en un moment dans toute la Suède, & même en Dannemarc, où une grande partie de ſes ſujets n'étoient pas moins irrités contre lui. Enfin les états de ce royaume le dépoſèrent formellement, & déférèrent la couronne à ſon oncle Fréderic duc de Holſtein. Chrétien eut pu ſans doute ſoutenir encore ſes droits par la force. Il lui reſtoit un parti & des eſpérances d'être ſecouru ; il avoit prouvé dans d'autres occaſions qu'il ne manquoit pas de courage perſonnel, mais par une de ces inconſéquences qui étoient dans ſon caractère, au moment où les Danois s'attendoient à toutes les horreurs d'une cruelle guerre civile, il abandonna en quelque ſorte ſa propre cauſe, s'embarqua à Copenhague avec ſa femme, ſes enfans, ſes effets les plus précieux, & fit voile pour les Pays-Bas où il n'arriva qu'après avoir eſſuyé de grandes pertes & de plus grands périls. On raconte que Sigebritte qui le gouvernoit encore, le conſoloit dans ce paſſage de la perte de ſa couronne par l'eſpérance de la place de bourguemaître à Amſterdam, qu'il ne pouvoit manquer, diſoit-elle, d'obtenir par le crédit de Charles-Quint ſon beau-frère.

Chrétien attendoit de ce prince des ſecours pour remonter ſur le

trône. Ses ſollicitations furent long-temps infructueuſes. Enfin il ſe procura une flotte & une armée avec leſquelles il fit une deſcente en Dannemarc. Mais cette entrepriſe échoua, il fut vaincu par les troupes de ſon neveu Fréderic, & conduit priſonnier au château de Sonderbourg dans l'isle d'Alſen qui dépend du duché de Sleswick. DANNEMARC

Ce fut là que ce malheureux prince ſe vit renfermé avec un nain pour toute compagnie, dans un lugubre donjon dont la porte fut auſſitôt murée, & où il n'y avoit qu'une ſeule fenêtre pour y répandre un peu de jour & communiquer avec ceux qui étoient chargés de le nourrir. La rigueur d'une ſi dure captivité fut encore augmentée par la mort du prince Jean ſon fils unique qui mourut dans ſa quinzième année, & le jour même où Chrétien perdoit ſa liberté. Ce coup lui fut infiniment ſenſible & le plongea dans le plus profond découragement.

Après avoir fait quelques tentatives inutiles pour obtenir du ſoulagement à ſon ſort par l'entremiſe de l'Electrice Palatine ſa fille, & de l'empereur Charles-Quint ſon beau-frère; après avoir perdu ſucceſſivement ſon nain, & un vieux ſoldat qu'on lui avoit donné pour le remplacer, & qui l'amuſoit par les récits de ſes vieilles guerres; après avoir paſſé onze années entières enfermé dans cette triſte cellule, il obtint enfin à la prière de Charles-Quint un logement plus commode dans le même château; on lui forma une maiſon ſur un pied convenable, on lui permit de ſortir quelquefois, d'aſſiſter en public au ſervice divin, & de prendre le plaiſir de la chaſſe. (Tout cela eut lieu ſous le règne de Chrétien III, prince généreux & humain). Mais ces adouciſſemens à ſon ſort ne pouvoient lui faire oublier ce qu'il avoit perdu. On remarquoit ſouvent qu'au milieu même de ſes amuſemens il lui arrivoit de fondre en larmes, de ſe jeter par terre, & de ſe livrer aux excès de la plus violente douleur.

Il paroît cependant que l'âge & les réflexions lui inſpirèrent enfin des ſentimens plus raiſonnables, & qu'il ſe réſigna parfaitement à ſa deſtinée vers la fin de ſa vie. Chrétien III la lui rendit auſſi douce que les circonſtances pouvoient le permettre. Il le fit tranſporter au château de Callundbourg en Sélande qui avoit été ſon ſéjour favori. Il alla l'y voir lui-même, lui parla avec tous les égards que les hommes généreux ont pour les infortunés, & lui promit de le faire jouir de tout ce qui pourroit

DANNEMARC

contribuer à adoucir ſes malheurs. Chrétien II fut extrèmement touché de ce bon traitement. Il s'écria dans un tranſport de joie, qu'*il ſembloit qu'on l'avoit rappelé de la mort à la vie.* Et en effet on lui tint exactement parole; on n'oublia rien pour lui rendre une exiſtence agréable, & il fut ſi reconnoiſſant envers Chrétien III à qui il la devoit, & étoit devenu ſi ſenſible qu'on prétend que ce fut la nouvelle de la mort de ce prince qui hâta la ſienne. Il termina ſa carrière en 1559 âgé de 78 ans. « Il en avoit vécu dix ſur le trône, neuf dans l'exil, & vingt-ſept » dans la captivité. Comme il avoit abuſé de la bonne fortune, ajoute » M. Mallet, il ne ſut point ſoutenir la mauvaiſe; il fit voir dans tous » les états que ſon ame manquoit de force, de généroſité & d'élévation. » Après ſes premières diſgraces il ne put jamais regagner l'affection des » peuples, malgré ce penchant qu'ils ont toujours à regretter leurs » anciens maîtres, & à s'intéreſſer pour les princes malheureux. Il y a » eu beaucoup de rois plus coupables & qui ont infiniment plus affligé » l'humanité ſans laiſſer un nom auſſi odieux. Il expia même une partie » de ſes fautes par le bien qu'il fit, mais ſon caractère reſta toujours » ſuſpect & avili, & il éprouva qu'un prince pour qui on n'a plus » d'eſtime eſt perdu ſans reſſource dès qu'il n'inſpire plus de crainte (1).

Le 9 Avril nous arrivâmes à Aſſens, ville ſituée ſur le petit Belt; c'eſt-à-dire, ſur le bras de mer qui ſépare l'isle de Fionie du continent. Cette isle qui a 340 milles de tour eſt d'une grande fertilité. On en exporte annuellement pour la Norvège de l'orge, de l'avoine, du ſeigle & des pois (*). Le pays eſt ouvert & préſente partout de petites collines fort agréables. Les côtes ſont en général baſſes & ſablonneuſes.

L'endroit où l'on paſſe le petit Belt peut avoir neuf milles de largeur. Nous y reſtâmes cinq heures à cauſe du vent contraire, & nous deſcendîmes à Arroë-Sund dans le duché de Sleswick près de la petite isle d'Arroë.

(1) Hiſtoire de Dannemarc, Tom. III, p. 5.

(*) Cette importation pour la Norvège & la Suède ſe monte annuellement à plus de 100000 tonneaux. On recueille auſſi beaucoup de miel dans cette isle, dont les habitans font de l'hydromel fort recherché des étrangers. Elle eſt fort peuplée, & on y compte au-delà de cent terres nobles. (*Note du Traducteur.*)

Le 11 nous traversâmes plusieurs villes petites, mais jolies & bien situées sur des baies de la mer Baltique. La plus remarquable étoit Flensbourg, ville qui fait un grand commerce, surtout avec les Indes Occidentales. Les habitans possèdent au moins deux cent vaisseaux ; ils vont aussi en Norvège acheter du poisson salé qu'ils portent dans la Méditerranée. Ils chargent dans les ports de cette mer des vins & des fruits pour la Hollande & les côtes de la Baltique. DANNEMARC

Le duché de Sleswick qui fait partie du royaume de Dannemarc est séparé du Holstein, qui est une province de l'empire, par la rivière d'Eyder. La ville de Sleswick, capitale de ce duché, est bâtie irrégulièrement & fort longue ; on y compte près de 6000 habitans. Les maisons sont de briques, & comme toutes celles du pays ressemblent par leur construction & leur propreté à celles de Hollande. Les habitans s'habillent aussi à la manière des Hollandois, & plusieurs parlent leur langue, quoique les langues ordinaires du pays soient l'allemand & le danois.

Tout auprès de la ville de Sleswick est le vieux château de Gottorp où demeuroient autrefois les ducs de Holstein. A présent c'est la résidence du prince Charles de Hesse-Cassel qui a épousé la princesse Louise, sœur du roi de Dannemarc, & qui est gouverneur des duchés de Sleswick & de Holstein. Ce château est un grand bâtiment de briques environné d'un rempart & d'un fossé. Il a donné son nom à la branche des ducs de Holstein formée par Adolphe, troisième fils de Fréderic premier, roi de Dannemarc, de qui descendent le grand-duc de Russie & le roi de Suède.

La partie de ce duché que nous traversâmes paroît bien cultivée. C'est un pays en général uni & ouvert, mais qui offre de temps en temps des payſages variés par des bruyères, des champs, des prairies closes de haies vives, & entremêlées de forêts de hêtres & de chênes. Les maisons des payſans ont l'air fort propre.

Nous vîmes aussi en passant des rangs de maisons bâties dernièrement aux frais du roi pour recevoir des colons qu'on y a appelés. Ces maisons sont spacieuses, & ressemblent à celles qu'on voit en Westphalie ; elles contiennent sous le même toît une grange fort vaste, & des étables des deux côtés. A une extrémité est le logement de la famille. On donne à chaque famille une charrue, des chariots, & les autres instrumens néces-

DANNEMARC

faires à l'agriculture, deux chevaux & une paie en argent pendant trois ans.

A vingt milles environ de la ville de Sleſwick, nous ſortîmes de ce duché, & ayant paſſé l'Eyder à Rendsbourg nous nous trouvâmes dans le duché de Holſtein. Le vers latin,

*Eydora Romani terminus Imperii.*

gravé ſur une porte de la ville eſt relatif à cette limitation qui eſt très-ancienne, quoiqu'il n'y ſoit queſtion que de l'empire germanique qu'il plaît aux Allemands d'appeler romain.

On regarde Rendsbourg comme la meilleure fortereſſe qu'il y ait dans les états du roi de Dannemarc. Il n'y a qu'environ trois mille ſix cent habitans dans la ville, & leur commerce doit être bien borné puiſqu'ils ont à peine trois vaiſſeaux. Mais elle deviendra bientôt une ville importante, parce que le canal de Kiel ne peut manquer de lui procurer un grand commerce. La dernière écluſe ſera conſtruite à Rendsbourg. La rivière d'Eyder eſt navigable pour de grands vaiſſeaux juſques auprès de cette ville. Ceux qui le ſont moins peuvent y arriver & décharger leurs marchandiſes ſur ſes quais. La marée qui y monte de près de quatre pieds apporte du ſable dans ce canal, & on y tient des machines flottantes qui ſont continuellement occupées à le nettoyer.

Les environs de Rendsbourg ne ſont preſque que des landes ſans aucune culture. Mais en approchant de Kiel nous trouvâmes vers la mer des collines & un terrain plus fertile. Nous paſsâmes entre deux lacs, & traverſant de nouveau l'Eyder qui n'eſt là qu'un ruiſſeau coulant d'un de ces lacs dans l'autre, nous arrivâmes le ſoir à Kiel. Cette ville & le pays qui en relève faiſoit partie des états de la maiſon de Holſtein-Gottorp, & appartenoit à l'empereur Pierre III chef de cette maiſon. En 1773 l'impératrice de Ruſſie le céda au roi de Dannemarc en échange des comtés d'Oldenbourg & de Delmenhorſt, qu'elle donna à Fréderic-Auguſte de Holſtein-Gottorp évêque de Lubeck. Ces comtés furent érigés à cette occaſion en duchés par l'empereur. Par le moyen de cet échange très-avantageux au Dannemarc le roi poſsède aujourd'hui tout le duché de Holſtein, & le canal par lequel on ſe propoſe de joindre la mer Baltique avec l'Océan ſera tout entier dans ſes états.

Il

Il y a à Kiel une univerſité fondée en 1665 en faveur des ſujets allemands des duchés, par le duc Chrétien Albert. Elle a été conſidérablement augmentée par le roi régnant. On y compte 24 profeſſeurs & environ trois cent étudians.

La ville eſt bâtie dans une petite preſqu'isle à l'extrémité d'une baie de la mer Baltique, & ſon port eſt des plus commodes pour les plus grands vaiſſeaux. C'eſt déjà une des villes les plus commerçantes du Holſtein, & elle le ſera bien davantage quand le canal qui doit joindre les deux mers ſera achevé.

Cette navigation s'opérera par le moyen d'un canal & de la rivière d'Eyder, qui paſſe à Rendsbourg & va ſe perdre à Tonningen dans la mer d'Allemagne. Le canal commence à trois milles au nord de Kiel, à l'embouchûre d'un ruiſſeau qui ſéparoit ci-devant le Sleswick du Holſtein, & il formera ainſi une nouvelle limite entre ces duchés. De l'endroit où il commence juſqu'à la dernière écluſe qui eſt à Rendsbourg il y a 27 milles d'Angleterre, mais comme l'Eyder eſt navigable environ ſix milles & trois quarts au-deſſus de Rendsbourg, & a beſoin ſeulement d'être creuſé en quelques endroits, il ſuffit d'ouvrir un canal dans une longueur de vingt milles & demi pour former une communication entre les deux mers.

On a commencé à y travailler en Juillet 1777, & au mois d'Avril 1779 quand je l'examinai il étoit déjà fait dans une étendue de ſix milles, & on comptoit que tout l'ouvrage ſeroit achevé en 1784. On ſuppoſe qu'il coûtera tout fini deux cent mille liv. ſterl. Dans le point le plus élevé d'où l'eau coule dans des directions oppoſées, c'eſt-à-dire, vers l'océan & vers la mer Baltique, il faut creuſer à cinquante pieds de profondeur. La hauteur perpendiculaire de ce point au-deſſus du niveau de la mer Baltique eſt de vingt-cinq pieds ſix pouces. Au-deſſus de l'océan de vingt-trois pieds. Les vaiſſeaux ſeront élevés au moyen de ſix écluſes. La coupure aura cent pieds de largeur par le haut, & cinquante-quatre en bas, les écluſes vingt-ſept pieds de largeur & cent de longueur, la plus grande profondeur de l'eau ſera de dix pieds. L'Eyder & les lacs voiſins fourniront l'eau néceſſaire. Des vaiſſeaux d'environ cent vingt tonneaux pourront naviger dans ce canal.

Il ſuffit de jeter les yeux ſur une carte de Dannemarc pour ſe con-

DANNEMARC

vaincre de l'utilité de cette entrepriſe. Juſqu'ici les plus petits vaiſſeaux qui partent de quelque port de Dannemarc pour aller dans l'Océan doivent faire le tour de la preſqu'isle de Jutlande, & peuvent être long-temps retenus par des vents contraires. Cette navigation eſt ſujette à tant d'inconvéniens que les marchandiſes qu'on embarque à Copenhague pour Hambourg, ſont ordinairement envoyées ſeulement juſqu'à Lubeck, d'où on les tranſporte par terre à Hambourg. Au moyen du canal les vaiſſeaux d'un certain port pourront paſſer immédiatement de la mer Baltique dans l'Océan, & arriver avec leur charge dans le port de Hambourg, ou même dans les ports de la Hollande, qui en temps de guerre tire beaucoup de ſucre & d'autres marchandiſes des Indes occidentales par le Dannemarc.

Le 12 Avril. Après avoir examiné le canal & la ville de Kiel nous continuâmes notre route, & après avoir fait environ dix-huit milles nous nous trouvâmes dans un village dont la ſituation eſt fort belle, entre deux lacs, au milieu d'un pays dont la vue a quelque choſe de *romantique*, & qui eſt entremêlé de bois de hêtres & de chênes. Le plus grand de ces lacs eſt celui de Plœn dont les bords ſont ornés par la ville de Plœn. C'eſt la capitale du duché de même nom qui eſt échu au roi de Dannemarc en 1761, lorſque le duc Fréderic-Charles mourut ſans enfans mâles. Les ducs de Plœn deſcendoient d'un fils de Chrétien III roi de Dannemarc. Leur château ſitué au milieu de la ville ſur un terrain élevé qui domine le lac forme l'aſpect le plus pittoreſque.

Le lendemain nous traversâmes dans la matinée un pays inégal & varié, abondant en pâturages, en champs & en bois, & après une route de quelques milles nous ſortîmes des états du roi de Dannemarc & nous arrivâmes à midi à Lubeck.

En parcourant la Suède & le Dannemarc, j'obſervai avec beaucoup de curioſité & d'attention pluſieurs de ces groſſes pierres rangées en cercles réguliers qu'on rencontre fréquemment, non-ſeulement dans ces deux pays, mais auſſi dans le nôtre. Je vais conformément au plan de cet ouvrage décrire ceux de ces cercles que j'ai obſervés; je propoſerai enſuite quelques remarques ſur leur origine & leur deſtination.

J'obſervai dans la province de Veſtro-Gothie, entre Kalunge & Lidkioping, ſur le ſommet d'une colline, deux maſſes informes de granit rouge

élevées des deux côtés du grand chemin. La plus grande avoit quinze pieds de hauteur & cinq empans & demi de largeur. L'autre n'avoit que douze pieds de haut, ſix empans de largeur, & l'une & l'autre n'avoient que quatre pouces d'épaiſſeur. DANNEMARC

Dans une plaine près de Runneby dans la province de Blekinge j'obſervai pluſieurs rangs de pierres placées debout & formant divers cercles qui ſe rapportoient tous manifeſtement à un même objet. Je comptai au moins dix de ces cercles, & parmi ceux qui étoient le mieux formés j'en obſervai un compoſé de huit pierres dont le diamètre étoit de cinq pas, un autre compoſé de dix pierres avoit ſept pas de diamètre. Le plus grand nombre des pierres avoit entre deux & quatre pieds de hauteur. La plus élevée de toutes ne paſſoit pas dix pieds.

Il y a auſſi près de Skillinge à une poſte de Carlſcrona pluſieurs monumens du même genre ſur un rocher élevé, diſpoſés en pluſieurs ovales & cercles. La plus grande partie eſt de pierres brutes, un petit nombre eſt de pierres taillées plates & larges, d'autres reſſemblent à des eſpèces de piliers rendus pointus par le bout d'une manière très-groſſière. Au ſommet du roc pluſieurs rangs concentriques renferment un eſpace d'environ dix pieds de diamètre, au centre duquel ſont deux pierres plates de trois pieds de haut, placées ſur les côtés, & entre ces deux pierres on voit un vieux tronc d'arbre à demi détruit, qui eſt le reſte d'un arbre autrefois planté dans ce lieu. Il me parut que c'étoit un chêne, & un partiſan du ſyſtème qui veut que ces cercles de pierres ſoient des reſtes du culte des Druïdes, pourroit avec un peu d'imagination conſidérer ce chêne comme ayant été le *chêne central*, en cas qu'on puiſſe ſuppoſer que la religion des Druïdes ait jamais été connue dans cette partie du nord. La plus grande de ces pierres avoit environ douze pieds de haut. Au midi du même village il y a de pareils reſtes de l'antiquité dont le plus élevé a dix-huit pieds, & nous obſervâmes preſque partout en Suède de ſemblables monumens.

Dans les isles danoiſes, dans le Sleswick & le Holſtein, ces cercles ne ſont pas moins communs qu'en Suède, mais les pierres n'étoient pas d'une groſſeur conſidérable; je n'en vis que fort peu qui euſſent plus de ſix ou ſept pieds. J'en obſervai dans un endroit deux qui étoient aſſiſes ſur le côté, & qui portoient un roc informe poſé horiſontalement. Voici

DANNEMARC

la deſcription d'un de ces monumens telle qu'elle ſe trouve dans le journal du colonel Floyd.

« A trois ou quatre milles de Corſœr, à l'extrémité d'un bois qui eſt » ſur un cap, j'obſervai un des plus parfaits de ces anciens monumens. » C'étoit un monticule de terre au ſommet duquel étoient placés à de » petites diſtances de grands rochers coniques de granit, qui enfermoient » un eſpace ovale fort étendu. Dans le centre, & ſur le point le plus » élevé, une maſſe énorme & informe de granit étoit poſée horiſontale- » ment ſur quatre autres pierres preſque enterrées. Au ſommet d'un » autre monticule voiſin étoit une autre groſſe pierre placée de la même » manière ſur quatre autres; j'y remarquai quelques reſtes de foſſés & » de coupures, mais les brouſſailles qui couvroient ce lieu, & la nuit qui » approchoit ne me permirent pas d'en ſuivre la direction ».

J'ai fait ſouvent des queſtions au ſujet de ces monumens dans diverſes provinces de Suède. Les payſans les appeloient des *pierres gothiques*, & c'étoit une tradition générale parmi eux qu'elles avoient été élevées par les Goths, c'eſt-à-dire, dans leurs idées, par des géans qui habitoient autrefois leur pays. Je ne puis m'empêcher d'obſerver que nous avons en Angleterre pluſieurs monumens ſemblables, comme celui des pierres de Rol-rich près de Burford dans le comté d'Oxford, celui de la tête de ſerpent de Overton-temple, décrit par Stukeley, ceux qui ont été deſſinés dans les antiquités de Cornouailles par Borlaſe. Le rang circulaire dont M. Pennant a donné le deſſin dans ſon tour d'Ecoſſe, ſemble ſe rapprocher le plus par ſa forme de ceux que j'ai obſervés en Suède & en Dannemarc. Je dois obſerver encore qu'Olaüs Wormius (ſavant antiquaire danois) & d'autres auteurs ſe ſont permis une bien grande exagération, quand ils ont voulu établir quelque reſſemblance entre l'énorme monument de *Stone-Henge* (près de Salisbury en Angleterre) & les petits reſtes d'antiquité qu'on trouve dans le nord, & qu'ils ſe ſont encore plus trompés quand ils ont voulu conclure de cette reſſemblance imaginaire, que le monument de Stone-Henge étoit l'ouvrage des Anglo-Saxons ſortis des royaumes du nord (*).

(*) Ce monument prodigieux qu'on a peine à regarder comme l'ouvrage des hommes, a donné lieu à beaucoup de conjectures & d'hypothèſes que M. Coxe

DANNEMARC

L'origine & la deſtination de ces monumens ont donné lieu à des diſputes ſans fin parmi les ſavans. Chacun les attribue à une nation & à une religion ſelon que ſon hypothèſe favorite s'en accomode le mieux. Ainſi on les trouve déſignés dans différens auteurs ſous le nom de monumens Celtiques, Pictes, Cambriens, Gothiques, Danois (1), Saxons. D'autres les attribuent uniquement aux Druïdes; ce qui eſt fort commode pour abréger les recherches & cacher ſon ignorance.

Quoique ces monumens ſoient indubitablement très-anciens & par cela même ſe dérobent à toutes nos recherches, cependant l'hiſtoire nous autoriſe à croire qu'ils n'ont pas eu tous la même deſtination. Quelques-uns devoient ſervir à conſerver le ſouvenir d'un événement important; d'autres étoient des tombeaux; la plupart marquoient un lieu deſtiné au culte, ou en étoient les objets (2).

Dans les premiers âges du monde nous trouvons qu'on élevoit des pierres dans ces diverſes vues, & que cet uſage a été celui de différentes nations. Il ſeroit ſuperflu d'en donner ici la preuve. Je renvoie le lecteur aux traités de Borlaſe ſur les monumens de cette eſpèce qui ſe trouvent dans notre pays, comme à ce qu'il y a de meilleur ſur ce

---

rapporte, & qu'il croit toutes erronées & inſuffiſantes. Tout ce qu'il conclud des recherches de leurs auteurs, c'eſt que c'eſt un monument de la plus haute antiquité, & qui appartient à des temps auxquels ni l'hiſtoire ni la tradition ne peuvent atteindre, & ſur l'origine duquel nous ſommes hors d'état de rien dire de certain. (*Note du Traducteur.*)

(1) Olaüs Wormius ſuppoſe que tous les monumens de cette eſpèce, qu'on trouve dans les isles Britanniques, ſont l'ouvrage des Danois. Mais c'eſt-là un effet des préjugés nationaux, car ils exiſtoient dans ces isles avant que l'hiſtoire faſſe aucune mention des Danois.

(2) On trouve chez les anciens payens pluſieurs exemples d'un culte rendu à des pierres, & il paroît que ce culte n'a pas été inconnu aux nations du Nord. J'en citerai un tiré d'une ancienne chronique d'Islande, *Kriſtni Saga*, page 13. Avant que les Islandois euſſent embraſſé la foi chrétienne, ils alloient adorer à Gilia une pierre, dans laquelle ils croyoient qu'habitoit leur génie tutélaire.

# *AVERTISSEMENT.*

# AVERTISSEMENT.

LA ſituation de ce royaume n'invite pas les étrangers à y voyager. Il n'eſt ſur le chemin d'aucun pays, d'aucune ville remarquable. Il n'eſt plus depuis long-temps le ſéjour de ſes maîtres; ainſi il n'y a point de cour qui puiſſe engager par l'attrait des plaiſirs, ou par l'eſpérance de la fortune à tenter un long & pénible voyage. Il eſt vrai que les Anglois, les Hollandois, les habitans de pluſieurs villes de la Baſſe-Allemagne ont de grandes liaiſons avec les Norvégiens; mais ce ne ſont que des liaiſons de commerce. Ils fréquentent leurs ports, ne pénétrent point dans le pays, ne ſongent guères à l'étudier, & encore moins à le décrire, & s'en retournent auſſi-tôt que leurs affaires ſont finies. Rien de plus rare qu'un voyageur qui va par terre en Norvège, & parcourt ce royaume uniquement pour ſatisfaire ſa curioſité.

Il eſt réſulté néceſſairement de-là que la Norvège eſt un des pays de l'Europe les moins connus, & ſur leſquels on trouve le moins de lumières dans les livres, en proportion de ſon importance, de ſa vaſte étendue, des choſes curieuſes qu'il renferme, & du mérite de la nation. Celle-ci ſeroit même dans le cas de ſouhaiter qu'on ſe fût borné à ne pas la connoître; car on a ſup-

pléé, comme c'eſt l'ordinaire, à ce qu'on ignoroit, par des erreurs & des menſonges.

Je ne connois en françois aucune relation de la Norvège qui mérite la moindre attention. Ce qu'on trouve dans cette langue ſur ce pays, dans des ouvrages qui avoient le Dannemarc pour objet principal, ſe réduit à quelques pages, à quelques faits tronqués, ou à de ſimples ouï-dire, le plus ſouvent très-peu fondés.

Cette conſidération m'a engagé à préſenter avec moins de défiance le petit ouvrage qu'on va lire. Il pourra ſuppléer juſques à un certain point au ſilence des auteurs de qui on eût pu attendre une deſcription plus complète. A la vérité, le voyage que j'ai fait en Norvège eſt déjà ancien, & le pays a pu changer dès-lors à bien des égards. D'ailleurs, ce voyage eſt borné à quelques provinces méridionales, & enfin je l'ai fait dans un âge où l'on n'eſt point encore en état de bien juger d'un grand nombre de choſes; mais auſſi je ne le préſente point tel que je le trouve dans les lettres que j'écrivis ſur les lieux à un de mes amis. Un long ſéjour en Dannemarc & des liaiſons avec des perſonnes très-inſtruites m'ont mis en état de rectifier mes propres obſervations, de les étendre, d'y ſuppléer. C'eſt donc le réſultat de ces obſervations, & de ce travail continué à diverſes repriſes que je préſente aujourd'hui au public. Je lui conſerverai la forme épiſtolaire qu'il a eue dès le commencement. On excuſera mieux

dans une lettre la négligence avec laquelle ce voyage eſt écrit; les réflexions quelquefois haſardées, & ſurtout les digreſſions fréquentes que je me ſuis permiſes.

J'ai voulu ſuppléer au ſilence de M. Coxe, qui, dans ſon ouvrage, nous fait connoître tous les royaumes du Nord, excepté celui-ci. Je ſens que pour ſuivre ſon plan & l'imiter, il m'eût fallu, outre le ſecours de ſon ſavoir & de ſes talens, des connoiſſances plus approfondies de mon ſujet. Mais en attendant de cet auteur, ou d'un autre, quelque choſe de complet, on pourra du moins trouver dans ma relation quelques détails intéreſſans ſur l'exactitude deſquels on pourra compter.

Au déſir de voir un pays ſingulier & nouveau pour moi, ſe joignoit celui de me mettre en état de parler de la Norvège avec connoiſſance de cauſe dans l'hiſtoire de Dannemarc que je venois d'entreprendre. La Norvège fait depuis long-temps une partie ſi conſidérable de la monarchie danoiſe, qu'il me paroiſſoit indiſpenſable de la connoître au moins dans ſes rapports principaux à la politique, au commerce, au caractère des habitans, &c. Des perſonnes diſtinguées par leurs lumières & par leur rang, qui avoient bien voulu approuver le projet d'écrire en françois une hiſtoire de Dannemarc, approuvèrent ce voyage, & le facilitèrent avec la même bonté. Je ne puis m'empêcher de nommer à cette occaſion M. le comte de Moltke, grand-maréchal de la cour, & M. le comte de Bemſtorff, miniſtre d'état qui ſecondoient

avec tant de zèle, d'intelligence & de bonté, les vues d'un prince, auquel on ne propoſa jamais aucune entrepriſe utile ſans éprouver les effets de ſa protection la plus marquée. Avec cette approbation reſpectable, & des lettres de recommandation pour des perſonnes qui pouvoient m'être les plus utiles, je partis de Copenhague le 8 Juin 1755., & j'arrivai le même jour à Elſeneur ſur les bords du détroit du Sund.

# VOYAGE

*EN*

# NORVÈGE.

J'ARRIVAI à Elſeneur de bonne heure, & je me hâtai de profiter du reſte de la journée pour me promener au bord de la mer; le ſpectacle de ce fameux détroit (1) a quelque choſe de magnifique. Il eſt bien rare dans cette ſaiſon où la mer eſt libre d'en jouir pendant quelques heures ſans le voir animé par le paſſage d'un grand nombre de vaiſſeaux qui entrent dans la mer Baltique ou qui en ſortent. Et on comprend ſans peine que cela doit être, puiſqu'il paſſe par le détroit du Sund environ huit mille vaiſſeaux annuellement. Si l'on prend le moment où le vent



(1) Le *détroit* du Sund, c'eſt-à-dire, la partie la plus étroite du Sund qu'on traverſe ordinairement pour aller de Dannemarc en Suède, eſt entre les villes d'Elſeneur & d'Elſingbourg. Le *canal* du Sund s'étend au midi de ces deux villes entre la Scanie, aujourd'hui province de Suède, & l'isle de Sélande, en Dannemarc dans une longueur d'environ 20 lieues, & va toujours en s'élargiſſant. Rien de plus commun que les mépriſes & la confuſion dans laquelle les auteurs de livres de géographie & de voyages ſont tombés faute de diſtinguer le détroit du Sund, proprement dit, d'avec le canal du Sund.

NORVEGE.

change, après avoir soufflé long-temps dans la même direction, tous les vaisseaux que ce vent avoit retenus au-dessus ou au-dessous du détroit en profitent pour continuer leur route, & on peut voir alors dans l'espace de peu d'heures deux à trois cent vaisseaux passer sous ses yeux dans un canal qui n'a pas une lieue de largeur (1). D'un côté ce sont les rivages de Sélande, la ville d'Elseneur, le beau château de Cronembourg, des villages, des parcs, de belles prairies, des maisons de plaisance de princes & de particuliers; de l'autre, les côtes moins peuplées, mais pittoresques de la Scanie, avec Elsingbourg & la tour de son vieux château. Dans l'éloignement on voit s'élever au sud, entre les deux rivages, la petite isle de Hveene, si célèbre par le château d'Uranibourg, & les belles observations de Tycho-Brahé. A peine existe-t-il aujourd'hui quelques ruines d'un établissement qui devoit être éternel; & elles rappellent peut-être même plutôt les tristes effets de l'envie que les découvertes sublimes de ce grand homme.

Ce qui relève, à mon gré, la magnificence de ce spectacle *unique* peut-être dans le monde, c'est la beauté de la couleur de la mer Baltique. Accoutumé au cristal & à l'azur des lacs de la Suisse, & aux rivages charmans qui les bordent, je vous avouerai, *Monsieur*, qu'en allant en Dannemarc par la Hollande, je fus attristé au premier aspect de l'Océan germanique, & de ses côtes sablonneuses, arides, souvent noyées par les flots d'une eau sale & noirâtre, que je suivis depuis Amsterdam jusqu'à Hambourg. Je ne m'attendois pas à retrouver ensuite sur les bords de la mer Baltique presque tous les agrémens de mes lacs. Ses bords sont composés de collines entremêlées de superbes forêts de hêtres, de champs, de belles prairies. Ses eaux sont de couleur bleuâtre & le plus souvent très-claires. On peut, à plus d'un autre égard, com-

(1) Des personnes qui l'ont passé sur la glace prétendent qu'il a 5578 pas ordinaires. Mais cette mesure est bien vague. Je trouve dans l'atlas de Pontoppidan que le Sund a 1331 brasses. L'auteur des Lettres sur le Dannemarc & le géographe Busching lui donnent le même nombre de toises. Pour éviter toute ambiguïté, j'observerai que les brasses dont parle l'évêque Pontoppidan (en danois *Faune*) sont une mesure équivalente à six pieds danois, lequel pied est le même que celui du Rhin qui est au pied de Paris comme 1391 à 1440.

parer cette mer à un grand lac. Elle n'a preſque point de marées. Elle eſt ſi peu profonde que la ſonde y compte rarement au-delà de cinquante toiſes. Il s'y jette tant de rivières, que l'eau n'en eſt que peu ſalée, & ces rivières y verſent tant d'eau, qu'elle ſe vuide à ſon tour continuellement dans l'Océan par trois détroits qu'on peut regarder comme de larges fleuves, les deux Belt & le Sund, dont les courans vont du ſud au nord, à moins que des vents longs & violens n'en changent pour un temps la direction. NORVEGE.

Ce ſeroit grand dommage, *Monſieur*, qu'une mer ſi belle & ſi utile ne jouît pas d'une auſſi longue exiſtence que tant d'autres qui ne la valent pas. J'ai eu long-temps quelqu'inquiétude à ce ſujet, ſur la parole de *Celſius*, de *Dalin*, & d'autres ſavans ſuédois, dont l'autorité m'en impoſoit avec raiſon. J'avois lu dans l'hiſtoire de Suède de Dalin qui s'appuyoit lui-même ſur des autorités reſpectables, que quelque temps avant l'Ere Chrétienne, cette mer couvroit preſque toute la Suède, & par conſéquent une immenſe étendue de pays voiſins, & que les ſommets ſeulement des hautes montagnes de Norvège & de Suède étoient découverts & habités. Cette diminution étoit, ſelon Celſius, au moins de quarante-cinq pouces par ſiècle, d'où l'on pouvoit conclure qu'une mer auſſi peu profonde étoit menacée d'une fin prochaine. Ce ſyſtème alarmant étoit appuyé ſur une infinité d'obſervations & de calculs qui ne laiſſoient pas le moindre rayon d'eſpérance.

Et je trouvois moi-même dans l'ancienne hiſtoire de Dannemarc pluſieurs faits qui lui prêtoient une nouvelle force. Mais j'ai été raſſuré par le continuateur des Lettres ſur le Dannemarc (1) qui a fait ſur ce ſujet des recherches & des réflexions bien judicieuſes. Je les tranſcrirai ici en votre faveur, *Monſieur*, afin de prévenir ou de diſſiper les inquiétudes que vous pourriez avoir ſur ce ſujet.

« Si les eaux baiſſoient de niveau, dit M. R., il en ſeroit de même » dans toute l'étendue des mers, leur décroiſſement ſeroit ſurtout ſen- » ſible dans les pays plats, & les monumens nous en fourniroient les » preuves. Je fus frappé de cette réflexion après un petit voyage que je » fis dernièrement à Saltholm. C'eſt une isle d'un mille de long, dans le

(1) M. Reverdil, conſeiller d'état du roi de Dannemarc.

NORVEGE.

» canal du Sund, à deux lieues de Copenhague. Elle eſt ſi baſſe qu'elle » eſt inondée tous les hivers ; la mer s'y élève de trois ou quatre » pieds. Suivant le ſyſtême de la diminution de la mer, cette isle devroit » être tout-à-fait nouvelle, & cependant il eſt prouvé que depuis deux » ſiècles & demi elle ſert de pâturage aux beſtiaux de la colonie hollan- » doiſe de l'isle d'Amac ; que même en 1230 elle fut donnée à l'évêque » & au chapitre de Roſchild. Or il eſt viſible, que ſix pieds d'eau » l'inonderoient toute entière, & que ſi la mer diminuoit de quarante- » cinq pouces par an, elle auroit dû être encore enſevelie dans ſes flots » il n'y a guères plus d'un ſiècle ».

Je ne pouvois me réſoudre à perdre de vue ce baſſin magnifique que forment les deux bords du Sund & l'isle de Hveene. Outre tout ce que cette vue a d'enchanteur en elle-même, elle rappelle à l'eſprit un grand nombre d'événemens mémorables, dont le détroit du Sund a été le théâtre. Je ne vous ferai point cependant la deſcription de ce pont ſuperbe que le roi Harald I jeta ſur le Sund ſans en avoir l'intention ; & ſeulement en rangeant ſur une ligne la flotte avec laquelle il alloit attaquer les Suédois. Xerxès vous a préparé & accoutumé à de pareils prodiges. Cette ligne alloit d'une rive à l'autre ſans aucun vuide, tant le nombre des vaiſſeaux étoit prodigieux ; enſorte que l'on paſſoit très-commodément à pied de Sélande en Scanie.

L'hiſtorien Saxon, que ſon ſavoir a fait nommer le *grammairien*, nous a appris ce fait intéreſſant, & s'il n'a pas pu en être le témoin, il le tient d'ailleurs, ainſi que tous les détails de cette guerre, d'un poëte qui y avoit aſſiſté, & dont il avoit l'ouvrage entre les mains. L'autorité d'un poëte, commenté par un grammairien, vous paroîtra ſans doute, *Monſieur*, plus que ſuffiſante pour conſtater une choſe auſſi vraiſemblable.

Mais ce que la vue du Sund me rappeloit, avec plus de vivacité, & dont j'étois affecté, avec plus de raiſon, c'étoit cette fameuſe journée du 29 Octobre 1658, où trente-cinq vaiſſeaux Hollandois du premier rang, commandés par l'amiral Opdam, vinrent attaquer la flotte ſupérieure des Suédois dans le moment où leur roi Charles-Guſtave, après avoir conquis tout le Dannemarc, à la réſerve de la capitale qu'il aſſiégeoit, n'attendoit que l'iſſue de cette bataille pour achever la deſtruction de la monarchie,

monarchie, & devenir le ſouverain du Nord, le maître du Sund, & peut-être l'arbitre de l'Europe entière. DANNEMARC

Repréſentez-vous, *Monſieur*, le ſpectacle de deux grandes flottes ſur le point de livrer un combat qui va décider du ſort d'un roi, d'une nation entière, d'une des plus anciennes monarchies de l'Europe. D'un côté, c'eſt ce prince devenu l'homme du monde le plus intéreſſant par ſes malheurs, par ſa conſtance & ſon courage intrépide qui, dans quelques heures, va voir ſon trône affermi ou renverſé. De l'autre, c'eſt un roi juſqu'ici toujours victorieux, triomphant, errant ſur le rivage, plein d'agitation, d'eſpérance & de trouble, dans l'attente du moment qui lui aſſurera ou lui ravira avec ſa conquête la plus grande partie de ſa gloire. C'eſt un peuple immenſe qui accourt de toutes parts ſur les deux rives, guidé par la curioſité, la crainte ou l'eſpérance. A quelque diſtance, les habitans d'une capitale aſſiégée & réduite aux dernières extrémités, comptent avec anxiété tous les momens qui s'écoulent. Ils comprennent par le bruit confus & terrible de l'artillerie que dans quelques momens ils entendront l'arrêt qui doit les ſauver ou les livrer à la vengeance de leurs ennemis. Réuniſſez tous les traits de ce tableau dans l'eſpace de quelques lieues de pays, & dans l'intervalle de quelques heures, & vous aurez l'idée d'une des ſcènes les plus grandes & les plus frappantes dont aucun homme ait pu être le témoin. Il eſt juſte de vous en rappeler le dénouement.

Dès que la flotte Hollandoiſe fut en face du château de Cronembourg, Charles qui obſervoit de-là tous ſes mouvemens, tira lui-même le premier coup de canon qui devoit ſervir de ſignal, & ordonna qu'on fît de continuelles décharges de toute l'artillerie de cette fortereſſe & de celle d'Elſingbourg qui eſt vis-à-vis. Mais un petit nombre de boulets atteignit les Hollandois qui répondant par un feu ſupérieur, faillirent même à tuer la ſœur du roi dans le château à peu de diſtance de ce prince.

L'engagement entre les deux flottes commença de la manière la plus terrible. Wrangel, amiral Suédois, brûlant d'impatience de ſe ſignaler par un coup d'éclat, ordonna à ſes principaux officiers de faire les derniers efforts pour envelopper l'amiral Hollandois. Et pour les animer par ſon exemple, il alla à lui avec plus de valeur que de prudence; mais bientôt environné lui-même de ſept vaiſſeaux Hollandois qui ſurent profiter de

NORVEGE.

l'avantage du vent, il fut mis hors de combat, & il ne regagna la rade qu'avec peine ſur ſon vaiſſeau briſé & prêt à couler à fond.

L'action devint alors générale & des plus ſanglantes, & l'acharnement des deux armées égala tout ce qu'on avoit jamais vu dans les plus fameuſes batailles de mer. Les Hollandois perdirent leurs deux vices-amiraux, cinq capitaines de haut-bord, huit cent hommes, & le vaiſſeau d'un de leurs vice-amiraux; mais la perte des Suédois fut bien plus conſidérable, & quoiqu'ils tâchaſſent de la diſſimuler, l'événement qui ſeul dit la vérité, prouva que les Suédois étoient vaincus.

Ils ſe retirèrent avec précipitation dans le port de Landſcrone, où ils furent pourſuivis & bloqués, & ce qui étoit l'objet du combat, les Hollandois forcèrent le paſſage du Sund, & jetèrent du ſecours dans Copenhague. Deux mille hommes & un grand convoi de munitions de guerre & de bouche qui ſuivirent de près cette grande nouvelle, mirent le comble à la joie des aſſiégés. Quelque temps après, Charles eſſaya cependant encore d'emporter d'aſſaut cette ville dont la conquête lui eût, malgré cet échec & malgré les Hollandois, aſſuré celle du Dannemarc entier; mais repouſſé avec une grande perte, & dès-lors déſeſpérant pour la première fois de la fortune qui l'avoit toujours ſi bien ſervi, trop fier cependant pour s'accoutumer à ſes diſgraces, il ne fit que languir, & mourut un an après, à ce que l'on a cru, des ſuites du chagrin qui le conſumoit.

Le 9 Juin. Je paſſai le Sund par un temps très-favorable, & en moins d'une heure. Je ne vous dirai rien de la ville d'Elſingbourg où l'on met pied à terre. Elle n'a rien de remarquable; mais comme c'eſt de ce côté la première ville de Suède, on y viſite les malles des voyageurs, & ils y prennent ordinairement de la monnoie du pays. J'y en changeai pour la valeur de trente écus de Dannemarc, & la monnoie qu'on me donna étant toute de cuivre me mit dans un grand embarras. Ni mes poches, ni celles de mon domeſtique ne pouvoient en contenir qu'une petite partie, ſans nous mettre hors d'état de nous mouvoir. Il fallut en laiſſer beaucoup dans les malles & dans la voiture. (Les choſes ont bien changé dès-lors en Suède. Sous le règne actuel, les opérations du gouvernement ont rendu la monnoie d'argent bien plus commune, & les voyageurs peuvent s'en procurer partout).

Je traverſai ce jour-là, & une partie du ſuivant la province de Scanie, allant toujours au Nord ſans perdre de vue les côtes. Les chemins étoient très-bons, le pays inégal, mais en général agréable & aſſez bien cultivé. De belles forêts que je trouvois de temps en temps varioient le payſage. J'avois déjà aſſez de connoiſſance de la langue du pays pour m'appercevoir qu'elle différoit de celle que parle le payſan de Sélande ; moins, à la vérité, dans l'eſſence des mots, que dans les terminaiſons & l'accent. De la Scanie je paſſai dans la province de Hallande, où je vis les villes d'*Engelholm* & de *Laholm* qui ne ſont que des bourgs. Les auberges y ſont aſſez propres, & on y eſt reçu avec honnêteté ; mais il ne faut pas chercher beaucoup de commodités dans des pays peu riches & peu fréquentés par les voyageurs. Ils doivent ſe contenter de trouver partout de bonnes gens, d'excellens chemins, des poſtes très-bien ſervies, & à très-bon marché. NORVÈGE.

Le 11 Juin. *Helmſtadt* que je trouvai après *Laholm* eſt la capitale de la Hallande. C'eſt une aſſez jolie ville, petite, mais bien bâtie, les rues en ſont droites & larges ; un rang d'arbres plantés des deux côtés lui donne quelque reſſemblance avec les villes de Hollande. Les habitans témoignèrent une aſſez grande curioſité de ſavoir ce qui m'appeloit en Suède, & pour m'engager à m'expliquer ils me marquèrent un empreſſement dont je ne pus d'abord qu'être flatté. Mais je ne tardai pas à m'appercevoir que je leur étois bien moins obligé que je ne penſois. Ceux qui étoient les plus ſincères m'apprirent enfin ſans détour qu'on eſpéroit que j'avois ſu cacher dans ma voiture des étoffes de ſoie, des rubans, de la gaze, & d'autres choſes de cette eſpèce qui ſont fort chères en Suède depuis qu'on y a établi des fabriques ; quand je les eus déſabuſés, je ceſſai bientôt d'être un homme intéreſſant pour eux. Ce n'eſt pas tout-à-fait ſans raiſon qu'on regrette dans quelques états du nord le temps où l'on y introduiſoit librement des marchandiſes étrangères. Celles qu'on y a ſubſtituées n'ont ſur les premières que le mérite d'être fabriquées dans le pays. Elles leur ſont très-inférieures pour la qualité, & elles coûtent beaucoup plus. Il faudra bien du temps pour anéantir cette double différence, ſi jamais elle peut être tout-à-fait détruite. Le défaut des matières premières, le peu d'abondance des denrées, la rareté des hommes, les longs hivers, les longues nuits, &c. tout eſt ici contre

NORVEGE.

les peuples du nord. Ce n'eſt point dans la carrière de l'induſtrie qu'ils peuvent eſpérer de l'emporter ſur ceux du midi, ou même de les égaler; mais tous leurs voiſins doivent ſouhaiter qu'ils s'affermiſſent dans le ſyſtème qu'ils ont adopté à l'imitation du reſte de l'Europe, qu'ils deviennent des peuples de commerçans, de fabriquans, d'artiſans; qu'ils rendent hommage aux richeſſes & au luxe; qu'on ne puiſſe plus dire de leur pays qu'il ne produit *au lieu d'or que du fer & des ſoldats.* Après tout, en devenant moins redoutables aux autres nations, en jouant un rôle moins brillant dans l'hiſtoire, ils ſeront peut-être encore, quoiqu'avec une induſtrie & des ſuccès bornés dans les arts, un peuple plus nombreux & plus heureux que ne l'étoient les hordes pauvres, inquiètes & toujours guerroyantes des Goths & des Normands leurs ancêtres.

La province de Hallande eſt montueuſe, mais aſſez bien cultivée, elle offre preſque partout des payſages & des points de vue charmans. On la quitte pour paſſer ſur une langue de terre qui s'avance dans la mer, & qui fait partie de la province de *Veſtro-Gothie.* Quand mon poſtillon m'apprit que j'étois en Veſtro-Gothie, & par conſéquent, ſuivant l'opinion commune, dans la patrie de ces anciens Viſigoths qui ont brûlé, pillé, ſaccagé Rome, l'Italie, & la plus belle partie de l'Europe, je ne pus me défendre d'un ſentiment confus de ſurpriſe, d'admiration & d'effroi. Je cherchois avec inquiétude dans la phyſionomie des habitans ces traits que devoient conſerver encore les deſcendans d'Alaric & de ſes compagnons, de ces *vainqueurs des vainqueurs de la terre*, comme diſoit *Scudery*, ſi digne de chanter des Viſigoths (1). Mais ces idées ſe diſſipèrent bientôt. Plus j'obſervois, plus je croyois voir une nation douce & hoſpitalière, & j'ai eu depuis des occaſions de m'aſſurer que la Veſtro-Gothie & l'Oſtrogothie même ſont peuplées d'hommes très-éclairés & très-polis.

*Gothembourg* étoit bien propre à me replacer dans le vrai point de vue.

(1) *Scudery*, ſuivant l'opinion alors reçue, croyoit que les Viſigoths qui prirent Rome d'aſſaut étoient ſortis de Suède; & dans cette idée, il compoſa ſon poëme épique d'Alaric pour faire ſa cour à la reine Chriſtine qui comptoit, diſoit-il, Alaric pour un de ſes ancêtres. Chriſtine honora l'auteur & le poëme, mais Boileau, comme on ſait, ne fut pas de l'avis de cette princeſſe.

J'y arrivai le 12 Juin. Cette ville doit être comptée, *Monſieur*, dans le nombre des plus jolies de l'Europe. Rien de plus riant & de plus ſingulier au premier coup-d'œil. Elle eſt très-bien peuplée, & aſſez bien bâtie, quoique preſque toute en bois; mais on auroit tort de ſe figurer les maiſons de bois qu'on trouve dans les bonnes villes de Suède & de Norvège comme des cabanes qui annoncent la misère. Ce ſont de jolis bâtimens réguliers & bien conſtruits, avec de bonnes fenêtres, peints extérieurement, & très-propres dans l'intérieur. Le beau fleuve de Gothie qu'on nomme en ſuédois *Gœtha-Elf* (1) traverſe cette ville & y forme pluſieurs canaux, par le moyen deſquels d'aſſez gros vaiſſeaux peuvent pénétrer bien avant. Les femmes paroiſſent ici très-bien faites, mais comme elles ne ſortent que ſcrupuleuſement voilées, je ne puis, *Monſieur*, vous en dire davantage ſur ce ſujet intéreſſant, que vous avez recommandé à ma curioſité.

En ſortant de Gothembourg, j'ai ſuivi long-temps le *Gœtha-Elf*, dont la largeur, la limpidité & les bords pittoreſques me faiſoient un grand plaiſir.

J'ai paſſé devant la fortereſſe de Bahus, d'où la petite province qui en dépend a pris ſon nom. Le château de *Bahus* joue un grand rôle dans l'hiſtoire des guerres du Dannemarc & de la Suède, & il a ſouvent changé de maître, comme toutes les places frontières. C'eſt par la nature des lieux un poſte de conſéquence; il eſt bâti ſur un rocher qu'environne le fleuve. On m'aſſura qu'il étoit très-fort. Tout ce que j'en puis dire, c'eſt que ſa ſituation & ſa conſtruction ſingulières forment de loin & pendant long-temps un point de vue très-pittoreſque.

Après avoir traverſé le Gœtha-Elf dans un endroit où il y a une

(1) Le mot de *Elf*, qui, dans d'autres dialectes, ſe prononce *Elb* ou *Alb*, ſe donne en Suède & en Norvège aux fleuves conſidérables qui viennent des *Alpes* ou des grandes montagnes. C'eſt de-là ſans doute que l'*Elbe* a pris ſon nom. Le mot d'*Alp* a donc été en uſage aux extrémités du nord, comme au midi pour déſigner une haute montagne, & il appartient probablement à la plus ancienne langue qui ait été parlée en Europe.

J'abrège ici ce que je trouve dans mon Journal ſur la ville de Gothembourg pour ne pas répéter ce qu'en a dit M. Coxe dans ſes Voyages.

NORVEGE.

cataracte, je ſuis arrivé à *Uddewalla*, petite ville où ſe fait un aſſez grand commerce de mâts, de poutres & de planches. La montagne voiſine qui eſt aſſez élevée, n'eſt dans ſa totalité qu'un banc immenſe de coquillages pétrifiés, à peine recouverts de quelques pouces de terre. *Linnæus* en parle ſouvent dans ſes ouvrages ſur l'hiſtoire naturelle de Suède. Je pourrois enrichir cette lettre de ſes obſervations, ſuivant un uſage très-ordinaire, & peut-être même ſans le citer, ce qui n'eſt pas beaucoup plus rare; car les ouvrages ſavans & profonds, comme ceux de Linnæus, ſont ſouvent mis à contribution par des écrivains qui oublient de les citer. Mais je me borne à vous indiquer, *Monſieur*, la ſource où vous pourrez puiſer.

En s'éloignant d'*Uddewalla* on trouve un pays de plus en plus inégal & montueux. Les bancs de granit paroiſſent, & s'étendent dans tous les ſens.

La province de Bahus eſt limitée au Nord par une baie qui la ſépare de la Norvège. Cette baie ſe nomme dans la langue du pays le *Fiord* de Swine-Sund. Le mot de *Fiord* qui répond au mot anglois ou écoſſois de *Firth*, déſigne une eſpèce de baie ou de golfe qui eſt preſque particulière aux trois royaumes du Nord & à l'Ecoſſe. Ce ſont des baies étroites, & qui pénètrent très-avant dans les terres, où elles ſe diviſent en pluſieurs bras. En Norvège, & dans une partie de la Suède ces baies ſont ſouvent bordées des deux côtés de rochers de granit, preſque toujours élevés à la même hauteur au-deſſus du niveau de la mer. Les rochers qui environnent Stockholm m'ont paru à l'œil de la même hauteur & de la même nature que ceux du Swine-Sund en Norvège, & que bien d'autres qui ſont à la même diſtance de cette ville. Cette obſervation mériteroit peut-être que quelque ſavant exercé dans ces matières la vérifiât. Je ne vous la propoſe, *Monſieur*, que dans cette vue, & je m'en défie moi-même.

Encore un mot ſur ce qu'on appelle un *Fiord*. Les côtes de la mer Baltique, & plus encore celles de la Norvège, en ſont criblées, ſi je puis ainſi parler. En Norvège, ils pénètrent ſi avant dans les terres que ces bras de mer ſe trouvent quelquefois à plus de trente lieues des côtes au travers deſquelles ils ſe ſont fait jour. Les mers de la Laponie ſont dans le même cas. Il y a de pareils *Fiord* en Dannemarc, & ſurtout

dans la preſqu'isle de Jutlande que le *Lymfiord*, par exemple, traverſe preſque d'une mer à l'autre. Mais en Dannemarc les bords en ſont peu élevés, & là, comme dans preſque tout le royaume, on voit fort peu de rochers. Les *Firth* de l'Ecoſſe lui rendent de grands ſervices. Ceux de Norvège, les plus profonds de tous, lui ſont extrêmement utiles. Sans leur ſecours la navigation y ſeroit bien plus difficile, à cauſe des rochers eſcarpés qui bordent preſque toute la côte. Ils ſont à la Norvège ce que les canaux des villes de Hollande ſont à leurs habitans. Je ne vois pas que les mers du midi de l'Europe offrent la même commodité, car les embouchures des grandes rivières comme la Tamiſe, la Garonne, le Tage, &c. ſont une toute autre choſe. Quoique ſouvent un *Fiord* reçoive une rivière, on voit d'abord que ce n'eſt pas la rivière qui l'a formé. Il ſemble plutôt l'ouvrage de quelque grand bouleverſement qui a crevaſſé & briſé les rochers des bords de la mer, & dont le nord de l'Europe a été particulièrement affecté (1). NORVEGE.

Quoiqu'il en ſoit, le grand nombre de ces *Fiord* donne à la côte de Norvège une apparence très-ſingulière, & qui n'eſt pas aiſée à décrire. Ces bras de mer tortueux, encaiſſés partout dans un banc de rochers de même hauteur preſque nuds, & de couleur de cendre, dont la forme eſt preſque partout la même dans des ſinuoſités très-fréquentes, étonnent beaucoup un voyageur qui parcourt pour la première fois ce pays. J'en fus très-frappé en arrivant au bord du *Swine-Sund*, où je m'embarquai pour paſſer en Norvège. Cette navigation fut fort courte. Dans deux heures de temps j'arrivai à Frédéricshald, le 13 Juin.

C'eſt la première ville de Norvège qu'on trouve ſur cette frontière.

(1) Cette ſuppoſition ſemble ſurtout applicable aux *Fiord* de Norvège qui tout étroits qu'ils ſont ſouvent ont ordinairement cent braſſes de profondeur ſur les bords, & quelquefois trois cent & même quatre cent dans le milieu. Ce qu'il y a de remarquable c'eſt que cette dernière profondeur ſe trouve dans une eſpèce de foſſé, ſi je puis ainſi parler, qui eſt au milieu du Fiord dont il ſuit toutes ſes directions, & dont les bords ſont auſſi eſcarpés, autant qu'on peut en juger, que ceux du Fiord extérieur ou viſible. Les pêcheurs ont un grand intérêt à obſerver l'endroit où commence le ſecond fond, parce que c'eſt-là que la pêche eſt la plus abondante, & qu'un peu plus loin ils perdroient leurs filets. (Voyez l'ouvrage cité de l'évêque Pontoppidan, Chap. III.)

NORVEGE.

Elle eſt ſituée à l'embouchure d'une rivière qui ſe jette dans le *Fiord* dont je viens de parler. Elle n'eſt pas grande, mais aſſez riche & bien peuplée. On y fait un grand commerce de bois de charpente qui y arrive par la rivière nommée *Tistedal.* Elle n'eſt défendue que par trois petits forts, & par la citadelle de *Frédéricſtein*, bâtie ſur un rocher qui touche à la ville, & qui eſt ſi eſcarpée qu'on n'y monte qu'avec peine. C'eſt devant cette place qu'il avoit déjà vainement aſſiégée deux ans auparavant, que Charles XII fut tué le 11 Décembre 1718. Tout imprenable que paroît ce fort, il étoit ſur le point de ſe rendre faute de proviſions, lorſque la mort de ce prince extraordinaire ſauva la place, la Norvège méridionale, & peut-être la Suède même qu'il alloit replonger, ainſi qu'une partie de l'Europe, dans les horreurs d'une guerre d'autant plus à craindre, que la misère & l'épuiſement des peuples étoient déjà portés au plus haut degré. Le roi de Dannemarc Fréderic IV délivré d'un ſi dangereux ennemi, avec lequel il n'avoit preſque ceſſé d'être en guerre, fit élever ſur la place où Charles avoit reçu le coup mortel, une pyramide de vingt pieds de haut, ſurmontée d'une couronne avec trois inſcriptions, une en latin & deux en danois, ſur le piédeſtal qui étoit de marbre. Mais ſon ſucceſſeur Chrétien VI fit détruire ce monument qui ne pouvoit ſervir qu'à perpétuer les inimitiés qu'on vouloit ſagement éteindre, & il n'en reſte aujourd'hui qu'un deſſin gravé, qui eſt même devenu fort rare, & qu'on me fit voir à Frédéricshald (1).

Il y a deux petits forts ſur les hauteurs voiſines de Frédéricſtein qui commandent cette place. Charles XII s'en étoit déjà rendu maître. On m'aſſura en Norvège que les payſans de pluſieurs provinces de Suède étoient perſuadés que ce prince étoit encore vivant, mais qu'on l'avoit enlevé, & qu'on le tenoit caché dans quelque priſon ignorée. Cela n'a rien de ſurprenant, & tous les peuples qui regrettent un prince chéri, ou qui n'aiment pas ſon ſucceſſeur, ſont diſpoſés à ſe bercer de pareilles chimères, dès que les circonſtances leur prêtent la plus légère vraiſemblance.

(1) Je ſupprime ici quelques anecdotes que l'on m'apprit en Norvège, relativement à la mort de Charles XII, parce que j'en ai déjà rapporté une partie dans mes notes ſur l'ouvrage de M. Coxe.

Pendant

Pendant mon ſéjour à Frédéricshald je relus en partie l'hiſtoire de Charles XII par Voltaire que j'avois avec moi, & que la mort de ce prince me rappeloit. J'applaudis à la rapidité, à la facilité, à l'élégance de la narration, & j'aurois été diſpoſé à paſſer à ce grand écrivain ſes inexactitudes ordinaires ſi je l'avois trouvé moins impitoyable pour celles des autres. Ce pauvre chapelain Norberg me faiſoit une ſorte de pitié. Avec quel acharnement il le pourſuit, & pourquoi? parce qu'il avoit relevé quelques erreurs dans les premières éditions de ſon hiſtoire, parce qu'il avoit ſouvent raiſon contre lui, & parce qu'il étoit chapelain. Mais quand on veut avoir le droit de relever avec tant de ſévérité les erreurs des autres, il ſeroit juſte de prendre plus de peine pour ne pas en commettre ſoi-même de pareilles ou de plus grandes. Voltaire étoit bien éloigné de vouloir ſe donner cette peine là. Je vais ſans m'éloigner de Frédéricshald vous en citer quelques exemples aſſez remarquables. NORVEGE.

Il ne parle que deux fois de la Norvège à l'occaſion des deux expéditions qu'y fit ſon héros, l'une en 1716, l'autre en 1718, & tout ce qu'il dit au ſujet de l'une & de l'autre ne fait pas la valeur d'une page. Vous verrez combien de mépriſes il a ſu accumuler dans ce court eſpace.

*On ne peut aller*, dit-il, *de Suède en Norvège que par des défilés après leſquels on rencontre de diſtance en diſtance des flaques d'eau que la mer y forme entre des rochers.* Il ne peut être queſtion ici que des *Fiord* dont je vous ai parlé, & en particulier de celui de *Swine-Sund* que Charles XII traverſa néceſſairement pour entrer en Norvège. Or ce bras de mer ou ce golfe, & tous les golfes pareils n'ont pas le moindre rapport à une flaque d'eau.

*Charles s'étant avancé juſques à Chriſtiania, capitale de Norvège, la fortune recommença à lui devenir favorable dans ce coin du monde.* Charles ne trouva d'abord aucune réſiſtance parce que cette partie de la Norvège étoit abſolument dégarnie de troupes; il entra avec la même facilité dans la capitale qui eſt une ville toute ouverte, mais à cela près la fortune bien loin de lui être favorable lui fut conſtamment contraire; il ne put prendre ni le château d'Aggershus, ni la citadelle de Frédéricshald, ni pénétrer plus avant dans le pays, & laſſé de ces efforts inutiles il abandonna quelques mois après la Norvège après y avoir eſſuyé des pertes conſidérables.

NORVEGE.

*Charles*, continue Voltaire, *partit* (en 1718) *une ſeconde fois pour la conquête de la Norvège. Il aima mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges & des glaces, dans l'âpreté de l'hiver qui tue les animaux en Suède même où l'air eſt moins rigoureux, que d'aller reprendre ſes belles provinces d'Allemagne.*

Charles XII n'avoit peut-être jamais eu autant de raiſon que quand il préféroit *ces rochers* de Norvège à ſes *belles provinces* d'Allemagne. La Norvège valoit mieux pour lui que ces provinces quand même elles auroient été beaucoup plus grandes & *plus belles*, & elles n'étoient ni l'un ni l'autre. Il eut acquis en ſe rendant le maître de ce royaume un pays qui forme dans une longueur de près de deux cent lieues la frontière de ſes états, des ſujets nombreux, braves & guerriers, un commerce avantageux, de bons ports ſur l'océan, d'excellens matelots & tout ce qu'il faut pour former une marine, &c. Comment une pareille poſſeſſion peut-elle ſe comparer à une petite partie d'une petite province comme la Poméranie, aux marais & aux landes du duché de Brême, pays éloignés, ſéparés de la Suède, qui ne lui rendoient rien, qui lui attiroient des ennemis, & qu'elle ne pouvoit défendre qu'à grands frais? Je conſens qu'un hiſtorien ſe trompe ſur le nom & la poſition d'un fort ou d'une ville, mais il faut quand il compare des provinces qu'il en connoiſſe la valeur, & quand il écrit la vie d'un héros dont les projets étoient rarement prudens & utiles il faut du moins qu'il rende juſtice à ceux qui par bonheur ont eu ce double mérite.

D'ailleurs quelle eſpérance pouvoit avoir Charles XII d'arracher ces provinces au roi d'Angleterre, de Dannemarc, & de Pruſſe qui les occupoient?

Le froid tue fort peu d'animaux en Suède & en Norvège. Les animaux ſont comme les hommes accoutumés au climat, ils s'y portent très-bien, & ſont très-vigoureux pour peu qu'on en ait ſoin. Charles XII en a fait plus périr dans une campagne que le froid pendant pluſieurs ſiécles. Le climat de la Norvège n'eſt pas plus rigoureux que celui de Suède, à la réſerve de la Scanie, & ſous le même parallèle. Il eſt même plus doux ſur toute la côte occidentale qui fait une ſi grande partie de ce royaume; la preuve en eſt ſûre, puiſque les ports de cette côte ſont bien moins long-temps fermés par les glaces que ceux de Suède.

*A l'embouchure du fleuve Tiſtendal, près de la Manche de Dannemarc, entre les villes de Bahus & d'Anslo eſt ſituée Frédéricshall.* Je me laſſe de relever tant de bévues. En voilà trois au moins en deux lignes. NORVÈGE.

C'eſt la première fois qu'on entend parler de la *Manche* de Dannemarc. On ne ſait ce que l'auteur veut dire. Le Dannemarc eſt à cent lieues de-là, il n'a point de manche; s'il eſt queſtion de la mer entre la Norvège & le Dannemarc, cette mer eſt ſi grande qu'elle ne peut ſervir à fixer la poſition de Frédéricshald, qui d'ailleurs n'eſt point ſituée au bord de cette mer, mais ſur une rivière & ſur la baye ou *Fiord* de Swine-Sund. Il n'y a point de ville de *Bahus*. C'eſt un château. Il n'y a point de ville d'*Anslo*, mais il y a une ville qui ſe nommoit autrefois *Opslo* & aujourd'hui *Chriſtiania*. Voltaire venoit d'en parler lui-même ſous ce nom. Il faiſoit donc deux villes d'une ſeule. Il eut dit ſans doute qu'il étoit aſſez indifférent de bien ou mal répéter des noms ſi barbares. Il n'y a rien à répondre à une ſi bonne raiſon.

Le 16 Juin je repartis de *Frédéricshald* après un ſéjour aſſez court & je me rendis à *Frédéricſtadt* qui n'en eſt qu'à quelques lieues. C'eſt une petite ville, ou plutôt une fortereſſe bâtie par le roi Frédéric II, & qui eſt devenue par des additions continuelles, une des meilleures places du royaume. Sa deſtination eſt d'empêcher les invaſions d'un ennemi qui pourroit ſans cette barrière remonter la rivière de *Glummen* ſur laquelle elle eſt ſituée. Cette rivière eſt la plus conſidérable de la Norvège, dont elle parcourt une grande partie dans ſa longueur; auſſi eſt-elle nommée *Stor-Elv*, le *grand fleuve* par excellence. On y fait flotter beaucoup de bois, mais la navigation en eſt ſouvent interrompue par des cataractes. Il y en a une à une lieue au-deſſus de Frédéricſtadt que tous les étrangers vont voir. J'y ſuis allé à leur exemple. La chûte du fleuve ne me parut pas conſidérable, mais le fleuve eſt ſi large & ſi profond qu'elle ne laiſſe pas de former un très-beau ſpectacle.

Je ne vous retiendrai pas long-temps, *Monſieur*, à Frédéricſtadt; quoique j'y aie été très-bien reçu par le commandant M. d'*Ulricsdal*, dont la converſation me parut auſſi agréable qu'inſtructive. Il n'y a guère de commerce dans cette ville dont une nombreuſe garniſon fait toute la reſſource.

En ſortant de Frédéricſtadt on traverſe un pays ouvert, aſſez égal

NORVEGE.

& fort agréable, & on arrive à *Moſs* après quelques heures de route. C'eſt une jolie petite ville, & bien ſituée ſur le bord d'un *Fiord*, ou baie profonde, où les vaiſſeaux ſont en ſûreté. Les habitans au nombre d'environ trois mille ſont tous employés au commerce de planches & de fer. Les ſcies & les forges y ſont en grand nombre, & il y auroit de quoi occuper bien plus de bras. Les négocians que j'ai vus ici ſe plaignent de la rareté des ouvriers, & ce qui en eſt une ſuite, de la cherté de la main-d'œuvre. Les fils cadets de payſans vont en grand nombre ſervir ſur les vaiſſeaux anglois & hollandois, ſurtout quand l'Angleterre équipe des flottes, & ſe procure des matelots à tout prix. D'autres cauſes encore auxquelles j'aurai occaſion de revenir mettent ici des obſtacles aux progrès de la population & de l'induſtrie.

Je ne fis pas un long ſéjour à *Moſs*. J'étois impatient d'arriver à la capitale, où j'eſpérois de trouver des inſtructions plus sûres & plus abondantes ſur la Norvège auprès des perſonnes auxquelles j'étois adreſſé. Je repartis donc le lendemain matin, & j'arrivai le jour même à *Chriſtiania* le 20 Juin. Le pays eſt coupé fréquemment par des vallons très-agréables, & des forêts de ſapins qui me ſembloient délicieuſes, parce qu'une chaleur déjà très-incommode me rendoit l'ombre néceſſaire. Vous n'en ſerez pas ſurpris, *Monſieur*, quand vous conſidérerez combien le ſoleil reſte long-temps ſur l'horiſon dans le mois de Juin au 60e. degré de latitude. Les nuits ſont ſi claires qu'il m'eſt arrivé ſouvent de lire à minuit toute ſorte de caractères ſans la moindre difficulté.

*Chriſtiania* eſt le ſéjour ordinaire des vice-rois de Norvège quand il y en a, & quand il n'y en a point ou qu'il eſt abſent, de celui qui en exerce les fonctions. C'eſt auſſi le ſiége de la cour ſuprême de juſtice du royaume, qu'il ſeroit plus juſte d'appeler la cour de juſtice *ſupérieure*, puiſqu'il y a appel de ſes ſentences devant le tribunal ſuprême des deux royaumes qui ſiége à Copenhague. Ainſi c'eſt avec raiſon qu'on regarde cette ville comme la capitale de la Norvège. Elle eſt auſſi le ſiége de la cour de juſtice de la province, d'un grand bailli & d'un évêque. Je ne vous parle pas d'un gymnaſe ou collége qui n'a rien de bien diſtingué. Cette ville a été bâtie dans le ſiècle paſſé (en 1624) par le roi Chrétien IV à qui tant de villes doivent leur exiſtence. Elle eſt régulière, compoſée de rues larges & droites, & de maiſons en général aſſez bien

bâties. J'ai compté environ trente vaiſſeaux dans le port deſtinés la plupart à charger des planches pour l'Angleterre & la Hollande. Ce commerce a beaucoup enrichi quelques maiſons dans cette ville, & dans les autres villes commerçantes de Norvège, mais il a l'inconvénient de dégarnir trop le pays de bois, & les profits s'en diviſent en trop peu de mains; au moyen des rivières ſur leſquelles on flotte les bois, & des ſcies où ſe font les planches, le travail des hommes ſe réduit à bien peu de choſe. NORVEGE.

Le vieux château d'*Aggershus* bâti ſur le ſommet d'une hauteur voiſine, commande & défend cette ville. Le roi y tient cinq cent hommes de garniſon. Il a long-temps donné ſon nom à toute la province, & les livres & les cartes de géographie qui ne ſont que des copies les unes des autres ne parlent que du gouvernement & du diocèſe d'*Aggershus*. Ce nom n'eſt pourtant preſque plus en uſage depuis que tout a été tranſporté à Chriſtiania. Ce ſiècle n'eſt plus nulle part le ſiècle des châteaux forts & élevés dans leſquels les ſouverains ou leurs repréſentans tenoient leur cour, leur juſtice, leurs gens de guerre, leurs arſenaux; où ils déployoient leur puiſſance, & cherchoient leur ſûreté. Le goût de la commodité s'eſt étendu & a prévalu partout, & ne pouvant applanir les montagnes il les a fait abandonner.

*Chriſtiania* eſt ſituée à l'extrémité du *Fiord* qui en porte le nom. Ce golfe pénètre par différens bras bien avant dans les terres, & procure de grands avantages à cette ville dont il favoriſe le commerce & la pêche. Il forme diverſes isles dont une eſt très-voiſine & très-agréable. Le roi y a une maiſon de plaiſance & des jardins.

J'ai ſéjourné quelque temps à Chriſtiania. J'y ai été engagé par la grande hoſpitalité des habitans, & par la facilité que j'ai trouvée de m'inſtruire dans la converſation de diverſes perſonnes diſtinguées par leur rang, leurs emplois & leurs lumières. Les politeſſes dont ils m'ont honoré loin de me laiſſer rien à déſirer me faiſoient plutôt regretter quelquefois de ne pouvoir en jouir & y répondre comme je l'aurois ſouhaité. S'il eſt vrai, comme on le dit, qu'on aime plus les plaiſirs de la table dans le nord que dans le midi, cette obſervation n'eſt pas démentie par les Norvégiens. Ils font très-bonne chère, & ſe procurent aiſément par les vaiſſeaux qu'ils ont dans toutes les mers de l'Europe les vins les plus recherchés. Le climat permet ici ce qui paſſeroit peut-être ailleurs pour

NORVEGE.

un excès. Il n'y a ni raiſon ni juſtice à juger de la ſobriété des divers peuples par ce qu'ils conſomment en boiſſons & en alimens. Il faut meſurer ce que la nature demande d'eux ou leur permet du moins de faire ſans inconvénient. De cette façon vous trouverez, *Monſieur*, qu'on eſt peut-être auſſi ſobre en Norvège qu'à Naples ou à Madrid, où l'on vit la moitié du jour d'une taſſe de chocolat. Ce qui a achevé de me convaincre de l'influence du climat à cet égard, c'eſt de voir des femmes bien nées, très-décentes & très-réſervées, ne boire preſque pendant de longs repas que du vin pur & très-fort, ſans qu'on pût s'appercevoir que ni leur maintien ni leurs diſcours euſſent rien perdu de ce qu'ils avoient au commencement de froid & de meſuré.

Je ne ſaurois comprendre comment des voyageurs attentifs qui ont fait quelques centaines de lieues du ſud au nord peuvent révoquer en doute l'influence du climat ſur les mœurs & le caractère des hommes. Les raiſonnemens du célèbre David *Hume* ſur ce point ne me paroiſſent point du tout dignes d'un auſſi bon obſervateur, & d'un logicien auſſi exact qu'il étoit. De ce que des cauſes morales d'une grande force font taire pendant quelque temps l'inſpiration lente, mais continuelle du climat, de ce que les hommes ſont partout eſſentiellement les mêmes, il conclut que tout ce qu'on attribue au climat eſt le produit de l'imitation, du gouvernement, du haſard. La meilleure réponſe à ce raiſonnement ſeroit peut-être de mettre à côté les unes des autres quelques familles de payſans de Sicile ou d'Andalouſie, & quelques familles de montagnards de Norvège & de Dalécarlie, de les obſerver, de les comparer dans leurs travaux, dans leurs repas, dans leurs amours, dans leurs divertiſſemens, dans leurs chants, dans leurs danſes, dans leurs langages, leur accent, leurs geſtes, le jeu de leur phyſionomie, & tout ce qui peut enfin ſervir à exprimer le caractère, la nature & les nuances des ſentimens & des paſſions.

*Hume* dit que les ſauvages de Guinée & les payſans du nord ont le même goût pour les liqueurs fortes, & qu'ainſi le climat ne fait rien à cela. Dans le nord, le froid & l'humidité de l'air font trouver un grand attrait aux liqueurs qui donnent de la chaleur, du ton aux fibres de l'eſtomac. En Guinée, la chaleur eſt ſi exceſſive que les mêmes liqueurs en ſoutenant les forces, & en diminuant l'exceſſive tranſpiration rendent

un autre ſervice tout auſſi agréable. Ainſi des cauſes différentes en elles-mêmes, mais également dépendantes du climat, produiſent le même effet. Dans les climats tempérés, elles n'ont pas la même force. Auſſi les hommes y ſont-ils généralement plus modérés à cet égard. NORVEGE.

Il ſemble à l'entendre que dans l'hypothèſe de l'influence du climat ſur les mœurs on devroit ſuivre les degrés de cette influence, & en dreſſer des tables comme des heures du coucher & du lever du ſoleil. Mais on n'a jamais voulu dire une choſe ſi abſurde. Les cauſes phyſiques qui influent ſur le caractère des nations ne ſont pas ſeulement le degré de chaleur plus ou moins grand qu'on éprouve dans chaque pays, mais encore les qualités de l'air, ſa ſéchereſſe, ſon humidité, ſa pureté, la durée de la belle ſaiſon, l'élévation du ſol, ſes qualités, celles des alimens, &c. Enfin pour aſſigner le degré & la nature de cette influence, il ne faut pas comparer des diſtances de quelques lieues, ni de petites nations, ni celles qui ſont compoſées en grande partie d'étrangers, ou qui ont un commerce continuel avec eux.

Cette digreſſion vous paroîtra peut-être trop longue, *Monſieur*, mais vous devez pardonner à un homme à qui un long ſéjour dans le nord a préſenté tant d'occaſions d'obſerver les effets du climat, de vous en entretenir un moment. Mon voyage en Norvège où ces effets ſont peut-être plus ſenſibles qu'ailleurs m'a ſurtout remis ſouvent ſous les yeux des objets de comparaiſon. Je ne pouvois qu'en être frappé & occupé dans mes promenades, dans la ſociété, dans la converſation avec des perſonnes de tous les ordres. Vous devriez peut-être même me ſavoir gré de tous les détails que je vous épargne, mais auſſi y en a-t-il un grand nombre qu'il faut ſaiſir ſur les lieux, & qui ſont plus faits pour être ſentis que décrits.

On me conſeilla de ne pas m'éloigner de Chriſtiania ſans aller voir les mines d'argent de *Kongsberg* qui n'en ſont qu'à deux petites journées, & le déſir de connoître l'intérieur du pays, autant que celui de voir un ſpectacle nouveau pour moi, me firent ſuivre ce conſeil.

Le chemin qui mène à Kongsberg eſt fort agréable dans cette ſaiſon. On ſuit le fond d'une vallée qui offre alternativement de belles prairies & de hautes forêts de ſapin. Ces forêts, ces prairies du plus beau vert, les maiſons éparſes ſur le penchant des montagnes, les torrens, les

NORVEGE. ruiſſeaux qui en tombent, tout rappelle les vallées des Alpes de Suiſſe à ceux qui y ont voyagé; &, en effet, le climat de la Suiſſe, priſe à un certain degré d'élévation au-deſſus du niveau de la mer, eſt à-peu-près le même que celui de la Norvège. Un peu plus haut c'eſt celui de la Laponie. C'eſt une remarque que nous devons aux botaniſtes, & ſurtout à Mrs. Linnæus & Haller. On pouvoit la deviner, mais elle n'eut été qu'une conjecture ſi ces ſavans ne l'euſſent établie par une preuve ſans replique, par l'identité des plantes qui croiſſent dans des pays très-éloignés les uns des autres, mais expoſées à la même température, comme les Alpes de Suiſſe, les Pyrénées, le mont Olympe, le mont Ararat, &c.

Je vous rappelle, *Monſieur*, cette obſervation pour confirmer ce que je viens de dire, qu'en diſcutant la queſtion de l'influence du climat, il faut commencer par bien expliquer ce qu'on entend par ce mot, & ſe garder de croire que le même climat ſoit toujours le même degré de latitude.

Il croît encore des chênes dans certains diſtricts du midi de la Norvège. On y trouve auſſi, mais en petite quantité, des forêts de hêtres qui ſont ſi communes en Dannemarc, & dont elles ſont un des plus beaux ornemens (1). Mais, en montant dans une région plus élevée, ces deux ſortes d'arbres diſparoiſſent ſucceſſivement. Dans le canton où je ſuis à préſent, il n'y a déjà plus que des ſapins & des bouleaux. On m'a dit, ou j'ai lu, qu'en allant plus au nord, les forêts de ſapins diſparoiſſent auſſi. Enfin, en continuant on ne trouve plus que des bouleaux nains, & quelques buiſſons comme en Islande.

La première ville que je rencontrai dans cette vallée eſt *Bragnès*, auſſi nommée *Dramme* & *Stromſæ*. Ce ſont, à proprement parler, deux villes ſéparées par la Dramme, belle & grande rivière ſur laquelle on tranſporte

(1) *Linnæus* obſerve que le hêtre ne croît pas en Suède plus au nord que les provinces de Veſtro & d'Oſtro-Gothie. En Norvège il ne croît que dans quelques diſtricts méridionaux, comme les comtés de *Laurvig* & de *Jarlsberg*. Cette obſervation prouve ce que j'ai dit du climat de ces deux royaumes. On peut encore en inférer que la température de l'air dans le midi de la Norvège, & de la Suède, & celle du Dannemarc répondent à-peu-près à celle des montagnes moyennes de la Savoie & du milieu de la France où le hêtre croît naturellement.

une

une quantité de bois, dont le commerce fait la reſſource des habitans. Ce fleuve ſe jette près de-là dans un bras du *Fiord* de Chriſtiania, & communique ainſi facilement avec la mer. Les maiſons ne ſont que de bois, mais propres & bien bâties, la ſituation eſt belle, & l'une & l'autre ville ont un air remarquable d'aiſance & de proſpérité. De Dramme je continuai à ſuivre les bords du fleuve en le remontant le long d'une vallée très-peuplée, & dont la vue eſt des plus riantes juſques à *Hogſund*, où il y a une verrerie conſidérable nouvellement établie. NORVEGE.

De *Hogſund* on entre dans un pays montueux, où par des chemins très-mauvais, on arrive enfin à Kongsberg. C'eſt-là que des mines d'argent découvertes par le haſard (1) ont engagé à bâtir une ville conſidérable dans le pays du monde le plus ſauvage, borné de tous côtés par des montagnes abſolument ſtériles, dont les ſommets étoient encore pour la plupart couverts de neige lorſque j'y arrivai. Chrétien IV, ſous le règne duquel ſe fit cette importante découverte, fit venir des mineurs d'Allemagne qui ont été les premiers habitans de ce lieu. Ils ſe ſont enſuite alliés avec ceux du pays, & la mine s'eſt trouvée ſi riche que le nombre des mineurs augmentant avec ſes produits, on a vu s'élever dans l'eſpace d'un ſiècle une ville peuplée de dix à onze mille ames dans un pays où il y avoit à peine autrefois une cabane de berger, & où il faut porter de loin les choſes les plus communes & les plus néceſſaires à la vie. Les deux nations ſont encore diſtinguées à divers égards; elles ont chacune leurs égliſes où l'on prêche dans leurs langues reſpectives. Il y a auſſi à Kongsberg une monnoie, un collége pour l'inſtruction des mineurs, & une commiſſion ou département qui a l'inſpection ſur tout ce qui a rapport aux mines.

(1) Ce furent deux bergers qui firent cette découverte en 1623. Ils faiſoient paître leurs troupeaux autour des rochers qui ſéparent les provinces de Tellemarc & de Nummedal, & s'amuſoient à en caſſer des morceaux qu'ils ſe jetoient l'un à l'autre. Ils s'apperçurent par leur poids & par le bruit qu'ils faiſoient en tombant qu'ils contenoient du métal, & s'imaginant que c'étoit du plomb ils eſſayèrent de le fondre; mais n'ayant pu y réuſſir ils les portèrent à un orfèvre de Tonsberg. Celui-ci en ayant informé le gouvernement, on ordonna ſur le champ d'examiner les lieux, & la recherche fut ſi heureuſe, qu'on trouva d'abord, outre pluſieurs veines très-riches, un morceau d'argent pur du poids d'une livre.

NORVEGE.

Vous n'attendez pas de moi, *Monſieur*, une deſcription de toutes les curioſités naturelles que les mines de Kongsberg préſentent à des yeux exercés. Je n'entends rien à la minéralogie, & je crois, malgré un grand nombre d'exemples connus & inconnus, qu'il vaut mieux vous renvoyer aux ouvrages ſavans qu'on a ſur ce ſujet que d'eſſayer de me parer de leurs dépouilles. Je ne céderai pas plus à la tentation de placer ici un morceau philoſophique & *ſentimental*, quoique rien ne pût me fournir un plus beau texte que le ſpectacle de pluſieurs milliers d'hommes *enſevelis dans des voûtes profondes, victimes de la cupidité & du luxe, condamnés à arracher des entrailles de la terre ce métal, ſource de tous nos maux, auquel l'opinion, ou plutôt la folie des hommes attache tant de prix.* Combien de tableaux poétiques, de déclamations pathétiques, de réflexions philoſophiques, de projets politiques ne naîtroient pas à cette occaſion ſous la plume brillante d'un de ces grands écrivains dont notre ſiècle abonde, qui ſont ſi éloquens à propos de tout, & ſous les mains deſquels le plomb même ſe change en or! Je craindrois au contraire de changer en plomb tout cet argent qui brille à Kongsberg; je me bornerai à vous dire ſimplement ce qui m'a le plus frappé & occupé dans ce voyage. J'y avois porté un ſentiment très-pénible, & qui m'en avoit d'abord détourné. Je m'étois perſuadé que je ne trouverois ici qu'un peuple de malheureux, & je me diſois ſouvent que c'étoit une folie d'en aller chercher ſi loin, quand on ne pouvoit rien pour leur ſoulagement. Je ne pouvois croire que des hommes qui travaillent dans des antres, privés de la lumière du jour, à un ouvrage toujours uniforme & toujours fatigant, travaillaſſent ſans contrainte, & ſans un ſentiment très-vif de peine ou de dégoût. Quelques jours paſſés à Kongsberg m'ont abſolument déſabuſé, & je m'applaudirois de ce voyage quand ce ne ſeroit que par cette raiſon. Tout ce peuple de mineurs a l'air de la ſanté, de l'aiſance, de la ſatisfaction. Ils ſont bien nourris, bien vêtus, leur travail eſt modéré. Ceux qui n'ont pas une mauvaiſe conduite vivent à leur aiſe au ſein de leur famille; car ils ſe marient preſque tous, & leurs enfans étant occupés de très-bonne heure, ils ne leur ſont pas à charge. Pourroit-on en dire autant de la plupart des hommes qui ſont obligés de vivre de leur travail? Et ſans chercher des termes extrêmes de comparaiſon, le ſort de ces mineurs ne vaut-il pas mieux, par exemple, que

celui des payſans qui ſous les gouvernemens les plus modérés ſubſiſtent par la culture des vignes, conſument leurs forces à ce travail pénible, expoſés tout le jour à l'ardeur du ſoleil dont la préſence les importune ſouvent plus que ſon abſence n'attriſte les mineurs, & toujours dans la crainte de perdre en un quart-d'heure les fruits de leurs ſueurs, & de leurs avances d'une ou de pluſieurs années ? NORVEGE.

Je vous avouerai, *Monſieur*, que je me ſuis beaucoup plus occupé de la manière de vivre & de la condition de ce peuple ſouterrain, que de l'hiſtoire naturelle de la mine, de ſes filons, de l'état où on trouve le métal, des procédés qui ſervent à le purifier, à le fondre, à le réduire en monnoie. J'ai pourtant fait à cet égard le cours ordinaire de viſites & d'obſervations preſcrit aux voyageurs curieux, & dont ils ne peuvent ſe diſpenſer, ſans manquer de reſpect à une ſi belle merveille de la nature, & ſurtout à ceux qui ont la complaiſance de la leur montrer (1).

(1) Je rapporterai ſeulement ici un petit nombre de ſingularités de ces mines qu'on m'a fait obſerver, ou qui m'ont été communiquées ſur les lieux, & dont je ne me rends pas abſolument garant.

On y trouve ce que les minéralogiſtes appellent la *mine d'argent molle.* C'eſt une eſpèce de mine qui a peu de liaiſon, qui eſt comme fluide, & dont la couleur varie en raiſon de la pierre ou de la mine avec laquelle elle ſe trouve mêlée. Celle de Kongsberg eſt de couleur jaune & verte.

Les plus riches filons n'y ſont pas dirigés, comme en Allemagne & en Bohême, du nord au ſud, mais de l'eſt à l'oueſt, à la réſerve de la ſeule mine nommée *don de Dieu.* Selon d'autres obſervateurs les filons n'affectent ici aucune direction particulière.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt qu'au lieu que dans les autres mines on trouve partout plus ou moins d'argent diviſé & épars dans la mine, ici il y a des intervalles qui en ſont abſolument dénués, & en revanche des maſſes ſouvent très-conſidérables d'argent preſque pur qui dédommagent en un moment du travail infructueux de quelques mois ou même de quelques années. L'eſpérance de découvrir de pareilles maſſes fait que l'on continue de creuſer dans le roc ſtérile une fois ouvert ſans ſe rebuter, & en effet la mine paye toujours ces frais tôt ou tard, & produit tout compte fait un revenu net conſidérable que les auteurs danois eſtiment de 2 à 300,000 écus annuellement.

Il y a de ces maſſes d'argent qui ſont d'une groſſeur prodigieuſe. On en conſerve une dans le cabinet du roi de Dannemarc qui pèſe cinq cent ſoixante livres; elle a

NORVEGE.

J'ai donc vu d'abord les fourneaux où l'on fond & l'on épure l'argent, enſuite la monnoie, & le lendemain je ſuis parti de bon matin à cheval, & après avoir atteint, non ſans peine, le ſommet d'une montagne, j'y ai trouvé l'intendant des mines, M. de *Stuckenbroch* qui a eu la bonté de m'accompagner partout. Ce vieillard reſpectable parloit fort bien latin, & ne me refuſoit aucun des éclairciſſemens que je pouvois lui demander en cette langue. Il étoit encore très-vigoureux & très-actif, & ſes grandes connoiſſances dans la minéralogie & la méchanique ont beaucoup contribué à la proſpérité de ces vaſtes établiſſemens. Après nous être tous vêtus en mineurs, ou en ramoneurs, il m'a conduit à l'entrée de la plus riche mine qui s'exploitoit dans ce moment, & là après une nouvelle & courte exhortation en latin très-pur qu'il m'a adreſſée pour m'engager à conſidérer mûrement que je ſerois obligé de deſcendre à-peu-près perpendiculairement & par des échelles à une profondeur de ſept cent pieds au moins, voyant que je perſiſtois dans ma réſolution, il m'a donné quelques conſeils, & ayant fait allumer des lampes, nous avons commencé à deſcendre lentement & ſilencieuſement.

Cet exercice eſt fatigant pour ceux qui n'y ſont point faits; mais éclairés & eſcortés, comme nous l'étions, avec la facilité de faire une poſe au bas de chaque échelle, il n'y a guères de danger. Les échelles ſont très-ſolides, & appuyées d'eſpace en eſpace ſur le bord d'un nouveau puits. Tous ces puits ſont creuſés dans le rocher, & ſans les eaux qui y filtrent, & qui mouillent les échelons qu'il faut pourtant ſaiſir avec la main, il n'y auroit pas beaucoup plus d'incommodité que de danger dans cette manière de cheminer.

Quand nous fûmes arrivés au point où nous devions nous arrêter, je me trouvai dans un labyrinthe immenſe, où s'ouvroient de tous côtés des allées ou de longues voûtes remplies d'ouvriers qui tailloient le roc

---

cinq pieds ſix pouces de longueur, & quatre pieds de circonférence. On en a trouvé dès-lors une de deux cent ſoixante & dix-neuf livres, une de deux cent quarante-cinq, & une de trois cent quatre, ſans parler de celles qui ſont moins conſidérables.

Il paroit que cette mine a une très-grande étendue. Les découvertes qu'on a faites & que l'on continue de faire dans des lieux aſſez éloignés les uns des autres confirment ces eſpérances.

dans lequel l'argent plus ou moins pur ſe trouve ſemé par veines. Dans un petit nombre d'endroits, ce roc eſt ſi dur qu'on ne peut l'entamer qu'après l'avoir échauffé par un feu violent. Mais les ouvriers chargés de cette tâche incommode ſont bientôt relevés par d'autres, & l'habitude leur fait ſupporter un degré de chaleur dont je fus extrêmement étonné. Les autres ſont relevés tous les jours, & couchent dans leurs maiſons. Ils s'éclairent au moyen d'éclats de bois de ſapin allumés, & quand on voit de loin cette multitude d'hommes travaillant dans de longs & vaſtes ſouterrains à la lueur de ces flambeaux brillans, il faut convenir qu'on jouit d'un ſpectacle dont rien de ce qui ſe paſſe à la ſurface de la terre ne ſauroit donner une juſte idée. NORVEGE.

Il y a plus de vingt mines pareilles autour de Kongsberg; quelques-unes ſe communiquent ſous terre, & il y en a dont la profondeur eſt bien plus grande que celle où je deſcendis. En ſortant, je pris congé de M. l'Intendant, & je ne pus m'empêcher en le remerciant de m'applaudir d'avoir auſſi bien ſoutenu la fatigue de cette journée; mais il me conſeilla de ne me féliciter que le jour ſuivant, & il eut raiſon; car preſque tous les voyageurs à qui cet exercice eſt auſſi nouveau qu'il l'étoit pour moi, n'en reſſentent les effets que quelques jours après. C'eſt ce qui m'arriva le lendemain; nous étions, mon domeſtique & moi, hors d'état de nous lever & de faire aucun mouvement. Nous fûmes donc obligés de reſter au lit, où j'eus tout le loiſir néceſſaire pour repaſſer les diverſes ſcènes dont je venois d'être le témoin.

Dès que je pus remonter en voiture, je repartis pour *Chriſtiania*, où j'arrivai parfaitement guéri, & où je fis encore quelque ſéjour pour tâcher d'acquérir de nouvelles connoiſſances ſur la Norvège, dans la converſation des mêmes perſonnes que j'avois vues précédemment. Il y en avoit dans ce nombre que leurs lumières, leurs emplois, de fréquens voyages dans toutes les provinces du royaume, avoient mis dans le cas de l'étudier & de le connoître à fonds. Je ſentois cependant que mon objet eut été mieux rempli, ſi j'euſſe pu aller voir encore quelques autres villes conſidérables de Norvège, comme *Bergen* & *Drontheim*, la première la plus peuplée & la plus commerçante du royaume; la ſeconde, moins peuplée & moins riche, mais importante encore, & digne d'ailleurs de l'attention des étrangers par ſon ancienneté & par ſa ſituation à l'extrémité

NORVEGE.

ſeptentrionale du royaume (1) qui lui a valu de conſerver plus fidellement les traces du caractère & des mœurs nationales.

Malheureuſement je ne pus point me ſatisfaire à ces deux égards. Il fallut me borner à quelques nouvelles excurſions dans le pays autour de Chriſtiania, & recourir aux lumières d'autrui pour ce que je ne pouvois voir par moi-même. Il eſt queſtion à préſent, *Monſieur*, de vous faire part de ce que ces informations & ces recherches me paroiſſent réunir de plus sûr & de plus intéreſſant.

Les géographes nous aſſurent que la Norvège eſt un peu plus grande que la moitié de la France, & que ſa longueur, priſe depuis le cap *Lindenæs*, le point le plus méridional au Cap-Nord, eſt de près de trois cent cinquante lieues de France. Sa largeur eſt inégale. Dans le midi, elle eſt d'environ ſoixante-dix à quatre-vingt lieues : au nord elle n'eſt que de douze à quinze en quelques endroits. Ils ajoutent qu'elle peut avoir cinq mille deux cent cinquante milles quarrées géographiques, dont ils ſuppoſent que la France contient 10000. Tous ces calculs ne ſeront que des *à-peu-près*, juſques à ce que la Norvège ſoit meſurée, & qu'on en ait une bonne carte.

Il y a dans cette vaſte étendue beaucoup de terrain inhabitable, & beaucoup plus d'inhabité.

La Laponie norvégienne n'eſt guères peuplée, & le climat en eſt trop rigoureux pour qu'elle puiſſe jamais l'être beaucoup. Plus au midi, & ſurtout le long des côtes, l'air eſt aſſez doux pour que la terre pût y payer les travaux des hommes, ſi elle n'étoit en grande partie hériſſée de rochers & de hautes montagnes. Outre les grandes chaines qui s'étendent du ſud au nord, il y a des montagnes iſolées; ſouvent dans les plaines mêmes on ne voit que des rochers nuds & ſtériles. Il n'y en a que peu d'une certaine étendue où l'on recueille du grain. Les vallées éparſes çà & là, & ſouvent ſans communication entr'elles, ſont les parties les plus fertiles & les mieux peuplées.

(1) Cette ville & celle d'*Archangel* ſont les deux villes du monde les plus voiſines du Pôle, l'une eſt à 63 degrés ½ environ de latitude, l'autre à 64 degrés ½; mais Drontheim eſt une ville beaucoup plus conſidérable, & le climat y eſt moins rigoureux, comme on l'a obſervé ſur toute la côte de l'oueſt de la Norvège.

On conçoit que les productions d'un pays ſi étendu, en partie montueux, en partie maritime, doivent être d'une nature très-différente. Priſes enſemble, ces productions forment un objet très-conſidérable, s'il eſt vrai que la Norvège en exporte pour trois millions d'écus annuellement (1). C'eſt de l'argent, du cuivre, du fer travaillé & en barres, des canons, des fourneaux, des pots de fer, du plomb, des mâts, des poutres, des planches & d'autres bois de conſtruction, du marbre, du talc, des meules, de l'aiman, une grande quantité de poiſſons ſecs & ſalés, ſurtout de morues, de harengs, de ſaumons, &c. des cuirs, des peaux, des pelleteries, de l'eyderdon & d'autres plumes, du beurre, du ſuif, de l'huile de baleine, du goudron, du ſel, de l'alun, du verre, du ſoufre, du vitriol, de la potaſſe, &c. NORVEGE.

Les Norvégiens tranſportent une partie de ces marchandiſes ſur leurs propres vaiſſeaux. Les étrangers, & ſurtout les Anglois & les Hollandois, viennent en charger une autre partie dans leurs ports. Les Norvégiens ſont d'excellens marins. Ils conſtruiſent & frètent leurs navires à meilleur marché que les autres nations; & c'eſt encore là, & ſurtout en temps de guerre, une ſource de richeſſes pour eux. Depuis quelque temps on s'eſt donné beaucoup de ſoins pour établir des manufactures dans le pays. Elles avoient manqué juſqu'ici, & les Norvégiens achetoient preſque tout de l'étranger.

La Norvège offre aux naturaliſtes un vaſte champ d'obſervations, & ce champ commence ſeulement à être défriché. Il y a ſans doute dans les mers profondes qui bordent ſes côtes bien des découvertes encore à faire, & ſes hautes montagnes ſi peu connues mériteroient que quelque obſervateur ſavant voulût les examiner avec ce ſoin, cette patience & cet eſprit philoſophique dont notre compatriote M. De Sauſſure a fourni un ſi beau modèle dans ſa Deſcription de nos Alpes. Quoique l'ouvrage de l'évêque Pontoppidan ait du mérite, ce n'eſt, comme ſon titre même l'annonce, qu'*un premier Eſſai ſur l'hiſtoire naturelle de ce royaume.* L'auteur n'avoit cultivé que tard cette immenſe ſcience, & il avoit plutôt écouté & lû qu'obſervé lui-même.

(1) Il s'agit ici d'écus ou de rixdalers de Dannemarc qui valent aujourd'hui un peu plus de 4 liv. de France.

NORVEGE.

Les extraits étendus qu'on a donnés de ſon ouvrage l'ont fait connoître des étrangers qui lui ont ſu gré de ſon travail, mais ils n'ont pu ajouter foi ſur ſa parole à l'exiſtence des *hommes marins*, à celle du *ſerpent marin* de cent ou plus de braſſes de longueur, à celle du *Krake*, le plus grand animal qui exiſte, & qu'on prend en mer pour une petite isle.

Cependant quelque inérédulité qu'un voyageur apporte en Norvège, il ne ſait plus que penſer de ces merveilles quand il en entend parler ſur les lieux. Une foule de témoignages qu'on lui allègue, tout un peuple perſuadé de leur exiſtence, comme il l'eſt de celle des baleines ou des harengs, le jettent au moins dans l'incertitude. On lui demande pourquoi il n'y auroit pas dans les mers de Norvège, les plus profondes de l'Europe, des monſtres inconnus ailleurs, comme on y voit des baleines qui ſont inconnues dans celles du midi, & qui ont dû faire paſſer pour un menteur, avec autant de juſtice, le premier voyageur qui en a parlé dans les pays où l'on n'en voit point?

Ce ſeroit donc à tort qu'on blâmeroit Pontoppidan d'avoir parlé de ces monſtres d'un ton auſſi ſérieux. Il avoit vécu long-temps à Bergen dans ſon évêché où preſque perſonne ne doute de leur réalité; & là, comme ſur tout le reſte de la côte, vous trouveriez même beaucoup de perſonnes qui vous aſſureroient en avoir vus. Je me ſouviens encore de la ſurpriſe des matelots qui me conduiſoient dans un petit trajet de mer que je faiſois dans un golfe de Norvège, lorſque je leur parus douter qu'il y eût dans leurs mers un ſerpent marin, long de quelques centaines de pieds, & qui ſe faiſoit voir quelquefois dans la ſaiſon où nous étions. Cette perſuaſion générale eſt de toute ancienneté dans le pays: il eſt même bien vraiſemblable que l'*Edda* y fait alluſion; & je ne ſais comment cette remarque a échappé au ſavant évêque. Vous ſavez, *Monſieur*, que dans le ſyſtême religieux des anciens peuples du nord, on admettoit un ennemi des dieux & des hommes, un mauvais principe qui ſe manifeſtoit ſous diverſes formes, & qui attaquoit ſans ceſſe ſourdement & ouvertement toute la création. *Thor*, le fils du Dieu ſuprême, & le ſecond des Dieux, la défendoit avec courage & perſévérance; ſes fonctions étoient de chercher partout cet ennemi & de le combattre. Dans une des fables de l'Edda, le mauvais principe eſt repréſenté ſous la figure du grand ſerpent marin. *Thor* ſous celle d'un jeune homme,

va le pêcher accompagné d'un géant à qui il cache ſon deſſein. Comme il ramoit avec force, le géant lui repréſenta que s'ils alloient plus loin, ils ſeroient en danger de rencontrer le grand ſerpent. C'eſt encore aujourd'hui l'opinion reçue qu'on ne le trouve qu'à une certaine diſtance des côtes. Vous pouvez voir dans l'*Edda* le reſte de la fable. L'auteur n'oſe aſſurer que Thor ait réuſſi dans ſon expédition. Le Dieu le pêcha, & ſuivant quelques récits, *il lui briſa la tête d'un coup de maſſue, mais*, ajoute-t-il, *il eſt plus sûr cependant de croire que ce monſtre vit encore dans les eaux* (1). NORVEGE.

La partie de l'hiſtoire naturelle de Norvège qui regarde les végétaux & les inſectes a été traitée avec beaucoup de ſavoir depuis la mort de l'évêque Pontoppidan. La Flora de M. *Œder*, en particulier, ne laiſſera bientôt rien à déſirer à cet égard aux curieux. Je me bornerai, *Monſieur*, à vous indiquer cet ouvrage dont le ſujet m'eſt trop étranger, ainſi que les autres branches de l'hiſtoire naturelle, & je m'étendrai par préférence ſur ce qui concerne la nation.

Je ne veux point remonter cependant aux temps de ſa plus grande gloire, à ces ſiècles où elle s'illuſtra par la découverte de l'Islande, de la Grœnlande, & vraiſemblablement d'une partie de l'Amérique, par la conquête des isles Orcades, de Feroë, des Hébrides, de pluſieurs provinces d'Ecoſſe, d'Irlande, de l'isle de Man & de la Normandie, à laquelle elle donna ſon nom. Tout le monde ſait que ſous le nom de Normands, les Norvégiens ont été long-temps la terreur des pays maritimes de l'Europe, & cette gloire peut paroître douteuſe dans un ſiècle philoſophe, s'il y en a jamais un. Mais dans celui où tous les rois & tous les peuples vivoient plus ou moins ſous la loi du plus fort, & dans une eſpèce de brigandage autoriſé, les plus braves ou les plus heureux des brigands ne méritoient-ils pas d'être les plus eſtimés?

*Harald* aux beaux cheveux détruiſit en grande partie ces princes ou chefs de pirates qui ravageoient les pays voiſins, & ſouvent le leur

(1) Cette fable & d'autres encore ſemblent prouver que les anciennes poéſies religieuſes dont l'auteur de l'*Edda* s'eſt ſervi pour compiler ſon ouvrage ont été compoſées en Norvège, car nous ne voyons pas que les autres peuples du nord ayent jamais cru qu'il exiſtoit un grand ſerpent dans leurs mers.

NORVEGE.

propre. Il forma au neuvième ſiècle une monarchie preſque abſolue de tous ces petits états réunis. Il tranſmit à ſes ſucceſſeurs une aſſez grande puiſſance au-dedans & au-dehors de ſon royaume. Quelques-uns en ſoutinrent, en augmentèrent même l'éclat, mais dans le douzième, & ſurtout dans le treizième ſiècle, cet éclat commença à diminuer ſenſiblement. La cour de Rome & le clergé acquirent un aſcendant ſans bornes ſur le prince, les grands & le peuple. Il ſemble auſſi que dès-lors l'énergie de la nation ne fut plus la même. Elle ceſſa d'être redoutée, & ſes conquêtes lui furent la plupart enlevées l'une après l'autre. De toutes les isles voiſines de la Grande-Bretagne, elle ne conſerva que les Orcades. Elle fut même ſoumiſe par intervalles à des rois étrangers. Les croiſades, les pélérinages, les fondations d'évêchés, de chapitres, de cloîtres, de meſſes, les uſurpations du clergé, ſes cabales éternelles, les révoltes, les brigandages de la nobleſſe, les guerres civiles qui ſe multiplièrent & ſe ſuivirent ſans interruption, rempliſſent dès-lors l'hiſtoire de Norvège. Enfin la nation déjà affoiblie & languiſſante fut attaquée vers le milieu du quatorzième ſiècle par un nouveau fléau qui mit le comble à ſes malheurs, je veux parler de cette terrible épidémie qui ravagea preſque toute l'Europe, mais qui ne fut nulle part plus meurtrière que dans le nord, où elle prit le nom de *mort générale*, & de *mort noire*. On prétend qu'elle fit périr en Norvège les deux tiers des habitans. Il en fut de même dans l'Islande & la Groenlande qui étoient alors des provinces de Norvège. La plus grande partie des familles nobles fut éteinte. On raconte que les bourgeois de Bergen effrayés de ſes ravages quittèrent leur ville où la peſte avoit commencé, & ſe réfugièrent dans une vallée nommée *Juſtedal*, vantée par la ſalubrité de ſon air, mais la contagion les y ſuivit, & les fit tous périr avec les anciens habitans, à la réſerve d'une ſeule fille, à qui cette vallée demeura en propriété. Dès-lors un grand nombre de terres reſtèrent incultes, des villages, des bourgs furent déſerts, le découragement s'empara des eſprits; l'agriculture fut négligée, le commerce abandonné à des étrangers qui l'exercèrent avec tyrannie. Les Norvégiens n'ont pu réparer encore toutes les pertes qu'ils eſſuyèrent par cette terrible cataſtrophe dont le ſouvenir ne s'effacera jamais de leur eſprit.

La nobleſſe déjà diminuée par cette contagion le fut encore au com-

mencement du ſeizième ſiècle par la tyrannie, autre fléau ſouvent auſſi terrible. Chrétien II gouverné par des maximes & des conſeils ſanguinaires détruiſit une grande partie des familles nobles qui avoient échappé à la peſte, ſous prétexte d'une rebellion & d'une conſpiration formée contre le roi ſon père. Les temps qui ſuivirent ne furent pas moins contraires à la nobleſſe, quoiqu'elle n'eût plus à ſouffrir ces grandes calamités. Nulle occaſion, nul moyen pour elle de ſe relever. Le ſénat de Dannemarc anéantit celui de Norvège, traita ce royaume comme une province conquiſe, en confia toutes les places importantes à des Danois, & en lui donnant en apparence des rois de ſon choix, le gouverna avec un empire abſolu. Sous un ſemblable régime, la nobleſſe norvégienne ne put éviter de tomber dans l'indigence : elle vendit d'abord pour ſubſiſter une partie de ſes terres, & n'eut bientôt plus d'autres reſſources que d'en cultivér le reſte de ſes propres mains. Telle eſt aujourd'hui la condition de preſque tout ce qui reſte des familles autrefois les plus illuſtres & les plus puiſſantes. Leurs deſcendans conſervent encore à côté des inſtrumens du labourage qui les font vivre les armoiries & les généalogies qui les conſolent. Ils ne s'allient qu'entr'eux, mais d'ailleurs ils ne cherchent à ſe diſtinguer en rien des autres payſans, & ils ſervent avec fidélité comme ſimples ſoldats leur roi & leur patrie. Les familles norvégiennes annoblies, ou les familles nobles d'origine étrangère établies dans le royaume, n'y poſsèdent point de terres privilégiées. Il n'y en a que trois de cette eſpèce, deux comtés & une baronnie. NORVEGE.

Durant le cours de ces calamités & de cet aſſerviſſement, les Norvégiens ont toujours conſervé ce courage, cet amour de la gloire, ce goût pour l'éclat, & la dépenſe, le plaiſir qui forment leur caractère. Il eſt vraiſemblable cependant que ce ſentiment de fierté qui ne meſſied pas à un peuple à qui ſes ancêtres ont tranſmis un nom illuſtre dans la carrière des armes eut été enfin affoibli, ou même éteint ſous le joug de l'ariſtocratie danoiſe, ſi elle eût toujours ſubſiſté ; mais depuis que les deux nations jouiſſent d'un ſort égal ſous un monarque qui ne peut voir en elles que des enfans également dignes de ſon amour, ce ſentiment a dû reprendre une nouvelle vie en attachant les Norvégiens par les liens les plus forts à la conſtitution préſente. S'ils n'ont plus un corps de

NORVEGE.

nobleſſe nationale proprement dit, ce déſavantage eſt bien compenſé par le privilége infiniment précieux, & qui les diſtingue des Danois, de ne connoître aucune ſorte de ſervitude. En effet, les payſans norvégiens ſont tous libres; ils poſsèdent leurs domaines en toute propriété, ils jouiſſent du droit de chaſſe; ils ne relèvent d'aucune autre juriſdiction que de celle du roi. Il y a plus; ils poſsèdent leurs terres à quelques égards comme des fidei-commis qui ſe tranſmettent de père en fils à l'aîné de la famille ſans partage, & ſans autre condition que celle de payer aux frères & ſœurs leur portion héréditaire. S'ils veulent vendre leurs terres, car ils en ont le droit, cette vente n'eſt pas irrévocable. Le fonds vendu eſt ſujet pendant vingt ans à un retrait lignager en faveur du plus proche parent, privilége qui, quoique ſoumis à des reſtrictions, eſt peut-être plus propre à flatter la vanité des propriétaires que conforme à leurs intérêts réels, & ſurtout à l'intérêt général.

En effet, de ſi grands priviléges paſſent peut-être le but que le légiſlateur doit ſe propoſer en faiſant la portion de l'ordre des ſimples cultivateurs. Il faut ſans doute qu'ils jouiſſent de la plus grande ſûreté poſſible pour leurs perſonnes & leurs propriétés. Il faut encore qu'ils croient, & qu'ils ayent raiſon de croire, que leur état eſt bien loin d'être vil ou malheureux; mais tout ce qui pourroit leur faire penſer qu'ils doivent vivre comme les perſonnes d'un autre ordre, tout ce qui leur inſpireroit le goût du faſte & de la dépenſe, & l'ambition d'obtenir des titres & des diſtinctions propres à les faire ſortir de leur état, deviendroit dès-lors pour eux, non un privilége précieux, mais un véritable piége. L'intérêt général du royaume en ſouffriroit encore davantage. Le payſan mépriſeroit trop la ſimplicité, la frugalité, les règles d'une ſage économie qui peuvent ſeules le faire proſpérer, étendre l'agriculture ou la pêche, & multiplier les familles. Les cadets découragés par un partage trop inégal tourneroient leurs vues & leur ambition vers le ſervice maritime étranger, & par cela même le pays manqueroit du nombre des bras néceſſaires pour le cultiver. Pour répondre aux idées chimériques qu'ils ſe feroient faites de leur état, les autres s'engageroient dans des dépenſes au-deſſus de leurs forces, & ſouvent la reſſource ruineuſe de détruire leurs bois leur deviendroit néceſſaire, des procès fréquens feroient encore l'effet trop ordinaire de ces loix mal combinées, &

l'obſtination qui accompagne ordinairement une hauteur mal-entendue perpétueroit ſouvent ces procès au grand préjudice des familles, & chargeroit ainſi l'état de cette eſpèce d'hommes, la plus onéreuſe de toutes, qui vivent des ſottiſes & des querelles d'autrui. NORVEGE.

Ce ſentiment de ſes prérogatives produit en même-temps d'heureux effets chez le peuple de Norvège, car le bien & le mal ſe tiennent toujours par la main. Il y a dans ſon caractère une ſorte de généroſité, dans ſon eſprit un degré d'élévation qui ne ſont pas communs ailleurs dans la même claſſe. Il eſt officieux, prévenant, & ſurtout hoſpitalier. Il penſe & parle avec plus de liberté; il a plus d'énergie & de volonté, un Norvégien qui a du mérite & de la vertu en fait peut-être plus d'uſage qu'un autre. De tous les étrangers, ce ſont les Anglois avec leſquels il ſympathiſe le plus. Il les regarde comme la première nation après la ſienne. Les Danois lui paroiſſent trop phlegmatiques, & peut-être trop favoriſés; les Allemands affectent trop de ſupériorité; les François ſont trop légers; les Hollandois trop concentrés dans leur intérêt & trop économes. C'eſt ſurtout en Angleterre que les Norvégiens vont deſcendre & ſéjourner quand ils ſortent de leur pays, les uns pour chercher la fortune, les autres pour diſſiper celle qu'ils poſsèdent.

L'induſtrie des payſans norvégiens eſt vantée avec raiſon, quoique cette qualité ſoit commune à preſque tous les montagnards. Ils ont beaucoup d'adreſſe & font eux-mêmes la plupart des habillemens, des meubles, des ſouliers, des bottes, des filets, des outils, des inſtrumens pour l'agriculture & la pêche dont ils ont beſoin. Pluſieurs vont plus loin encore; ſans maîtres, ſans étude, ſans connoiſſance des règles, ils conſtruiſent des vaiſſeaux excellens, des inſtrumens de muſique, des ouvrages de ſculpture en bois & en pierre, dont pluſieurs méritent de l'admiration, & ſont conſervés dans les cabinets des curieux. Je ne vous répéterai pas, *Monſieur*, qu'aucune nation ne produit de meilleurs marins & de meilleurs ſoldats. A cet égard les Norvégiens n'ont point dégénéré de leurs ancêtres dont l'hiſtoire cite ſi ſouvent les actions courageuſes & brillantes. Ils réuniſſent à l'honneur, à l'intrépidité, toute la force du corps néceſſaire dans le métier des armes. *Durum & indomabile genus*

NORVEGE.

*bellatorum*, disoit d'eux un ancien historien suédois (1) *ob ingentem animi & corporis ferocitatem, ac etiam propter durissima exercitia.... Acre genus hominum nullis bellorum asperitatibus cedens....* On chercheroit vainement ailleurs une race d'hommes plus sains & plus vigoureux que dans les provinces orientales & montueuses de la Norvège, car sur les côtes de l'oueſt, la vie pénible & la nourriture des pêcheurs, les brouillards, les villes, les étrangers, les matelots qui reviennent de leurs courses lointaines ont une fâcheuse influence sur le physique des habitans. Mais dans les montagnes & loin des villes, la force, la grandeur du corps, la beauté des couleurs & des formes, un nombre considérable de vieillards sains & vigoureux, tout annonce la plus belle conservation de l'espèce humaine. On voit avec plaisir sur presque tous les visages cet air de vie, de sérénité, de gaieté même qui est le signe certain de la santé & du bonheur. En effet, c'est en ce point seul peut-être que la physionomie n'est jamais trompeuse; le fripon le plus décidé a souvent l'apparence de l'honnête homme, plus souvent le sot a les traits de l'homme d'esprit, & l'homme d'esprit ceux du sot; mais l'habitude des sentimens ou pénibles ou agréables, de la gaieté ou de l'inquiétude, d'une végétation brillante ou languissante est toujours fortement exprimée dans les traits, le regard & la contenance. A ce compte là il doit y avoir ici beaucoup d'hommes heureux, & le plaisir seul de faire cette observation paie les frais d'un voyage. Ceux qui ont parcouru les montagnes de Suisse ont eu plus d'une fois le même plaisir, & ce n'est pas le seul rapport comme vous le verrez, qu'il y ait entre ces deux pays.

Si les montagnards de Norvège sont heureux ils ont encore l'avantage de l'être long-temps. En général leur vie est longue, & c'est je pense avec l'Ecosse & quelques provinces de Suède, le pays où l'on trouve le plus de vieillards. L'évêque Pontoppidan en rapporte des exemples frappans. Il cite entr'autres quatre hommes & quatre femmes mariées qu'on présenta en 1733 au roi Chrétien VI lorsqu'il passa à Frédérichald. Leur âge total passoit de beaucoup les huit cent ans, puisque aucun de ces époux n'en avoit moins de cent. Ils étoient tous du voisinage

(1) Olaüs Magnus, Hist. Septentr. Liv. 6.

de cette ville, & ſe portoient ſi bien qu'ils dansèrent leur danſe ordinaire en préſence du roi. La fécondité des femmes norvégiennes n'eſt pas moins remarquable ; les familles compoſées de dix, douze, quinze enfans ne ſont point ici des merveilles, & le nombre des naiſſances excédant conſtamment celui des morts, la population deviendroit bientôt très-conſidérable ſans la perte continuelle que le métier de matelot & celui de pêcheur lui fait néceſſairement eſſuyer. NORVEGE.

Ce que Tacite diſoit des Germains de ſon temps n'eſt preſque plus vrai que des Norvégiens & de leurs voiſins. Je ne prétends pas parler de l'hoſpitalité qui, ſelon *Pontanus*, *s'eſt réfugiée en Norvège en quittant la Germanie*; je ſais par mon expérience qu'elle exiſte en Norvège, & je penſe que les Allemands l'exerceroient encore comme autrefois, s'ils en trouvoient plus d'exemples quand ils voyagent hors de chez eux. Je ne veux parler que de la haute taille & de la force du corps qui ſont encore des prérogatives plus communes en Norvège qu'ailleurs, & qui juſtifient tout ce que diſent Céſar, Tacite, & d'autres auteurs anciens des Germains de leur temps. Sans avoir pénétré bien avant dans le pays j'ai ſouvent rencontré de ces demi-géans à l'aſpect deſquels il eſt difficile de ſe refuſer à un certain ſentiment de reſpect & d'humiliation quand on n'a pas l'honneur d'être de leur race. Toute la nation n'eſt pas à beaucoup près compoſée d'hommes pareils, mais ils y ſont ſans doute plus communs qu'ailleurs; & ils donnent une idée de ce qu'elle a dû être anciennement, comme ces vieux arbres qu'on a laiſſé ſubſiſter çà & là ſans les élaguer dans une forêt ſouvent ravagée par la main des hommes. Quand on ſe repréſente le ſpectacle que devoit offrir une armée de pareils hommes, on conçoit aiſément ce que les hiſtoriens nous diſent de la terreur des Romains & de leurs défaites répétées lorſqu'ils eurent pour la première fois les Cimbres à combattre. On comprend pourquoi long-temps après ils regardoient encore les Germains comme les plus redoutables de leurs ennemis, & pourquoi Végèce diſoit *que la haute taille des Germains leur donnoit un grand avantage ſur la petiteſſe romaine.* Vous ſavez, *Monſieur*, que les peuples de trois royaumes du nord étoient compris alors ſous le nom général de Germains, & n'en différoient à aucun égard important. Aujourd'hui les Allemands ne ſont guères plus grands que les Italiens, ils ont perdu cet avantage

NORVEGE.

qu'ils avoient du temps de Végèce, mais ils ont acquis en revanche le talent de faire d'auſſi bonne muſique que celle d'Italie. Le ſéjour des villes qu'ils avoient autrefois en horreur, le luxe, la molleſſe, l'étude du droit & des autres ſciences, celle des arts & de tant de choſes utiles & inutiles, ont influé chez eux ſur les corps autant que ſur les eſprits, & affoibli la belle végétation qui produiſoit ces eſſaims d'hommes grands, vigoureux, aux yeux bleus & féroces (pour me ſervir des termes de Tacite); aux longues chevelures blondes, au teint animé des plus belles couleurs que les Romains admiroient & redoutoient en même temps. Tout cela ſe trouve encore en partie dans les montagnes de Norvège. Je ne ſuis point ſurpris que la tradition y ait placé un peuple de géans, & que *Saxon* le grammairien, & *Torfæus* beaucoup moins ami du merveilleux que lui, ayent cru que des géans en avoient été les premiers habitans. On diſpute depuis long-temps ſur la queſtion s'il y a eu des géans ou non. Il faudroit peut-être convenir d'abord de la meſure que doit avoir un homme pour être reconnu *géant* ſans contradiction. En attendant je penſe ſur ce que l'on obſerve encore aujourd'hui que des hommes de ſept pieds de haut ou environ ont pu être très-communs autrefois dans le nord, & former même le plus grand nombre des habitans; ſi ces hommes étoient en même temps très-forts, très-féroces, très-guerriers, comme il eſt bien probable, n'ont-ils pas dû être appelés d'un nom particulier relatif à ces diverſes qualités, par les nations étrangères moins bien partagées qu'eux à cet égard? Et ce nom quelconque ſera celui qu'on traduit par le mot de *géant*. De cette manière la tradition dont je parle n'auroit rien de fabuleux. Il paroît par l'hiſtoire ancienne de Norvège qu'une pareille race d'hommes a exiſté, que dans des temps même très-poſtérieurs il y a eu des princes & des guerriers d'une taille exceſſivement haute, & qui étonnoit les autres nations. Tels furent par exemple le roi *Harald* le *ſévère* qui fit au onzième ſiècle l'admiration de la cour de Conſtantinople par ſa taille de près de dix pieds, & ce fameux *Rolf*, *Rollon*, ou *Robert* le conquérant & le premier duc de Normandie, qui étoit ſi grand qu'aucun cheval ne pouvoit lui ſervir, & que la néceſſité où il étoit d'aller toujours à pied fit ſurnommer le *piéton*.

Les montagnards norvégiens, ſurtout dans des cantons éloignés, n'ayant

n'ayant eu que peu de commerce avec les étrangers, vivant preſque auſſi ſimplement, auſſi durement que leurs ancêtres, ont dû conſerver en grande partie ces dons de la nature que nous autres peuples polis du midi échangeons de plus en plus contre des avantages de notre invention. Il faut croire qu'ayant autant d'eſprit & de ſavoir que nous en poſſédons ſans difficulté, nous ſavons bien ce que nous faiſons, & que nous nous ſommes déjà fort enrichis par cet échange. Je crois devoir cependant vous remettre ſous les yeux, *Monſieur*, ce que ſont les hommes du nord qui ont eu la bêtiſe de reſter à-peu-près tels qu'ils étoient. Je vous ai déjà parlé de leur ſanté, de l'air de ſérénité répandu ſur tous leurs traits, & de la longue durée de leur vie. Ce que j'ai entendu dire de leur vigueur à des hommes très-dignes de foi qui ont vécu avec eux, ce que je trouve là-deſſus dans les mémoires de l'évêque Pontoppidan doit auſſi faire juger leur ſort aſſez digne d'envie, & coûter peut-être quelques ſoupirs à ces êtres foibles, languiſſans, vaporeux dont nos ſociétés ſe peuplent de plus en plus, être condamnés à la privation de la plus grande partie des douceurs de la vie, & qui n'exiſtent preſque que par un cerveau ſans ceſſe offuſqué de penſées triſtement philoſophiques. On m'aſſuroit donc qu'il étoit très-commun de voir ces payſans marcher à pieds nuds ſur la glace, aller dans les bois au cœur de l'hiver la poitrine nue & couverte de neige, avec leurs longues barbes pleines de glaçons, & chargés de fardeaux qu'on ne feroit traîner ailleurs qu'à des chevaux. « Lorſque l'excès de la fatigue les » avoit mis en ſueur, je les voyois, dit Pontoppidan, ſe jeter ſur la » neige toutes les demi-heures pour s'y repoſer, & faire des boules de » neige pour s'eſſuyer le viſage ou s'en remplir la bouche pour ſe déſal- » térer. Pendant ce temps-là ils chantoient des chanſons propres à les » égayer, & après neuf heures de travaux incroyables ils s'en alloient » en courant chez eux avec un air de gaieté & de ſatisfaction dont je n'ai jamais vu d'exemple ». C'eſt à ce que cet évêque appelle l'*humeur joviale qui leur eſt naturelle* qu'il attribue ſurtout le grand nombre de centenaires qu'on trouve chez eux, & il eſt vraiſemblable que cette circonſtance y a beaucoup de part, mais elle eſt peut-être autant un effet qu'une cauſe. Le ſentiment habituel d'une brillante ſanté & de tous ſes heureux attributs, ne peut manquer d'être accompagné de celui

NORVEGE.

de la gaieté quand rien d'ailleurs n'y mêle de l'amertume, & de l'inquiétude. Et qu'eſt-ce qui troubleroit ce ſentiment chez des hommes ſi ſimples, ſi occupés, ſi accoutumés à n'imaginer, à ne déſirer que des choſes qui ſont ſous leurs mains?

Les habitans des côtes, quoique en général moins ſains & moins vigoureux que ceux des montagnes, ſont encore un des peuples pêcheurs le plus ſain, & le plus vigoureux du monde. Ils ſupportent les fatigues de leur profeſſion avec le même courage & la même gaieté que les montagnards. On les voit au milieu de Janvier ſe réunir par centaines, hommes & femmes, paſſer les jours entiers & les nuits, quand la lune leur prête ſa lumière, ſur la mer, dans des bateaux ouverts, qu'ils ne quittent que rarement pour aller coucher dans de mauvaiſes huttes avec leurs habits mouillés, & recommencer le même travail le lendemain avec tant d'*empreſſement* & d'*un air ſi content qu'on croiroit*, dit toujours le même auteur, *qu'il eſt queſtion pour eux d'une partie de plaiſir*. Je n'ai ni lu ni obſervé moi-même en parcourant les côtes des Pays-Bas & de la Baſſe-Allemagne rien de ſemblable à cette deſcription. Les habitans y vivent de la pêche, & ceux-mêmes qui ne pêchent pas ne ſont point d'une conſtitution bien vigoureuſe, & quant à leur humeur & à leurs manières, je conſeille à tout voyageur de s'abſtenir, s'il le peut, d'en faire l'eſſai. Je croirois que l'air des côtes de l'oueſt de la Norvège eſt naturellement plus ſain, malgré ſon humidité, que celui des Pays-Bas & de l'Allemagne. D'ailleurs les montagnes qui bordent la côte, & où une partie de ces pêcheurs ſont établis, leur communication avec les montagnards, le caractère général de la nation, ſa gaieté & ſon hoſpitalité ſuffiſent pour expliquer cette différence qui eſt toute à l'avantage des Norvégiens.

Il faut vous dire quelque choſe, *Monſieur*, de la manière dont le payſan norvégien entretient cette ſanté & cette vigueur. Il eſt à cet égard fidelle aux uſages de ſes ancêtres, & n'a point, à l'exemple des habitans des villes, changé ſon régime, pour adopter les nouvelles découvertes de la gourmandiſe, ou plutôt de la ſatiété & de la vanité. Le pain de froment ne lui eſt preſque pas connu. Ce grain eſt très-rare en Norvège comme dans tous les pays expoſés au même degré de froid. Les miliciens tranſplantés loin de chez eux à qui on en donne ne peu-

vent même s'y accoutumer qu'avec peine, & en ſont d'abord incommodés ; le levain qui entre dans ſa compoſition en eſt la cauſe, ſuivant Pontoppidan. C'eſt donc avec de l'avoine que ſe fait preſque tout le pain des habitans des campagnes. Ce grain eſt ici plus blanc & plus nourri que dans nos contrées. L'épi qui le porte eſt auſſi plus élevé, & j'avois d'abord de la peine à le reconnoître. La manière d'en faire du pain m'étonna bien davantage. On lui donne la forme de gâteaux ronds & minces comme une pièce de monnoie. Il ſe cuit ſur une plaque de fer ſous laquelle on tient du feu, & deux femmes dont l'une l'étend, & l'autre le lève en peuvent faire dans un jour la proviſion d'une famille pour une année. Si je rendis juſtice aux avantages de cette ingénieuſe invention, je ne pus d'abord juger auſſi favorablement le pain qui en réſultoit. Il me parut rebutant & pour le fond & pour la forme. Enſuite j'en pus manger en le trempant, & je crois qu'enfin je m'y ſerois accoutumé. Il ſe garde autant qu'on veut & ſans altération dans un lieu ſec, & on en a conſervé pendant près de vingt ans. NORVEGE.

Mais la récolte de l'avoine, ainſi que toutes celles des grains, eſt expoſée dans le nord à de grands & de fréquens accidens. Auſſi dans les années & les cantons ſtériles le payſan norvégien a-t-il quelquefois recours, à l'exemple de ſes pères, à l'écorce de ſapin qu'il fait ſécher & moudre, & mèle avec de la farine d'avoine s'il en a. Le pain fait de cet étrange ingrédient eſt d'un goût amer & réſineux, & il nourrit peu (1). Mais cette reſſource eſt aujourd'hui moins ſouvent employée

(1) La même néceſſité a fait recourir les habitans des provinces du nord de la Suède à la même reſſource. Je rapporterai ici dans ſes propres termes le paſſage d'un auteur Suédois ſur cet uſage. On verra avec quelle philoſophie on ſe ſoumet dans le pays dont il parle à une extrémité qui paroîtroit ſi dure ailleurs. " Dans nos „ provinces de Veſtro-Bothnie, on ſe ſert de l'écorce de ſapin pour faire du pain, „ & pluſieurs braves gens & ſoldats courageux s'en trouvent auſſi bien nourris que „ les autres avec du froment ou du ſeigle, & ce n'eſt pas toujours par néceſſité „ qu'ils en mangent, mais pour maintenir cette ancienne & noble vertu, trop „ négligée en pluſieurs lieux, qu'on appelle la *frugalité*. Un ouvrier ne remarque „ pas que ſes forces diminuent par l'uſage de ce pain d'écorce„. (Voyez la Deſcription de la Laponie-Suédoiſe par *Hægstræm*, citée dans l'ouvrage de l'évêque Pontoppidan, pag. 429.

NORVEGE.

que dans les ſiècles paſſés où les gouvernemens étoient moins prévoyans, les communications moins faciles, & le commerce moins étendu. En effet, il étoit très-ordinaire dans les parties les plus reculées de la Norvège que des provinces entières fuſſent réduites à cette triſte extrémité, & quelquefois pendant pluſieurs années de ſuite. Les peuples prenoient alors, comme il eſt aſſez naturel, de l'humeur contre leurs maîtres, mais ils ſe trompoient, je crois!, en s'imaginant que le ciel n'avoit en vue que de punir les princes de leurs fautes par cette ſtérilité dont perſonne ne ſouffroit moins qu'eux. Ils ne devoient accuſer que leur défaut de prévoyance ou leur indifférence pour leurs ſujets. On voit dans l'hiſtoire de Chriſtophle III, roi de Dannemarc & de Suède, que dans ce dernier royaume les peuples lui donnèrent le ſurnom de *Barka-Konung* ou de *roi d'écorce* pour cette raiſon. L'humanité a donc déjà beaucoup gagné dans toute l'Europe ſur deux points eſſentiels, la famine & la peſte, dont les ravages rempliſſent les annales de nos ayeux. Si nous obtenions une fois les mêmes adouciſſemens ſur le fléau de la guerre, il faudroit, malgré l'uſage immémorial, bénir de bon cœur ce ſiècle préſent, & le préférer encore aux autres malgré tous ſes défauts.

Le gruau d'avoine & d'orge, ſeul ou mêlé avec du poiſſon ſec & ſalé, ou cuit avec du petit lait aigre, eſt avec le pain la nourriture la plus ordinaire du payſan. La viande fraîche n'eſt pas abondante en Norvège. Il en ſale ce qu'il peut pour ſes proviſions d'hiver. En été, il y ſupplée juſques à un certain point par pluſieurs ſortes de gibiers, comme oiſeaux, lièvres, cerfs, élans, & rennes dans les provinces du nord. Dans les montagnes, c'eſt le lait & le fromage, & partout le poiſſon de mer & d'eau douce qui font ſa plus grande reſſource. La diverſité, la bonne qualité, l'abondance du poiſſon ſe réuniſſent pour lui faire préférer cet aliment à tous les autres, & frais ou ſéché, il peut en avoir toute l'année.

Sa boiſſon ordinaire eſt du lait mêlé avec de l'eau ou du petit lait aigre auſſi trempé. Il connoît auſſi la bierre, & il réſerve la plus forte pour les fêtes & les occaſions d'éclat.

Vous pouvez juger par-là, *Monſieur*, que le payſan norvégien ſe nourrit à peu de frais, & que c'eſt plutôt à l'excellence de ſon eſtomac qu'à celle de ſa nourriture qu'il doit ſa force & ſa ſanté. Mais quand cet

organe admirable eſt bien conſtitué, il ſait tirer des alimens les moins ſubſtantiels les ſucs les plus nourriſſans. Il eſt vrai qu'il faut encore dans ce cas-là ſuppléer à la qualité par la quantité; auſſi, comme je vous l'ai déjà fait obſerver, a-t-il un appétit très-grand, & conſomme-t-il beaucoup plus que les habitans du midi. C'eſt un fait trop important dans la queſtion de l'influence du climat, pour que je puiſſe m'empêcher de vous le confirmer par une nouvelle preuve qui vous paroîtra, ce me ſemble, d'une grande force. Je l'emprunterai encore des mémoires de mon évêque. « Quand nos marchands de Bergen, dit-il, équipent au mois » de Mars des vaiſſeaux deſtinés à la pêche de la baleine ſur les côtes » de la Grœnlande ou du Spitzberg, ils y chargent préciſément le » double plus de proviſions que quand ils envoient le même nombre » d'hommes dans les ports d'Eſpagne ou de la méditerranée.... Ceux-ci » ſe contentent d'une demi-portion, parce que, ajoute l'auteur, la chaleur » qu'ils éprouvent étant plus grande, & la tranſpiration plus abondante, » cette chaleur ne ſe concentre pas dans l'eſtomac comme dans les pays » froids ».

Ajoutez à des repas compoſés de ces alimens de l'eau-de-vie & du tabac, & vous rendrez le payſan & le matelot norvégien auſſi heureux que ſi ſon dîner étoit le fruit d'une grande dépenſe & de la longue méditation du plus ſavant cuiſinier. A l'égard du bourgeois des villes ou du marchand aiſé, il n'eſt pas auſſi aiſé à contenter, & il fait en général meilleure chère que les perſonnes du même état dans les autres pays. Le meilleur poiſſon, les coquillages les plus eſtimés, le gibier, & ſurtout les meilleurs vins ſont ſervis avec profuſion ſur ſa table. Le commerce des Norvégiens étant très-étendu, & ſurtout dans la méditerranée où ils vont vendre leurs poiſſons, il leur eſt aiſé de ſe procurer à un prix médiocre les vins les plus recherchés, & ils ſe prévalent de cette facilité *au-delà*, dit l'évêque, *de ce qu'exigent le beſoin & la bonne économie.* C'eſt ainſi que tout change avec le temps. Car après que les Norvégiens eurent renoncé à la piraterie qui leur procuroit des vins à moins de frais encore, ou plutôt, après que les calamités dont j'ai parlé eurent anéanti leur commerce, le vin fut chez eux d'une telle rareté que le pape Innocent VIII fut obligé d'accorder en 1490 aux

NORVEGE.

égliſes de Norvège une permiſſion de faire uſage d'hydromel dans la célébration du ſaint-ſacrement.

Les Norvégiens ſont logés proprement & chaudement, quoique dans des maiſons de bois. Il eſt tout ſimple qu'un peuple qui fournit des poutres & des planches à une partie de l'Europe ne ſe les épargne pas à lui-même. Auſſi ces maiſons ont-elles de l'épaiſſeur & de la ſolidité, & quand elles ſont revêtues de planches peintes à l'huile, comme c'eſt l'ordinaire dans les villes, & que les vuides en ſont bien remplis de mouſſe & de poix ou de goudron, elles joignent à un air de propreté qui plaît à l'œil l'avantage d'être plus chaudes & moins ſujettes à l'humidité que les maiſons bâties de pierres (1).

Les gens du pays croient ces maiſons plus ſaines, & par cette raiſon ou par ce préjugé autant que par économie ils ſe refuſent à bâtir des maiſons de pierres, quoique la pierre & même le marbre abondent en Norvège. Mais les incendies auſſi fréquens que terribles auxquels ils ſont expoſés, & dont en particulier la ville de Bergen a *peut-être* plus ſouffert qu'aucune ville du monde, peuvent faire douter qu'ils ayent raiſon en ce point.

Dans les campagnes la crainte de ce danger engage les habitans à bâtir leurs maiſons aſſez loin les unes des autres, comme Tacite remarque que les Germains le pratiquoient de ſon temps. Ces maiſons ſont au milieu des terres qui appartiennent à la famille, & l'on en voit ſouvent qui forment le point de vue le plus ſingulier, ou pour parler avec les Anglois, le plus *romantique*. Ce ſont des habitations aſſiſes ſur quelque pointe de rocher élevé, & quelquefois très-eſcarpé, au haut duquel on ne monte que par un ſentier très-étroit, où il a fallu ſouvent pratiquer des degrés de bois ou de pierre; enſorte que ceux qui n'y ſont pas accoutumés ne s'y haſarderoient pas ſans danger. Ces maiſons

(1) Elles ſont la plupart recouvertes de planches ſur leſquelles on étend des écorces de bouleaux, & enfin un lit de gazon. Les tuiles deviennent cependant d'un uſage plus commun, parce que la deſtruction des bois a rendu plus chère cette écorce. On choiſit celle du bouleau, parce qu'elle ſe pourrit moins promptement, & on donne au gazon aſſez d'épaiſſeur pour qu'il produiſe dans la ſaiſon une herbe abondante qui attire ſouvent des chèvres ſur ces toits.

attirent d'autant plus l'attention des voyageurs dans ces ſituations biſarres que ce ne ſont pas de ſimples & chétives cabanes de payſan, comme en d'autres pays, mais ordinairement ſix, huit, ou même dix bâtimens différens (lors même qu'une ſeule famille y eſt logée) qui ont tous leur différente deſtination. Les greniers, les étables, les bûchers, le magaſin des proviſions, &c. ſont des bâtimens diſtincts. Il y en a un quelquefois uniquement pour la cuiſine. Le plus ſouvent auſſi le maître de la maiſon a une forge & un moulin à eau pour ſon uſage particulier; car ici, comme en Suiſſe, la nature a répandu d'une main libérale les fontaines & les ruiſſeaux. NORVEGE.

Dans l'intérieur du pays où le bois eſt encore abondant on rencontre ſouvent des maiſons ſi grandes & ſi bien bâties qu'un voyageur qui n'a pas été en Suiſſe ſe perſuade difficilement qu'elles puiſſent appartenir à de ſimples payſans. Elles ont un étage avec de bonnes chambres boiſées proprement, de bonnes fenêtres, & ce qui eſt une autre conformité avec celles des payſans Suiſſes, une galerie de bois ſur l'un des côtés. Les habitans appellent une chambre qui a des fenêtres une *chambre de verre*, & c'eſt encore un luxe dans bien des provinces. L'évêque Pontoppidan obſerve que dans ſon diocèſe de Bergen des payſans, même très-aiſés, ne veulent point encore admettre cet uſage faſtueux, ignoré de leurs ancêtres. Ils aiment mieux s'éclairer comme eux par un trou quarré pratiqué au haut du toît, ce qui équivaut ſouvent à ne voir goute. Il faut obſerver que chez ces payſans philoſophes les chambres n'ont point de plancher ſupérieur, que le toît ſeul en fait les fonctions, & que le trou ſe ferme à volonté au moyen d'un panneau de bois ſur lequel on tend de la baudruche ou la veſſie de quelque animal. On baiſſe ou on lève le panneau au moyen d'une longue perche qui eſt encore à d'autres égards un meuble de grande conſéquence, car tout homme qui entre dans la maiſon pour y faire quelque commiſſion importante, & en particulier pour y porter des propoſitions de mariage, doit tenir cette perche dans ſes mains pendant tout le temps qu'il expoſe le ſujet de ſa viſite.

Ce même trou ſert, comme dans beaucoup d'autres pays, au paſſage de la fumée, & par-là on évite auſſi la dépenſe d'une cheminée. Je n'ai vu la Norvège qu'en été, & je n'ai pas eu occaſion par conſéquent

NORVEGE.

d'éprouver tous les avantages des uſages anciens ſur ce point, mais après ce que j'ai entendu dire du temps où la neige & le mauvais temps obligent de fermer le trou quarré, je ne puis qu'applaudir au choix du terme par lequel on déſigne ces ſortes d'appartemens. On les appelle dans la langue du pays *chambres de fumée* par une eſpèce d'oppoſition *aux chambres de verre.*

C'étoit dans ces *chambres de fumée* que demeuroient autrefois les plus grands ſeigneurs & les rois eux-mêmes, puiſque l'hiſtoire de Norvège nous apprend que le roi Olaüs le pacifique, vers le milieu du onzième ſiècle, ordonna qu'à ſa cour & chez les grands ſeigneurs on conſtruisît des cheminées & des fourneaux dans les chambres. La mémoire de ce prince mérite la vénération de tous les partiſans du luxe, & cette raiſon m'engage à vous en dire un mot. Il introduiſit dans ſon pays pluſieurs raffinemens ignorés juſques alors, & qui ne furent pas ſans doute approuvés des anciens de la nation. Il fit carreler, par exemple, avec des pierres les ſalles où l'on s'étoit contenté juſques alors d'étendre du foin ou de la paille quand on recevoit compagnie. Il fit donner des gobelets au lieu des grandes cornes dans leſquelles on buvoit dans les feſtins, depuis qu'on ne ſe ſervoit plus pour cela des cranes de ſes ennemis, comme le Dieu Odin l'avoit recommandé; il faiſoit éclairer ſes convives avec des bougies, quoique l'uſage eut voulu qu'on ſe contentât juſques alors du braſier allumé pour ſe chauffer. Enfin il pouſſa la magnificence juſques à introduire l'uſage de la ſoie & de l'or dans les habits, & à donner des feſtins où paroiſſoient plus de deux cent domeſtiques à-la-fois, &c. &c. Ce prince fit d'ailleurs tant de bien qu'il faut, je crois, *Monſieur*, que vous lui pardonniez tous ces excès. Il poliça ſon peuple, défendit ſévèrement la piraterie, encouragea le commerce & les arts utiles, & contribua par de ſages inſtitutions à la ſuppreſſion de la ſervitude de la glèbe, qui étoit anciennement établie en Norvège comme partout, & qui eſt un luxe de pouvoir ou de propriété plus dangereux, ſelon moi, que tous les autres enſemble.

Revenons aux Norvégiens modernes. On voit encore chez eux un autre effet attribué au climat, ou du moins une preuve qu'ils ne ſe ſont pas beaucoup mêlés avec les étrangers. Ils ont tous les cheveux blonds, & les yeux bleus & vifs, à la réſerve d'un très-petit nombre. La même cauſe,

cauſe, dit-on, qui blanchit en hiver les plumes des oiſeaux, le poil des lièvres, & de la plupart des animaux de leur pays, fixe en Norvège le ſiége de la couleur blonde pour les cheveux, de la bleue pour les yeux, & de la blanche pour les teints. Le même climat produit le même effet en Suède. Auſſi quand *Linnæus* après avoir parcouru dans ſes deſcriptions ſavantes les *quadrupèdes* & les *bipèdes* en vient à celle de l'homme, & des hommes du nord en particulier : il s'exprime ainſi dans ſon langage ſcientifique ſur le compte de ce dernier bipède. *Gothi corpore proceriore, capillis albidis, rectis, oculorum iridibus cinereo-cæruleſcentibus* (1). *Les Goths à la haute taille, aux cheveux blonds & droits (non crépus) aux yeux bleus-cendrés.* NORVEGE.

L'embarras eſt de comprendre comment à côté de cette race d'hommes grands, blonds, aux yeux bleus, courageux & guerriers, ſe trouve auſſi fixée depuis un temps immémorial une race petite, brune, bazanée, aux petits yeux noirs, au viſage applati, aux groſſes lèvres; enfin la pacifique & timide race des Lapons. Elle commence relativement à la Norvège dans la province même de Drontheim où ſont les habitans les plus Norvégiens, ſi je puis ainſi parler, de toute la Norvège. Je ſais que des ſavans, à qui je dois tout reſpect, ſe tirent d'affaire en diſant que lorſque le froid eſt extrême, il produit quelques effets ſemblables à ceux de la chaleur exceſſive, que le froid doit deſſécher la peau, l'altérer, & lui donner une couleur bazanée. Mais je vous avouerai, *Monſieur*, que je ne ſaurois trouver cette explication ſatisfaiſante, & je vais vous en dire les raiſons.

1°. Si cela étoit, il y auroit entre le *géant norvégien* & le *nain lapon*, entre les cheveux très-blonds & les cheveux très-noirs, entre les lys & la ſuie, des nuances qui correſpondroient aux degrés de froid, & la Norvège & la Suède ſeroient peuplées d'une race qui participeroit de la germanique & de la laponne. Mais il arrive préciſément le contraire, puiſque c'eſt dans les provinces de Norvège & de Suède qui touchent à la Laponie que ſont les hommes les plus diſtans des Lapons par la taille & par la couleur.

2°. Les habitans des parties les plus élevées de la Norvège, qui ſont

(1) *Fauna Suecica.*

NORVEGE.

exposés à un froid aussi rigoureux que plusieurs peuplades de Lapons, ne paroissent pas avoir la moindre disposition à leur ressembler jamais. L'histoire nous apprend avec certitude qu'une colonie de Norvégiens peupla l'Islande il y a plus de huit cent ans. Le froid est extrême dans cette isle située sous le même climat qu'une partie de la Laponie. Mais ces huit siècles de frimats & de glaces n'ont pu passer encore une seule couche de brun sur le teint des Islandois, ni noircir leurs yeux bleus, ni donner le moindre air lapon à leur physionomie.

3°. Les Lapons ont indubitablement la même origine que les Finlandois & les Samojèdes. L'identité de leur langue avec celle des Hongrois, & d'autres circonstances prouvent qu'ils descendent des Huns qui avoient comme eux des cheveux bruns, des yeux noirs & petits & des visages écrasés. Les diverses tribus des Huns répandus sous des climats très-différens ont toutes conservé la même physionomie lorsqu'elles ne se sont pas mêlées avec d'autres nations. Ce n'est donc point l'extrême rigueur du froid qui leur a donné cette couleur & cette physionomie, ou si c'est le froid, il lui a fallu un prodigieux nombre d'années pour opérer cet effet, puisque huit siècles, comme on vient de le voir, n'ont pu donner encore une teinte de brun aux Norvégiens d'Islande.

Ainsi, *Monsieur*, si nous n'étions pas certains que tout le genre humain a un seul & même père, blond ou brun, nous serions tentés de croire que les principales races humaines ont été primitivement formées de différens limons, dont la couleur peut résister pendant bien des siècles à l'action du froid & du chaud, avec cette grande différence cependant, que le soleil noircit bien plus aisément & plus promptement les teints & les yeux des hommes blonds, que le froid ne rend blonds les hommes bruns, supposé même que le froid ait ce pouvoir (1). Quoiqu'il en soit de cette question obscure & oiseuse, il paroît du moins certain que dès les temps de la plus haute antiquité il y a eu deux races principales dans cette partie du globe que nous habitons; la race celtique ou germanique qui a peuplé tout l'occident, le midi, & une partie du nord; l'autre que j'appellerai la race tartare, qui s'est emparée du reste du

(1) L'exemple des Juifs qui depuis tant d'années demeurent au milieu des Allemands & d'autres peuples du nord sans leur ressembler, peut en faire douter.

nord & du nord-eſt de l'Europe ſous le nom de Tartares, Sarmates, Ruſſes, Polonois, auxquels je joins les Finlandois, les Huns, les Lapons, les Samojèdes, quoique je n'ignore pas qu'il y ait entre ces nations d'aſſez grandes différences. Les traits, la phyſionomie, la couleur ont diſtingué & diſtinguent encore aujourd'hui ces deux races principales, malgré leurs mêlanges. Leurs caractères diſtinctifs ſont encore ſaiſis facilement par tous ceux qui ont été à portée de les comparer, & un coup-d'œil jeté ſur la carte ſuffit pour faire voir que ces caractères ne tiennent point au climat. L'hiſtoire nous apprend auſſi qu'ils ſont très-anciens. Leur origine appartient donc à quelque cauſe d'une grande antiquité, cauſe qu'il ſera, je penſe, toujours bien difficile de connoître. NORVEGE.

Cette queſtion m'a mené bien loin de la Norvège & même de la Laponie. Vous ſavez, *Monſieur*, qu'une partie conſidérable de ce dernier pays dépend de la couronne de Norvège où on l'appelle *Nordland* & *Finmarc*, & les habitans Finnois. Eux-mêmes ſe nomment *Same*, nom fort reſſemblant à celui par lequel les Lapons Ruſſes & Suédois, les Samojèdes & les Finlandois ſe déſignent dans leur langue. Depuis qu'il y a un profeſſeur de langue laponne & un ſéminaire en Norvège pour achever la converſion de ce peuple ſauvage & indigent, il nous eſt enfin connu par des relations exactes & dignes de foi. Je vous citerai entr'autres, *Monſieur*, celle de M. Canut *Leem*, profeſſeur en langue laponne qui peut ſatisfaire complètement votre curioſité. Ce ſavant a parcouru en qualité de miſſionnaire toutes les parties de la Laponie norvégienne, il a étudié à fond la langue, les opinons, les mœurs des habitans. Il relève dans ſon ouvrage un grand nombre d'erreurs accréditées par les relations de quelques voyageurs qui n'ont vu le pays qu'en courant. On doit au même auteur une grammaire & un vocabulaire lapon, deſtinés aux miſſionnaires qui vont prêcher avec un zèle digne d'éloges les vérités du chriſtianiſme à ce peuple ſtupide qui les admet plus aiſément qu'il ne les comprend, & dont l'innocence eſt encore mieux aſſurée par ſon ignorance & ſa pauvreté que par nos leçons. Mais ce dictionnaire & ce vocabulaire ſerviront auſſi aux ſavans qui font des recherches ſur l'origine des peuples par leurs langues, recherches trop négligées juſqu'ici, & qui ſont peut-être le ſeul fil qui puiſſe nous guider dans la vaſte & ténébreuſe étendue des temps auxquels l'hiſtoire ne remonte point.

NORVEGE.

Je vous ai déjà parlé, *Monſieur*, des diſpoſitions naturelles des Norvégiens pour les arts & des progrès qu'ils y faiſoient même ſans le ſecours d'aucune théorie. Il eſt conſtant qu'ils n'en ont pas moins pour les ſciences, & qu'en particulier ceux qui habitent l'intérieur du pays & les montagnes paroiſſent doués de la vivacité & de la pénétration qui peuvent faire réuſſir dans cette étude. Loin que le froid glace & engourdiſſe chez eux les facultés de l'eſprit, on a remarqué que plus on va au nord, plus on leur trouve de feu & de vivacité, enſorte que les habitans de la province de Drontheim la plus ſeptentrionale du royaume eſt celle qui produit les hommes les plus intelligens. L'ancienne hiſtoire de Norvège prouve la vérité de cette obſervation, autant que les relations modernes. En effet, tous les ſuccès des Islandois dans l'hiſtoire & la poéſie, ſuccès ſi étonnans dans le ſiècle de ténèbres où ils ont fait briller ce rayon preſque unique de goût & de connoiſſances, on peut, & on doit même en faire honneur aux Norvégiens, & ſurtout à ceux de la province de Drontheim les plus voiſins de l'Islande qui peuplèrent cette isle peu de temps avant cette époque, & qui ne firent pendant long-temps preſque qu'une ſeule nation avec les Islandois. On ne peut douter que ceux qui peuplèrent cette isle les premiers n'y euſſent porté avec eux ce goût & ces talens pour la poéſie & pour l'hiſtoire. Il y avoit parmi eux pluſieurs perſonnes du premier rang que la tyrannie de Harald forçoit à chercher une nouvelle patrie, & l'on ſait qu'alors c'étoit dans l'opinion des Scandinaves un des attributs de la naiſſance & de la bonne éducation que d'être poëte. Auſſi un ſeigneur norvégien qui étoit comte des Orcades ſe vante-t-il dans une chanſon qui nous a été conſervée, de poſſéder neuf talens différens, & entr'autres ceux de jouer aux échecs & de divers inſtrumens de muſique, & de faire des vers. La liſte des poëtes du nord qui ſe rendirent célèbres dans ce ſiècle & les ſuivans eſt très-nombreuſe, & les Norvégiens y occupent une grande place. Enfin, il paroît évident par pluſieurs traits de la mythologie du nord ou de l'Edda qu'elle a eu, comme je l'ai obſervé, des Norvégiens pour auteurs ou pour rédacteurs.

Je ne crois pas que les habitans de la Neuſtrie ayent été regardés comme des êtres plus penſans que le reſte des Gaulois avant l'invaſion des Normands. Si je ne me trompe pas en cela, c'eſt donc depuis cette

époque que la Normandie eſt devenue le pays de Sapience. Quoique les Normands fiſſent alors la guerre en barbares, les ſtratagèmes dont ils uſoient fréquemment, & leurs ſuccès prodigieux dans tous les pays où ils portoient les armes & où ils fondoient de nouveaux états prouvent auſſi qu'ils joignoient à la valeur, de la réflexion, de la politique & de la ruſe. On leur attribue encore aujourd'hui ces qualités. L'évêque *Pontoppidan* nous apprend que quand on s'entretient avec des payſans norvégiens ſur des ſujets même dont ailleurs cet ordre de gens s'occupe fort peu, *on trouve leurs queſtions ſi ſenſées, leurs réponſes ſi juſtes, leur jugement ſi droit, leurs expreſſions ſi claires & ſi énergiques, & leurs réflexions quelquefois ſi profondes, qu'on eſt rempli d'étonnement en voyant que la nature ſeule fait plus pour eux qu'ailleurs toute l'éducation & toute l'étude poſſible.* A ce compte-là vous voyez, *Monſieur*, que la branche des Norvégiens établie en France a de quoi tenir, & que ſi les Normands ont conſervé tant de choſes de leurs ancêtres, ſi par exemple, ils aiment à plaider comme eux, ils n'ont pas oublié de garder auſſi ce qu'ils avoient de meilleur. NORVEGE.

Les longues calamités que la Norvège eſſuya dans les ſiècles ſuivans, & le défaut de ſecours & d'encouragemens ont cependant rallenti dès-lors le développement du génie naturel des Norvégiens du moins relativement aux ſciences. Ils n'ont que peu d'écrivains d'un certain mérite à citer depuis pluſieurs ſiècles, & je doute que la liſte aſſez longue qu'en produit l'évêque Pontoppidan ſuffiſe pour illuſtrer une nation. *Magnæus*, *Torfæus*, *Gunnerus*, *Sperling* ſont des auteurs ſavans il eſt vrai; ce ſiècle a produit encore *Schœning* bon critique & profond littérateur, & quelques naturaliſtes eſtimés. Mais je ne vois dans cette liſte aucun Norvégien qui ait fait briller à un certain degré ce qu'on eſt convenu d'appeler du génie, excepté le baron de Holberg. Cet homme vraiment doué de grands talens, remarquable d'ailleurs par l'uſage qu'il en a fait & par diverſes ſingularités de ſa vie, mérite ſans doute d'être plus connu qu'il ne l'eſt hors de ſon pays. Cette conſidération m'engage, *Monſieur*, à entrer dans quelques détails ſur ſon ſujet. Je les emprunterai en grande partie de ſes propres ouvrages & ſurtout de ſa *lettre à un grand ſeigneur* qui eſt une eſpèce de confeſſion très-naïve, & ſouvent très-plaiſante des principaux événemens de ſa vie. Vous me pardonnerez ces détails,

NORVEGE.

*Monſieur*, ſoit parce qu'ils ſont aſſez ignorés, ſoit parce qu'ils forment l'article le plus important du dictionnaire des ſavans illuſtres de la nation que j'ai voulu vous faire connoître.

*Louis Holberg* naquit en 1681 dans la ville de *Bergen* ou *Bergue*, la plus conſidérable de Norvège. Quoique ſon père fût lieutenant-colonel il convient cependant de bonne foi qu'il n'a jamais pu faire remonter plus haut ſa généalogie. Son père s'étoit élevé par degrés du rang de ſimple ſoldat à celui de lieutenant-colonel, & ce qui n'eſt pas moins rare, il avoit gagné aſſez de bien dans cette profeſſion noble, mais ingrate, pour ſubvenir honnêtement à l'entretien d'une famille très-nombreuſe. Malheureuſement pour Louis Holberg qui étoit un des cadets, il perdit ſon père lorſqu'il avoit à peine un an, & pour ſurcroît de malheur un incendie conſuma peu de temps après la plus grande partie de ſa ſucceſſion. L'économie de ſa mère eut pu cependant ſuppléer juſqu'à un certain point à tout ce qu'il avoit perdu, mais la deſtinée qui vouloit qu'il dût tout à lui-même lui enleva ce dernier appui lorſqu'il entroit dans ſa dixième année.

Le ſouvenir des ſervices de ſon père fut alors preſque tout le patrimoine qui lui reſtât. En cette conſidération on lui donna de l'emploi dans un des régimens de milice de Norvège, c'eſt-à-dire, qu'on le fit caporal, ce qui lui donnoit plutôt l'eſpérance que le moyen de ſubſiſter. Alors ſon tuteur inſtruit de ſon ſort, de ſon goût & ſes talens pour l'étude le fit venir chez lui, à Bergue, où le précepteur de ſes enfans prit ſoin de ſon éducation. Ce tuteur fit plus encore, il envoya le jeune Holberg à Copenhague pour y continuer ſes études. Ce voyage en fit décidément un homme de lettres : il y prit, dit-il, dès ce moment la réſolution de renoncer à tous les lauriers qu'il eût pu eſpérer dans la carrière des armes.

Ses heureuſes diſpoſitions lui promettoient dans celle des lettres de plus grand ſuccès. Il ſoutint en effet d'une manière honorable les examens preſcrits par les réglemens de l'univerſité. Mais au moment où les ſecours d'une école auſſi célèbre lui étoient les plus néceſſaires, ſon tuteur ſe voyant hors d'état de l'entretenir plus long-temps dans une ville où la dépenſe eſt conſidérable, l'obligea à retourner en Norvège où il le plaça chez le paſteur d'une paroiſſe de campagne pour être ſon vicaire

& le précepteur de ſes enfans. Holberg qui dans un ſi court eſpace de temps paſſoit ainſi de l'état de caporal à celui de précepteur & de prédicateur trouvoit après un mur examen, dont il nous apprend lui-même le réſultat, que les deux premiers ne lui convenoient guères, mais il s'accommodoit bien des fonctions de prédicateur parce que les payſans de la paroiſſe goûtoient beaucoup la tournure de ſon eſprit & le genre de ſon éloquence; cependant malgré cette affection & cette convenance réciproques il ne put reſter long-temps dans ce lieu. On trouva ſa morale trop ſévère pour ſes élèves, trop indulgente pour ſes auditeurs. On le renvoya à Bergue où il ne ſéjourna pas plus long-temps. Perſuadé par le ſuccès de ce début qu'il avoit reçu en partage le don de l'éloquence de la chaire, il réſolut de retourner à Copenhague & de s'y vouer entièrement à la théologie. Il exécuta ce deſſein, & apprit de plus le françois & l'italien, enſorte qu'auſſi long-temps qu'il put vivre dans cette ville de ſes petites épargnes, tout alla à merveille, les témoignages glorieux qu'il obtenoit de ſes maîtres l'empêchant de faire la triſte réflexion que cette reſſource alloit être bientôt épuiſée. Quand elle le fut enfin tout-à-fait, il fallut bien recourir de nouveau pour ſubſiſter à celle de la pédagogie dont ſon amour pour la liberté & pour l'étude l'éloignoit beaucoup. Il ſe ſoumit d'abord aſſez paiſiblement à cette triſte néceſſité, l'un des premiers malheurs qui attendent dans leur carrière ceux qui oſent ſe vouer aux lettres ſans fortune; mais peu de temps après ſa répugnance pour cette profeſſion devint inſurmontable, & il réſolut d'y renoncer à quelque extrémité qu'il pût être réduit. NORVEGE.

Son dégout étoit encore augmenté par un déſir extrême de voyager, déſir preſque inconnu aux peuples du midi, mais que ceux du nord comptent ſouvent au nombre de leurs plus fortes paſſions. Le jeune Holberg avoit pu juſques alors réprimer cette fantaiſie; mais ayant lu pour ſon malheur le journal des voyages de l'eccléſiaſtique dont il élevoit les enfans, il n'en fut plus le maître, & tous les obſtacles qui s'oppoſoient à ſon deſſein s'évanouirent dès ce moment. Pour applanir le plus grand de tous, celui du défaut total d'argent, il raconte lui-même dans ſes lettres qu'il en fit de tout ce qu'il poſſédoit ſans exception, meubles, immeubles, droits, contracts, priviléges; mais quand il eut, dit-il, tout vendu, tout aliéné & raſſemblé le produit net avec le plus

NORVEGE.

grand ſoin, il s'apperçut avec une douloureuſe ſurpriſe qu'il ne ſe montoit qu'à 60 écus, ſomme qu'il ſoupçonnoit être inſuffiſante dans le projet qu'il avoit de parcourir l'Europe. Il ne perdit point courage cependant, & plein de confiance en la Providence dont il implora les ſecours avec ferveur, il confia ſa perſonne & ſa fortune à un vaiſſeau qui faiſoit voile pour Amſterdam, & il arriva très-ſatisfait dans cette ville dont le ſéjour eſt ſi propre à convaincre en peu de temps un voyageur de la néceſſité de l'argent.

Il ne tarda pas en effet à y faire des réflexions très-inquiétantes, & pour comble de malheur il ſe vit attaqué d'une fièvre opiniâtre qui mit ſes forces corporelles dans un état analogue à celui de ſa bourſe. Dans cette triſte circonſtance un médecin lui déclara que le ſeul moyen de ſe rétablir étoit d'aller prendre les bains d'Aix-la-Chapelle. Il étoit en effet un de ces malades qui promettent peu de ſatisfaction aux médecins, & qu'ils envoyent volontiers par cette raiſon chercher la ſanté à une certaine diſtance. Mais en ſuppoſant que le conſeil fût bon en lui-même, il n'en jeta pas moins Holberg dans le plus grand embarras. Il vit par un calcul ſimple & facile que s'il avoit de quoi aller juſqu'à Aix, il lui ſeroit impoſſible d'en revenir. Après cet examen un autre ſe ſeroit ſans doute rembarqué pour la Norvège, mais il avoue lui-même dans la lettre que j'ai déjà ſouvent citée, qu'il trouva une certaine gloire à braver tous ces obſtacles; ou du moins une ſorte de honte à retourner dans ſon pays après un voyage ſi peu fortuné. Quoiqu'il en ſoit il alla à Aix malgré ſa foibleſſe, & il trouva en arrivant qu'il lui reſtoit encore ſix écus.

Après ſept ſemaines de ſéjour à Aix ſa ſanté étant fort bien *rétablie* il fallut ſonger à un moyen de quitter cette ville. Il tenta d'abord tous ceux qui pouvoient lui conſerver en partant les fonds néceſſaires pour gagner Amſterdam. Mais ſon hôte également impitoyable & vigilant voulut abſolument être payé, & il le fut; enſorte que Holberg en prenant congé fut obligé de lui laiſſer à-peu-près tout ce qu'il poſſédoit encore. Dans cette triſte ſituation il ſe remit en chemin ſans autre reſſource, dit-il, que la protection des muſes, ou ce qui ne vaut guères mieux, la commiſération du public. Il comptoit auſſi un peu ſur ſon talent pour la muſique qui n'étoit pas bien diſtingué, à la vérité, mais qui

qui tel qu'il étoit pouvoit lui ſervir à exciter juſqu'à un certain point l'attention & l'intérêt des ames ſenſibles. C'eſt ainſi qu'à l'imitation des anciens Troubadours, & ſans autre ſauf-conduit que celui des deux muſes de la poéſie & de la muſique, *Holberg* ſe rendit à pied, ſans mourir abſolument de faim, d'Aix-la-Chapelle à Amſterdam, où il ſe propoſoit à regret de mettre fin à ſes voyages. NORVEGE.

Un banquier de cette ville dont il étoit connu lui ayant prêté une petite ſomme, il s'embarqua en effet ſur le premier vaiſſeau qui fit voile pour la Norvège. Mais il ne voulut point retourner à Bergue ſa patrie. Il craignoit trop les plaiſanteries que ſes amis n'auroient pas manqué de lui faire ſur le triſte équipage dans lequel il revenoit de ſes voyages. Il choiſit donc une autre ville, & ayant mis pied à terre à *Chriſtianſand*, il s'y produiſit ſur le pied d'un homme qui avoit acquis par l'étude & par l'exercice une parfaite connoiſſance de la langue françoiſe. On l'en crut ſur ſa parole, & les diſciples accoururent en foule. Mais la fortune lui retira bientôt cette faveur extraordinaire, & à dire vrai, peu méritée. Un marchand hollandois auſſi privé de reſſources que lui ouvrit auſſi peu de temps après un cours de langue françoiſe, & ſoit que les bourgeois de Chriſtianſand préféraſſent l'accent hollandois au norvégien, ſoit que l'attrait de la nouveauté prévalût ſur le ſavoir de Holberg, ils déſertèrent preſque tous de ſon école pour celle du nouveau venu. Holberg ne voulant pas partager un empire dont il avoit joui ſeul, & qu'il ſe croyoit dû, partit ſur-le-champ de Chriſtianſand. Au ſentiment d'une ſi juſte indignation, ſe joignoit, dit-il, cette hauteur qu'inſpire naturellement la bonne fortune. En effet, il avoit gagné par ſes leçons de quoi entreprendre de nouvelles & de grandes expéditions; il le croyoit du moins, & dans cette agréable perſuaſion, il n'héſita pas à s'embarquer pour l'Angleterre.

Après avoir paſſé quelques jours à Londres, & examiné toutes les curioſités qu'on y peut voir ſans payer, *Holberg* ſe rendit à Oxford, où il paſſa deux années entières, partagé entre le plaiſir d'acquérir des connoiſſances, & la néceſſité de les communiquer aux autres pour avoir de quoi vivre. Il enſeignoit la muſique, la grammaire, tout ce qu'on vouloit; il eût pu, dit-il, donner des leçons encore plus utiles de tempérance & de frugalité, car il poſſédoit ces vertus & les pratiquoit au

NORVEGE.

plus haut degré. Mais ce n'eſt point ce qu'on lui demandoit à Oxford, & ce mérite eût été plus admiré dans une univerſité eſpagnole. Il eut le temps d'y ébaucher un ouvrage intitulé *Introduction à l'hiſtoire de l'Europe* qui commença ſa réputation lorſqu'il le donna au public quelques années après.

Après avoir profité du ſéjour & des belles bibliothéques d'Oxford autant que les circonſtances avoient pu le lui permettre, Holberg retourna par mer à Copenhague, où la conſidération que ſes voyages & ſon ſavoir lui avoient acquiſe lui fit donner la commiſſion de conduire en Allemagne le fils d'un riche bourgeois, & à ſon retour celle d'élever les fils d'un des premiers ſeigneurs de la cour. Ces occupations lui laiſsèrent aſſez de temps pour achever & publier ſon Introduction; ouvrage qui ſe reſſent encore de ſa jeuneſſe, mais qui prouvoit du moins qu'il ſeroit en état de faire mieux un jour. Il le fit ſuivre peu de temps après d'un autre intitulé *Supplément à l'hiſtoire univerſelle*, qui n'eſt autre choſe qu'un de ces *Etats* des royaumes & républiques de l'Europe qui ſe ſont ſi fort multipliés de nos jours. Il tira plus de fruit d'un *Eſſai ſur l'hiſtoire moderne de Dannemarc* qu'il dédia, quoique manuſcrit, au roi de Dannemarc Fréderic IV. Il y avoit beaucoup de recherches & de travail dans cet ouvrage, & Holberg n'avoit encore rien fait d'auſſi bon; auſſi en fut-il récompenſé en 1714 par le titre de profeſſeur extraordinaire dans l'univerſité de Copenhague. Il eſt vrai que pendant pluſieurs années cet honneur devoit être fort ſtérile, ou même embarraſſant. Il ne pouvoit eſpérer de jouir de la penſion qui y eſt attachée qu'à la mort d'un des profeſſeurs, & tous jouiſſoient alors, à ce qu'il nous apprend, d'une ſanté digne d'envie. M. Holberg qui avoit quitté ſes élèves ſe vit donc de nouveau réduit à un état d'autant plus fâcheux que le rang auquel il venoit d'être élevé lui interdiſoit pluſieurs reſſources qu'il eut pu faire valoir dans ſa poſition précédente. Il obtint cependant enfin une penſion de cent écus, & ce grand changement dans ſa fortune ranima ſubitement ſon goût pour les voyages. Exercé, comme il l'étoit, dans l'art de voyager avec économie, il penſa dès ce moment qu'il lui en coûteroit moins de vivre ignoré dans les pays étrangers que s'il reſtoit à Copenhague, où il n'auroit pas oſé ſuivre ſi librement ſon averſion naturelle pour le faſte & la dépenſe. S'étant donc embarqué pour la troiſième fois, il prit le chemin

de Paris par les Pays-Bas, & s'approcha, dit-il, de cette ville autant qu'il put par la voie des canaux. Obligé enſuite de les quitter, & trouvant les chemins très-bons, penſant d'ailleurs que rien ne le preſſoit, il alla dès-lors à pied juſqu'à Paris. En entrant dans cette grande ville, extrêmement fatigué, il fut encore obligé d'errer long-temps çà & là pour trouver une auberge. Ce même homme qui peu de temps auparavant avoit été maître de langue françoiſe en Norvège ne pouvoit ſe rendre intelligible à Paris, & il avoit le déſagrément d'entendre qu'on répondoit toujours à ſes queſtions en françois par des excuſes de ce qu'on ne ſavoit pas l'allemand. Mais enfin il ſe mit en état par de nouvelles études d'être mieux entendu, il acquit l'uſage de la langue, & prit beaucoup de goût pour le ſéjour de Paris, où il n'avoit cependant pas d'autre amuſement que de conſulter les ſavans & de viſiter les bibliothéques. NORVEGE.

Il y paſſa une année & demie dans ces occupations que ſon goût & ſes vues lui rendoient auſſi agréables qu'utiles ; mais ſa paſſion pour les voyages n'étoit pas encore ſatisfaite. Dans cet intervalle paiſible le haſard lui fit rencontrer un voyageur auſſi philoſophe ſans doute que lui qui l'aſſura qu'on pouvoit aller très-agréablement de Paris, à Rome pour la ſomme de vingt écus. Cette facilité ineſpérée l'enflamma d'abord du déſir de voir l'ancienne capitale du monde, & il ne tarda pas à ſe mettre en route. Il fit encore ce voyage preſque tout à pied, mais avec bien moins de ſuccès que la première fois. Il eut beaucoup à ſouffrir dans ce voyage, ſa muſique ne réuſſit point en Italie, la fiévre-quarte le ſaiſit, & dans le trajet de Gènes à Civita-Vecchia il fut ſur le point d'être pris & emmené priſonnier à Alger. Echappé comme par miracle à ce danger, mais ſuivi par la fiévre juſqu'à Rome, à peine eut-il en arrivant les forces néceſſaires pour viſiter à pas lents les principaux monumens de l'antiquité qu'on admire dans cette ville. Il y paſſa cependant l'hiver, & revint, ſuivant ſa manière ordinaire de voyager, par Florence, Bologne, Turin, à Lyon, & de-là à Paris, où il tenta vainement de déraciner cette fiévre opiniâtre qui ne l'avoit point quitté. Les ſecours des médecins de Paris ayant été inutiles, il n'eſpéra plus rien que de l'air natal ; mais comme il étoit prêt à s'embarquer à Amſterdam, il ſe trouva tout-à-coup parfaitement rétabli au ſortir d'un concert auquel il avoit pris extrêmement de plaiſir. C'étoit la ſeconde fois que la muſique lui rendoit

NORVEGE.

un ſervice eſſentiel, auſſi l'aima-t-il beaucoup toute ſa vie, & en fit-il toujours ſon principal amuſement.

De retour à Copenhague en très-bonne ſanté, ſatisfait & glorieux d'avoir vu Londres, Paris & Rome, d'y avoir acquis des connoiſſances utiles, & un commencement de réputation : rien n'auroit manqué, diſoit-il, à mon bonheur ſi j'euſſe eu de quoi vivre, ou, ſi j'avois du moins vu briller quelque rayon d'eſpérance de ſuccéder bientôt à quelqu'un de ces profeſſeurs dont les penſions m'étoient promiſes. Mais pendant deux années entières la déeſſe de la ſanté couvrant de ſes aîles tous les membres de l'univerſité, M. de Holberg ſe vit preſque réduit à regretter ſa fiévre & le dégoût qui l'avoit ſuivi, & à ſe plaindre autant de ſa bonne conſtitution que de celle d'autrui. Cependant, malgré les ſentimens pénibles que cette ſituation devoit lui faire éprouver, il ne laiſſa pas de publier un nouvel ouvrage ſous le titre d'*Introduction au droit de la nature & des gens*; mais ſoit que cette production ſe reſſentît des circonſtances difficiles où elle étoit née, ſoit que le goût du public de Dannemarc ne fût pas alors tourné du côté du droit des gens, elle fut reçue avec beaucoup de froideur. M. de Holberg avoue même dans ſa lettre qu'elle lui attira des reproches très-vifs de ſon libraire; mais il ne conclut pas de-là, comme il le dit dans le même endroit, que ſon livre fut mauvais, il s'en prit ſeulement au goût de ſes compatriotes, parmi leſquels, ſelon lui, la nobleſſe ne liſoit guères alors que des livres françois & anglois, & le peuple que des livres de dévotion dont les titres ſeuls peuvent faire comprendre le goût & le ſtyle. C'étoient, par exemple, la *chaîne des prières*, *l'échelle pour monter au ciel*, le *Jardin du paradis*, le *Preſſoir des larmes*, *&c. &c.* Mais il eut bientôt un grand motif de conſolation : la profeſſion de métaphyſique devint vacante, & il fut appelé de droit à la remplir; il avoue lui-même que cette reine des ſciences, comme la nommoient alors ſes ſectateurs, n'étoit peut-être jamais tombée en de ſi mauvaiſes mains. En effet, M. de Holberg ne s'étoit point appliqué juſques alors à deviner les ſublimes logogryphes de la métaphyſique qu'on enſeignoit encore dans les écoles. Il n'avoit cultivé que l'hiſtoire, le droit public, la poéſie & les belles-lettres. Mais ſi la métaphyſique gagna peu, ou perdit même avec le nouveau profeſſeur, celui-ci au contraire s'en trouva fort bien; il reprit en peu de

temps tout ſon embonpoint naturel, & fit avec plaiſir & ſenſibilité l'éloge de cette ſcience, ou, ſelon d'autres, dit-il, ſon oraiſon funèbre, dans le diſcours inaugural qu'il fut appelé à prononcer dans cette occaſion. Il eut fallu cependant l'enſeigner ſans un événement imprévu qui le tira d'embarras. Il ſe fit pluſieurs changemens dans l'univerſité, au moyen deſquels il devint aſſeſſeur du conſiſtoire, charge qui ajouta à ſa dignité & à ſes revenus, & lui laiſſa pendant le reſte de ſa vie la liberté & le loiſir de s'attacher à ſes études favorites.

NORVEGE.

Je dois donc à préſent, *Monſieur*, vous faire connoître M. de Holberg par un nouveau côté; il faut vous montrer en lui l'homme de lettres, le poëte, l'hiſtorien : vous allez juger auſſi vous-même qu'il vous eût été difficile d'apprécier ſon mérite comme auteur, ſi par une délicateſſe outrée, & qui n'étoit point du tout dans ſon caractère, je vous euſſe fait un myſtère des aventures & des occupations de ſa jeuneſſe. Quelque force que puiſſent avoir nos penchans naturels, on ne peut douter que les impreſſions reçues à cet âge n'ayent la plus grande influence ſur notre façon de penſer & de ſentir pendant le reſte de notre vie. M. de Holberg n'entra que fort tard dans la ſociété de cet ordre de perſonnes, que leur éducation, l'aiſance dont elles jouiſſent, leurs occupations & ſurtout leur oiſiveté invitent à cultiver leur goût, à rechercher par préférence ce qui le flatte, & à donner à ce qu'elles diſent la tournure la plus agréable. On n'oſeroit dire en françois qu'il avoit vu trop tard la *bonne compagnie*, parce que cette expreſſion beaucoup trop honorable pour cette compagnie-là qui n'a après tout ſur les autres que l'avantage d'un vernis plus brillant; cette expreſſion, dis-je, ſemble ſuppoſer que celui qui n'y a pas été admis en fréquente une mauvaiſe, ce qui n'eſt point une conſéquence juſte. Il y a ſans doute pour les gens-de-lettres qui s'appliquent à des études ſérieuſes & ſolides, une ſociété très-bonne qui eſt celle des hommes ſenſés & inſtruits qu'une élévation & une fortune médiocres éloignent également de la groſſiéreté du peuple & de la frivolité des gens du monde. Mais il faut avouer que les auteurs qui s'attachent à un genre de pur agrément, & ſur-tout ceux qui ſe vouent au théâtre, doivent au moins avoir connu de bonne heure ces ſociétés, & ſurtout celle qui eſt en poſſeſſion de donner le ton aux autres dans tout ce qui tient au goût & à l'expreſſion. Si M. de Holberg n'eut jamais

NORVEGE.

écrit que des ouvrages de droit public, & même d'hiſtoire, peu de ſes lecteurs ſe ſeroient apperçus de ce qui lui avoit manqué à cet égard, on n'eut vu dans ſes ouvrages qu'un ſens droit & juſte qui ſavoit apprécier les choſes à leur juſte valeur, & ſe garder de tous les extrêmes, une expreſſion claire & facile, une vaſte érudition. Mais il voulut écrire un poëme héroï-comique dans le goût du Lutrin, & il entra enſuite dans la carrière du théâtre, & alors tout le monde vit, & a mieux vu encore depuis, qu'il ne peignoit que des objets aſſez communs d'une manière trop commune, que l'élégance & la nobleſſe lui manquoient ſouvent, ou qu'il ſembloit en faire aſſez peu de cas, que dans ſes poéſies il vouloit plutôt avoir le ton de Scarron que celui de Boileau, & que dans ſes comédies il avoit plutôt pris Plaute pour modèle que Térence. Mais les premiers ſuccès de ces divers ouvrages furent tels qu'il n'eut que des ſujets de s'en applaudir. Son poëme héroï-comique intitulé *Pierre Porſ*, du nom du héros, étant rempli de plaiſanteries & de traits malins fut accueilli avec empreſſement, & l'auteur ſe glorifie beaucoup de ce qu'on en fit trois éditions en peu de temps, ce qui arrive bien rarement à des ouvrages écrits dans une langue dont le reſſort eſt ſi peu étendu. Ce ſuccès l'engagea à publier des ſatyres qui lui attirèrent bien des ennemis, ce qui ſuppoſe du moins qu'elles furent lues avec empreſſement. Elles plaiſoient plutôt par ces traits piquans, & par un grand nombre de vers empruntés des plus fameux ſatyriques anciens & modernes, que par le mérite de la verſification qu'on trouvoit dure & proſaïque. M. de Holberg s'étoit appliqué aſſez tard à la poéſie, preuve aſſez sûre que ce n'étoit pas là ſon talent, mais il donna du moins un bel & rare exemple aux poëtes médiocres, c'eſt qu'il y renonça de très-bonne heure.

En effet, il écrivit toutes ſes comédies en proſe. Mais quoique il n'eut commencé qu'aſſez tard à compoſer pour le théâtre, on ne peut pas dire de même que la nature lui eut refuſé la veine comique. Il n'avoit pu penſer à écrire dans ce genre avant qu'il y eut un théâtre dans ſon pays, & on peut dire qu'avant l'année 1722 la nation n'en avoit point qui méritât d'être nommé. Cette année-là on forma le projet d'avoir une comédie à l'imitation des autres pays. Toutes les meſures étant priſes, il ne manquoit plus qu'un auteur comique pour l'entière exécu-

tion d'un projet auquel les Danois attachoient une ſorte de gloire. Alors M. de Holberg ſe préſenta. On étoit déjà sûr de ſon tour d'eſprit railleur & ſatyrique. On ſavoit qu'il avoit lu les meilleures pièces de théâtre des anciens & des modernes. On le pria donc de compoſer pour le théâtre danois, & le public eut lieu de s'en applaudir auſſi bien que lui-même. Il débuta par le *Potier d'étain politique* qui eut un très-grand ſuccès. C'étoit la première pièce originale, régulière, ou à-peu-près régulière, qu'on eut jouée en langue danoiſe. On y tournoit en ridicule d'une manière ſouvent aſſez plaiſante la paſſion des gens du peuple pour la politique, leur ignorance & leurs ridicules raiſonnemens dans cette matière. Cette pièce avoit un mérite local, ſi je puis ainſi parler, qui ne pouvoit paſſer dans une autre langue, & on l'a tenté vainement. *Lucrèce* ou *la Journalière* qui ſuivit de très-près me ſemble une pièce bien ſupérieure; elle ſeroit du moins d'un goût plus général, mais peut-être eſt-elle encore inférieure à *la Maſçarade*, où l'auteur, ſemble avoir prouvé qu'il eut été capable de quitter, s'il l'eût voulu, ce ton familier, ce ſtyle trivial qui déparent preſque tous ſes ouvrages. Ces trois pièces avec *Henri & Pernille* ont été traduites en françois, mais avec ſi peu de talent & en ſi mauvais langage que les étrangers n'ont pu leur rendre toute la juſtice qu'elles méritent. J'ai vu cependant des critiques qui, au travers de toutes ces enveloppes rebutantes, avoient ſu démêler dans l'auteur de la facilité, du naturel, de l'invention, & cette *verve comique* qui eſt devenue ſi rare, & qui devroit expier une multitude de défauts. Quelques journaliſtes lui ont rendu publiquement cette juſtice.

NORVEGE.

Je ne vous fatiguerai pas, *Monſieur*, par l'énumération de toutes ces pièces. Je m'en tiendrai à ce jugement honorable auquel je ſouſcris volontiers, quoiqu'il y en ait dans ce grand nombre quelques-unes qui ſont certainement au-deſſous du médiocre. L'auteur n'a point ſu ou voulu tirer de ſon génie tout ce qu'il pouvoit lui fournir. Il ſembloit ſe ſoucier fort peu de plaire à des lecteurs d'un goût sûr & délicat. Satisfait des ſuffrages de la multitude, ou plutôt enivré de ſes applaudiſſemens, il ſe perſuadoit volontiers qu'une pièce de théâtre n'étoit pour lui qu'un ouvrage de quelques jours. Il recueilloit plus vîte ainſi le fruit de ſes peines, ou plutôt il recueilloit ſans peine & les louanges & les profits,

NORVEGE.

oubliant ainſi la poſtérité qui, par cette même raiſon, commence à l'oublier à ſon tour.

Ce qui ajoutoit à ſa ſatisfaction, c'eſt que la plupart de ces pièces ſe traduiſoient en allemand, & ſe jouoient avec le même ſuccès dans pluſieurs villes d'Allemagne. On voit par ſes lettres que cet honneur le flattoit beaucoup, & lui perſuadoit qu'il n'avoit rien à craindre des critiques. Mais le théâtre allemand qui eſt très-perfectionné aujourd'hui étant alors dans l'enfance, cette preuve ne paroîtroit pas bien concluante actuellement. Il avoit plus de raiſon ſans doute de ſe glorifier d'être le *Père*, le *Créateur* de la *comédie danoiſe*. Ce titre ne ſauroit lui être conteſté, & le ſens qu'on y attache rappelle avec raiſon l'idée d'un génie qui a ſu s'élever au-deſſus de ſes contemporains, & s'eſt acquis des droits ſur la reconnoiſſance & l'indulgence de la poſtérité (1).

Dans le même temps que M. de Holberg produiſoit ſur la ſcène *Henri & Pernille*, & beaucoup d'autres laquais & ſervantes, pendant qu'il les faiſoit parler avec le plus grand ſcrupule leur véritable langage, il faiſoit auſſi paroître ſur une autre ſcène des rois, des héros, des ſaints, dans les divers ouvrages hiſtoriques qu'il publioit, tels que *l'hiſtoire parallèle des héros & des héroïnes*, *l'hiſtoire des Juifs*, *l'hiſtoire eccléſiaſtique*, *l'hiſtoire de Dannemarc*, *&c.* Je ne ſais s'ils réuſſiſſoit auſſi bien à obſerver le coſtume de cet autre ordre de perſonnes, & il eut fallu en effet poſſéder un génie bien ſouple & bien fécond pour paſſer dans le même jour du ton de la farce à celui de l'hiſtoire, & pour faire parler avec la même propriété Arlequin & Charlemagne. Il m'a paru que dans les ouvrages

(1) M. de Holberg contribua en effet beaucoup par ſes pièces de théâtre, compoſées dans les années 1723, 1725, à l'établiſſement du théâtre danois, mais ce premier établiſſement dura peu, il finit en 1727, & l'auteur célébra cet événement, ſelon ſon tour d'eſprit, par une pièce intitulée *Funérailles de la comédie danoiſe*, &c. Ce théâtre ayant été rétabli quelque temps après, il recommença à compoſer des comédies, & il en donna une collection complète au public en 7 volumes qui contiennent trente-cinq comédies. La plupart n'ont pas été jouées, du moins ſouvent, ſur ce nouveau théâtre. On y trouva des peintures trop naïves, trop familières, & ſouvent trop ſatyriques. On préféroit, & on préfère encore des traductions des meilleures pièces des autres nations, & quelquefois des pièces originales danoiſes, tragiques & comiques, dont pluſieurs ſont eſtimées des connoiſſeurs.

de ce dernier genre l'habitude du ſtyle familier ſe faiſoit trop ſentir. Je ne connois guères, à la vérité, du moins par une lecture attentive, que l'hiſtoire de Dannemarc de cet auteur. Mais j'ai tout lieu de croire que ſes autres productions hiſtoriques ſont écrites de la même manière. Ce grand ouvrage eſt très-eſtimable cependant à bien des égards. C'eſt la première hiſtoire complète de Dannemarc qui ait été écrite dans une langue moderne. L'auteur a profité des recherches de ceux qui l'avoient précédé dans cette carrière; il en a fait quelques-unes lui-même; il narre avec facilité; il entre dans tous les détails, & ſurtout dans ceux qu'il croit utiles, ou intéreſſans ou plaiſans, car ſon goût pour la plaiſanterie perce partout, & quelquefois quand on ne doit point s'y attendre. Ce qu'il faut ſurtout louer dans cet ouvrage c'eſt le bon ſens qui en a dicté les réflexions. Ce ne ſont ni des paradoxes brillans, ni des ſentences à prétention, ni des portraits tout enluminés d'antithèſes, de penſées ſubtiles, d'expreſſions recherchées, ce ſont des maximes utiles & ſages qu'on trouve ailleurs, à la vérité, mais que le ſujet amène & fait valoir, & que tout bon eſprit eſt diſpoſé à adopter. En général on croit entendre un vieillard qui a beaucoup de ſens & d'expérience, & qui raconte un peu longuement & familiérement à ſes enfans ce qui s'eſt paſſé dans ſa jeuneſſe. Mais puiſqu'il eſt ſi rare de ne pas tomber dans un excès ou un autre, ne préférez-vous pas, *Monſieur*, comme moi, cette manière à celle de ces hiſtoriens de nos jours qui dans la crainte de ne pas faire aſſez de ſenſation ne ſauroient parler de rien ſans emphaſe, ſans exagérations, ſans exclamations, & qui laiſſent voir au travers de tout cet apparat que leur but principal a été de faire penſer à eux, & de faire admirer leur éloquence & leur philoſophie.

NORVEGE.

Des ouvrages ſi longs & ſi pénibles n'épuiſoient pas la fécondité de M. de Holberg. Il ſe délaſſoit de la compoſition d'un livre ſérieux par celle d'un ouvrage plaiſant & ſatyrique. C'eſt dans cet eſprit qu'il fit, par exemple, ſon *Voyage de Klimius dans un monde ſouterrain*, eſpèce d'allégorie qui cache une ſatyre des principales nations de l'Europe. On croit voir que l'auteur Norvégien avoit pris Swift pour modèle, mais l'auteur Anglois a laiſſé bien loin derrière lui tous ſes imitateurs. On lit encore Gulliver & le conte du Tonneau, & Klimius qui fit d'abord une ſorte de fortune, & fut traduit en ſept langues eſt aujourd'hui preſque

NORVÈGE.

oublié. L'auteur a répandu plus de ſel peut-être dans d'autres ouvrages du même genre, ou du moins on y en trouve en plus grande quantité rélativement à la maſſe; je veux parler de ſes *métamorphoſes*, de ſon *recueil d'épigrammes*, de ſa *guerre de Jutlande*, de ſa *lettre au célèbre Burmann*, & ſurtout de ſa *lettre à un homme illuſtre* dont je vous ai déjà parlé, & dans laquelle j'ai puiſé la plus grande partie des détails de ſa vie.

J'ajouterai à cette liſte de ſes ouvrages, ſans cependant prétendre la rendre complète, les titres ſuivans. *Penſées morales ſur divers ſujets*, 4 volumes *in*-8°. Elles ont été traduites en mauvais françois. *Epitres familières ſur divers ſujets*, 4 vol. *in*-8°. *Deſcription de la ville de Bergue en Norvège*, un vol.; un *Recueil de diſſertations latines*, un vol. 4°. *Abrégé d'hiſtoire univerſelle & de géographie*, un vol. *in*-8°. *Hiſtoire d'Hérodien*, un vol. 4°. *Fables morales*, un vol. *Etat politique de Dannemarc & de Norvège*, un vol. *in*-4°. Il y a dans ce dernier ouvrage beaucoup de recherches utiles. Il eſt d'ailleurs écrit avec ce grand ſens qui caractériſe M. de Holberg, & ſouvent avec une liberté qu'il n'eſt pas ordinaire de trouver dans les livres de ce genre. Les deux derniers ouvrages de l'auteur ſont des *Conjectures ſur les cauſes de la grandeur & de la décadence des Romains*, & des *Lettres ſur l'eſprit des loix*. Ce ſont des réfutations de quelques-unes des idées de M. de Monteſquieu, & le déſir qu'avoit M. de Holberg que ces ouvrages fuſſent connus de cet homme célèbre, le détermina à les écrire en françois. Quoiqu'il eut appris cette langue avec ſoin, il ſentit qu'il pouvoit lui échapper quelque expreſſion incorrecte, & cette crainte me valut le plaiſir de le voir quelquefois. Mais quelque ſoin que je priſſe de cultiver une liaiſon auſſi honorable pour moi, elle fut bientôt interrompue par un incident que je ne pouvois guères prévoir. Le premier de ces ouvrages commençoit par ces mots: *Les bas commencemens de l'empire romain*, &c. Je crus devoir ſubſtituer, conformément à la commiſſion dont il m'avoit chargé, *les foibles commencemens*, &c. Cette correction lui déplut, & lui donna une mauvaiſe idée de ma critique. Il m'écrivit que puiſqu'on diſoit en latin *infima principia*, &c. on devoit dire, *les bas commencemens* en françois; & il ne voulut pas me revoir, enſorte que cette expreſſion reſta dans ſon ouvrage, & ces *commencemens bas ou foibles* furent la fin de nos liaiſons.

M. de Holberg étoit alors fort âgé, & ces deux derniers livres prouvent que ſon eſprit avoit perdu de ſa force. Il prétend dans le premier que la ſeule cauſe de la grandeur des Romains eſt l'enthouſiaſme patriotique que leurs premiers légiſlateurs avoient ſu leur inſpirer, & il les compare à cet égard aux ſucceſſeurs de Mahomet. Dans le ſecond, il combat, comme tant d'autres écrivains, l'opinion de Monteſquieu ſur *les principes des divers gouvernemens.* Il ſoutient ſurtout avec chaleur que la vertu eſt auſſi bien le principe & le reſſort des monarchies que des républiques. Comme tant d'autres écrivains auſſi, il paroît n'avoir pas bien ſaiſi la penſée de Monteſquieu qui eſt ſans doute très-juſte, mais qui, ſi j'oſe le dire, n'eſt pas rendue dans l'eſprit des loix avec la clarté & la préciſion déſirables. M. de Monteſquieu étoit ſans doute bien éloigné de penſer que la vertu ne fut pas bonne & utile dans tous les gouvernemens; mais M. de Holberg devoit convenir qu'une monarchie où le ſentiment de l'honneur n'exiſteroit plus, ceſſeroit bientôt d'être une monarchie, comme une république ſans vertu, & un état deſpotique privé de l'appui de la crainte ſont néceſſairement menacés de leur ruine, ou du moins d'une prochaine révolution.

Un ſi grand nombre d'ouvrages dont pluſieurs ſont très-volumineux, (& peut-être en ai-je omis quelques-uns) prouve la grande fécondité du génie de M. de Holberg. Il avoit en effet une facilité très-grande; il étoit de plus très-indulgent pour ſes productions & les corrigeoit peu. Enfin il étoit très-laborieux, il paſſoit preſque toute ſa vie dans ſon cabinet, & les divers fruits qu'il recueilloit de ſon travail l'excitoient encore à s'y conſacrer tout entier. Il retiroit en effet un profit conſidérable de la vente de ſes livres qui ſe faiſoit pour ſon compte; élevé dans l'indigence dont il avoit tant de fois éprouvé tout le malheur, il étoit plus excuſable qu'un autre de la redouter, & quand cette crainte ne put plus l'affecter, il travailla à augmenter ſa fortune par un autre motif qui rendroit reſpectable une avidité plus grande encore que celle qu'on lui a reprochée. Ce motif étoit le déſir de conſacrer ſes richeſſes à quelque objet d'utilité publique, & vous verrez bientôt, *Monſieur*, qu'il exécuta un ſi beau deſſein. Une preuve que c'étoit là en effet ce qui l'engageoit à ſe donner tant de peine pour augmenter ſa fortune, c'eſt que quand il ſe vit dans une ſituation aiſée, il trouva, à ce qu'il dit

NORVEGE.

lui-même, que tout ce qu'il acquéroit au-delà, loin d'ajouter à ſon bonheur, ne lui occaſionnoit que des inquiétudes & des ſoins pénibles. Cet aveu d'un homme auſſi vrai & auſſi ſenſé eſt peut-être plus perſuaſif & plus utile que les quatre volumes de ſes *Penſées morales*. Sa fortune lui ſervit cependant à hâter le moment où il devoit jouir d'un honneur qu'il avoit beaucoup déſiré, & qui étant dans ſa façon de penſer la récompenſe des talens & du patriotiſme ne pouvoit pas lui être refuſé par un prince tel que Frédéric V qui venoit de monter ſur le trône. Quoiqu'il ſe fût nourri toute ſa vie des plus belles leçons de la philoſophie ſur la vanité du faſte & des honneurs; quoiqu'il eût ſouvent tourné en ridicule dans ſes ouvrages comiques la paſſion des titres; quoiqu'il eût répété ces leçons ſur un ton plus ſérieux dans ſes ouvrages de morale; enfin quoiqu'il n'eût jamais été marié & qu'il touchât à la fin de ſa carrière, il ſollicita & obtint en 1747 d'être élevé au rang de baron, comme s'il eût voulu prouver contre lui-même, & en faveur de Monteſquieu, que le déſir des honneurs eſt & doit être le ſentiment dominant dans les monarchies. Cet honneur auquel ſont attachées en Dannemarc diverſes prérogatives qui lui donnent une conſéquence qu'il n'a pas ordinairement, lui fut ſurtout accordé en conſidération de ce qu'il aſſuroit la plus grande partie de ſa fortune & ſa bibliothéque à l'académie de *Sora* en Sélande, que le défaut de fond tenoit depuis long-temps dans une eſpèce de langueur.

Ainſi il rendoit aux lettres le bien qu'il en avoit reçu. Il contribuoit par ſa fortune, comme il l'avoit fait par ſes écrits, à en répandre la lumière dans ſon pays, il reconnoiſſoit l'honneur qu'on lui avoit fait en l'aggrégeant dans l'ordre de la nobleſſe, en fourniſſant aux gentilshommes peu aiſés les moyens de recevoir une éducation convenable, car l'académie de Sora eſt principalement deſtinée à l'éducation de la nobleſſe. Il a laiſſé à cette académie la baronnie de Holberg créée en ſa faveur, & une ſomme en argent d'environ 13000 écus danois, deux objets qu'on peut évaluer au moins à 210,000 livres tournois, ſans compter ſa bibliothéque qui ainſi que ſa baronnie doivent, ſuivant ſes dernières diſpoſitions, toujours conſerver ſon nom. Ce ne fut pas tout. Il légua encore mille écus à l'univerſité de Copenhague, & un fonds de 16000 écus danois dont les rentes doivent être employées à doter de jeunes

demoiſelles choiſies dans d'honnêtes familles bourgeoiſes ; la plus petite partie de cette riche ſucceſſion paſſa à ſes parens. Il laiſſa ainſi en tout au-delà de cent mille écus, ſomme qui doit paroître prodigieuſe ſi on conſidère qu'il l'avoit acquiſe uniquement par le plus ingrat de tous les métiers, qu'il avoit paſſé au moins les vingt premières années de ſa vie dans une vraie indigence, & qu'il perdit en 1728 par le grand incendie qui conſuma une partie de Copenhague tout ce qu'il avoit épargné juſques alors. NORVEGE.

On peut dire cependant qu'il fut encore plus aiſé à M. de Holberg de devenir riche & baron qu'homme heureux, même en donnant à ce mot ſi peu fait pour l'humanité le ſens le plus reſtreint dont il ſoit ſuſceptible. Lorſqu'il ſemble qu'il n'avoit plus qu'à dire avec Horace :

. . . . . *Nihil amplius oro,*
*Maja nate, niſi ut propria hæc mihi numera faxis.*

Il éprouva comme tous ceux que la pourſuite de quelque objet a long-temps intéreſſé, le malheur de réuſſir, & de n'avoir plus rien à déſirer. Son humeur s'altéra & devint chagrine & difficile, & bientôt ſa ſanté déjà affoiblie par de grands travaux ſe dérangeant de jour en jour davantage, des infirmités multipliées le conduiſirent au tombeau après quelques années de ſouffrances. Il mourut à Copenhague le 27 Janvier 1754, âgé d'environ 71 ans.

L'académie de Sora qui lui doit en partie ſa renaiſſance perpétue avec raiſon le ſouvenir d'un bienfaiteur généreux & d'un ſavant illuſtre, par l'éloge qu'un des profeſſeurs doit faire de lui en public toutes les années ; mais les fruits heureux de ſes libéralités, l'état floriſſant de l'académie qu'il a enrichie, la reconnoiſſance des demoiſelles qu'il a dotées, les applaudiſſemens enfin qu'on donnera probablement encore long-temps à ſes pièces de théâtre feront ſans-doute encore plus pour ſa gloire que cet éloge anniverſaire qui, comme tous ceux de cette eſpèce, ne ſont plus enfin ni lus ni écoutés de perſonne.

Je ſuis, &c.

*Fin du ſecond Volume.*

# TABLE
## DES CHAPITRES
### CONTENUS DANS CE VOLUME.

## VOYAGE EN RUSSIE.

### SUITE DU LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE VII. *Anecdotes sur le professeur Pallas, ses voyages & ses ouvrages. Circonstances de la mort du docteur Samuel Gmelin. De Guldenstædt & de ses voyages en Georgie & dans l'Imiret. Accueil qu'il reçoit dans les cours des princes Héraclius & Salomon. Ouvrages de Guldenstædt.* page 1

CHAP. VIII. *Origine de l'alphabet esclavon. Comment il a été introduit en Russie. Que le peu de progrès que les Russes ont fait dans les arts & les sciences ne vient ni du défaut de naturel, ni du climat. Origine & progrès de la littérature des Russes. De leurs historiens. Remarques sur la vie de Pierre I par Voltaire. Des poëtes & du théâtre russe. Traductions en langue russe. De leurs progrès dans la connoissance des langues savantes & des auteurs classiques.* 10

## LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE I. *Conjectures sur la population & les revenus de l'empire de Russie. Banque. Papier monnoie.* 25

CHAP. II. *De l'amirauté. Promenade à Cronstadt. Description de Cronslot & de la citadelle. De l'isle Retusari & de la ville de Cronstadt, ses ports & bassins ou formes pour les vaisseaux. De la flotte. Remarques sur la Russie considérée comme puissance maritime. Observations générales sur l'armée de Russie.* 33

CHAP. III. *Du commerce des Anglois en Russie. Des marchandises qu'on y porte & qu'on en exporte.* 43

CHAP. IV. *Du commerce des Anglois par la mer Caspienne. De celui des*

*Ruſſes ſur la même mer. Des divers ports de cette mer. Du commerce avec la Bucharie & la Chine.* page 48

CHAP. V. *Du commerce de la mer noire. De ſes ports. Exportations & importations. Ports & territoire cédés par les Turcs à la Ruſſie. Coſaques Zaporogiens. Productions des provinces méridionales de la Ruſſie. Navigation du Don & du Dniéper. Tentatives des Ruſſes pour commercer par les Dardanelles avec la Méditerranée. Fréquentes interruptions & état précaire de ce commerce.* 56

CHAP. VI. *Des mines de Ruſſie qui appartiennent à la couronne, & à des particuliers. De celles d'argent & d'or, de cuivre & de fer. Eſtimation du revenu que le gouvernement tire des mines, des fonderies & des droits ſur le cuivre & ſur le fer.* 66

CHAP. VII. *Deſcription du canal de Vishnei-Voloshok qui joint la mer Caſpienne avec la mer Baltique. Du canal de Ladoga. Projet pour joindre le Don & le Volga.* 70

CHAP. VIII. *Service divin en langue eſclavonne & grecque célébré par l'archevêque de Moſcow. Bénédiction des eaux. Fête publique donnée à la populace, & ſes fâcheuſes ſuites. Deſcription des bains de vapeurs. Départ de Pétersbourg. Voyage dans la Finlande Ruſſe. Traîneaux. Manière de voyager. Vibourgh. Frédérikshamn.* 72

# VOYAGE EN SUÈDE.

## LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE I. *Entrée dans la Finlande Suédoiſe. Louiſa ville & port de mer. Helſingfors, Abo. Voyage en traîneau ſur la glace dans le golfe de Bothnie. L'isle d'Aland. Trajet de cette isle à la côte de Suède. Voyage à Stockholm.* 87

CHAP. II. *Deſcription de Stockholm. Préſentation au roi. Cour. Nouvel habit ſuédois. Soupers en public. Famille royale. Tombeaux & caractères de quelques rois de Suède. Académie des ſciences. Ses mémoires. Ecoles. Converſation avec un Lapon ſur l'état de ſon pays. Affinité de la langue laponne avec le hongrois.* 95

CHAP. III. *Arſenal de Stockholm. Habits & chapeau que portoit Charles XII lorſqu'il fut tué au ſiége de Frédericshall. Recherches ſur cet événement.* 111

CHAP. IV. *Révolutions du gouvernement de Suède. Recherches ſur la nature de celui qui a été établi par la révolution de 1772. L'autorité du roi eſt limitée & non abſolue. Diète compoſée du roi & des états. De l'ordre de la nobleſſe. Du clergé. Des bourgeois. Des payſans. Forme de la législation.* page 118

*De l'ordre des Nobles.* 124

*De l'ordre du Clergé.* *ibid*

*De l'ordre des Bourgeois.* 125

CHAP. V. *Remarques générales ſur la population, les revenus, les établiſſemens militaires & les loix pénales de la Suède.* 128

*Des revenus de la Suède.* 130

*Etabliſſemens militaires.* 131

*Remarques ſur les loix pénales de Suède.* 133

CHAP. VI. *Départ de Stockholm. Deſcription d'Upſal. Ancien palais de cette ville. De la famille de Sture & de ſa chûte. Folie d'Eric XIV. Cathédrale. Tombeau & caractère de Guſtave Vaſa. De ſes deſcendans. Tombeau de Jean III. Catherine Jaghellon. Univerſité d'Upſal. Bibliothéque.* Codex argenteus. *Du profeſſeur Bergman. Société royale. Moraſteen, lieu où l'on proclamoit anciennement les rois de Suède.* 136

CHAP. VII. *Jardin de Botanique à Upſal. Mémoires ſur la vie de Linnæus.* 157

CHAP. VIII. *De Wallerius, de Cronſtedt & de Bergman, célèbres chymiſtes Suédois.* 165

CHAP. IX. *Deſcription générale du pays. Weſteraas. Tombeau d'Eric XIV. De ce prince & de ſa famille. Singulières aventures de ſon fils aîné. Kongsœr. Arboga. Orebro. Marieſtadt. Lindkæping. Trolhœtta. De la rivière Gotha. Tentatives pour joindre le golfe de Bothnie avec l'Océan par des canaux. Efforts inutiles pour rendre navigables les cataractes de Trolhœtta. Deſcription de ces travaux.* 167

CHAP. X. *Gothembourg. Son commerce. Compagnie des Indes. Pêche des harengs. Remarques générales ſur le commerce de Suède. Voyage de Gothembourg à Carlſcrona. Habitations, nourriture, manières des payſans.* 178

CHAP. XI. *Carlſcrona. Nouveaux baſſins. Flotte ſuédoiſe. Matelots. Chriſtianſtadt. Helſingbourg. Remarques générales ſur la manière de voyager en Suède. Chevaux de poſte. Grands chemins. Reſſemblance entre pluſieurs termes des langues angloiſe & ſuédoiſe.* 186

*Articles principaux de la nouvelle forme de gouvernement établi en Suède par la révolution en 1772.* 194

VOYAGE

# VOYAGE EN DANNEMARC.

## LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE I. *Paſſage du Sund. Entrée en Dannemarc. Elſeneur. Douane du Sund. Château & palais de Cronembourg. Anecdote ſur la reine Mathilde. Jardin de Hamlet. Copenhague. Préſentation à la cour. Isle d'Amac.* page 217

CHAP. II. *Ancienne forme du gouvernement établi en Dannemarc. Révolution de 1660. La monarchie d'élective & limitée qu'elle étoit devient héréditaire & abſolue.* 226

CHAP. III. *Remarques ſur la population. Finances. Armée. Marine. Egliſe & clergé de Dannemarc.* 259

CHAP. IV. *Univerſité de Copenhague. Académie royale des Sciences. Société royale pour les langues & l'hiſtoire du Nord. Écoles latines en Dannemarc. De la littérature Islandoiſe.* Flora Danica. *Œder & Muller. Ouvrage de Regenfuſs ſur les coquilles, &c. &c.* 270

CHAP. V. *Départ de Copenhague. Voyage dans l'isle de Sélande. Roſchild & ſa cathédrale. Tombeaux des rois de Dannemarc. Saxon le grammairien. Tombeaux des rois à Ringſted. Paſſage du grand Belt. Isle de Fionie. Odenſée. Tombeaux des rois Jean & Chrétien II. Paſſage du petit Belt. Voyage dans les duchés de Sleswick & de Holſtein. Canal de Kiel. Remarques ſur d'anciens monumens qu'on trouve ſouvent en Suède & en Dannemarc.* 285

# TABLE
## DES MATIÈRES
### POUR LE VOYAGE EN NORVÈGE.


A.

ACADÉMIE *de Sora*, voyez *Sora*.

Avoine; *on en fait le pain en Norvège*, page 347. *Le grain en eſt plus blanc & plus nourri qu'ailleurs*, ibid. *Pain d'avoine en forme de gâteaux plats, en uſage en Norvège*, ibid.

B.

Bahus, *château de ce nom, ſa ſituation*, p. 317.

Baltique, *mer, ſa beauté, ſa reſſemblance avec un grand lac*, p. 310. *Sa profondeur moyenne*, 311. *Qu'elle ne diminue pas, comme on l'a prétendu*, ibid. & ſuivantes.

Bergen *ou* Bergue, *la ville de Norvège la plus commerçante & la plus peuplée*, pag. 333. *Marchands de Bergen, comment ils approviſionnent leurs vaiſſeaux*, page 349.

Bragnès, *ville de Norvège, auſſi nommée Dramme, ſa ſituation*, page 328.

Bouleau, *écorce de bouleau, ſon uſage*, p. 350.

C.

Charles-Guſtave, *roi de Suède, eſt ſur le point de conquérir le Dannemarc*; pag. 312. *Sa flotte battue dans le Sund par les Hollandois*, p. 313. 314. *Il eſt obligé de lever le ſiége de Copenhague*, p. 314. *Sa mort en* 1759. ibid.

Charles XII *tué au ſiége de Frédéricshald en* 1718, p. 320. *Pyramide élevée ſur le lieu de ſa mort par Frédéric IV, détruite par ſon ſucceſſeur Chrétien VI*, ibid. *Vie de ce prince par Voltaire critiquée dans ce qui regarde la Norvège*, pag. 321 & ſuivantes.

Chrétien IV, *roi de Dannemarc bâtit Chriſtiania*, p. 324, & *Kongsberg*, 329. *Fait venir d'Allemagne une colonie de mineurs*, ibid.

Chriſtiania, *capitale de Norvège, deſcription de cette ville*, p. 324. *Son commerce, tribunaux, garniſon, ſéjour de l'auteur*, pag. 325 & ſuiv.
Chriſtophle III, *roi de Dannemarc & de Suède, ſurnommé* roi d'écorce, *& pourquoi*, pag. 348.
Climat, *obſervations ſur l'influence du climat*, p. 327. *Climat de la Norvège comparé avec celui de la Suède*, pag. 322. *Rapports du climat de la Norvège avec celui des parties élevées de la Suiſſe*, p. 328.

## D.

Dramme, *ville*, voyez *Bragnès*.
Dramme, *beau fleuve de Norvège, commerce qui ſe fait par ſon moyen*, pag. 328.
Drontheim, *ville conſidérable de Norvège*, pag. 333. *Cette ville & celle d'Archangel ſont les deux plus voiſines du Pôle*, 334 à la note.

## E.

Elf, *ſignification de ce mot dans les langues du nord*, pag. 317, à la note.
Elſingbourg, *première ville qu'on trouve en Suède en paſſant le Sund*, pag. 314.

## F.

Fiord, *ſens de ce mot des langues du nord*, p. 318. *Des fiords ou golfes en général & de ceux de Norvège, leur deſcription*, ibid. & ſuiv.
Frédéricshald, *ville de Norvège, ſa deſcription. Charles XII eſt tué en l'aſſiégeant*, p. 320.
Frédéricſtadt, *ville & forteresſe de Norvège*, p. 323.

## G.

Glummen, *le plus grand fleuve de Norvège*, p. 323. *Surnommé le grand fleuve, ſes cataractes & ſa navigation*, ibid.
Gœtha-Elf, *fleuve de Suède, ſa beauté*, p. 317.
Gothembourg. *Deſcription de cette ville*, p. 316 & ſuiv.

## H.

Hallande, *province de Suède*, page 315.
Harald *aux beaux cheveux, roi de Norvège, ſe rend abſolu*, p. 337 & ſuiv.

Hvèene, *isle du canal du Sund, rendue célèbre par les découvertes de Tycho-Brahé en aſtronomie, ſon état actuel*, pag. 310.

Helmſtadt, *capitale de la Hallande. Deſcription de cette ville*, p. 315.

Holberg *( Louis, baron de ) ſa naiſſance & ſa famille*, p. 358, *ſe deſtine aux lettres*, ibid. *Etudes & occupations de ſa jeuneſſe*, pag. 359 & ſuiv. *Ses voyages en Hollande*, p. 360. *Son retour en Norvège*, p. 361. *Voyage à Londres*, pag. 363, *à Paris*, ibid. *en Italie*, ibid. *Il devient profeſſeur en métaphyſique*, p. 364. *Il ſe voue au genre dramatique*, p. 366. *Ses premières comédies*, pag. 367. *Caractère de ces pièces*, ibid. *Ses compoſitions hiſtoriques*, p. 368. *Ce qu'on en a penſé*, ibid. *Son voyage de Klimius*, p. 369. *Autres ouvrages de ce ſavant*, p. 370. & ſuiv. *Ses réfutations de Monteſquieu*, p. 371 & ſuiv. *Le roi le fait baron en* 1747, p. 372. *Il dotte l'académie de Sora en Sélande*, ibid. *Ses autres fondations*, ibid. *Sa mort*, p. 373. *Honneurs qui lui furent rendus*, ibid.

Hume. *( David ) Son opinion ſur l'influence du climat examinée*, p. 326 & ſuiv.

## I.

Islande *peuplée par une colonie de Norvégiens*, p. 354. *Les habitans ont conſervé le caractère de la phyſionomie des Norvégiens*, ibid. *Leurs ſuccès dans l'hiſtoire & la poéſie*, p. 356.

Juſte-dal, *vallée où les habitans de Bergen ſe réfugient lors de la grande contagion, le ſort qu'ils y éprouvent*, p. 338.

## K.

Kongsberg, *ville de Norvège*, pag. 327. *Mines d'argent qui s'y trouvent, deſcription de ces mines & de la vie des mineurs*, pag. 329 & ſuiv. *Singularités de cette mine*, pag. 331 & 332, à la note.

## L.

Lapons *de Norvège, différences corporelles entre eux & les Norvégiens*, pag. 353 & ſuiv. *Que le froid n'en eſt pas la cauſe*, p. 354 & ſuiv.

Laponie-*Norvégienne*, p. 355. *On là nomme en Norvège* Norland & Finmarc, ibid. *Deſcription de ce pays par Canut Leem, miſſionnaire danois*, ibid.

Linnæus, *ſa deſcription de la figure des peuples du nord*, pag. 353.

## M.

Mines *d'argent*. Voyez *Kongsberg*.
Mine d'argent molle, *ce que c'eſt*, p. 331 à la note. *Singularités de la mine de Kongsberg*, ibid. & ſuiv.
Mineurs, *leur ſort & leur manière de vivre*, p. 329 & ſuiv.
Mort noire, *nom donné à la contagion qui déſola la Norvège au quatorzième ſiècle*, p. 338.
Moſs, *jolie ville de Norvège*, p. 324. *Son commerce*, ibid.

## N.

Neuſtrie, *province de France, aujourd'hui la Normandie, conquiſe par les Norvégiens*, p. 356.
Nobleſſe *Norvégienne détruite en partie par la peſte, en partie par la tyrannie de Chrétien II*, p. 338 & ſuiv. *Opprimée par le ſénat de Dannemarc*, p. 339. *Son état actuel*, ibid. & ſuiv.
Norvège. (*royaume de*) *Son étendue*, p. 334. *Ses productions & ſes exportations*, p. 335. *Son commerce*, ibid. *De ſes curioſités naturelles*, ibid. & ſuiv. *Précis de l'hiſtoire de ce royaume*, p. 337 & ſuiv. *Caractère des habitans*, pag. 339, 341 & ſuiv. *Priviléges des payſans*, p. 340. *Leur force, leur ſanté, leur longue vie*, p. 342 & ſuiv. *Leur haute taille*, p. 343 & ſuiv. *Leur gaieté & leur aptitude au travail*, p. 345. *Leur nourriture*, p. 346 & ſuiv. *Leur boiſſon*, pag. 348. *Quantité d'alimens qu'ils conſomment*, ibid. & ſuiv. *Leur logement*, p. 350. *Leur manière de bâtir*, ibid. & ſuiv. *Maiſons des payſans*, p. 351. *Couleur des cheveux & teint des Norvégiens*, pag. 352. *Montagnards Norvégiens, leur pénétration, leur induſtrie*, p. 356 & ſuiv. *Leurs ſavans modernes*, p. 357.

## O.

Œder (*M.*) *Son ouvrage intitulé* Flora Danica & Norvegica, p. 337.
Olaüs *le pacifique, roi de Norvège au onzième ſiècle*, p. 352. *Il adoucit les mœurs de ſes peuples, & favoriſa leur commerce & leur liberté*, ibid.
Orcades (*Isles*) *conquiſes & peuplées par les Norvégiens*, p. 337. *C'eſt la ſeule de leurs conquêtes qui leur reſte au treizième ſiècle*, p. 338.

P.

Pain *d'avoine, nourriture ordinaire du payſan en Norvège*, p. 347. *Pain mêlé d'écorce de ſapin*, ibid.

Poiſſon, *extrêmement abondant en Norvège*, p. 348. *Objet d'un grand commerce pour ce pays*, p. 335.

Pontoppidan, *évêque de Bergen en Norvège. Ses eſſais ſur l'hiſtoire naturelle de ce royaume*, p. 335. *Cités* p. 319 & paſſim.

R.

Reverdil *(M.) Auteur de la ſuite des lettres ſur le Dannemarc, réfute le ſyſtême de la diminution de la mer Baltique*, p. 311.

S.

Scudery, *ſon poëme ſur Alaric, dédié à Chriſtine*, page 316.

Schœning, *ſavant Norvégien, bon critique*, p. 357.

Serpent, *grand ſerpent des mers de Norvège*, page 336. *Combat du Dieu Thor contre ce ſerpent*, ibid.

Sora *ou* Soroe, *académie principalement deſtinée à la nobleſſe, dotée par le baron de Holberg*, p. 372. *Il lui laiſſe ſa baronie, une ſomme en argent & ſa bibliothéque*, ibid. *Elle célèbre ſon anniverſaire par ſon éloge*, p. 373.

Sund. *Détroit du Sund, ce qu'il faut entendre par ce mot, différence du détroit & du canal du Sund* p. 309, à la note. *Sa largeur*, p. 310. *Beauté de ſes bords*, ibid. *Flotte de Harald I qui alloit d'un bord du Sund à l'autre*, p. 312. *Grande bataille navale gagnée au Sund par les Hollandois & ſes ſuites*, ibid. & ſuiv.

Swine-Sund, *golfe de ce nom en Norvège*, p. 319.

U.

Uddevalla, *ville de Suède*, p. 318. *Montagne voiſine, remarquable par ſes pétrifications*, ibid.

V.

Vin, *uſage du vin commun aujourd'hui en Norvège*, p. 349. *Son extrême rareté au quinzième ſiècle*, ibid.

Viſigoths *ou* Veſtro-Goths, *anciens habitans, à ce que l'on croit, de la Veſtro-Gothie*, p. 316.

Voltaire. *Erreurs dans ſon hiſtoire de Charles XII*, pages 321 & ſuivantes.

Fin des Tables du ſecond & dernier Volume.